

ŒUVRES COMPLÈTES

DE XÉNOPHON



D 4451

ŒUVRES COMPLÈTES
DE XÉNOPHON

TRADUCTION NOUVELLE


AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR EUGÈNE TALBOT

Docteur ès lettres

Professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand

TOME PREMIER



22 OCT 2019

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^e

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

1859

173737

AU

GÉNÉRAL ALLARD

PRÉSIDENT DE LA SECTION DE LA GUERRE ET DE LA MARINE

AU CONSEIL D'ÉTAT



HOMMAGE

DE RESPECT ET DE DÉVOUEMENT

EUGÈNE TALBOT

INTRODUCTION.

L'histoire et la géographie ne nous ont pas conservé le nom de toutes les tribus ni de tous les bourgs disséminés autour d'Athènes. Il est pourtant plusieurs de ces localités dont le souvenir n'a point complètement péri. Ce sont celles qui ont donné naissance à quelques-uns des hommes illustres que nous appelons communément Athéniens, et qui étaient, en effet, citoyens d'Athènes, soit par origine, soit par adoption, en vertu de la confédération établie, dès l'antiquité la plus reculée, entre les différents dèmes ou villages de la Diacrie, de la Plaine et de la Paralie. Ainsi le nom des villages d'Halime, d'Alopèce et de Péanée traversera les âges, grâce au souvenir de Thucydide, de Socrate et de Démosthène. Il en est de même du petit bourg d'Erchios, compris dans le district de la tribu Egéide : la mémoire de Xénophon le sauvera de l'oubli. On ignore le nom de la mère de Xénophon ; son père s'appelait Gryllus : c'est tout ce qu'on en sait. On peut croire, d'après les goûts champêtres de son fils, que c'était un de ces propriétaires cultivateurs, qui se plaisaient, comme tous les Athéniens, à exploiter leurs terres, leurs ruches ou leurs plants de vignes et d'oliviers, soit sur le penchant méridional du Parnès, soit sur les bords du Céphise, et qui ne venaient à la ville que pour les affaires extraordinaires, et sur la convocation officielle des hérauts. L'époque de la naissance de Xénophon n'est établie par aucun texte : aussi les savants en ont-ils longuement discuté la date. Il résulte de leurs recherches et de leurs

observations contradictoires qu'on peut la fixer à la quatrième année de la 83^e olympiade, 445 avant Jésus-Christ.

La première éducation de Xénophon fut vraisemblablement celle de tous les jeunes Athéniens. Apprendre par cœur les poèmes d'Homère, les sentences de Solon, de Théognis et de Phocylide, étudier les éléments de la grammaire, les mathématiques et les principes de la stratégie; se former, sous la direction des pédotribes, aux exercices de la gymnastique et de la natation, monter à cheval, s'endurcir le corps et étendre à une distance merveilleuse la portée de la vue par une pratique passionnée et intelligente de la chasse, parcourir, suivi de ses chiens et de ses garde-filets, l'immense forêt d'oliviers qui couvrait le Pédion, asile des essaims d'oiseaux que le printemps ramène d'Asie; remonter vers les plaines accidentées, vers les coteaux boisés et giboyeux du nord de l'Attique, ou bien s'enfoncer sous les chênes et les sapins du Brilisse, pour y lutter contre les loups et les ours: telles étaient, selon toute apparence, les occupations de Xénophon adolescent, avant qu'il liât connaissance avec Socrate.

Voici comment, suivant Diogène de Laërte, s'établit cette relation. Un jour, Socrate, rencontrant le jeune Xénophon dans une rue étroite, lui barre le passage avec son bâton et lui demande où est le marché aux vivres. Lorsque celui-ci a satisfait à cette question, il lui demande où les hommes se forment à la vertu. Xénophon hésite: « Suis-moi donc, lui dit-il, je te l'apprendrai; » et depuis ce temps, il le compte au nombre de ses disciples et de ses amis. Les dispositions naturelles de Xénophon ne pouvaient trouver une meilleure direction philosophique: le jugement, la raison, le bon sens répandus comme une douce lumière sur toutes les œuvres qui le recommandent à la postérité, trouvaient, sans aucun doute, leur satisfaction et leur développement dans cet enseignement simple et familier, fondé sur l'observation, la réflexion et la connaissance pratique de l'intelligence et du cœur de l'homme.

Un des plaisirs les plus vifs des Athéniens étant de se promener ou de se reposer durant les belles journées, à l'ombre des platanes qui bordaient les rives de l'Ilyssus, du Céphise ou de l'Eridan, il entra dans le règlement de la police athénienne, surtout à l'époque de la guerre du Péloponèse, de maintenir la paix et l'ordre dans les campagnes de l'Attique, au moyen de la milice des adolescents, espèce d'école militaire, où servaient les jeunes gens qui n'étaient pas encore assez robustes pour faire partie des armées de la république. Ces garde-frontières, ou péripoles, étaient enrôlés à dix-huit ans, et quittaient à vingt ans leur service. Ils avaient à surveiller soit les montagnes et les vallées, où les brigands, aussi bien que les ennemis, pouvaient se cacher dans une foule de grottes et d'excavations propres aux embuscades, soit les petites baies et les criques, où les corsaires pouvaient faire des descentes durant la nuit. C'est dans cette milice intérieure que Xénophon fit ses premières armes.

A vingt ans, incorporé dans les troupes de la république, il assiste au combat livré sous les murs de Délium. Le général athénien Hippocrate s'était emparé de cette place et retranché dans le temple d'Apollon converti en forteresse. L'armée thébaine vient y attaquer les Athéniens, qui sont défaits dans une sortie et perdent mille hoplites. La déroute est générale. Xénophon, dont le cheval a été tué, gît blessé par terre. Socrate l'aperçoit, le prend sur ses épaules, le porte pendant plusieurs stades, jusqu'à ce qu'ils soient hors de l'atteinte des ennemis, et sauve ainsi la vie de l'élève, dont la reconnaissance devait nous conserver de son maître un portrait immortel.

Moins heureux dans un autre combat, s'il faut en croire quelques biographes, il fut fait prisonnier par les Béotiens, et reçut alors, dit Philostrate, des leçons du sophiste Prodicus de Céos. Rendu à la liberté, il fréquenta, suivant Photius, l'école du rhéteur Isocrate, et fit, selon Athénée, un voyage en Sicile, à la cour de Denys l'Ancien. Mais ce qui paraît plus certain, c'est qu'il servit dans plusieurs campagnes de la guerre du Péloponèse, où se forma son

expérience militaire. On peut croire également qu'il composa, vers cette époque, quelques-uns de ses premiers écrits, tels que le *Banquet*, *Hiéron*, et notamment *les Revenus*, que la critique allemande a raison d'attribuer, selon nous, à la jeunesse de notre auteur.

C'est encore vers le même temps qu'il publia, suivant Diogène de Laërte, l'ouvrage de Thucydide, la *Guerre du Péloponèse*, qu'il ne tenait qu'à lui de supprimer. Il faut savoir gré, j'en conviens, à Xénophon de cet acte de probité littéraire; mais le fait est loin d'être fondé sur des preuves authentiques, et, sans les énumérer toutes, il semble bien difficile à croire qu'il n'existât qu'une seule copie du manuscrit de Thucydide. Peut-être serait-il plus vraisemblable que les héritiers de Thucydide, ou Thucydide lui-même, à son lit de mort, eût fait remettre son œuvre à Xénophon, comme un legs qu'il lui laissait le soin de corriger, d'achever et de publier. Mais alors même, quoique l'acte de Xénophon soit tout entier à son honneur, on se demande si c'est louer dignement un homme, que de le féliciter de ne s'être pas rendu coupable d'un odieux abus de confiance.

A l'école de Socrate, Xénophon s'était lié d'amitié avec un jeune Béotien, nommé Proxène, disciple du rhéteur Gorgias de Léontium et fort avant dans les bonnes grâces de Cyrus le jeune, fils du roi de Perse Darius II, surnommé Nothus. Proxène, qui était alors à la cour de Sardes, écrit à son ami, pour l'inviter à venir partager la faveur de Cyrus. La perspective d'un voyage en Orient, les promesses séduisantes d'une vie d'agitation et d'aventures, faite pour sourire à un esprit et à un corps amis du mouvement et de l'activité, peut-être aussi le dégoût que lui inspirent les rivalités jalouses et sanglantes des républiques de la Grèce, déterminent Xénophon à se rendre à l'appel de Proxène. Aussi ne demande-t-il conseil à Socrate qu'avec le projet bien arrêté d'aller en Asie. Socrate, craignant que Xénophon ne se rende suspect aux Athéniens, en se liant avec Cyrus, qui avait aidé les Lacédémoniens dans leur guerre contre Athènes, engage son ami à con-

sulter l'oracle de Delphes. Xénophon obéit ; mais , au lieu de s'enquérir s'il doit, ou non, embrasser la cause de Cyrus, il ne consulte le dieu que sur les moyens d'accomplir son voyage. Socrate, tout en le blâmant un peu de ce subterfuge, lui conseille de partir, et Xénophon va rejoindre Proxène, qui le présente à Cyrus, dont il gagne la confiance et l'amitié.

On peut lire dans l'*Expédition de Cyrus* le récit des faits qui se passent en Asie durant le séjour de Xénophon, la lutte de Cyrus le jeune et de son frère Artaxercès ; la marche de l'armée perse et des quinze mille volontaires grecs à travers la Phrygie, la Lycaonie et la Cilicie ; la bataille de Cunaxa ; les perfidies de Tissapherne ; l'énergie et l'héroïsme de Xénophon, élu général après le meurtre de Cléarque et des autres stratéges ; les épisodes émouvants de la retraite des Dix mille ; enfin le retour presque inespéré des Grecs dans leur patrie.

Quand Xénophon revient à Athènes, il n'y trouve plus son maître bien-aimé : les accusateurs du grand philosophe ont triomphé : Socrate a bu la ciguë. Xénophon s'élève de toute la force de son dévouement et de son indignation contre cette sentence inique. Il écrit l'*Apologie* et les *Mémoires*, protestation éloquente de la justice et de l'affection en faveur de la vertu persécutée par la jalousie et par le mensonge. Mais si cette courageuse défense fait honneur au caractère noble et généreux de Xénophon devant la postérité, elle le rend suspect à ses concitoyens. Comme le craignait Socrate, l'amitié dont l'avait honoré Cyrus ne fait qu'irriter contre lui l'esprit inquiet et défiant des Athéniens, alliés du roi Artaxercès, et, en dernier lieu, sa liaison étroite avec Agésilas, roi de Sparte, achève de le perdre. On l'accuse de laconisme, c'est-à-dire d'attachement à Lacédémone, et on le condamne à l'exil. Et de fait, il n'est point étonnant que Xénophon, cœur droit, nature loyale et franche, ait été pris de dégoût à la vue des déportements de la démagogie athénienne, et que, fidèle aux doctrines de Socrate, il se soit montré plus prêt, avec ses amis, à voir la véritable cité grecque dans l'aristocratie

guerrière et disciplinée de Sparte, que dans sa propre ville, si divisée, si effrénée, si turbulente.

Il part, emmenant avec lui sa femme Philésia et ses deux jeunes enfants, Gryllus et Diodore, auxquels leur tendresse fraternelle avait fait donner le surnom de *Dioscures*, passe quelque temps auprès d'Agésilas, que la guerre contre les Thébains avait rappelé en Grèce, assiste à la bataille de Coronée, accompagne Agésilas à Sparte, et se fixe définitivement à Scillonte, où les Lacédémoniens lui font présent, avec le droit de proxénie, d'un domaine considérable. Scillonte était une petite ville, à vingt stades d'Olympie, et l'habitation de Xénophon était faite pour plaire à un ami de la vie rustique, ainsi que des travaux et des exercices champêtres. Voici, du reste, le tableau gracieux qu'en a tracé, d'après Xénophon lui-même, l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* : « Auprès du temple consacré à Diane, s'élève un verger qui donne diverses espèces de fruits. Le Sélinus, petite rivière abondante en poisson, promène avec lenteur ses eaux limpides au pied d'une riche colline, à travers des prairies où paissent tranquillement les animaux destinés aux sacrifices. Au dedans, au dehors de la terre sacrée, des bois distribués dans la plaine ou sur les montagnes servent de retraite aux chevreuils, aux cerfs et aux sangliers. » Tel était l'heureux séjour où vint s'abriter, contre les rigueurs de l'exil, l'âge mûr de Xénophon, et dans lequel devait s'écouler sa longue vieillesse, partagée entre les soins de la religion et le culte des dieux, les labeurs de l'intelligence, les occupations de l'agriculteur et du chasseur, les joies de la famille et les diversions de l'hospitalité.

Les biographes ne sont point d'accord sur le lieu où Xénophon termina sa carrière. Selon Pausanias et Plutarque, son tombeau existait à Scillonte; mais, suivant Diogène de Laërte, les Eléens étant venus attaquer Scillonte, et la ville étant tombée en leur pouvoir, faute d'avoir été secourue à temps par les Lacédémoniens, les fils de Xénophon se sauvèrent à Lépréum, avec un petit nombre de serviteurs. Quant à lui, obligé de se cacher d'abord en

Elide, il alla rejoindre ses enfants à Lépréum et se mit en sûreté avec eux à Corinthe. L'abbé Barthélemy concilie ces deux assertions, en supposant qu'après avoir fait un court séjour à Corinthe, Xénophon revint à Scillonte, y passa les dernières années de sa vie, et y fixa ses jours, bien que les Athéniens, sur la demande de ceux mêmes qui avaient provoqué son bannissement, l'eussent rappelé après trente ans d'exil. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il mourut, après une vie dignement remplie, l'an 354 avant Jésus-Christ.

Ni la numismatique ni la plastique ne nous a conservé les traits de Xénophon, et les portraits placés par quelques éditeurs en tête de ses œuvres ne sont que des figures de fantaisie. On sait pourtant par Diogène de Laërte qu'il était, comme Critias, comme Alcibiade, d'une beauté si remarquable, qu'on ne saurait trouver d'expression pour la dépeindre. De là peut-être les insinuations malveillantes d'Aristippe sur les relations de Xénophon avec Clinias. Les documents précis nous font défaut pour démontrer la fausseté calomnieuse de cette imputation ; mais, si l'induction est permise dans une matière aussi délicate, les œuvres de Xénophon ne nous offrent-elles pas de nombreux passages qui témoignent hautement de la pureté de ses mœurs ? et n'est-on pas en droit d'affirmer que la beauté physique, dont il était un des types privilégiés, n'était que le reflet de la beauté morale qui rayonne dans ses ouvrages ?

Des deux fils de Xénophon, Gryllus et Diodore, le dernier seul survécut à son père. Élevés à Sparte, ou tout au moins soumis à l'éducation spartiate, ils prirent part à l'expédition contre les Thébains, qui se termina par la bataille de Mantinée. Diodore revint sans avoir rien fait de remarquable ; mais Gryllus, qui servait dans la cavalerie, mourut glorieusement, après avoir blessé Épaminondas. On dit qu'au moment où l'on vint annoncer à Xénophon la mort de son fils, il faisait un sacrifice, une couronne sur la tête. A cette nouvelle, il ôte sa couronne, en signe de deuil ; mais il la reprend quand on lui dit que

Gryllus est mort avec gloire. On prétend aussi qu'il ne versa pas une larme, et se contenta de dire : « Je savais que mon fils était mortel. » Résignation héroïque, soumission touchante aux décrets de la Providence, pressentiment de cette obéissance chrétienne, qui dit avec Job . « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a ôté : que son saint nom soit béni ! »

Telle est la vie de Xénophon. C'était, comme le fait observer Diogène de Laërte, un homme remarquable à tous égards : grand amateur de chevaux, passionné pour la chasse, habile tacticien, rempli de piété, sacrificateur zélé, versé dans la connaissance des choses saintes, scrupuleux imitateur de Socrate. Un examen approfondi de ses ouvrages va nous faire connaître encore plus intimement l'écrivain d'élite qui, par un don rare et précieux de la nature, eut, sans parler de son talent d'orateur, de publiciste et d'économiste, la triple gloire d'être tout ensemble philosophe, général, historien.

Pour procéder avec méthode dans cette revue analytique, nous distribuerons les écrits de Xénophon en cinq classes : 1° *Ouvrages de philosophie morale* ; 2° *Traité didactiques* ; 3° *Œuvres historiques* ; 4° *Opuscules politiques et économiques* ; 5° *Lettres* ; et nous en examinerons successivement chaque division.

I

Les cinq ouvrages philosophiques de Xénophon sont les *Mémoires sur Socrate*, de *l'Économie*, *l'Apologie de Socrate*, *le Banquet* et *Hiéron*. On pourrait y joindre *l'Éducation de Cyrus* ou *Cyropédie* ; mais, comme le cadre général et quelques-uns des personnages sont historiques, nous en parlerons en son lieu.

Les quatre premiers de ces ouvrages sont exclusivement consacrés au récit de différents traits de la vie de Socrate et à l'exposé de ses doctrines : c'est Socrate reproduit au

vif par un crayon fidèle, qu'anime une admiration sincère, une affection filiale et dévouée. Tandis que Platon, entraîné par la force irrésistible de son génie, emporte la pensée de son maître vers ces hauteurs célestes, d'où Cicéron félicitait Socrate d'avoir fait descendre la philosophie, Xénophon se contente de le suivre dans des régions plus voisines de la terre, plus accessibles à l'humanité. Platon, si je puis parler ainsi, part de Socrate pour s'élever à l'idéal : l'idéal de Xénophon, c'est Socrate lui-même. Aussi, comme il s'étudie à rendre non-seulement les contours généraux, mais encore les linéaments les plus fins, les lignes les plus déliées de cette physionomie souriante, parfois railleuse, où s'épanouit, en dépit de la laideur, l'enjouement aimable du bon sens et l'inaltérable sérénité d'une bonne conscience ! Ce n'est pas le philosophe que nous voyons, c'est l'homme : il vit, il parle, mais, avant tout, il instruit : nul autre soin ne l'occupe ni ne le détourne : son enseignement fait partie de son existence ; il dirige, il corrige, il éclaire, il réforme ; le juste, le vrai, la perfection morale, telle qu'il est donné à l'homme de la poursuivre et de l'atteindre ici-bas, voilà le fond de toutes ses pensées, la matière de tous ses entretiens. Jamais il ne se perd dans les profondeurs de la métaphysique ; jamais il ne se laisse ravir aux séductions d'une imagination brillante : non qu'il dédaigne la poésie avec son cortège d'ingénieuses fictions et son harmonieux langage ; mais ce ne sont point les ailes du poète qu'il envie et qu'il emprunte : le vers n'est à ses yeux qu'une forme plus arrêtée, qu'une expression plus puissante de la vérité morale. En général, il ne demande à Homère que des sentences, et il cite de préférence Solon et Théognis.

Ainsi, la véritable vocation de Socrate, c'est l'instruction de ses semblables. Déclaré le plus sage des hommes par l'oracle de Delphes, il ne garde point, comme un avaro, ses trésors de sagesse et de raison ; il les répand au dehors ; il communique à tous les découvertes psychologiques, les règles de bien vivre que lui suggère l'habitude constante

de la méditation, ou que lui révèle cette vue spontanée de la conscience, cette sorte d'intuition mystérieuse, qu'on appelle son démon familier. L'enseignement de Socrate se trouvant donc tourné vers un but éminemment pratique, on ne doit point s'étonner des procédés didactiques qu'il emploie. Bien qu'il n'échappe pas toujours au reproche de subtilité, et qu'il tombe parfois dans les distinctions raffinées qu'il combattait à outrance chez les sophistes, son système, ou plutôt sa méthode, arme future de Ramus et de Descartes pour attaquer la scolastique, est toute d'expérience et d'application. Pour lui la théorie ne cesse jamais d'être subordonnée aux exigences impérieuses de l'action et de la vie quotidienne. Aussi n'écrit-il rien : il cause, il discute en plein air, sur l'agora, dans les palestres, sous les portiques, dans l'atelier du peintre Parrhasius, du statuaire Cliton, de l'armurier Pistias, dans l'échoppe du cordonnier Simon, et jusque dans le boudoir d'une courtisane : admirables entretiens, inimitables causeries où se déploient cette abondance de parole vive, animée, pleine de laisser-aller et de raison, cette finesse de raillerie, cette élégance de manières, cette urbanité délicate que les anciens avaient appelée *atticisme*, comme un fruit naturel du seul terroir d'Athènes.

Mais ne croyons point que, sous ces dehors d'une conversation abandonnée et familière, il ne se cache un enseignement fécond et solide. Socrate ne pratique point pour lui seul la maxime inscrite en lettres d'or sur le temple d'Apollon : « Connais-toi toi-même ! » Accoucheur des esprits, suivant sa propre parole, son expérience se plaît à leur venir en aide dans l'enfantement de leurs pensées, et il les initie à la découverte et à la production logique et suivie de ces vérités, dont tous les hommes ont en eux le germe, et que la plupart sont si malhabiles à dégager des ténèbres de leur intelligence. Il éveille, en quelque manière, les idées assoupies de son interlocuteur ; il affecte d'être ignorant comme lui, pour le faire remonter par degrés à des principes certains, à des notions nécessaires et évidentes ; il fait naître le doute dans son âme,

mais pour relever ensuite ses défaillances et fixer ses irrésolutions. Partant presque toujours des idées les plus vulgaires, il procède par questions successives, affirmant qu'il ne sait rien, suppliant celui qu'il interroge de lui apprendre ce qu'il ignore, et arrivant par cette méthode, qui a reçu le nom d'ironie socratique, non-seulement à faire penser ses élèves, mais à les conduire par la réflexion à l'intelligence et à la pratique du vrai, du juste et du bien.

Faire sortir le général du particulier, l'abstrait du concret, en empruntant ses comparaisons et ses images à la vie réelle, à l'ordre des faits et des idées le plus voisin des habitudes communes, tirer des suggestions de la conscience les idées qui y sont virtuellement contenues ; mais, avant tout, apprendre à l'homme à se connaître pour devenir meilleur ; subordonner les sciences, l'observation de la nature et de ses phénomènes, les arts eux-mêmes, au perfectionnement moral de l'humanité, voilà la doctrine appliquée de Socrate, telle que nous le montre Xénophon dans ses *Mémoires*. Noble et vénérable figure, dont l'originalité et la grandeur, exprimées par la main respectueuse de son disciple, nous frappent plus encore lorsque nous la rapprochons des philosophes qui se sont peints eux-mêmes dans leurs écrits.

Ainsi, pour n'en prendre qu'un exemple, le plus saisissant de tous, les *Pensées* de Marc Aurèle nous révèlent, comme les *Mémoires* de Xénophon, une âme belle, énergique, aussi complètement développée dans le bien que le comporte la doctrine austère de Zénon. Mais quel est le dernier terme auquel aspire l'empereur philosophe ? Un seul mot l'indique : se détacher. Vivre, par conséquent, en dehors des liens de la famille, de la société ; se placer le plus loin possible de ses semblables, afin que rien ne trouble la résignation calme et résolue qui convient au vrai sage ; se retrancher dans sa conscience comme dans le seul asile où n'arrivent ni les passions, ni les échos d'un monde corrompu ; en un mot, suivant ses propres paroles, passer le jour au milieu des hommes comme un berger

dans sa cabane sur le haut d'une colline : c'est là le vœu de Marc Aurèle, et c'est là que le conduit, je ne dis pas seulement son stoïcisme, mais la logique même de sa vertu. De quel nom, cependant, faut-il appeler cet excès de constance qui se plaît à concentrer tout en elle, à fuir comme un obstacle, presque comme un crime, l'expansion de la tendresse, le commerce de la vie sociale, ces relations enfin que la Providence, en donnant à l'homme la volonté et la parole, lui impose, afin qu'il exerce sa raison et qu'il pratique ses devoirs? Nous n'hésitons point à dire que c'est de l'égoïsme; et, lorsque je compare Marc Aurèle à Socrate, je ne sais quelle douce sympathie m'attire vers le philosophe, dont la patience affectueuse ne se lasse point de ramener ses semblables, par le charme d'une ingénieuse conversation, aux principes communs et à l'utilité générale du bon sens et de la vertu. Telle est, en effet, la différence immense qui sépare l'auteur des *Pensées* et le héros des *Mémoires* : la vertu de Socrate, ainsi que l'ont fait observer d'éminents penseurs, résulte du développement parallèle et complet du principe matériel et du principe idéal qui fait l'essence même de l'homme; la vertu de Marc Aurèle résulte de la prédominance du principe idéal sur le principe matériel. C'est dire assez que l'une est fondée sur la vraie connaissance de l'homme, et par conséquent utile à l'humanité, l'autre sur une pure abstraction, et par conséquent utile au seul individu.

Si nous nous demandons maintenant quels sont, en les embrassant d'un coup d'œil général, les enseignements spéciaux contenus dans les *Mémoires sur Socrate*, il est facile de voir que Xénophon y représente son maître s'efforçant d'apprendre aux hommes l'art de bien vivre. Or, quel est le but que l'homme doit tout d'abord se proposer dans la vie? C'est la recherche constante et en toutes choses de ce qui est bon et de ce qui est beau. Rien de plus simple que cette théorie, rien de plus net et de plus précis que les applications qui en dérivent, et qui sont la matière même des entretiens où Socrate expose, avec toute la justesse de sa raison et toute la finesse de

son esprit, toutes les grâces de son langage, les devoirs de l'homme envers lui-même, envers ses semblables, et envers la divinité.

Ici, notre philosophe démontre à Aristodème, par des raisonnements dont Cicéron, Fénelon et Bossuet n'ont pas dédaigné la valeur, l'existence de Dieu et l'action conservatrice de sa providence. Là il persifle le sophiste Antiphon, qui lui reproche sa frugalité, sa simplicité et la gratuité de ses leçons. Ailleurs, il réconcilie deux frères, Chéréphon et Chérécrate, et expose à ce dernier les avantages et les douceurs de l'amitié fraternelle. Plus loin, il engage Diodore à se faire un ami sûr, en secourant Hermogène dans la pauvreté; ou bien il explique à Aristarque comment il vaut mieux exercer un métier que d'être à charge aux siens ou de vivre dans l'oisiveté et dans la misère. S'agit-il des devoirs d'un général, il montre qu'il en sait aussi long sur ce point que les soi-disant professeurs de tactique. Faut-il former quelques-uns de ses élèves à la carrière politique, il donne des conseils de la plus haute importance et de la plus juste application à Glaucon et au jeune Périclès. Des artistes le consultent-ils sur le but, sur les procédés mêmes de leur profession, il leur indique des ressources de conception ou de mise en œuvre, auxquelles ils n'ont point songé. Enfin a-t-il à former ses disciples à la sagesse, à la tempérance, au courage, à la justice, il leur montre, par son propre exemple, comment on arrive à la perfection morale, et il leur raconte, d'après le sage Prodicus, le bel apologue d'Hercule entre le Vice et la Vertu.

La conclusion de tous ces faits, c'est l'injustice de la condamnation de Socrate et la fausseté des deux chefs d'accusation formulés contre lui. Car, en premier lieu, loin d'avoir négligé les dieux d'Athènes, et d'avoir introduit des divinités nouvelles, il a toujours, et partout, enseigné le respect et pratiqué les cérémonies de la religion nationale; en second lieu, bien loin de corrompre la jeunesse, il a employé tout son esprit, usé de toute son influence, consacré toute sa vie à la rendre meilleure, dévouée à son pays et instruite à faire le bien.

Tel nous apparaît Socrate dans les *Mémoires* de Xénonophon, si pieux, comme le dit notre auteur, qu'il ne fait rien sans l'assentiment des dieux ; si juste, qu'il ne causa jamais le moindre tort à personne, et qu'il rendit les plus grands services à ceux qui le fréquentaient ; si tempérant, qu'il ne préféra jamais l'agréable à l'honnête ; si prudent, qu'il ne se trompait jamais dans l'appréciation du bien et du mal ; mais suffisant à l'intelligence de toutes ces notions, capable de les expliquer et de les définir, habile à juger les gens, à les tourner sans cesse vers le bien ; en un mot, suivant le jugement de Herder, « digne par sa méthode, par ses mœurs, par la culture morale qu'il se donna et qu'il ne cessa d'appliquer aux autres, plus que tout cela par l'exemple de sa mort, de servir à jamais de modèle au genre humain. »

Le traité de l'*Économie* fait suite aux *Mémoires* : c'est encore une série de dialogues où Socrate joue le principal personnage. On peut diviser ce traité en deux parties. Dans la première, Socrate discourt avec Critobule sur les principes de l'économie, qu'il définit l'art de bien gouverner sa maison. Seulement, il ne borne pas le sens du mot maison à celui d'habitation où l'on réside : il a grand soin de faire observer que la maison comprend ce qu'on possède au dedans ou au dehors de l'habitation. De la sorte, tout ce qu'on peut avoir, y compris même ses ennemis, suivant la fine remarque de Socrate, compose un ensemble de valeurs, dont le bon économiste doit tirer parti. Or, pour que l'exploitation du fonds soit parfaite et fructueuse, la qualité essentielle du bon économiste, c'est l'ordre, sous toutes ses formes, dans toutes ses applications.

Et d'abord, il ne faut dans le chef de la maison, ni dans la maison même, rien d'inutile, rien qui ne tourne au bien commun : par conséquent, ni passions qui tyrannisent le cœur, ni maîtresses qui détruisent à la fois la santé et l'âme, ni même argent, si l'on ne sait pas s'en servir. Avec les mêmes biens, avec les mêmes ressources, deux hommes peuvent arriver l'un à la fortune, l'autre à la ruine : toute la différence est dans la gestion. Mais la ges-

tion, qu'est-ce autre chose que l'ordre qui raisonne, qui combine et qui agit, soit par le chef lui-même, soit par un auxiliaire intelligent et dévoué? Et quel est l'auxiliaire naturel du chef de maison, sinon la femme? D'où cette réflexion de Socrate, toujours vraie, toujours actuelle, après plus de deux mille ans écoulés : « Je pense qu'une bonne maîtresse de maison est tout à fait de moitié avec le mari pour le bien commun. C'est le mari le plus souvent qui, par son activité, fait entrer le bien dans le ménage, et c'est la femme qui, presque toujours, est chargée de l'employer aux dépenses : si l'emploi est bien fait, la maison prospère ; l'est-il mal, elle tombe en décadence. »

Mais où s'exercent particulièrement ces vertus du père et de la mère de famille? En quel endroit règne vraiment l'économie? Où peut-elle, si l'on peut dire, s'épanouir dans sa fleur et dans sa liberté? A la campagne, loin du tumulte, du luxe et de la dépravation des villes, au sein de cette vie agricole, de ces labeurs rustiques, où l'âme se trempe plus vigoureusement, où le cœur conserve mieux sa candeur primitive, sous la double influence du ciel ouvert et du travail continu. Quelles ravissantes peintures, quelles fraîches images Xénophon fait alors passer sous nos yeux! Comme on voit qu'il a savouré le bonheur calme et pur de cette existence champêtre, où s'est écoulée sa jeunesse, et dans laquelle, après une vie d'aventures et de déboires, sa vieillesse devait retrouver la douceur d'un long repos. « Est-il, dit Socrate avec un sentiment d'estime que Rousseau reproduit dans son *Émile*, est-il un art qui, mieux que l'agriculture, rende apte à courir, à lancer, à sauter; qui paye d'un plus grand retour ceux qui l'exercent; qui offre plus de charmes à ceux qui s'y livrent; qui tende plus généreusement les bras à qui vient lui demander ce qu'il lui faut; qui fasse à ses hôtes un accueil plus généreux? En hiver, où trouver mieux un bon feu contre le froid ou pour les étuves qu'à la campagne? En été, où chercher une eau, une brise, un ombrage plus frais qu'aux champs? Quel art offre à la divinité des prémices plus dignes d'elle, ou célèbre des fêtes

plus splendides ? En est-il qui soit plus agréable aux serviteurs, plus délicieux pour l'époux, plus désirable pour les enfants, plus libéral pour les amis ? Ce n'est pas tout : la terre enseigne d'elle-même la justice à ceux qui sont en état de l'apprendre, car ceux qui s'appliquent le plus à la cultiver, elle leur rend le plus de bienfaits. On a dit une grande vérité, que l'agriculture est la mère et la nourrice des autres arts : dès que l'agriculture va bien, tous les autres arts fleurissent avec elle ; mais partout où la terre demeure en friche, tous les autres arts s'éteignent et sur terre et sur mer. » Quelle grâce ingénue dans ce tableau, et aussi pour dernier trait quelle réflexion sensée, pratique, d'une éternelle vérité ! C'est le mot profond d'un homme d'État, de Sully, terminant une description dont se sont inspirés l'esprit de Cicéron et la muse de Virgile.

La seconde partie du traité de l'*Économie* se compose de l'entretien de Socrate avec Ischomachus, surnommé le beau et le bon, et il en raconte les divers incidents à Critobule, afin de confirmer par l'exemple ce qu'ils ont établi en théorie. C'est, sans contredit, l'un des morceaux les plus remarquables de l'antiquité. Nulle part la morale païenne ne s'est élevée à une pureté et à une délicatesse de sentiments aussi ravissante, et tout ensemble à des prescriptions aussi nettes, aussi précises sur les devoirs respectifs de l'homme et de la femme, associés par une vue spéciale de la Providence pour l'accomplissement de ses desseins : nulle part l'union conjugale bénie par les dieux, comme germe de la société civile, n'a été considérée avec plus de justesse et de respect, sous le double rapport de l'utilité et de la sainteté du lien. On croit entendre, en lisant le discours d'Ischomachus à sa jeune femme, quelque-une de ces allocutions à la fois graves et touchantes, que les ministres de la religion adressent à des époux chrétiens : c'est la raison parée de toutes les grâces de la sensibilité et de la tendresse. Remarquons avec quelle convenance exquise les conseils d'Ischomachus, les leçons un peu sévères du chef de famille ne commencent à se faire entendre que quand une douce familiarité, une inti-

mité chaste et confiante s'est établie entre lui et sa femme. Il craindrait d'effrayer, en lui plaçant trop tôt sous les yeux l'étendue et la variété de ses devoirs, cette nature timide encore et sans expérience. Mais dès qu'il la voit prête à bien apprendre ce qui peut le mieux assurer leur bonheur commun, il offre un sacrifice aux dieux, prie le ciel de lui accorder la faveur de bien l'instruire, et trace un tableau attrayant et fidèle des fonctions respectives de l'épouse et de l'époux.

Et d'abord, ce qui frappe le plus dans cette peinture, c'est de voir Xénophon établir entre eux une égalité complète. A ses yeux, la femme n'est point la première esclave de l'homme, elle en est la compagne : « Dès aujourd'hui, lui dit Ischomachus, cette maison nous est commune; tout ce que j'ai, je le mets en commun, et toi, tu as déjà mis en commun tout ce que tu as apporté. Il ne s'agit plus de compter lequel de nous deux a fourni plus que l'autre, mais il faut bien se pénétrer de ceci, c'est que celui de nous deux qui gérera le mieux le bien commun, fera l'apport le plus précieux. » Cependant, comme l'égalité n'exclut en rien la diversité de la fonction et de la tâche, chacun des deux époux a ses occupations nettement tracées et définies. A l'homme le travail du dehors, la vie en plein air, le défrichement, les semailles, les plantations, l'élève des troupeaux, la surveillance des esclaves. A la femme, le travail du dedans, la vie intérieure, la garde des provisions, la préparation des laines, le tissage des habits, la nourriture et l'éducation des enfants. C'est la mère abeille, présidant à la confection des cellules, veillant à ce que la construction en soit régulière et prompte, prenant soin des essaims qui viennent d'éclorre, ou, quand les petites abeilles sont une fois élevées et capables de travailler à leur tour, envoyant en colonie avec un chef toute cette jeune postérité. Mais ce qui n'est pas moins digne de remarque, c'est que l'auteur grec, en plaçant ainsi les époux sur un pied d'égalité parfaite devant le travail et les devoirs qui leur incombent à tous deux, ne se contente pas d'assigner à leur association un but d'utilité, une idée

d'intérêt. L'utilité, l'intérêt, ne sont-ils pas les ressorts les plus mobiles des relations humaines? Le caprice, la passion un avantage plus direct ou plus puissant suffisent à les briser ou à les transposer. Xénophon va donc plus loin, il voit plus haut. « La loi, dit Ischomachus, ratifie l'intention qu'ont eue les dieux en unissant l'homme et la femme. Comme la nature d'aucun d'eux n'est parfaite en tout point, cela fait qu'ils ont besoin l'un de l'autre, et leur union est d'autant plus utile que ce qui manque à l'un, l'autre peut le suppléer. Mais si la divinité les associe en vue des enfants, la loi les associe en vue du ménage. C'est elle qui déclare honnête tout ce qui résulte des facultés accordées par le ciel à l'un et à l'autre ; et si l'un ou l'autre agit contrairement aux desseins de la divinité, ce désordre n'échappe point aux regards des dieux, qui punissent la négligence et l'infraction aux devoirs. »

La divinité, la loi, tels sont aux yeux de Xénophon les garants immuables de l'union conjugale, telles sont encore de nos jours les sauvegardes de notre mariage civil et religieux. Aussi, quelle heureuse perspective pour les époux qui, en rivalisant de zèle et de courage, observent fidèlement la loi et se conforment respectueusement à la volonté du ciel! Quel espoir semble étendre son sourire sur toute leur existence! Ils vieillissent, mais ni leur tendresse ni leur estime réciproque ne s'altèrent : l'homme même s'incline avec une sorte de vénération devant la mère de ses enfants, devant la maîtresse de maison, dont le soin et la vigilance ont conservé, accru sa richesse. « Le charme le plus doux, lui dit Ischomachus, ce sera lorsque, devenue meilleure que moi, tu m'auras rendu ton serviteur ; quand, loin de craindre que l'âge, en arrivant, ne te fasse perdre de ta considération dans ton ménage, tu auras l'assurance qu'en vieillissant tu deviens pour moi une compagne meilleure encore, pour tes enfants une meilleure ménagère et pour ta maison une maîtresse plus honorée. Car la beauté et la bonté ne dépendent point de la jeunesse : ce sont les vertus qui les font croître dans la vie aux yeux des hommes. »

De ces idées générales, de ces leçons, dont la sagesse s'applique à la gestion commune du ménage, Xénophon passe aux détails, qui en assurent l'exécution et le succès. Or, la règle essentielle des chefs de la famille, la qualité qui domine et qui dirige l'emploi de toutes les autres, c'est toujours l'ordre. Aussi voyons-nous Ischomachus insister longuement sur la distribution méthodique et régulière de tous les objets et ustensiles de la maison, sur la place qui doit leur être affectée, et multiplier les comparaisons les plus vives, les images les plus frappantes, pour graver dans l'esprit de sa jeune femme la nécessité d'une organisation systématique et permanente. « Rien n'est plus beau, dit-il entre autres choses, rien n'est plus utile pour l'homme que l'ordre. Un chœur est une réunion d'hommes. Que chacun prétende y faire ce qu'il lui plaît, quelle confusion! quel spectacle désagréable! Mais si tous exécutent avec ensemble les mouvements et les chants, quel charme pour les yeux et pour les oreilles! »

Une fois la maison organisée, les deux époux s'y livrent chacun aux occupations qui leur sont propres. Et comme il faut, avant tout, que la femme se montre modeste dans son extérieur et simple dans ses vêtements, Ischomachus, trouvant un jour la sienne couverte de céruse afin de paraître plus blanche, et de rouge pour se donner un faux incarnat, avec des chaussures élevées afin d'ajouter à sa taille, lui fait observer que tout cet artifice, toute cette enluminure ne fait que la rendre laide, et que le meilleur moyen non-seulement de paraître, mais d'être vraiment belle, c'est de vaquer aux soins domestiques et aux devoirs de la maternité.

Quant aux fonctions qui sont plus spécialement dans les attributs de l'époux, Ischomachus s'étend, avec une certaine complaisance et en homme expérimenté, sur les diverses occupations et les exercices multipliés qui remplissent ses journées; promenades et visites matinales, surveillance des ouvriers, maniement du cheval, travaux et soins agricoles, éducation pratique et morale des contre-maitres; puis, passant encore des leçons générales aux

applications et aux procédés techniques, il démontre, dans un exposé lumineux, qu'il n'y a point la moindre difficulté aux finesses qu'attribuent à l'agriculture ceux qui en dissertent merveilleusement en paroles, mais qui dans le fait n'y entendent rien. Cicéron, Virgile, Pline l'Ancien, Columelle, et peut-être aussi le vieux Caton, ce rude ami de la vie champêtre, sont venus tour à tour emprunter à Xénophon des idées, des observations, des conseils, pour les transmettre aux laboureurs et aux fermiers de l'Italie. Et l'on ne doit point s'étonner de voir tour à tour ces éminents esprits se faire, en quelque manière, les disciples de l'économiste grec. Nous nous sommes convaincu, en consultant des agronomes distingués, que la justesse de ses remarques, la vérité constante de ses procédés industriels, peuvent être encore d'une utilité positive et immédiate aux cultivateurs de notre époque.

Comparée au livre admirable de Platon, l'*Apologie de Socrate* de Xénophon semble froide et décolorée. On n'y trouve qu'un léger souvenir, une image lointaine de cette ironie vive, amère, mais toujours contenue, dont Platon arme la défense éloquente de son maître. L'*Apologie* de Platon, ainsi que le fait remarquer Denys d'Halicarnasse dans sa *Rhétorique*, se divise en trois parties distinctes, qui forment comme les trois actes de ce dramatique monologue. Suivant l'ordre usité dans les jugements athéniens, la première partie contient la réfutation que Socrate oppose à ses accusateurs; dans la seconde, reconnu coupable par les juges, il discute la peine qui doit lui être infligée; dans la troisième, condamné à mort, il expose ses idées sur le passage de l'âme à une vie meilleure. L'*Apologie* de Xénophon n'offre rien de semblable; l'auteur le dit lui-même. « Je ne me suis point préoccupé de rapporter tous les détails du procès : il m'a suffi de faire voir que Socrate avait attaché la plus grande importance à démontrer qu'il n'avait jamais été impie envers les dieux, ni injuste envers les hommes, mais qu'il ne pensait pas devoir s'abaisser à des supplications pour échapper à la mort; qu'au contraire il était persuadé, dès

lors, que le temps était venu de mourir. » Tout le plaidoyer de Xénophon est subordonné à cette idée. Aussi, nul déploiement d'éloquence : rien de passionné et de saisissant ; quelques paroles brèves, nettes, dédaigneuses, mais dépourvues de ce persiflage mesuré, dont Platon flagelle l'iniquité des juges de Socrate, en leur imprimant un stigmate indélébile : point de mouvements entraînants, point de traits oratoires. Par exemple, la dernière phrase de l'*Apologie* de Platon est un admirable résumé de toute son œuvre, une opposition noble et frappante de la situation morale de Socrate et de celle de ses juges : « Mais il est temps de nous séparer, moi, pour aller mourir, et vous, pour aller vivre : à qui de nous est réservé le meilleur sort, c'est un secret pour tous, excepté pour Dieu. » Dans Xénophon, rien de pareil. Disons pourtant que le silence même de Socrate a je ne sais quoi de digne, d'imposant, de flétrissant pour ses ennemis. « Après avoir ainsi parlé, il sortit sans que rien en lui démentit son langage ; ses yeux, son attitude, sa démarche, conservant la même sérénité. » Cette majesté, cet inaltérable sang-froid dans le maintien d'un homme déclaré coupable et frappé d'une sentence de mort, n'est-elle pas comme la condamnation vivante de ceux qui l'ont condamné ?

L'intention de Xénophon, en écrivant son *Banquet*, est clairement exprimée par les premières lignes de ce dialogue : « Oui, selon moi, dit-il, non-seulement les actions des hommes beaux et bons sont dignes de mémoire, mais encore leurs simples amusements. » Nous avons donc sous les yeux l'esquisse finement exprimée d'une de ces conversations spirituelles, pleines de laisser-aller et de badinage, où s'abandonnait, sans arrière-pensée et sans fiel, la verve caustique et malicieuse de Socrate. Nous croyons inutile d'examiner si cet opuscule, le plus charmant et le plus ingénieux des petits traités de Xénophon, a été composé en concurrence de celui de Platon, ou si c'est Platon qui a voulu rivaliser avec notre auteur. Cette question a donné lieu, nous le savons, à d'intéressantes controverses ; mais, comme la solution n'en est

point définitive, et que la priorité de l'un ou de l'autre écrivain n'est pas suffisamment établie, mieux vaut, selon nous, prendre l'œuvre telle qu'elle est, et la juger sans comparaison.

Voyons d'abord quel est le cadre de ce tableau, dessiné par un témoin qui semble encore sous le charme de ce qu'il vient de voir et d'entendre. C'est la salle à manger de Callias, fils d'Hipponicus, un des plus riches citoyens d'Athènes. Quant aux personnages qui figurent en scène, c'est, avant tous les autres, le jeune Autolycus, fils de Lycon, qui vient de remporter le prix du pancrace et dont Callias est vivement épris; puis Socrate, Critobule, Hermogène, Nicératus, Charmide et le célèbre Antisthène, le fondateur de la secte cynique. L'occasion du banquet est toute naturelle: Callias a conduit Autolycus au spectacle d'une course de chevaux, et il donne ensuite un grand repas pour fêter son ami et pour régaler ses intimes. Le commencement du festin est froid, guindé. Autolycus est si beau, que la contemplation de ses traits semble absorber toutes les facultés des convives, et qu'ils sont comme muets de ravissement. L'arrivée du bouffon Philippe fait une sorte de diversion joyeuse à ce début glacial. Ses plaisanteries, d'abord impuissantes, finissent par dérider les visages. On retire les tables, on fait les libations, on chante le péan, et l'entrée d'un Syracusain, suivi d'une excellente joueuse de flûte, d'une danseuse merveilleuse pour ses tours, d'un garçon fort joli, jouant de la cithare et dansant à ravir, enlève décidément les esprits et les tourne à la joie. Socrate, le verre en main, est le premier à provoquer ses amis: «Buvons, dit-il, c'est mon sentiment. Le vin, en arrosant nos esprits, endort les chagrins, comme la mandragore assoupit les hommes; quant à la joie, il l'éveille comme l'huile la flamme. Selon moi, le corps de l'homme éprouve ce qui arrive aux végétaux dans la terre. Si la divinité arrose trop les semences, elles ne peuvent lever ni se prêter au souffle de la brise; si elles ont juste de quoi boire, elles lèvent, se développent, fleurissent et arrivent à point. De même, si nous buvons trop

d'un coup, bientôt notre corps et notre âme chancellent, et nous perdons haleine; mais si nos esclaves nous versent souvent dans de petites coupes, le vin ne nous inspire pas la violence de l'ivresse, et nous descendons aux douceurs de l'enjouement. » Aimable épicurisme de buveurs, leçon de modération dans le plaisir même, dont se souvient Horace, et que n'a point oubliée Béranger!

Lancée sur cette pente de l'esprit et du rire, la conversation s'engage vive, rapide, et surtout paradoxale, comme il convient après boire. Ainsi Callias se croit le talent de rendre les hommes meilleurs; Nicératus se vante de savoir par cœur l'Iliade tout entière, ainsi que l'Odyssée; Critobule est fier de sa beauté; Antisthène, de sa richesse; Charmide, de sa pauvreté; Hermogène, du nombre et de la constance de ses amis; Lycon, de son fils: Philippe loue sa profession de bouffon, et le Syracusain la sottise humaine, qui le fait vivre de ses marionnettes. Mais le plus singulier paradoxe, c'est celui de Socrate, qui, se faisant un visage plein de gravité, dit à Callias que le métier dont il tire sa gloire est celui d'entremetteur. Aussi, malgré tout ce qu'il y a de gracieux et de charmant dans les raisonnements que produit chaque convive pour soutenir son opinion, propos semés d'interruptions piquantes, de digressions où petille le sel attique, il n'est personne qui ne soit curieux de voir comment Socrate se tirera du pas étrange où il s'est engagé. On devine sans peine qu'il en sort à sa louange, et que le gros mot dont a usé sa moquerie masquait la profession généreuse, utile et chaste, où s'est employée toute sa vie, qui fut d'unir entre eux les hommes par les liens d'une sympathie née d'une estime réciproque et du sentiment de leurs devoirs.

La discussion, qui s'établit ensuite entre Critobule et Socrate, n'a pas seulement le mérite de fixer nettement la théorie judicieuse de l'école socratique en matière de beauté, elle nous aide à reconstruire, par la réunion des traits épars qu'elle nous présente, la physionomie, d'ailleurs si populaire, du grand philosophe. Nous trouvons là ses yeux à fleur de tête, son regard de taureau, pour parler avec Rabelais

son nez camus, ses lèvres épaisses, sa bouche énorme, sa tête chauve, tout le masque enfin des Silènes, auxquels Alcibiade le compare également dans le *Banquet* de Platon.

De la question relative à la beauté physique le chemin est facile à une discussion sur l'amour : nos convives s'y laissent entraîner sans peine, et nous entendons Socrate exposer des idées tout à fait analogues à celles que Platon a placées dans la bouche de Phèdre et de Pausanias. Le fond de cette doctrine c'est que des deux Vénus, la Vénus Uranie et la Vénus Pandème, la première seule, vu sa nature céleste, est digne des belles âmes et des beaux naturels : la seconde ravale l'homme jusqu'à la brute : l'amour qu'inspire l'une, ne s'adressant qu'au corps, est bas et rampant comme un mendiant qui vous obsède ; celui qui naît de l'autre, se dirigeant par des principes de sagesse et d'honneur, ne peut avoir rien de honteux.

Une scène de ballet, appropriée aux idées que la dernière matière de l'entretien a remuées dans les âmes, termine gracieusement le banquet. C'est une représentation mimique des amours d'Ariadne et de Bacchus, reproduite par Xénophon avec une vivacité et une chaleur d'expression si pénétrante, qu'elle justifie pleinement les transports passionnés de ceux qui en sont spectateurs.

Nous n'ignorons pas que cette dernière partie de l'œuvre de Xénophon a été critiquée par des moralistes, dont la sévérité s'est sentie blessée par l'excessive liberté des images. Je ne prétends point me faire ici l'apologiste à outrance de l'auteur que je traduis, mais je crois devoir rappeler que la doctrine et les tableaux qu'il expose ne s'adressent qu'à des hommes faits, à des lecteurs judicieux et prudents, qui, se transportant par la pensée au milieu des idées antiques, ne s'arrêtent point à la surface des faits, mais en pénètrent le sens et en saisissent l'intention morale. C'est ainsi que l'entend Montaigne, lorsqu'il dit : « Quant à la philosophie, en la partie où elle traite de l'homme et de ses devoirs et offices, ç'a esté le jugement commun de tous les sages, que pour la douceur de sa conversation, elle ne devoit estre refusée ny aux fes-

tins, ny aux jeux ; et Platon l'ayant invitée à son *Convive*, nous voyons comme elle entretient l'assistance, d'une façon molle et accommodée au temps et au lieu, quoyque ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires. » Et de même, à qui Racine adresse-t-il sa traduction du *Banquet* de Platon ? A l'abbesse de Fontevrault, qui l'avait traduit la première, et qui avait prié le grand poëte d'en revoir le style.

Le dialogue intitulé *Hiéron* est un parallèle entre la vie du tyran et celle de l'homme privé. Le poëte Simonide étant venu rendre visite à Hiéron l'ancien, frère de Gélon, tyran de Syracuse, ils s'entretiennent tous deux des différentes conditions de la vie ; et Simonide demandant à son hôte si, après avoir été simple particulier, il préfère, maintenant qu'il est tyran, sa condition actuelle, Hiéron lui en trace le tableau sous les couleurs les plus sombres. Au lieu des douceurs de l'amitié, il ne connaît que les défiances et les soupçons de la tyrannie : il est toujours gêné au milieu des richesses, obligé de s'appuyer sur des étrangers, de peur d'être trahi, assassiné par ses sujets. Et cependant, bien que la tyrannie soit un mal insupportable, il y a danger pour lui à s'en dessaisir. Telle est la vie d'Hiéron, tels sont les maux qui l'accablent. Simonide ne les croit point incurables ; et comme il en est dont la guérison dépend du caractère et de la volonté d'Hiéron lui-même, il lui démontre que, dans sa condition nouvelle, il peut encore être heureux, s'il tourne tous ses efforts, s'il emploie toutes ses richesses à faire le bonheur de la ville sur laquelle s'exerce son pouvoir absolu.

I I

Les traités didactiques de Xénophon sont au nombre de trois : de l'*Équitation*, le *Commandant de cavalerie*, de la *Chasse*.

Quoique un peu de notre propre expérience, jointe à la

lecture attentive des ouvrages modernes et à la conversation des hommes versés dans ces matières, nous ait instruit du sujet propre à chacun de ces trois traités de Xénophon, nous hésitons à formuler sur ces œuvres spéciales un jugement qui semble trop décisif. Nous pouvons dire cependant qu'aux yeux des connaisseurs le traité de l'*Équitation* paraît, en ce moment encore, un des meilleurs écrits de ce genre. C'est un ouvrage méthodique, clair et tracé de main de maître. L'auteur y résume les principes d'un nommé Simon d'Athènes, qui avait écrit sur le même sujet, et y développe d'autres connaissances, bien supérieures à celles de son devancier. Il commence par mettre le cavalier en présence du vendeur, et, après l'avoir prévenu de se tenir sur ses gardes, il lui indique la manière de juger l'animal avec calme et précision, lui enseigne, après l'achat, l'éducation qu'il doit donner au poulain, et comment il le jugera dressé; puis il entre dans le détail des soins qu'exige le cheval et expose les devoirs du bon palefrenier.

Ces premiers points expliqués, il prescrit comment on doit se mettre à cheval pour conduire l'animal avec aisance, et nous trouvons là des principes de tenue et de souplesse que d'excellents écuyers recommandent encore aujourd'hui. Quant aux moyens à employer pour partir au pas, se lancer au trot, au galop, reculer, tourner à droite, à gauche, arrêter, repartir, ils étaient considérés, dès cette époque, comme si naturels à l'homme de cheval, que Xénophon effleure à peine la théorie de ces mouvements et de ces allures. Mais comme il compte sur la pratique pour apprendre au cavalier et à son cheval tout ce qu'il faut faire, il ne leur épargne aucun exercice : gravir les montagnes, les descendre, franchir les haies et les fossés, galoper sur un terrain plat, sur un terrain inégal, afin que le cavalier apprenne par l'expérience quand il doit porter le corps en arrière ou en avant, soutenir, élever ou rendre la main qui tient les rênes.

L'équitation ancienne, jugée d'après l'ouvrage de Xénophon, est donc l'enseignement que donne l'expérience, c'est-à-dire une école pratique, d'où se sont produites les

premières vérités équestres qui ont guidé pendant longtemps l'école théorique, et dont une partie sert encore de nos jours.

Le traité intitulé le *Commandant de cavalerie* est une suite toute naturelle de celui de l'*Équitation*. Une des grandes préoccupations de Xénophon semble avoir été d'organiser à Athènes, soit sous son commandement, soit sous les ordres de son fils Gryllus, une cavalerie bien montée, parfaitement disciplinée et en mesure de rendre de notables services à son pays. Nous savons que l'absence totale ou le mauvais état de cette milice était un des côtés faibles du système militaire des Athéniens. Tout entiers à la marine ils s'appliquaient surtout à former de bonnes troupes navales et une bonne infanterie. Xénophon, qui avait éprouvé, dans la retraite des Dix mille, l'utilité incontestable que peut offrir un corps de cavaliers convenablement équipés, n'épargna ni les conseils, ni, selon toute apparence, les moyens d'exécution, pour créer quelques escadrons d'élite, rompus au maniement du cheval et à toutes les manœuvres équestres. Après avoir insisté sur l'urgence de ce besoin dans les *Revenus*, dans les *Mémoires* et dans la *Cyropédie*, il stimule plus vivement encore l'attention et le zèle de ses concitoyens dans l'œuvre spéciale qui nous occupe en ce moment.

Le plan et la distribution de l'ouvrage sont d'une extrême simplicité. Xénophon commence par donner une idée générale des devoirs du commandant de cavalerie, en insistant tout particulièrement sur le respect dû aux dieux; puis il enseigne comment on doit appliquer aux manœuvres militaires les principes de l'équitation et les exercices du manège. En conséquence, il traite de l'ordonnance des escadrons, des évolutions appropriées aux jours de fête et aux voltiges de l'hippodrome, des marches qu'on doit faire en temps de guerre et des divers moyens de tromper l'ennemi. Sous ce rapport, il n'est pas sans intérêt de voir quelles étaient les doctrines des Grecs en matière de stratagèmes. « Rien, dit Xénophon, n'est si utile en guerre que la ruse. Les enfants eux-mêmes, quand ils jouent à

pair ou non, parviennent à tromper en faisant croire qu'ils ont plus, quand ils ont moins, et moins, quand ils ont plus. Comment des hommes faits, avec de la réflexion, ne pourraient-ils pas inventer semblables ruses ? Qu'on se rappelle les succès remportés à la guerre, on verra que les plus nombreux et les plus brillants sont dus à la ruse. On ne doit donc pas se mêler de commander, ou bien, indépendamment des autres dispositions, il faut demander aux dieux le savoir-faire et inventer à votre tour. »

Ces instructions données, Xénophon revient à ce qui est particulier au commandant lui-même. Il lui indique les moyens de se concilier l'affection sans compromettre son autorité, lui fait un devoir sacré du respect des dieux, de la prévoyance et de la vigilance. Et comme Athènes était alors en guerre avec Thèbes, il adresse au chef des cavaliers de sa patrie des recommandations toutes particulières, motivées par les circonstances actuelles. Après quoi, il conclut à ce que, pour porter à mille le nombre des cavaliers athéniens, on admette sur-le-champ deux cents métèques, c'est-à-dire des étrangers ayant droit de domicile, à l'exemple de Sparte, dont la cavalerie n'a commencé à se distinguer que quand elle s'est décidée à cette mesure.

Une observation remarquable, qui frappe tout d'abord et dès les premiers mots de ce traité, c'est l'ordre exprès, donné et renouvelé à plusieurs reprises par Xénophon, de ne rien entreprendre sans le conseil et l'assistance des dieux. Cette pensée religieuse et naïvement sincère répand une teinte touchante sur ce livre consacré à des prescriptions techniques et à des pratiques de métier. Elle fait songer à Froissart qui, au commencement de ses *Chroniques*, « requiert au Sauveur de tout le monde, qui de néant créa toutes choses, qu'il veuille créer et mettre en lui sens et entendement si vertueux que ce livre par lui commencé il le puisse continuer et persévérer, » et qui, quelques lignes plus bas, invoque le secours « de Dieu et de la benoite vierge Marie, dont tout confort et avancement viennent. » Les dernières paroles de Xénophon expliquent, du reste, fort nettement sa pensée. « Si quelqu'un s'étonne, dit-il,

de voir tant de fois écrits dans cet ouvrage les mots : « avec l'aide des dieux, » qu'il sache que sa surprise diminuera, s'il s'est trouvé souvent en danger, et s'il réfléchit qu'en temps de guerre on se tend réciproquement des pièges, dont on prévoit rarement l'issue. Or, en pareille occurrence, on ne peut prendre meilleur conseil de personne que des dieux. Ils savent tout et le communiquent à qui bon leur semble par l'intermédiaire des victimes, des oiseaux, des voix et des songes : seulement, il est naturel qu'ils conseillent surtout ceux qui les consultent dans le besoin sur ce qu'ils doivent faire, et qui, dans le succès, les honorent autant qu'il est possible d'honorer les dieux. »

Il y a deux manières d'entendre et de pratiquer la chasse. Rousseau les a parfaitement caractérisées toutes deux dans ces lignes si vraies, si pittoresques. « Je me souviens, dit-il, des battements de cœur qu'éprouvait mon père au vol de la première perdrix, et des transports de joie avec lesquels il trouvait le lièvre qu'il avait cherché tout le jour. Oui, je soutiens que seul, avec son chien, chargé de son fusil, de son carnier, de son fournement, de sa petite proie, il revenait le soir, rendu de fatigue et déchiré des ronces, plus content de sa journée que tous nos chasseurs de ruelle qui, sur un bon cheval, suivis de vingt fusils chargés, ne font qu'en changer, tirer et tuer autour d'eux, sans art, sans gloire, et presque sans exercice. » En d'autres termes, il y a des amateurs et des chasseurs. Xénophon était un vrai chasseur. Il avait pris son art au sérieux, il en avait étudié les procédés, les ruses, les finesses ; et ce sont ces remarques, ces observations, qu'il a consignées dans son traité. Un autre écrivain grec, Arrien, général, historien et chasseur comme Xénophon, auquel Suidas le compare et qu'il semble, en effet, avoir pris pour modèle, a écrit également un traité de chasse, qui ne manque ni d'intérêt ni de renseignements curieux ; mais Xénophon nous paraît l'emporter sur Arrien par la netteté de ses recommandations et par le charme de ses tableaux.

Le plan de Xénophon est tout simple, et le poète Oppien

a eu raison de le suivre, dans les vers qu'il a consacrés au même sujet. Après avoir débuté par quelques mots sur l'origine de la chasse, qui, selon lui, est une invention des dieux, il fait l'éloge des héros qui s'y sont adonnés; et il invite les jeunes gens à ne pas mépriser un exercice qui doit les rendre bons soldats. C'est une remarque qui n'a point échappé à Buffon, qui appelle également la chasse une école de la guerre. Entrant ensuite dans la partie technologique de son traité, il dit quelles doivent être les qualités physiques et morales du chasseur, et il indique les différentes espèces de filets à employer pour les diverses espèces d'animaux. Puis, comme le compagnon naturel, l'auxiliaire indispensable du chasseur est le chien, Xénophon insiste sur les deux races de chiens connues des Grecs, et il en signale les défauts et les qualités. Il trace alors un portrait fort remarquable de bon chien de chasse et enseigne les moyens d'en faire l'éducation et de le mener aux champs.

Après le chien vient le gibier: de là de précieux détails sur le lièvre, sur sa complexion, ses habitudes, la chasse qu'on lui fait en été ou en hiver. C'est la partie la plus développée de tout l'ouvrage. Aussi, l'auteur glisse-t-il avec une certaine rapidité sur la chasse aux faons, aux cerfs et aux sangliers, et ne donne-t-il que quelques conseils pratiques sur celles des lions, des léopards et autres bêtes dangereuses.

Les derniers chapitres du livre de Xénophon sont très-remarquables. Lorsque Rousseau, craignant pour son Émile la première fougue de la jeunesse, l'entraînement désordonné des sens, cherche à son élève « une occupation nouvelle, qui l'intéresse par sa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaise, qui l'applique, qui l'exerce; une occupation dont il se passionne, et à laquelle il soit tout entier, » il ne voit que la chasse qui lui paraisse réunir toutes ces conditions. C'est, de même, la chasse qui semble à Xénophon le meilleur moyen d'arracher la jeunesse de son temps à la fausse éducation des sophistes. « Nos ancêtres, dit-il, convaincus que la chasse était la source de

leurs succès sur les ennemis, la firent entrer dans l'éducation de la jeunesse. Ils voyaient que c'était le seul plaisir qui procurât les plus grands biens aux jeunes gens, puisqu'il les rendait tempérants, justes, instruits de la réalité. Ils comprenaient qu'ils devaient à la chasse leurs succès militaires ; que ce plaisir, bien différent des voluptés honteuses, que l'on n'a pas besoin d'apprendre, n'écarte point les jeunes gens des études honnêtes, auxquelles ils voudraient se livrer. C'est une pépinière de bons soldats, de bons généraux : car les hommes qui, par le travail, éloignent de leur âme et de leur corps la honte et la débauche et développent en eux l'amour de la vertu, ceux-là seuls sont les vrais citoyens ; ils ne tolèrent jamais une injustice faite à leur patrie, ni un dommage à leur pays. »



III

Les quatre œuvres historiques de Xénophon sont l'*Histoire grecque*, l'*Expédition de Cyrus*, l'*Éducation de Cyrus* ou *Cyropédie*, en tenant compte des réserves que nous avons déjà faites, et la *Vie d'Agésilas*.

L'antiquité, tout d'une voix, s'est accordée pour louer le mérite de Xénophon comme historien, et les modernes ont souscrit à cet éloge. On ne peut douter, en effet, de la fidélité consciencieuse avec laquelle il raconte les faits qu'il a vus ou puisés à des sources dignes de foi : les témoignages de Cicéron, de Quintilien et de Lucien sont formels à cet égard. Aux yeux surtout de ce dernier, Xénophon est l'historien par excellence, à cause de la rectitude de son jugement et de la sincérité de son caractère. Cependant ce serait nier l'évidence que de ne pas convenir qu'il a parfois un sentiment d'hostilité contre Athènes, et d'inclination en faveur de Sparte, dans plusieurs parties de ses récits, notamment dans son *Histoire grecque*, appelée aussi *Helléniques*, et qui est, il faut le dire, le moins remarquable de ses travaux d'historien.

Cet ouvrage, destiné à faire suite à celui de Thucydide, embrasse la période qui s'étend depuis la victoire navale des Athéniens, auprès de Cyzique, l'an 411 avant Jésus-Christ, jusqu'à la bataille de Mantinée, livrée l'an 362 : c'est un espace de près de cinquante ans. On ne trouve, dans l'exposé des faits, ni la grâce ingénue d'Hérodote, ni la vigueur, le nerf, la profondeur de Thucydide. Il semble que le talent de Xénophon, avant tout philosophe et moraliste, ait quelque chose de froid et de languissant, dès qu'il cesse de se répandre, comme Socrate, son maître, en conversations philosophiques et morales. On dirait que son feu l'abandonne, qu'il cesse de se passionner du moment qu'il n'est plus en présence de ce qui est actuel, pratique, propre à diriger et à instruire. Il lui faut la rapidité concise du dialogue ou la carrière du discours familier : il lui faut des événements auxquels il ait pris part, comme dans l'*Expédition de Cyrus*, ou que son imagination puisse modifier, sinon créer, à sa guise, comme dans la *Cyropédie*, pour que sa pensée se déploie dans toute sa franchise et toute sa liberté.

C'est ainsi que nous nous expliquons l'infériorité relative des *Helléniques* et le silence de Xénophon sur certains faits et sur certains hommes qu'il a peut-être craint de présenter mal sur la scène de l'histoire, faute de les trouver utiles ou de les estimer. On y rencontre cependant de fort beaux passages, et nous sommes convaincus que bien des gens n'ont dit du mal des *Helléniques* que pour ne les avoir point lues. Je doute qu'on trouve chez Hérodote ou chez Thucydide un épisode qui émeuve plus vivement que le récit de la lutte suprême, désespérée, de Thémène contre Critias. Ce n'est pas une page de l'histoire grecque, c'est quelque-une des scènes de notre révolution : Robespierre abandonnant Danton, pour le livrer au bourreau, Saint-Just dénonçant Camille Desmoulins, qui lui dispute chèrement sa vie.

Les Trente ont inauguré dans Thèbes un régime de terreur et de sang. Thémène, quelque temps leur complice, finit par être effrayé de tant d'excès : il veut se détacher de leur parti, et il fait opposition au gouvernement

même qu'il a fondé. Alors Critias, entrant dans le conseil, suivi de ses sicaires, qui ont caché des poignards sous leur aisselle : « Citoyens conseillers, s'écrie-t-il, si quelqu'un de vous pense qu'il y a eu plus de morts que les circonstances ne l'exigeaient, qu'il songe que partout, dans les révolutions, il en est de même, et que ceux qui ont établi l'oligarchie doivent avoir nécessairement un grand nombre d'ennemis dans une ville, qui non-seulement est la plus peuplée de toutes les cités de la Grèce, mais encore dans laquelle le peuple a vécu depuis si longtemps en liberté. Pour nous, qui connaissons tout ce qu'il y a de mauvais dans la démocratie..., si nous voyons quelque part un ennemi de l'oligarchie, nous mettons tout en œuvre pour nous en débarrasser. Mais il nous paraît plus juste encore que celui de nous-mêmes qui générerait le gouvernement actuel, en porte la peine. Maintenant donc, nous nous sommes aperçus que Théràmène, ici présent, cherche de son mieux à nous perdre, vous et nous. La vérité de ce que je dis, vous la reconnaîtrez en réfléchissant que personne plus que lui ne blâme ce qui se fait, et ne s'oppose à nos plans, quand nous voulons nous débarrasser de quelque démagogue. S'il avait pensé de la sorte dès le début, il serait notre ennemi ; mais du moins on aurait tort de le considérer comme un pervers. Seulement c'est lui qui le premier.... a voulu renverser la démocratie, c'est lui qui nous a le plus vivement engagés à punir les premiers accusés amenés devant vous ; et maintenant que nous sommes, vous et nous, les ennemis déclarés du peuple, il n'approuve plus ce qui se fait, afin de se mettre lui-même à l'abri et de nous laisser responsables de ce qui s'est passé. »

Critias énumère alors les griefs que ses collègues et lui sont en droit de reprocher à Théràmène, dont il flétrit la versatilité, en lui jetant à la face son surnom de *Cothurne* ; puis, revenant sur les nécessités sanglantes du gouvernement oligarchique : « Certainement, dit-il, toutes les révolutions sont meurtrières, et toi-même, Théràmène, par ta facilité à changer de parti, tu t'es rendu complice de la

mort de la plupart des oligarques immolés par le peuple, et d'un plus grand nombre de démocrates condamnés par l'aristocratie... Un homme que nous voyons uniquement occupé à satisfaire son ambition, sans se soucier de l'honneur ni de ses amis, comment pourriez-vous l'épargner?... S'il échappe, il augmentera le nombre et l'audace de vos adversaires; tandis que, s'il périt, tous ceux qui sont dans la ville ou au dehors verront trancher leurs espérances. »

Cette attaque, si directe, si brusque, ne trouve pas Théràmène au dépourvu. Rompu à toutes les souplesses de la vie diplomatique, aussi bien qu'aux luttes de la tribune, il s'apprête à défendre énergiquement sa vie, discute avec une grande habileté toutes les charges entassées contre lui par son accusateur, et s'étudie à faire retomber sur Critias tout l'odieux du redoutable système qu'il a pratiqué jadis, mais que maintenant il répudie; puis, arrivant aux questions toutes personnelles : « Tu m'appelles *Cothurne*, s'écrie-t-il, sous prétexte que j'essaye de m'ajuster aux deux partis; mais celui qui ne s'attache à aucun, celui-là, au nom des dieux, comment faut-il l'appeler? Or, sous la démocratie, on te regardait comme le plus grand ennemi du peuple; et maintenant, sous l'aristocratie, tu es devenu le plus terrible adversaire des honnêtes gens. Quant à moi, Critias, je fais une guerre continuelle à ceux qui croient que la démocratie n'est vraiment bonne que quand les esclaves et ceux qui, par pauvreté, vendraient l'État pour une drachme, prennent part au pouvoir, et je combats sans relâche ceux qui croient qu'il ne peut y avoir d'oligarchie véritablement bonne que quand ils voient la ville soumise à la tyrannie d'un petit nombre... Si tu peux dire, Critias, quand tu m'as vu, soit avec le peuple, soit avec la tyrannie, essayer d'enlever le gouvernement aux honnêtes gens, parle; car si j'étais convaincu, soit de méditer aujourd'hui ce crime, soit de l'avoir accompli jadis, je conviens que je mérite de perdre la vie dans les derniers supplices. »

Ces paroles, pleines d'adresse et de vigueur, font effet sur le conseil. Critias, craignant que Théràmène ne soit

absous, si l'on délibère, s'avance, confère un instant avec les Trente, sort et ordonne aux gens armés de poignards de venir se placer en face du conseil, auprès des barres; puis il rentre et dit : « Pour moi, conseillers, je crois que le devoir d'un bon président est de ne pas permettre que ses amis soient trompés. C'est donc ce que je vais faire. Les gens qui sont debout devant vous déclarent qu'ils ne souffriront pas que nous relâchions un homme qui travaille ouvertement à renverser l'oligarchie. Les nouvelles lois portent qu'aucun citoyen du nombre des trois mille ne pourra subir la peine de mort sans votre approbation, mais que les Trente sont maîtres de condamner ceux qui ne sont pas sur la liste. D'accord avec tous mes collègues, j'efface de cette liste Théràmène, ici présent; et, ajoute-t-il, nous le condamnons à mort. »

En entendant ces mots, Théràmène s'élançe vers l'autel de Vesta : « Et moi, citoyens, s'écrie-t-il, je vous supplie de m'accorder la plus légitime demande : c'est qu'il ne soit pas permis à Critias d'effacer ni moi ni aucun de vous à son gré, mais qu'on nous juge, vous et moi, d'après la loi relative aux gens inscrits sur la liste. Je n'ignore point, j'en atteste les dieux, que cet autel me sera inutile; toutefois je veux dévoiler non-seulement l'injustice criante de ces gens-là envers les hommes, mais leur impiété sans bornes envers les dieux. Cependant, honnêtes citoyens, je m'étonne si vous ne vous secourez pas vous-mêmes, sachant bien que mon nom n'est pas plus difficile à effacer que celui de chacun de vous. »

Vains efforts, lutte inutile ! Le héraut des Trente ordonne aux Onze de se saisir de Théràmène; ils entreat avec leurs valets, ayant à leur tête Satyrus, le plus audacieux et le plus impudent d'eux tous. Critias leur dit : « Nous vous livrons Théràmène que voici, condamné selon la loi. Saisissez-le, et, après l'avoir conduit où il faut, faites ce que les Onze ont à faire. » A peine a-t-il dit ces mots, que Satyrus arrache Théràmène de l'autel, avec l'aide de ses valets. Théràmène se défend, crie, appelle à l'aide. Le conseil ne remue pas. Théràmène est jeté en prison, forcé de

boire la ciguë. Mais retrouvant à ses derniers instants, comme plusieurs condamnés héroïques de nos luttes révolutionnaires, toute la sérénité et jusqu'à l'enjouement de son esprit, il dit en versant à terre le reste du poison, comme s'il jouait aux coltabes : « Voilà pour le beau Critias ! »

Nous pouvons nous tromper ; mais il nous semble que ce n'est point là le récit d'un historien médiocre. L'intérêt en est vif, puissant, continu : il y a là de la passion, de l'éloquence dans les discours, et le tableau qui le termine, après avoir ravi l'admiration de Cicéron, n'est point indigne de la nôtre.

La narration du combat naval des îles Arginuses, la mise en accusation des généraux athéniens condamnés à mort pour n'avoir pas pu ensevelir leurs compatriotes, les débats judiciaires qui en sont la conséquence, l'habileté d'Euryptolème à défendre les accusés, la fermeté de Socrate qui cherche à disputer à Callixène les victimes d'une jalousie soupçonneuse, tout cela compose un ensemble de nature à captiver et à remuer le lecteur. Nous en dirons autant du récit de la conjuration de Cinadon : il est complet, achevé, dans sa brièveté sommaire, et il jette un jour curieux, vu la rareté de documents semblables, sur le malaise moral, sur l'irritation politique de certains esprits, de certaines fractions de cette république de Sparte, que les habitudes classiques nous font regarder comme courbée sous l'inexorable niveau d'une législation acceptée ou subie, sans contrôle et sans résistance, par tous les citoyens.

Il faut encore ranger parmi les passages vraiment attachants l'histoire de Cléonyme, fils de Spodrias, obtenant la grâce de son père par l'entremise d'Archidamas, fils d'Agésilas ; l'exposé des moyens dont se sert le tyran Jason pour assurer son autorité despotique sur toute la Thessalie ; l'énumération des manœuvres navales d'Iphicrate ; la discussion soulevée dans le conseil des Athéniens au sujet de leur alliance projetée avec Sparte contre Thèbes ; et, dans cette discussion, les deux discours du Phliasien Proclès, véritables chefs-d'œuvre de bon sens et de raison pratique ; le chapitre consacré à l'éloge de la ville de Phlionte, si héroïque

de courage et de dévouement à ses alliés; et enfin le récit de la bataille de Mantinée, qui est comme le couronnement de tout l'ouvrage.

Mais il est surtout une remarque qu'il convient de faire, en forme de réponse à ceux qui se plaignent que l'œuvre de Xénophon manque tout à fait d'idée générale et d'unité : c'est que cette absence de suite n'est qu'apparente, et qu'en y regardant de plus près on trouve, entre les divers événements dont se compose la trame de cette histoire, un enchaînement, un lien qui n'a point échappé à la sagacité de l'un des derniers traducteurs des *Helléniques*. Xénophon, d'ailleurs, a fort nettement exposé sa pensée à cet égard. « On pourrait citer, dit-il, dans l'histoire des Grecs et dans celle des barbares, nombre de faits qui prouvent que les dieux tiennent compte des religieux et des impies. » N'est-ce pas là une préoccupation morale, une pensée dominante et dirigeante, à laquelle sont subordonnés, dans l'esprit de l'écrivain, les événements qu'il raconte, et cette sorte de foi n'imprime-t-elle pas à son histoire le caractère particulier d'une croyance sincère à une intervention providentielle dans la vie des nations, qui s'agitent sous le regard de la divinité ?

Cependant, tout en rendant justice à la valeur méconnue ou dédaignée de l'*Histoire grecque*, nous reconnaissons volontiers que le véritable, le grand ouvrage historique de Xénophon, c'est l'*Anabase*, ou, pour parler un langage plus intelligible à des lecteurs français, l'*Expédition de Cyrus*, suivie de la *Retraite des Dix mille*. Cher à Scipion l'Africain et à d'autres éminents capitaines, ce livre, ainsi que l'a fait observer avec justesse un de ses traducteurs les plus intelligents, le comte de La Luzerne, est le plus ancien journal militaire qui nous soit parvenu. Il contient les détails d'une entreprise audacieuse, et nous transmet surtout ceux de la retraite la plus étonnante et la plus célèbre dont il soit parlé dans les annales du monde antique. Mais ce qui captive principalement dans cette histoire, c'est que le même homme qui écrit est un des principaux auteurs du drame dont il déroule à nos yeux les diverses péripéties.

Or, c'est une remarque de Fénelon, mise en lumière et en circulation par le meilleur éditeur de sa *Lettre à l'Académie* : « En tout art et en toute science, où il s'agit de la pratique, ceux qui n'ont qu'une pure spéculation ne sauraient bien écrire. » Rien n'est plus sensé que cette observation, appliquée à la *Retraite des Dix mille*; et les *Commentaires* de César, les *Histoires* de Tacite, la *Chronique* de Ville-Hardouin, les *Mémoires* de Joinville et le *Mémorial de Sainte-Hélène* viennent en confirmer la justesse. Mais à cette première condition, requise chez l'auteur d'un excellent ouvrage d'histoire, s'ajoutait chez Xénophon la qualité essentielle, souveraine, pour bien écrire : il avait plus de quarante ans, c'est-à-dire l'âge où se sont exécutées en littérature, dans les arts, dans la politique, toutes les œuvres grandes, fortes, et qui durent.

Tout imbu des doctrines de Socrate, et façonné par son exemple, il apportait à l'observation des faits, aussi bien qu'à l'action, un esprit droit, une imagination vive, un cœur généreux, un corps énergique et préparé aux rudes travaux. C'est, en effet, l'alliance de ces dons heureux de la nature, développés par l'exercice, et dont la diversité ne trouble point l'harmonie, qui fait du livre de Xénophon la lecture la plus ravissante et en même temps la plus instructive. Rapportons-nous-en, à cet égard, au jugement d'un ancien qui avait étudié à fond les œuvres de Xénophon, qui en a reproduit souvent dans ses œuvres le style et les idées, et qui joignait au talent oratoire le don plus rare du sentiment et de l'émotion vraie : je veux parler de Dion Chrysostome. Voici ce qu'il dit de son auteur de prédilection, de son modèle favori : « Xénophon, à lui seul, parmi les anciens, peut, selon moi, suffire à un homme public. Un général d'armée en guerre, un homme à la tête de l'État, un orateur à l'assemblée populaire, au sénat, au tribunal, veut-il parler comme il convient non-seulement à un rhéteur, mais à un homme public et investi d'un grand pouvoir, dans ces différentes positions, l'étude la meilleure, à mon sens, et la plus utile, c'est la lecture de Xénophon. Les pensées, en effet, sont claires, simples, intelligibles

pour tous ; la forme du récit est agréable, charmante, persuasive, remplie de vraisemblance, de grâce et de vivacité ; ce n'est pas seulement de la force, c'est de la magie. Lisez avec attention le livre de l'*Anabase* : de tous les genres de discours que vous pourrez avoir à prononcer, vous n'en trouverez aucun qui n'y soit traité, qui ne puisse servir de règle à quiconque voudrait suivre et imiter ce modèle. Un homme public a-t-il besoin de rendre le courage à des esprits fortement abattus ? Xénophon lui en donne, à diverses reprises, le moyen et l'exemple. Est-il besoin d'exhortations, de consolations ? Il n'est pas un homme, comprenant le grec, qui restât insensible à celles qu'il emploie. Aussi mon âme s'émeut et quelquefois même je pleure, quand je lis les discours prononcés dans de si grandes circonstances. Faut-il parler avec prudence à des esprits arrogants et fiers, sans s'exposer à de mauvais traitements de la part d'hommes emportés, et sans se plier à une servitude honteuse, et condescendre en tout à leur volonté ? On en trouve encore chez lui des exemples. Le secret de s'adresser avec discrétion, soit aux chefs, loin de la foule, soit au gros de l'armée ; de tenir une sorte de langage royal ; de tromper ses ennemis pour leur faire du mal, et ses amis dans leur intérêt ; de dire la vérité d'une manière agréable et vraisemblable à des hommes effrayés sans motif ; de donner des conseils pour qu'on ne se fie pas à la légère aux paroles des puissans ; d'indiquer les moyens qu'ont les puissans pour en imposer, les stratagèmes à l'aide desquels on trompe à la guerre ou l'on se fait tromper : tout cela surabonde dans cette œuvre. Selon moi, les discours qu'il a mêlés à son récit ne lui ont pas été transmis par ouï-dire ; il ne les a pas inventés, mais il les a faits lui-même, il les a prononcés, et c'est ce qui leur donne un tel air de vérité dans tous ses ouvrages, et surtout dans celui que je viens de dire. Soyez donc sûr que vous ne vous repentirez jamais d'avoir lu Xénophon ; mais, soit au sénat, soit dans l'assemblée publique, vous le verrez venir vous tendre la main, si vous l'avez lu avec soin et avec zèle. »

On ne peut rien ajouter à cet éloge, né d'une admiration qui va jusqu'aux larmes. Il faut dire cependant que Dion, ayant en vue de former un orateur, ne loue guère de Xénophon que son éloquence, et laisse un peu dans l'ombre les autres mérites de notre historien. En effet, sans parler de sa modestie, de sa persévérance, de sa piété, de son héroïsme, quel admirable talent de peintre, quelle vérité naïve dans ses caractères, dans ses portraits, dans ses récits! Est-il rien de plus attachant que la narration de la bataille de Cunaxa, rien qui soit en même temps plus précis, plus net, plus rapide et plus détaillé? « Plusieurs historiens, dit Plutarque, ont raconté cette bataille; mais Xénophon, entre autres, la décrit si vivement qu'on croit y assister et non la lire, et qu'il passionne ses lecteurs comme s'ils étaient au milieu du péril, tant il la rend avec vérité et énergie. »

Est-il un épisode historique qui offre plus d'intérêt que celui des pourparlers qui s'établissent entre Artaxercès, Tissapherne et les chefs de l'armée grecque, Cléarque, notamment, qui se montre partout si fier et si digne, un vrai soldat? Avec quelle admirable vérité sont décrites les alertes, les alarmes, les terreurs soudaines, puis les espérances, les joies, toutes les alternatives enfin, par lesquelles passe cette foule impressionnable et mobile d'Arcadiens, d'Achéens et de Thraces, que l'appât du gain, le désir des aventures ou quelque peine judiciaire a entraînés loin de leur patrie à la solde de Cyrus! Comme le pinceau rude et sévère de Salvator Rosa trouverait à s'exercer au milieu de cette collection de condottieri, pour ne pas dire de bannis et d'*outlaws*, dont Xénophon reproduit au vrai les physionomies, les mœurs, les passions multiples et changeantes! Combien il a besoin de tout le flegme, de toute la raison, de toute l'adresse d'un disciple de Socrate, pour imposer à ces natures brusques et sauvages, au moment où le meurtre de Cléarque et des autres stratèges le crée chef improvisé de cette multitude sans guide, sans ressources, en proie au découragement, presque sans espoir. Il se montre, du reste, à la hauteur de ce

rôle difficile, épineux, plein de menaces et de périls. Le portrait qu'il a tracé d'un général dans ses *Mémoires sur Socrate*, c'est lui-même, à cette heure solennelle de sa vie, c'est en lui qu'il en a pris le modèle, et, si quelques traits en sont outrés, s'il érige en qualités des défauts qui peuvent blesser notre délicatesse, qu'on songe aux hommes qu'il avait à conduire, et l'on s'étonnera moins que ce Duguesclin des temps antiques nous esquisse plutôt la figure d'un chef de malandrins que celle d'un capitaine de troupes régulières et disciplinées. « Il faut, dit-il, que le général sache se procurer tout le matériel de la guerre et fournir de tout le soldat ; qu'il soit fécond en expédients, entreprenant, soigneux, patient, entendu, indulgent et sévère, franc et rusé, cauteleux et agissant à la dérobée, prodigue et rapace, libéral et cupide, réservé et résolu. » Et ce qu'il dit, il le met en pratique ; il agit comme il se peint. Mais aussi dans quelles circonstances ! Jamais spectacle, avant 1812, n'a été donné aux hommes, plus émouvant, plus dramatique que cette retraite, dont le parcours est de plus de deux mille kilomètres à travers des pays pour la plupart inconnus des Perses eux-mêmes, et cela, malgré les déserts, les montagnes, les lleuves, les neiges, la disette, les peuplades sauvages. Certes, nous admirons l'héroïsme de cette troupe sans cesse harcelée par les ennemis, par le besoin, par la maladie, par le froid ! Mais quel acteur nous étonne et nous touche plus que Xénophon lui-même ? Quelle sérénité ! quelle énergie ! quelle résolution au milieu des souffrances et des privations de toute espèce, jusqu'au moment où, pour couronner l'œuvre, il nous pénètre d'une émotion profonde en nous disant l'enthousiasme des Grecs lorsque, parvenus au mont Théchès, ils découvrent à l'horizon la vaste étendue du Pont-Euxin ! C'est un cri de délivrance et de salut. Ils vont enfin s'embarquer, c'est-à-dire échapper à la mort. Avant peu, comme ils le disent dans leur pittoresque langage, ils vont arriver en Grèce après tant de travaux et de douleurs, semblables à Ulysse, étendus sur le tillac et dormant ! Citons ce beau passage : « Quand les premiers

ont gravi jusqu'au sommet et aperçu la mer, ce sont de grands cris. En les entendant, Xénophon et l'arrière-garde s'imaginent que l'avant-garde est attaquée par de nouveaux ennemis.... Cependant les cris augmentent à mesure que l'on approche : de nouveaux soldats se joignent incessamment, au pas de course, à ceux qui crient : plus le nombre croît, plus les cris redoublent, et il semble à Xénophon qu'il se passe là quelque chose d'extraordinaire. Il monte à cheval, prend avec lui Lycius et les cavaliers, et accourt à l'aide. Mais aussitôt ils entendent les soldats crier : *Mer ! mer !* et se féliciter les uns les autres. Alors tout le monde accourt, arrière-garde, équipages, chevaux. Arrivés tous au sommet de la montagne, on s'embrasse, soldats, stratéges et lochages, les yeux en larmes. Et tout à coup, sans qu'on sache de qui vient l'ordre, les soldats apportent des pierres et élèvent un grand tertre, qu'ils recouvrent d'armes enlevées à l'ennemi. »

Là pourtant ne se trouve point encore le terme de leurs souffrances : ce n'est qu'à travers mille dangers qu'ils arrivent aux bords mêmes de l'Euxin, à la colonie grecque de Trébizonde, où l'amiral lacédémonien Anaxibius les transporte de l'autre côté de l'Hellespont. Quant à Xénophon, il ne croit sa mission finie que quand il s'est assuré du sort de tous les soldats, jusqu'au dernier, et qu'il a remis au Spartiate Thimbron les débris de son armée.

L'embarras que nous avons éprouvé à donner une place précise à *l'Éducation de Cyrus*, ou, si l'on veut, à *la Cyropédie*, nous l'a fait ranger parmi les œuvres historiques de Xénophon ; mais nous n'hésitons point, sur la foi des autorités les plus respectables, à considérer cet ouvrage comme un cadre ingénieux de fictions revêtues de quelques noms propres, comme une histoire imaginaire, destinée à faire agréer un enseignement philosophique et moral, en un mot, comme un roman de vertu. Le Cyrus de l'auteur grec n'est pas beaucoup plus réel que celui de Mlle de Scudéry : c'est un héros idéal, un type de fantaisie. N'espérons retrouver dans Xénophon ni le Koresc ou Kiresc du Schah-Nameh, ni le fils de Cambyse et

de Mandane, le conquérant dont parlent Hérodote et Ctésias. Les doutes de Cicéron, d'Aulu-Gelle, d'Ausone, de Vivès, de Scaliger et d'Érasme sur la réalité de la *Cyropédie*, ont été confirmés par la science de Fréret et par le bon sens érudit de l'abbé Fraguier. Cyrus n'est plus ce vainqueur étonnant, rapide, impétueux, qu'admirent Bossuet et Rollin, ni ce guerrier sauvage plein de passions et de vices, emporté par l'ambition, la cupidité, la violence, l'injustice, la colère, tel que nous le représentent les historiens grecs; c'est un modèle de désintéressement, de justice, de douceur et d'humanité. Fréret fait observer avec une grande justesse que « Xénophon, instruit des vrais principes de la morale, et jugeant des actions des princes, non par les maximes de la politique et par ce qu'on appelle raison d'État, mais par les principes de l'équité naturelle, qui décide du mérite et des actions des hommes, sans aucun égard pour les conditions, aime mieux manquer, dans son livre, à la vérité de l'histoire qu'aux principes de la morale. » L'abbé Fraguier va plus loin : à ses yeux, la *Cyropédie* est une œuvre dans le genre de *Télémaque*. Cette observation, reproduite et développée depuis avec une rare élégance d'expression par M. Villemain, caractérise parfaitement l'œuvre de l'écrivain grec. C'est bien une épopée didactique et morale, un livre d'enseignement où se donnent rendez-vous et se fondent dans un ensemble harmonieux et attrayant tous les préceptes, toutes les théories, toutes les doctrines de Socrate, tirées du domaine de l'abstraction et produites au jour lumineux et perceptible de la réalité. L'esprit de Socrate y vit, y respire, y domine partout : je retrouve à chaque pas, presque à chaque phrase, sa rectitude de jugement, sa droiture de cœur, les grâces de son imagination, la gaieté doucement railleuse de sa parole. Oui, Cyrus, c'est Socrate qui agit et qui parle, et parfois aussi c'est Agésilas, c'est Xénophon lui-même, avec ses goûts, ses habitudes, ses occupations de chaque jour, ses plans de réforme économique et sociale.

Nous lisons dans la *Retraite des Dix mille* que Xénophon,

arrivé aux environs de Sinope, et se voyant à la tête d'une foule d'hoplites, de peltastes, d'archers, de frondeurs, de cavaliers, qui, grâce à une longue expérience, étaient devenus d'excellents soldats, conçut et caressa quelque temps le projet de fonder une colonie, une ville grecque dans ces contrées. Ne serait-ce point là l'idée première de son *Éducation de Cyrus*? Ce dessein, qu'il n'a pu mettre à exécution en créant un établissement réel, positif, ne l'a-t-il pas accompli par la pensée, en bâtissant une cité selon ses rêves, comme la *République* de Platon, modèle de l'*Utopie* de Thomas Morus et de la *Salente* de Fénelon? Pour exécuter cette idée il lui fallait un cadre : c'est à l'Orient, au pays des fictions, à la terre classique des fables, qu'il va le demander. Et, suivant la remarque ingénieuse de l'abbé Fraquier, « de même que l'auteur du roman de l'*Astrée* a élu un lieu tranquille et délicieux, parce qu'il lui fallait une scène conforme au spectacle qu'il voulait représenter; ainsi, pour l'éducation dure et austère que Xénophon voulait inspirer aux hommes, il a choisi un pays rude et stérile, un peuple tout occupé de la chasse et des bestiaux. » Remarquons, en outre, avec un philosophe de notre époque, M. Ad. Garnier, que si Xénophon, ainsi que Platon, se plaît à glorifier la Perse, « l'ancienne antagoniste de la Grèce, et à lui prêter comme un mérite des mœurs qui se rapprochent des coutumes de Sparte, cette autre ennemie d'Athènes, c'est sans doute un héritage de la profonde antipathie de Socrate pour la démocratie anarchique de son pays et une preuve de l'estime que les deux disciples professaient, comme leur maître, pour le gouvernement aristocratique ou monarchique auquel l'éloignement leur permettait, d'ailleurs, de prêter une sorte de perfection idéale. »

L'intention et le plan de la *Cyropédie* se trouvant ainsi déterminés, nous ne croyons point devoir insister sur les détails; nous y renvoyons les lecteurs. Il est pourtant une remarque que nous ne voulons pas négliger : c'est que dans les écrits que nous ont laissés les anciens, excepté chez deux poètes, Homère et Euripide, l'un dans les adieux

d'Hector et d'Andromaque au sixième chant de l'*Iliade* et l'autre dans la tragédie d'*Alceste*, les douces effusions de la tendresse conjugale, la sensibilité aimante et dévouée, se faisant forte et héroïque jusqu'à vouloir mourir, ne se produisent nulle part chez les prosateurs. Xénophon a le mérite d'avoir, à diverses reprises, exposé avec une grâce infinie, un charme exquis, et dont il paraît avoir seul le secret, ces sentiments purs et délicats de l'amour dans le mariage. Nous avons vu tout ce qu'il y a de ravissant dans l'entretien d'Ischomachus avec sa jeune femme. Où trouver un fait plus touchant que celui-ci ? Xénophon suppose que Tigrane, fils du roi d'Arménie, fait prisonnier avec sa femme, a dit à Cyrus qu'il donnerait sa vie pour épargner l'esclavage à sa femme : Cyrus a renvoyé ses captifs sans rançon. « Après leur entretien, dit Xénophon, et les marques d'amitié, suites naturelles d'une réconciliation, ils montent sur leurs chariots avec leurs femmes et s'en retournent la joie dans le cœur. Arrivés à leur demeure, ils ne parlent que de Cyrus : l'un vante sa sagesse, l'autre sa valeur ; celui-ci sa douceur, celui-là sa beauté et sa taille. Là-dessus, Tigrane dit à sa femme : « Et toi, Arménienne, « Cyrus t'a-t-il semblé beau ? — Mais, par Jupiter, je ne « l'ai point regardé. — Et qui regardais-tu ? dit Tigrane. « — Par Jupiter, celui qui disait qu'il vendrait sa vie « pour m'empêcher d'être esclave ! » « Ce dernier trait, dit M. Adolphe Garnier, est plein de grâce, et le roman moderne n'a rien inventé de plus délicat et de plus tendre, surtout entre mari et femme. »

Il en est de même de l'amour d'Abradatas et de Panthéa : leur séparation, leurs adieux sont un chef-d'œuvre de sensibilité vive et profonde. Xénophon avait aimé. Mais c'est surtout lorsque le cadavre d'Abradatas, tué glorieusement dans la bataille livrée à Crésus, est rapporté à sa femme, que la scène devient pathétique, déchirante jusqu'à paraître réelle et vraie.

« Dès que Cyrus aperçoit Panthéa, assise à terre et le corps de son mari gisant devant elle, il fond en larmes, et dit avec douleur : « Hélas ! âme bonne et fidèle, tu es

« partie, tu nous as quittés. » En même temps il prend la main du mort, mais cette main reste dans la sienne : un Égyptien l'avait coupée d'un coup de hache. A cette vue, Cyrus sent redoubler sa douleur. Panthéa jette des cris lamentables, reprend cette main à Cyrus, la baise et essaye de la rejoindre au bras : « Ah ! Cyrus, s'écrie-t-elle, voilà
 « comme il est tout entier ! Mais à quoi te sert de le regret-
 « ter ? C'est à cause de moi, Cyrus, qu'il en est venu là, et
 « peut-être aussi à cause de toi ! Insensée ! je l'engageais
 « continuellement à se montrer, par ses actions, digne de
 « ton amitié : et lui, il ne songeait point au sort qui l'atten-
 « dait, mais aux moyens de te servir. Et cependant il est
 « mort sans reproche : et moi, qui lui donnais ces conseils,
 « je vis et je suis assise près de lui. »

« Durant tout ce temps, Cyrus fond en larmes sans pro-
 noncer une seule parole ; mais enfin rompant le silence :
 « Oui, femme, il a eu la fin la plus glorieuse ; il est mort
 « vainqueur. Accepte ce que je te donne pour son corps. »
 Gobryas et Gadatas venaient d'apporter une grande quan-
 tité d'ornements précieux. « D'autres honneurs, continue
 « Cyrus, sache-le bien, lui sont encore réservés : on lui
 « élèvera un tombeau digne de toi et de lui, et on immolera
 « en son honneur les victimes qui conviennent à un brave.
 « Pour toi, tu ne resteras point sans appui : j'honorerai
 « ta sagesse et tes autres vertus ; je te donnerai quelqu'un
 « qui te conduise, où que tu veuilles aller. Dis-moi seule-
 « ment où tu désires qu'on te mène. » Panthéa lui répond :
 « Ne te mets pas en peine, Cyrus : je ne te cacherai point
 « vers qui j'ai dessein d'aller. »

« Après cet entretien, Cyrus se retire, prenant en pitié
 la femme privée d'un tel mari, le mari qui ne doit plus
 revoir une telle femme. Panthéa fait éloigner ses eunuques :
 « Afin, dit-elle, de m'abandonner, comme je veux, à ma
 « douleur. » Elle ordonne à sa nourrice seule de rester, et
 lui recommande, quand elle sera morte, de couvrir son
 corps et celui de son mari du même tapis. La nourrice
 essaye par ses supplications de la détourner de son des-
 sein ; mais, voyant que ses instances ne font que l'irriter,

elle s'assied en pleurant. Panthéa, au même instant, tire un poignard, dont elle s'était depuis longtemps munie, se frappe, et posant la tête sur la poitrine de son mari, elle expire. La nourrice, poussant des cris douloureux, couvre les corps des deux époux, comme l'avait recommandé Panthéa. Bientôt Cyrus apprend l'acte de Panthéa; il arrive tout bouleversé, pour voir s'il peut encore la secourir. Les eunuques, voyant ce qui s'est passé, tirent tous les trois leurs poignards, et se percent dans l'endroit même où elle leur avait ordonné de se tenir. Cyrus, après avoir assisté à ce triste spectacle, s'en va pénétré de douleur et d'admiration pour Panthéa. Par ses soins, on rend aux morts les honneurs funèbres avec une très-grande pompe, et il leur fait élever un vaste monument. On dit que ce monument, érigé aux deux époux et aux eunuques, existe encore aujourd'hui, que sur une colonne élevée sont les noms du mari et de la femme écrits en caractères syriens, et que sur trois colonnes plus basses, on lit encore cette inscription : *Porte-sceptres.* »

Quelques critiques modernes d'un grand mérite ont contesté l'authenticité de l'*Agésilas* de Xénophon, bien que l'antiquité tout entière l'ait considéré comme une production de notre auteur. Il est fort difficile, selon nous, de trancher ces sortes de questions, où le pour et le contre se balancent souvent dans un parfait équilibre, et nous avons renvoyé, dans les notes qui accompagnent notre traduction, aux livres qui renferment les éléments de cette controverse. Quant à l'œuvre elle-même, on peut y voir la production d'une âme jeune, passionnée pour le bien, l'admirant dans un héros qu'elle croit la vertu vivante, et exprimant son enthousiasme naïf dans un style que la conviction émue ne préserve pas toujours de la recherche poétique ni de la prétention et de l'emphase familière aux rhéteurs. On y trouve cependant de beaux endroits; et le récit de la bataille de Coronée, perdu, noyé pour ainsi dire dans l'*Histoire grecque*, s'y trouve reproduit dans un relief qui donne raison à l'éloge qu'en a fait Longin.

IV

Les opuscules politiques et économiques de Xénophon sont au nombre de trois, le *Gouvernement des Lacédémoniens*, le *Gouvernement des Athéniens* et les *Revenus*.

Montesquieu a dit : « République de Platon pas plus idéale que celle de Sparte : » c'est un trait de lumière jeté sur l'œuvre de Xénophon. En effet, si son livre est le miroir fidèle de la société façonnée par Lycurgue, il faut convenir que de telles institutions et des vertus de cette espèce ne sont point de ce monde : l'auteur de l'*Esprit des Lois* a raison de les attribuer malicieusement à l'histoire fabuleuse des Sévarambes. Pour le dire franchement, une cité organisée comme Sparte n'a jamais pu subsister, ou si elle a vécu quelque temps, à la honte des hommes, on ne peut considérer cette existence éphémère que comme une sorte de phénomène, pour ne pas dire de monstre, que la sociabilité humaine a dû se hâter de combattre par la contradiction et par la résistance. Nous sommes donc plutôt porté à croire que Xénophon, en louant la législation, dont l'observance a fait, selon lui, le bonheur des Lacédémoniens, en exaltant Lycurgue comme la sagesse même, s'est proposé, avant tout, de critiquer la constitution d'Athènes, de même que Tacite n'a fait l'éloge des peuples de la Germanie que pour flétrir la corruption des Romains. Une législation, au frontispice de laquelle on trouve inscrit l'échange, sinon la promiscuité des femmes, un code qui autorise le plus hideux esclavage, ne peut produire que des effets désastreux. Rousseau appelle Sparte un couvent de soldats. D'accord; mais ne peut-on pas lui répondre avec Voltaire que c'était apparemment le couvent de Saint-Claude, « à cela près que les moines ne se permettaient point d'assassiner ni d'assommer leurs mainmortables? » Nous ajouterons même volontiers avec l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, que l'existence de l'égalité ou de la

communauté de biens supposant celle d'un peuple esclave, si les Spartiates avaient de la vertu, c'était comme les voleurs de grand chemin, comme les inquisiteurs, comme toutes les classes d'hommes que l'habitude a familiarisés avec une espèce de crimes, au point de les commettre sans remords. » Ainsi Sparte, avec ses repas en commun, sa mise en commun de femmes, d'enfants, d'esclaves, de chiens, de chevaux et de vivres, avec sa forte discipline militaire, mais avec ses lois qui interdisent toute profession libérale et artistique, qui tuent tout sentiment affectueux et tendre, n'est, à nos yeux, qu'une machine à conquête et à rapine, dont les rouages et les ressorts sont habilement agencés pour détruire ou pour absorber à son profit; mais ce n'est pas une cité, encore moins une nation. Ma vive et respectueuse sympathie pour Xénophon ne le suit plus au delà des frontières de la Laconie.

Le traité intitulé *Gouvernement des Athéniens*, dont plusieurs parties offrent de la ressemblance avec quelques passages de la *Politique* d'Aristote, nous ramène à des institutions plus humaines, ce qui ne veut pas dire parfaites, mais du moins plus possibles que celles de Sparte. Le grammairien Démétrius de Magnésie, l'ami d'Atticus, doutait de l'authenticité de ce traité; la critique savante, la sagacité éclairée de Bœckh et de Weiske ont restitué cet opuscule à Xénophon. Seulement, il est difficile de croire que son ouvrage, tel qu'il nous est parvenu, ne soit point une satire rédigée contre Athènes, lorsqu'il était banni de son pays et qu'il trouvait sur le territoire de Sparte un accueil qui justifiait son affection pour la rivale de sa patrie. Telle est l'opinion de Weiske, et l'on ne peut douter, en lisant la dissertation qui la confirme, que cette œuvre, singulièrement défigurée, ne présente des lacunes, sinon des mutilations, qui en ont altéré le caractère et la rédaction primitive.

En voici une rapide analyse. Après avoir esquissé d'un trait général le système du gouvernement d'Athènes, l'auteur blâme les Athéniens de leurs préventions injustes, de leur méchanceté envers leurs alliés, de leur faiblesse avec

leurs esclaves, et de la vénalité de la justice, surtout parmi les partisans outrés de la démocratie ; il insiste ensuite assez longuement sur la puissance maritime d'Athènes, dont il apprécie avec beaucoup de sens le bien et le mal ; mais, après s'être montré plus bienveillant que sévère sur ce point, il se repent, en quelque sorte, de son indulgence, et retrouve dans sa pensée et dans son style des formes ironiques, acerbes, pour exprimer son jugement sur le caractère du peuple athénien. Le passage est curieux :

« Quand le peuple, dit-il, fait des traités, il est toujours maître d'en rendre responsable celui-là seul qui a donné le conseil ou rédigé le décret, et de dire aux autres : « Je n'étais pas là ; je n'approuve pas la convention. » On fait une proposition à l'assemblée populaire. Si le peuple n'est pas de cet avis, il trouve mille prétextes pour ne pas faire ce qu'il ne veut pas. S'il résulte quelque malheur de ce que le peuple a décidé, le peuple accuse la minorité, dont l'opposition a tout perdu : si tout va bien, il s'en attribue uniquement la cause.

« Les comédies et les brocards dirigés contre le peuple ne sont point permis, parce qu'on ne veut pas entendre dire du mal de soi ; mais on les autorise quand ils attaquent les particuliers, parce qu'on sait bien que le personnage de la comédie n'est d'ordinaire ni un homme du peuple ni un des derniers citoyens, mais un riche, un noble, un puissant, qu'il y a peu de pauvres ou de plébéiens traduits sur la scène, et que, s'il y en a, ce sont des brouillons, des gens qui cherchent à se mettre au-dessus du peuple : espèce d'hommes qu'on n'est pas fâché de voir tournés en ridicule par la comédie.

« Je ne prétends donc pas que le peuple, à Athènes, ne sache pas distinguer le bon citoyen du mauvais ; mais le sachant, il éprouve de la sympathie pour ce dernier, si mauvais qu'il soit, parce qu'il en tire parti et avantage : quant au premier, il le déteste de préférence. Il croit, en effet, la vertu faite pour le malheur, et non pour le bonheur des gens. »

Il faut, dans ces lignes, faire une assez large part au

ressentiment d'une âme aigrie ; cependant on ne peut disconvenir qu'il n'y ait un air frappant de vérité dans la peinture moqueuse des préférences jalouses et des exclusions injustes du peuple athénien. Toutefois ce n'est point complètement sa faute : cette malignité capricieuse et rancunière est une maladie inhérente à sa constitution. Montesquieu l'a signalé avec sa pénétration accoutumée : « Il y avait un grand vice, dit-il, dans les républiques anciennes : c'est que le peuple avait le droit d'y prendre des résolutions actives, et qui demandent quelque exécution, chose dont il est entièrement incapable. Il ne doit entrer dans le gouvernement que pour choisir ses représentants, ce qui, du moins, est à sa portée. » Si donc, dans la constitution lacédémonienne, l'individu est subordonné à la cité, dans le régime athénien, c'est la cité qui devient subordonnée à l'individu. Or, c'est cette prédominance de l'unité simple sur l'unité collective, qui déplaisait à Socrate, à Xénophon, à Platon, et même à leur ennemi personnel Aristophane ; et ce qu'il y a d'étrange, c'est de voir justement des hommes en qui l'individualité s'accuse à nos regards dans sa plus grande force et dans sa plus puissante originalité, ne point dissimuler leur sympathie pour le système de gouvernement qui tendait le plus à l'effacer et à la faire disparaître. Résumons tout, du reste, par une réflexion de Herder : « A la fois guerrier et homme d'État, Xénophon indiqua dans la constitution d'Athènes des défauts qu'il n'eut pas le pouvoir de corriger. »

L'opuscule intitulé *des Revenus* est, sans contredit, un des plus anciens traités de finance. Plusieurs érudits, et parmi eux le savant Letronne, attribuent cet ouvrage à la vieillesse la plus avancée de Xénophon ; d'après leurs calculs, il l'aurait écrit un an avant sa mort : ce serait son testament littéraire et patriotique. Entre autres arguments, on s'autorise de cette phrase : « Comment ne pas entreprendre sur-le-champ cette réforme, afin que, de notre vivant, nous voyions notre patrie tranquille et florissante ? » On la regarde comme le vœu d'un vieillard, qui va descendre dans la tombe. Après une lecture attentive de la

dissertation placée par Weiske en tête de ce traité, nous ne pouvons nous rendre à l'opinion généralement reçue, et nous inclinons à celle du savant éditeur allemand, qui voit dans ce traité un ouvrage de la jeunesse de Xénophon. Outre les raisons dont il appuie son sentiment, la réflexion nous en a suggéré d'autres qui sont loin de l'infirmier.

Et d'abord la phrase dont on argue ne prouve absolument rien en ce qui concerne l'âge de Xénophon. Il n'est pas nécessaire d'avoir quatre-vingt-neuf ans, pour souhaiter de voir, avant de mourir, la prospérité de sa patrie : c'est un souhait que Xénophon pouvait tout aussi bien faire, quand il en avait vingt-neuf.

En second lieu, si l'on admet qu'il ait écrit ses *Mémoires* d'après des notes recueillies durant les entretiens de Socrate, comment oublier la conversation du grand philosophe avec le jeune Glaucon ? Citons-en quelques traits : « Voudrais-tu d'abord, lui dit Socrate, de la même manière que s'il s'agissait d'enrichir la maison d'un ami, t'efforcer d'enrichir la république ? — Je le voudrais. — Le moyen de la rendre plus riche, n'est-ce pas de lui procurer de plus grands revenus ? — C'est tout naturel. — Dis-nous donc d'où se tirent aujourd'hui les revenus de l'État, et quel en est le chiffre ? Il est évident que tu en as fait une étude, afin de pouvoir suppléer aux produits qui se trouveraient trop faibles et remplacer ceux qui viendraient à manquer. — Mais, par Jupiter, reprit Glaucon, je n'y ai jamais songé. — Puisque tu n'as pas songé à ce point, dis-nous au moins quelles sont les dépenses de la ville ; car il est certain que tu as l'intention de diminuer celles qui sont superflues. — Ma foi, je ne m'en suis pas non plus occupé. — Eh bien, remettons à un autre temps le projet d'enrichir l'État : comment, en effet, y songer avant de connaître les dépenses et les revenus ? » Et plus loin : « Je sais, ajouta Socrate, que tu n'as pas été voir les mines d'argent, de sorte que tu ne peux pas dire pourquoi elles produisent moins qu'autrefois. — En effet, je n'y ai pas encore été. — On dit, ma foi, que l'air y est malsain ; et conséquemment, si l'on vient à en délibérer, tu auras là

une excuse suffisante. » Que ressort-il de ce passage? C'est que Socrate avait médité cette question des revenus et du rapport des mines; c'est qu'il en causait avec ses amis, avec ses disciples, avec Xénophon. Or, comme Socrate n'écrivait jamais et que Xénophon écrivait toujours la totalité, ou tout au moins le sommaire des causeries de son maître, pourquoi, afin de ne pas être pris à son tour au dépourvu, comme cet écervelé de Glaucon, sur des questions d'une aussi grave importance, n'aurait-il pas immédiatement rédigé en forme de livre les idées qu'il tenait de Socrate? Pourquoi, surtout, aurait-il attendu soixante-six ans avant de les formuler?

Enfin, loin de respirer, comme le *Gouvernement des Athéniens*, une colère sourde contre la démocratie athénienne, le traité *des Revenus* est plein de patriotisme et de conseils qui tendent sincèrement à l'accroissement de la richesse nationale. Peut-on croire que Xénophon, qui refusa de rentrer dans sa patrie, après qu'on eut révoqué l'arrêt de son bannissement, se soit montré tout à coup si dévoué aux intérêts de son pays et qu'il ait fait un dernier appel aux forces de son intelligence, pour envoyer en toute hâte aux Athéniens un remède efficace contre l'imminence de leur ruine?

Quoi qu'il en soit, le traité *des Revenus* offre à tous ceux qui s'intéressent aux questions économiques et financières des documents d'un très-grand prix. Comme pour répondre à l'une des demandes adressées par Socrate à Glaucon, Xénophon dit au début de son ouvrage : « Je me suis proposé d'examiner par quels moyens les citoyens pourraient subsister des ressources de leur propre pays, persuadé que, si ce projet réussissait, on mettrait un terme à leur pauvreté et aux soupçons des Grecs; et, en réfléchissant à l'objet que j'avais dans l'esprit, il m'a tout d'abord paru que notre pays est fait pour donner de forts revenus. » Cela posé, il parle en premier lieu du sol et du climat de l'Attique, qui abonde en produits de toute espèce, capables de nourrir non-seulement les habitants actuels, mais les étrangers qui voudraient y élire domicile. Augmenter le

nombre des métèques ou domiciliés, est donc un des premiers moyens qui se présentent de produire de plus forts revenus. Le second moyen consiste à accorder des avantages aux marchands qui trafiquent avec Athènes. C'est, par exemple, de proposer au tribunal de commerce une prime proportionnée à l'expédition la plus prompte des affaires contentieuses et des litiges de commerce, de manière que les pilotes et les armateurs ne soient pas retenus par les embarras d'un procès, au moment de mettre à la voile. Il conviendrait également de faire bâtir pour les marins étrangers un plus grand nombre d'hôtelleries le long du port, ainsi que de vastes bazars de marchandises.

Mais ce qui doit surtout être une source inépuisable de revenus, c'est l'exploitation des mines d'argent du Laurium. Xénophon demande qu'elles soient exploitées d'après un tout autre système que celui qui est présentement en vigueur, et il répond aux objections que peut soulever ce nouveau projet. Entre autres arguments, il est pour nous d'un intérêt presque actuel d'y trouver cette phrase : « Mais, dira-t-on, l'or n'est pas moins utile que l'argent. Je n'en disconviens pas ; je sais toutefois que l'or, en devenant commun, perd beaucoup de sa valeur et fait hausser le prix de l'argent. » N'est-il pas curieux de voir un Grec se préoccuper, il y a plus de vingt siècles, de cette question de la rareté relative de l'or ou de l'argent, dont la découverte des gisements aurifères du nouveau monde a fait un sujet de controverse entre nos publicistes, et à laquelle Montesquieu a consacré un chapitre spécial dans le vingt-huitième livre de *l'Esprit des lois* ?

La conviction de Xénophon est que sa patrie, tout en n'ayant que des minerais d'argent, est plus richement dotée, sous le rapport métallurgique, que les pays mêmes où l'or s'exploite, et, après quelques considérations sur la sécurité que donne la paix à l'industrie et aux travaux des mines, il conclut en suppliant ses concitoyens de mettre en pratique le système qu'il leur propose, et qu'il croit de nature à procurer à Athènes les plus grands avantages et le plus grand bonheur.

V

Le désir de ne rien omettre de ce qui porte le nom de Xénophon dans une traduction de ses *Œuvres complètes*, nous a engagé à y donner place aux *Lettres* qui lui sont attribuées. Il n'est pas douteux toutefois qu'elles ne soient apocryphes. On sait que les sophistes et les rhéteurs avaient l'habitude de donner à composer des lettres à leurs élèves sous le nom d'écrivains ou de personnages illustres : c'était un exercice d'école. Telles sont les lettres du Scythe Anacharsis, de Thémistocle, de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Démosthène, de Diogène, d'Eschine, de Phalaris. Celles de Xénophon n'ont pas plus que les précédentes le caractère de l'authenticité. Cependant, comme elles ont été composées, selon toute apparence, à une époque où les traditions et les légendes relatives à l'écrivain dont elles empruntent le nom et le style se trouvaient plus récentes, plus voisines de son temps, elles peuvent offrir un certain intérêt pour l'histoire de la philosophie ou de la littérature. Ainsi, les lettres de Xénophon contiennent des allusions à la vie qu'il menait dans son exil, au peu de sympathie qu'il éprouvait, dit-on, pour Platon et pour ceux des disciples de Socrate qui altéraient, selon lui, la pureté des doctrines du maître, ou qui compromettaient leur dignité à la table des tyrans de Sicile. Elles nous donnent quelques détails sur la situation présumée de la famille de Socrate après la mort du grand philosophe. Enfin, deux d'entre elles sont une sorte de commentaire à la parole que Xénophon prononça, selon Diogène de Laerte, à la nouvelle de la mort de son fils. Il y a plus : on y trouve quelques phrases, qui ne manquent ni de justesse dans les idées ni d'élégance dans le style ; en sorte qu'elles ne sont point indignes de la réputation de l'éminent écrivain par lequel on prétend qu'elles ont été écrites.

Tel est l'ensemble des œuvres de Xénophon. Tour à tour

philosophe, historien, capitaine, s'il ne brille au premier rang ni dans la philosophie, ni dans l'histoire, ni dans les armes, du moins l'harmonie qui préside au développement complet de son heureuse nature, je ne sais quel heureux mélange de génie à la fois aimable et sévère, simple et réfléchi, paisible et solide, idéaliste et pratique, lui assurent une gloire modeste et pure au milieu des grands hommes qu'a produits la civilisation grecque. Il mérite aussi une place à part, grâce aux charmes d'un style que les critiques les plus judicieux de l'antiquité et du temps présent se sont accordés à louer, presque sans restriction. Denys d'Halicarnasse, Dion Chrysostome, Lucien, Longin, Hermogène, parmi les Grecs; Cicéron et Quintilien, parmi les Latins; l'abbé Barthélemy, Sainte-Croix et Thomas, parmi les Français, ont tous vanté la douceur de sa diction, qu'ils comparent à celle du miel, la suavité de son langage, qu'ils disent pétri par les Grâces elles-mêmes, toutes les qualités enfin qui lui ont valu le nom d'*Abeille attique*. Hermogène, pénétrant davantage dans les détails de son style, se plaît à faire ressortir la sobriété élégante, la chaleur tempérée, le choix délicat d'images, l'habile tempérament de piquant et de doux, d'ingénieux et de naïf, et, par-dessus tout, la pureté et la correction parfaites, qui en composent le caractère. Il ne lui reproche que d'user en divers passages d'expressions empruntées à la poésie, et qu'un goût plus sévère aurait dû bannir de la texture d'une prose, d'ailleurs si limpide et si douce.

Nous ne pouvons rien ajouter à de tels éloges : la pratique journalière de Xénophon nous en a fait sentir toute la justesse. Cependant nous ne croyons pas inutile d'appeler l'attention des lecteurs sur une observation particulière que nous a suggérée une étude assidue, minutieuse, patiente de notre auteur. Ami de la simplicité, de ces jets naïfs et spontanés de la pensée, que Montaigne appelle de « braves formes de s'exprimer, » jamais Xénophon, sauf des exceptions très-rares, n'accorde rien à la parure, aux fleurs du langage. Chez lui, pas un seul effet de style, pas un trait décoché à la fin d'une phrase, pour faire im-

pression sur celui qui le lit. Il s'en garde, au contraire, avec une sorte de coquetterie. Bien avisé qui l'y prendra. Aucun chapitre de son *Histoire grecque*, de son *Expédition de Cyrus*, ne se termine par une sentence, une image préméditée. Ainsi, le récit, d'ailleurs si attachant, de la bataille de Cunaxa, finit de la manière la plus imprévue, comme certaines odes d'Horace. Après un éloge d'Artapatès, le plus dévoué des porte-sceptres de Cyrus, il dit que le roi vainqueur le fit tuer sur le cadavre de son maître, et il ajoute : « D'autres prétendent qu'il s'égorgea lui-même, après avoir tiré son cimenterre, car il en avait un à poignée d'or, et il portait un collier, des bracelets et autres ornements, ainsi que les premiers des Perses : Cyrus l'avait en estime pour son dévouement et sa fidélité. » Cette citation est un exemple entre mille, comme les lecteurs studieux pourront s'en convaincre.

Avec tant de qualités fortes et solides de l'esprit, rehaussées par les grâces charmantes du style, il aurait été bien extraordinaire que Xénophon n'eût pas tenté le bon vouloir et le zèle des traducteurs. Ils ne lui ont pas fait défaut, et le *Manuel du libraire*, de Brunet, en contient une liste nombreuse, où brillent les noms d'hommes infiniment honorables et d'une science profonde. N'est-ce pas alors, de notre part, une grande présomption d'essayer après eux une traduction nouvelle? Nous répondrons franchement, et sans fausse modestie, que nous ne le pensons pas. Une lecture suivie de l'auteur grec et de ses truchements nous a convaincu qu'il y avait plus qu'à glaner sur leurs traces dans le champ de l'interprétation : la moisson était presque toute à faire. Qu'est-ce, en effet, qu'une traduction? Une copie exacte, fidèle, aussi parfaite que le permet la différence des procédés, c'est-à-dire des idiomes. Et quel est le premier mérite d'une copie? La ressemblance, la reproduction vraie de la physionomie du modèle. S'il en est ainsi, Xénophon n'a pas eu réellement et sérieusement tous les traducteurs que la patience de Brunet a énumérés dans sa nomenclature. L'un se contente de donner un sens approchant, une image quelconque de l'au-

teur, sans se douter que c'est avant tout le littéral, le texte même, avec son mouvement, son allure propre et jusqu'à ses défauts, qu'il faut saisir et fixer dans le moule français. L'autre, appliquant le système des phrases périodiques et ronflantes aux idées les plus simples, affuble les naïvetés de Cyrus enfant, des expressions les plus prétentieuses et les plus guindées. Un autre, dans le traité *de la Chasse*, livre tout technique et d'un aimable sans-*façon* dans le style, craindrait de dire, en parlant des moyens de reconnaître les gîtes du lièvre : « Quand on voit les traces du lièvre mener à ces cachettes. » Cette tournure est trop terre à terre, tandis que celle-ci : « Lorsque ses pas tendent vers ces lieux, » lui paraît de beaucoup meilleure, sans doute à cause du profond demi-jour qui l'enveloppe. Mais à quoi bon insister sur cette critique et multiplier les exemples ? Persuadé que la règle première, essentielle du traducteur, est la convenance du ton, c'est-à-dire l'attention la plus scrupuleuse à modeler son style sur celui de son auteur, nous avons fait de notre mieux pour échapper au défaut qui nous a choqué chez les autres. Nos lecteurs jugeront si nous avons réussi.

Pour le texte, nous avons eu sous les yeux les éditions de Schneider, de Weiske et de Dindorf, qui contiennent l'ensemble des œuvres ; mais cela ne nous a point empêché de recourir aux éditions particulières de quelques traités, que nous avons mentionnées dans les notes. En un mot, nous n'avons voulu rien épargner pour que cette nouvelle traduction fût comme un remerciement à l'accueil bienveillant que le public a daigné faire à notre traduction de Lucien.

Les œuvres de l'historien philosophe n'ont pas, il faut l'avouer, cette verve étourdissante, cette raillerie piquante, inépuisable, de l'auteur des *Dialogues*, encore moins cette malignité sceptique et irrévérencieuse, qui caresse nos instincts, notre humeur toujours un peu opposante ou jalouse, et qui trouve un écho dans le cœur même des plus tolérants : plaisir dont l'âpreté ne laisse pas d'avoir ses dangers. Mais, outre que l'esprit proprement dit est loin de manquer à Xénophon, il a des qualités solides et positives qui le

recommandent aux lecteurs de notre époque. Nous avons vu que c'est un moraliste tout pratique, plein de bon sens et de justesse dans les idées, de sérieux dans les conseils, un élève de Socrate. Notre époque serait bien malheureuse, bien gâtée, si les œuvres d'un écrivain de cette trempe n'avaient aucune prise sur elle. Il s'adresse, en effet, à tous les âges, à tous les esprits, à toutes les conditions. L'homme d'État, l'agriculteur, le soldat, le penseur, l'artiste, l'écuyer, le chasseur, le chef de famille, trouvent chez lui des notions précises, des réflexions judicieuses, d'excellentes règles de conduite, une direction nette et intelligente, et tout cela présenté sous les formes les plus élégantes, les plus aimables. En faut-il davantage pour instruire et pour charmer à la fois les hommes dont le cœur et la raison sont capables de s'ouvrir aux salutaires influences d'un bon livre? Pour ma part, qu'il me soit permis de le dire, sans qu'on trouve cet emploi du moi trop haïssable, j'ai puisé dans l'étude assidue, dans le commerce intime de Xénophon, dans cette sorte de dialogue journalier qui s'établit entre l'auteur original et son copiste, un enseignement utile, une suite de leçons fortes et pénétrantes, dont j'ai cherché à profiter avec la loyauté d'un disciple confiant et docile, et je ne regrette ni les efforts que j'ai faits, ni le temps qu'ils m'ont coûté.

EUGÈNE TALBOT.

Paris, 15 novembre 1858.



MÉMOIRES SUR SOCRATE¹.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

C'est faussement qu'on a accusé Socrate de mépriser les dieux de l'État et d'en introduire de nouveaux.

J'ai souvent admiré par quels arguments les accusateurs de Socrate ont jadis persuadé aux Athéniens qu'il méritait la mort, comme criminel d'État. Voici, en effet, quels étaient à peu près les termes de l'accusation : « Socrate est coupable de ne point reconnaître les dieux que reconnaît la cité et d'introduire des extravagances démoniaques : il est coupable de corrompre les jeunes gens². »

Et d'abord, il ne reconnaissait pas les dieux que reconnaît la cité. Mais quelles preuves en donnait-on ? On le voyait sacrifier souvent, soit dans sa maison, soit sur les autels publics,

1. Nous avons eu sous les yeux pour la traduction et pour les notes les éditions classiques de MM. H. Martin et Sommer. Le titre de *Mémoires* ou *Souvenirs* a été donné à cet ouvrage par Xénophon lui-même, et c'est celui sous lequel Diogène de Laërte et les autres écrivains grecs l'ont cité. Ce nom exprime parfaitement la nature de l'ouvrage. Diogène de Laërte dit que Xénophon publia sous le titre de *Mémoires* les notes qu'il avait eu soin de prendre pendant les entretiens de Socrate. — Cf. le *Mémoire sur Socrate* de M. Adolphe Garnier, dans le compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques, t. XXXII, p. 407 et suivantes.

2. « Voici comment cet acte est reproduit par Diogène de Laërte, tel qu'il était encore conservé de son temps (II^e siècle avant J. C.), au témoignage du philosophe Phavorinus, dans le temple de Cybèle, qui servait de greffe aux Athéniens : « Mélétes, fils de Mélétes, du bourg de Pitlios, accuse par serment Socrate, fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèce. Socrate est coupable en ce qu'il ne reconnaît pas les dieux de la république et met à leur place des extravagances démoniaques. Il est coupable en ce qu'il corrompt les jeunes gens. Peine, la mort. » VICTOR COUSIN.

et il recourait notoirement à la divination. Socrate disait, et c'était un bruit général, qu'un démon¹ venait l'inspirer; et voilà particulièrement pourquoi on l'accusa d'introduire des extravagances démoniaques. Cependant il n'introduisait pas plus de nouveautés que tous ceux qui croient à la divination, et qui interrogent les oiseaux, les voix, les phénomènes naturels, les entrailles des victimes. Ces gens-là, en effet, ne supposent ni aux oiseaux, ni à ceux qu'ils rencontrent, la connaissance de ce qui les intéresse, mais ils pensent que les dieux se servent de ces moyens pour les avertir : c'était aussi la croyance de Socrate. Seulement, le vulgaire dit que les oiseaux et les rencontres l'entraînent ou le détournent; Socrate parlait selon sa pensée : il se disait guidé par un démon. Aussi conseillait-il à bon nombre de ses disciples de faire une chose ou de n'en pas faire une autre, suivant les inspirations de cet être surnaturel. Obéissait-on, l'on s'en trouvait bien; négligeait-on ses conseils, on avait lieu de s'en repentir. Or, qui ne conviendrait que Socrate ne voulait passer aux yeux de ses disciples ni pour un insensé, ni pour un imposteur? Il aurait cependant été regardé comme l'un et l'autre, si, annonçant des faits qui lui avaient été révélés par un dieu, il eût été ensuite convaincu de mensonge. Il est donc évident qu'il n'aurait pas prédit, s'il n'avait pas eu foi qu'il disait la vérité. Mais à quel autre accorder cette foi, si ce n'est à un dieu? Et si Socrate avait foi aux dieux, comment aurait-il douté de leur existence?

Mais, en outre, voici ce qu'il faisait avec ses amis. Dans les choses d'un résultat certain², il leur conseillait d'agir de la manière qu'il croyait la meilleure; mais dans celles d'une issue douteuse, il les renvoyait à la divination, pour savoir s'ils devaient agir. Par exemple, ceux qui ont à bien gouverner une maison, un État, doivent, selon lui, recourir à la divination : l'architecture, en effet, la métallurgie, l'agriculture, la politique, la théorie des autres sciences analogues, le calcul, l'économie, la stratégie, sont toutes connaissances accessibles, disait-il, à l'intelligence humaine; mais ce qu'il y a de plus grand en elles, les dieux, suivant lui, se le réservent, sans en rien laisser voir à l'homme. Celui qui plante bien un verger ne sait

1. Voy. le *Théagès* de Platon, les ouvrages d'Apulée et de Plutarque : *Du dieu de Socrate*, et le livre de M. Lélut, qui a pour titre : *Du démon d' Socrate*. Cf. Cicéron, *De la Divination*, I, LIV.

2. Cf. *Cyropédie*, I, VI.

pas qui en recueillera les fruits ; celui qui fait bâtir une jolie maison ne sait pas qui l'habitera ; un stratéliste ignore s'il lui est avantageux de commander ; un politique ignore s'il est de son intérêt de gouverner l'État ; l'homme qui épouse une belle femme, pour être heureux, ignore si elle ne fera pas son tourment ; celui qui s'allie aux puissants de la cité ne sait pas s'ils ne le banniront pas un jour. Ceux qui ne croyaient pas que ces événements fussent dirigés par un être surnaturel, mais qui les attribuaient tous à la prudence humaine, il les appelait fous, et fous également ceux qui consultent les oracles sur ce que les dieux nous ont donné de connaître par nous-mêmes : comme si on leur demandait s'il faut confier son char à un cocher habile ou maladroit, son vaisseau à un bon ou à un mauvais pilote, ou si on les interrogeait sur ce qu'on peut savoir à l'aide du calcul, de la mesure, de la balance. Consulter les dieux sur de tels objets lui semblait une conduite impie. Il disait qu'il faut apprendre ce que les dieux nous ont accordé de savoir, mais que, pour ce qui est caché aux hommes, il faut essayer, au moyen de la divination, d'interroger les dieux ; car les dieux le révèlent à ceux qu'ils favorisent.

Du reste, il vécut sans cesse au grand jour : le matin, il allait aux promenades et aux gymnases, se montrait sur l'agora à l'heure où elle est pleine de monde, et se tenait le reste de la journée aux endroits où la foule était la plus nombreuse ; il y parlait souvent, et qui voulait pouvait l'entendre. Or, jamais personne n'a vu Socrate ou ne l'a entendu rien faire ou rien dire de contraire à la morale ou à la religion. Il ne discourait point, comme la plupart des autres philosophes, sur la nature de l'univers, recherchant l'origine spontanée de ce que les sophistes¹ appellent *cosmos*, à quelles lois fatales obéissent les phénomènes célestes ; il prouvait même la folie de ceux qui se livrent à de pareilles spéculations. Et d'abord il examinait s'ils croyaient avoir assez approfondi les connaissances humaines, pour aller s'occuper de semblables matières, ou bien si, négligeant ce qui est du domaine de l'homme pour aborder ce qui appartient aux dieux, ils s'imaginaient agir d'une façon convenable. Il s'étonnait qu'ils ne vissent pas clairement que ces

1. Les sophistes, dont il s'agit ici, et dont le nom n'était point alors considéré comme une désignation injurieuse, sont les Pythagoriciens. Ce sont les ennemis de Socrate qui ont déshonoré le nom de *sophiste*, autrefois synonyme de *philosophe*.

secrets sont impénétrables à l'homme, puisque ceux même qui se piquent d'en parler le mieux sont loin d'être d'accord les uns avec les autres, mais se regardent mutuellement comme des fous. En effet, parmi les fous, les uns ne craignent pas ce qui est à craindre, les autres redoutent ce qui n'est pas à redouter : les uns pensent que l'on peut sans honte tout dire et tout faire en public ; les autres, qu'il ne faut avoir aucun commerce avec les hommes : les uns ne respectent ni temple, ni autel, ni quoi que ce soit de divin ; les autres honorent les pierres, les premiers bois, les premiers animaux venus. Quant à ceux qui se préoccupent de la nature de l'univers, ceux-ci affirment l'unité de l'être¹, ceux-là sa multiplicité infinie². Les uns croient au mouvement perpétuel des corps³, les autres à leur inertie absolue⁴. Ici l'on prétend que tout naît et meurt⁵; là, que rien n'a été engendré et que rien ne doit périr⁶. Il se demandait encore si, de même qu'en étudiant ce qui concerne l'homme on se propose de faire tourner cette étude à son profit et à celui des autres, ceux qui étudient ce qui concerne les dieux s'imaginent, une fois instruits des lois fatales du monde, pouvoir faire à leur gré les vents, la pluie, les saisons et tout ce dont ils auront besoin en ce genre, ou bien si, sans espérer rien de tel, il leur suffit de savoir comment se produit chacun de ces phénomènes. Voilà ce qu'il disait de ceux qui s'ingèrent dans ces sortes de recherches ; mais lui, il discourait sans cesse de tout ce qui est de l'homme, examinant ce qui est pieux ou impie, ce qui est beau ou honteux, ce qui est juste ou injuste ; ce que c'est que la sagesse ou la folie, la valeur ou la lâcheté, l'État ou l'homme d'État, le gouvernement et celui qui gouverne ; et ainsi des autres choses dont la connaissance, selon lui, est essentielle pour être vertueux, et dont l'ignorance fait mériter le nom d'esclave.

Qu'on se soit donc trompé sur ses pensées intimes, il n'y a rien qui doive étonner de la part de ses juges ; mais ce que tout le monde savait, n'est-il pas étonnant que ces mêmes juges s'y soient mépris ? Membre du sénat⁷, il avait prononcé

1. Les Eléates Xénophane, Parménide, Zénon et Mélissus.

2. Les atomistes Leucippe et Démocrite.

3. Héraclite ; cf. le *Cratyle* de Platon.

4. Ecole d'Élée. Cf. Aristote, *Physiq.*, VI, IX.

5. Les atomistes, les disciples d'Héraclite et l'école lonienne.

6. Les Eléates.

7. « Le sénat athénien se composait de 500 membres tirés au sort annuellement, 50 dans chacune des dix tribus. Chacune de ces tribus, suivant un

le serment exigé des sénateurs, de juger conformément aux lois. Or, devenu épistate de l'assemblée populaire, et le peuple voulant, contrairement aux lois, condamner à mort collectivement par un seul vote neuf généraux, parmi lesquels Thrasyllé et Érasinide, il refusa de faire voter, malgré la colère du peuple et les menaces d'un grand nombre de citoyens puissants ; mais il aima mieux demeurer fidèle à son serment que de complaire à la multitude en dépit de la justice et de se garantir des menaces. C'est qu'il pensait que les dieux ont l'œil sur les actions humaines, mais non pas comme le croient la plupart des hommes. Le vulgaire s'imagine que les dieux savent certaines choses et n'en savent pas certaines autres ; Socrate croyait que les dieux connaissent tout, paroles, actions, pensées secrètes, qu'ils sont présents partout, et qu'ils révèlent aux hommes tout ce qui est du ressort de l'humanité.

Je m'étonne donc que les Athéniens aient pu croire que Socrate avait sur les dieux des opinions extravagantes, lui qui n'a jamais rien dit, jamais rien fait d'impie, lui dont les paroles et les actions ont toujours été telles, qu'elles feraient considérer celui qui parlerait et agirait de la même manière comme le plus pieux des hommes.

CHAPITRE II.

Fausseté du second chef d'accusation : Socrate n'a point corrompu la jeunesse. Loin de mériter la mort, il a droit à des récompenses publiques.

Ce qui m'étonne encore, c'est que quelques esprits aient pu se laisser persuader que Socrate corrompait les jeunes gens, lui qui, outre ce que nous avons dit, était d'abord le plus sobre

ordre fixé par le sort, avait chaque année pendant 35 ou 36 jours la *prytanie* ou préséance. Les 50 sénateurs de la tribu qui avait actuellement la *prytanie* se nommaient *prytanes*. Chacun d'eux, suivant un ordre fixé par le sort, devenait *épistate*, et comme tel présidait le sénat et l'assemblée du peuple. Socrate était épistate l'an 406 avant notre ère, et comme tel refusa de mettre aux voix la condamnation à mort que le peuple voulait obtenir contre Thrasyllé, Érasinide et les autres généraux vainqueurs dans le combat naval des îles Arginuses, pour n'avoir pas enseveli les morts malgré la tempête. » H. MARTIN. Cf. Xénophon, *Helleniq.*, I, VIII, pour les détails.

des hommes dans les plaisirs des sens et de la table, et en second lieu le plus endurci contre l'hiver, l'été, les travaux de toute espèce, et tellement habitué à la médiocrité que sa mince fortune¹ lui suffisait et par delà. Comment donc, avec de telles mœurs, aurait-il pu rendre les autres impies, ennemis des lois, intempérants, débauchés, sans énergie contre la fatigue ? Au contraire, il réprimait ces vices dans la plupart des hommes, leur faisait aimer la vertu, et leur suggérait l'espoir, en veillant sur eux-mêmes, de devenir un jour vertueux. Cependant il ne se proposait jamais pour un maître de sagesse ; mais, se montrant tel qu'il était, il faisait espérer à ceux qui passaient leur temps avec lui de lui ressembler en l'imitant. Toutefois il ne négligeait pas le corps, et n'approuvait pas ceux qui le négligent. Ainsi, il défendait de manger avec excès pour se livrer à un exercice outré ; mais l'exercice qui agréait à l'âme, il recommandait de s'y livrer sans aller au delà, attendu qu'un pareil régime est aussi hygiénique que possible, et qu'il ne nuit en rien aux soins dus à l'âme. En outre, il ne se montrait ni élégant, ni affecté dans ses vêtements, dans sa chaussure, dans toute sa manière de vivre. Il ne faisait pas non plus de ses disciples des hommes avides d'argent : car, en les délivrant des autres désirs, il ne tirait aucun argent de ceux qui désiraient vivre près de lui. Il croyait par cette abstention² garder mieux sa liberté : et quant à ceux qui reçoivent un salaire pour leurs entretiens, il les appelait esclaves volontaires, puisqu'ils s'imposent la nécessité d'avoir une conversation avec ceux qui leur en payent le prix. Il s'étonnait qu'un homme qui fait profession d'enseigner la vertu exigeât un salaire : qu'au lieu de regarder l'acquisition d'un ami vertueux comme le plus grand profit, il craignit de voir un cœur rendu vertueux ne pas payer le plus grand des bienfaits par la plus grande reconnaissance. Aussi Socrate ne promettait jamais rien de semblable à personne ; mais il avait la confiance de se créer chez ceux qui adopteraient ses principes des amis dévoués à sa personne durant toute leur vie, et s'aimant entre eux d'une mutuelle amitié. Comment donc un tel homme

1. Cette fortune s'élevait à 5 mines, moins de 500 francs. Cf. *Économiq.*, II. Libanius, dans son *Apologie de Socrate*, élève cette fortune à 80 mines, près de 8000 francs.

2. Le texte de Weiske porte ἀπὸ ἀποχρησθέντων, ceux qui s'abstiennent ; j'ai suivi de préférence la leçon ἀπὸ ἀποχρησθέντος, s'abstenant lui-même, adoptée par MM. Martin, Dindorf et Sommer.

aurait-il corrompu les jeunes gens ? à moins que les soins donnés à la vertu ne soient un acte de corruption.

Mais, par Jupiter, dit l'accusateur, il excitait ses disciples au mépris des lois établies, disant que c'est folie de choisir avec une fève les magistrats d'une république¹, tandis que personne ne voudrait employer un pilote désigné par la fève, ni un architecte, ni un joueur de flûte, ni aucun de ces hommes, dont les fautes sont pourtant bien moins nuisibles que les erreurs de ceux qui gouvernent les États. De tels discours, ajoute-t-il, inspirent aux jeunes gens le mépris de la constitution en vigueur, et les rendent violents. Pour moi, je pense que ceux qui pratiquent la sagesse et qui se croient capables de donner des conseils utiles à leurs concitoyens, ne sont aucunement des gens violents, vu qu'ils savent que la violence engendre la haine et les dangers, tandis que la persuasion fait agir sans péril et sans nuire à l'affection. En effet, celui que nous contrainsons nous hait comme si nous lui avons fait tort ; celui que nous persuadons nous aime comme si nous lui avons rendu service. La violence n'est donc point le propre de ceux qui pratiquent la sagesse ; mais ceux qui possèdent la force sans la raison ont l'habitude d'agir violemment. En outre, pour être violent, il faut de nombreux auxiliaires ; pour persuader, on n'a besoin de personne : seul, on peut se croire capable de persuader. Aussi jamais l'on n'a vu de tels hommes se souiller d'un meurtre : car, qui aimerait mieux tuer quelqu'un que de le laisser vivre et de se le rendre utile par la persuasion ?

Mais du moins, dit l'accusateur, avec Socrate ont vécu familièrement Critias et Alcibiade, qui, tous deux, ont fait le plus grand mal à l'État². Critias, de tous ceux qui ont gouverné durant l'oligarchie, a été le plus avide, le plus violent, le plus sanguinaire ; Alcibiade, de tous ceux qui ont gouverné sous la démocratie, a été le plus débauché et le plus insolent. Pour moi, si ces deux hommes ont fait quelque mal à la république, je ne les justifierai point ; mais quels ont été leurs rapports communs avec Socrate, c'est ce que je vais dire³. Ces

1. Lucien se moque également de cet usage : *Saotes à l'encan*, 6. Voy. notre traduction, t. I, p. 201 et 202.

2. Voy., pour la biographie d'Alcibiade, Plutarque et Corn. Népos, et cf. celle de Thrasybule, par ce dernier historien. Sur la vie de Critias, voy. Xénophon, *Helléniq.*, II, III et IV.

3. Le texte grec offre ici un exemple de ce balancement antithétique qu

deux hommes étaient, de leur nature, les plus ambitieux des Athéniens : ils voulaient que tout se fit par eux, que leur nom fût dans toutes les bouches ; ils savaient que Socrate vivait content de la plus médiocre fortune, qu'il était maître absolu de toutes ses passions, que par ses discours il dirigeait à son gré l'esprit de ceux qui conversaient avec lui. Ils le voyaient, et, avec le caractère que j'ai dit, croira-t-on que ce fût par le désir d'imiter la vie de Socrate et sa tempérance, qu'ils recherchaient son entretien, ou bien dans l'espoir de devenir, en le fréquentant, excellents dans l'art de parler et d'agir ? Je pense, pour ma part, que, si un dieu leur eût donné à choisir, ou de vivre jusqu'à la fin comme ils voyaient vivre Socrate, ou de mourir, ils auraient tous deux préféré mourir¹. La preuve en est dans ce qu'ils ont fait : aussitôt qu'ils se crurent supérieurs à leurs compagnons, ils abandonnèrent à l'instant Socrate pour se lancer dans la politique, qui avait été la cause de leur liaison avec Socrate.

Peut-être m'objectera-t-on à cela que Socrate n'aurait pas dû enseigner la politique à ceux qui s'attachaient à lui, avant de leur enseigner la sagesse. Je ne le nie point ; mais je vois que tous ceux qui enseignent montrent à leurs disciples comment ils pratiquent eux-mêmes ce qu'ils disent, et les confirment par leur parole. Or, je sais que Socrate aussi se montrait à ses disciples comme un modèle de vertu et leur faisait les plus belles leçons sur la vertu et les autres devoirs des hommes ; je sais que les deux hommes dont nous parlons furent sages tant qu'ils vécurent près de Socrate, non qu'ils craignissent d'être punis ou frappés par Socrate ; mais ils pensaient alors que le mieux était d'agir comme ils agissaient.

Peut-être plusieurs de nos prétendus philosophes diront-ils que jamais l'homme juste ne saurait devenir injuste, ni le sage insolent ; que celui qui possède une science ne saurait perdre ce qu'il a une fois appris. Moi, je suis loin de penser comme eux. Je vois en effet que, si l'on ne s'exerce point le corps, on devient impropre aux œuvres du corps, et de même que, si l'on ne s'exerce point l'âme, on devient incapable des

plaisait beaucoup aux rhéteurs et même aux orateurs, et qu'il est impossible de reproduire en français. Le premier membre de la phrase se termine par ἀπολογία, et le second par διηγήσομαι. Ces sortes de rencontres sont également assez fréquentes en latin, et quelques-uns de nos grands écrivains français ne les ont pas dédaignées.

1. Cf. Platon, *Alcibiade*, I, p. 7 de l'édition spéciale de Stalbaum.

œuvres de l'âme, on ne peut ni faire ce qu'on doit, ni s'abstenir de ce qu'on ne doit pas faire. Voilà pourquoi les pères, quelle que soit la sagesse de leurs fils, les éloignent cependant des hommes pervers, convaincus que le commerce des bons développe la vertu, et que celui des méchants la détruit. En voici le témoignage dans ces vers d'un poète¹ :

L'honnête homme du bien te montre le sentier ;
Le méchant te corrompt et te perd tout entier.

Et dans cet autre² :

Parfois le sage est bon, parfois il est méchant.

A ces témoignages j'ajoute le mien ; car je vois que si, par le défaut d'exercice, on oublie les vers, malgré le secours de la mesure, de même, par un effet de la négligence, on oublie la parole du maître. Or, quand on oublie ces exhortations, on oublie aussi les impressions qui induisent l'âme à désirer la sagesse ; et ces impressions oubliées, il n'est pas étonnant qu'on oublie la sagesse elle-même. Je vois encore que ceux qui s'adonnent au vin ou qui se jettent dans les plaisirs des sens sont moins capables de veiller à ce qu'ils doivent faire, et de s'abstenir de ce qu'ils doivent éviter.

Plusieurs, avant d'aimer, savaient ménager leur fortune ; aimant, ils ne le peuvent plus ; et leurs biens perdus, ils ne s'abstiennent plus de ces profits dont ils s'abstenaient, parce qu'ils les croyaient honteux. Implique-t-il donc contradiction que l'homme sage d'abord ne soit plus sage ensuite, que celui qui pratiquait la justice cesse de la pratiquer ? Pour moi, je pense que toutes les vertus ont besoin d'être pratiquées, et notamment la tempérance. Innées dans l'âme avec le corps, les passions lui persuadent de rejeter la sagesse et de satisfaire au plus tôt les appétits sensuels.

Ainsi Critias et Alcibiade, tant qu'ils fréquentèrent Socrate, purent, grâce à son secours, commander à leurs mauvais désirs : une fois loin de lui, Critias, réfugié en Thessalie³, vécut avec des hommes plus habitués à l'illégalité qu'à la justice ; Alcibiade, pourchassé par un essaim de femmes de distinction à cause de sa beauté, et corrompu à cause de son pouvoir dans la ville et chez nos alliés par une foule d'habiles flatteurs, honoré par le peuple, porté sans efforts au premier rang, sem-

1. Théognis, v. 36 et 37, p. 6 de l'édition Boissonade.

2. Auteur inconnu.

3. Voy. *Helleniq.*, II, III.

blable enfin à ces athlètes qui, triomphant sans peine dans toutes les luttes, négligent tout exercice, Alcibiade de même se négligea tout à fait. Placés dans de telles circonstances, et d'ailleurs enflés de leur naissance, fiers de leur richesse, enivrés de leur pouvoir, amollis par une foule de complaisants, corrompus de tant de côtés à la fois, éloignés depuis longtemps de Socrate, qu'y a-t-il d'étonnant que leur insolence ait passé les bornes ? Et puis, les fautes qu'ils ont commises, l'accusateur les impute à Socrate ! Mais quand ils étaient jeunes tous les deux, à un âge où ils devaient être plus que jamais déréglés et intempérants, Socrate les a contenus dans la sagesse : l'accusateur ne le croit-il pour cela digne d'aucun éloge ? En toute autre occurrence on ne juge point ainsi. Où est le joueur de flûte, le cithariste, le maître quelconque, que l'on rende responsable, si les élèves qu'il a formés deviennent mauvais sous d'autres maîtres ? Où est le père qui, lorsque son fils, demeuré sage dans le commerce d'un ami, est devenu mauvais dans la société d'un autre, s'avise d'accuser le premier ami ? N'est-il pas vrai, au contraire, que plus le fils est devenu vicieux avec le second, plus le père donne d'éloges au premier ? Mais les pères eux-mêmes, qui vivent avec leurs fils, quand ces enfants tournent mal, n'en sont point responsables, s'ils sont sages de leur côté. C'est ainsi qu'il était juste de juger Socrate : si, de lui-même il a fait quelque chose de mal, on a raison de le traiter d'homme pervers ; mais s'il n'a pas cessé de vivre en homme de bien, est-il juste de l'accuser d'une dépravation qui n'était point en lui ?

Si pourtant, en s'abstenant du mal, il eût vu, sans les désapprouver, les honteuses actions des autres, on serait en droit de le blâmer. Mais s'étant aperçu que Critias, épris d'Euthydème, voulait en jouir à la manière de ceux qui abusent de leur corps pour satisfaire à leurs désirs amoureux, il s'efforça de l'en détourner : il lui dit qu'il était indigne d'un homme libre, et inconvenant pour un ami de la vertu d'aller, comme un mendiant, solliciter une chose de l'objet aimé, auprès duquel on tient surtout à se faire valoir, et notamment une chose qui n'a rien d'estimable. Critias faisait la sourde oreille et ne consentait point à s'éloigner ; alors on prétend que Socrate dit devant une nombreuse assistance, et en présence d'Euthydème, que Critias avait, selon lui, quelque ressemblance avec un porc, puisqu'il voulait se frotter contre Euthydème, comme les porcs se frottent contre les pierres.

De ce moment Critias devint l'ennemi juré de Socrate. Aussi lorsqu'il fut nommé un des Trente, et nomothète avec Chariclès¹, il lui garda rancune, et défendit par une loi d'enseigner l'art de la parole : c'était faire insulte à Socrate ; et comme Critias n'avait pas par où le prendre, il le rendait solidaire du reproche communément adressé aux philosophes, et le calomniait auprès de la multitude : car moi, je n'ai jamais entendu Socrate rien dire qui autorisât cette accusation, et je ne sais personne qui dise avoir rien entendu. L'événement le prouva bien. Les Trente avaient fait périr un grand nombre des citoyens les plus distingués, et en avaient entraîné beaucoup vers l'injustice ; Socrate dit quelque part qu'il trouverait étrange que le gardien d'un troupeau, qui rendrait ses bœufs moins nombreux et plus maigres, ne voulût pas convenir qu'il est un mauvais pasteur ; mais qu'il lui semblerait plus étrange encore qu'un homme placé à la tête d'une cité, dont il rendrait les citoyens moins nombreux et pires, ne rougît pas de ses actes et ne convînt pas qu'il est un mauvais magistrat. Cette parole est rapportée à Critias et à Chariclès. ils font venir Socrate, lui montrent la loi, et lui interdisent tout entretien avec les jeunes gens. Socrate leur demande s'il peut les interroger sur ce que cette défense a d'obscur pour lui. Ils le lui permettent. « Je suis prêt, dit-il, à obéir aux lois ; mais, afin qu'il ne m'arrive pas de les enfreindre par ignorance, voici ce que je veux clairement savoir de vous. Faites-vous consister l'art de la parole dans ce qui est bien dit ou dans ce qui est mal dit, quand vous défendez de s'en servir ? Si c'est dans ce qui est bien dit, il est clair qu'il faut s'abstenir de bien dire ; mais si c'est dans ce qui est mal dit, il est clair qu'il faut essayer de dire bien. » Alors Chariclès s'emportant : « Puisque tu ne comprends pas, Socrate, nous te défendons expressément, ce qui est plus net, de parler jamais aux jeunes gens. — Afin donc, reprend Socrate, qu'il n'y ait pas le moindre doute que je ne fais rien hors ce qui est prescrit, déterminez-moi jusqu'à quel âge les hommes sont censés être jeunes gens. — Tant qu'on ne peut être sénateur, dit Chariclès, faute d'avoir assez de raison ; ne parle donc pas aux jeunes gens au-dessous de trente ans². — Donc, si j'achète à un homme qui n'ait pas encore trente ans, je ne

1. Voy. *Helleniq.*, II, III. Les nomothètes étaient un conseil de magistrats chargés de proposer au besoin l'abrogation ou la refonte des lois anciennes, inconciliables avec des lois plus récentes.

2. C'était l'âge requis chez les Athéniens pour être sénateur.

pourrai lui demander combien il vend ? — Passe pour cela, dit Chariclès ; mais tu as la manie, Socrate, d'interroger toujours sur ce que tu sais ; épargne ici tes questions. — Ainsi, je ne répondrai pas à un jeune homme qui me demanderait si je sais où demeure Chariclès, où est Critias ? — Passe encore pour cela, » dit Chariclès. Alors Critias : « Oui, Socrate, il faudra laisser là les cordonniers, les charpentiers et les forgerons : il y a longtemps qu'ils sont excédés de figurer sans cesse dans tes entretiens. — Eh bien ! dit Socrate, je laisserai donc là tout ce qui s'ensuivait, le juste, le saint et le reste ? — Oui, par Jupiter, dit Chariclès, et même les bouviers : autrement, prends garde de diminuer à ton tour le nombre des bœufs. » Ces mots faisaient bien voir qu'on leur avait rapporté le propos au sujet des bœufs et qu'ils en voulaient à Socrate.

Quelle avait donc été la liaison de Critias et de Socrate, et quelles étaient leurs dispositions mutuelles, nous l'avons exposé. Pour moi, je n'hésite point à dire qu'il n'y a pas d'enseignement possible avec un maître qui ne plaît pas. Or, Critias et Alcibiade passèrent auprès de Socrate tout le temps qu'ils y voulurent passer, sans que Socrate leur plût, mais avec l'idée préconçue et bien arrêtée de gouverner l'État ; et, tant qu'ils vécurent auprès de Socrate, ils s'efforcèrent, avant tout, de converser avec ceux qui étaient mêlés aux affaires politiques.

Ainsi l'on dit qu'Alcibiade, avant l'âge de vingt ans, eut avec Périclès, son tuteur et le premier citoyen d'Athènes, cette conversation au sujet des lois¹ : « Dis-moi, Périclès, pourrais-tu m'apprendre ce que c'est qu'une loi ? — Assurément, dit Périclès. — Apprends-le-moi donc, au nom des dieux, reprit Alcibiade ; car j'entends louer certains hommes de leur respect pour les lois, et je pense qu'on ne saurait mériter cet éloge sans savoir ce que c'est qu'une loi. — Tu désires, Alcibiade, une chose fort aisée, dit Périclès, si tu veux savoir ce que c'est qu'une loi : on appelle loi toute délibération en vertu de laquelle le peuple assemblé décrète ce qu'on doit faire ou non. — Et qu'ordonne-t-il de faire, le bien ou le mal ? — Le bien, jeune homme, par Jupiter ! et le mal jamais. — Et, lorsqu'au lieu du peuple, c'est, comme dans une oligarchie, une réunion de quelques personnes qui décrète ce qu'il faut faire, comment cela s'appelle-t-il ? — Tout ce que le pouvoir qui

1. Voy., sur cette conversation, un article de M. Villemain dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} janvier 1858.

commande dans un État ordonne, après en avoir délibéré, s'appelle une loi. — Mais si un tyran qui commande dans un État ordonne aux citoyens de faire telle ou telle chose, est-ce encore une loi? — Oui, tout ce qu'ordonne un tyran qui a le pouvoir s'appelle loi. — Qu'est-ce donc, Périclès, que la violence et l'illégalité? N'est-ce pas un acte par lequel le plus fort, au lieu de persuader le plus faible, le contraint à faire ce qu'il lui plaît? — C'est mon avis, dit Périclès. — Ainsi, toutes les fois qu'un tyran, au lieu d'employer la persuasion, contraint les citoyens par un décret, c'est une illégalité? — Je le crois; aussi ai-je eu tort de dire que les ordres d'un tyran, qui se passe de la persuasion, sont aussi des lois. — Et quand le petit nombre n'use pas de la persuasion auprès de la multitude, mais abuse de son pouvoir pour faire des décrets, dirons-nous que c'est de la violence ou que ce n'en est pas? — Tout ce qu'on exige de quelqu'un, sans employer la persuasion, que ce soit ou non un décret, me paraît être de la violence plutôt qu'une loi. — Et tout ce que la multitude, exerçant le pouvoir, impose aux riches, sans employer la persuasion, sera-ce encore de la violence plutôt qu'une loi? — A merveille, Alcibiade, dit Périclès : et nous aussi, à ton âge, nous étions habiles sur de pareilles matières; nous les prenions pour texte de déclamations et d'argumentations sophistiques, comme tu m'as l'air de sophistiquer en ce moment avec moi. » Alors Alcibiade : « Que n'ai-je pu, Périclès, converser avec toi, à cette époque où tu te surpassais toi-même ! »

Dès que Critias et Alcibiade se crurent plus habiles que les administrateurs de la cité, ils cessèrent de voir Socrate, qui ne leur avait jamais plu, et qui les blessait en leur faisant sentir leurs fautes, et se mêlèrent de politique, motif de leur liaison avec Socrate. Mais Criton s'attacha à Socrate, ainsi que Chéréphon, Chérécrate, Hermocrate, Simmias, Cébès, Phédon¹, et

1. Criton, auteur de dialogues philosophiques et principal disciple de Socrate, a donné son nom à l'un des plus célèbres dialogues de Platon. Chéréphon, ami intime de Socrate, figure dans le *Gorgias* et le *Charmide* de Platon, et Aristophane, dans les *Nuées*, répand ses sarcasmes sur lui et sur son maître. Chérécrate, frère de Chéréphon, figurera plus loin dans ces *Mémoires*. Hermocrate n'est pas autrement connu. Simmias de Thèbes paraît dans le *Phédon*, le *Phèdre* et le *Criton* de Platon : c'était un des disciples les plus fidèles de Socrate. Cébès, de Thèbes, l'un des interlocuteurs du *Phédon*, était auteur de quelques dialogues; on lui attribue un *Tableau de la vie humaine*, dont il est question dans Lucien : *Maître de rhétorique*, 8; *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 42. On trouve ordinairement ce tableau

tant d'autres qui vivaient près de lui, non pour se former à l'éloquence de l'agora ou du tribunal, mais pour devenir vertueux et pour s'acquitter de leurs devoirs envers leur famille, leurs parents, leurs serviteurs, leurs amis, leur patrie, leurs concitoyens : or, jamais aucun d'eux, ni dans sa jeunesse, ni dans un âge plus avancé, ne fit le mal et ne fut accusé de le faire.

Mais Socrate, dit l'accusateur, enseignait à outrager les pères¹, en persuadant à ses disciples qu'il les rendait plus habiles que leurs pères, en leur disant que la loi permet de lier son père convaincu de folie, et en donnant pour preuve que l'homme instruit a le droit d'entraîner l'ignorant. Socrate pensait, au contraire, que, si un homme en entraînait un autre sous prétexte d'ignorance, il mériterait, à son tour, d'être entraîné par quiconque saurait ce qu'il ne sait pas : et voilà pourquoi il examinait souvent en quoi l'ignorance diffère de la folie : il croyait qu'on n'a pas tort d'enchaîner les fous dans leur propre intérêt et pour celui de leurs amis, tandis que les ignorants doivent apprendre ce qui leur est nécessaire de la bouche de ceux qui le savent.

Mais, dit l'accusateur, ce n'est pas seulement les pères, mais les autres parents que Socrate instruisait ses disciples à outrager, en leur disant que, quand on est malade ou engagé dans un procès, les parents ne servent à rien, mais bien les médecins ou les gens versés dans la chicane. De même, en parlant des amis, il disait que nous n'avons que faire de leur bienveillance, si elle ne peut nous servir ; que ceux-là seuls méritent notre estime qui savent ce qu'il faut savoir, et sont capables de l'enseigner. Et comme il persuadait aux jeunes gens qu'il était lui-même très-sage et très-capable de rendre les autres sages, il amenait ceux qui vivaient avec lui à n'avoir aucune estime pour les autres au prix de lui.

Je n'ignore point que Socrate tenait ce langage au sujet des pères, des parents et des amis : il ajoutait qu'après le départ de l'âme, en qui seule réside l'intelligence, on se hâte de faire disparaître le corps de la personne même la plus chère. Il disait aussi que l'homme, de son vivant, retranche de sa propre

à la suite des *Caractères* de Théophraste et du *Manuel* d'Épictète, édition Tauchnitz, Phédonès, de Cyrène, suivant Platon, assistait à la mort de Socrate.

1. Voy., dans les *Nuées* d'Aristophane, la scène où Phidippide apprend à l'école de Socrate à haïr son père et à prouver qu'il en a le droit. Aristophane, trad. de M. Artaud, p. 146 et suivantes.

main, ou fait retrancher par d'autres, ce qui, dans ce corps, objet de sa plus vive affection, lui semble inutile et superflu : ainsi les hommes coupent eux-mêmes leurs ongles, leurs cheveux, leurs cors; ils se donnent aux médecins à tailler et à brûler, avec force douleurs et souffrances, et ils croient encore leur devoir un salaire en échange; enfin, ils crachent leur salive le plus loin possible de leur bouche, parce qu'elle ne leur sert à rien, en séjournant en eux, et qu'elle leur nuit bien plutôt. Or, il parlait ainsi, non pour apprendre à enterrer son père tout vivant, ni à se couper soi-même en morceaux; mais, en montrant que ce qui est absurde est sans estime, il enseignait à faire tous ses efforts pour devenir le plus sage et le plus utile possible, afin que, voulant obtenir l'estime d'un père, d'un frère, ou de n'importe quelle autre personne, on ne se fît pas aux liens seuls de la parenté, mais qu'on essayât d'être utile à ceux dont on souhaitait l'estime.

L'accusateur prétend que Socrate faisait un choix des passages les plus mauvais des poètes en renom, et s'en servait comme de preuves pour former ses disciples au crime et à la violence. Ainsi, quand il empruntait ce vers d'Hésiode¹ :

Agir n'est pas honteux, ne pas agir c'est mal,

c'était pour montrer le poète engageant à ne reculer devant rien d'injuste ou de honteux, mais à tout faire pour le gain. Nullement : lorsque Socrate reconnaissait que l'action est utile et honorable pour l'homme, tandis que l'inaction est nuisible et honteuse, que l'une est un bien et l'autre un mal, il disait que ceux qui font quelque chose de bien agissent, et agissent comme il faut, tandis que ceux qui jouent aux dés ou qui se livrent à d'autres occupations mauvaises ou funestes, il les appelait des oisifs. Compris ainsi, rien n'est plus vrai que le vers :

Agir n'est pas honteux, ne pas agir c'est mal.

L'accusateur dit encore que Socrate citait souvent ces vers d'Homère, où il est dit qu'Ulysse²,

Quand il voyait un roi, quelque héros d'élite,
L'arrêtait, en tenant ce langage flatteur :

« Fils d'un dieu, ne fuis point comme un homme sans cœur :

1. *Travaux et Jours*, v. 342.

2. *Iliade*, II, v. 188-191, 198-202.

Reste assis, et fais seoir ta phalange guerrière. »
 Mais, s'il apercevait quelque soldat vulgaire,
 S'il entendait ses cris, il le frappait soudain
 De son sceptre, et disait d'un ton brusque et hautain :
 « Reste assis, misérable, écoute la parole
 De qui vaut mieux que toi, race vaine et frivole,
 Sans cœur dans les combats, sans valeur au conseil ! »

Ces vers, Socrate les expliquait comme si le poète eût approuvé qu'on frappât les plébéiens et les pauvres. Mais Socrate ne disait pas un mot de cela, ou bien il aurait cru qu'il fallait le frapper lui-même : il disait que les hommes nuls dans le conseil et dans l'action, incapables, au besoin, de venir en aide à l'armée, à l'État et au peuple, et, malgré cela, pleins d'audace, doivent être réprimés par tous les moyens, fussent-ils comptés parmi les riches. Tout au contraire, Socrate se montrait ouvertement ami du peuple et philanthrope. En effet, escorté de nombreux disciples, Athéniens et étrangers, il ne tira jamais aucun profit de ce commerce, mais il leur communiquait à tous, sans réserve, son propre bien ; de sorte que quelques-uns d'entre eux vendirent fort cher à d'autres ce qu'ils avaient reçu gratuitement de lui, et ne se montrèrent point, comme lui, amis du peuple, attendu qu'ils refusaient de s'entretenir avec qui ne pouvait les payer ¹. Ainsi Socrate a donné aux yeux des autres hommes beaucoup plus de relief à notre république que Lichas à celle des Lacédémoniens, bien que celui-ci se soit fait un nom par ce que nous allons dire. Ce Lichas ², pendant les gymnopédies ³, recevait à sa table les étrangers qui se trouvaient à Lacédémone. Socrate, répandant son bien durant tout le cours de sa vie, rendait les plus grands services à tous ceux qui voulaient ; il renvoyait meilleurs ceux qui vivaient avec lui.

Ma conviction est donc que Socrate, avec un tel caractère,

1. Ce reproche s'adresse spécialement à Aristippe de Cyrène.

2. Lichas, fils d'Arcésilas, avait coutume de nourrir à ses frais les étrangers attirés dans sa patrie par quelque grande fête nationale. Voici ce qu'en dit Plutarque dans la *Vie de Cimon*, chap. x : « Lichas le spartiate s'est fait un nom célèbre parmi les Grecs, uniquement parce qu'il recevait chez lui les étrangers au temps des gymnopédies. » Cf. ce que dit Valère-Maxime, IV, VIII, sur la bienfaisance d'un certain Gillias d'Agrigente.

3. Les gymnopédies étaient des fêtes lacédémoniennes, pendant lesquelles un chœur d'enfants et un chœur d'hommes dansaient nus en chantant des péans autour des statues d'Apollon, de Diane et de Latone, en commémoration de la victoire remportée à Thyrée sur les Argiens. Voy. *Athènes*, xv, p. 78 ; Lucien, *de la Danse*, 12, t. I, p. 183 de notre traduction.

mérait de notre cité plutôt des honneurs que la mort : et, si l'on examine le fait d'après les lois, on sera de cet avis. D'après les lois, quiconque est pris à voler, à dérober des habits, à couper des bourses, à percer des murs, à asservir des hommes, à piller des temples, est passible de la peine de mort : tous crimes dont Socrate s'est abstenu plus que personne. Jamais il n'est arrivé à la république d'échec à la guerre, de sédition, de trahison, ou tout autre mal qui lui fût imputable : jamais particulier ne fut dépouillé par lui de ses biens, ou plongé dans le malheur : non, jamais il ne fut accusé de rien de semblable. Comment donc pourrait-il être mis en jugement, lui qui, loin de prétendre qu'il n'y a pas de dieux, comme le porte l'acte d'accusation, s'est déjà montré plus que personne plein de respect pour les dieux ; loin de corrompre les jeunes gens, comme l'accusation le lui reproche, détruisait, aux yeux de tous, les mauvaises passions de ses disciples, et cherchait à leur inspirer l'amour de cette vertu si belle et si sublime qui a fait fleurir les cités et les maisons : en agissant ainsi, comment n'a-t-il pas mérité le plus grand honneur dans sa patrie ?

CHAPITRE III.

La vie de Socrate a été consacrée tout entière à la pratique et à l'exemple du bien. Plein de respect envers les dieux, il a toujours aussi fait preuve de tempérance.

Comment Socrate me paraissait rendre service à ses disciples, soit en se montrant dans la pratique tel qu'il était réellement, soit en conversant avec eux, c'est ce que je vais écrire en recueillant de mon mieux mes souvenirs. Pour ce qui regarde les dieux, on le voyait, dans sa conduite et ses paroles, se conformer aux réponses que fait la Pythie à ceux qui lui demandent de quelle manière il faut agir au sujet des sacrifices, des honneurs à rendre aux ancêtres, ou tout autre objet de cette nature. La Pythie déclare par un oracle que quiconque agit sur ce point conformément aux lois de la patrie agit pieusement. Or, Socrate agissait ainsi et engageait les autres à faire de même, regardant tous ceux qui tenaient une conduite différente comme des hommes étranges et insensés. Il demandait simplement aux dieux de lui accorder les biens,

persuadé que les dieux savent parfaitement quels sont ces biens¹ : leur demander de l'or, de l'argent, le pouvoir, ou toute autre chose semblable, c'était, à son avis, leur demander l'issue d'un coup de dé, d'un combat, ou toute autre chose dont on ne peut savoir comment cela tournera. Modeste dans ses offrandes, parce que sa fortune était modeste, il croyait ne pas rester au-dessous de ces riches qui, avec de grands biens, offrent de nombreuses et grandes victimes. Les dieux, disait-il, agiraient mal, s'ils acceptaient avec plus de plaisir les grandes offrandes que les petites : car souvent les dons des méchants leur agréeraient plus que ceux des bons ; et l'homme, à son tour, croirait la vie peu de chose, si les dons des hommes vertueux étaient moins agréables aux dieux que ceux des méchants. Au contraire, il croyait que les offrandes des personnes les plus pieuses étaient celles qui plaisaient le plus aux dieux. Il louait aussi ce vers² :

Selon votre pouvoir offrez aux immortels ;

et il prétendait qu'avec les amis, les hôtes, dans toutes les circonstances de la vie, c'était un excellent précepte que celui-ci :

Selon votre pouvoir....

S'il lui semblait recevoir quelque avis des dieux, on l'eût moins facilement déterminé à agir contre cet avis qu'à prendre, dans une marche, un guide aveugle et ignorant le chemin au lieu d'un homme clairvoyant et connaissant la route : il accusait de folie ceux qui agissent contre les avis des dieux, pour se mettre à l'abri de la mauvaise opinion des hommes³. Pour lui, tout ce qui venait de l'homme lui paraissait bien inférieur aux avis de la divinité.

Il avait façonné son âme et son corps à un régime tel, qu'en l'adoptant, sauf une intervention d'en haut, on serait sûr de vivre en toute confiance et en pleine sécurité, avec de quoi suffire à une aussi modeste dépense. Il était si frugal, que je ne sais personne qui ne pourrait travailler assez peu pour ne pas gagner ce dont Socrate se contentait : il ne prenait de nourriture qu'autant qu'il avait plaisir à manger, et il arrivait à son repas dans une disposition telle que la faim lui ser-

1. Cf. Platon, 2^e *Alcibiade*, et Valère Maxime, VII, II.

2. Hésiode, *Trav. et jours.*, v. 336.

3. Dans le *Phèdre* de Platon on trouve cette maxime du porte lbycus : Qu'il ne faut point commettre une faute devant les dieux pour acheter à ce prix l'estime des hommes.

vait d'assaisonnement¹ : toute boisson lui était agréable, parce qu'il ne buvait jamais sans avoir soif. S'il voulait bien se rendre à un repas où il était convié, ce soin si pénible à la plupart des hommes, de ne pas se gorger outre mesure, il le prenait avec la plus grande facilité : pour ceux qui ne pouvaient en faire autant, il leur conseillait de ne pas manger sans appétit, et de ne pas boire sans soif. « C'est là, disait-il, ce qui fait mal au ventre, à la tête et à l'âme. » Il ajoutait, en plaisantant, que, selon lui, Circé employait l'abondance des mets pour changer les hommes en pourceaux, et qu'Ulysse, devant aux conseils de Mercure², à sa tempérance naturelle et à son abstention de mets servis en surabondance, de n'avoir pas été changé en pourceau. C'est ainsi que, sur cette question, il mêlait le plaisant au sérieux.

Quant à ce qui regarde l'amour, il conseillait de fuir bravement la société des personnes belles. « Il n'est pas aisé, disait-il, de rester sage dans leur commerce. » Un jour donc ayant appris que Critobule, fils de Criton³, avait donné un baiser au fils d'Alcibiade, garçon charmant, il tint ce discours à Xénophon, en présence même de Critobule : « Dis-moi, Xénophon, ne croyais-tu pas que Critobule fût un sage plutôt qu'un amoureux indiscret, un homme prudent plutôt qu'un insensé et un aventureux ? — Assurément, dit Xénophon. — Eh bien, regarde-le maintenant comme le plus bouillant et le plus entreprenant des hommes : il est capable de se jeter tête baissée sur les épées et de sauter dans le feu. — Que lui as-tu donc vu faire, dit Xénophon, pour l'accuser ainsi ? — N'a-t-il pas eu l'audace de donner un baiser au fils d'Alcibiade, ce garçon si joli et si frais ? — Mais si c'est là, dit Xénophon, l'acte d'un aventureux, il me semble que je pourrais bien moi-même courir pareille aventure. — Malheureux ! dit Socrate, sais-tu ce qui t'arriverait, si tu donnais un baiser à un joli gar-

1. Le mot *ὄψον* dit plus en grec. « Les anciens Athéniens donnaient ce nom à l'ensemble des mets qui composaient soit un simple repas, soit un festin. Originellement on désignait ainsi tous les aliments qui n'étaient pas une préparation de grains. Du temps de Platon, l'*opson* comprenait le sel, les olives, le fromage, les choux, les figues, les baies de myrte, les noix, les légumes secs, toutes sortes de légumes, ainsi que les préparations de chair et de poisson. Plus tard, la signification changea, et l'on n'entendit plus par *opson* que le poisson, mets favori des gourmands et des gens délicats. » CH. DEZOBRY. — Cf. Cicéron, *Tusculanes*, V, xxxiv.

2. Voy. dans Homère, *Odyssée*, X, 230 et suivantes, la fable de Circé.

3. Son frère, d'après Schneider et Weiske.

çon ? Ignores-tu que de libre tu deviendrais aussitôt esclave ? que tu dépenserais beaucoup pour des plaisirs funestes ? que tu n'aurais plus de cœur à rechercher ce qui est beau et bien ? que tu serais contraint de poursuivre ce que ne poursuivrait pas même un fou ? — Par Hercule ! dit Xénophon, quelle terrible puissance tu donnes à un baiser ! — En es-tu donc étonné, dit Socrate ? Ne sais-tu pas que les tarentules, qui ne sont pas plus grosses que des demi-oboles, seulement approchées de la bouche, causent aux hommes des douleurs terribles et les privent de la raison ? — Par Jupiter ! c'est vrai, dit Xénophon ; mais c'est que les tarentules insinuent je ne sais quoi avec leur morsure. — Insensé, dit Socrate, ne crois-tu pas qu'il y a dans le baiser d'un beau garçon quelque chose que tu ne saurais voir ? Ignores-tu que ce monstre, qu'on appelle un homme frais et joli, est d'autant plus redoutable, comparé aux tarentules, que celles-ci blessent en touchant, tandis que l'autre, sans toucher, mais par son aspect seul, lance même de fort loin je ne sais quoi qui jette dans le délire ? Peut-être même donne-t-on le nom d'archers aux Amours, parce que les beaux garçons blessent de loin. Ainsi, Xénophon, je te conseille, quand tu verras une personne belle, de fuir sans te retourner. Pour toi, Critobule, je te conseille de voyager une année entière : c'est à peine si tout ce temps suffit à guérir ta morsure. »

En amour donc il était d'avis que ceux qui ne peuvent maîtriser leur fougue, en usent comme de tout ce que l'âme réprouverait sans un besoin impérieux du corps, besoin dont la satisfaction ne doit pourtant imposer à l'âme aucune contrainte. Pour lui, on le voyait si bien armé contre ces sortes de délires, qu'il s'éloignait plus facilement des beaux et jolis garçons, que d'autres des gens laids et difformes.

Telle était sa manière d'être à propos du boire, du manger et des plaisirs des sens ; il pensait sur ce point éprouver autant de joie à se satisfaire que ceux qui s'y donnent beaucoup de mal, et s'exposer, d'autre part, à beaucoup moins de peine.

1 Cf. *Banquet*, chap. iv ; et Lucien, *les Sectes à l'encaïn*, 19 ; t. I, p. 209 de notre traduction.

CHAPITRE IV.

Il y a des dieux et ils veillent sur les hommes.

Si quelques personnes s'imaginent, comme plusieurs l'écrivent et le disent par conjecture, que Socrate possédait le plus grand talent pour inviter les hommes à marcher vers la vertu, mais qu'il était incapable de les y faire pénétrer, qu'elles examinent non-seulement les questions au moyen desquelles il confondait, par manière de correction, ceux qui prétendaient tout savoir, ainsi que les entretiens qu'il avait chaque jour avec ses disciples, et qu'elles jugent alors s'il était capable de rendre meilleurs ceux qui vivaient auprès de lui. Je raconterai d'abord la conversation que je lui ai entendu tenir au sujet de la divinité, avec Aristodème, surnommé le Petit¹. Il avait appris que cet Aristodème n'offrait aux dieux ni sacrifices, ni prières, qu'il n'avait point recours à la divination, qu'il raillait même ceux qui observaient ces pratiques. « Dis-moi, Aristodème, lui demanda-t-il, y a-t-il des hommes que tu admires pour leur habileté? — Oui, certes. — Dis-nous donc leurs noms. — Dans la poésie épique j'admire surtout Homère, dans le dithyrambe Mélanippide², dans la tragédie Sophocle, dans la statuaire Polyclète³, dans la peinture Zeuxis⁴. — Quels sont à tes yeux les plus dignes d'admiration, de ceux qui créent des images sans raison et sans mouvement ou bien des êtres intelligents et animés? — Avant tout, par Jupiter, ceux qui créent des êtres animés, si cependant ces êtres ne sont pas l'œuvre du hasard, mais d'une intelligence. — Mais entre

1. Aristodème, l'un des amis les plus dévoués de Socrate, est également appelé le *Petit* dans le *Banquet* de Platon.

2. Mélanippide de Mélos, fils de Criton, florissait vers 520 avant l'ère chrétienne : il ne reste de lui que très-peu de fragments.

3. Polyclète, ou plus correctement Polyclite, que Socrate place ici au-dessus de Phidias, était de Sicyone ou d'Argos. Son chef-d'œuvre était une *Junon* de 10 mètres de hauteur, dont la tête, la poitrine, les bras et les pieds étaient d'ivoire, et les vêtements d'or. Il avait fait aussi une statue modèle, dite le *canon*, c'est-à-dire la *règle*, où il avait établi la perfection des formes humaines, Voy. Lucien, *de la Danse*, 75, et *Pérégrinus*, 9.

4. Le célèbre peintre Zeuxis de Samos florissait vers l'an 460 avant J. C. Voy., sur un de ses plus célèbres tableaux, Lucien, *Zeuxis ou Antichus*, t. I, p. 338 et suivantes de notre traduction.

les œuvres dont la destination n'est pas manifeste, et celles dont l'utilité est incontestable, lesquelles considères-tu comme un produit du hasard ou bien d'une intelligence? — Il est juste de dire que celles qui ont un but d'utilité sont le produit d'une intelligence¹. — Ne te semble-t-il donc pas que celui qui, dès l'origine, a fait les hommes, leur a donné dans une vue d'utilité chacun des organes au moyen desquels ils éprouvent des sensations, des yeux pour voir ce qui est visible, des oreilles pour entendre ce qui peut être entendu? Les odeurs, si nous n'avions pas de narines, à quoi nous serviraient-elles? Y aurait-il une sensation de ce qui est doux, de ce qui est amer, de tout ce qui est agréable à la bouche, si la langue n'avait été créée pour le discerner? En outre, ne trouves-tu pas qu'on doive regarder comme un acte de prévoyance que la vue étant un organe faible, elle soit munie de paupières, qui s'ouvrent au besoin et se ferment durant le sommeil; que, pour la protéger contre les vents, elle soit munie d'un crible de cils; que les sourcils forment une gouttière au-dessus des yeux, de sorte que la sueur qui découle de la tête ne puisse leur faire mal; que l'oreille reçoive tous les sons, sans se remplir jamais; que, chez tous les animaux, les dents de devant soient propres à couper, et les molaires à broyer les aliments qu'elles en reçoivent; que la bouche, par où les animaux introduisent la nourriture qu'ils désirent, soit placée près des yeux et des narines, tandis que les déjections, qui nous dégoutent, ont leur canaux éloignés et détournés aussi loin que possible de nos organes? Tous ces ouvrages d'une si haute prévoyance, doutes-tu si tu dois les attribuer au hasard ou à une intelligence? — Non, par Jupiter, dit Aristodème; mais quand on y regarde, cela ressemble parfaitement à l'œuvre de quelque ouvrier sage et ami des êtres qui respirent. — Et le désir donné aux créatures de se reproduire, et le désir inspiré aux mères de nourrir leur fruit, et chez ce fruit le plus grand amour de la vie et la plus grande crainte de la mort? — Évidemment tout cela paraît des inventions d'un

1. « Remarquons ici le principe des causes finales, appliqué à la démonstration de l'existence de la divinité. Ce principe, méconnu par l'école d'Ionie en général, posé par Anaxagore, mais reste trop peu fécond entre ses mains, a été largement développé par Socrate et Platon. Comparez toute la suite de ce chapitre avec ce que dit Cicéron, *De nat. Deor.*, II, 131 et suivants. » H. MARTIN. Cf. le *Traité de l'existence de Dieu* de Fénelon, et le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet.

être qui avait décidé qu'il existerait des animaux. — Maintenant, crois-tu que tu sois un être pourvu de quelque intelligence et qu'ailleurs il n'y ait rien d'intelligent; et cela, quand tu sais que tu n'as dans ton corps qu'une parcelle de la vaste étendue de la terre, une goutte de la masse des eaux, et que sur l'immense quantité des éléments quelques faibles parties ont servi à organiser ton corps? Penses-tu que toi seul auras eu le bonheur de ravir une intelligence qui, par suite, n'est nulle part ailleurs, et que ces êtres infinis, par rapport à toi, en nombre et en grandeur seraient maintenus en ordre par une force inintelligente? — Je le nie, par Jupiter! car je n'en vois pas les maîtres, comme je vois les artisans des œuvres qui se font ici-bas. — Tu ne vois pas non plus ton âme, qui est la maîtresse de ton corps, de sorte que tu pourrais dire, par la même raison, que tu ne fais rien avec intelligence, mais tout au hasard! » Alors Aristodème : « Certes, Socrate, je ne méprise point la divinité, mais je la crois trop grande pour avoir besoin de mon culte. — Cependant, dit Socrate, plus l'être qui veut bien agréer tes hommages est grand, plus tu dois l'honorer. — Sache-le bien, si je croyais que les dieux ont quelque souci des hommes, je ne les négligerais point. — Comment! tu ne crois pas qu'ils en aient souci, eux qui tout d'abord ont accordé à l'homme, seul de tous les animaux, la faculté de se tenir debout? Or, cette attitude lui permet de porter plus loin sa vue, de mieux contempler les objets qui sont au-dessus de lui, et d'être moins exposé aux dangers. Ils ont placé en haut les yeux, les oreilles, la bouche; et, tandis qu'ils donnaient aux autres animaux attachés au sol des pieds qui leur permettent seulement de changer de place, ils ont de plus accordé à l'homme des mains, à l'aide desquelles nous accomplissons la plupart des actes qui nous rendent plus heureux que les animaux. Tous les autres êtres ont une langue; celle de l'homme est la seule qui soit faite de manière à ce qu'en touchant les diverses parties de la bouche, elle articule des sons et communique aux autres tout ce que nous voulons exprimer. Parlerai-je des plaisirs de l'amour, dont la faculté, bornée, pour les autres animaux, à une saison de l'année, s'étend pour nous sans interruption jusqu'à la vieillesse? Il n'a donc pas suffi à la divinité de s'occuper du corps de l'homme, mais, ce qui est le point capital, elle a mis en lui l'âme la plus parfaite. En effet,

1. Cf. un beau passage de Cicéron, *Tuscul.*, I, chap. xxvii, xxviii et xxix

quel est l'autre animal dont l'âme soit capable de reconnaître l'existence de ces dieux qui ont ordonné cet ensemble de corps immenses et splendides ? Quelle autre espèce, sauf les hommes, rend un culte aux dieux ? Quelle autre âme que celle de l'homme est plus en état de se prémunir contre la faim, la soif, le froid, le chaud, de guérir les maladies, de développer la force par l'exercice, de travailler pour acquérir la science, de se rappeler ce qu'elle a vu, entendu ou appris ? N'est-il pas évident pour toi qu'entre les autres animaux les hommes vivent comme les dieux, supérieurs par la nature de leur corps et de leur âme ? Avec le corps d'un bœuf et l'intelligence d'un homme, il serait impossible d'exécuter ce que l'on voudrait, à ce point que les êtres pourvus de mains, mais dénués d'intelligence, n'en sont pas plus avancés : et toi, qui as reçu ces deux avantages si précieux, tu ne crois pas que les dieux s'occupent de toi ? Que faudra-t-il donc qu'ils fassent pour t'en convaincre ? — Qu'ils m'envoient, comme tu dis qu'ils t'en envoient à toi-même, des avis sur ce que je dois faire ou ne point faire. — Mais quand ils parlent aux Athéniens qui les interrogent au moyen de la divination, crois-tu qu'ils ne te parlent pas aussi ? Et de même, lorsque par des prodiges ils manifestent leur volonté aux Grecs, à tous les hommes, es-tu le seul qu'ils aient choisi pour te laisser dans l'oubli ? Penses-tu que les dieux auraient mis dans les hommes cette croyance qu'ils sont capables de faire le bien et le mal, s'ils n'en avaient le pouvoir, et que les hommes, trompés par eux depuis tant de siècles, ne s'en seraient point encore aperçus ? Ne vois-tu pas que les établissements humains les plus antiques et les plus sages, les États et les nations, sont aussi les plus religieux, que les époques les plus éclairées sont celles de la plus grande piété ? Apprends, mon bon, que ton âme, enfermée dans ton corps, le gouverne comme il lui plaît. Il faut donc croire que l'intelligence qui réside dans l'univers dispose tout à son gré. Quoi ! ta vue peut s'étendre à plusieurs stades, et l'œil de la divinité ne peut tout embrasser à la fois ! Ton âme peut en même temps s'occuper de ce qui se passe ici, et en Égypte, et en Sicile, et l'intelligence de la divinité n'est pas capable de songer à tout dans un seul instant ! Certes, si, en obligeant les hommes, tu reconnais ceux qui veulent aussi t'obliger ; si, en leur rendant service, tu vois ceux qui sont prêts à te payer de retour ; si, en délibérant avec eux, tu distingues ceux qui sont doués de prudence ; de même, si en rendant hommage aux dieux tu essayes

de voir jusqu'à quel point ils veulent bien éclairer les hommes sur ce qui est caché, tu connaîtras quelle est la nature et la grandeur de cette divinité, qui peut à la fois tout voir, tout entendre, être présente partout, et prendre soin de tout ce qui existe. »

En parlant ainsi, Socrate me semblait apprendre à ses disciples à s'abstenir de toute action impie, injuste et honteuse, non-seulement en présence des hommes, mais encore dans la solitude, puisqu'ils seraient convaincus que rien de ce qu'ils pourraient faire n'échapperait aux dieux.

CHAPITRE V.

Comment Socrate enseignait la tempérance à ses disciples.

Si l'on ne peut nier que la tempérance ne soit pour un homme une belle et utile acquisition, examinons si les paroles de Socrate y faisaient faire des progrès, quand il s'exprimait ainsi : « Citoyens, s'il nous survenait une guerre, et que, voulant choisir un homme capable, avant tout, de nous sauver et de soumettre les ennemis, nous en conussions un qui fût esclave de son ventre, du vin, des plaisirs de l'amour, de la mollesse et du sommeil, irions-nous le choisir ? Comment pourrions-nous supposer qu'un pareil homme nous sauvât et triomphât des ennemis ? Si nous voulions, à la fin de notre vie, confier à quelqu'un l'éducation de nos garçons, l'honneur de nos filles, le soin de notre bien, croirions-nous l'homme intempérant digne d'une telle confiance ? Donnerions-nous à un esclave intempérant la garde de nos troupeaux, de nos greniers, la surveillance de nos travaux ? L'accepterions-nous, même gratuitement, comme intendant et comme pourvoyeur ? Ainsi, puisque nous ne voudrions pas même d'un esclave intempérant, comment n'attacherions-nous pas de l'importance à nous défendre de lui ressembler ? En effet, on ne peut pas dire que, de même que les avarés, en dépouillant les autres de leurs biens, se figurent qu'ils s'enrichissent, l'intempérant soit nuisible aux autres, mais utile à lui-même : au contraire, s'il fait du mal aux autres, il s'en fait plus encore, puisque ce qu'il y a de plus pernicieux c'est de ruiner, en même temps que sa maison, son corps et son esprit. Et dans le commerce de la

vie, peut-on se plaire avec un homme qui préfère à ses amis le vin et la bonne chère, ou qui aime mieux les prostituées que ses compagnons? N'est-ce pas un devoir, pour quiconque regarde la tempérance comme la base de la vertu, de l'affermir d'abord dans son âme? Sans elle, comment apprendre le bien et le pratiquer dignement? Quel homme, esclave de ses passions, ne dégrade pas honteusement son corps et son âme? Il me semble, par Junon ¹ que tout homme libre doit demander aux dieux de n'avoir pas un tel esclave, et tout homme esclave de ces passions de rencontrer de bons maîtres; autrement il est perdu. » Voilà ce qu'il disait, et ses actions plus encore que ses paroles témoignaient de sa tempérance: supérieur non-seulement aux plaisirs des sens, mais à ceux que procure la richesse, il pensait que recevoir de l'argent du premier venu, c'était se donner un maître et s'asservir à la plus honteuse servitude.

CHAPITRE VI.

Socrate réfute le sophiste Antiphon, qui lui reprochait sa frugalité, sa simplicité et sa coutume d'enseigner gratuitement.

Il convient ici de ne point passer sous silence l'entretien qu'il eut avec le sophiste Antiphon ². Un jour, Antiphon, qui voulait enlever à Socrate ses disciples, l'aborde et lui dit en leur présence: « Je croyais, Socrate, que les philosophes de profession devaient être plus heureux; mais toi, tu me parais avoir retiré tout le contraire de la philosophie. Tu vis de telle sorte qu'il n'y a pas d'esclave qui voulût vivre sous un pareil maître; tu te nourris des plus grossiers aliments, tu bois les plus vils breuvages; non-seulement tu as un méchant vêtement, mais il te sert l'été comme l'hiver; tu vas sans chaussures ni tunique ³. Et cependant tu ne reçois aucun argent,

1. Ce serment, quoique particulier aux femmes, est souvent dans la bouche de Socrate.

2. Il y a eu plusieurs Antiphon, entre autre un poëte tragique et un orateur distingué du bourg de Rhamnuse, surnommé Nestor à cause de son éloquence; mais il ne faut pas les confondre avec le sophiste dont il s'agit ici, que son style apprêté avait fait surnommer l'*assaisonneur de mots*, et dont le désintéressement n'était pas la vertu dominante.

3. Les Cyniques ont renchéri sur ces habitudes de Socrate. Voy. le dialogue de Lucien intitulé *le Cynique*, t. II, p. 487 de notre traduction.

quoique l'argent soit agréable à prendre, et qu'il permette à ceux qui le possèdent de vivre avec plus d'indépendance et de douceur. Si donc, à la manière des autres maîtres, qui forment leurs disciples à leur ressembler, tu instruis ainsi les tiens, tu peux te considérer comme un professeur de misère. A ces mots Socrate répond : « Tu t'es fait, je crois, Antiphon, une si triste idée de mon existence, que je t'ai conduit à mieux aimer mourir que de vivre comme moi. Eh bien donc, examinons en quoi tu trouves ma vie si pénible. Est-ce parce que, à l'opposé de ceux qui, exigeant un salaire, sont obligés de faire ce qui le leur rapporte, moi qui ne reçois rien, je ne suis pas forcé de m'entretenir avec qui je ne veux pas ? Trouves-tu mon existence misérable, parce que ma nourriture est moins saine que la tienne, ou moins fortifiante ? ou bien parce que mes aliments sont plus difficiles à trouver que les tiens, plus rares, plus délicats ? ou bien encore parce que les mets que tu prépares t'agrément plus que les miens à moi ? Ne sais-tu pas que celui qui mange avec plaisir n'a pas besoin d'assaisonnement ; que celui qui boit avec plaisir se passe aisément de la boisson qu'il n'a pas ? Quant aux vêtements, tu sais que ceux qui en changent n'en changent qu'à cause du froid et de la chaleur ; que si l'on porte des chaussures, c'est pour que les pieds ne soient point arrêtés dans leur marche par ce qui peut les blesser. T'es-tu jamais aperçu que le froid m'ait fait rester davantage à la maison ? que, pendant la chaleur, je me sois battu pour avoir de l'ombre ? qu'un mal de pieds m'ait empêché d'aller où je voulais ? Ignorez-tu que des personnes faibles de corps, deviennent, grâce à certains exercices, plus fortes que celles qui ne s'y sont pas exercées, et capables de les supporter plus aisément ? Et tu ne crois pas que moi, qui me suis exercé le corps à braver toutes les influences, je les supporte plus aisément que toi qui ne t'y es point exercé ? Si je ne suis point esclave de mon ventre, du sommeil, de la lubricité, penses-tu qu'il y en ait une cause plus puissante que l'expérience de plaisirs plus doux, lesquels ne flattent pas seulement à l'instant même, mais font espérer des avantages continuels ? Tu sais que, sans l'espoir du succès, on ne goûte aucune jouissance, tandis que si l'on pense réussir dans l'agriculture, dans la navigation ou dans toute autre profession que ce soit, on s'y livre avec autant de joie que si l'on réussissait déjà. Crois-tu cependant que ce soit là un bonheur égal à celui que donne l'espoir de se rendre meilleur soi-même et ses amis ? Telle est pourtant

l'opinion dans laquelle je persiste. S'il faut servir ses amis ou sa patrie, qui donc en aura plus le loisir, de celui qui vit comme je fais, ou de celui qui embrasse la manière de vivre dont tu te glorifies ? Qui se mettra le plus aisément en campagne, de celui qui ne saurait vivre sans une table somptueuse ou de celui qui se contente de ce qu'il a sous la main ? Qui capitulera le plus promptement, de celui qui a besoin des mets les plus difficiles à trouver, ou de celui qui est satisfait des aliments les plus vulgaires ? Tu sembles, Antiphon, mettre le bonheur dans les délices et la magnificence ; pour moi, je crois que la divinité n'a besoin de rien ; que, moins on a de besoins, plus on se rapproche d'elle ; et, comme la divinité est la perfection même, ce qui se rapproche le plus de la divinité, se rapproche le plus de la perfection. »

Un autre jour, Antiphon disait encore à Socrate : « Socrate, je te crois un homme juste, mais pas tout à fait un homme sage. Il me paraît d'ailleurs que tu es aussi de cet avis ; et voilà pourquoi tu ne fais point argent de tes leçons. Cependant ton manteau, ta maison, et rien de ce qui t'appartient et que tu crois valoir quelque argent, tu ne le donnerais gratuitement à personne, ni pour un prix au-dessous de sa valeur. Il est clair que, si tu estimais aussi tes leçons, tu te les ferais payer ce qu'elles valent. Tu es donc un honnête homme, puisque tu ne trompes pas par cupidité, mais non point un sage, puisque tu ne sais rien qui soit de quelque valeur. » A cela Socrate répondit : « Antiphon, n'est-il pas d'usage parmi nous qu'on peut faire de la beauté comme de la sagesse un emploi honnête ou honteux ? Quiconque trafique de la beauté avec qui veut la lui payer, s'appelle un prostitué ; mais celui qui, connaissant un homme épris de la vertu, cherche à s'en faire un ami, on le regarde comme un homme sensé. Il en est de même de la sagesse : ceux qui en trafiquent avec qui veut la leur payer, s'appellent sophistes ou bien prostitués ; mais celui qui, reconnaissant dans un autre un bon naturel, lui enseigne tout ce qu'il sait de bien et s'en fait un ami, on le regarde comme fidèle aux devoirs d'un bon citoyen. Moi de même, Antiphon : ainsi qu'un autre est heureux d'avoir un bon cheval, un chien, un oiseau, je suis heureux, et plus encore, d'avoir de bons amis. Tout ce que je sais de bien, je le leur apprends, et j'y ajoute tout ce qui peut les aider à devenir vertueux. Les trésors que les anciens sages nous ont laissés dans leurs livres, je les parcours en société de mes amis ;

si nous rencontrons quelque chose de bien, nous le recueillons, et nous regardons comme un grand profit de nous être utiles les uns aux autres. »

Pour moi, quand j'entendais ces paroles, je croyais que Socrate était heureux et qu'il conduisait ses auditeurs à la vertu.

Une autre fois encore, Antiphon lui ayant demandé pourquoi, s'il se flattait de rendre les autres habiles dans la politique, il ne s'occupait pas lui-même de la politique, qu'il prétendait connaître : « Lequel vaut donc mieux, Antiphon, répondit Socrate, de m'occuper tout seul de politique ou de consacrer mes soins à rendre un grand nombre de gens capables de s'en occuper? »

CHAPITRE VII.

Comment Socrate détournait ses disciples du charlatanisme et de l'ostentation.

Examinons encore si, en détournant ses disciples du charlatanisme, il les tournait à la pratique de la vertu ; car il disait toujours qu'il n'y a pas de plus beau chemin vers la gloire que quand un homme de bien est réellement tel qu'il veut paraître. Et la vérité de son assertion, il la prouvait ainsi : « Supposons, disait-il, qu'un homme, qui ne serait pas bon joueur de flûte, voulût le paraître, que devrait-il faire ? Ne lui faudrait-il pas se donner artificiellement tous les dehors des bons joueurs de flûte ? Et d'abord, comme les bons artistes possèdent un bel attirail, et s'entourent de nombreux acolytes, il lui faudrait faire de même ; ensuite, comme ils ont un grand nombre de gens qui les prônent, il devrait aussi se procurer beaucoup de prôneurs¹. Cependant il ne devrait jamais se mettre à l'œuvre, ou bien il se couvrirait aussitôt de ridicule,

1. Lucien, dans son *Maître de rhétorique*, 21, parle ainsi de ces sortes de *claqueurs* : « Ayez des amis qui trépignent sans cesse et vous payent ainsi le prix de vos dîners. S'ils s'aperçoivent que vous allez faiblir, ils doivent alors vous tendre la main, et vous ménager, en applaudissant, le temps de retrouver ce que vous voulez dire. Un de vos premiers soins, en effet, est de vous former un chœur dévoué et qui chante avec ensemble. »

et serait convaincu d'être non-seulement un mauvais artiste, mais un charlatan¹. Malgré cela, dépensant beaucoup sans y rien gagner, perdu, en outre, de réputation, comment n'aurait-il pas une vie pénible, inutile et ridicule? De même, si un homme voulait se donner pour bon pilote et pour bon général, sans l'être réellement, voyons ce qui lui arriverait. Est-ce que son désir de passer pour un homme capable de remplir ces emplois, sans pouvoir le persuader, ne le rendrait pas malheureux? Et parvint-il à le persuader, ne serait-il pas plus malheureux encore? En effet, chargé de conduire un vaisseau sans le savoir, ou bien de commander une armée, il perdrait ceux même qu'il voudrait sauver, et se retirerait chargé de honte et de mépris. »

Socrate faisait voir de la même manière qu'il n'y a nul profit à se faire passer pour un homme riche, courageux ou robuste, quand on ne l'est pas. Chargé d'emplois au-dessus de ses forces, et ne pouvant les remplir, tout en en paraissant capable, on n'obtient aucune indulgence. Il appelait fourbe insigne celui qui vole de l'argent ou tout autre objet qu'il a reçu de confiance, mais fourbe plus grand encore l'homme sans valeur, dont l'effronterie cherche à convaincre qu'il est capable de diriger l'État. Pour moi, je crois que Socrate détournait ses disciples du charlatanisme, en leur tenant ce langage.

1. On lira avec intérêt, je l'espère, comme un commentaire naturel de ce passage, l'anecdote racontée par Lucien sur un certain Évangélus qui vint se faire siffler et fouetter aux jeux pythiques. Voy. Lucien, *Contre un ignorant bibliomane*, t. II, p. 275 et suivantes de notre traduction.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Entretien de Socrate avec Aristippe de Cyrène au sujet des plaisirs et de la tempérance. Apologue de Prodicus.

Il me semblait encore que Socrate, par de semblables discours, exerçait ses disciples à pratiquer l'abstention en face de la bonne chère, du vin, de la lubricité, du sommeil, et la résistance au froid, à la chaleur, à la fatigue. Sachant que l'un d'eux s'abandonnait sans retenue à tous ces excès : « Dis-moi donc, Aristippe¹, lui dit-il, si l'on te mettait dans l'obligation d'élever deux jeunes gens, l'un pour être capable de commander, l'autre pour ne point rechercher le pouvoir, comment formerais-tu chacun d'eux? Veux-tu que notre examen commence par la nourriture, c'est-à-dire par les premiers éléments? — Oui, répondit Aristippe; car la nourriture me paraît être le principe de l'éducation : sans la nourriture, il serait impossible de vivre. — N'est-il pas probable qu'à l'heure des repas tous les deux voudront prendre des aliments? — Sans aucun doute. — Si cependant il faut s'occuper d'une affaire pressante au lieu de satisfaire son appétit, auquel des deux en ferons-nous prendre l'habitude? — Par Jupiter, à celui qui est élevé pour commander, afin que les affaires de l'État ne soient pas en souffrance pendant sa gestion. — Et lorsqu'ils

1. C'est le fameux Aristippe de Cyrène, fondateur d'un système de morale qui fait consister le souverain bien dans l'émotion actuelle du plaisir, avec cette restriction qu'il faut en jouir sans en être l'esclave, et qu'on doit fuir les voluptés qui dégradent ou entraînent la douleur après elle. Voy. comment il est raillé par Lucien dans *les Sectes à l'encaïn*, 12. Cf. *Dialog. des morts*, XX, 4; *Doubl. acc.*, 23; *Hist. vér.*, II, 18. Nous verrons plus loin une autre discussion de Socrate avec Aristippe, livre III, chap. VIII.

voudront boire, n'est-ce pas encore celui-ci que nous accoutumerons à résister à la soif? — Assurément. — Et s'il faut vaincre le sommeil, être capable de se coucher tard, de se lever de bonne heure et de veiller au besoin, auquel des deux l'apprendrons-nous? — C'est encore au même. — Eh bien, auquel enseignerons-nous à s'abstenir des plaisirs de l'amour, afin qu'ils ne l'empêchent pas d'agir, s'il le faut? — Toujours au même. — Maintenant, lequel habituerons-nous à ne pas éviter les fatigues, mais à s'y exposer de plein gré? — Évidemment celui qui est élevé pour commander. — Eh bien, s'il est une science qui conduit à triompher de ses adversaires, auquel conviendra-t-il mieux de la posséder? — Avant tout, par Jupiter, à celui qu'on destine au commandement; car sans une telle science, toutes les autres ne lui serviraient de rien. — Ne te semble-t-il donc pas qu'un homme ainsi élevé sera bien moins exposé à se laisser prendre par ses ennemis que ne le sont les autres animaux? Les uns, en effet, amorcés par la gourmandise, attirés, en dépit de leur méfiance, par le désir et la pâture, se jettent sur l'appât et sont pris; d'autres trouvent des pièges dans l'eau où ils vont boire. — C'est parfaitement vrai, dit Aristippe. — D'autres, victimes de leur chaleur amoureuse, comme les cailles et les perdrix, entraînés à la voix de la femelle par le désir et l'espoir du plaisir, perdent l'instinct et l'idée du danger et tombent dans les filets. — C'est encore vrai. — N'es-tu pas d'avis¹ que c'est une honte pour l'homme de se placer dans la même condition que les plus stupides des animaux? Par exemple, les adultères, qui pénètrent dans des appartements fermés, quoiqu'ils sachent que le délinquant s'expose à la menace de la loi, à tomber dans un piège, à se voir frappé d'infamie². Malgré ces maux et cette honte réservés à l'adultère, malgré tous les moyens qu'ils ont de se débarrasser sans danger de leurs désirs amoureux, ils se jettent tête baissée dans le péril. N'est-ce pas là le fait d'un véritable forcené? — C'est mon avis. — Puisque la plupart des occupations obligées de l'homme s'exercent en plein air, comme celles de la guerre, de l'agriculture et d'autres aussi importantes, ne trouves-tu pas que c'est chez bien des hommes une grande négligence de ne pas s'endurcir con-

1. Weiske croit ce paragraphe interpolé jusqu'aux mots : « C'est mon avis. »

2. Sur le supplice infligé aux adultères, voyez Aristophane, *Nuées*, v. 1079, p. 439 de la trad. de M. Artaud Lucien, *Peregrinus*, 9.

tre le froid et le chaud? — Assurément. — Ainsi celui qui veut commander doit s'exercer à supporter sans peine l'un et l'autre? — Sans aucun doute. — Si donc nous rangeons parmi les hommes capables de commander ceux qui supportent toutes ces incommodités avec constance, ne devons-nous pas ranger les gens incapables de le faire parmi ceux qui ne peuvent commander? — J'en conviens. — Eh bien, puisque tu connais la place que mérite chacune de ces deux classes d'hommes, as-tu déjà examiné quelle est celle que tu pourrais prendre exactement? — Pour moi, dit Aristippe, je suis loin de me ranger parmi ceux qui veulent commander. Il me semble qu'il est tout à fait d'un insensé, quand c'est déjà pour lui une grande affaire de pourvoir à ses besoins, de ne pas se contenter de cela, mais de s'imposer encore la charge de pourvoir à ceux de ses concitoyens. Se refuser à soi-même tant de choses qu'on désire, et se mettre à la tête de l'État, pour se voir ensuite appelé en justice, parce qu'on n'aura pas fait tout ce que veut la cité, n'est-ce pas là le comble de la folie? Car enfin les cités prétendent se servir de leurs gouvernants, comme moi de mes esclaves. Moi, je veux que mes esclaves me préparent en abondance tout ce qui m'est nécessaire, mais qu'ils ne touchent à rien; et les cités croient que les gouvernants doivent leur procurer toutes sortes de biens, dont ils s'abstiendront eux-mêmes. Ceux donc qui veulent se donner beaucoup de peine et en causer aux autres, je les formerai comme nous l'avons dit, et je les rangerai parmi les gens propres à commander; mais, pour moi, je me range parmi ceux dont le désir est de mener la vie la plus douce et la plus agréable. » Alors Socrate : « Veux-tu donc que nous examinions qui mène la vie la plus agréable, des gouvernants ou des gouvernés? — Volontiers, répondit Aristippe. — Et d'abord, parmi les peuples que nous connaissons, en Asie, les Perses commandent, les Syriens, les Phrygiens et les Lydiens obéissent; en Europe, les Scythes commandent, les Méotes¹ leur sont soumis; en Libye, les Carthaginois gouvernent, les Libyens sont gouvernés. De ces peuples, lesquels crois-tu vivre le plus agréablement? Et chez les Grecs, parmi lesquels tu te trouves, quels sont ceux qui te paraissent mener la vie la plus agréable, ceux qui commandent ou ceux qui obéissent? — Mais moi, dit Aristippe, je n'entends

1. Peuples voisins du Palus-Méotis ou mer d'Azof.

pas non plus me réduire en esclavage. Il me semble qu'il y a une route moyenne, où je m'efforce de marcher, entre le pouvoir et la servitude; or, c'est la liberté, qui conduit le plus sûrement au bonheur. — Très-bien, dit Socrate; si ce chemin, qui passe entre le pouvoir et la servitude, ne passait pas non plus à travers les hommes, ce que tu dis là aurait peut-être quelque valeur; mais si, vivant au milieu des hommes, tu ne veux ni commander, ni obéir, ni servir de bon gré ceux qui commandent, tu n'ignores pas, je pense, que les plus forts savent faire gémir les plus faibles, soit en masse, soit un à un, et se les asservir. Ne vois-tu pas comme ils coupent les moissons que d'autres ont semées, les arbres qu'ils ont plantés, comme ils livrent toute espèce d'assauts aux faibles et à ceux qui refusent de servir, jusqu'à ce qu'ils les aient amenés à préférer l'esclavage à une lutte avec de plus forts? Et parmi les particuliers, ne sais-tu pas que les courageux et les puissants asservissent à leur profit les impuissants et les lâches? — Aussi, moi, pour n'en point passer par là, je ne m'enferme pas dans une cité, mais je suis étranger partout. » Alors Socrate : « Voilà, certes, un artifice merveilleux que tu nous proposes! Car les étrangers, depuis que Sinis, Sciron et Procruste¹ sont morts, ne sont plus maltraités de personne. Mais aujourd'hui les gouvernants portent des lois dans leur patrie pour se mettre à l'abri de l'injustice; ils se créent, en dehors de ce qu'on nomme les liens naturels, des amis qui leur servent d'auxiliaires; ils entourent les villes de remparts, rassemblent des armées pour repousser les agressions injustes, et se ménagent même des alliances au dehors : cependant toutes ces précautions ne les garantissent pas de l'insulte. Et toi, qui n'as rien de pareil, qui passes presque tout ton temps sur les grandes routes où se commettent le plus d'attaques; toi qui, dans quelque ville que tu arrives, es moindre que le dernier des citoyens; toi qui te trouves enfin dans une situation où l'on est le plus exposé à l'injustice, tu t'imagines t'y soustraire, grâce à ta qualité d'étranger? Est-ce parce que les villes te garantissent publiquement la sûreté pour entrer et pour sortir, que tu as cette confiance? Ou bien crois-tu qu'un esclave de ton espèce ne serait utile à aucun maître? Qui voudrait, en effet, avoir dans sa maison un homme qui ne veut rien faire, et qui se plaît à la vie la plus somp-

1. Fameux brigands dont Thésée délivra la Grèce.

teuse¹? Or, examinons, à ce propos, comment les maîtres en usent avec de tels serviteurs. Ne corrigent-ils point leur gourmandise par la faim? Ne les empêchent-ils pas de voler en mettant sous clef tout ce qu'ils pourraient prendre; de fuir, en les chargeant de liens? Leur paresse n'est-elle pas réduite au travail par les coups? Mais plutôt, comment fais-tu toi-même, quand tu t'aperçois que tu as un domestique de cette trempe? — Je lui inflige toutes les corrections, jusqu'à ce que je l'aie contraint à servir. Mais, Socrate, ceux qui sont élevés pour le métier de roi, que tu m'as l'air de regarder comme le bonheur, en quoi diffèrent-ils de ceux qui souffrent par nécessité, s'ils se condamnent volontairement à endurer la faim, la soif, le froid, les veilles et les autres fatigues? Pour moi, je ne vois pas où est la différence que, de mon gré ou non, un fouet me déchire la peau, ou que mon corps, que je le veuille ou non, subisse toute espèce d'assauts. N'est-ce pas être fou par-dessus le marché, que de subir volontairement ces souffrances? — Quoi donc, Aristippe, dit Socrate, ne vois-tu pas cette différence entre les maux volontaires et ceux qui ne le sont pas, que celui qui consent à endurer la faim peut manger dès qu'il le voudra, que celui qui s'est condamné à la soif peut boire dès qu'il le veut, et de même pour tout le reste; mais l'homme qui souffre par nécessité peut-il, quand il le veut, cesser de souffrir? D'ailleurs, celui qui souffre volontairement se console de ses maux par une douce espérance, comme on voit les chasseurs supporter gaiement les fatigues par l'espoir d'une capture. Et encore est-ce bien peu de chose qu'une pareille récompense de ses peines; mais ceux qui travaillent pour avoir de bons amis ou pour triompher de leurs ennemis, pour se fortifier le corps et l'âme, et, par ce moyen, bien conduire leur maison, faire du bien à leurs amis, rendre service à leur patrie; comment ne pas croire qu'avec de tels objets devant les yeux ils supportent avec plaisir toutes les fatigues et qu'ils aient une vie heureuse, contents d'eux-mêmes, loués et enviés des autres hommes? Il y a plus : les habitudes de mollesse et les plaisirs faciles ne peuvent, au dire des gymnastes, donner au corps une bonne complexion, ni faire pénétrer dans l'âme aucune connaissance estimable; au contraire, les exercices qui veulent de la constance nous conduisent à de belles et bonnes

1. Cf. Lucien, *Sectes à l'encan*, 42.

actions, comme le disent les grands hommes. Hésiode dit quelque part ¹ :

Le vice est d'un accès engageant et facile,
La route en est unie et près du voyageur;
Mais devant la vertu debout est la Sueur
Que les dieux ont commise à ce poste sublime
Et d'abord le sentier qui conduit à la cime
Est âpre, raboteux, difficile à tenir;
Mais en gagnant le haut, on le voit s'aplanir.

Épicharme² aussi rend le même témoignage dans ce vers :

Le bonheur est un bien que nous vendent les dieux³.

Et dans un autre endroit il dit encore :

Méchant, fuis la mollesse, ou bien crains la douleur.

Le sage Prodicus⁴, dans son ouvrage sur Hercule, dont il a fait plusieurs lectures publiques, exprime les mêmes idées sur la vertu. Voici à peu près ce qu'il dit, autant que je me le rappelle. Il raconte qu'Hercule, à peine sorti de l'enfance, à cet âge où les jeunes gens, déjà maîtres d'eux-mêmes, laissent voir s'ils entreront dans la vie par le chemin de la vertu ou par celui du vice, se retira dans la solitude et s'assit incertain sur la route qu'il allait choisir. Deux femmes de haute taille se présentent à ses yeux : l'une décente et noble, le corps paré de sa pureté naturelle, les yeux pleins de pudeur, l'extérieur modeste, les vêtements blancs ; l'autre chargée d'embonpoint et de mollesse, la peau fardée pour se donner une apparence de couleurs plus blanches et plus vermeilles, cherchant par son maintien à paraître plus droite qu'elle ne l'est naturellement, les yeux largement ouverts, une parure étudiée

1. *Trav. et jours*, v. 285 et suivants.

2. Épicharme, né à Céos, poète et philosophe pythagoricien, florissait en Sicile vers 440 avant J. C. Il passe pour avoir inventé ou du moins perfectionné la comédie.

3. Voltaire a dit :

Le bonheur est un bien que nous vend la nature.

4. Prodicus d'Iulis, dans l'île de Céos, disciple de Protagoras, donna dans Athènes des leçons d'éloquence et eut pour disciples Euripide, Socrate, Thérémène et Isocrate. Aristophane s'est moqué de lui dans les *Nuées* et les *Oiseaux*. Pour le bel apologue d'*Hercule au carrefour*, cf. saint Basile, *Disc. aux jeunes gens*, chap. iv ; Cicéron, *De offic.*, I, xxxii ; Lucien, *le Songe*, t. I, p. 3 de notre traduction. — Voyez, pour l'indication des autres imitations, la note de M. H. Martin, p. 13 de son édition classique des *Mémoires sur Socrate*.

pour faire briller ses charmes, se contemplant sans cesse, observant si quelque autre la regarde, et tournant souvent la tête afin de voir son ombre. Arrivées plus près d'Hercule, tandis que la première conserve la même démarche, la seconde, voulant la prévenir, court vers le jeune héros et lui dit : « Je te vois, Hercule, incertain de la route que tu dois suivre dans la vie : si tu veux me prendre pour amie, je te conduirai par la route la plus agréable et la plus facile, tu goûteras tous les plaisirs, et tu vivras exempt de peine. D'abord tu ne t'occuperas ni de guerres, ni d'affaires, mais tu ne cesseras d'examiner¹ quels mets et quelles boissons t'agrément le plus, les objets qui peuvent réjouir tes yeux et tes oreilles, flatter ton odorat ou ton toucher, quelles affections auront le plus de charmes pour toi, comment tu dormiras avec le plus de mollesse, comment avec le moins de peine tu pourras te procurer toutes ces jouissances. Si jamais le soupçon te vient de manquer de ce qui est nécessaire pour te donner des douceurs, ne crains pas que je t'engage à travailler et à peiner du corps et de l'esprit pour les acquérir ; tu tireras profit du labeur des autres, et tu ne t'abstiendras de rien de ce qui pourra t'apporter quelque gain : car je donne à ceux qui me suivent la faculté de prendre leurs avantages partout. »

Hercule, après avoir entendu ces mots : « Femme, dit-il, quel est ton nom ? — Mes amis, répond-elle, me nomment la Félicité, et mes ennemis, pour me donner un nom odieux, m'appellent la Perversité. » Alors l'autre femme s'avançant : « Je viens aussi vers toi, Hercule, dit-elle ; je connais ceux qui t'ont donné le jour, et, dès ton enfance, j'ai pénétré ton caractère. Aussi j'espère, si tu prends la route qui mène vers moi, que tu seras un jour l'auteur illustre de beaux et glorieux exploits, et que moi-même je me verrai plus honorée et plus considérée par les hommes vertueux. Je ne t'abuserai point par des promesses de plaisirs, mais je t'exposerai ce qui est avec vérité, et tel que les dieux l'ont établi. Ce qu'il y a de réellement honnête et beau, les dieux n'en accordent rien aux hommes sans peine et sans soin. Mais si tu veux que les dieux te soient propices, il faut rendre hommage aux dieux ; si tu veux que tes amis te chérissent, tu dois faire du bien à tes amis ; si tu désires qu'un pays t'honore, tu dois rendre

1. Je lis, avec M. H. Martin, *ελεπούμενος διεση* au lieu de *εση δή*, donné par Weiske, et *δισση* par Dindorf. et je traduis en conséquence.

service à ce pays ; si tu souhaites que la Grèce tout entière admire ta vertu, tu dois essayer d'être utile à la Grèce ; si tu veux que la terre te donne ses fruits en abondance, tu dois cultiver la terre ; si tu préfères t'enrichir par les troupeaux, tu dois prendre soin des troupeaux ; si tu aspirés à devenir grand par la guerre, si tu veux rendre libres tes amis et triompher de tes ennemis, tu dois apprendre l'art de la guerre auprès de ceux qui le possèdent, et t'exercer à mettre en pratique leurs leçons ; si tu veux acquérir la force du corps, tu dois habituer ton corps à se soumettre à l'intelligence et l'exercer par les travaux et les sueurs. »

La Perversité reprenant alors, au dire de Prodicus : « Comprends-tu, Hercule, dit-elle, combien est pénible et longue la route du bonheur que cette femme vient de te tracer ? Mais moi, c'est par un chemin facile et court que je te conduirai au bonheur. » Alors la Vertu : « Misérable, s'écrie-t-elle, quels biens possèdes-tu donc ? quels plaisirs peux tu connaître, toi qui ne veux rien faire pour les acheter ? Tu ne laisses pas même naître le désir ; mais, rassasiée de tout avant d'avoir rien souhaité, tu manges avant la faim, tu bois avant la soif ; pour manger avec plaisir, tu es à la piste des cuisiniers ; pour boire avec plaisir, tu te procures des vins à grands frais, et, pendant l'été, tu cours cherchant de la neige de toutes parts¹ ; pour goûter un sommeil agréable, tu te procures non-seulement des couvertures moelleuses, mais des lits penchés sur des supports flexibles². Car ce n'est pas la fatigue, mais l'oisiveté, qui te fait désirer le sommeil. En amour, tu provoques le besoin avant de l'éprouver, tu emploies mille artifices, et tu te sers des hommes comme de femmes. C'est ainsi, en effet, que tu formes tes amis ; la nuit, tu les dégradés, et le jour tu les endors pendant les instants les plus précieux. Immortelle, tu as été rejetée par les dieux, et les hommes de bien te méprisent : le son le plus flatteur de tous, celui d'une louange³, n'est jamais arrivé à ton oreille, et jamais tu n'as contemplé le plus ravissant des spectacles, car jamais tu n'as contemplé une bonne action faite par toi. Qui voudrait ajouter foi à tes paroles ? qui voudrait te secourir dans le besoin ? Quel homme

1. Sur l'emploi de la neige comme réfrigérant de l'eau, voy. Plin., *Hist. nat.*, XIX, 29, xxxix, xxxxi, xxxiii, et Martial, *Épigr.*, XIV, 417.

2. C'est le sens plausible que Schneider donne au mot ὑπόβαθρα, qui peut signifier aussi un marchepied.

3. Voy. le mot de Thémistocle rapporté par Cicéron, *pro Archia*, 9.

de bon sens oserait se mêler à ton bruyant cortège ? Ceux qui te suivent, s'ils sont jeunes, ont un corps impuissant ; vieux, une âme abrutie ; alourdis, durant leur jeunesse, par un embonpoint fruit de l'oisiveté, ils sont amaigris par une vieillesse laborieuse ; rougissant de ce qu'ils ont fait, accablés de ce qu'ils ont à faire, ils ont volé de plaisirs en plaisirs dans le premier âge, et se sont réservé les peines pour la fin de leur vie. Moi, au contraire, je suis avec les dieux ; je suis avec les gens de bien : nulle belle action ne se fait sans moi chez les dieux, ni chez les hommes ; plus que personne, je reçois des dieux et des hommes de légitimes honneurs, compagne chérie du travail de l'artisan, gardienne fidèle de la maison du maître, protectrice bienveillante du serviteur, aimable associée dans les travaux de la paix, alliée constante dans les fatigues de la guerre, intermédiaire dévouée de l'amitié. Mes amis jouissent avec plaisir et sans apprêt des aliments et des boissons, car ils attendent le désir pour manger et pour boire. Le sommeil leur est plus agréable qu'aux oisifs ; ils l'interrompent sans chagrin, et ne lui sacrifient point leurs affaires. Les jeunes gens sont heureux des éloges des vieillards, et les vieillards reçoivent avec bonheur les respects de la jeunesse ; ils aiment à se rappeler leurs actions passées, et ils trouvent du charme à celles qu'ils doivent accomplir aujourd'hui ; par moi, ils sont aimés des dieux, chers à leurs amis, honorés de leur patrie. Quand est venue l'heure fatale, ils ne se couchent pas dans un oubli sans honneur ; mais leur mémoire fleurit célébrée d'âge en âge. Voilà comment, Hercule, fils de parents vertueux, tu peux en travaillant acquérir le suprême bonheur.

« C'est à peu près ainsi que Prodicus raconte la leçon donnée à Hercule par la Vertu ; mais il ornait ses pensées d'une expression plus relevée que je ne le fais en ce moment. Songes-y donc bien, Aristippe, et fais quelques efforts pour régler la conduite que tu dois tenir pendant le reste de ta vie. »

CHAPITRE II.

Lamproclès, fils aîné de Socrate, était irrité contre sa mère; Socrate le rappelle aux devoirs de la reconnaissance et de la piété filiale.

S'étant aperçu que Lamproclès¹, l'aîné de ses fils, était irrité contre sa mère : « Dis-moi, mon enfant, lui demanda-t-il, sais-tu qu'il y a certains hommes qu'on appelle ingrats ? — Je le sais, répondit le jeune homme. — Sais-tu donc aussi ce qu'ils font pour recevoir ce nom ? — Oui; l'on appelle ingrats ceux qui ont reçu des bienfaits, et qui, le pouvant, n'en témoignent pas de reconnaissance. — Ne vois-tu pas que l'on range les ingrats parmi les hommes injustes ? — Je le vois. — T'es-tu donc déjà demandé si, de même qu'il est injuste de rendre ses amis esclaves, tandis qu'il est juste d'asservir ses ennemis, de même aussi il est injuste d'être ingrat envers ses amis, et juste de l'être envers ses ennemis ? — Assurément; et je crois que celui qui ne s'efforce pas de témoigner de la reconnaissance à un bienfaiteur, soit ami, soit ennemi, est un homme injuste. — Eh bien! s'il en est ainsi, l'ingratitude est donc une pure injustice. » Lamproclès en convint. « Et un homme est d'autant plus injuste qu'il se montre ingrat après avoir reçu plus de bienfaits? » Il en convint encore. « Eh bien! où trouverons-nous jamais personne qui ait reçu plus de bienfaits que les enfants n'en reçoivent de leurs parents? Ce sont les parents qui les ont fait passer du néant à l'être, au spectacle de tant de merveilles, à la jouissance de tant de biens que les dieux ont donnés à l'homme : et ces biens nous semblent si précieux, que tous, tant que nous sommes, nous ne craignons rien tant que de les perdre. Aussi les cités ont-elles établi la peine de mort contre les plus grands crimes, comme le châtiment le plus effrayant pour arrêter l'injustice.

« Sans doute tu ne te figures pas que c'est exclusivement pour les plaisirs de l'amour que les hommes cherchent à avoir des enfants, puisque les rues et les maisons sont pleines de

1. Socrate eut de Xanthippe, sa seconde femme, trois fils qui sont, par ordre d'âge, Lamproclès, Sophronisque et Ménexène. S'il faut en croire Sénèque, aucun d'eux ne fit honneur à son père.

moyens de se satisfaire ; mais on nous voit considérer quelles femmes nous donneront les plus beaux enfants, et c'est à celles-là que nous nous unissons pour réaliser notre espoir. L'époux nourrit donc avec lui celle qui l'aide à devenir père ; il amasse d'avance pour ses futurs enfants tout ce qu'il croit devoir leur être utile durant leur vie, et il en fait la plus ample provision possible. La femme reçoit et porte ce fardeau qui l'alourdit et qui met ses jours en péril ; elle donne à son enfant une part de sa propre substance ; puis, après une gestation et un enfantement plein de douleurs, elle nourrit et soigne, sans aucun retour, un enfant qui ne sait pas de qui lui viennent ces soins affectueux, qui ne peut pas même faire connaître ce dont il a besoin, tandis que la mère cherche à deviner ce qui lui convient, ce qui peut lui plaire, et qu'elle le nourrit jour et nuit, au prix de mille fatigues, et sans savoir quel gré la payera de ses peines. Mais c'est peu de nourrir les enfants : dès qu'on les croit en âge d'apprendre quelque chose, les parents leur communiquent toutes les connaissances utiles qu'ils possèdent eux-mêmes ; ou bien, ce qu'ils croient un autre plus capable de leur enseigner, ils les envoient l'apprendre auprès de lui, sans épargner la dépense ni les soins, mais faisant tout pour que leurs fils deviennent les meilleurs possible. » A cela le jeune homme répondit : « Oui, certes, elle a fait tout cela et mille fois plus encore ; mais personne cependant ne pourrait supporter son humeur. » Alors Socrate : « Crois-tu donc, dit-il, que l'humeur sauvage d'une bête soit plus insupportable que celle d'une mère ? — Non vraiment, du moins d'une mère telle que la mienne. — Est-ce que par hasard elle t'aurait fait quelque morsure ou lancé une ruade, comme tant de gens en reçoivent des bêtes ? — Mais, par Jupiter, elle dit des choses qu'on ne voudrait pas entendre au prix de la vie. — Et toi, dit Socrate, combien, depuis ton enfance, ne lui as-tu pas causé de désagréments insupportables, et de parole, et d'action, et le jour, et la nuit ? combien de soucis ne lui ont pas donnés tes maladies ? — Mais, du moins, je ne lui ai jamais rien dit, jamais rien fait dont elle eût à rougir. — Quoi donc ? Dois-tu trouver plus pénible d'entendre ce qu'elle te dit, qu'il ne l'est aux comédiens d'écouter les injures qu'ils se prodiguent mutuellement dans les tragédies ? — Mais, à mon avis, comme ils ne pensent pas que celui qui les injurie les injurie pour leur infliger une peine, ni que celui qui les menace les menace pour leur faire

du mal, ils endurent facilement ce qu'on leur dit. — Et toi, qui sais bien que ta mère, quoi qu'elle te dise, le dit sans songer à mal, mais qu'elle voudrait te voir aussi heureux que personne, tu t'irrites contre elle? Crois-tu donc que ta mère soit pour toi une ennemie? — Non, certes, je ne le crois point. » Alors Socrate : « Eh bien, cette mère qui t'aime, qui prend de toi tous les soins possibles quand tu es malade, afin de te ramener à la santé et que rien ne te manque, qui, en outre, prie les dieux de te prodiguer leurs bienfaits et s'acquitte des vœux qu'elle a faits pour toi, tu te plains de son humeur? Pour moi, je pense que, si tu ne peux supporter une telle mère, tu ne peux supporter rien de bon.

« Mais, dis-moi, crois-tu qu'il faille avoir des égards pour quelqu'un, ou ne chercher à plaire à personne, n'obéir à personne, ni à un stratège, ni à n'importe quel magistrat? — Oui, par Jupiter, il faut obéir. — Eh bien, dit Socrate, tu veux sans doute plaire à ton voisin, afin qu'il t'allume ton feu au besoin, qu'il te rende quelques bons offices, et qu'en cas d'accident il te porte volontiers de prompts secours? — Sans doute. — Eh quoi! un compagnon de voyage, de navigation, ou tout autre, est-il indifférent pour toi de l'avoir pour ami ou pour ennemi, ou bien crois-tu qu'on doive se donner la peine de gagner sa bienveillance? — Oui, vraiment. — Quoi donc? tu es prêt à avoir des attentions pour tous ces étrangers, et ta mère, qui te chérit plus que personne ne t'aime, tu ne crois pas lui devoir des égards? Ne sais-tu pas que l'État n'a point souci de toutes les autres ingratitude, qu'il ne les poursuit point, et qu'il laisse en paix les obligés qui ne témoignent pas de reconnaissance, tandis que celui qui ne respecte pas ses parents, il le frappe d'un châtement, d'une déchéance, et l'exclut des magistratures¹, persuadé que les sacrifices publics ne sauraient être saintement offerts par un pareil sacrificateur, et qu'il n'y a pas d'action belle et honnête qui puisse être faite par un tel homme? Et, par Jupiter, si un citoyen n'a pas honoré la tombe de ses parents qui ne sont plus, l'État lui en demande compte dans les enquêtes ouvertes sur les futurs magistrats. Toi donc, mon fils, si tu es sage, tu prieras les dieux de te pardonner tes offenses envers ta mère, dans la crainte qu'ils ne te regardent comme un ingrat et ne te refu-

1. Une loi de Solon autorisait les poursuites non-seulement contre les outrages directs faits aux parents, mais aussi contre l'ingratitude et le manque de soin de leurs enfants.

sent leurs bienfaits : et pour les hommes, tu prendras garde aussi qu'instruits de ton manque de respect pour tes parents, ils ne te méprisent tous et ne te laissent privés d'amis. Car s'ils pensaient que tu fusses ingrat envers tes parents, aucun d'eux ne te croirait capable de reconnaître un bienfait. »

CHAPITRE III.

Pour réconcilier deux frères, Chéréphon et Chérécrate, Socrate expose à celui-ci les avantages de l'amitié fraternelle.

Chéréphon et Chérécrate¹, deux frères qui lui étaient connus, vivaient mal ensemble; Socrate s'en étant aperçu, et voyant un jour Chérécrate : « Dis-moi, Chérécrate, lui demanda-t-il, ne serais-tu point par hasard de ces hommes qui croient les richesses plus avantageuses que des frères, et cela, bien que les richesses soient dépourvues de raison, tandis qu'un frère est un être raisonnable; qu'elles aient besoin d'être défendues, tandis qu'il peut nous défendre; qu'elles soient en nombre infini, tandis qu'il est unique? C'est encore une chose étonnante, que l'on se croie lésé d'avoir des frères dont on ne possède pas les biens, tandis qu'on ne se plaint pas d'avoir des concitoyens qui vous fassent tort de leurs richesses; mais plutôt l'on calcule qu'il vaut mieux habiter avec un grand nombre et posséder sans crainte des ressources suffisantes, que de vivre seul et de jouir sans sécurité de la fortune de tous les citoyens; puis, quand il s'agit de frères, on méconnaît cette vérité. D'autre part, ceux qui peuvent acheter des esclaves en achètent pour avoir des aides dans leurs travaux; ils s'attachent des amis, pour trouver près d'eux du secours, et ils négligent leurs frères, comme si l'on trouvait des amis parmi ses concitoyens, et que l'on n'en trouvât point parmi ses frères. Et pourtant c'est beaucoup pour inspirer l'amitié, que d'être nés des mêmes parents; c'est beaucoup d'avoir été nourris ensemble, puisque les animaux eux-mêmes ont une sorte de tendresse pour ceux qui ont été nourris avec eux. D'ailleurs, les autres hommes respectent plus ceux qui ont

1. Sur ces deux frères, voyez plus haut page 43, note 4.

des frères que ceux qui n'en ont point, et ils osent moins s'attaquer à eux. » Alors Chérécrate : « Certes, Socrate, dit-il, si le désaccord était léger, il serait juste de supporter son frère et de ne pas s'éloigner de lui pour de faibles motifs : car c'est, comme tu le dis, un grand bien qu'un frère, lorsqu'il est tel qu'il doit être; mais quand il s'en faut du tout au tout, quand on trouve en lui absolument le contraire, le moyen de tenter l'impossible ? » Alors Socrate : « Voyons, Chérécrate, dit-il, Chéréphon déplaît-il à tout le monde comme il te déplaît, ou bien y a-t-il des personnes auxquelles il agrée ? — C'est précisément pour cela, Socrate, que j'ai raison de le haïr : il sait plaire aux autres; mais moi, partout où il se trouve, il me nuit par ses actions et ses paroles, au lieu de m'être utile. — Ne se peut-il pas, reprit Socrate, que, semblable à un cheval qui fait mal au cavalier inhabile qui essaye d'en user, un frère fasse mal à un frère inhabile qui essaye d'en user ? — Comment moi, repartit Chérécrate, ne saurais-je point user de mon frère, quand je sais répondre à de bonnes paroles par de bonnes paroles, à de bons offices par de bons offices ? Cependant si quelqu'un essaye de me chagriner par ses paroles et par ses actions, je ne saurais lui dire une bonne parole, ni lui rendre un bon office; je n'essayerai même pas. » Alors Socrate : « Tes discours sont étranges, Chérécrate. Si tu avais un chien qui gardât bien tes troupeaux et caressât tes bergers, mais qui grondât à ton approche, au lieu de te mettre en colère, tu essayerais de l'adoucir par de bons traitements; et ton frère, que tu avoues être un grand bien dès lors qu'il est disposé pour toi comme il doit l'être, toi qui te prétends un homme capable de bien dire et de bien agir, tu n'essayes pas de mettre tout en œuvre pour te concilier son affection ? » Alors Chérécrate : « Je crains, Socrate, dit-il, de ne pas avoir assez de sagesse pour rendre Chéréphon tel qu'il doit être envers moi. — Mais cependant, dit Socrate, il me semble que tu n'as pas besoin d'employer des artifices nombreux et extraordinaires; il suffit de ce que tu sais pour le gagner et te valoir son estime. — Pourquoi ne t'empresses-tu pas de me dire si tu me connais pour cela quelque philtre, dont je ne me sais point en possession ? — Dis-moi, si tu voulais amener quelqu'un de ta connaissance, offrant un sacrifice, à t'inviter à dîner, que ferais-tu ? — Évidemment, je commencerais par l'inviter moi-même, lorsque je sacrifierais. — Et si tu voulais engager un de tes amis, lorsque tu ferais un voyage, à s'occuper de tes

affaires, que ferais-tu ? — Évidemment, j'essayerais à m'occuper le premier des siennes, quand il ferait un voyage. — Et si tu voulais disposer un étranger à te recevoir, lorsque tu irais dans sa ville, que ferais-tu ? — Évidemment je serais le premier à le recevoir quand il viendrait à Athènes; et, si je désirais qu'il m'aidât à terminer les affaires pour lesquelles je serais venu, évidemment je serais le premier à faire pour lui la même chose. — Ainsi tu connais tous les philtres qui sont au pouvoir des hommes, et tu en faisais mystère depuis longtemps. Craindrais-tu donc de te déshonorer, si tu prévenais ton frère par de bons traitements? Cependant on regarde comme un homme digne de tous éloges celui qui sait le premier nuire à ses ennemis et servir ses amis. Si Chéréphon m'avait paru plus prompt que toi à donner l'exemple de ces bonnes dispositions, j'aurais essayé de l'amener à faire les premiers pas pour gagner ton amitié; mais maintenant il me semble que tu serais plus capable de commencer cette œuvre. » Alors Chérécrate : « En vérité, Socrate, dit-il, tu tiens des discours étranges; tu dis des choses qui ne sont pas dignes de toi; tu veux que moi, qui suis le plus jeune, je fasse les premières démarches : cependant, chez tous les hommes, c'est le contraire qui a force de loi; l'aîné passe le premier en tout, soit pour l'action, soit pour la parole. — Comment, dit Socrate, n'est-ce pas le plus jeune qui doit, selon l'usage établi partout, céder le pas à l'aîné lorsqu'il le rencontre, se lever de son siège, lui faire les honneurs d'un lit de repos moelleux, lui laisser la parole? N'hésite pas, mon bon; essaye d'adoucir ton frère, et bientôt il se rendra complètement. Ne vois-tu pas comme il est noble et généreux ? Les petites âmes ne se laissent prendre qu'à force de présents; mais les hommes bons et vertueux, c'est, avant tout, par des marques d'amitié qu'on se les attache. » Alors Chérécrate : « Mais si, malgré ce que je fais, il ne devient pas meilleur pour moi ? — Que risques-tu donc, reprit Socrate, sinon de faire voir que tu es un honnête homme et un bon frère, tandis qu'il est vil et indigne de bienveillance ? Mais je ne pense pas qu'il arrive rien de tel; je crois que, dès qu'il se sentira provoqué à cette lutte, il rivalisera avec toi pour te surpasser en bonnes paroles et en bons procédés. Maintenant, en effet, vous êtes dans la situation où se

1. Pour ces marques de déférence accordées à l'âge, cf. *Cyropédie*, VIII, vii, Hiéron, VII, et comparez avec Homère, *Iliad.*, IX, v. 618; *Odyssée*, XXIV, v. 254; Aristophane, *Nuées*, v. 981.

trouveraient les deux mains, que Dieu a faites pour s'aider mutuellement, si elles oubliaient cette destination pour se faire obstacle, ou les deux pieds, faits par une intention divine pour agir de concert, si, contrairement à ce but, ils cherchaient à s'entraver l'un l'autre. Ne serait-ce pas le comble de l'ignorance et de la folie, de tourner à notre dommage ce qui a été fait pour notre utilité? Eh bien! il me semble que Dieu, en créant deux frères, avait en vue leur utilité réciproque, plus encore que celle des mains, des pieds, des yeux et du reste, dont il a donné aux hommes le couple fraternel. Les mains ne pourraient saisir à la fois, s'il le fallait, deux objets éloignés de plus d'une orgye¹, ni les pieds aller à la fois sur deux points éloignés d'une orgye; les yeux mêmes, qui semblent avoir une portée bien plus étendue, ne peuvent voir à la fois par devant et par derrière les objets les plus rapprochés; mais deux frères qui s'aiment, quelle que soit la distance qui les sépare, peuvent agir de concert et se servir mutuellement. »

CHAPITRE IV.

Un bon ami est le plus précieux de tous les biens².

J'ai entendu Socrate dire, en parlant des amis, des choses dont on pourrait profiter largement pour apprendre à en acquérir et à en user. Il disait qu'il entendait répéter à beaucoup de personnes que le plus précieux de tous les biens est un ami sûr et vertueux, mais qu'il voyait chacun s'occuper en général de toute autre chose que de l'acquisition des amis. Il voyait, disait-il, tout le monde mettre ses soins à acquérir des maisons, des champs, des esclaves, des troupeaux, des meutes, et s'efforcer de garder ce qu'il a; mais un ami, que l'on dit être le plus précieux de tous les biens, il ne voyait personne se soucier de l'acquérir, et, une fois acquis, de le conserver. Que des amis ou des esclaves soient malades, il voyait, disait-il, des gens faire venir les médecins auprès des esclaves et s'empresse de mettre tout le reste en œuvre pour

1. Deux mètres.

2. Comparez avec le traité de Cicéron *De amicitia*, notamment les chapitres xv et xvi.

leur rendre la santé ; les amis, ils les considéraient comme rien : amis ou esclaves venant à mourir, ils pleurent les esclaves, et regardent leur mort comme une perte ; quant aux amis, ils croient n'avoir rien perdu ; ils ne laissent sans soin ni surveillance aucune de leurs possessions, mais ils négligent les amis qui réclament leurs soins. Il ajoutait à cela qu'il voyait la plupart des hommes connaître fort bien le nombre de tous les objets qu'ils possèdent, si considérable qu'il soit ; pour leurs amis, si peu nombreux qu'ils paraissent être, non-seulement ils en ignorent le nombre, mais quand on leur en demande la liste, et qu'ils essayent de la donner, ceux qu'ils y avaient d'abord inscrits, ils les effacent ensuite : tant ils s'inquiètent de ces amis !

Et pourtant, à quel bien peut-on comparer un ami sincère, sans qu'il paraisse préférable ? Quel cheval, quel attelage est aussi utile qu'un bon ami ? Quel esclave est aussi dévoué, aussi fidèle ? Quelle possession peut offrir autant d'avantages ? Un bon ami est toujours prêt à se substituer à son ami dans tout ce qui lui manque, soit pour la gestion de ses affaires particulières, soit pour celles de l'État ; s'il veut rendre un service à quelqu'un, il lui vient en aide ; si quelque crainte le trouble, il arrive à son secours, partageant ses dépenses et ses démarches, employant de concert avec lui la persuasion ou la violence, le charmant toujours dans le bonheur, le relevant sans cesse dans l'adversité. Les services que les mains rendent à chacun de nous, ce que font les yeux pour la vue, les oreilles pour l'audition, les pieds pour la marche, n'est pas au-dessus de ce que fait un ami dévoué : souvent même ce qu'on n'a pas fait pour soi-même, ce que l'on n'a ni vu, ni entendu, ni parcouru, un ami l'exécute pour son ami. Il est pourtant quelques hommes qui s'efforcent de soigner des arbres pour en recueillir les fruits ; mais, lorsqu'il s'agit du plus productif de tous les biens, de ce qu'on appelle un ami, la plupart se montrent insouciants et paresseux à en prendre soin.

CHAPITRE V.

Pour avoir de vrais amis, il faut s'en montrer digne.

Je l'ai entendu, un autre jour, tenir un langage bien capable de faire rentrer en lui-même son auditeur, et de l'amener à considérer quel degré d'estime il méritait auprès de ses amis. Ayant vu qu'un de ceux qui le fréquentaient négligeait son ami accablé par la pauvreté, il s'adressa à Antisthène¹ en présence de cet indigne ami et de beaucoup d'autres personnes : « Dis-moi, Antisthène, lui demandait-il, y a-t-il un tarif pour les amis, comme pour les esclaves ? Parmi les esclaves, l'un vaut deux mines², l'autre pas même la moitié d'une ; celui-ci en vaut cinq, celui-là six. Nicias³ même, fils de Nicératus, paya, dit-on, un talent l'intendant de ses mines d'argent⁴. J'examine donc si, de même qu'il y a un tarif pour les esclaves, il y en a un pour les amis. — Oui, par Jupiter, dit Antisthène ; il est tel homme que je voudrais mieux avoir pour ami que d'avoir deux mines, tel autre que je ne préférerais pas à la moitié d'une, tel dont je donnerais jusqu'à dix mines, tel autre enfin que je payerais de toute ma fortune et de tous mes revenus. — Donc, reprit Socrate, s'il en est ainsi, il serait bon que chacun examinât à quel taux il doit être estimé par ses amis, et s'efforçât de valoir le plus possible, afin de risquer moins de s'en voir abandonné. Car, pour ma part, j'entends souvent dire à l'un que son ami l'a trahi, à l'autre qu'il s'est vu préférer une mine par l'homme à l'amitié duquel il croyait. Je me demande donc, en voyant tout cela, si, de même qu'on vend un mauvais esclave et qu'on le cède au prix qu'on en trouve, un mauvais ami, dont on trouve plus que la

1. Antisthène, disciple de Gorgias, puis de Socrate, florissait vers l'an 366 avant J. C. Il fut le chef de l'école des Cyniques. On le voit figurer à plusieurs reprises dans Xenophon.

2. Une mine équivalait à 92 fr. 68 c. de notre monnaie.

3. Nicias, dont Plutarque a raconté la vie, possédait une très-grande fortune, qui provenait surtout de l'exploitation des mines d'argent de Laurium. — Le talent, monnaie, valait plus de 5000 francs.

4. Voy. plus loin *les Revenus*.

valeur, ne doit pas être mis en vente et vendu ; mais je vois qu'on ne vend jamais les bons esclaves, et qu'on n'abandonne jamais les bons amis. »

CHAPITRE VI.

Ce qu'il faut faire pour choisir et gagner des amis.

Il me semblait encore, à propos des qualités qu'on doit chercher dans ses amis, donner des conseils pleins de sens, lorsqu'il parlait ainsi : « Dis-moi, Critobule ¹, si nous avons besoin d'un bon ami, que faudrait-il considérer d'abord ? Avant tout, ne devrions-nous pas chercher un homme qui sût commander à son ventre, à son amour de la boisson, à la lubricité, au sommeil, à la paresse ? Car celui qui obéit à tous ces penchans ne saurait rien faire d'utile ni à lui-même ni à un ami. — Par Jupiter, il en est incapable. — Il te semble donc qu'il faudrait s'éloigner d'un homme asservi par de telles passions ? — Tout à fait. — Mais quoi ! celui qui aime la dépense, qui ne peut se suffire à lui-même, qui toujours a besoin des autres, qui ne peut rendre si on lui prête, qui se fâche si on ne lui prête pas, ne serait-ce pas aussi, à ton avis, un ami fort incommode ? — Assurément. — Il faudrait donc encore s'éloigner d'un tel homme ? — Il faudrait s'en éloigner. — Et maintenant, celui qui sait augmenter sa fortune, mais qui désire entasser de grandes richesses, et qui, par cela même, se montre difficile en affaires, aime à recevoir et ne veut rien rendre ? — Celui-là, dit Critobule, me paraît encore pire que le précédent. — Eh bien, celui qui a la passion de thésauriser, et qui n'a jamais d'autre préoccupation que de savoir par où gagner ? — Il faut aussi s'en éloigner, ce me semble ; car il serait inutile à un ami. — Et maintenant, le querelleur, qui veut faire à ses amis une foule d'ennemis ? — C'est un homme à fuir, par Jupiter ! — Mais l'homme qui, sans avoir aucun de ces défauts, se laisse faire du bien, sans songer à payer de retour ? — Celui-là aussi serait inutile.

1. C'était l'aîné des deux fils de Criton, que Platon a mis en scène dans le dialogue de ce nom. Criton se préoccupait beaucoup de l'éducation de ses enfans, et craignait de leur faire étudier la philosophie, à cause de la mauvaise réputation des sophistes.

Mais, Socrate, quel est donc l'homme que nous devons rechercher pour ami? — Celui, je pense, qui a les qualités contraires, maître de ses appétits sensuels, fidèle à ses serments, accommodant en affaires, plein d'émulation à ne pas rester en arrière avec ceux qui lui font du bien, mais à servir qui le sert. — Comment donc, Socrate, reconnaître en lui ces qualités, avant de le mettre à l'épreuve? — Pour juger les statuaires, dit-il, nous ne nous en rapportons point à leurs paroles; mais si nous en voyons un qui ait déjà exécuté de belles statues, nous nous en fions à lui pour la bonne exécution des autres. — Veux-tu donc dire que, si un homme s'est bien conduit avec les amis qu'il a déjà eus, il est évident qu'il se conduira de même avec ceux qu'il aura dans la suite? — Oui; un écuyer que j'aurais déjà vu bien conduire des chevaux me semblerait capable d'en bien conduire d'autres. — Soit; mais, lorsqu'un homme nous a paru digne de notre amitié, comment nous en faire un ami? — Avant tout, dit Socrate, il faut consulter les dieux et voir s'ils nous conseillent de nous en faire un ami. — Eh bien, reprit Critobule, si notre choix est confirmé par le consentement des dieux, peux-tu me dire comment il faut se mettre à la chasse de notre ami? — Par Jupiter, ce ne sera ni à la piste comme le lièvre, ni à la pipée comme les oiseaux, ni de force comme des ennemis: car de prendre un ami contre son gré, c'est une rude affaire: il est difficile de le retenir, même avec des liens, comme un esclave; de pareils traitements nous feraient des ennemis plutôt que des amis. — Comment donc nous faire des amis? — On dit qu'il y a certaines paroles magiques, qui, lorsqu'on les sait et qu'on les prononce, nous font des amis de qui nous voulons; qu'il y a des philtres dont la connaissance sert à se faire aimer de qui l'on veut. — Où irons-nous apprendre ces recettes? — Les paroles enchanteresses que les Sirènes adressaient à Ulysse, Homère te les a dites; elles commencent à peu près ainsi¹:

Approche, illustre Ulysse, honneur des Achéens!

— Mais Socrate, n'est-ce donc pas là le chant magique à l'aide duquel les Sirènes retenaient les autres hommes et les empêchaient de se dérober à leurs séductions? — Non; ce chant ne s'adressait qu'aux seuls amis de la vertu. — Tu m'as l'air

1. *Odyssée*, XII, v. 184.

de dire qu'il faut enchanter les hommes par des paroles telles que les louanges qu'ils entendent ne leur paraissent pas une raillerie. Autrement, nous nous ferions un ennemi, et nous serions repoussés si nous allions près d'un homme qui se sait petit, laid et faible, lui dire pour le louer qu'il est beau, grand et vigoureux. Mais connais-tu quelques autres enchantements? — Non; mais j'ai entendu dire que Périclès en possédait beaucoup, dont il se servait pour se faire aimer de ses concitoyens? — Et Thémistocle, comment a-t-il fait pour gagner leur amitié. — Par Jupiter, ce n'est pas avec des enchantements, mais en les entourant de ses bienfaits. — Tu veux dire sans doute. Socrate, que, si nous voulons acquérir un bon ami, nous devons être également honnêtes en paroles et en actions? — Croyais-tu donc, dit Socrate, qu'un méchant homme pût se procurer des amis vertueux? — C'est que j'ai vu, dit Aristobule, de méchants rhéteurs amis d'orateurs distingués, et des hommes sans connaissances militaires liés intimement avec les plus habiles généraux. — Eh bien, pour revenir à notre propos, connais-tu aussi des hommes inutiles, qui aient été capables de se faire des amis utiles? — Non, par Jupiter; mais, s'il est impossible au méchant de se lier d'amitié avec des gens honnêtes, je suis en peine de savoir s'il est facile, étant honnête soi-même, de trouver des amis parmi les hommes vertueux. — Ce qui t'embarrasse, Critobule, c'est que tu vois souvent des gens qui font le bien et qui s'abstiennent du mal, loin d'être amis, s'attaquer les uns les autres et se traiter plus indignement que ne feraient les derniers des hommes. — Et il n'y a pas, dit Critobule, que les particuliers qui agissent ainsi; mais les villes, même celles qui ont le plus d'amour pour tout ce qui est beau et le plus d'horreur pour tout ce qui est honteux, sont fréquemment en guerre les unes contre les autres. Lorsque j'y songe, je désespère tout à fait de pouvoir acquérir des amis: je vois que les méchants ne peuvent s'aimer entre eux; et, en effet, comment des êtres ingrats, négligents, cupides, sans foi et sans frein, pourraient-ils devenir amis? Aussi je pense que les méchants sont faits pour se haïr plutôt que pour s'aimer. De plus, comme tu le dis toi-même, les méchants ne sauraient former avec les bons un concert amical: car, quelle amitié possible entre ceux qui font le mal et ceux qui le détestent? Mais si les hommes mêmes qui pratiquent la vertu se divisent pour les premières places dans les cités, si la jalousie les

entraîne à une haine réciproque, où trouver des amis ? chez quels hommes rencontrer la bienveillance et la fidélité ? — Il y a dans tout cela, Critobule, reprit Socrate, diverses manières d'envisager les faits : naturellement les hommes ont le sentiment de l'amitié ; ils ont besoin les uns des autres, se laissent aller à la pitié, se donnent mutuellement des secours : ils le comprennent et en sont reconnaissants ; mais ils ont aussi le sentiment de l'inimitié. Quand leurs idées sur les biens et les plaisirs sont les mêmes, ils luttent pour y atteindre ; quand ils sont divisés d'opinions, ils se combattent entre eux : la guerre naît de la dispute et de la colère, la malveillance des désirs ambitieux, la haine de la jalousie. Et cependant l'amitié se glisse à travers tous les obstacles pour unir les cœurs vertueux : c'est que, grâce à la vertu, ils aiment mieux posséder sans agitation une fortune modérée, que de dominer sur tout par la guerre ; ils peuvent, quand ils ont faim ou soif, partager entre eux sans peine les aliments et la boisson ; quand ils sont épris d'un bel objet, se résister à eux-mêmes, pour ne pas affliger ceux qu'ils doivent respecter ; ils ne prennent des richesses que leur part légitime, sans aucune idée de cupidité, et de plus ils s'aident les uns les autres ; ils savent terminer leurs différends, non-seulement sans se causer de peine, mais encore à leur mutuel avantage, et empêcher la colère de s'emporter jusqu'au repentir ; enfin ils ôtent tout prétexte à l'envie, en partageant leurs richesses avec leurs amis, et en regardant les biens de leurs amis comme leurs biens propres. N'est-il donc pas naturel que les hommes vertueux, lorsqu'ils arrivent aux charges de l'État, loin de se nuire, se rendent de mutuels services ? Car pour ceux qui désirent les honneurs et l'autorité dans leur patrie, afin d'avoir toute licence de piller les fonds publics, de faire violence aux citoyens et de vivre dans la mollesse, ce sont des cœurs injustes, pervers, incapables d'aucun attachement. Mais l'homme qui recherche les honneurs afin de se mettre lui-même à l'abri de toute injustice et de prêter à ses amis un appui légitime ; qui, devenu magistrat, s'efforce d'être utile à sa patrie, est-il donc incapable de s'entendre avec un autre citoyen vertueux comme lui ? Lui sera-t-il moins facile, entouré d'hommes vertueux, de servir ses amis ? Sera-t-il moins puissant pour faire du bien à sa patrie, quand il sera soutenu par les honnêtes citoyens ?

« Il est évident que dans les combats gymniques, s'il était

permis aux plus forts de se réunir pour marcher contre les plus faibles, ils seraient vainqueurs dans toutes les luttes et remporteraient tous les prix. Or, on ne permet pas de procéder ainsi; mais, si dans les luttes politiques, où les hommes vertueux ont le dessus, on n'empêche pas un citoyen d'unir ses efforts à ceux d'un autre citoyen pour le bien de sa patrie, comment n'est-il pas avantageux, quand on a part au gouvernement, de s'attacher d'excellents amis, et de les avoir dans tout ce qu'on fait pour associés et pour appuis, plutôt que pour antagonistes? C'est encore une chose évidente que, si l'on a une lutte à soutenir, on aura besoin d'alliés, et en nombre d'autant plus grand, qu'on aura à combattre contre des hommes de mérite et de vertu. Or, il faut faire du bien à ceux qui veulent devenir nos alliés, afin de leur donner du courage; et alors il vaut beaucoup mieux faire du bien à un petit nombre d'hommes vertueux qu'à un plus grand nombre de méchants, puisqu'il faut rendre aux méchants beaucoup plus de services qu'aux gens de bien. Sois donc sans crainte, Critobule; essaye de devenir bon, et, une fois bon, mets-toi à la poursuite des cœurs vertueux. Peut-être pourrai-je bien t'aider quelque peu dans cette poursuite, étant un homme qui s'entend à aimer. Il est étonnant, quand j'envie l'amitié de quelqu'un, comme je m'emploie à lui inspirer la même affection que je ressens pour lui, à lui faire partager mon désir, à lui faire aimer mes relations amicales. Je vois que tu auras aussi besoin de cette science, lorsque tu voudras former quelque liaison; ne me cache donc pas ceux que tu voudras avoir pour amis: le soin que je mets à plaire à qui me plaît, m'a donné, je crois, une certaine expérience de la chasse aux hommes. »

Alors Critobule : « C'est là, Socrate, une science que je brûle depuis longtemps de connaître, surtout si elle me sert également avec ceux qui ont la beauté de l'âme et ceux qui ont la beauté du corps. — Mais, Critobule, repartit Socrate, ma science ne va pas jusqu'à n'avoir qu'à tendre la main pour arrêter ceux qui sont beaux. Je sais que les hommes fuyaient expressément Scylla¹, parce qu'elle jetait la main sur eux, tandis que les Sirènes, qui, au lieu de jeter les mains sur personne, charmaient de loin tout le monde, arrêtaient, dit-on, et séduisaient tous les auditeurs. — Eh bien ! dit Critobule, je ne jetterai les mains sur personne; si

1. Personnification des brisants de la mer de Sicile.

donc tu as quelque chose à me dire sur le moyen de gagner des amis, parle. — Jamais, dit Socrate, tu ne mettras bouche contre bouche. — Sois tranquille, je ne presserai plus mes lèvres sur les lèvres de quelqu'un, s'il n'est beau. — Te voilà tout de suite, Critobule, faisant le contraire de ce qu'il faut; ceux qui sont beaux ne souffrent pas volontiers ces libertés, mais ceux qui sont laids les tolèrent, convaincus qu'on les croit beaux sous le rapport de l'âme. » Alors Critobule : « Eh bien! mes baisers, en allant trouver ceux qui sont beaux, ne s'adresseront qu'à ceux qui sont bons : sois donc tranquille, et dis-moi l'art de chasser aux amis. » Alors Socrate : « Quand tu voudras te lier avec quelqu'un, tu me laisseras te dénoncer à lui, lui dire que tu l'admires et que tu désirerais être son ami. — Dénonce-moi, dit Critobule; je sais que personne ne déteste la louange. — Et si je t'accuse, en outre, d'éprouver une bienveillance née de ton admiration pour lui, ne croiras-tu pas que je te calomnie? — Loin de là, car j'éprouve moi-même de la bienveillance pour ceux que je suppose en éprouver pour moi. — Je pourrai donc dire tout cela à ceux dont tu voudras gagner l'amitié; et si tu m'autorises à dire encore que tu prends soin de tes amis, que ton plus grand bonheur est d'en avoir de vertueux, que tu es fier de leurs belles actions comme si c'étaient les tiennes, que tu es heureux de leur prospérité comme de la tienne propre, que pour assurer leur bien aucune peine ne rebute ta patience, que tu as pour maxime que la vertu d'un homme est de vaincre ses amis en bienfaits, ses ennemis en outrages; je crois que je pourrais t'être un auxiliaire fort utile dans ta chasse aux bons amis. — Pourquoi donc, repartit Critobule, me parler ainsi, comme si tu ne pouvais pas dire de moi tout ce que tu veux? — Non, par Jupiter, je ne le puis, moi qui un jour ai entendu dire à Aspasia¹

1. « Aspasia de Milet, fille d'Axiochus, femme d'une grande beauté, d'une moralité plus que suspecte, mais d'un esprit très-distingué, vint enseigner l'éloquence à Athènes, où les premiers personnages de la république suivirent ses leçons. Les maris y conduisaient leurs femmes. Socrate et Périclès furent au nombre de ses auditeurs, et on peut voir dans le *Ménon* de Platon, malgré une légère teinte d'ironie dans le préambule de ce dialogue, quel cas Socrate faisait de ses talents. Périclès répudia sa femme pour épouser Aspasia, qui exerça une grande influence sur les affaires politiques de la Grèce. Ici Xénophon nous fait connaître une réflexion fort sensée d'Aspasia sur la manière d'arranger des mariages. Peut-être s'occupait-elle de cette bonne œuvre, depuis qu'elle avait épousé son élève Périclès. Lorsqu'il fut mort, elle se remarria, dit-on, à Lysiclès, riche marchand de bestiaux, qui,

que les bonnes entremetteuses¹, en ne disant que la vérité, réussissent fort bien à marier les hommes, tandis que leurs folles louanges ne servent de rien, attendu que les époux trompés se détestent mutuellement et maudissent l'entremetteuse. Or, je suis convaincu qu'elle a raison, et je crois ne pouvoir, lorsque je parlerai de toi, te donner aucune louange qui ne soit vraie. — Ainsi, Socrate, tu es assez mon ami pour m'aider à en trouver, si j'ai quelque qualité pour en avoir; sinon tu ne voudrais rien imaginer, rien dire dans mon intérêt? — Penses-tu donc, Critobule, que je te servirais mieux en te donnant de fausses louanges, qu'en t'engageant à faire des efforts pour être homme de bien? Si cela n'est pas évident pour toi, juges-en par ce que je vais te dire : supposons que j'aïlle faire un faux éloge de toi à un pilote, dont je voudrais te rendre l'ami, lui dire que tu es un bon timonier, et que ce pilote, plein de confiance en moi, remette son vaisseau à tes mains qui n'ont jamais tenu un gouvernail, aurais-tu quelque espérance de ne pas te perdre en même temps que le vaisseau? Si de même, à force de mensonges, je persuadais collectivement à toute la ville de s'abandonner à toi comme à un bon général, un savant jurisconsulte, un habile politique, à quels maux, crois-tu, ne serais-tu pas exposé et n'exposerais-tu pas l'État? Si enfin j'engageais isolément quelques citoyens à te confier la gestion de leurs biens, après leur avoir dit faussement que tu es un intendant économe et soigneux, une fois mis à l'épreuve, ne serais-tu pas à la fois un fléau et un être ridicule? Eh bien! Critobule, le chemin le plus court, le plus sûr, le plus honorable, si tu veux avoir le bruit d'être honnête homme, c'est de mettre tout en œuvre pour le devenir. Tout ce que les hommes appellent vertu, la réflexion t'en convaincra, s'augmente par l'étude et par l'exercice. Pour ma part, Critobule, je crois que c'est de ce côté qu'il faut diriger notre chasse; si tu es d'un autre avis, apprends-le moi. » Alors Critobule : « Je rougirais, Socrate, répondit-il, de te faire quelque objection, car je ne dirais rien de bien ni de vrai. »

grâce à ses leçons, devint un orateur habile. » H. MARTIN. — Cf. dans l'*Encyclopédie nouvelle* l'article *ASPASIE* de H. Fortoul.

1. A Athènes, les mariages s'arrangeaient presque toujours par des entremetteurs, *πρῶμηστορίδες*. Voy. dans les *Yuces* d'Aristophane, v. 41 et suiv., les malédictions de Strepsiade contre l'entremetteur qui l'a engagé à épouser une fille noble. Ce type, qui n'est pas perdu même de nos jours, se retrouve dans *L'Avare* de Molière, où Frosine négocie le mariage d'Harpagon avec Marianne.

CHAPITRE VII.

Il vaut mieux exercer un métier que d'être à charge aux siens
ou que de vivre dans la misère et dans l'oisiveté.

Quand ses amis se trouvaient dans l'embarras par ignorance, il essayait de les en faire sortir par ses conseils ; lorsque c'était par pauvreté, il leur enseignait à se secourir, autant que possible, les uns les autres. Je dirai aussi ce que je sais de lui à ce sujet. Voyant un jour Aristarque¹ plongé dans la tristesse : « Tu m'as l'air, Aristarque, lui dit-il, d'avoir quelque chose qui te pèse ; il faut partager le fardeau avec tes amis ; peut-être trouverons-nous moyen de te soulager. — Ma foi, Socrate, répondit Aristarque, je suis dans un grand embarras : depuis que la ville est en sédition² et qu'un grand nombre de citoyens se sont retirés au Pirée, mes sœurs, mes nièces, mes cousines, qui se trouvaient abandonnées, se sont sauvées chez moi, si bien que nous sommes à la maison quatorze personnes de condition libre : nous ne retirons rien de la terre, car les ennemis en sont devenus maîtres, ni de nos maisons, puisque la ville est presque sans habitants ; personne n'achète de meubles, on ne trouve nulle part à emprunter de l'argent ; c'est au point qu'il serait plus facile, en cherchant, de rencontrer de l'argent dans la rue, qu'un prêteur qui vous en fournit. Il est bien triste, Socrate, de voir autour de soi des parents dans la détresse ; il est impossible de faire vivre tant de monde, dans de pareilles circonstances. » A ces mots Socrate : « Comment se fait-il donc, dit-il, que Céramon³, qui a aussi beaucoup de monde à nourrir, suffise non-seulement à leurs besoins et aux siens, mais mette encore de l'argent de côté et qu'il s'enrichisse, tandis que toi, parce que tu as plusieurs personnes à faire vivre, tu as peur que vous ne périssez tous faute du nécessaire ? — C'est, ma foi, parce qu'il nourrit des esclaves, et moi des gens libres. — Lesquels

1. Personnage qui n'est pas autrement connu.

2. Au moment de la chute des Trente tyrans et des tentatives de Thrasybule pour rendre la liberté à Athènes. Cf. *Helleniques*, II, iv.

3. Céramon était propriétaire d'esclaves qu'il faisait travailler à divers métiers.

crois-tu donc les plus estimables, des gens libres qui sont chez toi, ou des esclaves qui sont chez Céramon? — Mais je pense que ce sont les gens libres qui sont chez moi. — N'est-il donc pas honteux que Céramon vive dans l'abondance avec des hommes de rien, tandis que toi, qui as des personnes beaucoup plus estimables, tu es dans le dénûment? — Non, par Jupiter; car il nourrit des artisans, et moi des personnes qui ont reçu une éducation libérale. — Les artisans ne sont-ils donc pas ceux qui ont appris à faire quelque chose d'utile? — Assurément. — La farine n'est-elle pas chose utile? — Tout à fait. — Et le pain? — Tout autant. — Eh bien! et les vêtements d'hommes et de femmes, les tuniques, les chlamydes¹, les exomides²? — Tout cela est fort utile. — Et les personnes qui sont chez toi ne savent rien faire de tout cela? — Au contraire, elles savent tout faire, je crois. — Eh bien! ne vois-tu donc pas qu'en exerçant une de ces industries, en faisant de la farine, Nausicydès³ ne se nourrit pas seulement, lui et ses esclaves, mais un grand nombre de porcs et de bœufs, et qu'il met assez de côté pour s'acquitter souvent des prestations publiques⁴? En faisant du pain Cyrénus⁵ nourrit toute sa maison et vit largement; Déméas de Colytte⁶, en faisant des chlamydes, Ménon des chlanides⁷, la plupart des Mégariens des exomides, trouvent de quoi se nourrir. — Oui, par Jupiter; mais tous ces gens-là achètent des esclaves barbares qu'ils forcent de travailler à leur guise⁸, tandis que moi j'ai affaire

1. La chlamyde était un manteau épais porté surtout par les cavaliers : il s'attachait sur l'épaule droite avec une agrafe ou une boucle, et tombait sur les cuisses en formant deux pointes.

2. L'exomide était un vêtement court, une sorte de blouse sans manches, que portaient les esclaves, les pauvres, les artisans et les citoyens amis d'une très-grande simplicité.

3. On ne sait rien de plus sur ce personnage, sinon qu'Aristophane le nomme aussi au vers 426 de l'*Assemblée des femmes*.

4. C'est ce qu'on nommait *liturgies*. Il y en avait de plusieurs espèces : l'*estiasis*, repas donné à la tribu les jours de fête; la *ehoregie*, entretien et direction d'un chœur dramatique; la *gymnasiarchie*, relative aux jeux sacrés et aux exercices préparatoires à ces jeux dans les gymnases; la *trierarchie*, qui consistait à équiper une galère; la *proisphorie*, avance de l'impôt sur les biens. Cf. Boeck, *Économie politique des Athéniens*, III, 21-22; IV, 9 et 12, et la préface placée par Wolf en tête de la *Leptinienne* de Démosthènes.

5. D'autres lisent Ciribus, Corébus, Cyrébion et Cyrélius.

6. Colytte était un bourg de l'Attique, de la tribu Egeïde. Cf. Lucien, *Timon*, 49 et 50, t. I, p. 46 et 47 de notre traduction.

7. La *chlanide* était une sorte de manteau du genre de la chlamyde, mais plus léger et plus élégant.

8. Je supprime la virgule placée dans quelques textes après *εργάζονται*.

à des personnes libres, à des parentes. — Comment ! parce qu'elles sont libres et tes parentes, penses-tu qu'elles ne doivent rien faire que manger et dormir ? Vois-tu que les autres personnes libres, qui vivent dans une telle oisiveté, aient une meilleure existence ? trouves-tu qu'elles soient plus heureuses que celles que s'occupent des choses utiles qu'elles savent ? Te semble-t-il que la paresse et l'oisiveté aident les hommes à apprendre ce qu'ils doivent savoir, à se rappeler ce qu'ils ont appris, à donner à leur corps la santé et la vigueur, à acquérir et à conserver tout ce qui est nécessaire à la vie, tandis que le travail et l'exercice ne servent de rien ? Ont-elles appris ce que tu dis qu'elles savent comme des choses inutiles à la vie et dont elles n'auront que faire, ou, au contraire, pour s'en occuper un jour et en tirer parti ? Quels sont donc les hommes les plus sages, de ceux qui restent dans l'oisiveté, ou qui s'occupent de choses utiles ? les plus justes, de ceux qui travaillent, ou qui, sans rien faire, délibèrent sur les moyens de subsister ? Mais en ce moment, j'en suis sûr, tu ne peux aimer tes parentes et elles ne peuvent t'aimer : toi, parce que tu les regardes comme une gêne pour toi ; elles, parce qu'elles voient bien qu'elles te gênent. De tout cela, il est à craindre qu'il ne résulte une haine d'autant plus vive et que la reconnaissance du passé ne soit amoindrie. Mais si tu leur imposes une tâche, tu les aimeras en voyant qu'elles te sont utiles, et elles te chériront à leur tour, en s'apercevant qu'elles te contentent ; le souvenir du passé vous sera plus agréable, votre reconnaissance s'en augmentera, et vous deviendrez ainsi meilleurs amis et meilleurs parents. S'il s'agissait pour elles d'une action honteuse, la mort serait préférable ; mais aujourd'hui tes parentes ont, à ce qu'il paraît, des talents très-honorables pour elles, ceux qui conviennent le mieux à une femme ; or, ce qu'on sait bien, tout le monde le fait facilement et vite, avec adresse et avec plaisir. N'hésite donc pas à leur proposer un parti qui te sera avantageux autant qu'à elles et qu'elles embrasseront sans doute avec joie. — Au nom des dieux, Socrate, reprit Aristarque, ton conseil me semble excellent ; je n'oserais pas emprunter, sachant bien qu'après avoir dépensé ce que j'aurais reçu, je n'aurais pas de quoi rendre ; maintenant, pour la mise en œuvre, je crois pouvoir me décider à le faire. »

Aussitôt dit, on se procure des fonds, on achète de la laine ; les femmes dinaient en travaillant, soupaient après le travail, et la gaieté avait succédé à la tristesse : au lieu de se regarder

en dessous, on se voyait avec plaisir; elles aimaient Aristarque comme un protecteur, et Aristarque les chérissait pour leurs services. Enfin, celui-ci vint gaiement conter l'aventure à Socrate, et lui dit que ses parentes lui reprochaient d'être le seul de la maison qui mangeât sans rien faire. « Eh! dit Socrate, que ne leur contes-tu la fable du chien! On dit que, du temps que les bêtes parlaient, la brebis dit à son maître: « Ta conduite est bien étrange; nous qui te fournissons de la laine, des agneaux, du fromage, tu ne nous donnes rien que nous ne soyons obligées d'arracher à la terre; et ton chien, qui ne te rapporte rien, tu partages avec lui ta propre nourriture. » Le chien, qui l'avait entendue, lui dit: « Il a raison, par Jupiter! car c'est moi qui vous garde et qui vous empêche d'être enlevées par les hommes ou ravies par les loups: si je ne veillais sur vous, vous ne pourriez paître, dans la crainte de périr. » On ajoute qu'alors les brebis consentirent à ce que le chien leur fût préféré. Va donc dire aussi à tes parentes que tu les gardes et que tu les surveilles comme le chien de la fable; que, grâce à toi, elles ne sont insultées par personne, et qu'elles peuvent, sans crainte et sans chagrin, continuer leur laborieuse existence. »

CHAPITRE VIII.

Socrate engage le journalier Euthère à choisir un genre de vie plus convenable.

Un jour, après une longue séparation, il rencontra un autre vieux camarade. « D'où viens-tu donc, Euthère¹, lui dit-il? — Sur la fin de la guerre², Socrate, je suis revenu d'un voyage, et maintenant me voici. J'ai perdu les biens que j'avais au delà des frontières; mon père ne m'a rien laissé en Attique, et je suis forcé aujourd'hui, à mon retour, de faire œuvre de mes mains pour me procurer le nécessaire: cela m'a paru meilleur que de rien demander à personne, d'autant que je n'ai rien sur quoi je puisse emprunter. — Et combien de temps crois-tu que ton corps ait la force de travailler pour te procurer le nécessaire moyennant un salaire? — Pas longtemps, ma foi! —

1. On ne le connaît que par ce passage.

2. La guerre du Péloponèse, qui ruina un grand nombre d'Athéniens. Cf. *Gouvernement des Athéniens*, chap. 1; *Banquet*, IV.

Cependant, quand tu seras vieux, il est évident que tu auras à faire des dépenses, et personne ne voudra te payer pour tes services manuels. — Tu dis vrai. — Ne vaudrait-il donc pas mieux t'occuper dès à présent de travaux qui puissent encore te soutenir dans ta vieillesse, t'adresser à un homme qui ait de grandes propriétés, et qui ait besoin de quelqu'un pour les régir, surveiller les travaux, l'aider à rentrer les récoltes, à conserver son avoir, lui rendre service pour service? — J'aurais peine, Socrate, à endurer l'esclavage. — Pourtant, ceux qui sont à la tête des cités et qui dirigent les affaires publiques, ne sont pas regardés pour cela comme plus esclaves que les autres hommes; on les croit, au contraire, plus libres. — Enfin, Socrate, je ne veux pas du tout m'exposer à recevoir des reproches. — Certes, Euthère, il n'est pas facile de trouver un travail qui n'expose pas aux reproches; quoi qu'on entreprenne, il est difficile de ne pas faire de fautes, et il est encore difficile, quand on n'en fait pas, de ne pas rencontrer un juge inepte; aussi je m'étonnerais que, dans ce que tu dis faire aujourd'hui, il fût aisé de se mettre à l'abri du blâme. Il faut donc essayer d'éviter les gens pointilleux, et rechercher ceux qui ont l'esprit bien fait, te charger de tout ce que tu peux faire, te défier de ce que tu ne peux pas, et exécuter le mieux possible et de grand cœur tout ce que tu auras entrepris: je crois qu'en agissant ainsi tu t'exposeras fort peu aux reproches, tu trouveras des ressources contre l'indigence, tu vivras sans peine et sans crainte, et, jusqu'à ta vieillesse, tu auras largement de quoi te suffire. »

CHAPITRE IX.

Socrate indique à Criton le moyen de se mettre à l'abri des sycophantes¹.

Il entendit un jour moi présent, Criton se plaindre que la vie était difficile à Athènes pour un homme qui voulait s'oc-

1. Les dénonciateurs, les *mouchards grecs*, furent la peste de la démocratie athénienne, comme les delateurs, les quadruplateurs, furent le fléau de Rome dans les derniers temps de la république et sous l'empire. Cf. Lucien, *de la Delation*, t. II, p. 284 de notre traduction.

cuper tranquillement de ses affaires. « Aujourd'hui, disait-il, il y a des gens qui m'intentent des procès, non parce que je leur fais du tort, mais parce qu'ils se figurent que j'aimerais mieux donner de l'argent que de me créer des embarras. » Alors Socrate : « Dis-moi, Criton, répondit-il, tu nourris des chiens pour écarter les loups de tes brebis ? — Certainement, je trouve plus d'avantage à en nourrir qu'à n'en point avoir. — Ne consentirais-tu donc pas à nourrir aussi un homme qui voudût et qui pût écarter de toi ceux qui essayent de te nuire ? — Volontiers, si je ne craignais qu'il ne se tournât aussi contre moi. — Eh quoi ! ne vois-tu pas qu'il y a plus d'agrément et de profit à servir un homme tel que toi qu'à s'en faire un ennemi ? Sache bien qu'il y a ici nombre de ces hommes qui ambitionneraient de t'avoir pour ami. »

A la suite de cet entretien, ils trouvent Archédème¹, citoyen capable de penser et d'agir, mais pauvre. Ce n'était pas, en effet, un homme à tirer parti de tout ; il aimait le bien et il avait l'âme trop haute pour se laisser corrompre par l'argent des sycophantes². Dès lors, toutes les fois que Criton rapportait du blé, de l'huile, du vin, de la laine ou quelque provision des choses nécessaires que fournit la campagne, il en donnait une partie à Archédème ; lorsqu'il offrait un sacrifice, il l'invitait, et ne le négligeait en aucune de ces rencontres. Aussi Archédème, qui regardait la maison de Criton comme un refuge assuré, s'attacha complètement à lui. Il eut bientôt découvert que les sycophantes qui poursuivaient Criton, étaient chargés de crimes et avaient de nombreux ennemis : il en appela un en justice, par devant le peuple, pour être condamné à une punition corporelle ou à une amende. Cet homme, qui avait la conscience de ses méfaits, mit tout en œuvre pour se débarrasser d'Archédème ; mais Archédème ne le lâcha point qu'il n'eût laissé Criton en paix, et qu'il ne lui eût donné à lui-même quelque argent.

Archédème se conduisit de la même manière dans plusieurs circonstances semblables : alors, comme il arrive que, quand un berger a un bon chien, les autres bergers s'empressent de placer auprès de lui leurs troupeaux, pour profiter aussi de ce chien ; ainsi les amis de Criton le prièrent de les mettre comme

1. Un des plus puissants démagogues d'Athènes.

2. Pour ce passage controversé, j'ai suivi rigoureusement le texte de Weiske.

lui sous la garde d'Archédème. Archédème obligeait donc Criton de bon cœur, et non-seulement Criton vivait en paix, mais encore tous ses amis. Puis, lorsque les ennemis d'Archédème lui reprochaient de s'être fait, par intérêt, le flatteur de Criton : « De quel côté est la honte, répondait Archédème, ou d'entretenir avec des hommes vertueux un échange de services réciproques, de s'en faire des amis et de s'opposer aux méchants, ou de tout faire pour nuire aux gens de bien et de s'attirer ainsi leur inimitié, de faire, au contraire, cause commune avec les méchants, d'essayer de s'en faire des amis, et de préférer leur commerce à celui des honnêtes gens ? » De ce moment Archédème fut un des amis de Criton, et les autres amis de Criton l'eurent en estime.

CHAPITRE X.

Il engage Diodore à secourir Hermogène dans la pauvreté.

Je sais encore qu'il eut cette conversation avec Diodore, un de ses amis : « Dis-moi, Diodore, si un de tes esclaves prenait la fuite, chercherais-tu à le ravoïr ? — Et même, par Jupiter, j'y engagerais les autres, en faisant annoncer une récompense pour qui le ramènerait. — Eh bien, si un de tes esclaves tombait malade, n'aurais-tu pas soin de lui, n'appellerais-tu pas des médecins pour l'empêcher de mourir ? — Oui, certes. — Et si un homme de ta connaissance, bien plus utile que tes esclaves, courait risque de périr de besoin, ne penses-tu pas qu'il serait de ton devoir de t'occuper de lui, de le sauver ? Or, tu sais qu'Hermogène¹ n'est pas un ingrat, qu'il rougirait de recevoir de toi des services sans t'en rendre à son tour. Cependant un homme qui te servirait de bon gré, avec dévouement et constance, qui serait toujours prêt à exécuter tes ordres, et non-seulement prêt à les exécuter, mais à agir de lui-même, à prévenir et à prévoir; cet homme-là, je crois, vaudrait un grand nombre d'esclaves. Les bons économistes re-

1. Hermogène, fils d'Hiipponicus et frère du riche Callias, fut un des meilleurs et des plus fidèles disciples de Socrate. Il figure comme interlocuteur dans le *Banquet* de Xénophon, dont la scène est chez son frère Callias, et dans le *Cratyle* de Platon.

commandent, quand une denrée précieuse est à bas prix, de saisir l'occasion de l'acheter; de même, par le temps qui court, on peut, à peu de frais, se procurer de bons amis. » Alors Diodore : « Tu as raison, Socrate, dit-il; prie Hermogène de venir me trouver. — Non, par Jupiter, je n'en ferai rien; car je pense qu'au lieu de l'appeler, il sera mieux de ta part d'aller vers lui, et qu'il ne gagnera pas plus que toi à cette démarche. » Diodore se rendit en hâte près d'Hermogène, et, sans qu'il lui en coûtât beaucoup, il gagna un ami qui se faisait un devoir de ne rien dire et de ne rien faire qui ne fût utile et agréable à Diodore.



LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Devoirs d'un général.

Comment ceux qui aspiraient aux dignités trouvaient en Socrate un guide utile vers le but auquel ils tendaient, c'est ce que je vais maintenant raconter. Ayant appris un jour qu'un nommé Dionysodore¹, arrivé à Athènes, s'annonçait comme professeur de stratégie, Socrate dit à l'un de ses disciples, qu'il savait jaloux d'obtenir les fonctions de général dans sa patrie : « Il serait honteux, n'est-ce pas ? jeune homme, pour quelqu'un qui veut devenir stratège² dans son pays, lorsqu'il se présente une occasion d'apprendre cet art, de la laisser échapper, et ce serait mériter d'être puni plus sévèrement encore qu'un homme qui entreprend de faire des statues sans avoir appris la statuaire. En effet, dans les dangers de la guerre, la cité tout entière s'abandonne au stratège ; il suit que de ses succès résultent de grands avantages, et de ses revers de grands maux. Comment donc ne serait-il pas juste de punir un homme qui, après avoir négligé d'apprendre à être général, mettrait tout en œuvre pour être élu³ ? » Après ces conseils, Socrate engagea le jeune homme à aller étudier.

1. Dionysodore, natif de Chio, était, ainsi que son frère Euthydème, un sophiste distingué. Après avoir professé en Italie, il vint se fixer à Athènes, où il donna des leçons théoriques d'art militaire, ou, pour parler avec Xénophon, de stratégie.

2. Il y avait deux espèces de stratèges : 1° les généraux de division, commandant une stratégie ou phalangiarchie de 4096 hommes ; les généraux en chef, au nombre de dix, élus un par chaque tribu d'Athènes. Ces mots reviendront fort souvent dans Xénophon.

3. C'est le reproche que Marius, dans Salluste, adresse aux nobles qui

Quand il fut revenu de prendre ses leçons, Socrate lui dit en se jouant : « Ne trouvez-vous pas, citoyens, que de même qu'Homère donne à Agamemnon le titre de respectable¹, ainsi ce jeune homme, après ses leçons de stratégie, paraît plus respectable encore? Car si celui qui a appris à jouer du luth, est un joueur de luth, lors même qu'il n'en joue pas; si celui qui a appris la médecine, est cependant médecin, lors même qu'il n'exerce pas, de la même manière, à partir de ce moment, ce jeune homme ne cesse pas d'être un stratège, lors même que personne ne le choisirait; tandis que celui qui ne sait pas n'est ni stratège, ni médecin, fût-il choisi par tous les hommes. Mais, continua-t-il, afin que si quelqu'un de nous devenait jamais taxiarque ou lochage² sous tes ordres, nous fussions plus versés dans les choses de la guerre, dis-nous par où Dionysodore a commencé à t'enseigner la stratégie. » Alors le jeune homme : « Il a commencé, dit-il, par où il a également fini; il m'a enseigné la tactique³ et rien de plus. — Ce n'est pourtant là, reprit Socrate, qu'une bien petite partie de l'art du général⁴; il faut encore qu'il sache se procurer tout le matériel de la guerre et fournir de tout le soldat; qu'il soit fécond en expédients, entreprenant, soigneux, patient, entendu, indulgent et sévère, franc et rusé, cauteleux et agissant à la dérobée, prodigue et rapace, libéral et cupide, réservé et résolu; enfin il faut avoir, pour être un bon stratège, toutes les autres qualités que donnent la nature et la science⁵. Il est beau de connaître aussi l'art de ranger des troupes; car il y a une grande différence entre une armée bien rangée et des troupes en désordre : de même des pierres, des briques, des poutres, des tuiles jetées sans ordre, ne servent de rien; mais si l'on dispose dans les fondements et sur les combles les matériaux qui ne peuvent ni se pourrir ni s'altérer, comme les pierres et les

aspirent au commandement des armées : *Num gerere quam ferri tempore posterius, re atque usu prius est* : car, si dans l'ordre du temps la pratique vient après l'élection, en réalité et de fait elle doit la précéder. Salluste, *Jugurth.*, lxxxv.

1. *Iliade*, III, 169, 170.

2. La *taxis* se composait de 100 hommes environ, dont le chef se nommait *taxiarque*. Le loche ou *lochos* était de 16, 12, 10 ou 8 hommes, dont le commandant s'appelait *lochage*.

3. C'est-à-dire l'art de ranger les troupes en bataille. Le mot *tactique* vient du grec *τάσσω*, *ranger*, et non pas, comme l'a écrit un général, fort respectable d'ailleurs, du latin *tactum*, supin du verbe *tangere*.

4. Cf. *Cyropédie*, I, vi; et VIII, v.

5. C'est le portrait parfait d'un chef de *condottieri*.

tuiles, si on ajuste au milieu les briques et les poutres, comme dans une bâtisse, il en résulte une propriété qui a une grande valeur, une maison ¹. — Ce que tu viens de dire, Socrate, répondit-il, est la même chose absolument que ce qui se pratique à la guerre : là, en effet, on doit placer aux premiers et aux derniers rangs les meilleurs soldats, et mettre au milieu les troupes moins bonnes, pour qu'elles soient entraînées et poussées par les autres ². — C'est bien, reprit Socrate, si l'on t'a appris à discerner les bons et les mauvais soldats ; autrement, à quoi te serviront tes leçons ? Car si ton maître t'avait dit d'arranger de l'argent en mettant dessus et dessous les meilleures pièces, et au milieu les moins bonnes, sans t'avoir appris à distinguer la vraie monnaie de la fausse, cela ne te servirait de rien. — Mais, par Jupiter, il ne me l'a pas appris, en sorte que c'est à nous à distinguer les bons soldats des mauvais. — Eh bien, qui nous empêche d'examiner comment nous ne pourrions pas nous tromper ? — J'y consens, dit le jeune homme. — Si donc il s'agissait d'enlever de l'argent, ne ferions-nous pas bien de placer en tête les soldats qui ont le plus d'amour pour le gain ? — C'est mon avis. — Et s'il s'agit de courir des dangers, ne mettrons-nous pas au premier rang ceux qui ont le plus d'amour pour la gloire ? — Sans doute, car ils ne demandent qu'à s'exposer pour l'honneur : ceux-là ne sont donc pas difficiles à découvrir : toujours en vue, on les a partout sous la main. — Mais ne t'a-t-il appris qu'à mettre une armée en bataille, ou bien t'a-t-il enseigné où et comment il faut user des diverses manières de la ranger ? — Pas du tout. — Cependant il y a mille circonstances où il ne faut ni ranger ses troupes ni les conduire de la même manière. — Par Jupiter, il ne m'a rien fait connaître de tout cela. — Eh bien ! par Jupiter, retourne auprès de lui et interroge-le : car s'il sait son métier et qu'il ne soit pas un impudent, il rougira d'avoir reçu de l'argent et de l'avoir renvoyé sans t'instruire.

1. Nous ne connaissons dans aucun auteur une phrase qui soit aussi ingénieusement construite que celle-ci : tout s'y ordonne, s'y agence et s'y place comme dans la réalité. Il semble qu'on voie d'abord jeter les fondements de l'édifice, dont chaque partie s'élève ensuite progressivement jusqu'à l'achèvement complet du tout, exprimé par le mot final *maison*.

2. C'est la disposition de l'armée grecque dans Homère, *Iliade*, IV, v. 297-300. Cf. Cicéron, *de l'Orat.*, II, LXXVII ; et Quintilien, V, x.1.

CHAPITRE II.

Un bon général doit veiller à la conservation et au bien-être de ceux qu'il a sous ses ordres.

Rencontrant un jour un homme qui venait d'être élu stratège : « Pourquoi, lui dit-il, à ton avis, Homère appelle-t-il Agamemnon *pasteur des peuples* ¹ ? N'est-ce pas parce que, semblable à un pasteur qui veille à ce que ses brebis soient en bonne santé, qu'elles aient tout ce qu'il leur faut, un général doit veiller à ce que ses soldats soient en bonne santé, qu'ils aient tout ce qu'il leur faut et soient placés dans les conditions pour lesquelles ils sont soldats ? Or, ils sont soldats pour que leurs triomphes sur les ennemis augmentent leur bonheur. Ailleurs ², lorsque Homère loue Agamemnon, en disant :

Il était à la fois bon prince et bon guerrier,

n'est-ce pas parce qu'il était bon guerrier, non-seulement en combattant seul avec courage contre les ennemis, mais en communiquant son courage à l'armée tout entière, et bon prince, non-seulement en se procurant à lui-même les biens de la vie, mais en assurant le bonheur de ceux dont il était roi ? En effet, un roi est élu, non pour veiller uniquement à son bien-être personnel, mais pour la prospérité de ceux qui l'ont choisi ; tous ceux qui se font soldats veulent s'assurer une vie heureuse, et, s'ils choisissent des généraux, c'est pour avoir quelqu'un qui les conduise à ce but. Il faut donc que le général procure le bien-être à ceux qui l'ont élu ; et il serait difficile de trouver rien de plus beau que l'accomplissement, rien de plus honteux que l'oubli de ce devoir. » C'est ainsi qu'en recherchant quel devait être le mérite d'un bon général, Socrate faisait abstraction de tout le reste, et ne lui laissait d'autre objet que de rendre heureux ceux qu'il commande.

1. *Iliade*, I, 263 ; II, 243, etc. Cf. *Cyropédie*, VIII, II.

2. *Iliade*, III, 479.

CHAPITRE III.

Le commandant de la cavalerie doit l'améliorer, en se montrant sévère sur le choix des chevaux, en exerçant les hommes à la manœuvre et en s'en faisant aimer et obéir.

Un citoyen venait d'être élu hipparque¹; je n'ai pas oublié l'entretien qu'eut Socrate avec lui. « Pourrais-tu nous dire, jeune homme, pourquoi tu as ambitionné d'être hipparque? Ce n'était pas sans doute pour marcher à la tête des cavaliers : cet honneur appartient aux archers à cheval², qui précèdent même les hipparques. — Tu dis vrai. — Ce n'était pas sans doute pour te faire connaître : les fous eux-mêmes sont connus de tous. — Tu dis encore vrai. — N'est-ce pas parce que tu espères améliorer la cavalerie de la république, et, si l'on a besoin des cavaliers, rendre, à leur tête, des services à l'État? — C'est, en effet, cela. — Voilà, par Jupiter, reprit Socrate, un but glorieux, si tu peux l'atteindre! Enfin on t'a donc élu pour commander les chevaux et les cavaliers. — Justement. — Eh bien, dis-nous d'abord ce que tu as l'intention de faire pour améliorer les chevaux. — Mais cela n'est pas mon affaire; c'est à chaque cavalier en particulier à prendre soin de son cheval. — Cependant, si les uns t'amènent des chevaux qui n'aient ni pieds, ni jarrets, ni vigueur, les autres des bêtes si mal nourries qu'elles ne puissent suivre; ceux-ci des animaux si fougueux qu'ils ne demeureront pas où tu les auras placés; ceux-là des chevaux si rétifs que tu ne puisses même les mettre en rang, de quoi te servira ta cavalerie? Comment pourras-tu, à la tête d'un pareil corps, rendre des services à la république? — Oui, tu as raison, je tâcherai de veiller de mon mieux sur les chevaux. — Eh quoi! ne t'efforceras-tu pas aussi d'améliorer les cavaliers? — Sans doute. — Alors, ne commenceras-tu pas par les habituer à sauter plus lestement à cheval? — Il le faut bien; car si quelqu'un d'entre eux vient à tomber, il se tirera plus vite d'affaire. — Et maintenant, quand il s'a-

1. Voyez plus loin le *Traité spécial du Commandant de cavalerie*.

2. Corps de 200 hommes qui formaient l'avant-garde de la cavalerie athénienne, laquelle était habituellement de 1000 hommes. C'étaient en général étrangers mercenaires et surtout des Scythes.

gira d'en venir aux mains, inviteras-tu les ennemis à venir sur le terrain sablé où vous avez coutume de manœuvrer, ou bien essayeras-tu de faire les exercices sur toutes les espèces de terrain où peuvent se rencontrer les ennemis? — Cela vaudrait mieux. — En outre, ne mettras-tu pas tes soins à ce que le plus grand nombre possible sachent lancer leurs traits de dessus leurs chevaux? — Cela vaut encore mieux. — Piquer le courage des cavaliers, les animer contre l'ennemi, et augmenter ainsi leur force, y as-tu songé? — Si je n'y ai pas songé jusqu'ici, maintenant du moins j'essayerai. — Pour te faire obéir des cavaliers, as-tu quelque moyen en tête? Car sans cela, chevaux et cavaliers, excellents et vigoureux, ne te serviraient de rien. — Tu dis vrai; mais quel est donc, Socrate, le meilleur moyen de les plier à l'obéissance? — Tu as remarqué, sans doute, qu'en toute occasion les hommes consentent à se soumettre à ceux qu'ils croient supérieurs: dans une maladie, celui qu'on croit le plus habile médecin, on se soumet volontiers à lui; dans une traversée, ceux qui naviguent écoutent celui qu'ils regardent comme le marin le plus habile; en agriculture, celui qu'on croit le plus habile agriculteur. — C'est juste. — Eh bien, de même pour la cavalerie, celui qui paraît savoir le mieux ce qu'il faut faire, les autres l'écouteront de préférence. — Si donc, Socrate, je me montre supérieur à eux, cela me suffira pour m'en faire obéir? — Oui, pourvu que tu leur apprennes aussi que l'obéissance est pour eux le meilleur moyen de gloire et de salut. — Mais comment le leur apprendrai-je? — Beaucoup plus facilement, par Jupiter, que s'il te fallait leur apprendre que le mal est préférable au bien et procure plus d'avantages. — Tu veux dire probablement qu'un commandant de cavalerie doit, outre les autres qualités essentielles, posséder le talent de la parole? — Pensais-tu donc que l'on dût être un hipparque muet? N'as-tu pas songé que toutes les choses que nous avons apprises par l'usage, choses excellentes entre toutes, puisque c'est par elles que nous savons vivre, nous les avons toutes apprises au moyen de la parole, et que toute autre belle connaissance que l'on acquiert, c'est de même à l'aide de la parole qu'on y arrive. Aussi les meilleurs maîtres sont en même temps ceux qui se servent le mieux de la parole, et ceux qui possèdent le mieux les connaissances les plus utiles sont en même temps ceux qui savent le mieux en parler. N'as-tu pas songé aussi que, quand on veut réunir dans notre ville un chœur comme celui qu'on

envoie à Délos¹, il est impossible d'en trouver un ailleurs qui rivalise avec le nôtre, et qu'aucune ville ne peut rassembler d'aussi beaux hommes que ceux d'ici? — C'est vrai. — Et pourtant les Athéniens ne l'emportent pas autant sur les autres peuples par la beauté de la voix, la taille et la vigueur, que par l'amour de la gloire², qui excite avant tout aux choses belles et honorables. — C'est encore vrai. — Et ne penses-tu pas aussi que notre cavalerie, si l'on en prenait soin, l'emporterait de beaucoup sur toutes les autres par l'entretien des armes et des chevaux, par la bonne tenue et par l'intrépidité dans les dangers, en face de l'ennemi, si elle pensait obtenir par là des éloges et de la gloire? — Cela est vraisemblable. — Ne perds donc pas de temps, mais efforce-toi de faire prendre à tes hommes des habitudes qui te seront utiles à toi-même, et, par toi, aux autres citoyens. — Oui, par Jupiter, je m'y efforcerai. »

CHAPITRE IV.

Les qualités d'un bon économiste sont très-utiles à un général.

Voyant un jour Nicomachide³ revenant de l'assemblée du peuple, il lui dit : « Quels sont, Nicomachide, les stratéges élus? » Alors celui-ci : « N'est-ce pas, Socrate, que voilà bien les Athéniens? Au lieu de m'élire, moi qui, depuis mon enrôlement, ai vieilli dans la milice, qui ai été lochage et taxiarque, qui ai reçu tant de blessures de nos ennemis (et en même temps il les mettait à nu et en montrait les cicatrices), ils ont

1. Les Athéniens envoyaient chaque année à Délos, sur le fameux vaisseau de Thésée, une ambassade sacrée ou *théorie*, avec un chœur de jeunes gens et de jeunes filles pour chanter les louanges d'Apollon. La galère sur laquelle s'embarquait cette théorie s'appelait *la Paraliennne*, du nom de Paralos, héros athénien, ami de Thésée, et qui le premier avait équipé un grand vaisseau. La mort de Socrate fut retardée pendant trente jours, parce qu'il était défendu de mettre à mort un condamné entre le départ et le retour de cette théorie.

2. C'est ce que dit Horace, *Art poétique*, v. 324.

Gratis ingenium, Gratis dedit ore rotundo
Musa loqui, præter laudem nullius avaris.

3. Il appartenait à l'avant-dernière des quatre classes du peuple athénien, les *zeugistes*.

été choisir un Antisthène, qui n'a jamais servi comme hoplite¹, qui n'a jamais rien fait de saillant dans la cavalerie, et qui ne sait rien qu'amasser de l'argent. — Mais, reprit Socrate, n'est-ce pas une qualité excellente, si elle lui sert à procurer le nécessaire aux soldats? — Les marchands aussi, dit Nicomachide, sont bons à amasser de l'argent, mais ce n'est pas une raison pour qu'ils puissent commander une armée. » Alors Socrate : « Mais Antisthène est aussi passionné par la gloire, qualité nécessaire à un général. Ne vois-tu pas que, toutes les fois qu'il a été chorège², son chœur l'a emporté sur tous les autres? — Par Jupiter, dit Nicomachide, autre chose est d'être à la tête d'un chœur ou d'une armée. — Cependant, reprit Socrate, Antisthène, qui ne sait pas chanter, qui est incapable d'instruire des chœurs, a eu, malgré cela, le talent de choisir les meilleurs artistes. — Il trouvera donc aussi à l'armée, dit Nicomachide, des gens qui mettront pour lui les troupes en bataille, et qui combattront à sa place. — Si donc, reprit Socrate, il sait trouver et choisir les meilleurs soldats, comme il a choisi les meilleurs choristes, il pourrait bien aussi remporter la palme guerrière; et il est vraisemblable qu'il aimera mieux encore se mettre en dépense pour triompher à la guerre avec toute la république, qu'avec sa tribu seule dans les chœurs. — Tu dis donc, Socrate, que le même homme peut être à la fois bon chorège et bon stratège? — Je dis, qu'un homme qui, placé à la tête de quoi que ce soit, sait ce qu'il faut et se le procure, sera un excellent directeur, qu'on le place à la tête d'un chœur, d'une maison, d'une ville, d'une armée. » Alors Nicomachide : « Par Jupiter, Socrate, je n'aurais jamais cru t'entendre dire qu'un bon économiste peut être bon général. — Eh bien, examinons les devoirs de l'un et de l'autre, et voyons s'ils sont les mêmes ou s'ils sont différents. — Voyons. — Et d'abord s'entourer de subordonnés obéissants et dociles, n'est-ce pas le devoir de l'un et de l'autre? — Assurément. — Maintenant ne doivent-ils pas imposer à chacun les fonctions qu'il peut remplir? — C'est juste. — Je crois qu'ils sont également tenus de châtier les lâches et de récompenser les bons. — Certainement. — Tous deux ne feront-ils pas bien

1. Soldat de la grosse infanterie.

2. Nous avons vu que la *choregie* était une de ces prestations auxquelles étaient astreints les citoyens riches. Le chorège devait, à ses frais, réunir, nourrir, costumer et faire instruire les chœurs destinés à figurer dans toutes les cérémonies publiques et au théâtre.

de se concilier l'affection de leurs subordonnés? — Assurément. — Ont-ils également intérêt ou non à se faire des alliés et des auxiliaires? — C'est également leur intérêt. — Tous deux ne doivent-ils pas s'efforcer de conserver les biens présents? — Rien de mieux. — Enfin, dans leurs attributions différentes, ne doivent-ils pas être également laborieux et attentifs? — Tous ces devoirs leur sont communs sans exception; mais pour ce qui est de combattre, ce n'est plus la même chose. — Cependant tous deux ont des ennemis? — Sans aucun doute, ils en ont. — N'ont-ils donc pas le même intérêt à l'emporter sur eux? — Certainement; mais ce que tu négliges de nous dire, c'est de quoi leur servira, s'il faut se battre, la science économique. — En ce cas même, elle leur sera de la plus grande utilité; un bon économiste, sachant qu'il n'y a rien de plus utile, de plus avantageux que de vaincre les ennemis dans une bataille, rien de plus nuisible, de plus ruineux que d'être vaincu, sera plein de zèle pour chercher et pour se ménager tout ce qui peut aider à la victoire; d'attention à se défier et à se garantir de tout ce qui peut amener une défaite, d'énergie à combattre, en voyant qu'il a tout ce qu'il faut pour vaincre: autrement, si ces ressources lui font défaut, il se gardera bien d'engager l'action. Ne méprise donc pas, Nicomachide, les bons économistes. Les affaires des particuliers ne diffèrent que par le nombre des affaires publiques: tous les autres points se ressemblent; et l'essentiel, c'est que les unes et les autres ne peuvent se traiter que par des hommes, que ce ne sont pas tels hommes qui font les affaires privées, et tels autres les affaires publiques, que ceux qui dirigent les affaires publiques n'emploient pas certains hommes, et certains autres ceux qui administrent les affaires privées. Or, quand on sait bien employer les hommes, on dirige également bien les affaires privées ou publiques; quand on ne le sait pas, des deux côtés on ne commet que des bévues. »

CHAPITRE V.

Il expose au fils de Périclès les causes de la décadence d'Athènes et les moyens de rendre aux Athéniens leur prospérité passée et leur ancienne vertu.

Il eut un jour avec Périclès¹, fils du grand Périclès, la conversation suivante : « Pour moi, dit Socrate, j'ai l'espoir, Périclès, que, si tu deviens stratège, la ville deviendra meilleure et plus glorieuse par les armes et triomphera de ses ennemis. » Alors Périclès : « Je souhaiterais, Socrate, ce que tu dis; mais le moyen qu'il en arrive ainsi, je ne puis le savoir. — Veux-tu donc, dit Socrate, que nous examinions et que nous calculions en quoi dès à présent ce résultat est possible? — Je le veux bien. — Tu n'ignores pas que le peuple d'Athènes n'est pas moins nombreux que celui de la Béotie? — Je le sais. — Les meilleurs et les plus beaux corps de troupes, où crois-tu qu'on puisse les lever, chez les Béotiens ou chez les Athéniens? — Je ne crois pas que nous restions en arrière sous ce rapport. — Lesquels crois-tu les plus unis par la concorde? — Les Athéniens; car bon nombre de Béotiens, opprimés par les Thébains, sont mal disposés envers eux, et à Athènes je ne vois rien de semblable. — Mais pourtant les Béotiens sont les plus ambitieux et les plus obligeants de tous les peuples, ce qui excite vivement les hommes à braver les périls pour la gloire et pour la patrie. — Sur ce point les Athéniens sont irréprochables. — Quant aux belles actions des ancêtres, il n'est pas de peuple qui puisse en compter de plus grandes et de plus nombreuses que les Athéniens : ce souvenir, chez la plupart d'entre eux, élève le cœur, entraîne à la vertu et développe le courage. — Tout ce que tu dis là est vrai, Socrate. Mais tu vois que depuis l'échec de nos mille hommes avec Tolmi-

1. C'était un fils naturel du célèbre Périclès, et qui, par conséquent, n'était pas citoyen d'Athènes; mais les deux fils légitimes de Périclès, Xanthippe et Paralus, étant morts de la peste, les Athéniens, touchés des malheurs de leur grand citoyen, inscrivirent par exception ce jeune homme sur la liste d'une tribu, en lui donnant le nom de son père. Le jeune Périclès fut un des généraux vainqueurs aux îles Arginusas, et condamné à mort pour n'avoir pas recueilli les cadavres des naufragés. Cf. *Helleniq.*, I, VII.

das¹, auprès de Lébadie², et celui d'Hippocrate à Délidium³, la gloire d'Athènes s'est humiliée devant celle des Béotiens, et l'audace des Béotiens contre les Athéniens s'est accrue à ce point, que les Béotiens, qui jadis n'osaient pas se mesurer avec les Athéniens sans les Lacédémoniens et les autres peuples du Péloponèse, menacent maintenant de se jeter sans alliés sur l'Attique, et que les Athéniens, qui jadis, lorsque les Béotiens étaient seuls, allaient ravager la Béotie, craignent maintenant que les Béotiens ne dévastent l'Attique. » Alors Socrate : « Je m'aperçois bien, dit-il, qu'il en est ainsi ; mais il me semble que la république montrerait aujourd'hui des dispositions plus bienveillantes envers un homme de bien qui serait à la tête des affaires : car la confiance engendre l'incurie, l'indolence et l'indiscipline ; la crainte rend les hommes plus vigilants, plus soumis, plus disciplinés. La preuve en est dans ce qui se passe sur les vaisseaux : tant qu'on ne craint rien, tout y est plein de confusion ; mais dès qu'on redoute la tempête ou l'ennemi, non-seulement on exécute tous les ordres, mais on garde le silence en attendant le commandement, de la même manière que les choristes⁴. — Si nous souhaitons, dit Périclès, que les Athéniens obéissent, c'est le moment de nous demander comment on pourrait les stimuler de nouveau, les rappeler à leur vertu, à leur gloire et à leur prospérité d'autrefois. — Eh bien ! dit Socrate, si nous voulions qu'ils reprissent des richesses passées en d'autres mains, ne leur montrerions-nous pas qu'elles ont appartenu à leurs pères, et qu'elles leur appartiennent à eux-mêmes, afin de les exciter à se les approprier ? Mais puisque nous voulons qu'ils s'efforcent d'atteindre au

1. Général athénien qui avait ravagé les côtes du Péloponèse, de 458 à 450 avant J. C. Voy. Thucydide, I, cviii. Il fut battu, tué entre Lébadie et Coronée, l'an 447, et cette défaite entraîna pour les Athéniens la perte de la Béotie et de Mégare.

2. Aujourd'hui *Livadia*, ville de la Béotie, près de l'Hélicon, et qui a donné son nom à la Livadie actuelle. Aux environs se trouvaient le bois et l'autre de Trophonius, sur lequel on peut consulter le *Dict. mythologique* de Jacobi.

3. La huitième année de la guerre du Péloponèse, les Athéniens, commandés par le général Hippocrate, furent battus à Délidium, petite ville de Béotie, située près de l'Europe de Chalcis, et dans la dépendance de Tanagra. Hippocrate périt dans cette bataille, où Socrate, qui servait comme hoplite, sauva la vie de Xénophon, tombé de cheval.

4. Les choristes attendaient, pour commencer leurs chants et leurs danses, que le coryphée, qui les dirigeait, leur donnât le signal soit d'un endroit élevé, soit de la thymélé, espèce de gradin placé en avant de la scène dans les représentations dramatiques.

premier rang par la vertu, nous devons leur montrer que ce rang leur appartient de temps immémorial, et qu'en essayant de le reconquérir, ils se mettraient au-dessus de tous les peuples. — Et comment le leur apprendrons-nous ? — Si nous leur rappelons, à eux qui l'ont déjà entendu dire, que dès les temps les plus reculés leurs ancêtres ont été de grands hommes. — Veux-tu parler de ce différend des dieux, que Cécrops et ses auteurs eurent à juger à cause de leur vertu ¹ ? — Oui, et je veux parler aussi de la naissance et de l'éducation d'Érechthée ², et de la guerre soulevée contre eux ³, sous son règne, par tout le continent ⁴, de celle qu'ils eurent du temps des Héraclides ⁵ avec les peuples du Péloponèse, et de toutes celles qu'ils firent sous la conduite de Thésée ⁶; toutes rencontres où ils se montrèrent supérieurs à tous leurs contemporains. Si tu veux, nous leur rappellerons aussi les exploits de l'âge suivant, qui n'est pas bien loin du nôtre, les combats ⁷, qu'ils ont livrés seuls à cette nation souveraine de l'Asie entière et de l'Europe jusqu'à la Macédoine, qui possédait un empire plus vaste et des ressources plus puissantes que celles de ses ancêtres, et qui avait accompli de plus glorieux travaux; puis les victoires qu'ils ont remportées avec l'aide des peuples du Péloponèse, et sur terre et sur mer, exploits qui leur ont valu le bruit d'être supérieurs à ceux de leur temps. — Ils ont,

1. « Suivant la fable, sous le règne de Cécrops, les dieux se choisirent des villes pour les protéger et y être honorés d'une manière spéciale. Neptune le premier, frappant de son trident la terre de l'Attique, fit jaillir de la citadelle d'Athènes la source dite Érechthéide, ou, suivant d'autres, fit sortir de terre un cheval. Minerve, en présence de Cécrops, fit croître un olivier. Les deux dieux se disputèrent le pays. Cécrops et Cranaüs, suivant les uns, Érechthée, suivant d'autres, les douze grands dieux, suivant le récit le plus accrédité, furent nommés par Jupiter pour juger la querelle. Minerve eut gain de cause, parce que Cécrops attesta que l'Attique lui devait l'olivier. »
H. MARTIN.

2. On peut lire, dans le *Dict.* de Jacobi, à l'article ÉRICHTHONIUS, les détails relatifs à la naissance et à l'éducation d'Érechthée.

3. Allusion à une guerre sanglante entre les Athéniens et les Thraces sous le règne d'Érechthée.

4. La Grèce continentale.

5. Guerre de Hyllus, fils d'Hercule, contre Eurysthée et ses cinq fils. Beaucoup d'écrivains grecs parlent de cette guerre fameuse, Isocrate, Platon, Lysias, Aristide, Hérodote, Apollodore.

6. Guerre contre Créon, roi de Thèbes, qui avait refusé la sépulture à Polynice et à tous les morts de l'armée argienne, contre les Amazones, filles de Mars, contre le Minotaure, contre les Centaures, contre les brigands dont l'Attique était infestée, etc.

7. Les guerres médiques.

en effet, ce bruit. — Aussi, tandis qu'il se faisait un grand nombre d'émigrations dans la Grèce, ceux de l'Attique demeurèrent sur leur territoire ; les nations qui disputaient ensemble de leurs droits, s'en remettaient à leur jugement, et nombre de gens opprimés par de plus forts se réfugiaient auprès d'eux. » Alors Périclès : « Je m'étonne, Socrate, que notre ville ait ainsi décliné. — Pour moi, je pense, reprit Socrate, que de même qu'on voit certains athlètes, qui l'emportent de beaucoup sur d'autres par la supériorité de leurs forces, s'abandonner à la nonchalance et descendre au-dessous de leurs adversaires, de même les Athéniens, se sentant supérieurs aux autres peuples, se sont négligés et ont dégénéré. — Et maintenant, que pourraient-ils faire pour recouvrer leur ancienne vertu? » Alors Socrate : « Il n'y a point ici de mystère ; il faut qu'ils reprennent les mœurs de leurs ancêtres, qu'ils n'y soient pas moins attachés qu'eux, et alors ils ne seront pas moins vaillants ; sinon, qu'ils imitent du moins les peuples qui commandent aujourd'hui, qu'ils adoptent leurs institutions, qu'ils s'y attachent de même, et ils cesseront de leur être inférieurs ; qu'ils aient plus d'émulation, ils les auront bientôt surpassés. — Tu veux dire que notre république sera longtemps encore loin de la vertu. Quand, en effet, les Athéniens sauront-ils, à l'exemple des Spartiates, respecter la vieillesse, eux qui, en commençant par mépriser leurs pères, méprisent ainsi les vieillards ? Quand s'exerceront-ils de la même manière, eux qui, non contents de négliger leur propre vigueur, tournent en ridicule ceux qui en font l'objet de leurs soins ? Quand obéiront-ils aussi à leurs gouvernements, eux qui se font gloire de les mépriser ? Quand auront-ils le même accord, eux qui, au lieu de travailler à l'intérêt commun, ne cherchent qu'à s'entre-nuire, et sont plus jaloux les uns des autres que du reste des hommes ? Mais le pire de tout, c'est qu'on les voit, divisés dans les réunions particulières et dans les assemblées publiques, s'intenter plus de procès que partout ailleurs¹, préférer un gain prélevé sur autrui à une aide réciproque, traiter les affaires de l'État comme si elles leur étaient étrangères, en faire l'objet de leurs luttes et se plaire à y employer toutes leurs forces. De là cette grande incapacité, cette malignité qui envahit la république ; de là ces discordes et ces haines mu-

1. Aristophane s'est plu en divers endroits de ses pièces à railler l'esprit chicanier et processif des Athéniens.

tuelles parmi les citoyens : fléaux qui me font craindre qu'Athènes ne tombe un jour dans des maux qu'elle serait incapable de supporter. — Oh ! non, Périclès, reprit Socrate, ne va pas t'imaginer que les Athéniens soient atteints d'une perversité incurable. Ne vois-tu pas le bon ordre qui règne parmi nos matelots, l'obéissance aux maîtres dans les jeux gymniques, et pareille soumission de la part des choristes à l'égard de leurs chefs ? — Sans doute c'est un fait merveilleux que des gens de cette espèce obéissent à ceux qui les dirigent, tandis que les hoplites et les cavaliers, qui semblent l'élite des gens de bien, sont les plus indisciplinés de tous. » Alors Socrate : « Mais l'Aréopage, Périclès, ne se compose-t-il pas d'hommes choisis et éprouvés ? — C'est vrai. — Eh bien ! connais-tu un tribunal qui soit plus digne, plus honorable, plus équitable dans tous ses jugements, plus estimable pour tout le reste ? — Je ne lui reproche rien. — Il ne faut donc pas désespérer des Athéniens, comme incapables de toute discipline. — Mais c'est précisément à la guerre, où la tempérance, l'ordre et la soumission sont le plus nécessaires, qu'ils ne font preuve d'aucune de ces vertus. — C'est que peut-être aussi, dit Socrate, ils y sont commandés par les gens les moins capables. Ne vois-tu pas que personne ne se présente pour commander aux joueurs de luth, aux chanteurs et aux danseurs, sans en avoir le talent ? qu'il en est de même pour les lutteurs et les athlètes exercés au pancrace ? Tous ceux qui les dirigent peuvent dire d'où ils ont reçu les principes de leur art ; mais la plupart des généraux sont de vrais improvisateurs. Je ne crois pas du tout que tu leur ressembles ; je pense, au contraire, que tu pourrais dire également bien quand tu as commencé à apprendre la stratégie et la lutte ; je suis encore convaincu que tu as conservé les principes de stratégie légués par ton père et que tu as rassemblé de toutes parts les connaissances qui pouvaient un jour te servir à la tête des armées. Je ne doute pas non plus que tu ne réfléchisses profondément, afin de n'ignorer, à ton insu, aucune des pratiques utiles à la guerre, et que, si tu t'aperçois qu'il te manque quelque chose, tu ne t'en enquières auprès de ceux qui savent, n'épargnant ni dons ni bienfaits pour apprendre d'eux ce qui t'a échappé et pour t'attacher de bons auxiliaires. » Alors Périclès : « Je comprends parfaitement, Socrate, que, si tu me parles ainsi, ce n'est pas avec la conviction que je ne néglige aucun de ces soins, mais tu essayes de m'apprendre qu'un homme qui veut commander doit

veiller à tout cela : je suis complètement de ton avis. — Eh bien! as-tu remarqué, Périclès, que sur nos frontières, s'étendent, le long de la Béotie, de hautes montagnes ¹, qui ne laissent d'entrée chez nous que par des défilés étroits et difficiles, et que le cœur du pays est enveloppé de roches inaccessibles²? — Assurément. — En outre, n'as-tu pas entendu dire que les Mysiens³ et les Pisidiens⁴ occupent dans le pays du Grand Roi des contrées tout à fait inaccessibles, et qu'armés à la légère, ils font, par leurs incursions, beaucoup de mal à ce pays et conservent eux-mêmes leur liberté? — J'en ai entendu parler. — Ne crois-tu donc pas que, si les Athéniens, pendant l'âge de l'agilité, s'armaient de même à la légère et s'emparaient des montagnes limitrophes de leur pays, ils pourraient faire du mal à nos ennemis et assurer un puissant rempart à nos concitoyens? » Alors Périclès : « Je crois, Socrate, dit-il, que ce serait une chose tout à fait avantageuse. — Eh bien! reprit Socrate, puisque ces plans t'agrément, travaille, mon cher, à les réaliser : ce que tu pourras en accomplir sera beau pour toi et avantageux pour la ville; si tu échoues, tu ne nuiras pas à ta patrie et tu n'en auras point la honte. »

1. Le Clithéron et le Parnès.

2. « Les montagnes principales de l'Attique étaient, au N. O. d'Athènes, le Cérydale; au N. le Parnès et le Brilessé; au N. E. le Pentélique, renommé pour ses marbres; au S. l'Illymette, célèbre par ses marbres et son miel; et le Laurium, petite montagne voisine de Sunium, où il y avait des mines d'argent; enfin, dans Athènes même, le Lycabette, assez haute colline, en face de la citadelle. » H. MARTIN. — Cf. de PAUW, *Recherches philosophiques sur les Grecs*, t. I, 1^{re} partie

3. Habitants de la Mysie, province maritime de l'Asie Mineure, baignée par la mer Égée, l'Hellespont, la Propontide, et qui devint plus tard le royaume de Pergame.

4. La Pisidie, située au S. de la Phrygie, était séparée de la côte méridionale de l'Asie Mineure par la Pamphylie.

CHAPITRE VI.

Il engage Glaucon, jeune homme sans expérience, à ne pas se mêler des affaires de l'État¹.

Glaucon², fils d'Ariston, aspirait à devenir orateur populaire, avec la prétention d'arriver au gouvernement de l'État, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans : ses parents et ses amis ne pouvaient le faire revenir, bien qu'on l'arrachât de la tribune et qu'on le couvrit de huées. Socrate, qui lui voulait du bien,

1. Cf. la IV^e Sat. de Perse.

2. Ce Glaucon était frère de Platon : plus présomptueux que capable, il nourrissait beaucoup de chiens et d'oiseaux de proie pour la chasse. Il figure dans trois dialogues de Platon, la *République*, le *Parménide* et le *Banquet*. Je ne puis résister au désir de citer ici dans son entier la charmante imitation qu'Andrieux a faite de ce chapitre de Xénophon :

Glaucon avait trente ans, bon air, belle figure ;
 Mais parmi les présents que lui fit la nature,
 Elle avait oublié celui du jugement.
 Glaucon se croyait fait pour le gouvernement.
 Pour avoir eu jadis un prix de rhétorique,
 Il s'estimait au monde un personnage unique ;
 Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché,
 Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché.
 Parler à tout propos était sa maladie.

Socrate l'abordant : « Plus je vous étudie,
 Plus je vois, lui dit-il, le but ou vous visez.
 Votre projet est beau, s'il n'est des plus aisés.
 Vous voulez gouverner, vous désirez qu'Athènes
 De l'État en vos mains remette un jour les rênes ?
 — Je l'avoue. — Et sans doute à vos concitoyens
 Vous paierez cet honneur en les comblant de biens ?
 — C'est là tout mon désir. — Il est louable, et j'aime
 Que l'on serve à la fois sa patrie et soi-même.
 A ce plan, dès longtemps, vous avez dû penser ;
 Par où donc, dites-moi, comptez-vous commencer ? »
 Glaucon resta muet, contre son ordinaire.
 Il chercha sa réponse. « Un très-grand bien à faire
 Ce serait, dit Socrate, en ce besoin urgent,
 Dans le trésor public d'amener de l'argent.
 N'allez-vous pas d'abord restaurer nos finances,
 Grossir les revenus, supprimer les dépenses ?
 — Oui ; ce sera bien là le premier de mes soins.
 — Il faut recevoir plus, il faut dépenser moins.
 Vous avez à coup sûr, calculant nos ressources,

par amitié pour Charmide, fils de Glaucon¹, et pour Platon, parvint seul à le rendre sage. Le rencontrant un jour et voulant tout d'abord se faire écouter, il engagea ainsi la conversation avec lui : « Glaucon, dit-il, tu t'es donc mis dans la tête de gouverner notre cité? — Mais oui, Socrate. — Par Jupiter, c'est le plus beau des projets qu'un homme puisse former : car il est clair que, si tu parviens à ton but, tu seras en passe d'obtenir tout ce que tu désireras, de servir tes amis, d'élever la maison de tes pères, d'agrandir ta patrie. Tu com-

Des richesses d'Athènes approfondi les sources?
 Vous savez quels objets forment nos revenus?
 — Pas très-bien; ils me sont, la plupart inconnus.
 — Vous êtes plus au fait, je crois, du militaire?
 — Six mois sous Périclès j'ai servi volontaire.
 — Ainsi nous vous verrons de nos braves guerriers
 Par vos vastes projets préparer les lauriers?
 Vous savez comme on fait subsister une armée,
 Par quels soins elle doit être instruite et formée?
 — Je n'ai pas ces détails très-présents à l'esprit.
 — Vous avez là-dessus quelque mémoire écrit.
 J'entends. Mais non. Tant pis; vous me l'auriez fait lire;
 J'en aurais profité. Du moins vous pouvez dire,
 Si, payant nos travaux par des dons suffisants,
 L'Attique peut nourrir ses nombreux habitants.
 Prenez-y garde au moins; une erreur indiscreète,
 Une mauvaise loi produirait la disette.
 Sur ce point important qu'avez-vous su prévoir?
 — En vérité, Socrate, on ne peut tout savoir.
 — Pourquoi donc parlez-vous sur toutes les matières?
 Je suis un homme simple, et j'ai peu de lumières;
 Mais retenez de moi ce salutaire avis :
 Pour savoir quelque chose il faut l'avoir appris.
 De régir les Etats la profonde science
 Vient-elle sans étude et sans expérience?
 Qui veut parler sur tout souvent parle au hasard.
 On se croit orateur; on n'est que babillard.
 Allez, instruisez-vous; et quelque jour peut-être
 Vous nous gouvernerez. » Glaucon sut se connaître;
 Il devint raisonnable; et depuis ce jour-là
 Il écouta, dit-on, bien plus qu'il ne parla.
 Chez le doux Xénophon, l'élève de Socrate,
 Son ami, son vengeur au sein d'Athènes ingrate,
 J'ai lu ce dialogue, et je vous le tradui:
 Puisse-t-il corriger les Glaucons d'aujourd'hui!

1. Il ne faut pas confondre ce Glaucon, dit l'Ancien, avec celui qui est l'interlocuteur de Socrate dans ce chapitre. Glaucon l'Ancien avait pour père Critias l'Ancien, pour aïeul paternel Aropide, ami de Solon, pour enfants Charmide et Périclès, mère de Platon, pour frère Calliaschrus, et pour neveu le tyran Critias.

menceras par te faire un nom dans ton pays, puis dans toute la Grèce, et peut-être même, comme Thémistocle, jusque chez les barbares; enfin, partout où tu iras, tu fixeras sur toi tous les yeux. » En entendant ces mots, Glaucou se redressait avec fierté et demeurait avec plaisir. Socrate continua en ces termes : « N'est-il pas évident que, si tu veux être honoré, tu dois rendre service à la république? — Sans doute. — Au nom des dieux, ne me cache rien, dis-moi quel est le premier service que tu veux lui rendre. » Glaucou gardait le silence, cherchant en lui-même par où il commencerait. « Voudrais-tu d'abord, lui dit Socrate, de la même manière que s'il s'agissait d'enrichir la maison d'un ami, t'efforcer d'enrichir la république? — Je le voudrais. — Le moyen de la rendre plus riche, n'est-ce pas de lui procurer de plus grands revenus? — C'est tout naturel. — Dis-nous donc d'où se tirent aujourd'hui les revenus de l'État et quel en est le chiffre. Il est évident que tu en as fait une étude, afin de pouvoir suppléer aux produits qui se trouveraient trop faibles et remplacer ceux qui viendraient à manquer. — Mais, par Jupiter, reprit Glaucou, je n'y ai jamais songé. — Puisque tu n'as pas songé à ce point, dis-nous au moins quelles sont les dépenses de la ville : car il est certain que tu as l'intention de diminuer celles qui sont superflues. — Ma foi, je ne m'en suis pas non plus occupé. — Eh bien, remettons à un autre temps le projet d'enrichir l'État; comment, en effet, y songer avant de connaître les dépenses et les revenus? — Mais Socrate, dit Glaucou, on peut encore enrichir la république de la dépouille des ennemis. — Oui, sans doute, si l'on est plus fort qu'eux; car si l'on était plus faible, on perdrait même ce que l'on a. — Tu dis vrai. — Celui qui veut, à l'occasion, pouvoir faire une guerre, doit donc connaître la force de sa nation et celle des ennemis, afin que, si sa patrie est la plus forte, il lui conseille de commencer les hostilités, et si elle est la plus faible, il lui persuade de se tenir sur la défensive. — Tu as raison. — Dis-nous donc d'abord quelles sont les forces de notre cité sur terre et sur mer, puis quelles sont celles des ennemis. — Ma foi, je ne puis te répondre ainsi sans préparation. — Mais si tu as écrit quelque chose là-dessus, je l'entendrai avec le plus grand plaisir. — Non, par Jupiter, je n'ai absolument rien écrit. — Eh bien, alors, nous ajournerons aussi notre première délibération au sujet de la guerre; peut-être, vu l'importance de l'objet et ton début dans les affaires, n'as-tu pas pu l'é-

dier encore? Mais je vois que tu t'es occupé déjà de la défense du pays; tu sais quelles garnisons sont nécessaires et quelles autres ne le sont pas, sur quels points les gardes sont trop nombreuses ou bien insuffisantes; tu conseilleras d'augmenter celles qui ne sont pas assez fortes, de retirer celles qui ne sont pas nécessaires. — Par Jupiter, reprit Glaucon, je suis d'avis de les retirer toutes; car elles gardent le pays de manière à ce qu'on y vole tout. — Mais si l'on retire les garnisons, ne sens-tu pas qu'il sera possible alors à qui voudra d'enlever même de vive force? D'ailleurs, as-tu visité toi-même les garnisons? Comment sais-tu qu'elles font mal leur service? — Je le suppose. — Eh bien, quand nous aurons quelque chose de plus que des suppositions, alors nous délibérerons aussi sur cet objet. — Peut-être cela vaudra-t-il mieux. — Je sais, ajouta Socrate, que tu n'as pas été voir les mines d'argent, de sorte que tu ne peux pas dire pourquoi elles produisent moins qu'autrefois¹. — En effet, je n'y ai pas encore été. — On dit, ma foi, que l'air y est malsain; et conséquemment, si l'on vient à en délibérer, tu auras là une excuse suffisante. — Tu te moques de moi², reprit Glaucon. — Mais je suis sûr du moins que tu as soigneusement examiné combien de temps le blé récolté dans le pays peut nourrir la ville, et combien on en consomme de plus chaque année, afin que, si l'État venait à éprouver une disette, tu ne fusses pas pris au dépourvu, mais en mesure, grâce à tes prévisions, de pourvoir aux besoins de la ville et de la sauver. — Tu me parles là, dit Glaucon, d'une grosse affaire, s'il faut veiller à tous ces détails. — Cependant, reprit Socrate, on n'est pas même capable de bien gouverner sa maison, si l'on n'en connaît pas tous les besoins, si l'on ne sait pas les satisfaire; mais puisque la ville contient plus de dix mille maisons³, et qu'il n'est pas facile de

1. Voy. l'ouvrage spécial de Xénophon sur les *Revenus*.

2. Je lis, avec Weiske et M. Martin, σπώπτομαι, *je suis raille*, au lieu de σπέπτομαι, *j'examine*, ou σκίψομαι, *j'examinerai*, qu'on trouve dans quelques éditions.

3. Xénophon répète ce calcul dans son *Économique*; mais il faut ajouter que souvent, et surtout durant la guerre du Péloponèse, les habitants des campagnes, qui n'avaient plus ni feu ni lieu, se réfugiaient dans la ville, où ils construisaient à la hâte, dans les quartiers les moins fréquentes, des cabanes, dont la forme ronde se rapprochait des ruches ou des tonneaux. D'ailleurs les rues d'Athènes, d'après un fragment de Dicéarque, inséré dans les *Petits géographes* de l'édition de Dodwel, étaient d'une irrégularité frappante, la ville mal pourvue d'eau, et les maisons chétives, ou très-peut

s'occuper de tant de familles à la fois¹, pourquoi n'as-tu pas essayé d'abord d'en relever une, celle de ton oncle? Elle en a besoin. Après en être venu à bout, tu aurais passé à un plus grand nombre; mais si tu ne peux pas rendre service à un seul individu, comment pourras-tu être utile à tout un peuple? C'est comme si un homme n'avait pas la force de soulever le poids d'un talent²; n'est-il pas clair qu'il ne devrait pas essayer d'en soulever davantage?— Ah! certes, dit Glaucon, je serais bien utile à la famille de mon oncle, s'il voulait m'écouter! — Ainsi, reprit Socrate, tu n'as pas pu persuader ton oncle, et tu voudrais te faire écouter de tous les Athéniens et de ton oncle avec eux?

« Prends garde, Glaucon, en désirant la gloire, d'arriver à tout le contraire. Ne vois-tu pas comme il est dangereux de dire ou de faire ce qu'on ne sait pas? Regarde parmi tous ceux de ta connaissance qui parlent et agissent sans savoir, s'ils te paraissent, pour cette raison, obtenir des éloges ou des reproches. Sont-ils admirés ou méprisés? Regarde, au contraire, les hommes qui savent ce qu'ils disent, ce qu'ils font, et tu verras, je crois, que, dans toutes les circonstances, ceux qui ravissent les suffrages et l'admiration sont précisément ceux qui savent, tandis que l'opprobre et le dédain sont le partage des ignorants. Aussi, puisque tu aimes la gloire et que tu veux te faire admirer de la patrie, travaille à bien savoir ce que tu veux mettre en pratique : car, si tu parviens à l'emporter en cela sur les autres, et qu'alors tu prennes en main les affaires de l'État, je ne serai pas étonné que tu obtiennes très-facilement ce que tu désires. »

nombre excepté. « Ce n'est, ajoute-t-il, qu'en arrivant au théâtre et en découvrant le grand temple de Minerve, bâti au sommet de l'Acropole, qu'on commence à se reconnaître et à sortir de l'incertitude où vous jette le peu de rapport qui existe entre la réalité et l'immense éclat de la renommée. »

1. Le nombre des individus, tant libres qu'esclaves, répandus dans Athènes et dans le Pirée, était d'environ 480 000.

2. Le talent, poids, était de 26 kilogr. 478 gr.

CHAPITRE VII.

Il engage Charmide, homme d'une grande modestie, à s'occuper des affaires publiques.

Voyant que Charmide, fils de Glaucon¹, homme plein de mérite et de beaucoup supérieur à tous les politiques du temps, n'osait ni paraître devant le peuple, ni s'occuper des affaires de l'État : « Dis-moi, Charmide, lui dit Socrate, si quelqu'un était capable de gagner les couronnes dans les jeux, de se rendre ainsi glorieux lui-même et sa patrie plus illustre dans la Grèce, et que pourtant il refusât de combattre, comment jugerais-tu un pareil homme ? — Il est clair que ce serait un efféminé et un lâche. — Et si un citoyen capable, en s'adonnant aux affaires publiques, d'agrandir sa patrie et de se couvrir lui-même de gloire, refusait de le faire, ne serait-on pas en droit de le traiter de lâche ? — Peut-être ; mais pourquoi me fais-tu cette question ? — Parce qu'il me semble que, malgré ton mérite, tu recules devant les affaires, et cela, quand tu dois y prendre part en ta qualité de citoyen. — Mais ce mérite, dit Charmide, en quelle circonstance l'as-tu reconnu, pour avoir de moi cette opinion ? — Dans tes entretiens avec nos hommes politiques : car, s'ils te communiquent quelques affaires, je vois que tu leur donnes de bons conseils, et que, s'ils font des fautes, tu les reprends justement. — Ce n'est pas la même chose, Socrate, de s'entretenir en particulier ou de discuter en public. — Cependant, ceux qui savent calculer, calculent aussi bien en public que tout seuls, et ceux qui, tout seuls, savent parfaitement jouer de la cithare, conservent en public leur supériorité. — Oui ; mais la honte et la timidité, ne vois-tu pas qu'elles sont innées chez certains hommes et qu'elles se manifestent bien plus dans les assemblées tumultueuses que dans les réunions privées ? — Eh bien, je veux t'apprendre que ce ne sont pas les plus sages qui te font honte, ni les plus puissants qui te font peur, mais que tu rougis de parler devant les moins éclairés et les plus faibles. N'est-ce pas, en effet, devant des foulons, des cordonniers, des maçons, des

1. C'est-à-dire de Glaucon l'Ancien. Voy. la note 1 de la page 80.

chaudronniers, des laboureurs, des marchands, des brocanteurs de place publique, des gens qui cherchent à vendre cher ce qu'ils ont acheté à vil prix, que tu te sens timide? Car voilà de quoi se compose l'assemblée du peuple. En quoi donc crois-tu que ta conduite diffère de celle d'un homme qui, supérieur aux artistes, aurait peur des ignorants? N'est-il pas vrai qu'en dépit de ta facilité à t'exprimer devant les plus illustres citoyens, dont quelques-uns pourtant te dédaignent, et de ta supériorité manifeste sur ceux qui essayent de parler en public, tu hésites à prendre la parole devant une multitude qui ne s'est jamais occupée des affaires et qui n'a pour toi aucun dédain, dans la crainte qu'elle ne te tourne en ridicule? — Eh quoi! ne vois-tu pas, Socrate, que souvent dans les assemblées on se moque de ceux qui parlent bien? — Mais les autres¹ en font autant : aussi je t'admire, toi qui sais si bien les empaumer, quand ils te traitent de la sorte, de croire que tu ne saurais te mesurer avec la foule. Ne t'ignore pas toi-même, mon bon; ne commets pas la faute que commettent la plupart des hommes : presque tous ont sans cesse l'œil sur les actions des autres, et ne se tournent point à l'examen des leurs; défends-toi d'une pareille indolence, mais concentre tous tes efforts sur toi; ne néglige pas l'État, s'il peut gagner quelque chose par tes soins. Grâce à la prospérité des affaires, ce n'est pas seulement aux autres citoyens, mais c'est à tes amis et à toi-même que tu auras rendu un immense service. »

CHAPITRE VIII.

Discussion avec Aristippe sur le bien et sur le beau.

Aristippe² essayait de confondre Socrate, comme celui-ci l'avait lui-même confondu naguère; mais Socrate, voulant rendre service à ses disciples, ne répondit point en homme qui se tient sur ses gardes, et qui craint qu'on n'intervertisse ses paroles, mais comme un homme fortement convaincu qu'il remplit ses devoirs. Aristippe lui demanda s'il connaissait

1. Les citoyens illustres.

2. Fondateur de l'école cyrénaïque, dont il a été question plus haut, livre II, chapitre 1.

quelque chose de bon, afin que, si Socrate lui disait la nourriture, la boisson, la richesse, la santé, la force, le courage, il pût lui démontrer que c'est parfois un mal. Mais Socrate, considérant que nous cherchons surtout à nous délivrer de ce qui nous fait souffrir, lui fit la meilleure réponse possible : « Me demandes-tu, lui dit-il, si je connais quelque chose de bon pour la fièvre ? — Non. — Pour l'ophthalmie ? — Non plus. — Pour la faim ? — Pas davantage. — Eh bien, si tu me demandes si je connais quelque chose de bon qui ne soit bon à rien¹, je ne le connais pas, et je n'ai pas besoin de le connaître. »

Une autre fois, Aristippe lui demandant s'il connaissait quelque chose de beau : « Oui, je connais beaucoup de choses belles. — Eh bien, sont-elles toutes semblables ? — Autant qu'il est possible, il y en a qui diffèrent essentiellement. — Et comment ce qui diffère du beau peut-il être beau ? — Par Jupiter, comme un homme habile à la course diffère d'un autre homme habile à la lutte; comme la beauté d'un bouclier fait pour la défensive diffère complètement de celle du javelot, fait pour voler avec force et vitesse. — Ta réponse est tout à fait la même que quand je t'ai demandé si tu connaissais quelque chose de bon. — Crois-tu donc qu'autre chose est le bien, autre chose le beau ? Ne sais-tu pas que tout ce qui est beau pour une raison est bon pour la même raison ? La vertu n'est pas bonne dans une occasion et belle dans une autre; les hommes aussi sont appelés bons et beaux de la même manière et pour les mêmes motifs : ce qui, dans le corps des hommes, fait la beauté apparente, en fait également la bonté; enfin, tout ce qui peut être utile aux hommes est beau et bon relativement à l'usage qu'on en peut faire². — Comment! un panier à ordures est donc aussi une belle chose ? — Oui, par Jupiter, et un bouclier d'or est laid, du moment que l'un est convenablement fait pour son usage, et l'autre non. — Tu dis donc que les mêmes objets peuvent être beaux et laids ? — Oui, par Jupiter! et ils peuvent être aussi bons et mauvais : car souvent ce qui est bon pour la faim est mauvais pour la fièvre, et ce qui est bon pour la fièvre est mauvais pour la faim; souvent aussi ce qui est beau pour la course ne l'est pas pour la lutte, et ce qui est

1. Ainsi, d'après Socrate, le bien est ce qui délivre d'un mal ou satisfait un besoin : *le bien de la fièvre*, c'est ce qui la guérit; *le bien de la faim*, c'est la nourriture. Ce qui n'est le bien de rien, c'est ce qui n'est bon à rien.

2. On voit que Socrate identifie le beau et le bien avec l'utile.

beau pour la lutte ne l'est pas pour la course ; enfin, les choses sont belles et bonnes pour l'usage auquel elles conviennent ; elles sont laides et mauvaises pour l'usage auquel elles ne conviennent pas. »

De même, lorsque Socrate disait que la beauté d'un édifice consiste dans son utilité, il me semblait qu'il enseignait le meilleur principe de construction. Voici comment il raisonnait : « Quand on fait bâtir une maison, disait-il, ne s'ingénie-t-on pas des moyens qui peuvent en rendre le séjour le plus possible agréable et commode ? » Ce principe une fois admis : « N'est-il pas agréable qu'elle soit fraîche pendant l'été et chaude pendant l'hiver ? » Ce second point étant aussi accordé : « Eh bien, quand les maisons regardent le midi, le soleil ne pénètre-t-il pas, en hiver, sous les galeries extérieures ¹, et, en été, passant au-dessus de nos têtes et par-dessus les toits, ne nous procure-t-il pas de l'ombre ? Alors, si ce sont là de bonnes conditions, n'est-il pas vrai qu'il faut que les toits des galeries tournées vers le midi soient plus élevés, afin que le soleil d'hiver n'en soit point exclu, tandis que ceux des galeries tournées au septentrion doivent être plus bas, afin que les vents froids ne puissent y entrer ? En un mot, l'édifice qui fournit, en toute saison, la plus agréable retraite et le dépôt le plus sûr pour ce que l'on possède, ne peut manquer d'être le plus agréable et le plus beau : les peintures et les bariolages ôtent plus de plaisirs qu'ils n'en procurent. » Il disait encore que, pour les temples et les autels, l'emplacement le plus convenable est un lieu bien découvert et complètement isolé : car il est agréable pour prier de n'avoir point une vue bornée, et il est encore agréable d'approcher des autels sans se souiller.

1. En grec *παραβάς*, galeries couvertes d'un toit. Selon de Pauw (*Recherches philosophiques sur les Grecs*, t. I, p. 57), les maisons d'Athènes offraient toutes un grand vice de construction. Les escaliers y donnaient sur les rues, et les appartements supérieurs, bâtis en saillie, défiguraient les façades, offusquaient la vue et diminuaient la circulation de l'air. C'était une conséquence de la cupidité des propriétaires, qui, en élevant des espèces de galeries au-dessus de la tête des passants, tâchaient, autant qu'ils le pouvaient, d'envahir les rues mêmes. — Les lecteurs qui désireront un plus ample commentaire sur ce passage, trouveront dans les notes de l'édition de Weiske, sur ce chapitre, une description très-nette et très-précieuse du plan d'une maison grecque, d'après Vitruve.

CHAPITRE IX.

Pensées diverses de Socrate sur le courage, la tempérance, la sagesse, l'envie, le loisir, le pouvoir politique et le bonheur¹.

Un jour, on lui demandait si le courage est une qualité acquise ou naturelle : « Je crois, dit-il, que, comme on voit des corps dont la nature résiste mieux que d'autres à la fatigue, il y a des âmes dont la nature est plus énergique que les autres contre les difficultés : car je vois des hommes, élevés sous les mêmes lois et dans les mêmes mœurs, différer beaucoup entre eux par le courage. Seulement, je pense que la valeur naturelle peut être augmentée par l'instruction et par l'exercice : il est clair que les Scythes et les Thraces n'oseraient pas, avec la pique et le bouclier, s'attaquer aux Lacédémoniens, et que les Lacédémoniens ne tenteraient pas de résister aux Thraces avec le bouclier léger et le javelot, ni aux Scythes avec la flèche. Je vois qu'en tout les hommes diffèrent naturellement les uns des autres, qu'en tout ils font des progrès par l'exercice ; et de là il est évident que les hommes les mieux doués ou les plus maltraités de la nature, doivent, quand ils veulent exceller en quelque partie, prendre des leçons et s'exercer. »

La sagesse² ne se séparait point, selon lui, de la tempérance ; mais celui qui, connaissant le bien et le beau, les met en pratique, et qui, connaissant le mal, sait s'en garder, passait à ses yeux pour un homme sage et réservé. On lui demandait s'il considérait ceux qui savent ce qu'on doit faire, et qui font néanmoins le contraire, comme des gens sages et tempérants : « Je pense, dit-il, qu'ils ne sont pas moins dépourvus de sagesse que de tempérance. Car je crois que tous les hommes choisissent entre toutes les actions possibles celles qui doivent leur être les plus avantageuses. Je pense donc que ceux qui n'agissent pas avec droiture ne sont ni sages, ni réservés. » Il disait que la justice et toutes les autres vertus se

1. Weiske considère ce chapitre comme un de ceux qui font le mieux connaître la philosophie pratique de Socrate.

2. C'est la vertu que les latins appellent *prudencia*, mot qu'ils appliquent non-seulement au bon sens, aux lumières naturelles, mais aux connaissances acquises par la culture de l'intelligence.

résumément dans la sagesse : car toutes les actions justes et vertueuses sont en même temps belles et bonnes ; or, ceux qui les connaissent ne peuvent plus rien leur préférer, et ceux qui ne les connaissent pas, non-seulement ne peuvent y atteindre, mais, s'ils l'essayent, ils ne font que des fautes : de la même manière les hommes sages font des actions belles et bonnes, tandis que ceux qui ne sont pas sages n'en peuvent faire, ou, s'ils l'essayent, ils ne font que des fautes. Ainsi, puisque ce qui se fait de juste, de bien et de bon, se rattache à la vertu, il est clair que la justice et toutes les autres vertus constituent la sagesse.

La folie lui paraissait bien être le contraire de la sagesse ; cependant il ne regardait pas l'ignorance comme une folie ; mais ne se point connaître soi-même et croire qu'on sait ce qu'on ignore, c'est, à ce qu'il disait, toucher de bien près à la démence. Il ajoutait que la multitude ne regarde pas comme des insensés ceux qui se trompent sur des objets inconnus à la plupart des hommes, tandis qu'elle traite de fous ceux qui se trompent dans des choses connues de tout le monde. Par exemple, si un homme se croit assez grand pour ne pouvoir, sans se baisser, passer sous les portes d'une muraille, assez fort pour essayer d'enlever des maisons, ou pour entreprendre des choses dont tout le monde reconnaît l'impossibilité, on dit qu'il est fou ; mais si l'on ne commet que des fautes légères, on n'est pas traité de fou par la multitude ; et, comme on n'appelle amour qu'une violente affection, de même on ne donne le nom de folie qu'à une grande démence.

Examinant quelle est la nature de l'envie, il ne trouvait pas que ce fût ce sentiment douloureux causé par les malheurs de nos amis ou par la prospérité de nos ennemis, mais il n'appelait envieux que ceux qui s'affligent du bonheur de leurs amis. Quelques personnes s'étonnant qu'on pût éprouver de l'amitié pour quelqu'un et souffrir de son bonheur, il leur faisait remarquer que bien des gens sont incapables d'abandonner leurs amis dans le malheur, et secourent leur infortune, mais s'affligent pourtant de leur prospérité. Il ajoutait que ce sentiment n'entre jamais dans le cœur du sage, mais qu'il est ordinaire aux sots.

Recherchant ce qu'est l'oisiveté, il disait qu'il voyait la plupart des hommes toujours occupés à quelque chose : car, enfin, les joueurs de dés et les bouffons sont occupés ; mais il les traitait cependant d'oisifs, puisqu'ils pouvaient faire mieux ;

or, quand on fait le mieux, on n'a pas le loisir de passer du mieux au pire, et, si on s'y laisse aller, on est bien coupable, puisqu'on ne manque pas d'occupation.

Pour les rois et les gouvernants, il disait que ce ne sont pas ceux qui portent un sceptre, ni qui ont été choisis au hasard par la multitude, ou que le sort a favorisés, ou qui ont usurpé le pouvoir soit par la violence, soit par la ruse, mais ceux qui savent régner. Si l'on convenait que le devoir d'un gouvernant est d'ordonner ce qu'il est utile de faire, et celui d'un sujet d'obéir, il faisait voir que, dans un vaisseau, s'il se rencontre un homme qui ait l'expérience du commandement, le pilote et tous les autres matelots obéissent à son expérience; qu'il en est de même dans l'agriculture pour ceux qui possèdent des champs; dans la maladie pour les malades; dans la gymnastique pour ceux qui s'exercent le corps; que tous ceux, enfin, qui font une œuvre dont il faut connaître les procédés, emploient ces procédés quand ils les connaissent, mais que, s'ils les ignorent, ils obéissent à ceux qui savent, quand ils sont là, ou bien les font venir, s'ils sont absents, afin d'exécuter, d'après leurs ordres, les prescriptions nécessaires; que, dans l'art de filer, les femmes elles-mêmes commandent aux hommes, parce qu'elles s'y connaissent, et que les hommes n'y entendent rien.

Si on lui objectait qu'un tyran est maître de ne pas suivre les bons avis qu'on lui donne : « Et comment, disait-il, est-il maître de ne pas les suivre, puisque la punition est toujours prête, quand il refuse d'écouter un bon avis ? car, en pareille occurrence, si l'on refuse de suivre un bon conseil, on fait des fautes, et ces fautes entraînent leur punition. »

Si on lui disait encore que le tyran peut ôter la vie à un sage conseiller : « Eh bien ! répondait-il, en donnant la mort à ses plus fermes appuis, crois-tu qu'il ne soit pas puni, ou même que sa peine soit légère ? crois-tu qu'il trouve sa sûreté dans une telle conduite, et qu'elle ne l'entraîne pas bien plus tôt à sa perte ?

Quelqu'un lui demandait quelle était, selon lui, la plus belle occupation de l'homme : « Bien faire », répondit-il. On ajouta : « Y a-t-il donc un procédé pour faire bien ses affaires ? — Non,

4. Il y a là un jeu de mots dont nous avons essayé de donner l'idée, mais qui demande cependant une note explicative. Nous disons parfois familièrement d'un homme qui réussit, qu'il *fait bien*; les Grecs le disaient tout ensemble d'une manière relative et d'une manière absolue, et entendaient conséquemment par là et *bien agir* et *réussir*.

dit-il, car je crois que la fortune et l'action sont deux choses opposées : trouver son bien-être sans le chercher, voilà ce que j'appelle faire fortune ; mais par son savoir et son zèle arriver au succès, voilà ce que j'appelle bien faire, et ceux qui procèdent ainsi, me paraissent réussir. »

Il disait qu'il regardait comme les plus estimables et les plus chers aux dieux, les laboureurs qui travaillent bien à la terre, les médecins qui exercent bien la médecine, les hommes d'État qui dirigent bien la politique ; mais que ne rien faire de bien, c'est n'être ni utile à personne, ni cher aux dieux.

CHAPITRE X.

Conseils artistiques donnés à Parrhasius, à Cliton et à Pistias sur la peinture, la statuaire et la fabrication des armes.

D'autre part, quand il lui arrivait de converser avec des artistes vivant de leur travail, il leur était encore utile. Il entra un jour dans l'atelier du peintre Parrhasius¹, et eut avec lui cette conversation : « Dis-moi, Parrhasius, la peinture n'est-elle pas une représentation des objets visibles ? Ainsi les enfoncements et les saillies, le clair et l'obscur, la dureté et la mollesse, la rudesse et le poli, la fraîcheur de l'âge et sa décrépitude, vous les imitez à l'aide des couleurs ? — Tu dis vrai. — Et si vous voulez représenter des formes parfaitement belles, comme il n'est pas facile de trouver un homme qui

1. « Parrhasius d'Éphèse, fils et disciple du peintre Événor, et son contemporain Zeuxis d'Héraclée, furent à Athènes, pendant la guerre du Péloponèse, les chefs de l'école ionienne ou asiatique, qui sacrifiait un peu trop l'idéal et l'expression morale à l'illusion matérielle et à ce qui flatte directement les sens. Aussi, dans ce chapitre, Parrhasius commence-t-il par nier que les sentiments moraux puissent être rendus par la peinture. Cependant, un peu avant l'époque de Parrhasius et de Zeuxis, les peintres de l'école athénienne, Micon, Panæus, frère de Phidias, et surtout Polygnote de Thasos, chargés par Périclès d'orner de leurs tableaux les principaux édifices d'Athènes, avaient excellé par l'idéal et l'expression morale. Aristide de Thèbes excella aussi à rendre les sentiments et les passions. L'idéal et la sévérité du dessin avaient été le caractère de l'école de Sicyle. Le mérite spécial de Zeuxis et de Parrhasius consistait dans le coloris, dans le fini des détails, et surtout dans la dégradation des teintes, déjà traitée avec succès par Apollodore d'Athènes. Sous le règne d'Alexandre, Apelles sut réunir tous les mérites des peintres antérieurs. » H. MARTIN.

n'ait aucune imperfection, vous rassemblez plusieurs modèles, vous prenez à chacun ce qu'il a de plus beau, et vous composez ainsi un ensemble d'une beauté parfaite ? — C'est ce que nous faisons. — Mais quoi ! ce qu'il y a de plus attrayant, de plus ravissant, de plus aimable, de plus désirable, de plus séduisant, l'expression morale de l'âme, vous ne l'imitiez point ? ou bien est-elle inimitable ? — Mais le moyen, Socrate, de l'imiter ? elle n'a ni proportion, ni couleur, ni aucune des qualités que tu as détaillées ; en un mot, elle n'est pas visible. — Eh ! ne voit-on pas chez l'homme les regards exprimer tantôt l'affection, tantôt la haine ? — Je le crois. — Ne faut-il donc pas rendre ces expressions des yeux ? — Il le faut. — Quand des amis sont heureux ou malheureux, la physionomie est-elle la même chez ceux qui s'y intéressent ou chez les indifférents ? — Non, ma foi ! Dans le bonheur des amis, la joie, dans leur malheur, la tristesse est peinte sur les visages. — On peut donc aussi représenter ces sentiments ? — Oui, certes. — Il en est de même de la fierté et de l'indépendance, de l'humilité et de la bassesse, de la tempérance et de la raison, de l'insolence et de la grossièreté ; c'est par la physionomie et par l'attitude des hommes, debout ou en mouvement, que ces sentiments se produisent. — Tu dis vrai. — Il faut donc les imiter ? — D'accord. — Et qui crois-tu donc qui agrée le plus à voir, ou les hommes qui manifestent des sentiments beaux, honnêtes, aimables, ou ceux qui n'en font voir que de honteux, pervers et haïssables ? — Par Jupiter ! il y a bien de la différence, Socrate ! »

Il entra un jour chez Cliton³, le statuaire, et, s'entretenant avec lui : « Te voilà, Cliton, lui dit-il, en train de faire des coureurs en pierre, des lutteurs, des pugiles, des pancratiastes, je le vois et je le sais. Mais ce qui ravit le plus l'âme des hommes par la vue, l'apparence même de la vie, comment la communique-tu à tes statues ? » Et comme Cliton, embarrassé, hésitait à répondre : « Est-ce, dit Socrate, en modelant tes ouvrages sur des êtres vivants, que tu fais paraître tes statues

1. C'était le procédé de Zeuxis. Cf. Cicéron, *De l'invention*, II, 1 ; et Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, XXXV, xxxvi.

2. Nous avons vu dans la note 1 de la page 91 que c'était là le défaut de Perrhasius.

3. On ne sait pas autre chose sur ce Cliton. Coray croit qu'il faut substituer à ce nom inconnu celui de Cléon, auteur de statues de philosophes ; mais rien ne justifie cette conjecture.

animées ? — Justement. — Ainsi, comme nos différentes attitudes font jouer en haut ou en bas certains muscles du corps, que les uns se resserrent ou s'étirent, se tendent ou se relâchent, est-ce en exprimant ces effets que tu donnes à tes œuvres plus de ressemblance et de vérité ? — Précisément. — Mais cette expression même d'une action corporelle ne procure-t-elle pas un certain plaisir aux spectateurs ? — Je le pense. — Il faut, par conséquent, que les yeux des combattants expriment la menace, et que la joie se lise sur la physionomie des vainqueurs ? — Sans nul doute. — Il faut donc aussi que le statuaire exprime par les formes toutes les impressions de l'âme. »

Un jour Socrate entra chez l'armurier Pistias ¹, qui lui montra des cuirasses très-bien faites : « Par Junon ! dit-il, voilà, Pistias, une belle invention ! Cette cuirasse peut protéger les parties qui ont besoin d'être couvertes, et elle n'empêche pas de se servir des mains. Mais alors, dis-moi, Pistias, pourquoi, tes cuirasses n'étant ni plus solides ni plus coûteuses pour toi que celles des autres fabricants, tu les vends beaucoup plus cher. — C'est, Socrate, parce que les miennes sont mieux proportionnées. — Mais cette proportion, est-ce d'après la mesure ou la balance que tu la fais payer plus cher ? car je pense que tu ne les fais pas toutes d'une égalité ni d'une ressemblance parfaite, si tu veux qu'elles aillent bien ². — Par Jupiter ! je les fais pour cela ; autrement, elles ne pourraient servir. — Mais n'y a-t-il pas chez les hommes des corps bien proportionnés et d'autres qui ne le sont pas ? — Évidemment. — Alors, comment fais-tu donc pour qu'une cuirasse bien proportionnée aille à un corps qui ne l'est pas ? — Je tâche qu'elle aille bien ; car, du moment qu'elle va bien, elle est bien proportionnée. — Tu me parais, reprit Socrate, ne pas entendre le mot proportionné dans un sens absolu, mais relativement à l'usage de l'objet, comme si tu disais d'un bouclier qu'il est bien proportionné, du moment qu'il convient à celui qui s'en sert ; et tu pourrais en dire autant d'une chlamyde ou de tout autre objet. Mais peut-être y a-t-il dans cette convenance un autre avantage qui n'est pas à dédaigner. — Ap-

1. Il n'est question de lui que dans ce passage. — Cf. Émeric David, *Hist. de la peinture au moyen âge*, p. 248, 74 et *passim*. Personne n'a mieux connu l'antiquité plastique que ce judicieux et savant écrivain.

2. Il y a ici quelque embarras dans le texte : j'ai suivi de préférence les indications de Weiske.

prends-le moi, Socrate, si tu en sais quelqu'un.— C'est qu'une armure qui va bien écrase moins que celle qui va mal, en les supposant du même poids; car celle qui va mal, soit parce qu'elle pend tout entière des épaules, soit parce qu'elle presse fortement quelque autre partie du corps, devient incommode et difficile à porter, tandis que celle qui va bien, répartissant la charge sur les clavicules, les épaules, la poitrine, le dos et l'estomac, n'est plus, pour ainsi dire, un fardeau, mais une dépendance du corps lui-même. — Tu viens de dire justement pourquoi je mets un si grand prix à mes ouvrages : néanmoins, je sais que bien des gens aiment mieux acheter des cuirasses peintes ou dorées. — S'ils achètent des cuirasses qui ne leur vont pas, je crois qu'ils achètent là une incommodité peinte ou dorée. Mais comme le corps n'est pas toujours immobile, que tantôt il se baisse et tantôt se redresse, comment des cuirasses trop justes peuvent-elles bien aller ? — Elles ne le peuvent pas. — Tu dis donc que des cuirasses qui vont bien ne sont pas celles qui sont justes, mais celles qui ne gênent pas au besoin ? — C'est ce que je dis, Socrate, et tu as bien saisi. »

CHAPITRE XI.

Conversation avec la courtisane Théodote¹.

Il y avait alors dans la ville une belle femme, nommée Théodote, toute prête à suivre qui savait la convaincre. Un jour quelqu'un parlait d'elle et disait qu'il n'y avait pas de paroles capables d'exprimer la beauté de cette femme, que les peintres

1. Ne nous étonnons pas de voir Socrate dans le boudoir d'une courtisane. Outre qu'il n'y perd rien de sa dignité et de sa gravité philosophiques, il obéit à un entraînement de vogue que de Pauw a parfaitement apprécié dans ses *Recherches philosophiques sur les Grecs*, t. I, p. 423 et suivantes : « Jamais, chez aucun peuple du monde, les belles femmes n'excitèrent plus d'enthousiasme que chez les Grecs. Dès qu'il en paraissait une, ce qui arrivait à la vérité fort rarement, aussitôt son nom était répété de bouche en bouche, depuis les extrémités du Péloponèse jusqu'aux confins de la Macédoine; d'où il résultait dans les esprits une fermentation semblable à une flamme contagieuse. Les épouses les plus tendres ne pouvaient plus retenir leurs maris, et les mères les plus impérieuses ne pouvaient plus arrêter leurs enfants. Enfin on vit toute la nation aux pieds de Laïs et toute

allaient la visiter, afin de la prendre pour modèle, et qu'elle ne leur faisait point un mystère de ses charmes. « Il faut aller la voir, dit Socrate ; car ce n'est pas en écoutant qu'on peut apprendre ce que la parole ne peut exprimer. » Alors le narrateur : « Ne perdons pas de temps, dit-il ; nous vous accompagnons. » Cela dit, ils vont chez Théodote, et la prenant au moment où elle posait devant un peintre, ils se mettent à la considérer. Quand le peintre eut fini : « Mes amis, dit Socrate, est-ce nous qui devons savoir gré à Théodote de nous avoir laissé contempler sa beauté, ou bien doit-elle nous remercier de l'avoir contemplée ? Si ce spectacle lui a été le plus utile, ne nous doit-elle pas de la reconnaissance, et si c'est nous qui avons le plus gagné, ne devons-nous pas être reconnaissants ? » Quelqu'un ayant remarqué qu'il parlait juste : « Je conviens, dit-il, qu'elle ne gagne avec nous que des éloges ; mais comme nous nous les répandons, ils lui seront fort utiles. Pour notre part, nous emportons le désir de toucher ce que nous avons contemplé, nous nous en allons mordus au cœur, poursuivis par le regret ; et tout cela fait que nous sommes les esclaves et elle la souveraine. Alors Théodote : « Par Jupiter ! dit-elle, s'il en est ainsi, il faut que je vous remercie de vous avoir offert le spectacle. »

Sur ce point, Socrate la voyant superbement parée, et, près d'elle, sa mère en habits et en toilette peu commune, puis des servantes nombreuses, accortes, et proprement vêtues, une maison enfin abondamment pourvue de tout ce qu'il faut : « Répondez-moi, Théodote, lui dit-il, avez-vous des terres ? — Aucune. — Vous avez donc une maison qui vous fournit des revenus ? — Je n'ai pas de maison. — Mais vous avez des ouvrières ? — Je n'ai point d'ouvrières. — Où prenez-vous donc de quoi vivre ? — S'il m'arrive quelque ami qui veuille me faire du bien, c'est de quoi je vis. — Par Junon, dit Socrate, ma Théodote, c'est une belle acquisition, et mieux vaut acquérir un troupeau d'amis que de brebis, de bœufs ou de chèvres ! Mais vous abandonnez-vous à la fortune, attendez-vous qu'un ami se prenne à vous comme une mouche, ou bien employez-

la Grèce subjuguée par une Sicilienne : ce que n'avaient pu, dit-on, ni les armées des Perses, ni la politique insidieuse des Spartiates. On sait d'ailleurs à quel degré d'illustration parvint Aspasia, et quels honneurs on rendit à Phryné durant sa vie, et à Pythionice, même après sa mort. Son mausolée, érigé entre Athènes et Eleusis, était le plus superbe monument qui existât dans toute l'étendue de la Grèce, de l'aveu de Dicéarque et de Pausanias, qui l'avaient vu. »

vous quelque artifice pour cela ? — Comment voulez-vous que j'emploie un artifice ? — Bien plus facilement, ma foi, que les araignées ! Vous savez comment elles vont à la chasse de leur gibier : elles tissent une toile subtile , et tout ce qui vient à y tomber leur sert de nourriture. — Vous me conseillez donc aussi de tisser une toile à gibier ? — Il ne faut pas croire qu'on doive aller sans art à la chasse des amis, la plus belle des prises. Ne voyez-vous pas toutes les finesses des chasseurs pour prendre les lièvres , gibier bien moins précieux ? Comme les lièvres broutent la nuit, on se procure des chiens qui voient clair durant l'obscurité, et on les met sur la piste de la bête. Le jour, les lièvres se remettant à courir, on se procure d'autres chiens qui, au moment où ils retournent de la pâture au gîte, les éventent au fumet et les trouvent. Les lièvres ont de si bonnes jambes qu'on a peine à les suivre de l'œil dans leur fuite : on dresse d'autres chiens assez vites pour les prendre à la course. Il y en a, malgré cela, quelques-uns qui échappent ; alors on tend des filets dans les sentiers par lesquels ils se sauvent, afin qu'ils y tombent et restent pris¹. — Mais quel moyen pareil puis-je employer pour la chasse aux amis ? — Il faut, ma foi, en place de chien, avoir quelqu'un qui se mette sur la piste des amateurs de la beauté et des richards, qui en trouve, et qui, en ayant trouvé, s'ingénie des moyens de les jeter dans vos filets. — Mais quels filets ai-je donc ? — Un seul, ma foi, mais le plus inextricable de tous, votre corps, et dans ce corps une âme qui vous enseigne le charme des regards, la séduction des paroles, qui vous apprend à faire accueil à qui vous recherche, à éconduire qui vous dédaigne, à visiter avec empressement un ami malade, à féliciter chaudement quiconque a bien agi, à reconnaître de toute votre âme les soins dévoués qu'on vous a rendus. Car je sais qu'un amant vous montre autant de tendresse que de bienveillance ; et, si vous avez des amants illustres, je sais que vos actions ne les engagent pas moins que vos paroles. — Par Jupiter ! dit Théodote, je ne m'ingénie d'aucun de ces moyens. — Il n'est pourtant pas indifférent de savoir agir avec chacun précisément d'après son caractère, car ce n'est jamais par force qu'on se crée ou qu'on garde un ami : bienveillance et plaisir sont l'amorce qui prend et retient semblable gibier. — Vous dites vrai. — Il faut donc d'abord faire en sorte que ceux qui vous recherchent ne vous accordent que ce qui leur coûte le

1. Cf. *De la chasse*, chap. v et suivants.

moins, et ensuite les payer d'un juste retour : ils vous en aimeraient encore davantage, vous demeureraient plus longtemps attachés, et vous feraiet de plus grandes largesses. Or, votre gratitude sera parfaite, si, dans leurs besoins, vous consentez à partager avec eux. Vous voyez que les mets les plus délicieux, servis à une personne sans appétit, paraissent désagréables et inspirent du dégoût à des convives rassasiés, tandis que les mets les plus simples, servis à une personne affamée, lui semblent délicieux. — Mais comment puis-je exciter l'appétit de ceux qui me visitent ? — Par Jupiter ! continua Socrate, en ne leur offrant plus rien quand ils sont rassasiés, en ne les rappelant point au repas avant que la digestion accomplie ait ravivé le besoin ; puis, le besoin venu, en leur faisant entendre que votre charmant entretien, votre venue est une faveur toute volontaire, et parfois même en les fuyant, pour que leur besoin devienne extrême. Les faveurs, en effet, perdent beaucoup de leur prix, quand elles précèdent le désir. » Alors Théodote : « Eh bien', Socrate, dit-elle, que ne m'aidez-vous à faire la chasse des amis ? — Par Jupiter ! je le veux bien, si vous m'y décidez. — Et le moyen de vous décider ? — Vous le chercherez et vous vous en aviserez, si vous avez besoin de moi. — Venez donc souvent me voir. » Socrate alors plaisantant sur ses occupations : « Théodote, lui dit-il, il ne m'est pas facile d'en trouver le temps : mes nombreuses affaires, privées ou publiques, ne me laissant aucun répit ; et puis, j'ai des maîtresses qui ne me laissent aller ni le jour ni la nuit, grâce aux philtres et aux charmes que je leur ai enseignés. — Quoi ! Socrate, vous savez composer des philtres ? — Eh ! comment croyez-vous qu'Apollodore et Antisthène ne me quittent jamais ? Comment croyez-vous que Cébès et Simmias m'arrivent de Thèbes ? Sachez bien que cela ne peut se faire sans philtres, sans enchantements, sans bergeronnettes¹. — Prêtez-moi donc une bergeronnette, pour que je commence à vous attirer. — Mais, par Jupiter ! je ne veux pas être attiré près de vous, je veux que vous veniez près de moi. — Alors j'irai, mais vous me recevrez. — Oui, je vous recevrai, s'il n'y a chez moi personne que j'aime plus que vous. »

1. On employait cet oiseau, dont les mouvements sont vifs et animés, à des pratiques qu'on croyait propres à exciter l'amour. Selon Tzetzes, les magiciennes attachaient la bergeronnette à une roue qu'elles faisaient tourner avec une très-grande rapidité et en chantant des chansons érotiques.

CHAPITRE XII.

Les exercices gymnastiques donnent au corps la force et la santé¹.

Voyant qu'Épigène², jeune homme qui faisait partie de ses disciples, ne prenait aucun soin de son corps : « Quel corps étrange tu as, Épigène ! lui dit-il. — C'est qu'aussi, Socrate, je suis étranger³ aux exercices. — Pas plus cependant que ceux qui doivent combattre aux jeux olympiques. Comptes-tu pour rien le combat dont la vie est le prix, au cas où les Athéniens viendraient à le proposer ? Et cependant nombre d'hommes, à cause de leur mauvaise complexion, périssent dans les périls de la guerre, et souvent aux dépens de l'honneur ; beaucoup pour le même motif sont pris vivants ; et là, ils passent le reste de leur vie, si cela se rencontre, dans le plus dur esclavage, ou bien, réduits à la plus triste des nécessités, payant parfois une rançon supérieure à leur fortune, ils traînent la fin de leur existence, privés du nécessaire et en proie au malheur ; d'autres enfin se font une honteuse réputation fondée sur la faiblesse de leur corps, qui les fait passer pour des lâches. Méprises-tu donc les punitions attachées à la faiblesse, et crois-tu pouvoir aisément les supporter ? Pour moi, je crois plus facile et plus agréable de se soumettre aux fatigues requises pour se donner un corps vigoureux. Ou bien penses-tu qu'une constitution délicate soit plus saine et plus utile en toute circonstance qu'une constitution robuste ? Cependant tout est bien différent pour ceux qui ont le corps en bon ou en mauvais état : la santé et la vigueur sont le partage de ceux qui ont le corps en bon état ; beaucoup, par ce moyen, se tirent avec honneur des périls guerriers, et s'échappent dans les situations dangereuses ; d'autres secourent leurs amis, rendent service à leur patrie, dont ils obtiennent ainsi la reconnaissance, acquièrent un grand renom, gagnent les plus beaux honneurs, passent le reste de leur vie heureux et

1. Cf. le dialogue de Lucien, intitulé *Anacharsis ou les gymnases*, t. II, p. 195 de notre traduction.

2. Fils d'Antiphon de Céphisie, un des disciples assidus de Socrate.

3. Epigène joue sur les mots *ιδιωτικῶς* et *ιδιώτης*, qui renferment tout ensemble les idées de grossièreté, de simplicité, d'inexpérience. Nous avons essayé de rendre ce jeu de mots par les mots *étrange* et *étranger*.

considérés, et laissent à leurs enfants de précieux moyens d'existence. Ce n'est donc pas une raison, quand l'État n'ordonne pas publiquement de se livrer à des exercices en vue de la guerre, de les négliger en particulier, et l'on ne doit pas s'y appliquer avec moins de zèle. Sache bien que, dans aucune autre lutte, dans aucun acte de la vie, tu n'auras à te repentir d'avoir exercé ton corps : en effet, dans toutes les actions que font les hommes, le corps a son utilité, et dans tous les usages où nous l'employons il est essentiel qu'il soit constitué le mieux possible. Il y a plus, dans les fonctions même où tu crois qu'il a le moins de part, je veux dire celles de l'intelligence, qui ne sait que la pensée commet souvent de grandes fautes, parce que le corps est mal disposé ? Le défaut de mémoire, la lenteur d'esprit, la paresse, la folie, sont souvent la suite d'une disposition vicieuse du corps, qui atteint l'intelligence, au point de nous faire perdre ce que nous savons. Si, au contraire, le corps est sain, il y a toute sûreté, et il n'y a pas de danger que l'homme en arrive là, faute d'une bonne constitution ; il est même vraisemblable que la vigueur de son tempérament sera excellente pour produire en lui des effets contraires à ceux d'une constitution mauvaise. Et que ne fera pas un homme de bon sens pour arriver au contraire de ce qui vient d'être dit ? D'ailleurs, il est honteux de vieillir dans cette négligence, sans savoir jusqu'où pourraient s'étendre la beauté et la force de son corps : or c'est ce qu'on ne peut connaître sans exercice ; car rien de cela ne vient de soi-même. »

CHAPITRE XIII.

Mots de Socrate sur la colère, la délicatesse dans le genre de vie, les fatigues et les voyages.

Quelqu'un, un jour, était en colère d'avoir salué une personne qui ne lui avait pas rendu le salut : « C'est vraiment chose risible, dit Socrate, que tu ne te fâches pas quand tu as rencontré un malade, et que la rencontre d'un esprit grossier te fasse autant de peine. »

Un autre se plaignait de manger sans plaisir : « Acuménus¹,

¹. Médecin renommé pour son talent et son humeur bienveillante.

lui dit-il, enseigne à cela un bon remède. — Et quel est-il? — De manger moins; il dit que le plaisir, la bourse et la santé, se trouvent mieux de cette abstinence. »

Un autre lui disait qu'il n'avait à boire chez lui que de l'eau chaude : « Eh bien, dit-il, quand tu voudras te baigner, elle sera toute prête. — Mais elle est trop fraîche pour le bain. — Est-ce que tes serviteurs, dit-il, se plaignent d'en boire et de s'y baigner? — Non, par Jupiter! et je me suis souvent étonné de voir qu'ils s'en servent avec plaisir. — Quelle est l'eau la plus chaude, la tienne ou celle du temple d'Esculape¹? — Celle d'Esculape. — Et quelle est la plus froide, la tienne ou celle du temple d'Amphiaräus²? — Celle d'Amphiaräus. — Réfléchis donc que tu es plus difficile à contenter que tes serviteurs et que les malades. »

Un certain maître avait rudement maltraité son valet; Socrate lui en demanda la raison : « C'est le plus gourmand et le plus paresseux des êtres; il n'aime que l'argent et la fainéantise. — As-tu déjà examiné qui mérite le plus de coups, de toi ou de ton esclave? »

Quelqu'un était effrayé d'avoir à faire le voyage d'Olympie : « Et pourquoi, lui dit Socrate, as-tu peur de ce voyage? Ne passes-tu pas le jour presque entier à te promener dans ta maison? En voyageant, tu te promèneras, puis tu dîneras; tu te promèneras encore, tu souperas et tu prendras du repos. Ne sais-tu pas qu'en mettant bout à bout tes promenades de cinq ou six jours, tu peux facilement aller d'Athènes à Olympie? Il te sera d'ailleurs plus agréable de partir un jour plus tôt que de différer : car, quand on est forcé de faire des marches plus longues qu'il ne faut, c'est contrariant; tandis qu'en commençant son voyage un jour plus tôt, on ne trouve que du plaisir. Mieux vaut se presser au départ qu'en route. »

Un autre disait qu'il était fatigué d'une longue route qu'il venait de faire. Socrate lui demanda s'il portait un paquet : « Non, par Jupiter! je n'avais rien que mon manteau. — Voyageais-tu seul, ou étais-tu suivi d'un valet? — J'avais un valet. — Marchait-il à vide ou portait-il quelque chose? — Ma foi, il

1. Le temple d'Esculape, à Athènes, était situé sur le chemin du théâtre à la citadelle. Il s'y trouvait une fontaine où, disait-on, Mars, pour venger l'honneur de sa fille Alcippe, avait tué Halirrhotius, fils de Neptune.

2. Le temple d'Amphiaräus était situé près d'Orope, sur les confins de l'Attique et de la Béotie. A quelque distance du temple se trouvait la fontaine consacrée au héros.

portait mes hardes et le reste de mon bagage. — Et comment s'est-il tiré du chemin? — Il m'a paru s'en tirer mieux que moi. — Bon! et s'il t'avait fallu porter le fardeau de ce valet, comment t'en serais-tu trouvé? — Fort mal, par Jupiter! ou plutôt je n'aurais pas pu le porter. — Eh bien! supporter la fatigue moins bien qu'un esclave te paraît-il le fait d'un homme libre et exercé à la gymnastique? »

CHAPITRE XIV.

Réflexions de Socrate sur la bonne chère et la frugalité.

Quand ses amis venaient souper chez lui, et que les uns apportaient peu et les autres beaucoup, Socrate ordonnait au valet de mettre le plus petit plat en commun ou d'en distribuer une part à chaque convive. Ceux qui avaient apporté un mets plus considérable auraient eu honte et de ne pas prendre part à ce qui était mis en commun, et de n'y pas mettre leur plat; ils se trouvaient donc obligés de le faire; et, comme ils n'avaient rien de plus que ceux qui avaient apporté moins, ils cessèrent d'apporter des plats coûteux.

Ayant remarqué qu'un des convives ne mangeait pas de pain et ne prenait absolument que de la viande, et la conversation étant tombée par hasard sur la propriété des mots, à quel genre d'action doit s'appliquer chaque épithète : « Pourrions-nous trouver, mes amis, dit-il, ce qui fait appeler un homme gourmand? Tout le monde mange de la viande avec son pain, quand il y a de la viande; mais il me semble que ce n'est pas là ce qui fait qu'on appelle les gens gourmands. — Non, certes, dit l'un des convives. — Bien! mais celui qui mange la viande sans pain, non par besoin, comme les athlètes, mais pour son plaisir, est-ce un gourmand, oui ou non? — Il est difficile d'appeler gourmand un autre homme. — Mais, dit un autre, celui qui avec peu de pain mange beaucoup de viande? — Moi, dit Socrate, je trouve que celui-là mérite bien d'être appelé gourmand; et, quand les autres demandent aux dieux abondance de fruits, il doit demander abondance de viande. » Pendant que Socrate parlait ainsi, le jeune homme, voyant qu'il était l'objet de la conversation, ne cessa pas de

manger de la viande, mais prit en même temps du pain. Socrate s'en aperçut : « Regardez donc ce jeune homme, dit-il, vous qui êtes auprès de lui : se sert-il de son pain pour manger sa viande ou de sa viande pour manger son pain ? »

Il remarqua un jour qu'un des convives, à chaque bouchée de pain, goûtait de plusieurs plats : « Y a-t-il, dit Socrate, une cuisine plus chère et qui fasse plus de tort aux mets que celle d'un homme qui mange je ne sais combien de choses et qui avale toutes sortes de sauces à la fois ? En amalgamant ainsi plus d'aliments que ne font les cuisiniers, il dépense plus d'argent, et, en combinant, contrairement à l'usage de ces derniers, plusieurs substances qui ne s'accordent pas entre elles et qu'ils ont raison de ne pas mêler, il fait une faute et va contre les règles de leur art. Ainsi, n'est-il pas ridicule de chercher des cuisiniers qui savent bien leur métier, et, quand on n'y entend rien soi-même, de gâter ce qu'ils ont fait ? D'ailleurs, l'habitude de manger plusieurs mets ensemble produit un autre effet. Quand on a moins de plats, on se croit dans la disette, et l'on regrette l'ordinaire accoutumé ; au contraire, quand on s'est habitué à un seul plat, malgré l'absence des autres, on ne s'afflige pas de n'en avoir qu'un seul. »

Il disait que *faire bonne chère*¹, dans la langue des Athéniens, a le sens de manger, et il ajoutait que le mot *bonne*, joint au mot *chère*, indique que la nourriture ne doit être nuisible ni au corps, ni à l'esprit, ni difficile à se procurer ; en un mot, il entendait par *faire bonne chère* vivre avec modération.

1. Le verbe *εὖωχίσθαι*, dérivé de *εὖ*, bien, et du vieux mot *ὄχη*, nourriture, signifie, dans son sens propre, être bien regala, faire bonne chère, et, au figuré, se regaler, jouir d'une chose quelconque. Il y a d'ailleurs quelque analogie dans le mot français *bonne chère* avec le double sens du grec. *Chère* est un mot de la langue romane, *chiera*, en provençal moderne *cara*, en espagnol *caro* et en italien *ciera*, qui, pris absolument, a tout à la fois le sens de visage, de mine, d'accueil, de réception. Ainsi, dit Ménage, *faire bonne ou mauvaise chère, c'est être bien ou mal traité à table*. De la même manière le mot *chère lie*, qui se trouve dans La Fontaine, équivaut à *ciera lieta*, visage joyeux, et, par suite, *bonne mine, regalade*. Voy. Ménage, *Origines de la langue française* au mot *chère*, et Roquetfort, *Glossaire de la langue romane*, au même mot.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Comment Socrate était utile aux jeunes gens en éprouvant leur naturel et en leur donnant des conseils appropriés à leur caractère et à leurs vues.

Socrate était si utile en toute occasion et de toute manière, que n'importe qui, en y réfléchissant, même avec une intelligence ordinaire, pouvait aisément comprendre que rien n'était plus avantageux que son commerce et sa fréquentation assidue partout et en toute circonstance : car son souvenir même, à défaut de sa présence, était d'une grande utilité à ses disciples habituels et à ceux qui l'acceptent encore pour leur maître ; et il n'était pas jusqu'à son badinage qui ne fût utile, autant que les leçons sérieuses, à ceux qui demeuraient auprès de lui. Souvent il disait qu'il aimait quelqu'un ; mais on voyait bien que, loin de rechercher la beauté du corps, il ne s'attachait qu'à ceux dont l'âme était heureusement portée à la vertu. Il regardait comme l'indice d'un bon naturel la promptitude à apprendre et à retenir, l'amour de toutes les sciences qui enseignent à bien administrer une maison ou une cité, en un mot à tirer bon parti des hommes et des choses¹. Il pensait qu'ainsi formé, non-seulement l'on devient heureux soi-même, capable d'administrer sagement sa maison, mais, de plus, en état de rendre heureux d'autres hommes et des cités. Il ne traitait pas tous les hommes de la même manière ; mais, à ceux qui, s'imaginant être doués d'un bon naturel, méprisaient l'étude, il apprenait que les natures les plus heureuses en apparence ont le

1. Socrate ramène presque toujours la morale à l'utilité pratique et à l'intérêt bien entendu.

plus besoin d'être cultivées : il leur montrait que les chevaux les plus généreux, pleins de feu et de vivacité, deviennent les plus utiles et les meilleurs si on les dompte dès leur jeunesse, mais que, si on néglige de les dompter, ils demeurent rétifs et sans prix ; que, de même, les chiens de la meilleure race, infatigables et ardents à la poursuite des animaux, sont les plus précieux et les plus utiles à la chasse si on les dresse avec soin, mais que, si on les instruit mal, ils sont stupides, furieux, entêtés. Semblablement, les hommes les mieux doués, ceux dont l'âme est la mieux trempée et la plus énergique dans ce qu'ils entreprennent, s'ils reçoivent une éducation convenable et s'ils apprennent ce qu'ils doivent faire, deviennent excellents et très-utiles, car ils font une infinité de grandes choses ; mais s'ils restent sans éducation et sans instruction, ils deviennent très-mauvais et très-dangereux ; incapables de discerner ce qu'ils doivent faire, ils tentent souvent de mauvaises actions et deviennent hautains et violents, prêts à se regimber et difficiles à conduire : aussi causent-ils une infinité de grands malheurs.

Quant à ceux qui, fiers de leurs richesses, pensaient n'avoir aucun besoin d'instruction et s'imaginaient que leur fortune suffirait pour accomplir leurs projets et se faire honorer des hommes, il les rendait sages en disant que c'est une folie de croire qu'on puisse sans étude distinguer les actions utiles et les actions nuisibles ; c'est encore une folie, lorsqu'on ne sait pas faire cette distinction, de se croire capable de quelque chose d'utile, parce qu'on a de l'argent pour acheter tout ce qu'on veut ; c'est une sottise, quand on n'est capable de rien, de croire qu'on agit comme il faut pour être heureux et qu'on sait se procurer honnêtement et convenablement ce qui sert à la vie ; c'est enfin une sottise de croire que la richesse, quand on ne sait rien, donne l'apparence de l'habileté, ou que, quand on n'est bon à rien, elle conduit à l'estime.

CHAPITRE II.

Socrate force Euthydème, jeune homme qui se croyait très-sage, à faire l'aveu de son ignorance.

Comment Socrate attaquait ceux qui pensaient avoir reçu une très-bonne éducation et qui étaient fiers de leur sagesse, c'est ce que je vais maintenant raconter. Sachant que le bel Euthydème ¹ avait fait une nombreuse collection d'ouvrages de poètes et de sophistes les plus renommés, qu'il croyait, pour cette raison, l'emporter déjà en sagesse sur ceux de son âge, et qu'il espérait les surpasser tous par son éloquence et par ses actions; ayant remarqué d'ailleurs que, trop jeune encore pour se rendre à l'assemblée ², il allait, lorsqu'il voulait s'occuper de quelque affaire, s'asseoir chez un fabricant de brides, voisin de l'agora, Socrate y vint aussi, accompagné de quelques-uns de ses amis.

Et d'abord, l'un d'eux lui ayant demandé si c'était au commerce d'un sage ou à la nature seule que Thémistocle devait une telle supériorité sur ses concitoyens, que la république tournait les yeux vers lui dès qu'elle avait besoin d'un homme de mérite, Socrate, qui voulait piquer Euthydème, répondit que ce serait une sottise de croire qu'il est impossible de devenir habile dans les arts les plus vulgaires sans les leçons d'un bon maître, et que la science la plus importante de toutes, celle du gouvernement, se produise spontanément chez les hommes.

Une autre fois, Socrate s'apercevant qu'Euthydème, qui était présent, s'éloignait et évitait de s'asseoir auprès de lui, afin de ne pas avoir l'air d'admirer sa sagesse : « Cet Euthydème que vous voyez, mes amis, dit-il, dès qu'il sera en âge, et que la cité proposera quelque délibération, ne manquera pas de donner son avis; c'est une chose évidente d'après ses études. Il me semble aussi qu'il tient tout prêt quelque bel exorde pour ses harangues, en homme qui se garde bien de paraître rien ap-

1. Jeune Athénien, fils de Dioclès, qu'il ne faut pas confondre avec le sophiste Euthydème de Chio.

2. On ne pouvait prendre part aux affaires publiques qu'à partir de l'âge de vingt ans.

prendre des autres ; et voici sans doute comment il débutera : « Jamais, Athéniens, je n'ai rien appris de personne ; jamais, « quand j'entendais parler d'hommes aussi habiles dans les dis- « cours que dans les actions, je ne recherchais leur société ; je « n'ai point eu souci de prendre un maître parmi les citoyens « éclairés ; au contraire, j'ai toujours évité avec le plus grand « soin non-seulement de recevoir des leçons, mais même de le « paraître : néanmoins, je vais vous donner le conseil qui me « viendra spontanément à l'esprit. » Un exorde de ce genre con- viendrait aussi parfaitement à un homme qui voudrait obtenir l'emploi de médecin public¹ : il n'aurait, pour réussir, qu'à débiter de cette manière : « Personne, Athéniens, ne m'a en- « seigné la médecine ; je n'ai jamais recherché les leçons d'au- « cun de nos médecins ; et non-seulement je me suis bien « gardé de rien apprendre d'eux, mais je n'ai pas voulu paraître « avoir étudié cette profession : cependant confiez-moi l'emploi « de médecin ; j'essayerai de m'instruire en faisant sur vous des « essais². » Tous les assistants se mirent à rire de l'exorde. On vit bientôt Euthydème faire attention aux discours de Socrate, mais il s'abstenait encore de parler lui-même, pensant que son silence passerait pour de la modestie. Socrate alors voulant lui faire perdre cette idée : « Il est bien étonnant, dit-il, que ceux qui veulent jouer de la cithare ou de la flûte, monter à cheval ou acquérir quelque autre talent semblable, cherchent à en devenir capables en faisant d'une manière continue ce qu'ils veulent pratiquer, et en prenant pour juges de leurs efforts non pas eux-mêmes, mais les meilleurs maîtres, qu'ils fassent et endurent tout³ pour ne rien faire contre leur but, comme s'ils ne pouvaient se rendre habiles par d'autres moyens ; tandis que ceux qui se proposent d'être bons orateurs et bons politiques pensent pouvoir, d'eux-mêmes et sur-le-champ, sans préparation et sans exercice, devenir des hommes habiles. Cependant ce but semble beaucoup plus difficile à atteindre que le premier, si bien que beaucoup y as-

1. Ils étaient nommés par le peuple et devaient soigner gratuitement les citoyens pauvres.

2. Avant les plaisanteries de Molière, Pline l'Ancien a dit des médecins : *Discunt periculis nostris, et experimenta per mortis agunt.*

3. C'est ce que dit Horace de celui qui veut obtenir un prix dans les jeux gymniques ou hippiques : *Art poet.*, v. 412, 413.

Qui studet optatam cursu contingere metam
Multa tulit fecitque puer, sudavit et alsit, etc.

pirent et que fort peu y arrivent : il est donc évident qu'il faut en politique une application plus grande et plus opiniâtre que partout ailleurs. » Tels étaient d'abord, en présence d'Euthydème, simple auditeur, les discours que tenait Socrate ; mais dès qu'il s'aperçut que le jeune homme restait plus volontiers quand il parlait, et l'écoutait avec plus de plaisir, il vint seul chez le fabricant de brides, et Euthydème s'étant assis près de lui : « Dis-moi, Euthydème, lui dit Socrate, est-ce bien réellement, comme je l'entends dire, que tu as rassemblé un grand nombre d'ouvrages des hommes renommés pour leur sagesse ? — Oui, Socrate, par Jupiter, et je continuerai d'en rassembler, jusqu'à ce que j'en aie amassé le plus possible. — Par Junon ! je t'admire, dit Socrate, d'avoir préféré à des monceaux d'or et d'argent des trésors de sagesse : il est clair que dans ta pensée l'argent et l'or ne rendent pas les hommes meilleurs, tandis que les sentences des sages enrichissent de vertus ceux qui les acquièrent. » Ces paroles faisaient plaisir à Euthydème, persuadé qu'aux yeux de Socrate il était dans le vrai chemin de la sagesse. Or, Socrate remarquant qu'il était sensible à cette louange : « En quoi donc, Euthydème, lui dit-il, veux-tu devenir habile, quand tu rassembles tous ces ouvrages ? » Et comme Euthydème gardait le silence et cherchait une réponse : « N'est-ce pas, continua Socrate, pour devenir un habile médecin ? car il y a de nombreux ouvrages écrits par des médecins ¹. — Non, par Jupiter. — Alors tu veux être architecte ? car il est besoin aussi pour cela d'un homme instruit. — Pas davantage. — Tu désires donc devenir bon géomètre, comme Théodore ² ? — Géomètre, non plus. — C'est donc astrologue ³ que tu veux être ? » Euthydème ayant dit que non : « Eh bien, tu veux être rapsode ? car on dit que tu as tous les poèmes d'Homère. — Non, par Jupiter ; je n'ignore pas, en effet, que les rapsodes savent exactement les vers, mais n'en sont pas moins stupides. »

1. Dès cette époque, il existait, en effet, un assez grand nombre d'ouvrages relatifs à la médecine, par exemple les traités médicaux d'Acron d'Agrigente, les nombreux ouvrages dus au grand Hippocrate, à son gendre Polybe et à ses deux fils Thessalus et Dracon, et ceux de Dioclès de Caryste, sans parler de quelques médecins d'un moindre mérite, et des anciens philosophes, tels qu'Alcméon, Empédocle, Démocrite, Héraclite, etc., qui avaient donné quelque place à la médecine dans leurs écrits.

2. Théodore de Grèce, mathématicien distingué et maître de Platon.

3. Les anciens n'avaient point établi d'une manière positive la distinction qui s'est faite plus tard entre les mots *astrologue* et *astronome*.

Alors Socrate : « N'ambitionnerais-tu pas, Euthydème, continua-t-il, cette espèce de mérite qui fait les politiques, les économes, les bons gouvernants, les hommes utiles à eux-mêmes et aux autres ? — Oui, répondit Euthydème, c'est ce mérite-là que j'ambitionne. — Par Jupiter, dit Socrate, tu ambitionnes le mérite le plus éminent et la plus grande des sciences : c'est celle des rois, et on l'appelle science royale ; mais as-tu examiné s'il est possible, sans être juste, d'y devenir habile ? — J'y ai songé, et je ne pense pas qu'il soit possible, sans justice, d'être bon citoyen. — Comment y as-tu donc travaillé ? — Je pense, Socrate, qu'en fait de justice je ne le cède à personne. — Eh bien, les hommes justes n'ont-ils pas leurs travaux comme les artisans ? — Oui, certes. — Et, de même que les artisans montrent leurs ouvrages, les hommes justes ne peuvent-ils pas exposer les leurs ? — Quoi ! dit Euthydème, je ne pourrais pas exposer les œuvres de la justice ? Par Jupiter, je pourrais aussi montrer celles de l'injustice ; il n'y en a que trop à voir et à entendre chaque jour. — Veux-tu donc que nous écrivions ici un Δ et là un Α¹ ? Ensuite, ce qui nous paraîtra l'œuvre de la justice, nous le placerons sous le Δ, et sous l'Α ce qui sera l'œuvre de l'injustice. — Si tu crois cela nécessaire, fais-le. » Alors Socrate ayant écrit comme il le disait : « Le mensonge, reprit-il, n'existe-t-il pas chez les hommes ? — Oui, sans doute. — De quel côté le mettrons-nous ? — Évidemment du côté de l'injustice. — Et la tromperie n'existe-t-elle pas aussi ? — Certainement. — De quel côté la mettre ? — Aussi du côté de l'injustice. Et les mauvais traitements ? — Du même côté. — Et l'asservissement ? — Toujours du côté de l'injustice. — Mais du côté de la justice nous ne mettrons donc rien, Euthydème ? — Ce serait étrange, répondit celui-ci. — Eh quoi ! si un homme élu, un général, asservit une cité injuste et ennemie, dirons-nous qu'il est injuste ? — Non, certes. — Nous dirons donc qu'il agit justement ? — Sans doute. — Et s'il trompe les ennemis à la guerre ? — C'est encore justice. — S'il désole, s'il pille les biens des ennemis, n'agit-il pas encore justement ? — Assurément ; mais je croyais d'abord que tes questions ne regardaient que nos amis. — Maintenant, ne faudrait-il pas placer aussi du côté de la justice tout ce que nous avons mis du côté opposé ? —

1. Δ lettre initiale du mot Δίκαιον, juste, et Α, initiale du mot Ἀδίκον, injuste.

Cela me paraît convenable. — Veux-tu donc que, plaçant toutes ces actions du côté que tu désignes, nous établissions pour principe qu'elles sont justes contre des ennemis, mais injustes envers des amis, et qu'on doit être avec ces derniers d'une entière droiture ? — Très-volontiers, dit Euthydème. — Eh bien, reprit Socrate, si un général, qui voit son armée découragée, lui annonce faussement que les alliés s'approchent, et que, par ce mensonge il rende le courage à ses soldats, de quel côté placerons-nous cette tromperie ? — A mon avis, ce sera du côté de la justice. — Et si quelqu'un, ayant un fils qui a besoin d'un remède et qui ne veut pas le prendre, le trompe en lui donnant ce remède comme un aliment, et par ce mensonge lui rend la santé, de quel côté placerons-nous encore cette tromperie ? — Selon moi, du côté de la première. — Enfin, si l'on voit un ami plongé dans le désespoir, si l'on craint qu'il n'attente à ses jours, et qu'on lui dérobe ou qu'on lui arrache son épée ou n'importe quelle arme, de quel côté placer cette action ? — Par Jupiter, c'est également du côté de la justice. — Tu dis donc qu'on n'est pas tenu à une entière droiture, même envers ses amis ? — Non pas, par Jupiter, et je rétracte ce que j'ai dit, si toutefois cela m'est permis. — Mieux vaut cette permission, reprit Socrate, qu'une classification défectueuse. Mais pour ne pas laisser ce point sans examen, de ceux dont les tromperies nuisent à leurs amis, quel est le plus injuste, celui qui trompe volontairement ou bien involontairement ? — Certes, Socrate, je n'ai plus de confiance dans mes réponses ; car tout ce dont nous avons parlé me paraît maintenant tout autre que je le croyais : cependant qu'il me soit permis de dire que celui qui trompe volontairement est plus injuste que celui qui trompe involontairement. — Mais penses-tu qu'il y ait une étude, une science du juste, comme il y en a une des lettres ? — Je le pense. — Et lequel connaît mieux les lettres, à ton avis, de celui qui écrit ou lit mal volontairement, ou bien de celui qui le fait involontairement ? — Celui

4. Cf. Lucrèce, *De natura*, I, 9, et cette imitation du Tasse :

Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
 Di soave licor gli orli del vaso :
 Succhi amari ingannato intanto ci beve
 E dall' inganno suo vita riceve.

« Ainsi nous présentons à un enfant malade les bords d'un vase imprégnés d'une suave liqueur : dupé, il boit les sucs amers, et de cette duperie même reçoit la vie. »

qui le fait volontairement; car il pourra, dès qu'il le voudra, bien faire ces sortes de choses. — Ainsi celui qui écrit mal volontairement connaît les lettres, tandis que celui qui le fait involontairement ne les connaît pas? — Comment en serait-il autrement? — Et lequel connaît la justice, de celui qui emploie volontairement le mensonge et la tromperie, ou de celui qui le fait involontairement? — Il est évident que c'est le premier. — Tu prétends donc que celui qui sait écrire est plus lettré que celui qui ne le sait pas? — Oui. — Et que celui qui connaît les règles de la justice est plus juste que celui qui ne les connaît pas? — J'ai l'air de le dire, mais je ne sais comment j'ai pu tenir ce langage. — Eh bien donc, si quelqu'un voulait dire la vérité, et que cependant il ne s'expliquât jamais de la même manière sur les mêmes choses, mais que, parlant du même chemin, il dît tantôt qu'il conduit à l'orient et tantôt vers l'occident; que, faisant le même calcul, il trouvât tantôt plus, tantôt moins, que te semble d'un tel homme? — Il est clair, par Jupiter, qu'il ne sait pas ce qu'il pensait savoir. — Connaissais-tu des gens qu'on appelle serviles? — Oui. — Est-ce à cause de leur sagesse ou de leur ignorance? — Il est clair que c'est à cause de leur ignorance. — Mais les appelle-t-on ainsi parce qu'il ne savent pas travailler les métaux? — Non pas. — Est-ce parce qu'il ne savent pas construire? — Non plus. — Alors c'est parce qu'ils ne savent pas tailler le cuir? — Ce n'est pour aucune de ces raisons; c'est bien plutôt le contraire: car la plupart de ceux qui exercent ces métiers sont des gens serviles. — Ce nom s'applique donc à ceux qui ignorent ce qui est beau, ce qui est bon, ce qui est juste? — C'est mon avis. — Il faut donc faire tous nos efforts pour éviter d'être appelés serviles. — Ah! par les dieux, Socrate, je croyais philosopher de la meilleure manière, celle par laquelle je me figurais apprendre le mieux ce qui convient à l'homme qui aspire à la vertu; et maintenant quel n'est pas, à ton avis, mon découragement, quand je me vois, après tant de peines, dans l'impossibilité de répondre à des questions sur ce qu'il est le plus nécessaire de savoir, et ne connaissant plus aucune autre route qui puisse me conduire à devenir meilleur? » Alors Socrate: « Dis-moi, Euthydème, reprit-il, as-tu jamais été à Delphes? — Deux fois, par Jupiter! — Tu as donc aperçu l'inscription gravée sur le temple: *Connais-toi toi-même?* — Oui certes. — N'as-tu pris aucun souci de cette inscription, ou bien l'as-tu remarquée, et as-tu cherché à examiner quel tu es? — Non,

par Jupiter ! vu que je croyais le savoir parfaitement : car il m'eût été difficile d'apprendre autre chose, si je me fusse ignoré moi-même. — Penses-tu donc que, pour connaître quel on est, il suffit de savoir son nom, ou que, semblable à ces acquéreurs de chevaux qui ne croient pas connaître la bête qu'ils veulent acheter, avant d'avoir examiné si elle est obéissante ou rétive, vigoureuse ou faible, vite ou lente, enfin tout ce qui fait les bonnes ou les mauvaises qualités requises pour le service d'un cheval, celui-là seul qui a examiné quel il est pour le parti qu'on peut tirer d'un homme, connaît sa propre valeur ? — Il me semble d'après cela que ne pas connaître sa valeur, c'est s'ignorer soi-même. — N'est-il pas évident encore que cette connaissance de soi-même est pour l'homme la source d'une infinité de biens, tandis que l'erreur sur son propre compte l'expose à mille maux ? Car ceux qui se connaissent savent ce qui leur est utile ; ils distinguent ce qu'ils peuvent faire de ce qu'ils ne peuvent pas : or, en faisant ce dont ils sont capables, il se procurent le nécessaire et vivent heureux ; en s'abstenant de ce qui est au-dessus de leurs forces, ils ne commettent point de fautes et évitent le mauvais succès ; enfin, comme ils sont plus capables de juger les autres hommes, ils peuvent, grâce au parti qu'ils en tirent, se procurer de grands biens et s'épargner de grands maux. Au contraire, ceux qui ne se connaissent pas et qui ignorent leur valeur sont dans la même ignorance à l'égard des hommes et des affaires humaines : ils ne savent ni ce qu'il faut, ni ce qu'ils font, ni de qui ils se servent ; mais, abusés sur tout, ils laissent échapper le bien et tombent dans le malheur. Ceux qui savent ce qu'ils font arrivent à leur but ; ils acquièrent de l'honneur et de la considération ; d'un autre côté, ceux qui leur ressemblent se plaisent dans leur société ; tandis que les gens qui ne réussissent pas dans leurs affaires recherchent leurs conseils, se remettent entre leurs mains, fondent sur eux leurs espérances de succès et les chérissent en raison de tout cela, de préférence à tous les autres hommes. Mais ceux qui ne savent pas ce qu'ils font, prennent un mauvais parti, échouent dans toutes leurs entreprises, et non-seulement sont châtiés par leur mauvais succès même, mais tombent, en raison de cela, dans le mépris et le ridicule, vivant ainsi dédaignés et déconsidérés. Tu peux voir également que parmi les cités qui, ne connaissant pas leurs forces, font la guerre à des États plus puissants, les unes sont renversées et les autres échangent leur liberté pour l'es-

clavage. » Alors Euthydème : « Je suis tout à fait d'avis, Socrate, dit-il, qu'il faut attacher un grand prix à se connaître soi-même, sache-le bien; mais par où commencer ces examens? J'ai les yeux sur toi, si tu veux m'y servir de guide. — Connaiss-tu bien, dit Socrate, quels sont les biens et les maux? — Oui, par Jupiter; si je ne savais pas cela, je serais au-dessous des esclaves. — Eh bien! fais-m'en l'énumération. — Cela n'est pas difficile : d'abord je regarde la santé comme un bien et la maladie comme un mal; puis, si je considère les causes de ces deux états, je crois que les boissons, les aliments et les occupations sont autant de biens, quand ils procurent la santé, et autant de maux, quand ils causent la maladie. — En conséquence, la santé et la maladie seront elles-mêmes des biens, quand elles procureront des biens, et des maux quand elles causeront du mal. — Mais comment la santé pourrait-elle causer du mal et la maladie procurer du bien? — Eh! par Jupiter, on voit prendre part à une fâcheuse expédition, à une navigation funeste, quantité de gens robustes qui y périssent, tandis que ceux qui sont faibles en reviennent sains et saufs. — Tu dis vrai, mais tu vois aussi que ceux qui sont forts participent aux actes utiles, tandis que les faibles sont laissés de côté. — Et ces choses, qui sont tantôt utiles, tantôt inutiles, sont donc plutôt des biens que des maux? — Par Jupiter, je ne le vois pas, du moins d'après ce raisonnement. Mais, Socrate, sans contredit l'habileté est un bien : en toute affaire, l'homme habile ne réussit-il pas mieux que l'ignorant? — Eh quoi? N'as-tu pas entendu dire que Dédale¹ fut pris par Minos à cause de son habileté, forcé de le servir, et privé tout ensemble de sa patrie et de sa liberté; que, voulant prendre la fuite avec son fils, il le perdit, sans pouvoir se sauver lui-même, mais qu'il aborda chez des peuples barbares², qui le firent une seconde fois esclave? — C'est ce qu'on dit, ma foi! — Et Palamède³? N'as-tu pas appris ses malheurs? Tout le monde va répétant qu'Ulysse, jaloux de sa sagesse, le fit périr. — On le dit aussi. — Et combien d'autres hommes, n'est-ce pas, remarquables par leurs talents, ont été enlevés par le

1. Voy. ce mot dans le *Dict.* de Jacobi.

2. Les Sicanes ou Sicules, habitans de la Sicile.

3. Cf. Platon, *Apolog. de Socrate*, chap. xxxii. On dit qu'Ulysse et Diomède, jaloux de la gloire de Palamède, fils de Nauplius, supposèrent une lettre qui lui était adressée par Priam, l'accusèrent de trahison et le firent lapider par les soldats. On lui attribuait beaucoup d'inventions, entre autres, celle des échecs.

grand roi et sont devenus ses esclaves ? — Il y a grande apparence, Socrate, que l'on peut établir sans équivoque que le bonheur est un bien. — Oui, Euthydème, à moins qu'on ne le fasse consister dans des biens équivoques. — Et que peut-il y avoir d'équivoque dans ce qui fait le bonheur ? — Rien, pourvu que nous n'y ajoutions pas la beauté, la force, la richesse, la gloire, ou toute autre chose de même nature. — Mais, par Jupiter, nous y ajoutons tout cela : car comment, sans ces biens, peut-on être heureux ? — Par Jupiter, nous y joindrons alors nombre d'avantages qui sont funestes à l'humanité. Ainsi beaucoup d'hommes, à cause de leur beauté, sont souillés par d'infâmes séducteurs de la jeunesse; beaucoup, en raison de leur force, entreprennent des travaux excessifs et tombent dans des maux immenses; d'autres sont victimes de la richesse qui les amollit et les expose à des pièges où ils trouvent leur perte; d'autres, enfin, n'arrivent à la gloire et au pouvoir que pour subir d'affreux malheurs. — Eh bien! alors, si j'ai tort de louer le bonheur, il faut avouer que je ne sais plus ce qu'il faut demander aux dieux. — Peut-être, dit Socrate, n'as-tu pas réfléchi à tout cela, parce que tu étais tout à fait convaincu de le bien savoir, mais puisque tu te disposes à gouverner un État démocratique, il est clair que tu sais ce que c'est qu'une démocratie. — Parfaitement. — Crois-tu que l'on puisse connaître la démocratie sans connaître le peuple ? — Non, par Jupiter ! — Et qu'appelles-tu le peuple ? — Les citoyens pauvres. — Tu connais donc les citoyens pauvres ? — Comment ne les connaîtrais-je pas ? — Et connais-tu aussi les riches ? — Tout aussi bien que les pauvres. — Quels sont donc ceux que tu appelles pauvres, et quels riches ? — Ceux, à mon avis, qui n'ont pas de quoi payer les impôts, sont pauvres, et ceux qui ont plus que de quoi payer, sont riches. — As-tu remarqué que certains, qui n'ont que fort peu, ont pourtant ce qui suffit, et font même des économies, tandis que d'autres qui ont beaucoup n'ont pas ce qui suffit ? — Oui, et par Jupiter, reprit Euthydème, car tu fais bien de me le rappeler, je connais aussi des tyrans que le besoin pousse à l'injustice, comme les plus pauvres des citoyens. — Ne ferons-nous pas bien alors, s'il en est ainsi, de ranger les tyrans parmi le peuple, et de mettre dans la classe des riches ceux qui ont peu et qui économisent ? — Alors Euthydème : « Je suis forcé d'en convenir, attendu mon ignorance, et je pense qu'il vaut mieux me taire ; car je cours risque de ne savoir absolument rien ! »

Euthydème sur cela se retira tout découragé, plein de mépris pour lui-même et ne s'estimant pas au-dessus d'un esclave. La plupart de ceux que Socrate avait réduits là ne s'approchaient pas de lui, et celui-ci ne les en estimait que plus insensés; mais Euthydème sentit qu'il ne pouvait devenir un homme distingué qu'en fréquentant Socrate : aussi ne le quittait-il plus, à moins de nécessité; il imitait même quelques-unes des habitudes de Socrate, qui, le voyant dans ces dispositions, cessa de le tourmenter, et lui donna les notions les plus simples et les plus claires des choses qu'il pensait nécessaire de savoir et honorable de pratiquer.

CHAPITRE III.

De la piété envers les dieux; pourquoi ils méritent la reconnaissance des hommes et comment il faut les honorer.

Il ne se hâtait pas de rendre ses disciples habiles à parler, à agir, à inventer des expédients, mais il croyait qu'il fallait commencer par les amener à la sagesse; sans la sagesse, en effet, il pensait que ceux qui ont ces talents n'en sont que plus injustes, plus puissants à mal faire. Et d'abord il essayait de donner à ceux qui le fréquentaient des idées sages au sujet des dieux¹. D'autres ont déjà rapporté les conversations qu'il avait eues sur ce point en leur présence; pour moi, j'assistai à l'entretien suivant qu'il eut avec Euthydème : « Dis-moi, Euthydème, t'est-il jamais arrivé de réfléchir avec quel soin les dieux procurent aux hommes ce dont ils ont besoin? — Non, par Jupiter! je n'y ai point songé. — Mais, du moins, tu sais qu'avant tout nous avons besoin de cette lumière que les dieux nous fournissent? — Par Jupiter, si nous ne l'avions point, nous ressemblerions aux aveugles, avec nos yeux. — De plus, nous avons besoin de repos, et les dieux nous donnent la nuit, le plus doux des délassements. — C'est encore un présent digne de notre reconnaissance. — Eh bien, tandis que le soleil, grâce à sa lumière, nous rend distinctes toutes les heures du jour, ainsi que tous les autres objets, et que la nuit, au contraire, par son obscurité, ne nous laisse plus rien voir,

1. Cf. le chapitre IV du livre I^{er}.

n'ont-ils pas fait briller, au milieu des ténèbres, ces astres qui nous indiquent les heures de la nuit, ce qui nous permet d'agir pour nos besoins? — Cela est vrai. — De plus, la lune ne nous indique pas seulement les divisions de la nuit, mais aussi celles du mois¹. — C'est juste. — Et maintenant, nous avons besoin d'une nourriture; ne la font-ils pas sortir de la terre? n'établissent-ils pas, à cet effet, des saisons convenables, qui nous fournissent, avec abondance et variété, non-seulement le nécessaire, mais encore l'agréable? — C'est vrai, et tout cela est de la philanthropie. — Ne nous donnent-ils pas l'eau, cet élément précieux, qui aide la terre et les saisons à faire naître et grandir toutes les productions utiles à nos besoins, qui contribue à nourrir notre corps, et qui, mêlée à tous nos aliments, les rend plus faciles à préparer, plus salutaires et plus agréables; et comme il nous la faut en abondance, ne nous l'accordent-ils pas avec profusion? — C'est encore un effet de leur providence. — Ne nous ont-ils pas donné le feu, préservatif contre le froid et l'obscurité, auxiliaire de l'homme dans tous les arts, dans tout ce qu'il entreprend pour son bien-être? Car, pour tout dire en un mot, sans le feu, les hommes ne font rien de remarquable, rien d'utile à la vie. — C'est encore un excès de philanthropie. — Et l'air répandu autour de nous avec une profusion sans bornes, l'air qui non-seulement entretient et développe en nous la vie, mais nous aide à traverser les mers pour aller chercher mille produits divers dans mille contrées différentes, n'est-ce pas un bienfait inestimable²? — Assurément. — Et le soleil! Après qu'il a franchi le solstice d'hiver, il revient, mûrissant certaines productions, en desséchant certaines autres dont la maturité est arrivée; puis, après ce double bienfait, au lieu de s'approcher de trop près, il se retire, afin de ne pas nous nuire par une trop forte chaleur, et, lorsqu'il est en train de s'éloigner une seconde fois, parvenu, comme nous le sentons clairement, à une distance qu'il

1. « Du temps de Xénophon, les mois n'étaient pas comme maintenant les divisions de l'année solaire; c'étaient de vrais *mois lunaires*. La révolution synodique de la lune étant d'un peu plus de 29 jours $\frac{1}{2}$, on faisait les mois tantôt de 29 jours, tantôt et un peu plus souvent de 30, et l'année tantôt de 12 mois, tantôt de 13. Ce fut d'après ce principe, observé déjà par Cléostratè dans l'établissement de sa période de huit ans, que Méton, l'an 432 avant J. C., établit à Athènes le cycle de 19 ans, qui porte son nom et qui fut longtemps en usage. » H. MARTIN.

2. J'ai conservé ici, d'après Weiske, une phrase omise par quelques éditeurs.

ne peut franchir sans nous laisser périr de froid, il se tourne de nouveau vers nous, se rapproche et regagne la partie du ciel où il peut nous rendre le plus de services¹. — Par Jupiter, il semble bien que tout cela n'arrive qu'en faveur de l'homme. — En outre, comme il est certain que nous ne pourrions supporter ni le chaud ni le froid, s'ils arrivaient inopinément, le soleil ne s'approche-t-il pas peu à peu, et n'est-ce point peu à peu qu'il s'éloigne, de sorte que, sans nous en apercevoir, nous arrivons aux températures extrêmes? — J'en suis à me demander, dit Euthydème, si l'unique occupation des dieux ne serait pas de veiller sur l'homme; mais une chose m'arrête, c'est que tous les animaux ont part à leurs faveurs. — Eh quoi! repartit Socrate, n'est-il pas évident que ces animaux mêmes naissent et sont nourris pour l'homme? Quel autre animal retire des chèvres, des brebis, des chevaux, des bœufs, des ânes et des autres êtres, autant d'avantages que l'homme? car il me semble qu'ils sont plus utiles que les végétaux: l'homme ne se nourrit, ne s'enrichit pas moins des uns que des autres; plusieurs races d'hommes ne se nourrissent pas des productions de la terre, mais du lait, du fromage, de la chair que leur fournissent les troupeaux; tous apprivoisent et domptent les animaux utiles, et ils trouvent en eux des auxiliaires pour la guerre et pour beaucoup de leurs travaux. — J'en conviens avec toi; car je vois que les animaux même qui sont de beaucoup plus forts que nous se soumettent cependant aux hommes, qui les font servir à ce qu'il leur plaît. — De plus, comme les choses belles et utiles diffèrent cependant les unes des autres, les dieux n'ont-ils pas donné aux hommes des sens appropriés aux différentes perceptions, et au moyen desquels nous jouissons de tous les biens? N'ont-ils pas mis en nous l'intelligence, qui nous permet d'apprécier nos sensations à l'aide du raisonnement et de la mémoire, de juger de l'utilité de chaque objet, de nous ingénier de mille moyens soit pour jouir des biens, soit pour nous garantir des maux? Ne nous ont-ils pas fait don de la parole, à l'aide de laquelle nous nous faisons part de tous les biens par une instruction réciproque

1. La description de ces mouvements prouve que déjà, du temps de Xénophon, l'astronomie était arrivée à un très-haut degré de justesse et de rigueur dans l'observation. La partie du ciel où, selon l'expression de Xénophon, le soleil peut nous rendre le plus de services, est la portion de l'écliptique située en deçà de l'équateur, celle qu'il décrit de l'équinoxe de printemps à l'équinoxe d'automne.

et commune, nous établissons des lois, nous fondons des États? — Il semble, Socrate, que les dieux veillent sur l'homme avec le plus grand soin. — Et quand nous ne pouvons prévoir ce qui nous sera utile dans l'avenir, ne viennent-ils pas encore ici à notre secours, ne révèlent-ils pas par la divination à ceux qui les consultent, ce qui doit arriver un jour, et ne leur enseignent-ils pas l'issue la plus heureuse des événements? — Mais toi, Socrate, ils ont l'air de te traiter avec encore plus de bonté que les autres hommes, s'il est vrai que, sans être interrogés par toi, ils t'indiquent d'avance ce que tu dois faire ou non¹. — La vérité de mes paroles, tu la reconnaîtras toi-même, si tu n'attends pas que les dieux se montrent à toi sous une forme réelle, mais si tu te contentes de voir leurs ouvrages pour les révéler et les honorer. Songes-y bien; c'est ainsi que les dieux se manifestent. Les autres dieux², de qui nous recevons les biens, n'apparaissent pas à nos yeux pour répandre leurs bienfaits, et celui qui dispose et régit l'univers, où se réunissent toutes les beautés et tous les biens, qui, pour notre usage, maintient à l'univers une durée, une vigueur et une jeunesse éternelles, qui le force à une obéissance infaillible et plus prompte que la pensée, ce dieu se manifeste dans l'accomplissement de ses œuvres les plus sublimes, tandis qu'il reste inaperçu dans le gouvernement du reste³. Songe en outre que le soleil, qui frappe tous les yeux, ne permet point aux hommes de le considérer attentivement, et que, quand on a l'audace d'attacher sur lui ses regards, il enlève la vue⁴. Tu verras encore que les ministres des dieux sont invisibles : la foudre est lancée du haut du ciel, c'est évident, et elle brise tout ce qu'elle rencontre ; mais on ne peut la voir, ni quand elle tombe, ni quand elle frappe, ni quand elle se retire. Les vents aussi ne sont pas visibles, mais nous voyons leurs effets, nous sen-

1. Allusion au démon de Socrate, dont il a été question dans le 1^{er} chapitre du livre 1^{er}. Qu'était-ce, du reste, que ce démon ou génie familier de Socrate, cette voix céleste, cette parole divine qu'entendait le philosophe, sinon une suggestion de la conscience, une révélation instinctive de la raison? — Cf. Cicéron, *De la divination*, I, LIV.

2. Presque tous les grands esprits de l'antiquité ont admis des divinités subalternes dépendantes du dieu suprême et servant parfois d'intermédiaire entre lui et les hommes. Voy. Platon, *Apologie de Socrate*, xv.

3. Ce n'est pas qu'il ne gouverne point le reste, mais son action y est moins apparente. Telle est, je crois, la pensée de Xénophon.

4. Les anciens étaient disposés à considérer le soleil, les astres et les grands agents des phénomènes météorologiques comme des manifestations non-seulement de la puissance, mais de la volonté immédiate du Créateur.

tons leur présence. Enfin l'âme humaine, plus que tout ce qui est de l'homme, participe de la divinité; elle règne en nous, c'est incontestable, mais on ne la voit point¹. En réfléchissant à tout cela, on ne doit point mépriser les forces invisibles, mais, par leurs effets, reconnaître leur puissance et honorer la divinité. — Jamais, Socrate, reprit Euthydème, je ne serai coupable de la moindre négligence envers elle, j'en suis certain; mais je me décourage, en songeant que jamais aucun homme ne peut rendre assez de grâces aux dieux pour tant de bienfaits. — Ne te décourage point, Euthydème; tu vois que le dieu de Delphes répond à celui qui lui demande le moyen d'être agréable aux dieux : « Suis la loi de ton pays². » Or, la loi commande partout que chacun honore les dieux suivant son pouvoir. Peut-il donc être un culte plus élevé et plus pieux que celui qu'ils prescrivent eux-mêmes? Mais il ne faut rien négliger de ce qu'on peut faire; car, en agissant ainsi, il est clair qu'on ne les honore pas. On doit donc ne rien omettre pour honorer les dieux suivant son pouvoir, avoir confiance en eux et en espérer les plus grands bienfaits : ce serait folie, en effet, d'attendre plus de tout autre que de ceux qui ont le plus de puissance pour nous servir, et de ne point espérer davantage, si nous essayons de leur plaire; or, comment peut-on mieux leur plaire qu'en leur obéissant sans réserve? » C'est par de tels conseils, autant que par les exemples, que Socrate rendait ceux qui le fréquentaient et plus pieux et plus sages.

CHAPITRE IV.

Respect de Socrate pour les lois de son pays. La justice consiste dans l'obéissance à la loi civile et à la loi naturelle.

Au sujet de la justice, loin de cacher son opinion, il la manifestait par des actes; se montrant envers tous, dans son particulier, plein d'équité et de bienveillance, et, comme citoyen, obéissant aux magistrats dans tout ce que la loi commande,

1. C'est un argument favori de Xénophon pour prouver l'existence de la divinité que de la signaler invisible, mais présente dans le monde, comme la vie humaine dans le corps.

2. Cf. Cicéron, *De legibus*, II, xvi.

soit à la ville, soit dans les armées, où il se faisait remarquer par sa soumission à la discipline. Président, en qualité d'épistate¹, les assemblées du peuple, il ne lui permit pas de voter contre les lois, mais, d'accord avec elles, il résista à la fougue populaire, qu'aucun autre, excepté lui, n'aurait osé braver. Lorsque les Trente lui donnèrent des ordres contraires aux lois, il ne leur obéit pas; ils lui défendirent de s'entretenir avec les jeunes gens, et lui enjoignirent, en même temps qu'à d'autres citoyens, d'amener un homme² qu'ils voulaient faire périr; seul il refusa d'obéir, parce que ces ordres étaient illégaux. Appelé devant les tribunaux par Méléthus³, loin de suivre la coutume des accusés, qui prennent la parole pour gagner la faveur des juges, qui flattent et prient malgré la défense des lois, et se font souvent absoudre par de tels moyens⁴, il ne voulut pas blesser les lois en agissant ainsi dans les tribunaux, et, lorsqu'il lui eût été facile de se faire renvoyer par les juges, en faisant le moindre effort, il aima mieux mourir en respectant la loi que vivre en cessant de l'observer. Il tint plus d'une fois ce langage à différentes personnes, et je me rappelle la conversation qu'il eut sur la justice avec Hippias d'Elée⁵. Hippias, de retour à Athènes après une longue absence, rencontra So-

1. Socrate, président l'assemblée du peuple en qualité d'épistate, lorsqu'on mit en jugement les généraux vainqueurs aux îles Arginuses, refusa de commettre une illégalité en mettant aux voix par un seul scrutin la condamnation de plusieurs personnes. Euryptolème, qui s'était constitué le défenseur courageux des accusés, avait demandé qu'on allât aux voix sur chacun d'eux en particulier. Cette mesure les eût sauvés; mais elle fut repoussée, malgré les efforts de Socrate. Cf. Platon, *Apolo.*, chap. xx.

2. Léon de Salamine. Voy. *Helleniques*, II, III. Libanius raconte le même fait dans son *Apolo.* de Socrate.

3. Méléthus ou Mélitus, Thrace d'origine, qui déposa entre les mains de l'archonte-roi l'accusation formulée contre Socrate, était auteur d'une mauvaise tragédie intitulée *OEdipe*, qui lui fit donner par dérision le surnom de fils de Laius. Socrate s'était assez moqué des poètes pour encourir la haine de Méléthus. Au grief d'amour-propre s'ajouta peut-être un différend politique. Parmi les quatre citoyens chargés d'aller arrêter Léon de Salamine, entreprise à laquelle Socrate refusa de s'associer, il y en avait un nommé Méléthus, que l'on croit avoir été l'accusateur de Socrate.

4. A Athènes, comme plus tard à Rome, les accusés, pour exciter la compassion du tribunal, se revêtaient d'habits de deuil et présentaient aux juges leurs femmes et leurs enfants. Socrate trouvait que ces scènes pitoyables étaient ridicules, humiliantes pour l'accusé et pour la république. Cf. Platon, *Apolo.*, xxiii; Xénophon, *Apolo.*, 4; Quintilien, VI, 1.

5. Hippias d'Elée, célèbre sophiste, contemporain de Socrate, a donné son nom à deux dialogues, où Platon se moque de sa vaine science et de son orgueil. Il fut celui des sophistes qui gagna le plus d'argent. Il se vantait de tout savoir. Voy. Quintilien, XII, xi. Cf. Apulée, *Florida*, ix.

crate qui s'entretenait avec quelques disciples sur l'étrangeté de ce fait que, si l'on veut faire de quelqu'un un cordonnier, un maçon, un forgeron, un écuyer, on n'hésite point à l'envoyer auprès d'un maître capable de l'instruire : on dit même qu'on trouve partout des hommes qui ont juste ce qu'il faut pour se charger de dresser un cheval ou un bœuf ; mais si quelqu'un veut apprendre la justice, ou la faire apprendre à son fils ou à son esclave, il ne sait où aller pour trouver son affaire. Hippias, qui l'avait écouté, lui dit en se raillant : « Quoi, Socrate, tu répètes ici ce que je t'ai entendu dire il y a déjà longtemps ? » Alors Socrate : « Oui, et ce qu'il y a de plus étrange, Hippias, c'est que, non content de répéter les mêmes paroles, je les répète sur les mêmes sujets ; tandis que toi, peut-être, vu ta grande science, tu ne dis pas toujours les mêmes paroles sur les mêmes choses. — Sans doute, je tâche toujours de dire du nouveau. — Est-ce que, si l'on t'interroge sur ce que tu sais, par exemple sur les lettres, et qu'on te demande combien il y en a dans le nom de Socrate et quelles elles sont, tu cherches à répondre aujourd'hui autrement qu'autrefois ? Si l'on te demande, à propos d'arithmétique, si deux fois cinq font dix, ne réponds-tu pas aujourd'hui ce que tu as répondu naguère ? — Sur ces questions, Socrate, je fais comme toi, je réponds toujours de même ; mais sur la justice, je crois pouvoir dire à présent des choses auxquelles ni toi ni personne ne saurait rien objecter. — Par Junon ! tu parles là d'une grande découverte ; ainsi les juges cesseront de diviser leurs suffrages, les citoyens de contester au sujet de leurs droits, de s'intenter des procès, de soulever des séditions : les nations mêmes n'auront plus de querelles au sujet de leurs droits et ne se feront plus la guerre : je ne vois pas trop comment je pourrais te quitter avant que tu m'aies expliqué cette admirable invention. — Oui ; mais, par Jupiter, tu n'en sauras rien, que tu ne m'aies découvert toi-même ce que tu penses sur la justice : il y a assez longtemps que tu te moques des autres, interrogeant et réfutant toujours, sans vouloir jamais rendre de compte à personne, ni exposer sur rien ton opinion. — Comment, Hippias ? n'as-tu pas remarqué que je ne cesse de bien mettre en évidence ce que je crois être le juste ? — Mais enfin, quelles sont les paroles que tu emploies ? — A défaut de la parole, c'est par mes actes que je le mets en évidence ; et ne trouves-tu pas que l'action est plus convaincante que la parole ? — Beaucoup plus, par Jupiter ; car bien des gens disent

des choses justes et font des injustices, tandis qu'en agissant selon la justice, on ne saurait être injuste. — As-tu donc jamais appris que j'aie prêté un faux témoignage, calomnié, semé la dissension entre amis ou concitoyens, que j'aie commis enfin quelque autre injustice ? — Non certes. — S'abstenir de l'injustice n'est-ce pas, à ton avis, être juste ? — Tu m'as bien l'air, Socrate, en ce moment même, d'éviter encore de dire ton sentiment sur ce que tu crois le juste ; car ce n'est pas de ce que font les hommes justes, mais de ce qu'ils ne font pas que je t'entends parler. — Moi, reprit Socrate, je croyais que ne pas vouloir être injuste est une preuve suffisante de justice ; si tu n'es pas de cet avis, vois si ceci te convient mieux : je dis que ce qui est légal est juste. — Veux-tu dire, Socrate, que ce qui est légal et ce qui est juste sont une seule et même chose ? — Oui. — Je ne saisis pas bien ce que tu appelles légal et ce que tu appelles juste. — Tu connais les lois de l'État ? — Je les connais. — Et quelles sont-elles à ton avis ? — C'est ce que les citoyens ont décrété, en établissant ce qu'il faut faire et ce dont il faut s'abstenir. — Donc, celui-là est dans la légalité, qui se conforme à ces réglemens politiques, et celui-là dans l'illégalité, qui les transgresse. — Très-bien. — Donc c'est être juste que de leur obéir, et injuste de leur désobéir. — Parfaitement. — Donc celui qui agit justement est juste, et injuste celui qui agit injustement ? — Comment le contraire serait-il vrai ? — En conséquence, celui qui est dans la légalité est juste, et injuste celui qui est dans l'illégalité ? » Alors Hippias : « Mais les lois, Socrate, comment peut-on y attacher quelque valeur ou croire qu'on doit y obéir, quand souvent ceux-mêmes qui les ont établies ne les trouvent plus bonnes et les abrogent ? — C'est comme la guerre, dit Socrate ; souvent des villes l'entreprennent et font ensuite la paix. — Sans doute. — Quelle est donc la différence que tu crois faire en blâmant ceux qui obéissent aux lois, parce qu'elles peuvent être rapportées, et en condamnant les soldats qui se conduisent bien à la guerre, parce qu'on peut conclure la paix ? Blâmes-tu les citoyens qui, dans les guerres, défendent courageusement leur patrie ? — Non, par Jupiter ; je n'en fais rien. — N'as-tu pas remarqué que le Lacédémonien Lycurgue n'aurait pas rendu Sparte différente des autres cités, s'il ne lui eût inspiré le plus profond respect pour les lois¹ ? Parmi les magistrats d'une ville, ne

1. Voy. plus loin, *Gouvernement des Lacédémoniens.*

sais-tu pas que ceux qui inspirent le mieux aux citoyens l'obéissance aux lois, sont de tout point les meilleurs; qu'un État où les citoyens sont les plus soumis aux lois est aussi le plus heureux pendant la paix et le plus invincible à la guerre? D'ailleurs, la concorde paraît être pour les cités le plus grand des biens; aussi, très-souvent dans les États, les sénateurs et les hommes les plus éminents recommandent-ils aux citoyens de rester d'accord; c'est même une loi établie dans toute la Grèce, que les citoyens jurent de demeurer d'accord; et partout ils font ce serment. Or, je ne crois pas que cela se fasse pour que les citoyens s'accordent à décerner la victoire aux mêmes chœurs, qu'ils applaudissent les mêmes joueurs de flûte, qu'ils choisissent les mêmes poètes, qu'ils aient les mêmes goûts. mais pour qu'ils obéissent aux lois: car, tant que les citoyens y demeurent fidèles, les villes sont très-puissantes et très-heureuses; mais sans la concorde, il n'y a ni ville bien gouvernée, ni maison bien administrée.

« Dans l'état privé, quel moyen plus sûr de ne pas encourir de châtimens publics, quelle voie plus prompte vers les honneurs que l'obéissance aux lois? Comment s'assurer mieux de ne pas être vaincu dans les tribunaux, mais de triompher dans ses procès? A qui confiera-t-on plus volontiers sa fortune, ses fils, ses filles; qui obtiendra plutôt la confiance d'une ville tout entière qu'un homme qui respecte les lois? De quel autre peuvent attendre plus d'équité un père, des parents, des serviteurs, des amis, des concitoyens, des étrangers? Avec qui des ennemis aimeront-ils mieux régler une suspension d'armes, une trêve, des conditions de paix? A qui, plutôt qu'à l'homme fidèle aux lois, viendront s'unir des alliés? A qui ces mêmes alliés remettront-ils plus volontiers un commandement de troupes, une garde de places fortes ou de villes? De qui un bienfaiteur espérera-t-il plus de reconnaissance que de celui qui respecte les lois? et qui aimera-t-on mieux obliger que celui dont on est sûr d'avoir la gratitude? De qui aimerait-on mieux être l'ami et voudrait-on moins devenir l'ennemi? Quel est l'homme à qui l'on voudrait le moins faire la guerre, si ce n'est celui dont on désirerait le plus être l'ami, et le moins être l'ennemi, dont tout le monde recherche l'amitié et l'alliance, et dont personne ne voudrait encourir la haine et l'inimitié? Je te prouve donc, Hippias, que ce qui est légal et ce qui est juste sont une seule et même chose; si tu as un avis différent, fais-le moi savoir. » Alors Hippias: « Ma foi, Socrate, dit-il,

je ne crois pas avoir d'opinion contraire à ce que tu viens de dire sur la justice. — Connais-tu, Hippias, reprit Socrate, des lois qui ne sont pas écrites ? — Oui, celles qui sont les mêmes dans tous les pays et qui ont le même objet. — Pourrais-tu dire que ce sont les hommes qui les ont établies ? — Comment cela serait-il, puisqu'ils n'ont pu se réunir tous et qu'ils ne parlent pas la même langue ? — Qui donc, à ton avis, a établi ces lois ? — Moi, je crois que ce sont les dieux qui les ont inspirées aux hommes ; car chez tous les hommes la première loi est de respecter les dieux. — Le respect des parents n'est-il pas aussi une loi universelle ? — Sans doute. — Et les mêmes lois ne défendent-elles pas la promiscuité des parents avec les enfants et des enfants avec les parents ? — Pour cette loi, Socrate, je ne la crois pas émanée d'un dieu. — Pourquoi donc ? — Parce que j'en vois certains qui la transgressent. — On en transgresse bien d'autres ; mais ceux qui violent les lois établies par les dieux subissent un châtiment auquel il est impossible à l'homme de se soustraire, tandis que ceux qui foulent aux pieds les lois humaines échappent quelquefois à la peine, soit en se cachant, soit en employant la violence. — Et quelle est donc la punition que ne peuvent éluder les parents qui vivent en promiscuité avec leurs enfants, les enfants qui vivent avec leurs parents ? — La plus grande de toutes, par

4. Sur ces lois non écrites, mais vivant au cœur de tous les hommes, voyez un beau passage de Sophocle, *Antigone*, v. 450 et suivants. Cf. Cicéron, *De legibus*, II : « Est enim ratio perfecta a rerum natura et ad recte faciendum impellens et a delicto avocans ; quæ non tum denique incipit lex esse, quum scripta est, sed tum, quum orta est. Orta autem simul est cum mente divina. Quamobrem lex vera atque princeps, apta ad jubendum et ad vetandum, ratio est recta summi Jovis. » Idées que le grand orateur a développées avec une énergie plus remarquable encore dans ce passage de la *Republique*, livre III, écho sublime de la loi naturelle, inscrite dans l'âme de tous les hommes depuis l'origine des temps, sanctionnée et complétée par la révélation évangélique : « Est quidem vera lex, recta ratio, natura congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando a fraude deterreat : quæ tamen neque probus frustra jubet aut vetat, nec improbus jubendo aut vetando movet. Huic legi nec abrogari fas est, neque derogari ex hac aliquid licet, neque tota abrogari potest ; nec vero aut per senatum, aut per populum solvi hac lege possumus ; neque est quaerendus explanator aut interpres ejus alius ; nec erit alia lex Romæ, alia Athenis ; alia nunc, alia posthac : sed et omnes gentes et omni tempore una lex, et sempiterna, et immutabilis continebit : unusque erit communis quasi magister et imperator omnium Deus, ille legis hujus inventor, disceptator, lator ; cui qui non parebit, ipse se fugiet, ac naturam hominis aspernatus, hoc ipso luet maximas pœnas, etiam si cetera supplicia, quæ putantur, effugerit. »

Jupiter ; car qu'y a-t-il de plus triste pour les hommes qui procréent des enfants que d'en avoir de mal venus ? — Mais pourquoi leur postérité est-elle mal venue ? rien n'empêche, s'ils sont bons, qu'il ne sorte d'eux des enfants également bons. — C'est que, par Jupiter, il ne suffit pas que le couple générateur soit bon, il faut qu'il soit dans la vigueur de l'âge. Crois-tu donc que la liqueur prolifique soit la même chez ceux qui sont dans la force de l'âge, et chez ceux qui n'ont pas atteint ou qui ont dépassé la jeunesse ? — Par Jupiter, elle ne peut être la même. — Quel moment est donc le plus favorable ? — Évidemment celui de la vigueur. — Ceux qui n'y sont pas ne se trouvent donc point dans une condition favorable ? — Non, par Jupiter. — Ainsi, à cette époque, il ne faut pas songer à procréer ? — Non, certes. — Ceux donc qui essayent alors de procréer, le font contrairement à la nature ? — Je le pense. — Qu'appellerons-nous donc des enfants mal venus, sinon ceux-là ? — Je suis encore de ton avis sur ce point. — Dis-moi, partout la loi ne veut-elle pas qu'on témoigne de la reconnaissance aux bienfaiteurs ? — Elle le veut, mais on la transgresse. — Eh bien ! ceux qui la transgressent n'en portent-ils pas la peine, abandonnés qu'ils sont de bons amis et forcés de courir après des gens qui les détestent ? N'est-il pas vrai, en effet, que ceux qui font du bien à qui les recherche sont de bons amis ; que, si on ne leur rend pas les services qu'on en a reçus, cette ingratitude provoque leur haine, et que le grand intérêt qu'on a à les fréquenter fait qu'on ne cesse de les poursuivre ? — Par Jupiter, Socrate, tout cela m'a bien l'air de venir des dieux ; ces lois qui portent avec elles le châtement de celui qui les transgresse me semblent l'œuvre d'un législateur supérieur aux hommes. — Crois-tu donc, Hippias, que les dieux établissent des lois justes, ou qu'ils puissent en établir de contraires à la justice ? — Non, par Jupiter ; car personne ne pourrait établir des lois justes, si un dieu ne le faisait pas. — Donc, Hippias, les dieux eux-mêmes veulent que ce qui est juste soit la même chose que ce qui est légal. »

C'est ainsi que par ses discours et par ses actes Socrate rendait plus justes ceux qui l'approchaient.

CHAPITRE V.

Funestes effets de l'intempérance ; avantages de la vertu contraire.

Comment Socrate faisait avancer ses disciples dans la pratique du bien, c'est ce que je vais dire maintenant. Persuadé que la tempérance est un bien nécessaire à l'homme qui veut faire quelque chose de beau, il commençait par en montrer en lui-même à ses disciples le modèle le plus parfait ; puis, dans ses entretiens, il les dirigeait vers la tempérance de préférence à toute autre vertu. Sans cesse il se rappelait les procédés qui conduisent à la vertu, et sans cesse il en faisait souvenir tous ceux qui vivaient près de lui. Or, je sais qu'il eut un jour avec Euthydème cet entretien sur la tempérance : « Dis-moi, Euthydème, penses-tu que la liberté soit un bien précieux et honorable pour un particulier et pour un État ? — C'est le plus précieux des biens. — Celui donc qui se laisse dominer par les plaisirs du corps, et qui est mis par là dans l'impuissance de bien faire, le considères-tu comme un homme libre ? — Pas le moins du monde. — Peut-être appelles-tu liberté le pouvoir de bien faire, et servitude la présence d'obstacles qui nous en empêchent ? — Justement. — Justement alors les intempérants te paraîtront esclaves ? — Oui, par Jupiter, et avec raison. — Crois-tu que les intempérants soient seulement empêchés de faire ce qu'il y a de mieux, ou qu'ils soient aussi forcés de faire ce qu'il y a de pis ? — Je les crois tout à la fois poussés au mal et détournés du bien. — Que penses-tu donc de ces maîtres qui empêchent de faire le bien, et qui obligent à faire le mal ? — C'est, par Jupiter, la pire espèce possible. — Et quelle est la pire des servitudes ? — Selon moi, celle qui nous soumet aux pires des maîtres. — Ainsi les intempérants subissent la pire des servitudes ? — C'est mon avis. — La sagesse, qui est le plus grand des biens, les hommes n'en sont-ils pas détournés par l'intempérance, qui les précipite dans une direction opposée ? Ne te semble-t-il pas qu'elles les empêche de s'appliquer à l'étude des connaissances utiles, en les entraînant vers les plaisirs, et que souvent, alors même qu'ils discernent le bien du mal, l'impression qu'elle cause leur fait choisir le pire au lieu du meilleur ? — Cela est vrai. — Pour la prudence, Eu-

thydème, quel est l'homme qui pourrait en avoir moins que l'intempérant? car rien n'est plus opposé aux actes de la prudence que ceux de l'intempérance. — Je suis encore de cet avis. — Penses-tu qu'il y ait rien qui détourne plus des devoirs que l'intempérance? — Rien, selon moi. — Quand un vice nous fait préférer le nuisible à l'utile, rechercher l'un et négliger l'autre, quand il nous force à tenir une conduite opposée à celle des sages, peut-il en être de plus funeste pour l'homme? — Aucun assurément. — N'est-il donc pas naturel que la tempérance soit pour les hommes la cause d'effets contraires à ceux de l'intempérance? — Oui, sans doute. — N'est-il pas également clair que la cause de ces effets contraires doit être excellente? — Certainement. — Il faut donc croire, Euthydème, que la tempérance est pour l'homme le plus précieux de tous les biens? — On n'en saurait douter, Socrate. — Mais, Euthydème, as-tu jamais songé à ceci? — Qu'est-ce donc? — Que l'intempérance, tout en paraissant ne pouvoir nous mener qu'à l'agréable, est cependant incapable de nous y conduire, tandis que la tempérance nous procure les agréments les plus vifs. — Comment cela? — Le voici : l'intempérance ne nous permettant pas d'endurer la faim, la soif, les désirs amoureux, l'insomnie, qui nous font seuls trouver des charmes à manger, à boire, à aimer, à nous reposer, à dormir, besoins qui, par l'attente et la privation, ne font qu'augmenter le plaisir; l'intempérance, dis-je, nous empêche d'éprouver une vraie douceur à satisfaire ces appétits nécessaires et continuels : la tempérance, au contraire, seule capable de nous faire endurer les privations, est aussi la seule qui nous permette de jouir encore par la mémoire des plaisirs dont nous avons parlé. — Tout cela est parfaitement vrai. — De plus, apprendre ce que c'est que le beau et le bien, se livrer à quelqu'une de ces études qui enseignent à bien gouverner son corps, à diriger sagement sa maison, à se rendre utile à ses amis et à son pays, et à vaincre ses ennemis, toutes qualités qui non-seulement sont utiles, mais qui procurent de très-grandes jouissances : tels sont les avantages pratiques que recueillent les hommes tempérants, et dont les intempérants sont exclus. Qui mérite moins, en effet, de les obtenir, que celui qui n'a pas la liberté d'agir ainsi, à cause de la préoccupation et de l'empressement qui l'entraînent à des jouissances faciles? » Alors Euthydème : « Il me semble, Socrate, que, selon toi, l'homme maîtrisé par les plaisirs des sens est tout à fait incapable d'aucune vertu. Quelle différence

y a-t-il en effet, Euthydème, entre l'homme intempérant et la bête la plus stupide? Celui qui ne prend jamais le bien pour but, qui poursuit le plaisir par tous les moyens possibles, en quoi différerait-il des animaux les plus dépourvus de raison? Au contraire, les hommes tempérants ont seuls la liberté de rechercher ce qu'il y a de mieux dans tous les objets, de les distribuer par genres en pratique et en théorie, de choisir le bien et de s'abstenir du mal. »

Socrate disait que c'était le moyen de rendre les hommes meilleurs, plus heureux et plus habiles dans la dialectique; il ajoutait que le nom de dialecticien venait de l'habitude de dialoguer en commun et de distribuer les objets par genres; qu'il fallait donc se préparer avec le plus grand soin à cet exercice et y consacrer tous ses efforts, puisque cette étude forme les hommes les meilleurs, les plus habiles politiques et les plus forts dialecticiens.

CHAPITRE VI.

Avantages de la dialectique; définition de la justice, de la sagesse, du bien, du beau, du courage, de la royauté et de la tyrannie.

Comment Socrate formait ses disciples à la dialectique¹, c'est ce que je vais encore essayer de rapporter. Socrate pensait que, quand on connaît bien ce qu'est chaque chose en particulier, on peut l'expliquer aux autres; mais que, si on l'ignore, il n'est pas étonnant qu'on se trompe soi-même et qu'on trompe les autres avec soi : aussi ne cessait-il jamais de rechercher avec ses disciples ce qu'est chaque chose en particulier. Ce serait un grand labeur de reproduire toutes ses définitions; cependant celles qui peuvent, à mon avis, indiquer la manière de procéder, je vais les dire. Et d'abord voici comme il envisageait la piété : « Dis-moi, Euthydème, quelle idée te fais-tu de la piété? — C'est la plus belle des choses, par Jupiter! — Pourrais-tu donc nous dire quel est l'homme pieux? — C'est, je pense, celui qui honore les dieux. — Est-il permis à chacun d'honorer les dieux selon sa fantaisie? — Non, il y a des lois qui règlent le culte. — Ainsi celui qui connaît ces lois sait

1. La dialectique avait pour but de définir au moyen de la division et de la classification par genres et par espèces.

comment il faut honorer les dieux? — Je le crois. — Et celui qui sait honorer les dieux pense-t-il qu'il faille les honorer autrement qu'il ne fait? — Non, certes. — Honore-t-on les dieux autrement qu'on ne croit le devoir? — Je ne le pense pas. — Donc celui qui connaît les lois relatives au culte rend aux dieux un culte légitime? — Oui. — Et celui qui rend aux dieux un culte légitime les honore comme il faut? — Assurément. — Et celui qui les honore comme il faut est un homme pieux? — Sans doute. — Nous aurions donc raison de définir l'homme pieux celui qui connaît le culte légitime? — C'est bien mon avis.

« Passons aux hommes. Est-il permis à chacun de les traiter à sa fantaisie? — Non; mais celui qui connaît les lois faites pour régler les rapports des hommes entre eux se conduit légitimement à leur égard. — Donc ceux qui se traitent selon ces lois se traitent les uns les autres comme ils le doivent? — Oui. — Donc ceux qui se traitent comme ils le doivent se traitent bien? — Assurément. — Donc ceux qui traitent bien les hommes remplissent bien les devoirs de l'homme? — Oui. — Donc ceux qui obéissent aux lois se conduisent selon la justice? — Certainement. — Et la justice, sais-tu ce qu'on appelle ainsi? — Ce que les lois ordonnent. — Ainsi ceux qui font ce que les lois ordonnent se conduisent selon la justice et le devoir? — Peut-il en être autrement? — Donc ceux qui se conduisent selon la justice sont justes? — Je le pense. — Crois-tu qu'on puisse obéir aux lois sans savoir ce qu'elles ordonnent? — Non. — Et quand on sait ce qu'il faut faire, pense-t-on ne pas devoir le faire? — Je ne crois pas. — Connais-tu des hommes qui fassent autre chose que ce qu'ils croient devoir faire? — Non. — Donc ceux qui connaissent les lois prescrites relativement aux hommes sont des hommes justes? — Évidemment. — Donc ceux qui se conduisent selon la justice sont des hommes justes? — Qui le serait alors? — Nous faisons donc une bonne définition en définissant l'homme juste celui qui connaît les lois prescrites relativement aux hommes? — C'est mon avis.

— Et la sagesse, comment la définirions-nous? Dis-moi, les sages te paraissent-ils être sages seulement dans ce qu'ils savent, ou bien y a-t-il des gens qui soient sages dans ce qu'ils ne savent pas? — On est sage dans ce qu'on sait, c'est évident. Comment, en effet, pourrait-on l'être dans ce qu'on ne sait pas? — Est-ce par la science que les sages sont sages? — Le

moyen d'être sage autrement que par la science! — Crois-tu que les sages puissent être sages par autre chose que par la sagesse? — Je ne le crois pas. — La science est-elle donc la sagesse? — Il me le semble. — Penses-tu qu'il soit possible à l'homme de tout savoir? — Par Jupiter! je crois bien plutôt qu'il ne peut savoir que bien peu de chose. — Un homme ne peut donc être sage en tout? — Non, certes, par Jupiter! — Et chacun dans ce qu'il sait est réellement sage? — C'est mon avis.

— Faut-il, Euthydème, rechercher de même la nature du bien? — Comment faire? — Crois-tu que la même chose soit utile à tous? — Non vraiment. — Eh bien! ce qui est utile à l'un ne te semble-t-il pas parfois nuisible à l'autre? — Sans doute. — Le bien est-il, selon toi, différent de l'utile? — Nullement. — Une chose utile est donc un bien pour celui à qui elle est utile? — Je le crois.

— Pour le beau, avons-nous autre chose à dire, sinon que, quand tu parles de la beauté d'un corps, d'un vase ou de quelque autre objet, tu entends que cet objet est beau pour toute espèce d'usage? — Pas autre chose, assurément. — Chaque objet est donc beau seulement pour l'usage auquel il doit servir? — C'est tout à fait cela. — Mais un objet beau peut-il l'être encore sous un autre rapport que celui de l'usage qu'on en peut faire? — Nullement. — Une chose utile est donc belle pour celui auquel elle est utile? — C'est mon avis.

— Le courage, Euthydème, le places-tu parmi les belles choses? — C'est la plus belle de toutes, à mon sens. — Tu penses donc que le courage n'est pas utile pour les très-petites choses? — Non, par Jupiter! mais je le crois utile pour les très-grandes. — Crois-tu que, lorsqu'on est en présence de dangers terribles, ce soit un avantage de ne pas les connaître? — Pas le moins du monde. — Ainsi ceux qui n'ont pas peur en pareille occurrence, parce qu'ils ne savent pas ce qu'il en est, ne sont pas des hommes courageux? — Non, par Jupiter! car, à ce compte, il faudrait ranger parmi les hommes de cœur bon nombre de fous et de lâches. — Que diras-tu donc alors de ceux qui ont peur même de ce qui n'a rien de terrible? — Qu'ils sont encore au-dessous, ma foi! — Appelles-tu donc courageux ceux qui n'ont pas peur dans les dangers imminents, et lâches ceux qui ont peur? — C'est cela même. — Appelles-tu courageux d'autres gens que ceux qui savent bien se montrer dans les dangers? — Pas d'autres. — Et lâches

ceux qui s'y montrent mal? — A quels autres donner ce nom? — Chacun d'eux cependant s'y conduit-il comme il croit devoir le faire? — Le moyen qu'il en soit autrement! — Est-ce que ceux qui ne peuvent pas s'y bien conduire savent comment il faut s'y comporter? — Nullement. — Et ceux qui savent comment il faut s'y comporter le peuvent-ils? — Oui, eux seuls. — Maintenant, ceux qui savent bien s'y prendre se montrent-ils mal dans les dangers? — Je ne le pense pas. — Ceux qui s'y montrent mal ne savent donc pas s'y prendre? — C'est vraisemblable. — Donc ceux qui savent bien se montrer dans les dangers imminents sont courageux, et ceux qui ne le savent pas sont des lâches? — C'est mon opinion. »

La royauté et la tyrannie étaient, selon lui, deux autorités; mais il croyait qu'il y a entre elles une différence : il appelait l'une un pouvoir accepté par les hommes et conforme aux lois de l'État, c'est à savoir la royauté; et l'autre un pouvoir imposé et ne connaissant d'autres lois que les caprices du chef, c'est à savoir la tyrannie : une république gouvernée par des citoyens amis des lois, il l'appelait aristocratie; celle où dominent les riches en vertu du cens, ploutocratie¹; et démocratie, celle où le peuple entier est souverain.

Si l'on venait le contredire sans apporter des preuves bien claires, si l'on avançait, sans le démontrer, que tel citoyen était plus sage, plus habile politique, plus courageux, ou possédait toute autre qualité que celui dont il parlait, il ramenait la conversation au sujet véritable, à peu près de la manière suivante : « Tu dis que l'homme dont tu fais l'éloge est meilleur citoyen que celui que je loue? — Oui. — Pourquoi donc ne commencerions-nous pas par examiner quel est le propre d'un bon citoyen? — Faisons-le. — Dans l'administration des richesses, la supériorité n'est-elle pas à celui qui enrichit sa patrie? — Sans doute. — En temps de guerre, à celui qui la met au-dessus de ses adversaires? — Cela est certain. — Dans une ambassade, n'est-ce pas à celui qui change ses ennemis en amis? — Cela peut être. — Et dans l'assemblée du peuple, à celui qui apaise les séditions et fait naître la concorde? — Je le crois aussi. »

C'est ainsi qu'en ramenant la question il rendait la vérité sensible même à ses contradicteurs. Quand il discourait sur un sujet, il procédait par les principes les plus généralement

1. C'est-à-dire *gouvernement de la richesse.*

reconnus, convaincu que c'est une méthode infallible de raisonnement : aussi de tous ceux que j'ai connus, il n'en est point qui, lorsqu'il parlait, fût mieux partager son opinion aux auditeurs. Il disait encore qu'Homère appelle Ulysse un orateur sûr de sa cause¹, parce qu'il savait déduire ses raisons des idées admises chez tous les hommes.

CHAPITRE VII.

Mépris de Socrate pour toute science inutile dans la pratique : ce qu'il faut savoir en géométrie, en astronomie, en arithmétique et en médecine; utilité de la divination.

La simplicité avec laquelle Socrate exposait ses opinions à ses disciples me paraît clairement exprimée par ce que j'ai dit plus haut ; mais comment, en outre, il s'appliquait à les rendre capables de se suffire à eux-mêmes dans leurs fonctions respectives, c'est ce que je vais dire à présent. De tous les hommes que j'ai connus, il n'en est point qui eût à cœur autant que lui de connaître les talents de ceux qui le fréquentaient ; tout ce qu'il savait convenir à un homme parfait et qu'il connaissait lui-même, il s'empressait de le leur enseigner, et, pour leur faire apprendre ce qu'il savait moins bien lui-même, il les menait auprès des maîtres instruits. Il leur montrait aussi jusqu'à quel point un homme bien élevé doit se rendre habile dans chaque science : ainsi, il disait qu'il fallait apprendre la géométrie jusqu'à ce qu'on fût capable de mesurer exactement, au besoin, une terre que l'on veut acheter, vendre, diviser ou labourer ; et, selon lui, c'est une chose si facile à apprendre, que, pour peu qu'on s'applique à l'arpentage, on connaît bien vite et la grandeur de la terre et la manière de la mesurer. Mais qu'on poussât l'étude de la géométrie jusqu'aux problèmes les plus difficiles, c'est ce qu'il désapprouvait : il disait qu'il n'en voyait point l'utilité. Ce n'est pas qu'il les ignorât lui-même ; mais il prétendait que la recherche de ces problèmes est faite pour consumer la vie de l'homme et le détourner d'une foule

¹ Allusion aux vers 171 et 172 du 8^e chant de l'*Odyssee* :

. Il a dans la parole
Un aplomb tempéré d'une douce pudeur.

d'autres études utiles. Il recommandait d'apprendre assez d'astrologie ¹, pour reconnaître les divisions de la nuit, du mois et de l'année, en cas de voyage, de navigation ou de garde, et afin d'avoir des points de repère pour tout ce qui se fait la nuit, dans le mois ou dans l'année, grâce à la connaissance du temps affecté à ces divisions ; il ajoutait qu'il était facile d'apprendre ces points auprès des chasseurs de nuit, des pilotes, de tous les gens enfin qui ont intérêt à le savoir. Quant à l'astronomie et aux recherches qui concernent les globes placés en dehors de la rotation de notre ciel, à savoir les astres errants et sans règle, leur distance de la terre, leurs révolutions et les causes de leur formation, il en dissuadait fortement, disant qu'il n'y voyait aucune utilité ². Cependant il n'était point étranger à ces connaissances ; mais il répétait qu'elles étaient faites pour consumer la vie de l'homme et le détourner d'une foule d'études utiles. En général, il empêchait de se préoccuper outre mesure des corps célestes et des lois suivant lesquelles la divinité les dirige. Il pensait que ces secrets sont impénétrables aux hommes, et qu'on déplairait aux dieux en voulant sonder les mystères qu'il n'ont pas voulu nous révéler : il disait qu'on courait le risque de perdre la raison en s'enfonçant dans ces spéculations, comme l'avait perdue Anaxagore avec ses grands raisonnements ³ pour expliquer les mécanismes des dieux. Lorsque celui-ci, en effet, prétendait que le soleil est la même chose que le feu, il ignorait que les hommes regardent facilement le feu, tandis qu'ils ne peuvent regarder le soleil en face, et de plus, que les rayons du soleil noircissent la peau, effet que le

1. Voy. plus haut page 117, note 1.

2. C'est ce qui a fait dire à Cicéron que Socrate fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, ou en d'autres termes qu'il l'a ramenée des spéculations, où elle s'exposait à divaguer, à l'étude de l'homme et de la morale. Cf. Cicéron, *Academiq.*, I, IV, 15.

3. Il y a dans le texte un jeu de mots délicat, mais intraduisible, produit par les expressions *παρεπρόνησεν ὁ μέγιστος προφήτης*. — Anaxagore, né à Clazomène l'an 500 avant J. C., après avoir voyagé en Égypte, ouvrit, vers l'an 475, à Athènes, une école célèbre où il eut pour disciple Périclès, Euripide, Thucydide, et même Socrate, suivant quelques-uns. Accusé d'impiété, il fut condamné à mort ; mais la peine fut changée en exil, et il mourut à Lampsaque, l'an 428 avant J. C. Il s'éleva le premier à l'idée d'un dieu distinct du monde, cultiva l'astronomie avec succès et prédit les éclipses. Il enseignait que le soleil était une masse de fer ou de pierre embrasée, plus grande que le Péloponèse, et que la lune avait ses plaines, ses montagnes, ses vallées, comme la terre que nous habitons.

feu ne produit pas : il ignorait aussi que la chaleur du soleil est nécessaire à la vie et à l'accroissement des productions de la terre, tandis que celle du feu les fait périr : quand il disait que le soleil est une pierre enflammée, il ignorait encore que la pierre, exposée au feu, ne donne pas de flamme et ne résiste pas longtemps, tandis que le soleil ne cesse pas d'être de tout temps le plus brillant de tous les corps. Socrate conseillait d'étudier la science des nombres ; mais il recommandait, comme pour les autres sciences, de ne pas s'engager dans de vaines recherches, et il examinait et discutait avec ses disciples jusqu'à quel point toutes les connaissances peuvent être utiles. Il les engageait vivement à ne pas négliger leur santé, à consulter des gens instruits sur le régime qu'ils devaient suivre, à étudier eux-mêmes, pendant tout le cours de leur vie, quels aliments, quelles boissons, quels exercices leur convenaient le mieux, et comment ils devaient en user pour conserver la santé la plus parfaite. Il disait, en effet, qu'il était difficile à un homme accoutumé à s'étudier ainsi de trouver un médecin qui sût discerner mieux que lui ce qui convenait à sa santé. Si pourtant quelqu'un voulait s'élever au-dessus des connaissances humaines, il lui conseillait de s'adonner à la divination, lui assurant que, quand on sait par quels signes les dieux font connaître leur volonté à l'homme, on n'est jamais privé des avertissements des dieux.

CHAPITRE VIII¹.

La condamnation de Socrate ne prouve rien contre la voix intérieure dont il disait recevoir les conseils. — Résumé et conclusion des *Mémoires*.

Si l'on croit que l'assertion de Socrate, relative au démon qui l'avertissait de ce qu'il avait à faire ou non, tombe devant la condamnation capitale prononcée par ses juges, et le convaincant de mensonge au sujet de ce génie familier, qu'on réfléchisse bien d'abord à ceci : Socrate était d'un âge assez avancé ²

1. Les meilleurs critiques ne doutent pas de l'authenticité vainement contestée de ce chapitre.

2. Il avait un peu plus de 70 ans. Cf. Platon, *Apolo.*, 1 ; et *Criton*, xiv. Socrate, né l'an 469 avant J. C., fut condamné à boire la ciguë l'an 399.

pour n'avoir plus que fort peu de temps à vivre ; ensuite il n'a perdu que la partie la plus pénible de la vie, celle où l'intelligence s'affaiblit chez tous les hommes ; en y renonçant, il a fait voir toute la vigueur de son âme ; il s'est couvert de gloire par la vérité, la liberté et la justice de sa défense, autant que par la douceur et le courage avec lesquels il reçut son arrêt de mort. On convient qu'aucun homme dont on ait conservé la mémoire ne supporta la mort avec plus de cœur : il fut obligé de vivre encore trente jours après son jugement, parce que les fêtes de Délos avaient lieu dans ce même mois, et que la loi défend de mettre à mort aucun condamné avant le retour de la théorie délienne ¹. Durant tout ce temps, il vécut sous les yeux de ses amis comme il avait vécu jusqu'alors ; et jusqu'alors il s'était attiré une admiration peu commune par le calme et la sérénité de sa vie. Quelle plus belle mort que la sienne ² ? Ou plutôt, est-il une mort plus belle que celle de l'homme qui sait le mieux mourir ? Est-il une mort plus heureuse que la plus belle ? Est-il une mort plus agréable aux dieux que la plus heureuse ?

Je vais rapporter encore ce que j'ai entendu dire par Hermogène, fils d'Hipponique ³. Mélétyus avait déjà porté son accusation ; Hermogène, qui entendait Socrate discourir sur toute autre chose que son procès, lui dit qu'il devrait bien songer à son apologie. Socrate lui répondit : « Ne te semblerait-il pas que je m'en suis occupé toute ma vie ⁴ ? » Hermogène lui ayant demandé de quelle manière, Socrate lui dit qu'en vivant toujours l'œil sur ce qui est juste et sur ce qui est injuste, en pratiquant la justice et en évitant l'iniquité il croyait s'être préparé la plus belle apologie. Hermogène reprit : « Ne vois-tu pas, Socrate, que les juges d'Athènes, choqués par la défense, ont déjà fait périr bien des innocents, comme ils ont absous bien des coupables ? — Eh bien, Hermogène, dit Socrate,

1. Voy. plus haut livre III, chap. III.

2. La postérité, dès les temps même les plus reculés, a sanctionné ce jugement, et l'on ne doit point s'étonner que Balzac, suivant une tradition transmise d'âge en âge, ait composé son *Socrate chrétien*, faisant de l'immortel philosophe « le parangon des vertueux, duquel l'un de nos plus célèbres Pères anciens disait que, s'il eust été chrétien, il l'eust nommé saint Socrate. »

3. Voy. plus haut livre II, chap. X. A l'époque de la mort de Socrate, Xénophon était en Asie à la suite de Cyrus le Jeune.

4. Socrate pratiquait cette belle maxime de Montaigne : « Le continuel ouvrage de nostre vie c'est bastir la mort. » *Essais*, I, chap. XIX.

j'ai essayé de préparer une apologie que je présenterais à mes juges ; mais mon démon s'y est opposé ¹. » Alors Hermogène : « Ce que tu dis m'étonne. — Pourquoi t'étonner si le dieu juge qu'il est plus avantageux pour moi de quitter la vie de ce moment même ? Ne sais-tu pas que jusqu'à présent il n'y a pas d'homme à qui je le cède pour avoir vécu mieux et plus agréablement ? Car je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en cherchant à se rendre meilleur, ni plus agréablement qu'en sentant qu'on devient réellement meilleur. Cet effet, je l'ai jusqu'ici éprouvé en moi-même, en vivant parmi les hommes et en me comparant aux autres, et je n'ai jamais cessé de me former sur moi-même cette opinion. Et ce n'est pas moi seulement, ce sont aussi mes amis qui m'ont jugé de la sorte, non parce qu'ils m'aiment, car chacun de ceux qui aiment se conduirait ainsi avec ses amis, mais parce qu'ils ont cru qu'en me fréquentant ils devenaient meilleurs. Si je vivais plus longtemps, il me faudrait sans doute payer mon tribut à la vieillesse ; je verrais et j'entendrais moins bien, mon intelligence baisserait, j'aurais plus de peine à apprendre et plus de facilité à oublier, et, partout où je valais mieux, je deviendrais pire. Si je n'avais pas le sentiment de toutes ces pertes, ma vie ne serait plus viable ², et si je les sentais, comment ma vie ne serait-elle pas plus triste et plus malheureuse ? Si je meurs injustement, ce sera une honte pour ceux qui m'ont tué injustement ³ : car, si l'injustice est une honte, comment un acte injuste n'en serait-il pas une ? Mais sera-ce une honte pour moi, que d'autres n'aient pu, à mon égard, ni reconnaître la justice, ni la mettre en pratique ? Je vois bien que la réputation des hommes qui m'ont précédé passe à la postérité toute différente, selon qu'ils ont été auteurs ou victimes de l'injustice. Je sais encore que les sentiments que j'inspirerai aux hommes, en mourant aujourd'hui, ne seront pas les mêmes que pour ceux qui me tuent. Ils me rendraient, je le sais, ce témoignage, que jamais je n'ai fait de tort à personne, et que, loin de corrompre ceux qui me fréquentaient, je me suis toujours efforcé de les rendre meilleurs. »

Voilà quels étaient les entretiens de Socrate avec Hermogène

1. Cf. Platon, *Apolog.*, xxxi.

2. Je me suis permis cette expression pour rendre le *βίος ἀβιωτός*, dont se sert également Platon, et que Cicéron, d'après Ennius, a transporté en latin : *Non est vita vitulus*.

3. Cf. les derniers chapitres de l'*Apologie de Socrate* par Platon.

et quelques autres. Parmi ceux qui l'ont bien connu tel qu'il était, tous ceux qui aiment la vertu ne cessent pas de le regretter, comme le plus utile auxiliaire à la pratique du bien. Pour moi, qui l'ai vu tel que je l'ai dépeint, si pieux, qu'il ne faisait rien sans l'assentiment des dieux ; si juste, qu'il ne causa jamais le moindre tort à personne et qu'il rendit les plus grands services à ceux qui le fréquentaient ; si tempérant, qu'il ne préféra jamais l'agréable à l'honnête ; si prudent, qu'il ne se trompait jamais dans l'appréciation du bien et du mal, mais suffisant à l'intelligence de toutes ces notions, capable de les expliquer et de les définir, habile à juger les gens, à leur montrer leurs fautes, à les tourner vers la vertu et vers le bien, il me paraissait fait pour être le meilleur et le plus heureux des hommes. Si que qu'un n'est point de cet avis, qu'il compare cette manière d'être à celles des autres, et qu'il juge !



DE L'ÉCONOMIE¹.

CHAPITRE PREMIER.

Principes de l'économie : c'est l'art de gouverner sa maison ou celle d'un autre ; mais cette science ne suffit pas pour faire un bon père de famille, il faut encore être libre des mauvaises passions.

J'ai entendu un jour Socrate s'entretenir ainsi sur l'économie : « Dis-moi, Critobule², l'économie a-t-elle un nom de science comme la médecine, la métallurgie et l'architecture ? — Je le crois, dit Critobule. — Oui, mais de même que nous pouvons déterminer l'objet de chacun de ces arts, pouvons-nous dire aussi ce que l'économie a pour objet ? — Je crois, dit Critobule, qu'il est d'un bon économe de bien gouverner sa maison. — Et la maison d'un autre, dit Socrate, si on l'en chargeait, ne pourrait-il pas, en le voulant, la gouverner aussi bien que la sienne ? Celui qui sait l'architecture peut aussi bien travailler pour un autre que pour lui : il en est de même de l'économie. — Je le crois, Socrate. — Ainsi, reprit Socrate, celui qui, connaissant la science économique, se trouverait sans bien, pourrait comme gouverneur de maison, ainsi que le

1. J'ai préféré ce titre à celui d'*Économique*, par lequel on désigne parfois l'ouvrage de Xénophon. Etienne de La Boetie, l'ami de Montaigne, auteur d'une traduction de ce dialogue, l'avait parfaitement intitulé *la Mesnagerie*. Le mot n'a plus cours aujourd'hui, mais il exprime bien l'idée de l'auteur grec. M. Legouvé, de l'Académie française, qui a donné, il y a quelques années, dans le *Magasin pittoresque*, une analyse très-judicieuse de ce dialogue de Xénophon, en a eu sous les yeux une traduction très-rare, faite par Pyramus de Candolle, un des ancêtres de l'illustre botaniste. Je regrette de n'avoir pu me la procurer. Mais je signalerai au lecteur un excellent livre à rapprocher de celui de Xénophon : c'est l'ouvrage de M. L. Mézières, intitulé *l'Économie, ou remède au paupérisme*. M. Mézières appelle quelque part Xénophon l'un des plus aimables écrivains de l'antiquité ; il a bien fait de traiter son devancier en termes courtois : on ne doit jamais dire de mal des gens de sa famille.

2. Sur Critobule, voy. *Mémoires*, II, chap. vi.

faiseur de maisons¹, recevoir un salaire ? — Oui, par Jupiter, dit Critobule, et même un salaire plus considérable, s'il pouvait, en administrant la maison, remplir tous ses devoirs et en augmenter la prospérité. — Une maison, qu'est-ce donc, selon nous ? Est-ce la même chose qu'une habitation, ou bien tout ce qu'on possède en dehors de l'habitation fait-il partie de la maison ? — Je le crois, dit Critobule ; et, quand même on n'aurait aucun bien dans la ville où l'on réside, tout ce qu'on possède fait partie de la maison. — Mais ne possède-t-on pas des ennemis ? — Oui, par Jupiter, et quelques-uns beaucoup. — Disons-nous que les ennemis font partie de nos possessions ? — Il serait plaisant, dit Critobule, qu'en augmentant le nombre des ennemis, on reçût pour cela un salaire. — Tu disais pourtant que la maison d'un homme est la même chose que la possession. — Par Jupiter, dit Critobule, quand on possède quelque chose de bon ; mais, par Jupiter, quand c'est quelque chose de mauvais, je n'appelle pas cela une possession. — Tu m'as l'air d'appeler possession ce qui est utile à chacun. — C'est cela même ; car ce qui nuit, je l'appelle perte plutôt que valeur². — Et si quelqu'un achetant un cheval, sans savoir le mener, tombe et se fait mal, ce cheval ne sera donc pas une valeur ? — Non, puisqu'une valeur est un bien. — La terre n'est donc pas non plus une valeur, quand celui qui la façonne perd en la façonnant ? — Évidemment, elle n'en est pas une, quand au lieu de nourrir elle produit la pauvreté. — N'en diras-tu pas autant des brebis ? Quand un homme qui ne sait pas en tirer parti éprouve une perte, les brebis sont-elles pour lui une valeur ? — Pas du tout, selon moi. — Ainsi, à ton avis, ce qui est utile est une valeur, et ce qui est nuisible une non-valeur. — C'est cela. — La même chose, pour qui sait en user, est donc une valeur, et une non-valeur pour qui ne le sait pas. Ainsi une flûte pour un homme qui sait bien jouer de la flûte est une valeur, tandis que pour celui qui ne sait pas, elle ne lui sert pas plus que de vils cailloux, à moins qu'il ne la vende. — Oh ! alors, si nous vendons la flûte, elle

1. Nous avons essayé de donner une idée de l'allitération produite en grec par la rencontre des mots *οἶκον οἰκονομοῦντα, ἕσπερ καὶ οἰκοδομοῦντα*.

2. L'auteur joue longtemps sur le verbe *χρησθαι* et sur le mot *χρημα* : j'ai tâché de conserver de mon mieux ces distinctions délicates et même un peu subtiles, en adoptant, pour traduire *χρημα*, le mot *valeur*, dans le sens spécial de *tout bien disponible*.

devient une valeur; mais si nous ne la vendons pas et que nous la gardions, c'est une non-valeur pour qui n'en sait point tirer parti. — Nous sommes conséquents, Socrate, dans notre raisonnement; puisqu'il a été dit que ce qui est utile est une valeur, par suite une flûte non vendue n'est pas une valeur, attendu qu'elle est inutile, au lieu que, vendue, c'en est une. » Alors Socrate : « Oui, mais il faut savoir la vendre : car, si on la vend à un homme qui n'en sait pas tirer parti, on ne lui aura pas fait acquérir une valeur, d'après ton raisonnement. — Tu m'as l'air de dire, Socrate, que l'argent même n'est pas une valeur, si l'on ne sait pas s'en servir. — Et toi, tu m'as l'air de convenir que tout ce qui peut être utile est une valeur. Si donc quelqu'un emploie son argent à l'achat d'une maîtresse qui dérange sa santé, son âme et sa maison, dira-t-on que l'argent lui soit utile? — Pas du tout; à moins que nous n'appelions valeur la jusquiame, qui rend fous ceux qui en mangent. Que l'argent donc, si l'on ne sait pas s'en servir, Critobule, soit rejeté bien loin comme une chose qui n'est nullement une valeur. Mais les amis, quand on sait s'en servir à son avantage, qu'en dirons-nous? — Par Jupiter, que ce sont des valeurs, répartit Critobule, et ils méritent mieux d'être appelés ainsi que des bœufs, puisqu'ils sont beaucoup plus utiles. — Les ennemis alors, d'après ton raisonnement, sont donc des valeurs pour qui sait en tirer avantage? — C'est mon avis. — Il est donc d'un bon économiste de savoir user de ses ennemis de façon à en tirer avantage? — Assurément. — Tu vois, en effet, Critobule, combien de maisons particulières se sont enrichies à la guerre, combien de maisons de tyrans. — Voilà qui est bien dit, Socrate, à mon avis, reprit Critobule. Mais que penser, quand nous avons sous les yeux des gens qui pourraient, avec leurs talents et leurs ressources, agrandir leurs maisons en travaillant, et que nous les voyons s'obstiner à ne rien faire, et rendre par cela même leurs talents inutiles? Peut-on dire autre chose, sinon que pour ces gens-là les talents ne sont ni des valeurs, ni des possessions? — C'est des esclaves, sans doute, Critobule, répartit Socrate, que tu veux me parler? — Non, par Jupiter, mais de certaines gens qui passent pour nobles, que je vois versés les uns dans les arts de la guerre, les autres dans ceux de la paix, mais s'obstinant à n'en point tirer parti, faute, selon moi, d'avoir des maîtres. — Et comment n'auraient-ils pas de maîtres, dit Socrate, puisque, désirant être heureux et voulant faire ce

qu'il faut pour atteindre aux biens, ils se trouvent arrêtés par des maîtres absolus ? — Mais quels sont donc, dit Critobule, ces maîtres absolus et invisibles qui les gouvernent ? — Par Jupiter, dit Socrate, ils ne sont pas invisibles ; on les peut voir au grand jour ; et tu ne peux ignorer combien ils sont pervers, si tu nommes perversité la paresse, la mollesse de l'âme et l'insouciance. Il est encore d'autres perfides souveraines, qui trompent sous le nom de voluptés, les jeux de hasard, les sociétés frivoles, qui, avec le temps, démasquées par leurs dupes mêmes, laissent voir qu'elles sont des peines déguisées en plaisirs, dont la domination nous détourne d'utiles travaux. — Il y a pourtant des gens, Socrate, qui, loin d'être détournés par cette tyrannie, se montrent, au contraire, très-actifs, très-industrieux à augmenter leurs revenus ; et cependant ils ruinent leurs maisons et voient échouer leur industrie. — C'est que ce sont encore des esclaves, dit Socrate, asservis à de dures maîtresses : les uns à la gourmandise, les autres à la lubricité, ceux-ci à l'ivrognerie, ceux-là à une folle ambition et à la prodigalité, qui font peser un joug si lourd sur les hommes, dont elles sont souveraines, que, tant qu'elles les voient jeunes et capables de travailler, elles les contraignent à leur apporter tout le fruit de leurs labeurs et à fournir à tous leurs caprices ; puis, quand elles s'aperçoivent qu'ils sont devenus incapables de rien faire, à cause de leur grand âge, elles les abandonnent à une vieillesse misérable, et s'efforcent de trouver d'autres esclaves. Il faut donc, Critobule, combattre avec ces ennemis pour notre indépendance avec autant de cœur que contre ceux qui essaieraient, les armes à la main, de nous réduire en servitude. Et encore des ennemis généreux, après avoir donné des fers, ont souvent forcé les vaincus, par cette leçon¹, à devenir meilleurs, et les ont fait vivre plus heureux à l'avenir, au lieu que ces souveraines impérieuses ne cessent de ruiner le corps, l'âme et la maison des hommes, tant qu'elles exercent sur eux leur empire. »

1. Je lis *σωπρονισαντες* avec H. Estienne et Zeune, la leçon ordinaire *σωπρονισαντα*; formant un pléonasme avec *βελτίους*.

CHAPITRE II.

Socrate démontre, en raillant, à Critobule qu'il est pauvre dans sa richesse, et que lui, Socrate, est riche dans sa pauvreté. Critobule le prie de lui enseigner l'art d'augmenter sa fortune. Socrate répond qu'il ne le connaît pas, mais qu'il lui désignera ceux auprès desquels il peut l'apprendre.

A cela Critobule répondit à peu près ainsi : « Je crois sur tout cela comprendre à merveille ce que je viens de t'entendre dire ; et , quand je m'examine moi-même , il me semble que pour ce qui est de cet esclavage , je suis suffisamment maître de moi ; en sorte que , si tu veux me conseiller ce que j'ai à faire pour augmenter ma maison , je ne pense pas trouver d'obstacles dans ce que tu appelles des maîtresses. Donne-moi donc , en toute confiance , ce que tu as de bons conseils. Crois-tu donc , Socrate , que nous sommes assez riches , et te semble-t-il que nous n'avons plus besoin d'acquérir ? — Si c'est de moi que tu parles , dit Socrate , je ne crois plus avoir besoin d'acquérir , et je me trouve assez riche. Mais toi , Critobule , tu m'as l'air tout à fait pauvre , et , par Jupiter , il y a des instants où j'ai réellement pitié de toi. » Alors Critobule se mettant à rire : « Eh mais , au nom des dieux , quelle somme crois-tu donc , Socrate , que l'on trouverait en vendant tous mes biens , et quelle en vendant les tiens ? — Moi , je crois , dit Socrate , que , si je tombais sur un bon acquéreur , je trouverais de ma maison et de tous mes biens très-facilement cinq mines ¹ ; quant à toi , je sais positivement que tu trouverais de tes biens plus de cent fois la même somme. — Comment ! tu sais cela , et tu crois n'avoir besoin de rien acquérir , et tu as pitié de ma pauvreté ? — Oui , car ce que j'ai suffit à me procurer le nécessaire , tandis que toi , vu le train qui t'environne , et pour soutenir ta réputation , eusses-tu le triple de ce que tu possèdes à présent , il me semble que tu n'aurais point assez. — Pourquoi cela ? dit Critobule. — Parce que d'abord , dit Socrate en s'expliquant , je te vois obligé à de grands et nombreux sacrifices ; autrement ni les dieux ni les hommes ne te seraient favo-

¹. Moins de 500 francs. Cf. Platon, *Apologie de Socrate*, chap. xi, et Xénophon, *Mém.*, I, II.

rables. Ensuite ton rang t'impose la nécessité de recevoir beaucoup d'hôtes, et de les traiter magnifiquement : tu dois donner à dîner à tes concitoyens et leur rendre de bons offices, sous peine d'être sans partisans.

« Ce n'est pas tout : je sais qu'à présent même la ville t'impose de grandes contributions, entretien de chevaux, chorégies, fonctions de gymnasiarque et de prostate¹ ; en cas de guerre, on te nommera triérarque, et l'on te chargera d'impôts et de contributions si fortes qu'il ne te sera pas aisé d'y faire honneur ; et si tu ne fournis pas à tout noblement, je sais que les Athéniens te puniront avec la même rigueur que s'ils te prenaient à voler leurs biens. En outre, je vois que, te croyant riche, tu négliges les moyens de faire fortune, et que tu t'occupes d'enfantillages, comme si cela t'était permis. Voilà pourquoi j'ai pitié de toi ; je orains qu'il ne t'arrive quelque malheur irréparable et que tu ne tombes dans une extrême indigence. Quant à moi, s'il me manquait quelque chose, je sais, et tu ne l'ignores pas toi-même, qu'il y a telles personnes qui, même en me donnant peu, verseraient l'abondance dans mon humble maison ; tes amis, au contraire, qui ont plus de ressources pour soutenir leur état que tu n'en as pour le tien, ne songent qu'à tirer parti de toi. »

Alors Critobule : « A cela, Socrate, dit-il, je n'ai rien à répliquer ; mais il est temps que tu arrives à mon aide, afin que je ne devienne pas réellement un objet de pitié. » En entendant ces mots, Socrate repartit : « Est-ce que tu ne trouves pas étrange, Critobule, ton procédé envers toi-même ? Il n'y a qu'un instant, quand je te disais que j'étais riche, tu t'es mis à rire comme si je ne savais pas ce qu'il en est ; tu as tenu bon jusqu'à ce que tu m'eusses convaincu et fait avouer que ma fortune n'est pas la centième partie de la tienne ; et maintenant tu veux que je te protège et que mes soins t'empêchent de tomber dans une véritable et complète pauvreté. — C'est que je te vois, Socrate, en possession d'un moyen sûr de faire fortune. Or, quiconque sait gagner avec peu, est à plus forte raison capable avec beaucoup de faire une grande fortune. — Tu as donc oublié que tout à l'heure, dans la conversation, tu disais, sans me laisser la permission d'ouvrir la

¹. Pour ces prestations, entretiens de chevaux, etc. Cf. *Mém.*, II, chap. VII ; *Commandant de cavalerie*, 1 ; Lucien, *Timon*, 33 ; Aristophane, *Nuées*, v. 13, etc.

bouche, que, quand on n'en sait point tirer parti, les chevaux ne sont pas une valeur, pas plus que la terre, les brebis, l'argent ou toute autre chose, pour qui ne sait pas s'en servir. On peut bien de tout cela tirer des revenus; mais, moi, comment veux-tu que je sache les faire valoir, quand de ma vie je n'ai eu rien de tel en propre? — Cependant nous sommes convenus que, quand même on ne posséderait rien, il y aurait toujours une science économique. Qui t'empêche donc de l'avoir? — Ce qui, par Jupiter! peut empêcher un homme de savoir jouer de la flûte quand il n'a jamais eu de flûte à lui, et que personne ne lui en a prêté pour apprendre: voilà où j'en suis pour ce qui est de l'économie. L'instrument nécessaire pour apprendre, c'est-à-dire les biens, je n'en ai jamais eu, et jamais personne ne m'a prêté les siens à administrer, toi seul as maintenant cette idée. Or, ceux qui apprennent pour la première fois à jouer de la cithare gâteraient même les lyres¹; de même moi, si j'essayais sur ta maison l'étude de l'économie, je serais peut-être capable de la ruiner. » A cela Critobule répondit: « Tu as grande envie de m'échapper. Socrate, et tu ne veux pas me venir en aide pour m'alléger la charge des affaires que je suis contraint de porter. — Mais non, par Jupiter! dit Socrate, je n'y songe point; au contraire, tout ce que je sais, je m'empresserai de te l'apprendre. Je crois que, si tu venais me demander du feu, et que, n'en ayant pas, je te conduisise où tu en pourrais prendre, tu ne te plaindrais pas de moi. De même pour de l'eau; si tu m'en demandais et que, n'en ayant pas, je te conduisise où tu pourrais aussi t'en procurer, je suis sûr que tu ne m'en voudrais pas davantage. Enfin si, me priant de t'enseigner la musique, je t'adressais à des maîtres plus habiles que moi et qui, de plus, te sauraient gré de prendre leurs leçons, sur cela, quel reproche aurais-tu à me faire? — Aucun du moins qui fût fondé, Socrate. — Eh bien, Critobule, je vais t'indiquer des gens plus habiles que moi dans la science dont tu me pries en ce moment de te donner des leçons. J'avoue que j'ai soigneusement cherché quels sont, dans tous les genres, les meilleurs maîtres de notre ville: car,

1. Il y avait une différence entre les lyres et les cithares. La grande lyre, appelée *barbitos*, se jouait avec un *plectrum*, espèce d'archet, et les branches en étaient ajustées sur un *magus* ou coffret qui augmentait la sonorité des cordes: la petite lyre, dite *chalys* ou *cithare*, était beaucoup moins grande, et l'on en pinçait directement avec le doigt les cordes adaptées à des branches qui avaient pour base une carapace de tortue mise de champ.

ayant un jour remarqué que la même profession laisse les uns tout à fait pauvres et rend les autres tout à fait riches, cette singularité me parut mériter d'être approfondie; et l'examen me fit trouver qu'il n'y avait rien là que de naturel. Je vis que ceux qui exercent au hasard ces professions ne manquent pas d'y perdre, tandis que ceux qui raisonnent et combinent avec soin arrivent à un gain plus prompt et plus facile. Je crois qu'à pareille école, si tu le veux, et si la divinité n'y met point obstacle, tu pourras devenir un excellent faiseur d'affaires. »

CHAPITRE III.

Socrate conseille à Critobule d'examiner la conduite de ceux qui gèrent bien ou mal leurs affaires. Principes qu'il doit tirer de cet examen.

En entendant ces mots, Critobule reprit : « A présent, certes, je ne te laisserai point aller, Socrate, que tu ne m'aies donné les leçons promises en présence des amis que voici'. — Eh bien, Critobule, dit Socrate, si d'abord je te montre des gens qui construisent avec beaucoup d'argent des maisons incommodes, tandis que d'autres, avec beaucoup moins, se bâtissent des demeures où ils trouvent tout ce qu'il faut, est-ce que cela seul ne te paraîtra pas une leçon d'économie? — Tout à fait, Critobule. — Et maintenant, si je te fais voir, ce qui en est une suite, des gens qui possèdent une infinité d'ustensiles de toute espèce sans pouvoir s'en servir au besoin, sans savoir s'ils sont en bon état, et qui, à cause de cela, se tourmentent sans cesse et sans cesse tourmentent leurs serviteurs; si je t'en fais remarquer d'autres qui, n'ayant pas plus et même ayant moins d'ustensiles que les premiers, les ont toujours tout sous la main lorsqu'ils veulent s'en servir? — La raison, Socrate, n'en est-elle pas que chez les uns tout est jeté pêle-mêle, tandis que chez les autres chaque chose est à sa place?

1. Socrate avait toujours autour de lui quelques amis qui écoutaient ses conversations, sans y prendre part. Il est évident que Xénophon, sans se mettre en scène, et sans figurer comme interlocuteur, a dû entendre presque tous les dialogues qu'il a rapportés dans ses *Mémoires*. Ce n'était point une règle de discipline qui imposait le silence à ces confidents, comme chez les disciples de Pythagore, mais un sentiment de dévotion et de respect pour le maître.

—Oui, par Jupiter! et encore ce n'est pas à la première place venue, mais à la place qui lui convient, que chaque chose est affectée. — Ce que tu dis, reprit Critobule, m'a tout l'air d'être aussi de la science économique. — Et si je te montre ici des serviteurs presque tous enchaînés et qui bien souvent s'échappent; là, des serviteurs qui, libres de toutes chaînes, consentent à travailler et à demeurer, ne te paraîtrais-je pas t'avoir exposé un fait très-curieux d'économie? — Oui, par Jupiter! très-curieux! — Si je te cite des cultivateurs qui cultivent de la même manière, et dont cependant les uns se disent ruinés par la culture et privés de ressources, tandis que les autres doivent à la culture la prospérité et l'abondance de tout ce dont ils ont besoin? — Ma foi, dit Critobule, je croirais peut-être qu'outre les dépenses indispensables, les premiers en font encore de ruineuses pour leur maison. — Il est possible, dit Socrate, qu'il y ait des gens de cette sorte. Mais je ne parle pas de ceux-là; j'en parle que de ceux qui, se disant cultivateurs, ne peuvent faire face aux dépenses nécessaires. — Et quelle pourrait être, Socrate, la cause de cette détresse? — Je te conduirai chez eux, dit Socrate; tu verras toi-même et tu jugeras. — Oui, ma foi, si je puis. — Il faut voir par expérience si tu pourras juger. Je sais que maintenant, quand il s'agit d'aller à la comédie, tu te lèves de bon matin, tu fais une longue route, et tu me proposes instamment de t'accompagner au spectacle. Mais pour une affaire du genre de celle qui nous occupe, tu ne m'as jamais fait de proposition. — Je te parais donc bien ridicule, Socrate? — Par Jupiter! c'est bien plus à toi-même que tu le parais. Et si je te fais voir des gens que l'élève des chevaux a fait tomber dans la privation du nécessaire, tandis que l'élève des chevaux en a conduit d'autres à l'aisance et au plaisir que procure le gain? — Oui, j'en vois tous les jours et j'en connais de l'une et l'autre espèce, et je n'en suis pas plus du nombre de ceux qui gagnent. — C'est comme quand tu regardes les tragiques et les comiques; tu ne songes pas, je crois, à devenir poète, mais tu cherches le plaisir de voir et d'entendre, et sur ce point tu n'as pas tort, car tu ne veux pas être poète. Mais, forcé d'élever des chevaux, ne crois-tu pas que tu es fou de ne point chercher à t'instruire dans cette industrie, surtout lorsque cette instruction doit t'être avantageuse pour

1. Je n'ai pas cru devoir hésiter à me servir de ce mot, nouvellement introduit dans la langue, et qui joint la précision à la brièveté.

ton propre usage et pour le commerce?— Tu veux, Socrate, que je me fasse dresseur de poulains¹?— Non, par Jupiter! pas plus que je ne veux que tu formes des cultivateurs en les achetant tout petits. Mais je crois qu'il y a, pour les chevaux et pour les hommes, un certain âge où l'on peut déjà s'en servir et où chaque jour les rend meilleurs. Je puis aussi te citer des maris qui en usent avec leurs femmes de manière à s'en faire d'utiles auxiliaires pour la prospérité de leur maison, tandis que pour d'autres elles sont une cause essentielle de ruine. — Et qui faut-il en accuser, Socrate, de l'homme ou de la femme? — Quand un troupeau est tout à fait en mauvais état, reprit Socrate, nous en accusons le berger; lorsqu'un cheval est très-méchant, c'est au cavalier qu'on s'en prend. A l'égard d'une femme, si, malgré la bonne direction de son mari, elle se conduit mal, peut-être a-t-on raison de n'en accuser qu'elle; mais si le mari la laisse ignorer le bien et le beau, et qu'il l'emploie malgré son ignorance, n'est-il pas juste de rendre le mari responsable? Allons, Critobule, nous sommes ici tous amis; parlons bien franchement; est-il quelqu'un qui entre plus intimement dans tes affaires que ta femme?— Personne.— Cependant, y a-t-il des gens avec qui tu converses moins qu'avec elle?— Il n'y en a guère.— Quand tu l'as épousée, n'était-ce pas une véritable enfant, qui n'avait, en quelque sorte, rien vu, rien entendu?— C'est cela.— Ce serait donc une chose beaucoup plus étonnante si elle savait rien de ce qu'il faut dire ou faire, que si elle se conduisait mal.— Mais ces maris que tu dis avoir de bonnes femmes, est-ce qu'ils les ont élevés eux-mêmes?— Rien de mieux que d'examiner ce point; aussi, je te présenterai à Aspasia² qui t'instruira de tout cela plus pertinemment que moi. Pour moi, je pense qu'une bonne maîtresse de maison est tout à fait de moitié avec le mari pour le bien commun. C'est le mari le plus souvent qui, par son activité, fait entrer le bien dans le ménage, et c'est la femme qui, presque toujours, est chargée de l'employer aux dépenses: si l'emploi est bien fait, la maison prospère; l'est-il mal, elle tombe en décadence³. »

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible entre *πώλησις*, commerce, et *πωλεσάμενος*, dompter des poulains.

2. Voy. *Mémoires*, II, vi.

3. Croirait on ces lignes écrites il y a plus de deux mille ans? Les conditions sociales du mari et de la femme paraissent-elles avoir changé?

CHAPITRE IV.

Suite du précédent. — Episode de Cyrus et de Lysandre.

« Il en est de même de tous les autres arts ; je crois pouvoir t'y montrer des artistes de mérite, si tu le crois utile. — Dans tous ? A quoi bon, Socrate, me les faire voir ? dit Critobule. Il n'est ni facile d'en trouver qui excellent dans tous les arts, ni possible d'y être habile soi-même. Mais, sans sortir de ce qu'on appelle les beaux-arts, de ceux dont la culture peut m'honorer, fais-les moi connaître, ainsi que ceux qui s'y exercent ; et toi-même, autant que possible, viens-moi en aide de tes lumières. — C'est bien parlé, Critobule ; car les arts appelés mécaniques sont décriés, et c'est avec raison que les gouvernements en font peu de cas. Ils ruinent le corps de ceux qui les exercent et qui s'y adonnent, en les forçant de demeurer assis, de vivre dans l'ombre, et parfois même de séjourner près du feu. Or, quand les corps sont effeminés, les âmes perdent bientôt toute leur énergie. En outre, les arts manuels ne vous laissent plus le temps de rien faire ni pour les amis ni pour l'État, en sorte qu'on passe pour de mauvais amis et de lâches défenseurs de la patrie. Aussi, dans quelques républiques, principalement dans celles qui sont réputées guerrières, il est défendu à tout citoyen d'exercer une profession mécanique. — Mais nous, Socrate, quel art nous conseilles-tu d'exercer ? — Rougirions-nous, dit Socrate, d'imiter le roi de Perse ? Ce prince, dit-on, convaincu que l'agriculture et l'art militaire sont les plus beaux et les plus nécessaires de tous, s'occupe de tous les deux avec une égale ardeur. » En entendant ces mots, Critobule reprit : « Quoi ! Socrate, tu t'imagines que le roi de Perse donne quelques soins à l'agriculture ? — Eh mais, dit Socrate, examinons, cher Critobule, et nous verrons peut-être s'il y donne quelque soin. Nous convenons qu'il s'occupe particulièrement de l'art militaire, parce que, sur quelque nation qu'il prélève des tributs, il prescrit à chaque gouverneur le nombre de cavaliers, d'archers, de frondeurs, de gerrophores¹ qu'il doit nourrir, soit pour contenir ses propres sujets, soit pour défendre le pays

1. Porteurs de boucliers d'osier

contre toute invasion des ennemis. En outre, il leur prescrit d'entretenir une garnison dans les citadelles. Le gouverneur à qui l'ordre est donné fournit la citadelle de subsistances. Le roi, chaque année, se fait présenter un état des troupes mercenaires, ainsi que de ceux auxquels il est enjoint de porter les armes; et, les convoquant tous, sauf les garnisons, au lieu fixé pour la réunion générale, il fait en personne la revue des troupes voisines de sa résidence, et confie l'inspection de celles qui sont éloignées à des officiers dévoués. Les commandants de place, les chiliarques ¹, les satrapes, qui ont leurs troupes au complet, et qui présentent des escadrons bien montés, des bataillons bien armés, sont comblés d'honneurs et de magnifiques présents. Ceux des gouverneurs de province ou de place que le roi prend en délit de négligence ou de malversation sont punis sévèrement, privés de leur emploi, ou remplacés par d'autres chefs. Une telle conduite nous prouve infailliblement qu'il s'occupe de l'art militaire. Il fait plus : quelque pays de sa domination qu'il parcourt, il voit et juge tout par lui-même, et, partout où il ne peut voir par lui-même, il envoie des inspecteurs fidèles. Ceux des gouverneurs qui peuvent offrir à sa vue une province bien peuplée, un territoire bien cultivé, plein des arbres et des fruits que comporte la nature du sol, il augmente leur département, les comble de dons, et leur accorde une place d'honneur; mais s'il voit un pays inculte, mal peuplé, à cause de la dureté, de la violence ou de l'incurie des gouverneurs, il les châtie, les casse ou leur substitue d'autres chefs ². Une telle conduite ne prouve-t-elle pas tout l'intérêt qu'il prend à ce que la terre soit bien cultivée par les habitants et bien défendue par les garnisons? Aussi, pour atteindre ce double but, nomme-t-il des officiers qui ne réunissent pas les deux fonctions à la fois : les uns ont, dans leur districts, les propriétaires et les ouvriers, sur lesquels ils prélèvent des tributs, et les autres les grandes armées. Lorsque le chef de garnison ne veille pas, autant qu'il le doit, à la sûreté du pays, alors le chef des propriétaires et le surveillant des travaux se plaignent du chef militaire, dont la mauvaise garde nuit aux travaux agricoles; et si, au contraire, malgré la sécurité faite aux travaux par le chef de garnison, le chef civil laisse le pays inculte et mal peuplé, alors c'est lui

1. Commandants de mille hommes.

2. On retrouvera cette organisation et ces détails administratifs dans la *Cyropédie*, liv. VIII, vi et vii.

que le commandant de la citadelle accuse à son tour. En effet, du moment où les cultivateurs du pays font mal leur service, ils ne nourrissent plus les garnisons et ne peuvent plus payer les tributs. Dans les pays soumis à un satrape, c'est ce dernier qui a une inspection sur les deux officiers. »

Alors, Critobule : « Si telle est, Socrate, dit-il, la conduite du roi, il me semble qu'il n'a pas moins soin de l'agriculture que de l'art militaire. — Ce n'est pas tout, Critobule : quelque part qu'il séjourne, dans quelque pays qu'il aille, il veille à ce qu'il y ait de ces jardins, appelés paradis, qui sont remplis des plus belles et des meilleures productions que puisse donner la terre ; et il y reste aussi longtemps que dure la saison d'été. — Par Jupiter ! dit Critobule, il faut donc, Socrate, que, partout où il séjourne, il veille à ce que les paradis soient parfaitement entretenus, pleins d'arbres et de tout ce que la terre produit de plus beau. — On dit encore, Critobule, reprit Socrate, que quand le roi distribue des présents, il commence par appeler les meilleurs guerriers, parce qu'il est inutile de cultiver de grandes terres s'il n'y a pas d'hommes qui les protègent ; puis il fait venir ceux qui savent le mieux rendre un terrain fertile, disant que les plus vaillants ne sauraient vivre s'il n'y avait pas de cultivateurs. On raconte, enfin, que Cyrus ¹, qui fut un prince fort illustre, dit un jour à ceux qu'il avait appelés pour les récompenser, que lui aussi aurait droit aux deux prix ; car il prétendait être le plus habile soit à cultiver ses terres, soit à défendre ses cultures. — Cyrus, par conséquent, mon cher Socrate, dit Critobule, ne se glorifiait pas moins, s'il a dit cela, de rendre les terres fertiles et de les bien préparer, que d'être habile à la guerre. — Par Jupiter ! reprit Socrate, Cyrus, s'il eût vécu, eût été bien digne de commander. Mille autres faits en témoignent ; et, quand il marcha contre son frère pour lui disputer la royauté, il n'y eut pas, dit-on, un seul soldat de Cyrus qui passât au parti du roi, tandis que plusieurs myriades passèrent du roi à Cyrus. Pour ma part, je regarde comme une grande marque de mérite d'un souverain, quand on le suit de bon cœur et qu'on veut demeurer auprès de lui dans les dangers. Or, tant que celui-ci vécut, ses amis combattirent à ses côtés ; dès qu'il fut mort, tous moururent en combattant auprès de son cadavre, à l'exception d'Ariée. Ariée se trouvait à la tête de l'aile gauche.

1. Cyrus le Jeune, un des héros de l'Anabase.

« C'est ce même Cyrus qui, dit-on, lorsque Lysandre vint lui apporter des présents de la part des alliés, lui fit mille démonstrations d'amitié, ainsi que l'a raconté jadis Lysandre lui-même à l'un de ses hôtes de Mégare, et le fit promener avec lui dans son paradis de Sardes¹. Lysandre s'extasiait devant la beauté des arbres, la symétrie des plants, l'alignement des allées, la précision des rectangles, le nombre et la suavité des parfums qui faisaient cortège aux promeneurs; et, tout plein d'admiration : « Oui, Cyrus, dit-il, j'admire toute ces beautés; mais ce que j'admire le plus, c'est celui qui t'a dessiné et ordonné tout cela. » En entendant ces mots, Cyrus fut charmé, et lui dit : « Eh bien, Lysandre! c'est moi qui ai tout dessiné, tout ordonné; il y a même des arbres, ajouta-t-il, que j'ai plantés moi-même. » Alors Lysandre, jetant les yeux sur lui, et voyant la beauté de ses vêtements, sentant l'odeur de ses parfums, frappé de l'éclat de ses colliers, de ses bracelets, de toute sa parure, s'écria : « Que dis-tu, Cyrus? C'est bien toi qui, de tes propres mains, as planté quelqu'un de ces arbres? » Alors Cyrus : « Cela te surprend, Lysandre? lui dit-il. Je te jure par Mithra² que, quand je me porte bien, je ne prends jamais de repos avant de m'être couvert de sueur, en m'occupant de travaux militaires ou de tout autre exercice. » Alors Lysandre, lui serrant la main : « C'est à bon droit, Cyrus, dit-il, que tu me sembles heureux : homme vertueux! tu mérites ton bonheur. »

CHAPITRE V.

Eloge de l'agriculture : elle procure de douces jouissances, augmente la fortune, prépare le corps aux travaux guerriers, enseigne la justice et la libéralité, enfante et nourrit les arts. — Réfutation d'une objection de Critobule.

« Ce que je te dis là, Critobule, continua Socrate, n'est que pour t'apprendre que même les plus heureux des hommes ne peuvent se passer de l'agriculture. Sans contredit, le soin qu'on y apporte est une source de plaisir, de prospérité pour

1. Cf. Cicéron, *De la vieillesse*, chap. xvii, § 59.

2. Divinité persane qu'on a tort de confondre avec le soleil, et qui n'est autre que le principe des générations et de la fécondité qui perpétue et rajeunit le monde. Voy. le *Dict.* de Jacobi.

la maison, et d'exercice pour le corps, qu'elle met en état d'accomplir tous les devoirs d'un homme libre. Et d'abord, tout ce qui est essentiel à l'existence, la terre le procure à ceux qui la cultivent; et les douceurs de la vie, elle les leur donne par surcroît. Ensuite, les parures des autels et des statues, celles des hommes eux-mêmes, avec leur cortège de parfums suaves et de délices pour la vue, c'est encore elle qui les fournit. Viennent encore mille aliments qu'elle produit ou qu'elle développe: car l'élève des troupeaux se lie étroitement à l'agriculture; de telle sorte qu'elle nous donne de quoi sacrifier pour apaiser les dieux et subvenir à nos propres besoins.

« D'ailleurs, en nous offrant une variété si abondante, elle n'en fait point le prix de la paresse; elle nous apprend à supporter les froids de l'hiver et les chaleurs de l'été. L'exercice qu'elle impose à ceux qui cultivent la terre de leurs mains leur donne de la vigueur; et, quant à ceux qui surveillent les travaux, elle les trempe virilement en les éveillant de bon matin, et en leur faisant faire de longues marches.

« En effet, aux champs, de même qu'à la ville, c'est à heure fixe que se font les opérations les plus essentielles. Si l'on veut avoir un cheval bon pour le service de l'État, l'agriculture est ce qu'il y a de mieux fait pour nourrir ce cheval; si l'on veut servir dans l'infanterie, elle vous fait le corps vigoureux. La terre ne favorise pas moins les plaisirs du chasseur, puisqu'elle offre une nourriture facile aux chiens et au gibier. D'autre part, si les chevaux et les chiens reçoivent des services de l'agriculture, ils les lui rendent à leur tour: le cheval, en portant l'inspecteur aux champs de grand matin et en lui donnant la faculté d'en revenir tard; le chien, en empêchant les animaux sauvages de nuire aux productions et aux troupeaux, et en assurant la tranquillité de la solitude.

« La terre encourage aussi les cultivateurs à défendre leur pays les armes à la main, par ce fait même que ses productions sont offertes à qui veut, et la proie du plus fort. Est-il, en outre, un art qui, mieux qu'elle, rende apte à courir, à lancer, à sauter; qui paye d'un plus grand retour ceux qui l'exercent; qui offre plus de charmes à ceux qui s'y livrent: qui tende plus généreusement les bras à qui vient lui demander ce qu'il lui faut; qui fasse à ses hôtes un accueil plus généreux? En hiver, où trouver mieux un bon feu contre le froid ou pour les étuves qu'à la campagne? En été, où chercher une eau, une brise, un ombrage plus frais qu'aux champs? Quel

art offre à la divinité des prémices plus dignes d'elle, ou célèbre des fêtes plus splendides? En est-il qui soit plus agréable aux serviteurs, plus délicieux pour l'épouse, plus désirable pour les enfants, plus libéral pour les amis? Quant à moi, je serais surpris qu'un homme libre cherchât une position plus attrayante, ou une occupation plus agréable et plus utile à la vie. Ce n'est pas tout : la terre enseigne d'elle-même la justice à ceux qui sont en état de l'apprendre; car ceux qui s'appliquent le plus à la cultiver, elle leur rend le plus de bienfaits. Que quelque jour de nombreuses armées viennent arrêter dans leurs travaux ceux qui vivent aux champs, où ils puisent une éducation forte et virile, cette excellente préparation de l'âme et du corps leur permettra, si Dieu n'y met obstacle, de marcher sur les terres de ceux qui les dérangent et de leur prendre de quoi se nourrir. Souvent même, à la guerre, il est plus sûr d'enlever sa nourriture à la pointe des armes qu'avec les instruments aratoires.

« L'agriculture nous apprend encore à nous aider les uns les autres : car pour marcher contre les ennemis il faut des hommes, et c'est avec des hommes que se façonne la terre. Celui donc qui veut être bon cultivateur doit se préparer des ouvriers actifs et prêts à obéir; de même que celui qui marche contre les ennemis doit avoir pour système de récompenser ceux qui font ce que doivent faire des hommes de cœur, et de punir ceux qui manquent à la discipline. Ainsi le cultivateur ne doit pas encourager moins souvent ses travailleurs, que le général ses soldats. L'espérance, en effet, n'est pas moins nécessaire aux esclaves qu'aux hommes libres; elle l'est même davantage, afin qu'ils veuillent rester.

« On a dit une grande vérité, que l'agriculture est la mère et la nourrice des autres arts¹ : dès que l'agriculture va bien, tous les autres arts fleurissent avec elle; mais partout où la terre est forcée de demeurer en friche, presque tous les autres arts s'éteignent et sur terre et sur mer. » En entendant ces mots, Critobule s'écria : « Oh ! oui, Socrate, tout ce que tu dis là me paraît excellent. Mais il est en agriculture des accidents que l'homme ne peut prévoir, les grêles, les gelées inattendues, les sécheresses, les grandes pluies, la rouille, et le reste, qui souvent détruisent nos plus heureuses combinaisons et nos

1. C'est le mot de Sully : « Pâturage et labourage sont les deux mamelles de l'État. »

meilleurs travaux : maintes fois nos troupeaux les plus beaux et les mieux soignés sont enlevés par une maladie soudaine et terrible. » A ces mots, Socrate répondit : « Je croyais, Critobule, que tu connaissais le pouvoir des dieux, aussi absolu sur les travaux des champs que sur ceux de la guerre. Tu vois, je crois, qu'avant de commencer une œuvre guerrière les hommes se rendent les dieux propices en les consultant par l'intermédiaire des victimes et des oiseaux sur ce qu'ils doivent faire ou non ; de même, avant toute œuvre agricole, n'es-tu pas d'avis qu'il faut se rendre les dieux favorables ? Sache bien que les sages rendent hommage aux dieux à propos des fruits juteux ou secs, des bœufs, des chevaux, des brebis, eu un mot de tout ce qu'ils possèdent. »

CHAPITRE VI.

Résumé des précédents. — Exemple d'Ischomachus.

« Oui, tu as bien raison, Socrate, répondit Critobule, quand tu me conseilles de n'entreprendre aucune œuvre sans implorer la protection des dieux, maîtres souverains de tout, soit en paix, soit à la guerre. Nous essayerons donc d'agir ainsi. Mais le point où tu en es resté au sujet de l'économie, essaye donc d'y revenir, et d'achever ce qu'il en restait ; il me semble maintenant, après avoir entendu ce que tu as dit, que je vois plus clair qu'auparavant à faire ce qu'il faut pour vivre dans l'aisance. — Que veux-tu, dit Socrate ? Faut-il revenir sur tout ce que nous avons établi d'un commun accord, afin de nous trouver du même avis, s'il est possible, sur le reste de la discussion ? — S'il est agréable, dit Critobule, quand on est en société d'intérêts, de se rendre des comptes exacts, il l'est aussi, quand on est en société de pensées, d'être bien d'accord dans la discussion. — Eh bien, dit Socrate, le nom d'économie nous a paru être celui d'une science, et cette science, nous l'avons définie celle par laquelle les hommes font prospérer une maison. Une maison est pour nous la même chose que toute espèce de possession, et nous avons appelé possession ce qui pour chacun est utile à la vie ; enfin le mot utile, nous l'avons appliqué à tous les objets dont on sait user. Il nous a paru impossible

d'apprendre tous les autres arts, et nous avons dit que les États méprisent les arts appelés manuels parce qu'ils semblent dégrader le corps et briser l'âme. On en aurait, disions-nous, une preuve convaincante, si, dans une invasion des ennemis, l'on partageait les laboureurs et les artisans en deux sections, et qu'on demandât aux uns et aux autres s'il faut défendre les campagnes ou sortir des champs pour garder les murs. Nous pensions bien qu'ainsi les cultivateurs voteraient pour se défendre et les artisans pour ne point combattre, mais pour demeurer fidèles à leur éducation, c'est-à-dire assis loin des fatigues et des dangers.

« Nous avons ensuite prouvé qu'il n'y a pas pour un homme beau et bon de profession ni de science au-dessus de l'agriculture, qui procure aux hommes le nécessaire. Car cette profession est la plus facile à apprendre et la plus agréable à exercer; elle donne au corps la plus grande beauté, la plus grande vigueur, et aux âmes assez de loisir pour songer aux amis et à la chose publique. L'agriculture nous a paru encore exciter les hommes à devenir courageux, vu que c'est en dehors des remparts qu'elle fournit le nécessaire et la nourriture à ceux qui l'exercent. Voilà pourquoi, dans tous les États, c'est la profession la plus honorée, parce qu'elle donne à la société les citoyens les meilleurs et les mieux intentionnés. » Alors Critobule: « Que l'agriculture, Socrate, soit le plus beau, le meilleur et le plus agréable genre de vie, c'est ce dont je suis pleinement convaincu. Mais ce que tu prétends avoir remarqué, c'est-à-dire qu'il y a des cultivateurs qui travaillent de manière à se procurer abondamment par l'agriculture tout ce dont ils ont besoin, et d'autres qui s'y prennent de façon à ne tirer de l'agriculture aucun profit, c'est ce que j'entendrai de toi avec un double plaisir, afin de faire ce qui est bon et de ne pas faire ce qui est mauvais. — Eh bien, dit Socrate, cher Critobule, je vais tout d'abord te raconter comment un jour j'abordai un homme, qui me parut être réellement un de ceux auxquels on a justement donné le nom de beaux et de bons ¹.

1. Cicéron avait traduit ce dialogue de Xénophon. Nous trouvons dans ses fragments la traduction d'une partie de cette phrase : « Homo ex eo numero hominum qui apud nos hoc nomine dignantur. » (Priscien, VIII, iv, § 19.) Au fond, l'épithète καλός τε καὶ ἀγαθός s'applique aux gens vertueux, aux gens de bien; mais on perdrait souvent toute la délicatesse de la pensée de Xénophon, si on ne la traduisait pas littéralement, et dans ce passage entre autres.

— Je désire d'autant plus t'entendre, Socrate, que moi-même je souhaite vivement devenir digne de ce titre. — Je te dirai donc, reprit Socrate, comment j'entrai en rapport avec lui. Pour les bons architectes, les bons graveurs, les bons peintres, les statuaires et les autres artistes, j'avais fort peu de temps à donner à leurs visites et à la vue de leurs œuvres jugées belles; mais considérant ceux qui possèdent le titre respectable de beau et de bon, et me demandant par quel moyen ils avaient été jugés dignes de l'obtenir, le penchant de mon cœur me poussait à nouer une relation avec quelqu'un d'entre eux. Et d'abord, comme le mot beau se joignait au mot bon, dès que je voyais un homme beau, je l'abordais et j'essayais de démêler si je trouverais quelque part en lui le beau en compagnie du bon. Mais il n'en allait point ainsi : je crus découvrir que beaucoup, sous de belles formes, avaient des âmes tout à fait dépravées. Je résolus donc de ne plus faire attention à la beauté du visage, mais d'aller droit à l'un de ceux qu'on appelle beaux et bons; et comme j'entendais Ischomachus surnommé le beau et le bon par tout le monde, hommes et femmes, étrangers et citoyens, je résolus de faire effort pour lier connaissance avec lui. »

CHAPITRE VII.

Comment Ischomachus est le type de l'homme de bien
et du père de famille.

« Un jour donc que je le vis assis sous le portique de Jupiter libérateur et qu'il me parut de loisir, je m'avançai près de lui, et m'asseyant à ses côtés : « Pourquoi, Ischomachus, lui dis-je, contrairement à ton habitude, es-tu assis sans rien faire? Je te vois presque toujours occupé, et perdant bien peu de temps sur l'agora¹. — Aussi tu ne me verrais pas là aujourd'hui, Socrate, si je n'étais convenu d'y attendre des étrangers. — Mais quand tu n'attends personne, à quoi donc, au nom des dieux, lui dis-je, passes-tu le temps? que fais-tu? Je désire vivement savoir de toi quelle occupation te mérite le nom de beau et de bon; car tu ne vis pas renfermé chez toi et tu n'as

1. Le temple de Jupiter libérateur était situé près de l'Agora : il avait deux portiques, l'un qui portait le nom même du dieu, l'autre dit *portique royal*, parce que les magistrats d'Athènes y venaient rendre la justice.

point la complexion d'une vie sédentaire. » Alors Ischomachus se mettant à sourire à propos de l'occupation qui lui méritait le titre de beau et de bon, et satisfait, du moins à ce qu'il me parut : « Qu'on me donne ce nom, Socrate, dit-il, quand on te parle de moi, je n'en sais rien ; mais quand il s'agit de me faire venir pour l'échange d'une charge de triérarque ou de chorège¹, personne ne cherche le beau et le bon, mais on m'appelle simplement par mon nom, Ischomachus, comme mon père. Pour répondre maintenant à ce que tu me demandais ensuite, Socrate, je ne reste jamais à la maison : car, ajouta-t-il, pour toutes les affaires du ménage, j'ai ma femme qui est parfaitement en état de les diriger. — Mais alors, Ischomachus, lui dis-je, j'éprouverais un grand plaisir à savoir si c'est toi qui, par tes leçons, as rendu ta femme ce qu'elle est, ou bien si tu l'as reçue de son père et de sa mère tout instruite de ses devoirs. — Eh! Socrate, comment aurais-je pu la recevoir tout instruite? Elle n'avait pas quinze ans quand elle entra chez moi; elle avait vécu tout ce temps soumise à une extrême surveillance, afin qu'elle ne vît, n'entendît et ne demandât presque rien. Pouvais-je souhaiter plus, dis-le-moi, que de trouver en elle une femme qui sût filer la laine pour en faire des habits, qui eût vu de quelle manière on distribue la tâche aux fileuses? Pour la sobriété, Socrate, on l'y avait tout à fait bien formée; et c'est, à mon avis, une excellente habitude pour l'homme et pour la femme. — Et sur les autres points, Ischomachus, lui dis-je, est-ce encore toi dont les leçons ont rendu ta femme capable des soins qui la regardent? — Oui, par Jupiter, dit Ischomachus, mais non pas avant d'avoir offert un sacrifice et prié le ciel de m'accorder à moi la faveur de bien l'instruire et à elle celle de bien apprendre ce qui pouvait le mieux assurer notre bonheur commun. — Ta femme, lui dis-je, sacrifiait donc avec toi et adressait au ciel les mêmes prières? — Assurément, dit Ischomachus; même elle promettait solennellement, à la face des dieux, de rester toujours ce qu'elle devait être, et je voyais bien qu'elle serait docile à mes leçons. — Au nom des dieux, lui dis-je, Ischomachus, que commenças-tu donc à lui apprendre. Raconte-le-moi²; j'écouterai ton

1. Lorsqu'un riche Athénien, requis pour une prestation publique, répondait par un refus, parce que son bien ne lui paraissait pas suffisant, il en désignait un autre plus riche que lui et auquel on allait alors s'adresser. Cette désignation, que suivait un échange, s'appelait ἀντιδοσις.

2. Cette phrase se trouve dans les fragments de Cicéron : « Quid igitur,

récit avec plus de plaisir que si tu me faisais celui d'un combat gymnique ou de la plus belle course de chevaux. »

Alors Ischomachus me répondit : « Quand elle se fut familiarisée avec moi et que l'intimité l'eut enhardie à converser librement, je lui fis à peu près les questions suivantes : « Dis-moi, femme, commences-tu à comprendre pourquoi je t'ai prise et pourquoi tes parents t'ont donnée à moi ? Ce n'était pas qu'il nous fût difficile d'en trouver quelque autre avec qui partager un même lit : je suis sûr que toi-même en es convaincue. Mais après avoir réfléchi, moi pour moi, et tes parents pour toi, aux moyens de s'assortir le mieux possible pour avoir une maison et des enfants, je t'ai choisie, de même que tes parents m'ont probablement choisi, comme le parti le plus convenable. Nos enfants, si la divinité nous en donne, nous aviserons ensemble à les élever de notre mieux : car c'est aussi un bonheur, qui nous sera commun, de trouver en eux des défenseurs et de bons appuis pour notre vieillesse. Mais dès aujourd'hui cette maison nous est commune. Moi, tout ce que j'ai je le mets en commun, et toi tu as déjà mis en commun tout ce que tu as apporté. Il ne s'agit plus de compter lequel de nous deux a fourni plus que l'autre ; mais il faut bien se pénétrer de ceci, c'est que celui de nous deux qui gèrera le mieux le bien commun, fera l'apport le plus précieux. » A ces mots, Socrate, ma femme me répondit : « Mais en quoi pourrais-je t'aider ? De quoi suis-je capable ? Tout roule sur toi. Ma mère m'a dit que ma tâche est de me bien conduire. — Oui, femme, par Jupiter ! lui dis-je, et mon père aussi me disait la même chose ; mais il est du devoir d'un homme et d'une femme qui se conduisent bien, de faire en sorte que ce qu'ils ont prospère au mieux et qu'il leur arrive en outre beaucoup de biens nouveaux par des moyens honnêtes et justes. — Mais en quoi vois-tu, me dit ma femme, que je puisse coopérer avec toi à l'accroissement de la maison ? — Par Jupiter ! répondis-je, ce pour quoi les dieux t'ont créée et ce que la loi ratifie, essaye de le faire de ton mieux. — Qu'est-ce donc ? reprit-elle. — Je crois, lui dis-je, que ce ne sont pas choses de médiocre

proh Deum immortalium, primum eam docebas, quæso? » (Donat, notes sur le *Phormion* de Térence, acte II, scène III, v. 4.

4. Nous n'avons pas besoin de dire tout ce qu'il y a d'admirable, d'exquis, et en même temps de positif et de pratique, dans cette conversation : le reste de l'antiquité n'a rien, selon nous, de comparable à ce morceau. — Cf. Columelle, livre XII, préface, § 1-7.

importance, ou l'on dira que dans la ruche la mère abeille n'est occupée que des plus viles fonctions. Les dieux, femme, me semblent avoir bien réfléchi, quand ils ont assorti ce couple qui se nomme mâle et femelle, pour la grande utilité commune.

« Et d'abord, afin d'empêcher l'extinction de la race animale, ce couple est destiné à engendrer l'un par l'autre ; ensuite il résulte de cette union, du moins chez l'homme, des appuis pour la vieillesse ; puis, les hommes ne vivant pas en plein air comme le bétail, il est évident qu'il leur faut des abris. Cependant il faut aussi, pour avoir de quoi rentrer sous des abris, que quelques-uns travaillent en plein air. Ainsi le défrichage, les semailles, les plantations, la pâture, sont tous travaux à ciel ouvert, et qui procurent les nécessités de la vie. Puis, les provisions une fois placées sous les abris, il faut quelqu'un qui les conserve et s'occupe des travaux qui ne peuvent avoir lieu que sous ces abris mêmes : abris nécessaires encore pour nourrir les nouveau-nés ; abris nécessaires pour préparer les aliments que fournit le sol, et pour convertir en habits la laine des troupeaux.

« Or, comme ces doubles fonctions, de l'intérieur et de l'extérieur, demandent de l'activité et du soin, la divinité a d'avance approprié, selon moi, la nature de la femme pour les soins et les travaux de l'intérieur, et celle de l'homme pour les travaux et les soins du dehors. Froids, chaleurs, voyages, guerres, le corps de l'homme et son âme ont été mis en état de tout supporter, et la divinité l'a chargé pour cela des travaux du dehors ; quant à la femme, en lui donnant une plus faible complexion, la divinité me semble avoir voulu la restreindre aux travaux de l'intérieur. C'est pour une raison semblable que la femme ayant le penchant et la mission de nourrir ses enfants nouveau-nés, la divinité lui a donné bien plus qu'à l'homme le besoin d'aimer ces petits êtres. Et comme c'est aussi la femme qui est chargée de veiller sur les provisions, la divinité, qui sait que, pour surveiller, la timidité de l'âme n'est point un mal, a donné à la femme un caractère plus timide qu'à l'homme. Mais la divinité sachant aussi qu'il faudra que le travailleur du dehors repousse ceux qui tenteraient de lui nuire, elle a donné à l'homme une plus large part d'intrépidité. En même temps, l'un et l'autre ayant à donner et à recevoir, elle a pourvu également l'un et l'autre de mémoire et d'attention ; si bien que, sous ce rapport, on ne saurait décider lequel l'emporte, de la femelle ou du mâle.

« Pour ce qui est de la tempérance, la divinité les en a rendus également susceptibles, et elle a permis que celui des deux qui porterait le plus loin cette vertu, soit l'homme, soit la femme, en reçût une plus belle récompense. Cependant, comme la nature d'aucun d'eux n'est parfaite en tout point, cela fait qu'ils ont besoin l'un de l'autre, et leur union est d'autant plus utile que ce qui manque à l'un l'autre peut le suppléer. Il faut donc, femme, qu'instruits des fonctions qui sont assignées à chacun de nous par la divinité, nous nous efforcions de nous acquitter le mieux possible de celles qui incombent à l'un comme à l'autre.

« La loi ratifie cette intention d'en haut en unissant l'homme et la femme. Si la divinité les associe en vue des enfants, la loi les associe en vue du ménage : c'est elle aussi qui déclare honnête tout ce qui résulte des facultés accordées par le ciel à l'un et à l'autre. Il est, en effet, plus honnête pour la femme de rester à l'intérieur que d'être toujours en courses, et il est plus honteux pour l'homme de rester à l'intérieur que de soigner les affaires du dehors. Si donc l'un agit contrairement aux desseins de la divinité, ce désordre n'échappe point aux regards des dieux, et l'on est puni d'avoir négligé ses propres devoirs ou accompli les actes de la femme.

« Il me semble, dis-je encore, que, soumise aux desseins de la divinité, la mère abeille remplit des fonctions semblables aux tiennes. — Et quelles sont donc, dit ma femme, ces occupations de la mère abeille qui ressemblent à ce que j'ai à faire ? — Elle a, lui dis-je, à rester dans la ruche, et à ne point permettre aux abeilles de demeurer oisives : mais celles qu'elle doit envoyer au dehors, elle les fait sortir pour l'ouvrage, voit et reçoit ce que chacune d'elles apporte, et conserve avec soin les provisions jusqu'au moment de s'en servir. Quand le temps d'en user est arrivé, elle fait à chacune une distribution équitable. Dans l'intérieur, elle préside à la confection des cellules, elle veille à ce que la construction en soit régulière et prompte ; elle prend soin de la nourriture des essaims qui viennent d'éclorre. Les petites abeilles une fois élevées et capables de travailler, elle envoie en colonie avec un chef toute cette jeune postérité. — Et moi, dit ma femme, faudra-t-il donc que je fasse la même chose ? — Il faudra, lui dis-je, que tu restes à la maison, que tu fasses accompagner ceux de tes serviteurs chargés des travaux du dehors, et que tu surveilles toi-même le travail de ceux qui travaillent à l'in-

térieur : tu auras à recevoir ce qu'on y apportera et à distribuer les provisions qui doivent être employées : à l'égard du superflu, tu devras veiller et prendre garde à ce qu'on ne fasse pas dans un mois la dépense affectée à l'année tout entière. Lorsqu'on t'aura apporté des laines, tu auras à faire filer des vêtements pour ceux qui en ont besoin : tu auras également à veiller à ce que les provisions sèches soient bonnes à manger. Il est toutefois, lui dis-je, une de tes fonctions qui peut-être t'agréera moins : c'est que, si quelqu'un de tes esclaves tombe malade, tu dois, par suite des soins dus à tous, veiller à sa guérison. — Par Jupiter ! dit ma femme, rien ne m'agréera davantage, puisque rétablis par mes soins ils me sauront gré et me montreront plus de dévouement encore que par le passé. » Cette réponse m'enchantait, reprit Ischomachus, et je lui dis : « N'est-ce point, femme, parce que la mère abeille fait preuve du même intérêt à l'égard des essaims, que les abeilles témoignent pour elle une certaine affection si tendre, que, quand elle abandonne la ruche, aucune ne croit pouvoir y rester, toutes la suivent ? » A cela ma femme répondit : « Je suis surprise que les fonctions de chef ne t'appartiennent pas plutôt qu'à moi. Car ma surveillance et ma distribution à l'intérieur paraîtraient, je crois, ridicules, si tu ne veillais à ce qu'on apportât quelque chose du dehors. — Et mes soins à moi, lui dis-je, ne sembleraient-ils pas ridicules, s'il n'y avait personne pour conserver ce que j'apporte ? Ne vois-tu pas ceux qu'on dit vouloir remplir un tonneau percé, quelle pitié ils inspirent, parce qu'on sait l'inutilité de leurs efforts ? — Oui, par Jupiter ! dit ma femme ; ils sont malheureux d'agir ainsi. — Mais toi, femme, lui dis-je, tu auras d'autres soins agréables à prendre, quand d'une esclave que tu auras reçue incapable de filer tu auras fait une bonne fileuse, qui doublera de prix pour toi ; quand d'une intendante ou d'une femme de charge incapable, tu auras fait une servante capable, dévouée, intelligente, d'un prix inestimable ; quand tu seras en droit de récompenser les gens sages et utiles à ta maison, et de punir les mauvais.

« Mais le charme le plus doux, ce sera lorsque, devenue plus parfaite que moi, tu m'auras rendu ton serviteur ; quand loin de craindre que l'âge en arrivant ne te fasse perdre de ta considération dans ton ménage, tu auras l'assurance qu'en vieillissant tu deviens pour moi une compagne meilleure encore, pour tes enfants une meilleure ménagère et pour ta mai-

son une maîtresse plus honorée. Car la beauté et la bonté, lui dis-je, ne dépendent point de la jeunesse ; ce sont les vertus qui les font croître dans la vie aux yeux des hommes. » Tel est, Socrate, si j'ai bonne mémoire, mon premier entretien avec ma femme. »

CHAPITRE VIII.

Suite de l'entretien d'Ischomachus avec sa femme.

« Mais as-tu remarqué, Ischomachus, lui dis-je, que cet entretien ait fait assez d'impression sur elle pour augmenter sa vigilance? — Oui, par Jupiter ! répondit Ischomachus ; je la vis même un jour fort affectée et toute rougissante de n'avoir pu me donner sur ma demande un des objets apportés à la maison. Aussi remarquant son chagrin : « Femme, lui dis-je, ne t'afflige point de ne pouvoir me donner ce que je te demande en ce moment. C'est assurément la pauvreté même que de n'avoir pas à son usage ce dont on a besoin ; mais c'est une privation moins pénible de chercher sans trouver que de ne pas chercher du tout, parce qu'on sait ne rien avoir. Au reste, ajoutai-je, ce n'est point ta faute, mais la mienne, parce qu'en te livrant ma maison je n'ai pas eu soin de ranger les objets à une place fixe, de telle sorte que tu connusses bien l'endroit où il fallait les placer et les prendre.

« Or, il n'est rien de plus beau, femme, rien de plus utile pour les hommes que l'ordre. Un chœur est une réunion d'hommes. Que chacun prétende y faire ce qu'il lui plaît, quelle confusion, quel spectacle désagréable ! Mais si tous exécutent avec ensemble les mouvements et les chants, quel charme pour les yeux et pour les oreilles ! Il en est de même d'une armée indisciplinée : c'est un immense pêle-mêle, une proie facile pour l'ennemi, un coup d'œil désolant pour les amis, une confusion stérile d'ânes, d'hoplites, de fourgons, de troupes légères, de cavalerie, de chariots. Car comment marcher en avant, quand tous s'embarrassent les uns dans les autres, celui qui marche avec celui qui court, celui qui court avec celui qui reste en place, le chariot dans le cavalier, l'âne

1. Voy. la traduction de Cicéron dans Columelle, XII, chap. 11, § 0, où l'on trouvera également quelques autres fragments de ce chapitre.

dans le chariot, le skeuophore¹ dans l'hoplite? S'il faut combattre, le moyen de le faire en pareil désarroi? Ceux qui se voient contraints de fuir devant une attaque, sont capables de culbuter dans leur fuite ceux qui ont des armes.

« Au contraire, une armée bien rangée est le plus beau des spectacles pour des amis, le plus redoutable pour des ennemis. Quel ami n'admirerait volontiers de nombreux hoplites marchant en bon ordre? qui n'admirerait des cavaliers galopant en escadrons bien formés? Quel ennemi ne tremblerait pas en voyant hoplites, cavaliers, peltastes, archers, frondeurs, tous distribués en corps distincts, et suivant en rang leurs officiers? Quand une armée s'avance en si bel ordre, y eût-il plusieurs myriades de soldats, tous marchent aisément comme un seul homme, les derniers remplissant successivement le vide laissé par les premiers.

« Pourquoi une galère chargée d'hommes fait-elle trembler l'ennemi, tandis qu'elle offre un spectacle agréable à des amis, si ce n'est parce qu'elle navigue avec vitesse? Et pourquoi les navigateurs ne se gênent-ils pas les uns les autres, si ce n'est parce que chacun est assis en ordre, se couche en ordre sur sa rame, la retire en ordre, s'embarque et débarque en ordre?

« Je crois me former une juste idée du désordre, quand je me représente un laboureur serrant pêle-mêle de l'orge, du froment, des légumes, et obligé ensuite, s'il veut un gâteau, du pain, un plat, de faire un triage qu'il devrait trouver tout fait au besoin.

« Ainsi, femme, si tu veux éviter une semblable confusion, savoir bien administrer notre ménage, trouver sans peine ce qui est nécessaire, et à moi m'offrir avec grâce ce que je pourrai te demander, choisissons une place convenable pour chaque chose; et, chaque chose étant mise en place, indiquons à la femme de charge où elle doit la prendre et la remettre. Par là, nous saurons ce qui est perdu et ce qui ne l'est pas. En effet, la place elle-même aura l'air de regretter ce qui manque, la vue cherchera ce qui réclame nos soins, et la connaissance de la place réservée à chaque objet nous le mettra si vite sous la main, que nous ne serons jamais pris au dépourvu.

1. Nous avons transporté ce mot littéralement du grec dans le français toutes les fois qu'il s'est reproduit dans notre auteur, afin de lui conserver son sens propre, qui est double : il signifie tout à la fois *les fourgons de bagages et ceux qui les conduisent*.

« La plus belle et la plus régulière ordonnance que je crois avoir jamais vue, Socrate, est celle qui frappa mes regards en montant sur ce grand vaisseau phénicien. Une grande quantité d'objets, rassemblés dans un fort petit coin, s'offrirent à mes yeux. Il entre une foule de pièces de bois et de cordages dans un vaisseau pour le faire entrer au port ou prendre le large ; il ne vogue qu'à l'aide d'une grande quantité de ce qu'on nomme apparaux ; il lui faut l'armure de plusieurs machines pour se défendre contre les vaisseaux ennemis : sans parler des armes des troupes, il porte, pour chaque groupe de convives, tous les meubles nécessaires aux hommes dans leur maison : il est chargé de toutes les marchandises que le pilote transporte à son profit. Eh bien ! tout ce que je viens de dire n'occupait que la place d'une salle ordinaire à dix lits. Je remarquai que tous ces effets étaient si bien placés, qu'ils ne s'embarrassaient pas les uns dans les autres, qu'il n'y avait pas besoin d'une personne préposée à leur recherche, qu'ils n'étaient pas confondus de manière à ne pouvoir être détachés et à faire perdre du temps sitôt qu'on voudrait s'en servir. Le second du pilote, qu'on appelle le commandant de la proue, me parut connaître si bien la place de chaque objet, que, même absent, il eût pu faire l'énumération de tout et indiquer la place de chaque chose aussi facilement qu'un homme qui connaît ses lettres dirait celles qui entrent dans le nom de Socrate et la place de chacune d'elles.

« J'ai vu, continua Ischomachus, ce même commandant, à ses heures de loisir, faire l'inspection de tous les effets nécessaires dans un vaisseau. Surpris de ce soin extrême, je lui demandai ce qu'il faisait. Il me répondit : « J'examine, étranger, en cas d'accidents, l'état du vaisseau, s'il y a quelque chose de dérangé ou de difficile à manœuvrer. Car si la divinité envoie une tempête sur la mer, ce n'est pas le moment de chercher ce qu'il faut, ni de fournir un mauvais équipement. La divinité menace alors et punit les lâches : si elle est assez bonne pour ne pas perdre des hommes qui ne sont pas essentiellement coupables, il faut lui en savoir gré ; et si elle protège et sauve ceux qui n'ont rien négligé, il faut avoir pour les dieux la plus profonde reconnaissance.

« Pour moi, lorsque j'eus admiré cette disposition si régulière, je dis à ma femme que ce serait de notre part une extrême indolence si, quand dans un navire, tout étroit qu'il est, on trouve de la place ; quand, malgré la violence des

tempêtes, on conserve cependant le bon ordre ; quand, malgré la crainte, on trouve cependant tout ce dont on a besoin, nous, qui avons dans notre maison d'amples celliers, distincts les uns des autres, et des pièces solidement établies sur le plancher, nous n'assignions pas aux objets une place convenable et facile à trouver. « Comment, en effet, ne serait-ce pas le comble de l'ineptie ? L'avantage qu'on rencontre à bien ranger les objets, la facilité qu'on trouve à leur assigner une place convenable, nous venons de le dire. Mais la belle chose à voir que des chaussures bien rangées de suite et selon leur espèce ; la belle chose que des vêtements séparés, suivant leur usage ; la belle chose que des couvertures ; la belle chose que des vases d'airain ; la belle chose que des ustensiles de table ; la belle chose, enfin, malgré le ridicule qu'y trouverait un écervelé et non point un homme grave, la belle chose, dis-je, que de voir des marmites rangées avec intelligence et avec symétrie ! Oui, tous les objets sans exception, grâce à la symétrie, paraissent plus beaux encore, quand ils sont disposés avec ordre. Tous ces ustensiles semblent former un chœur : le centre que concourent à former les objets compose une beauté que rehausse la distance des autres ; c'est ainsi qu'un chœur circulaire n'offre pas seulement par lui-même un beau spectacle, mais le centre qu'il forme paraît beau et net aux regards. La vérité de ce que je dis, femme, nous pouvons en faire l'épreuve sans risque et sans peine. Mais ne va pas non plus te décourager, ajoutai-je, en croyant qu'il sera difficile de trouver quelqu'un en état d'apprendre la place de chaque meuble et de se rappeler où il l'aura mis. Nous savons, en effet, qu'il y a dans toute la ville dix mille fois plus d'objets que chez nous : cependant, si tu dis à tel esclave d'aller faire une emplette au marché et de te l'apporter, aucun ne sera embarrassé, tous sauront où il faut aller et prendre n'importe quel objet. Et la cause en est, dis-je encore, que chaque chose est placée en son lieu. Cependant qu'un homme en cherche un autre, qui souvent même le cherchera de son côté, il désespérera de pouvoir jamais le rencontrer : la raison en est simple, c'est qu'ils ne sont point convenus du point où ils se rejoindraient. « Tel est, au sujet de l'ordre de nos effets et de leur usage, l'entretien que j'eus avec ma femme, si ma mémoire ne me trahit point. »

CHAPITRE IX.

Suite de l'organisation de la maison d'Ischomachus.

« Eh bien ! Ischomachus, lui dis-je ¹, ta femme parut-elle faire attention aux leçons que tu avais à cœur de lui donner ? — Pouvait-elle faire autrement que de me promettre tous ses soins et de laisser éclater toute la vivacité de sa joie en trouvant la facilité au sortir de l'embarras ? Aussi me pria-t-elle de ranger tout au plus tôt comme je l'avais dit. — Et comment. Ischomachus, lui dis-je, fis-tu pour elle ce rangement ? — Comment le faire mieux qu'en lui montrant d'abord tout le parti qu'elle pouvait tirer de la maison ? En effet, Socrate, cette maison ne brille point par les ornements ² ; mais les différentes pièces en sont distribuées dans la prévision que chaque objet y soit mis dans la place la plus avantageuse qu'il puisse occuper : de telle sorte qu'on eût dit que chaque lieu appelait l'objet qui lui convenait. La chambre nuptiale, qui est dans la partie la plus sûre du logis, demandait naturellement ce qu'il y a de plus précieux en tapis et en vaisselle ; la partie la plus sèche voulait le blé, la plus fraîche le vin, la plus claire les travaux et les objets qui exigent de la lumière ³. Je lui montrai ensuite les appartements réservés aux hommes : ce corps de logis plein d'ornements est frais l'été et chaud l'hiver ; je lui fis remarquer aussi que, dans sa partie méridionale, la maison se développait de manière à avoir évidemment du soleil en hiver et de l'ombre en été. Je lui fis voir après que le gynécée n'est séparé de l'appartement des hommes que par la porte des bains, de peur que l'on ne sortît rien de prohibé, et que nos esclaves ne fissent des enfants à notre insu : car, si les bons domestiques auxquels il vient de la famille redoublent de bons sentiments envers nous, les mauvais, en se multipliant, acquièrent de nouveaux moyens de nuire.

« Après cette inspection, continua Ischomachus, nous faisons un triage ⁴ par groupes de tous nos effets. Nous com-

1. C'est Socrate qui reprend la conversation.

2. Pour ces bariolages, cf. *Mémoires*, III, VIII.

3. Cf. Cicéron dans Columelle, XII, II.

4. Cf. Cicéron dans Columelle, XII, II.

mençons par réunir tout ce qui est utile aux sacrifices, puis les parures de femme pour les jours de fête, et les habits d'hommes pour les fêtes et pour la guerre; tapis pour le gynécée, tapis pour l'appartement des hommes, chaussures d'homme et chaussures de femme : dans un groupe les armes; dans un autre les instruments pour le lainage; dans celui-ci les ustensiles de boulangerie; dans celui-là ceux de cuisine; ici tout ce qui sert au bain, là tout ce qui concerne la pâtisserie et la table; le tout divisé suivant l'usage journalier ou le service des galas. Nous séparons également les provisions affectées au mois et celles qui, d'après ce calcul, doivent durer l'année : excellent moyen de savoir au juste jusqu'où elles conduisent. Après ce triage par groupes de nos effets, nous les faisons porter à la place qui leur convient; puis, les ustensiles qui doivent chaque jour servir aux esclaves, tels que ceux de boulangerie, de cuisine, de lainage, et autres semblables, nous en indiquons la place exacte aux gens qui doivent s'en servir, nous les leur livrons, et nous leur enjoignons de les bien conserver. Quant à ceux dont nous ne nous servons qu'aux jours de fête et de réception, ou dans des circonstances rares, nous les confions à l'intendante, nous lui montrons la place qu'ils doivent occuper, nous les comptons, et nous en gardons le nombre écrit, en lui commandant de ne donner à chaque domestique que le strict nécessaire, et de bien se rappeler ce qu'elle donnait, à qui elle donnait, et, quand on le lui rapportait, de le remettre où elle l'avait pris.

« Nous établimes intendante celle qui, après examen, nous parut le plus en garde contre la gourmandise, le vin, le sommeil, la hantise des hommes, douée en outre de la meilleure mémoire, et capable soit de prévoir les punitions que lui attirerait de notre part sa négligence, soit de songer aux moyens de nous plaire et de mériter des récompenses ¹.

« Nous lui apprîmes à avoir de l'affection pour nous, en la faisant participer à notre joie quand nous étions joyeux, et en nous affligeant avec elle quand elle avait du chagrin. Nous l'instruisîmes à désirer d'accroître notre fortune en lui faisant connaître notre position, et en partageant notre bonheur avec elle. Nous développâmes en elle le sentiment de la justice en plaçant dans notre estime l'homme juste au-dessus de l'injuste, en lui montrant que le premier vit plus riche et

1. Cf. *Id.*, *Ibid.*, 1.

plus indépendant que l'autre : voilà le pied sur lequel nous l'avons mise dans notre maison.

Après tout cela, Socrate, je dis à ma femme que tout cet appareil ne nous servirait de rien ¹, si elle ne veillait point elle-même au maintien de l'ordre. Je lui appris que, dans les villes bien policées, les citoyens ne croient pas suffisant de se donner de bonnes lois; ils choisissent pour conservateurs de ces lois des hommes qui, sentinelles vigilantes, approuvent ceux qui les observent et punissent ceux qui les transgressent. Je recommandai à ma femme de se considérer comme la conservatrice des lois dans notre ménage, de passer, quand elle le jugerait bon, la revue de tout notre mobilier, comme un commandant de garnison passe la revue de ses troupes; d'examiner si chaque objet est en bon état, comme le sénat fait l'inspection des chevaux et des cavaliers; de louer et d'honorer, en sa qualité de reine, tout ce qui relève de son autorité; de gourmander et de punir tout ce qui en est digne. Je lui fis sentir encore qu'elle aurait tort de m'en vouloir de ce que je lui donnais dans notre ménage plus d'occupation qu'aux domestiques, attendu que ceux-ci ont en maniement les biens de leurs maîtres pour porter, soigner, garder, mais rien à leur usage, à moins d'une permission expresse; tandis qu'un maître peut user de tout ce qu'il possède comme il l'entend. Celui donc qui gagne le plus à ce que son avoir se conserve, et qui perd le plus à ce qu'il se détériore, est le plus intéressé à le surveiller : voilà ce que je lui fis comprendre. — Eh bien! repris-je, Ischomachus, ta femme, après t'avoir écouté, a-t-elle fait ce que tu désirais? — Socrate, reprit-il, qu'avait-elle à me répondre, sinon que j'aurais d'elle une fausse opinion, si je croyais qu'elle acceptât à regret les fonctions et les soins dont je lui faisais voir la nécessité? Elle ajouta que ce serait pour elle une peine beaucoup plus grande, si je lui enseignais de négliger son avoir au lieu de soigner notre bien commun. « De même, dit-elle encore, qu'il est naturel et plus facile à une bonne mère de soigner ses enfants que de les abandonner, de même c'est un plaisir plus grand pour une femme raisonnable de prendre soin des provisions qui lui agréent que de les négliger. »

1. Cf. Cicéron dans Columelle, XII, III.

CHAPITRE X.

Ischomachus raconte comment il a détourné sa femme de la coquetterie et d'un ridicule amour de la toilette.

« En entendant, reprit Socrate, la réponse de la femme d'Ischomachus, je dis : « Par Junon ! mon cher Ischomachus, voilà qui montre l'âme toute virile de ta femme. — Ce n'est pas tout, répondit-il ; je veux te raconter avec quelle résolution généreuse elle profita de mes avis. — Comment ? lui dis-je, parle ; pour ma part, j'éprouve beaucoup plus de plaisir à contempler la vertu d'une femme vivante, que si Zeuxis me faisait voir une belle femme créée par son pinceau. » Alors Ischomachus : « Un jour, Socrate, je la vis toute couverte de céruse, afin de paraître plus blanche qu'elle ne l'était, et de rouge pour se donner un faux incarnat ; elle avait des chaussures élevées, afin d'ajouter à sa taille¹. « Réponds-moi, femme, lui dis-je ; me jugerais-tu plus digne de tendresse, moi qui vis en société de fortune avec toi, si je t'en faisais simplement l'exhibition, sans en rien surfaire, sans en rien déguiser, ou bien si je m'efforçais de te tromper en te disant que j'ai plus de bien que je n'en ai, en te montrant de l'argent de mauvais aloi, des colliers de

1. Voici un passage des *Recherches philosophiques* de de Pauw, qui peut servir de commentaire à ce chapitre : « Ce qu'il y a de fort remarquable et de fort surprenant, c'est que le territoire d'Athènes, où l'on vit naître tant d'hommes en qui les facultés corporelles étaient portées à un si haut degré de perfection, ne produisit en aucun siècle, ni en aucun âge, des femmes célèbres par leur beauté. Si, au peu de grâces qu'elles avaient reçues de la nature, s'était joint encore le mépris des ornements, alors l'attrait qui devait réunir les sexes se serait de plus en plus affaibli. Et voilà ce qu'on tâcha de prévenir à Athènes, en y établissant cette magistrature si singulière (gynécosome) qui forçait sans cesse les femmes à se parer d'une manière décente. La rigueur de ce tribunal était extrême : il imposait une amende énorme de 1000 drachmes à des personnes qui étaient ou mal coiffées ou mal vêtues. Ensuite on inscrivait leur nom dans un tableau exposé aux yeux du peuple, de façon que l'infamie de la chose excédait la grandeur même du châtiment ; car les femmes dont le nom avait paru dans un tel catalogue étaient à jamais perdues dans l'esprit des Grecs. La sévérité de cette magistrature, au lieu de faire le bien qu'on en avait espéré, produisit un grand mal, auquel on ne s'était pas attendu : car les Athéniennes, pour se mettre à l'abri d'une censure si flétrissante, donnèrent dans un excès opposé, c'est-à-dire qu'elles se paraient trop, introduisirent dans les familles un luxe ruineux, adoptè-

bois recouvert en métal, de la pourpre en mauvais teint que je te donnerais pour vraie? Elle alors reprenant aussitôt : « Pas de mauvaises, de funestes paroles ! puisses-tu ne jamais agir ainsi ! car je ne pourrais plus, si tu faisais cela, t'aimer de toute mon âme. — Eh bien ! femme, lui dis-je, en nous unissant ne nous sommes-nous pas fait un don mutuel de nos corps ? — C'est ce que disent les hommes. — Me jugerais-tu plus digne de tendresse, moi qui vis en commerce charnel avec toi, si je m'efforçais de t'apporter un corps soigné, sain et fortifié par l'exercice, et si par conséquent je t'offrais une belle carnation, ou bien si, frotté de vermillon, avec une teinte d'incarnat sous les yeux, je me présentais à toi pour te faire illusion dans nos embrassements, et te donner à voir et à toucher du vermillon au lieu d'un teint naturel ? — Certes, dit-elle, je n'aimerais pas à toucher du vermillon au lieu de toi-même, ni à voir une teinte fausse d'incarnat au lieu de la tienne, ni trouver une couche de peinture sous tes yeux au lieu de l'éclat de la santé. — Eh bien ! pour ce qui est de moi, répondit Ischomachus, sois assurée, femme, que je ne préfère pas la céruse ni le rouge à ton teint naturel ; mais de même que les dieux ont fait les chevaux pour plaire aux chevaux, les bœufs aux bœufs, les brebis aux brebis, de même ils ont voulu que le corps tout simple de l'homme fût agréable à l'homme. Ces supercheries peuvent bien tromper les gens du dehors, qui ne cherchent rien au delà ; mais quand on vit toujours ensemble, on se trahit néces-

rent les modes les plus extravagantes, et finirent par faire un abus si révoltant du fard, qu'on n'en a jamais vu d'exemple chez aucune nation civilisée, sans qu'on pût distinguer à cet égard les courtisanes les plus profanes d'avec les matrones les plus respectables, telles que celle dont il est fait mention dans l'*Économique* de Xénophon. Elles se noircissaient les sourcils et les paupières, se peignaient les joues et les lèvres avec le suc exprimé d'une plante que les botanistes nomment l'*orcanette*, qui donne un incarnat plus faible que le carmin ; et enfin elles portaient toutes sans distinction une couche de céruse sur le sein et le visage, hormis en temps de deuil ; encore voit-on par un plaidoyer de Lysias que souvent on n'y respectait pas les lois du deuil même. » T. I, p. 444 et suivantes.

Et plus loin : « Les femmes, de leur côté, portèrent tous les objets relatifs à leur parure à ce degré outré qui, loin d'augmenter leurs charmes, les éclipsa totalement. Vous n'avez jamais soupçonné, leur disait un philosophe, que le grand éclat des rubis et des émeraudes qu'on attache à vos colliers, efface l'éclat même de vos yeux ; de sorte qu'il vous en coûte beaucoup pour être moins belles, que vous ne le seriez avec des ornements de fleurs cueillies sur le mont Hymette, et dans les bosquets de la Diacrie, où les bergers vous offriraient des guirlandes et des couronnes, qu'on fait sans peine et qu'on donne avec plaisir. » *Id.*, t. I, p. 318.

sairement quand on essaye de se tromper. On se surprend au sortir du lit, avant la toilette; la sueur, des larmes, révèlent l'artifice; on se voit au bain sans aucun voile. — Au nom des dieux, repris-je, que te répondit-elle? — Que pouvait-elle faire de mieux que de cesser à tout jamais ces sortes de façons, et de se montrer toujours à moi simple et convenablement parée? Elle me demanda pourtant, si je pourrais lui indiquer le moyen, non-seulement de paraître, mais d'être vraiment belle.

« Alors, Socrate, continua Ischomachus, je lui conseillai de ne pas rester continuellement assise comme les esclaves, mais de s'efforcer, en bonne maîtresse, avec l'aide des dieux, de se tenir debout devant la toile, pour enseigner ce qu'elle savait le mieux, ou pour apprendre ce qu'elle savait le moins: elle aurait l'œil à la boulangerie, serait présente aux mesurages de l'intendante, ferait sa ronde pour examiner si tout est bien en place¹. A mon avis, ce serait là tout ensemble une surveillance et une promenade. Je lui dis que ce serait aussi un bon exercice de détremper le pain et de pétrir, de battre et de ser-rer les habits et les couvertures. Un tel régime, ajoutai-je, lui ferait trouver plus de charme aux repas, lui procurerait une meilleure santé, et lui donnerait réellement un plus beau teint. Son air même comparé à celui d'une servante, son extérieur plus propre et sa parure plus décente, n'en seront que plus engageants, surtout si c'est d'elle-même qu'elle cherche à plaire et non contre son gré. Quant à ces femmes continuellement assises avec un air de fierté, qu'on les range dans la classe des coquettes et des trompeuses. Et maintenant, Socrate, sache bien que ma femme, formée par ces leçons, se conduit comme je le lui ai montré, et vit comme je viens de te le dire. »

CHAPITRE XI.

Par quels moyens Ischomachus est robuste de corps, bien vu de ses concitoyens, cher à ses amis, à l'abri durant la guerre, et maître d'une fortune honorablement acquise.

« Aussitôt je lui dis: « Ischomachus, pour ce qui concerne les devoirs de ta femme, je crois en avoir assez entendu dès à présent, et tout cela fait complètement ton éloge et le sien :

¹. Cf. Cicéron dans Columelle, XII, III.

parle-moi maintenant de tes propres fonctions, afin que tu aies le plaisir de te rappeler tes titres à l'estime publique, et moi celui d'apprendre et de connaître à fond, si je puis, les devoirs d'un citoyen beau et bon; je t'en saurai un gré infini. — Par Jupiter! répondit Ischomachus, c'est de grand cœur, Socrate, que je vais poursuivre en t'exposant ce que je suis, afin que tu me redresses, si je ne te parais pas bien agir. — Moi, te redresser? lui dis-je; eh! comment le pourrais-je, toi, l'homme beau et bon par excellence, tandis que je passe pour un conteur de fadaises, un mesureur d'air, et qu'on me jette à la tête la plus sottise des accusations, le surnom de pauvre¹. Cette accusation, Ischomachus, m'aurait mis au désespoir, sans la rencontre que je fis dernièrement du cheval de l'étranger Nicias: voyant que tout le monde le suivait pour le considérer, entendant qu'on ne tarissait pas sur ses louanges, je m'approchai de l'écuyer et lui demandai si ce cheval avait une grande fortune. Sur cette question, l'écuyer me regardant comme un homme qui n'est pas sain d'esprit: « Comment, dit-il, un cheval aurait-il de la fortune? » Pour moi, je m'en allai baissant la tête en apprenant qu'il est permis à un cheval, même pauvre, d'être bon, quand il a un bon naturel. Comme il ne m'est pas non plus défendu d'être homme de bien, raconte-moi entièrement ce que tu fais, afin que, si je puis m'instruire à ton école, je m'applique dès demain à marcher sur tes traces; car chaque jour est bon, ajoutai-je, pour commencer l'étude de la vertu. — Tu badines, Socrate, dit Ischomachus; je vais néanmoins te raconter tout ce que je m'efforce de faire pour bien passer la vie.

« Convaincu que jamais les dieux n'ont permis que le succès fût assuré aux hommes qui ne connaissent point leurs devoirs, ni les soins qu'ils ont à prendre pour l'accomplir, et qu'à ceux même qui sont prudents et actifs, tantôt ils accordent la réussite, tantôt ils ne l'accordent pas, je commence, moi, par rendre hommage aux dieux, et je m'efforce de mériter par mes prières la santé, la force du corps, l'estime de mes concitoyens, la bienveillance de mes amis, l'avantage d'être à l'abri durant la guerre, une fortune honorablement acquise. » Et moi, en l'entendant: « Tu as donc soin, Ischomachus, de t'enrichir, et, une fois à la tête d'une grande fortune, tu prends les soins nécessaires pour la gérer? — Aucun soin ne m'agréa plus, reprit

1. Cf. Maxime de Tyr, *Disc.*, XXXIX, qui dit de Socrate: « Laid, obscur et de basse naissance, pauvre, fils d'un statuaire, camus, ventru, bafoué dans les comédies, jeté en prison et mourant ou était mort un Timagoras! »

Ischomachus. que celui que tu viens de dire ; il me paraît bien doux , Socrate , de traiter magnifiquement les dieux et mes amis , s'ils sont dans le besoin , de venir en aide à la ville , et de contribuer , autant que je puis , à l'embellir. — Tout ce que tu dis là , Ischomachus , est fort beau , et ne convient qu'à un homme puissamment riche. Le moyen de le nier , quand on voit tant de citoyens hors d'état de subsister sans la générosité des autres , tant d'autres s'estimant heureux de se procurer le strict nécessaire ? Et ceux qui peuvent non-seulement administrer leur maison , mais gagner encore de quoi embellir la ville et venir en aide à leurs amis , comment ne pas les appeler opulents et puissants ? Oui , ajoutai-je , nous pourrions faire ce compliment à bien des hommes. Mais toi , Ischomachus , dis-moi , puisque c'est par là tu que as commencé , par quels moyens tu t'es fait la santé , comment tu as développé ta force physique ; ensuite , comment il t'est permis sans honte de n'avoir rien à redouter de la guerre ; tu me parleras enfin des moyens de faire fortune , et je t'écouterai avec plaisir.

— Tous ces avantages , Socrate , reprit Ischomachus , ont entre eux , à mon avis , une liaison intime. Un homme qui a de quoi manger doit naturellement par le travail fortifier sa santé , et par un travail continu développer ses forces ; exercé au métier de la guerre , il doit s'en tirer honorablement ; industriel et ennemi de la mollesse , il doit naturellement augmenter son avoir. — Jusque-là , Ischomachus , repris-je , je suis parfaitement ton raisonnement , quand tu dis que l'homme qui travaille , qui s'occupe , qui s'exerce , obtient plus sûrement ces avantages ; mais quels exercices faut-il pour se procurer une constitution bonne et vigoureuse ? Comment t'endurcis-tu au métier des armes ? A quels moyens dois-tu l'excédant qui te permet de secourir tes amis et d'embellir la ville ? Voilà ce que je serais curieux d'apprendre.

— Eh bien , Socrate , dit Ischomachus , j'ai l'habitude de sortir du lit à l'heure où je puis encore trouver au logis les personnes que je dois voir. Quand j'ai quelque affaire dans la ville , je m'en occupe , cela me sert de promenade. Si je n'ai rien d'indispensable à la ville , un garçon mène devant moi mon cheval à la campagne , et cette promenade de la ville aux champs me plaît cent fois plus , Socrate , que si je me promenais dans le Xyste¹. Dès que je suis arrivé à la campagne , si

¹. « Partie d'une palestres chez les anciens Grecs , long portique couvert où les athlètes s'exerçaient pendant l'hiver : il avait 22 pieds de large (6^m,60).

j'ai là des gens qui plantent, qui labourent, qui sèment, qui rentrent les récoltes, je vais voir comment tout se passe, et je les redresse, si je crois mon procédé meilleur que le leur. Ensuite, je monte à cheval, et je fais faire à l'animal les manœuvres hippiques qui se rapprochent le plus de celles de la guerre : chemins de traverse, collines, fossés, ruisseaux, je franchis tout, et, autant que possible, dans ces manœuvres je tâche de ne point estropier mon cheval. Cette course faite, mon garçon laisse mon cheval se rouler¹, puis le ramène à la maison, rapportant des champs ce qu'il faut pour la ville. De mon côté, je rentre moitié marchand, moitié courant, et je me frotte avec l'étrille. Alors je dîne, Socrate, de manière à passer le reste de la journée sans avoir l'estomac vide ni plein. — Par Junon, dis-je, Ischomachus, j'approuve une telle conduite. User d'un régime qui donne tout à la fois la santé et la vigueur, faire des manœuvres et des exercices qui servent pour la guerre et pour l'accroissement de la fortune, voilà qui me paraît tout à fait admirable! Et certes, tu fournis des preuves suffisantes que tu fais bien tout ce qu'il faut. Grâce aux dieux, nous te voyons d'ordinaire bien portant et robuste, et nous savons que l'on te compte parmi les meilleurs cavaliers et les gens les plus riches. — Pourtant avec tout cela, Socrate, je suis indignement calomnié, et peut-être croyais-tu que j'allais te dire que tout le monde m'appelle le beau et le bon. — J'allais te demander encore, Ischomachus, si tu te mets en état de rendre compte de tes actions ou de juger celles des autres, s'il en est besoin. — Est-ce que, selon toi, Socrate, je ne me prépare pas continuellement, soit à me justifier, puisque je ne fais de tort à personne, et qu'au contraire je fais le plus de bien que je peux, soit à en accuser d'autres, puisque, en public comme en particulier, mes regards ne peuvent rencontrer que des hommes injustes et pas un homme de bien? — Mais dis-moi, Ischomachus, tes impressions se traduisent-elles en paroles? réponds. — Jamais, Socrate, je ne cesse de dire ce

et le milieu formait une lice large de 12 pieds (3^m,60), profonde de 1 pied et demi (0^m,65), afin que les spectateurs qui se promenaient autour pussent voir les exercices sans être incommodés. Il y avait auprès du xyste un stade et des promenades plantées de platanes, avec des sièges en maçonnerie. Xyste vient du verbe ξύω, *polir, racler*, parce que les athlètes se raclaient la peau avec des strigiles, et se frottaient d'huile. Chez les anciens Romains, un xyste était un parterre de fleurs et d'arbustes, au milieu d'un péristyle; une allée droite et régulièrement plantée dans un jardin. » CH. DEZONNY.

1. Cf. *De l'équitation*, chap. v.

que j'ai sur le cœur. Ou quelqu'un de la maison accuse, ou il se justifie; j'écoute, alors, et je tâche de confondre le mensonge; tantôt je me plains à un ami de celui-ci; tantôt je loue celui-là; je reconcilie des parents, et je m'efforce de leur prouver qu'ils ont beaucoup plus d'intérêt à être amis qu'ennemis. Sommes-nous en présence du stratège, nous blâmons l'un, ou nous prenons le parti d'un autre accusé injustement, ou nous censurons ceux d'entre nous qui obtiennent des faveurs sans les avoir méritées. Souvent, dans nos délibérations, nous louons un projet que nous voulons qu'on adopte, nous en blâmons un qui nous déplaît. Plus d'une fois, Socrate, je me suis vu condamné à une peine, à une amende déterminée. — Par qui donc, Ischomachus? Voilà une chose que je ne savais pas. — Par ma femme! — Et comment te défends-tu avec elle? — Fort bien, quand j'ai le bonheur d'être dans le vrai; mais quand je suis dans le faux, Socrate, par Jupiter, je ne puis faire que la mauvaise cause devienne la bonne¹! — C'est sans doute, Ischomachus, parce que tu ne peux faire que le mensonge soit la vérité. »

CHAPITRE XII.

Qualités d'un bon contre-maitre : de l'œil du maître : le roi de Perse et l'écuyer.

« Mais, lui dis-je, Ischomachus, que je ne te retienne pas, si tu veux t'en aller. — Par Jupiter, Socrate, reprit-il, je ne m'en irai pas que la séance ne soit levée. — Par Jupiter, dis-je à mon tour, tu as grand'peur de perdre ton surnom de beau et bon. Mais tu as sans doute beaucoup d'affaires, tu as donné parole à des hôtes, et tu les attends pour ne pas fausser compagnie. — Cependant, Socrate, répondit-il, je ne néglige pas pour cela les affaires que tu dis : j'ai des contre-maitres à la campagne. — Dis-moi, Ischomachus, quand tu as besoin d'un contre-maitre et que tu sais qu'il y a quelque part un esclave intelligent, fais-tu des démarches pour l'acheter, comme tu en

1. C'était là ce que Socrate reprochait aux sophistes; et, chose étrange, c'est là ce qu'Aristophane reproche à Socrate lui-même, dans les *Nuées*, où le bonhomme Strepsiade vient demander au philosophe quelque moyen de tromper les créanciers de son fils.

fais quand tu as besoin d'un bon ouvrier, et que, sachant qu'il y a quelque part un ouvrier adroit, tu essayes de te le procurer? ou bien est-ce toi-même qui formes tes contre-mâtres? — C'est moi, par Jupiter, qui essaye de les former. Celui, en effet, qui doit me représenter en mon absence, a-t-il besoin de savoir autre chose que ce que je sais moi-même? Si je suis capable de surveiller les travaux, je puis bien apprendre cette science à d'autres. — Avant tout, repris-je, c'est de l'attachement à ta personne et aux tiens que doit avoir ton remplaçant : car sans attachement, à quoi servirait la science, quelle qu'elle fût, de ton contre-mâitre? — A rien, par Jupiter, reprit Ischomachus; aussi, c'est cet attachement à moi et aux miens que j'essaye d'abord de lui inspirer. — Et comment, au nom des dieux, peux-tu inspirer à qui tu veux cet attachement à toi et aux tiens? — En faisant du bien, dit Ischomachus, toutes les fois que les dieux m'accordent à moi-même quelque faveur. — C'est-à-dire, repris-je, que ceux qui ont pris part à tes bienfaits se montrent attachés à toi et te souhaitent du bien. — Je ne vois pas, Socrate, de meilleur procédé pour provoquer l'attachement. — Eh bien, Ischomachus, repris-je, dès qu'un esclave se montre attaché, est-il par cela même un bon contre-mâitre? Ne vois-tu pas que tous les hommes ont de l'attachement pour eux-mêmes, mais que pourtant un grand nombre d'entre eux ne veulent pas se donner de peine pour se procurer les biens qu'ils désirent? — Par Jupiter, dit Ischomachus, quand je veux avoir des contre-mâtres tels que nous disons, je m'attache à les rendre soigneux. Aussi, Socrate, ne sont-ils pas tous capables de devenir soigneux. — Quels sont donc ceux avec qui l'on peut réussir? Indique-les-moi clairement. — D'abord, Socrate, tu ne pourras jamais rendre soigneux les gens adonnés au vin : l'ivrognerie engendre l'oubli de tous les devoirs. — N'y a-t-il que les ivrognes, lui dis-je, qui ne soient point capables de devenir soigneux, ou bien y en a-t-il d'autres? — Par Jupiter, reprit Ischomachus, il y a encore les dormeurs : le dormeur ne saurait faire son devoir ni le faire faire aux autres. — Eh bien, repris-je, sont-ce là les seuls que l'on ne puisse rendre soigneux, ou bien y en a-t-il encore d'autres? — Il me semble, reprit Ischomachus, que les gens trop passionnés pour l'amoureux plaisir sont incapables de s'intéresser à autre chose qu'à leur passion; il n'y a point,

en effet, d'espoir ni de soin plus doux que la recherche de l'objet aimé, ni de supplice plus cruel que quand la nécessité du devoir nous arrache à ce que nous aimons. Quand je rencontre de pareilles gens, je n'essaye même pas de les rendre soigneux. — Maintenant, lui dis-je, ceux qui sont épris du gain, les crois-tu donc incapables de devenir soigneux et versés dans les travaux agricoles? — Non, par Jupiter, dit Ischomachus, en aucune façon; au contraire, je les crois dans d'excellentes dispositions pour soigner ces sortes de travaux. Il n'y a qu'une chose à leur prouver, c'est que le soin conduit au gain. — Quant à ceux, repris-je, qui, doués de la sagesse que tu exiges, sont pourtant peu sensibles à l'appât du gain, comment leur apprends-tu à devenir soigneux en ce que tu désires? — Tout simplement, Socrate. Quand je les vois prendre quelque soin, je les loue et j'essaye de les honorer; et quand ils se négligent, j'essaye de dire et de faire des choses qui puissent les piquer. — Voyons, Ischomachus, repris-je, laissons un peu de côté la discussion relative à l'éducation de ceux que tu veux rendre soigneux, et dis-moi s'il est possible qu'un homme négligent puisse en rendre d'autres soigneux. — Non, par Jupiter, répondit Ischomachus, pas plus qu'un homme qui ne sait pas la musique ne peut en rendre d'autres musiciens. Il est difficile, quand un maître montre mal, d'apprendre à bien faire ce qu'il montre, et, par suite, quand un maître apprend à être négligent, il est difficile au serviteur de devenir soigneux. Pour tout dire en un mot, je ne crois pas avoir jamais vu de bons serviteurs à un mauvais maître; tandis que j'ai vu de mauvais serviteurs à un bon maître, et cependant ils étaient châtiés pour cela. Donc, quiconque veut s'entourer de gens soigneux, doit avoir l'œil à tous les travaux et se rendre compte de tout; s'empresse, quand une chose est bien, d'en savoir gré à l'auteur, et ne point hésiter à punir comme il le mérite celui qui se montre négligent. Je trouve parfaite, continua Ischomachus, cette réponse d'un barbare. Le roi de Perse ayant rencontré un bon cheval et désirant l'engraisser en peu de temps, demanda à un habile écuyer quel était le moyen d'engraisser en peu de temps ce cheval, et celui-ci, dit-on, répondit: « L'œil du maître ! » De même, Socrate, tout le reste, avec l'œil du maître, me paraît en état de devenir bel et bon. »

1. Cf. Aristote, *Économiq.*, I; Columelle, IV, xviii; Pline l'Ancien, XVIII, viii, et la charmante fable de La Fontaine.

CHAPITRE XIII.

Suite des qualités d'un bon contre-maître.

« Quand tu auras, repris-je, parfaitement inculqué dans l'âme de quelqu'un la conviction qu'il faut être vigilant dans tout ce que tu lui confies, sera-t-il dès lors bon contre-maître, ou bien lui faudra-t-il encore apprendre comment on devient bon contre-maître? — Par Jupiter, reprit Ischomachus, il lui reste encore à savoir ce qu'il doit faire, quand et comment; autrement le régisseur, sans ces connaissances, serait-il plus utile qu'un médecin qui viendrait matin et soir visiter son malade, sans savoir ce qu'il convient d'ordonner? — Mais quand il saura les travaux qu'il doit faire, lui manquera-t-il quelque chose, ou sera-t-il dès lors un contre-maître accompli? — Il faut, en outre, qu'il sache commander aux travailleurs. — Est-ce encore toi qui montres à tes contre-maîtres l'art de commander? — Je l'essaye, reprit Ischomachus. — Comment, au nom des dieux, t'y prends-tu pour rendre des hommes capables de commander? — Bien simplement, Socrate; aussi tu vas sans doute rire en m'écoutant. — Mais non, repris-je, ce n'est point là une chose risible, Ischomachus; car celui qui peut rendre des hommes capables de commander, peut évidemment enseigner aussi l'art d'être maître, et celui qui peut enseigner l'art d'être maître, peut enseigner également l'art d'être roi. Il n'est donc point permis de rire d'un tel homme; on lui doit plutôt de grands éloges. — Eh bien, Socrate, les autres animaux apprennent à obéir grâce à deux mobiles: le châtiment, quand ils essayent de désobéir, et, quand ils se prêtent au service, le bon traitement. Ainsi les poulains apprennent à obéir aux dresseurs, parce qu'on leur donne quelques douceurs quand ils obéissent; puis, quand ils désobéissent, on leur donne fort à faire, jusqu'à ce qu'ils se prêtent à la volonté du dresseur. De même les petits chiens, qui sont si inférieurs à l'homme sous le rapport de l'intelligence et du langage, apprennent cependant par le même moyen à courir en rond, à faire des culbutes, et le reste. Dès qu'ils obéissent, ils ont tout ce qu'il leur faut; quand ils se négligent, on les punit. Les hommes peuvent devenir plus obéissants au moyen

de la parole¹, si on leur fait voir que c'est leur intérêt d'obéir; et, quant à l'éducation des esclaves, qui se rapproche de celle de la bête, ils sont très-faciles à plier à l'obéissance. En satisfaisant les appétits de leur ventre, on se fait bien venir auprès d'eux². Les âmes généreuses sont aiguillonnées par la louange. Certaines natures ont tout aussi besoin de louanges que de boire et de manger.

« Tels sont donc les moyens que je crois devoir employer pour rendre les hommes plus obéissants; je les indique à ceux dont je veux faire des contre-maîtres, et je les seconde, en outre, de cette manière. Lorsque je dois fournir des vêtements ou des chaussures aux travailleurs, je ne les fais pas faire tous de même qualité: j'en ai d'inférieurs et de meilleurs, afin de donner les meilleurs aux bons travailleurs, à titre de récompense, et les plus mauvais aux moins bons. Je vois en effet, Socrate, que les bons esclaves se découragent quand ils remarquent que tout l'ouvrage se fait par leurs mains, et que cependant on a les mêmes procédés pour ceux qui ne travaillent pas, et qui, au besoin, ne veulent point partager les périls. Aussi, moi, je me garde bien de mettre la même égalité entre les bons et les mauvais travailleurs, et, si je vois les contre-maîtres distribuer le meilleur aux meilleurs esclaves, je les en loue; mais quand je vois quelqu'un obtenir des préférences par des flatteries ou par de vaines complaisances, loin de fermer les yeux, je gronde le régisseur, et j'essaye de lui prouver, Socrate, qu'en cela même il va contre mes intérêts. »

1. Le mot grec λόγος est bien plus expressif que le mot *parole* en français, λόγος signifiant à la fois *raison* et *discours*. La force de ce double sens n'a point échappé à Cicéron qui, dans ses ouvrages philosophiques, rapproche continuellement *ratio* et *oratio*. Mais Montaigne est encore plus heureux dans sa langue originale, où il emploie très-souvent le mot *discours* dans le sens de *raison*.

2. Pour l'honneur de l'antiquité, et comme contre-partie à ces lignes désolantes, lisez la belle *Épître* XLVII de Sénèque.

CHAPITRE XIV.

Suite du précédent : comment on inspire aux contre-maitres le sentiment de la justice.

« Enfin, Ischomachus, repris-je, quand il est capable de commander de manière à être obéi, le crois-tu un contre-maitre accompli, ou lui manque-t-il quelque chose, quand il a tout ce que tu viens de dire? — Mais oui, par Jupiter, dit Ischomachus : il faut qu'il ne touche pas au bien de son maître et qu'il ne vole rien. Car, si celui qui a le maniement des fruits est assez hardi pour les faire disparaître de manière à ne rien laisser qui puisse indemniser des travaux, à quoi sert de cultiver la terre par l'entremise d'un pareil homme? — Est-ce toi, lui dis-je, qui te charges de donner des leçons de justice? — Oui, dit Ischomachus; mais il s'en faut bien que je trouve tous les esprits disposés à les recevoir. Je prends en partie dans les lois de Dracon, en partie dans celles de Solon, pour enseigner la justice à mes serviteurs. Il me semble, en effet, que ces grands hommes ont donné beaucoup de lois propres à inspirer cette sorte de justice. Des châtimens y sont prononcés contre le vol : la prison pour le voleur pris sur le fait; la mort pour les tentatives violentes. Il est évident, continua-t-il, qu'ils ont prononcé ces peines pour rendre infructueux aux fripons leur gain sordide. Pour ma part, c'est en empruntant quelques-unes de ces lois, auxquelles j'ajoute quelques ordonnances royales², que je m'efforce de rendre mes serviteurs fidèles dans leur gestion. Ces lois, en effet, n'offrent que des peines aux délinquans, tandis que les ordonnances royales, à côté de la peine pour le délit, offrent des prix à la fidélité; de sorte que beaucoup de gens, même épris du gain, voyant l'homme juste devenir plus riche que l'injuste, s'abstiennent de toute injustice. Ceux que je vois, malgré mes bons traitements, s'efforcer de mal faire, je les considère comme atteints d'une cupidité incurable, et je les mets hors de service, tandis que ceux que je

1. Leur sévérité est devenue proverbiale.

2. Quelques commentateurs croient qu'il s'agit ici de lois données aux Athéniens par Eumolpe, un des premiers rois de l'Attique. Weiske, d'accord avec Zeune, pense qu'il s'agit plutôt d'ordonnances empruntées aux rois de Perse.

vois non-seulement heureux du sort meilleur que leur procure la justice de leur conduite, mais désireux de mériter mes éloges, je les traite comme des hommes libres, je les enrichis et je les honore comme des gens beaux et bons. Car, si je ne m'abuse, Socrate, l'homme avide d'estime diffère de l'homme avide de gain en ce qu'il n'a en vue que les éloges et l'estime, soit lorsqu'il travaille, soit lorsqu'il brave les dangers, soit lorsqu'il s'abstient de honteux profits. »

CHAPITRE XV.

Résumé des qualités propres à un bon contre-maitre : de l'agriculture et des agriculteurs.

« Je suppose que tu as inspiré à un homme le désir de voir prospérer ta chose, et l'ardeur nécessaire pour travailler à ton bien; tu lui as donné les instructions nécessaires pour tirer le plus d'avantages de chacun des travaux exécutés chez toi; de plus, tu l'as rendu capable de commander; enfin il se plaît à t'offrir la plus grande quantité possible de fruits mûris dans leur saison; c'est un autre toi-même : je ne demanderai donc plus, au sujet de cet homme, s'il lui manque encore quelque chose : c'est un vrai trésor qu'un pareil contre-maitre. Mais n'oublie pas, Ischomachus, un point que nous n'avons fait qu'effleurer en courant. — Qu'est-ce donc? reprit Ischomachus. — Tu m'as dit, je crois, que la grande affaire était de savoir comment chaque chose doit se pratiquer; qu'autrement la surveillance devient inutile, puisqu'on ne sait ni ce qu'on doit faire ni comment il faut le faire. — C'est-à-dire, reprit Ischomachus, que tu veux que je te donne une leçon d'agriculture? — C'est qu'en effet, repris-je, l'agriculture enrichit ceux qui la connaissent, tandis que ceux qui ne la connaissent pas ont grand-peine à vivre, malgré le mal qu'ils se donnent. — Eh bien, Socrate, tu vas juger combien cet art est ami de l'homme. Cet art, le plus utile de tous, le plus agréable à exercer, le

4. Il y a ici controverse entre les éditeurs pour la suite et pour la contexture du dialogue. J'ai suivi, contrairement à la proposition d'Ernesti, que L. Dindorf avait d'abord adoptée dans son édition publiée par F. Didot en 1838, le mouvement adopté par Weiske et par L. Dindorf lui-même dans son édition publiée par Teulner en 1858.

plus beau, le plus cher aux dieux et aux hommes, et, par-dessus tout, le plus facile à apprendre, comment ne serait-il pas aussi l'un des plus nobles? N'appelons-nous pas nobles ceux des animaux qui sont beaux, grands, utiles, doux envers les hommes? — Il est vrai, Ischomachus, que j'ai parfaitement compris, d'après ce que tu as dit, quelles sont les instructions qu'il faut donner à un contre-maître, car je crois avoir bien saisi les procédés par lesquels tu le rends attaché à ta personne, soigneux, capable de commander, et juste; mais ce que doit étudier celui qui veut devenir bon agriculteur, ce qu'il doit faire, et quand, et comment, il me semble que nous n'avons fait que l'effleurer en courant. — Si tu me disais qu'il faut être versé dans l'écriture lorsqu'on veut soit écrire sous la dictée, soit lire ce que l'on a écrit, j'entendrais seulement qu'il faut posséder l'art de l'écriture, mais je verrais que je ne sais pas autre chose qu'écrire. De même à présent je n'ai pas de peine à comprendre qu'un bon contre-maître doit connaître l'agriculture; mais, en sachant cela, je n'en suis pas plus avancé sur les principes de cet art. Si, dans ce moment même, je me décidais à cultiver, je ressemblerais, selon moi, à un médecin qui ferait des visites, et examinerait l'état de ses malades sans savoir ce qui convient à leur mal. Ainsi, pour m'épargner cette ressemblance, apprends-moi en quoi consistent les travaux agricoles. — Il n'en est point ici, Socrate, comme des autres arts, qui exigent un long apprentissage de ceux qui les étudient, avant qu'ils en vivent honorablement; l'agriculture n'est pas si difficile à apprendre; mais regarde travailler le cultivateur, écoute-le, et bientôt tu en sauras assez pour donner, si tu veux, des leçons à d'autres. Je te crois même fort avancé, sans que tu t'en doutes. Les autres artistes semblent, en général, réserver pour eux seuls les finesses de leur art, tandis que l'agriculteur le plus habile à planter, le plus habile à semer, est content quand on l'observe. Questionnez-le sur les procédés qui lui réussissent, il ne vous cache rien des moyens qu'il emploie, tant l'agriculture excelle à donner un caractère généreux à ceux qui l'exercent. — Voilà, dis-je, un beau début, et bien fait pour inviter un auditeur à questionner. Mais toi, vu l'excellence de la matière, prends la peine, pour cela même, d'entrer dans de longs détails. Il n'y a point de honte pour toi à consigner des choses faciles; mais ce serait pour moi une grande honte d'ignorer ce qui est d'une si haute importance. »

CHAPITRE XVI.

De la nature du terrain. Moyens de la reconnaître.
Des travaux relatifs à la jachère¹.

« Et d'abord, Socrate, me dit-il, je veux te démontrer qu'il n'y a point la moindre difficulté dans ces finesses qu'attribuent à l'agriculture ceux qui en dissertent merveilleusement en paroles, mais qui n'y entendent rien en pratique. Ils vous disent que, pour être bon agriculteur, il faut commencer par connaître la nature du sol. — Ils ont raison, repris-je, de parler ainsi : car, si l'on ne sait pas ce qu'un terrain peut porter, on ne saura pas, je crois, ce qu'on doit semer ou planter. — Mais, répondit Ischomachus, on acquiert même sur le terrain d'autrui la connaissance de ce qu'il peut porter ou non, en voyant les fruits et les arbres ; et, une fois cette connaissance acquise, il ne faut plus aller contre la volonté des dieux. Ce n'est point en plantant ou en semant suivant nos besoins que nous obtiendrons de meilleures récoltes, c'est en examinant ce que la terre aime à produire et à nourrir. Si, par suite de la négligence de ceux qui la possèdent, elle ne montre pas ce qu'on peut tirer d'elle, souvent la terre du voisin donnera des renseignements plus précis que le voisin lui-même. Même en friche, elle indique encore sa nature : car un terrain qui donne de beaux produits sauvages peut, avec des soins, donner de beaux produits cultivés ; et voilà comment la nature d'un terrain peut être reconnue par ceux même qui ne sont pas du tout versés dans l'agriculture. — Dès ce moment, Ischomachus, repris-je, je me sens quelque confiance ; je ne dois pas renoncer à l'agriculture par la crainte de mal juger la nature de la terre. D'ailleurs je songe aux pêcheurs, qui, dans leurs courses maritimes, ne s'arrêtent point par curiosité et ne se ralentissent jamais, et qui, tout en longeant les côtes, à la seule inspection des fruits que produit la terre, n'hésitent point à déclarer que telle terre est bonne et telle autre mauvaise, mais blâment celle-ci et vantent celle-là ; et je vois qu'en général les agriculteurs habiles jugent ainsi de la bonté d'une terre.

1. On ne peut douter que Virgile n'ait eu ce chapitre sous les yeux quand il écrivait le 1^{er} livre des *Georgiques*. Cf. particulièrement à partir du vers 60.

— Par où veux-tu, Socrate, que je commence avec toi mes leçons d'agriculture? Je vois que tu en sais déjà beaucoup plus que ce que j'ai à te dire des procédés agricoles. — Il me semble, Ischomachus, que ce que j'apprendrais le plus volontiers, comme le plus digne d'un philosophe, c'est à façonner la terre de manière à récolter à volonté le plus d'orge et le plus de blé possible. — Sais-tu qu'avant d'ensemencer il faut labourer? — Oui, lui dis-je. — Eh bien! si nous commençons le labour en hiver? — Nous ne trouverions que de la boue. — Et en été, qu'en dis-tu? — La terre serait trop dure à remuer pour l'attelage. — Le printemps m'a bien l'air du moment favorable pour commencer ce travail. — C'est, en effet, dans cette saison surtout que la terre est plus friable et se prête à la façon. — Et puis, Socrate, l'herbe coupée sert immédiatement d'engrais, sans donner de graine qui la fasse repousser. Or tu sais bien, je pense, que, pour qu'une jachère entre en rapport, il faut qu'elle soit débarrassée des mauvaises herbes et exposée à la pleine chaleur du soleil. — Je suis tout à fait convaincu, repris-je, qu'il en doit être ainsi. — Maintenant, reprit-il, penses-tu qu'on puisse s'y prendre autrement qu'en donnant à son champ le plus de façons possible durant l'été? — Je sais parfaitement, lui dis-je, qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour faire monter les mauvaises herbes à la surface, les dessécher par la chaleur, et exposer la terre au grand soleil, que de la remuer avec l'attelage au cœur de l'été et au milieu du jour¹. — Et si ce sont des hommes qui laboureront la terre à la bêche, n'est-il pas évident qu'ils devront renverser la terre d'un côté et les mauvaises herbes de l'autre? — Oui, repris-je, et, de plus, les coucher de sorte qu'elles sèchent à la surface du sol, puis remuer la terre pour en recuire la cruidité. »

CHAPITRE XVII.

De l'époque des semailles et de l'usage du sarcloir.

« Au sujet de la façon, tu le vois, Socrate, nous sommes tous les deux du même avis. — Oui, lui dis-je. — Maintenant, sur le

¹. Cf. Cicéron dans Nonius : « Nullo modo facilius arbitror posse neque « herbas arescere et interfici, neque terram ab sole percoqui. »

temps des semailles, as-tu, Socrate, une opinion particulière, ou crois-tu que la saison de semer est bien celle dont nos devanciers ont fait l'épreuve, celle que tous les cultivateurs d'aujourd'hui ont adoptée comme étant la meilleure? Quand la saison d'automne est venue, tous les hommes ont les yeux tournés vers le ciel, et attendent que le dieu versant la pluie sur la terre leur permette d'ensemencer. — C'est un fait reconnu, Ischomachus, parmi tous les hommes, qu'il ne faut pas sciemment semer dans un terrain sec; et l'on a vu nombre de gens punis par de grands dommages pour avoir fait leurs semailles avant l'ordre de la divinité¹. — Ainsi, reprit Ischomachus, voilà un point sur lequel tous les hommes sont d'accord. — En effet, sur ce que la divinité enseigne, il n'y a point de partage. Par exemple, tous les hommes ensemble croient qu'il vaut mieux en hiver porter des vêtements épais, si l'on peut; tous sont d'avis qu'il faut faire du feu, si l'on a du bois. — On diffère pourtant d'avis, Socrate, sur l'article des semailles; on se demande quel est le moment le meilleur de la saison, le commencement, le milieu ou la fin. — Mais la divinité, repris-je, ne fixe pas invariablement le cours de l'année: une année il vaut mieux semer au commencement, une autre année au milieu, et telle autre à la fin. — Pour toi, Socrate, y a-t-il des époques que tu croies meilleures, et que l'on doit choisir quand on a peu ou beaucoup à semer? ou bien faut-il commencer les semailles avec la saison et les continuer jusqu'à la fin? — Je crois, Ischomachus, lui dis-je, que le plus avantageux est de semer aux trois époques. Je crois qu'il vaut bien mieux avoir chaque année une récolte suffisante que d'avoir tantôt abondance et tantôt disette. — Eh bien! Socrate, te voilà encore, toi, mon disciple, de l'avis de ton maître, et même tu te prononces avant moi. — Mais y a-t-il, Ischomachus, repris-je, différents procédés pour jeter la semence? — Voilà, Socrate, une chose qui mérite encore toute attention. Tu sais probablement que c'est avec la main qu'on doit jeter la semence? — Oui, car je l'ai vu. — Les uns ont l'adresse de la jeter également, et les autres ne l'ont pas. — La main, repris-

1. Cf. un passage curieux de Pline l'Ancien, XVIII, chap. xxv : « Semen-
 « tibus tempora plerique præsumunt et ab undecimo die autumnalis æqui-
 « noctii fruges serunt, adveniente Coronæ exortu, continuis diebus certo
 « prope imbrium promisso; Xenophon, non ante quam deus signum dederit.
 « Hoc Cicero novembris imbre fieri interpretatus est, quum sit vera ratio non
 « prius serendi quam folia cæperint decidere. »

je, a donc besoin d'être exercée comme celle de ces théoristes, pour être en état de seconder l'intention. — C'est cela même, dit-il. Mais si une terre est plus maigre et l'autre plus grasse? — Que dis-tu? Appelles-tu plus maigre une terre plus faible, et plus grasse une terre plus forte? — C'est là ce que je dis; et je te demande si tu donnerais à chacune des deux terres la même quantité de semence, ou bien plus à l'une qu'à l'autre? — Quand il s'agit de vin, repris-je, j'ai pour habitude de verser plus d'eau dans celui qui est plus fort; s'il y a quelque fardeau à porter, de charger plus l'homme plus robuste; et, s'il fallait nourrir un certain nombre de personnes, j'ordonnerais que ceux qui possèdent le plus contribuassent pour la plus grosse part. Mais une terre faible devient-elle plus forte si on la bourre de grain, comme on ferait d'une bête de somme? Dis-moi cela. » Alors Ischomachus se mettant à rire : « Tu plaisantes, Socrate, me dit-il; sache pourtant que si, après avoir confié la semence à la terre, tu profites pour la retourner du moment où le germe, placé sous l'influence du ciel, sera monté en herbe, cette herbe même nourrira la terre et lui servira comme d'un engrais puissant. Si au contraire tu laisses la semence croître librement jusqu'à la maturité du grain, il sera aussi difficile à une terre faible d'en produire beaucoup, qu'il est difficile à une truie faible de nourrir de gros marcassins. — Tu dis donc, Ischomachus, qu'il faut jeter moins de semence dans une terre plus faible? — Oui, par Jupiter! Socrate; et tu en conviens toi-même, puisque tu penses qu'on doit charger un homme faible d'un moindre fardeau. — Et le sarcloir, Ischomachus, repris-je, pourquoi le fait-on passer au milieu des grains? — Tu sais probablement que l'hiver il tombe beaucoup d'eau. — Est-il possible de l'ignorer? — Eh bien! supposons qu'il y ait des grains ensevelis sous la terre délayée et des racines mises à jour par l'épanchement des eaux; supposons encore que, favorisées par l'humidité, des plantes s'élèvent avec le bon grain et l'étouffent. — Tout cela, répondis-je, peut arriver. — Alors, Socrate, le grain n'a-t-il pas besoin de secours? — Assurément, lui dis-je. — Et comment, selon toi, venir en aide au grain qui se noie? — En soulevant le limon. — Et en aide à celui dont la racine est à nu? — En le recouvrant de terre. — Et maintenant, si l'herbe étouffe le grain qui pousse, si elle lui dérobe son suc nourricier, comme les frelons paresseux dérobent le miel que l'abeille industrieuse met de côté pour sa nourriture? — Il faut alors, par Jupiter!

couper l'herbe, comme on chasse les frelons de la ruche. — Tu vois donc que nous avons raison d'user du sarcloir. — Tout à fait; et je songe, Ischomachus, à l'avantage d'amener des comparaisons justes. Tu m'as bien plus mis en colère contre l'herbe en me parlant des frelons, que quand tu m'as parlé de l'herbe sans comparaison. »

CHAPITRE XVIII.

De la moisson, du battage et du van.

« Après cela, dis-je, il s'agit de moissonner. Apprends-moi ce que tu peux savoir là-dessus. — Oui, dit-il, à condition que je ne te trouverai pas aussi savant que moi. Tu sais donc qu'il faut couper le blé? — Belle demande! — Oui; mais le coupe-t-on en se tenant sous le vent ou à contre-vent? — Pas à contre-vent, lui dis-je: car, selon moi, les yeux et les mains ont à souffrir quand on moissonne en sens contraire de la paille et de l'épi. — Couperas-tu près de l'épi ou à fleur de terre? — Si le brin est court, je couperais au pied, pour que la paille fût de grandeur suffisante: s'il est haut, je pense qu'il vaudrait mieux scier à mi-chaume, pour épargner un travail inutile aux batteurs et aux vanneurs. Quand au chaume qu'on laisse sur la terre, je crois qu'il la fertilise si on le brûle, et que, si on le jette au fumier, il augmente la masse d'engrais.

— Tu le vois, Socrate, te voilà pris sur le fait, et tu en sais autant que moi sur la moisson. — J'en ai peur; mais voyons si je sais aussi comment il faut battre. — Tu n'ignores pas, dit-il, que l'on se sert de bêtes d'attelage pour battre le grain? — Comment ne le saurais-je pas? Et l'on appelle indistinctement bêtes d'attelage les bœufs, les mulets, les chevaux. — Tu crois, n'est-ce pas, que ces animaux ne savent que fouler le grain sur lequel on les fait marcher? — Quelle autre chose peux-tu espérer de ces bêtes? — Mais, Socrate, qui veillera à ce qu'elles ne foulent que ce qui doit être foulé, et que le battage se fasse d'une manière égale? — Il est évident que ce sont les batteurs¹. — En retournant la paille, en mettant sous

1. Littéralement les *épalostes*. On donnait ce nom à ceux qui étaient chargés de battre le grain en triturant les épis sous les pieds des chevaux.

les pieds des animaux ce qui n'y a point encore passé, il est clair qu'ils auront un battage égal et promptement achevé. — Sous ce rapport, tes connaissances ne le cèdent point aux miennes.

— Après cela, repris-je, Ischomachus, nous nettoions ce blé en le vannant. — Oui ; mais dis-moi, Socrate, sais-tu que, si tu te mets à vanner contre le vent, toute l'aire se couvrira de balles ? — Cela doit être. — Et tout naturellement la balle reviendra sur le grain. — Il serait, en effet, fort singulier qu'elle passât par-dessus le tas de blé pour se rendre dans la partie vide de l'aire. — Mais si l'on se met à vanner sous le vent ? — Il est clair qu'alors les pailles seront chassées dans le paille. — Quand tu auras nettoyé le grain jusqu'au milieu de l'aire, continueras-tu de vanner le reste, en le laissant ainsi épars, ou bien réuniras-tu le grain nettoyé à l'extrémité de l'aire, pour qu'il occupe le moins de place possible ? — Je réunirais, par Jupiter ! lui dis-je, tout le grain nettoyé, de sorte que la paille soit emportée par-dessus le blé, dans la partie vide de l'aire¹, et que je n'aie pas à vanner deux fois la même paille. — Tu pourrais bien, Socrate, enseigner à un autre la manière de vanner promptement. — Je ne me connaissais pas ce talent : et peut-être, j'y songe, y a-t-il longtemps que je suis, sans m'en douter, orfèvre, joueur de flûte, peintre. Personne ne m'en a donné des leçons, pas plus que d'agriculture. Or je vois que l'agriculture est un métier comme les autres. — Il y a longtemps, reprit Ischomachus, que je te l'ai dit ; l'agriculture est le plus noble des arts, parce qu'il est le plus facile à apprendre. — Je le sais bien, Ischomachus, puisque, sachant tout ce qui a trait aux semailles, je ne me connaissais pas ce talent. »

1. Weiske consacre une longue note à ce mot qui fait, selon lui, le désespoir des traducteurs ; nous avons essayé d'en donner l'idée la plus nette et la mieux appropriée au reste du passage.

CHAPITRE XIX.

De la plantation des arbres, notamment de la vigne, des figuiers et des oliviers. — Nouvel éloge de l'agriculture.

« L'art de planter, continuai-je, fait-il partie de la science agricole? — Assurément, répondit Ischomachus. — Comment alors se fait-il que je n'entende rien à planter, lorsque je sais semer? — Toi, reprit Ischomachus, tu ne sais pas planter? — Eh! comment le saurais-je, moi qui ne connais ni les terrains propres aux plantations, ni la profondeur ni la largeur qu'il convient de donner aux fosses¹, ni à quel point il faut enfoncer le jeune plant pour qu'il devienne beau? — Eh bien! dit Ischomachus, apprends donc ce que tu ne sais pas. Tu as vu, j'en suis sûr, des fosses comme on en creuse pour faire des plants. — Oui, bien souvent, lui dis-je. — En as-tu vu qui eussent plus de trois pieds de profondeur? — Non, par Jupiter! elles n'avaient pas plus de deux pieds et demi. En as-tu vu de plus de trois pieds en largeur? — Non, par Jupiter! elles n'avaient pas même deux pieds. — Maintenant, réponds-moi, en as-tu vu qui eussent moins d'un pied de profondeur? — Non, par Jupiter, jamais moins d'un pied et demi; car les arbres se déplanteraient au moindre coup de bêche, s'ils étaient plantés à fleur de terre. — Tu sais donc, Socrate, qu'on ne donne aux fosses ni plus de deux pieds et demi, ni moins d'un pied et demi de profondeur. — Nécessairement, repris-je; ce qui saute aux yeux est de toute évidence. — Maintenant, reprit-il, un terrain sec et un terrain humide, les sais-tu distinguer à la vue? — Un terrain sec, répondis-je, est, par exemple, celui qui avoisine le mont Lycabette², et tout autre analogue, un terrain humide est celui qui avoisine le marais de Phalère³, et tout autre semblable. — Creuseras-tu profondément la fosse de ton plant dans un terrain sec ou dans un terrain humide? — Dans un terrain sec, ma foi! En creusant profondément dans un terrain humide, on rencontre l'eau: or, on ne saurait

1. Cf. Virgile, *Georgiq*, II, v. 288. Cette partie de l'ouvrage de Virgile présente encore d'autres rapprochements avec celui de Xénophon.

2. Montagne célèbre de l'Attique, en face de l'Acropole.

3. Marais voisin de la ville de Phalère, l'un des trois ports d'Athènes: les deux autres étaient le Pirée et Munychie.

planter dans l'eau. — C'est bien dit; mais, quand les fosses sont creusées, as-tu remarqué quel temps on choisit pour planter chaque espèce d'arbre? — Oui, certes. — Comme tu veux sans doute que tes plants prennent racine le plus vite possible, crois-tu que, mis dans une terre labourée, le pivot de la bouture perce plus tôt à travers une terre meuble qu'à travers une terre durcie faute de culture? — Il est clair qu'il viendra plus tôt dans une terre façonnée que dans une qui ne l'est pas. — Faut-il mettre une couche de terre sous la plante? — Sans contredit. — Mais crois-tu que la bouture prenne mieux racine, plantée droite vers le ciel; ou bien, la renversant légèrement sous une couche de terre, lui feras-tu prendre la forme d'un gamma renversé? — C'est ainsi, par Jupiter, que je planterais! Par là on renferme plus d'yeux dans la terre: des yeux de la partie supérieure, je vois sortir des branches: ceux de la partie inférieure doivent de leur côté, je crois, produire des racines. Or, si le plant jette beaucoup de racines en terre, je ne doute pas qu'il ne soit prompt à se fortifier. — Là-dessus, dit-il, tu es encore aussi avancé que moi. Mais te borneras-tu à combler la fosse, ou apporteras-tu la plus grande attention à fouler la terre autour du plant? — Par Jupiter! je la foulerai avec soin: car si la terre n'était point foulée, l'eau, je le sais, la détremperait et la rendrait molle; au premier soleil, elle se sécherait jusqu'au fond de sorte qu'il y aurait danger ou que le plant se pourrit par excès d'humidité, ou qu'il fût desséché par la chaleur, les fentes de la terre laissant brûler les racines.

— Pour la plantation des vignes¹, tu en sais tout autant que moi, Socrate. — Et le figuier, repris-je, est-ce ainsi qu'on le plante? — Je le crois, dit Ischomachus, et il en est de même pour tous les arbres à fruit: car, si la méthode est réputée bonne pour la vigne, comment la trouver mauvaise pour les autres plantations? — Et l'olivier, Ischomachus, comment le planterons-nous? — Tu veux encore me mettre à l'épreuve, tu le sais parfaitement. Tu vois, n'est-ce pas, que la fosse où l'on plante l'olivier est très-profonde, attendu qu'on le plante surtout le long des routes; tu vois aussi qu'il y en a des marcottes dans toutes les pépinières; tu vois enfin qu'on en recouvre les têtes d'une terre grasse, et que la partie supérieure de tous

1. Weiske fait observer qu'il n'a pas été question de vignes dans ce qui précède.

ces végétaux est également enduite. — Je vois tout cela, lui dis-je. — Eh bien, en le voyant, qu'y a-t-il que tu ne comprends pas? Ignores-tu, Socrate, comment on place une coquille par-dessus la terre grasse? — Par Jupiter! je n'ignore rien de ce que tu viens de dire, Ischomachus; mais je songe en moi-même pourquoi, lorsque tu me demandais tout à l'heure sommairement si je savais planter, je t'ai dit non. Je me figurais n'avoir rien à dire sur la manière de planter; puis, aux questions que tu as cherché à me faire, j'ai répondu, s'il faut t'en croire, ce que tu sais, toi l'agriculteur par excellence. Ainsi, Ischomachus, interroger, c'est donc enseigner? Je me rappelle comment à l'instant même tu m'interrogeais sur chaque détail. Me conduisant à travers ce que je sais, tu m'as offert ensuite des idées analogues à celles que je ne croyais point avoir, et tu m'as fait voir que je les avais ¹.

— Mais, reprit Ischomachus, si je te questionnais sur l'argent, à savoir s'il est de bon ou de mauvais aloi, pourrais-je te persuader que tu sais distinguer le vrai titre du faux? Et de même pour la flûte, pourrais-je te convaincre que tu en sais jouer? pour la peinture, que tu es peintre? et successivement pour tous les autres arts? — Peut-être que oui, puisque tu m'as prouvé que je savais l'agriculture, bien que je sache qu'on ne m'en a jamais donné de leçons. — Ce n'est pas tout à fait cela, Socrate. Mais depuis longtemps je te dis que l'agriculture est un art si ami de l'homme, si bienveillant, que, pour peu qu'on entende et qu'on voie, l'on y devient habile. C'est elle-même qui nous apprend à y réussir au mieux; et, pour preuve immédiate, la vigne, en grim pant sur les arbres, quand elle a quelque arbre auprès d'elle, nous enseigne à lui donner un appui : lorsqu'elle étend ses pampres de tous côtés, quand ses raisins sont encore jeunes, elle enseigne à ombrager les parties exposées au soleil durant cette saison ². Lorsque le temps est arrivé où le soleil mûrit les raisins, en se dépouillant de ses feuilles, la vigne nous avertit de l'y mettre à nu pour aider à la maturité du fruit. Enfin, sa fécondité nous présentant ici des raisins mûrs, là des raisins encore verts, elle nous indique qu'il faut les cueillir comme les figes, à mesure qu'ils mûrissent. »

1. Voy. la traduction de cette phrase par Cicéron dans Aulu-Gelle, *Notes attiques*, XV, 5.

2. C'est là le fond de la méthode socratique.

CHAPITRE XX.

Retour aux qualités propres à l'agriculture : conseils pratiques.

Sur ce point je repris : « Comment se fait-il, Ischomachus, si tout ce qui est relatif à l'agriculture s'apprend avec tant de facilité, si tous les hommes en connaissent aussi bien les principes, que tous ne la pratiquent point également, mais que les uns vivent dans l'abondance et aient le surperflu, tandis que les autres, ne pouvant même se procurer le nécessaire, contractent des dettes ? — Je vais te le dire, Socrate, répondit Ischomachus. En agriculture, ce n'est ni la science ni l'ignorance qui enrichit les uns et qui ruine les autres. Jamais tu n'entendras dire que telle maison est ruinée parce qu'un semeur a semé inégalement, parce qu'on n'a pas bien fait les plants, parce que, ne sachant pas les terrains propres à la vigne, on l'a mise dans un terrain qui ne lui va pas, parce qu'on ne savait pas qu'il est bon pour la semaille que la terre ait été façonnée, parce qu'on ignorait qu'il est bon pour la terre d'être graissée avec du fumier. Tu entendras plutôt dire : Cet homme ne récolte point de blé de son champ : c'est qu'il n'a pas soin de l'ensemencer ni de le fumer; cet homme n'a pas de vin, c'est qu'il n'a pas soin de planter des vignes, ni de faire valoir celles qu'il a; cet homme n'a ni olives ni figes : c'est qu'il ne fait rien pour en avoir. Telle est, Socrate, la différence qui existe, quand il y en a, entre les différents laboureurs : elle consiste plus dans la pratique que dans l'invention de quelque ingénieux procédé de travail.

« Il y a des généraux qui, dans les affaires de stratégie, ont un égal degré d'intelligence, mais qui sont meilleurs ou pires suivant le degré d'activité. Car ce que savent les généraux, tout le monde à peu près le sait également; mais, parmi les chefs les uns le mettent en pratique, et les autres non. Par exemple, chacun sait qu'il vaut mieux, quand on passe sur un territoire de l'ennemi, marcher en bon ordre, afin d'être prêt, s'il le faut, à bien se battre : c'est une règle que tout le monde connaît; mais les uns l'observent et les autres ne l'observent pas. Personne n'ignore combien il est utile de placer jour et nuit des sentinelles en avant du campement; mais ceux-ci

veillent à ce qu'il soit fait ainsi, ceux-là le négligent. Quand on doit traverser une gorge, il est difficile de trouver quelqu'un qui ne sache pas qu'on doit plutôt s'emparer des positions favorables que de ne pas le faire : et cependant il y en a qui négligent d'agir de la sorte, et d'autres non. De même, tout le monde dit que le fumier est excellent en agriculture, et l'on voit qu'il se produit de lui-même : cependant, bien qu'on sache comment il se fait et malgré la facilité qu'on a de s'en procurer à discrétion, les uns se préoccupent des moyens de l'amasser et les autres n'y songent pas.

« Le dieu du ciel nous envoie de l'eau qui convertit toutes les fosses en mares ; et la terre, de son côté, produit toutes sortes d'herbages : il faut nettoyer la terre quand on veut semer : arrachez ces herbes, jetez-les dans l'eau, et le temps vous donnera ce qui plaît à la terre. Quelle herbe, en effet, quelle terre ne devient pas fumier dans une eau stagnante ?

« Les soins qu'exige un terrain trop humide pour y semer, ou trop imprégné de sel pour y planter, personne ne les ignore ; l'on sait également comment l'eau s'écoule par des tranchées, et comment l'on corrige la salure, en y mêlant des substances douces, humides ou sèches ; cependant quelques-uns s'en occupent, et d'autres n'en font rien.

« Prenons un homme qui ne sache pas du tout ce que peut produire un terrain, qui n'en ait vu ni plante, ni fruit, qui ne puisse entendre de personne la vérité sur ce point, n'est-il pas plus facile à qui que ce soit de faire l'épreuve d'une terre que celle d'un cheval ou d'un homme ? Jamais la terre ne trompe ; elle dit simplement et nettement ce qu'elle peut ou non : elle parle avec sincérité.

« Par suite, la terre me paraît faire connaître à plein les gens lâches et les gens actifs, grâce à la netteté et à la précision des connaissances qu'elle fournit. Il n'en est plus ici comme dans les autres métiers où ceux qui ne les exercent point peuvent prétexter leur ignorance : tout le monde sait que la terre rend le bien pour le bien ; et, dans l'agriculture, elle accuse hautement les âmes lâches. Que l'homme, en effet, puisse vivre sans le nécessaire, c'est ce que personne n'ira se persuader. Or, celui qui, n'ayant pas d'autre profession qui le fasse vivre, refuse de cultiver la terre, a certainement le projet de devenir voleur, brigand, mendiant pour vivre, ou bien il a tout à fait perdu l'esprit.

« Un point essentiel¹, dit encore Ischomachus, pour le bon ou le mauvais succès en agriculture, c'est que parmi ceux qui occupent des travailleurs, et en grand nombre, les uns veillent avec soin à ce que les ouvriers emploient bien leur temps à leur ouvrage, tandis que les autres n'y veillent pas. Or, il y a la différence de un à dix entre deux hommes, dont l'un emploie bien son temps, et dont l'autre quitte l'ouvrage avant l'heure. Permettre à ses hommes de paresser tout le jour, fait une différence de moitié sur la totalité de l'ouvrage. Dans une route de deux cents stades, souvent deux hommes laissent entre eux pour la vitesse une distance de cent stades, quoique également jeunes et robustes, parce que l'un des marcheurs ne perd pas de vue le but où il tend, au lieu que l'autre prend ses aises, se repose auprès des fontaines et sous les ombrages, et s'amuse à regarder, ou à chercher la fraîcheur des brises. De même, en ce qui touche à l'ouvrage, il y a une grande différence entre les hommes qui exécutent ponctuellement ce qu'on leur commande, et ceux qui, loin de l'exécuter, trouvent des prétextes pour ne point agir ou s'abandonner à la paresse. Entre bien travailler et négliger il y a certainement toute la différence qui existe entre travailler sans interruption et rester complètement oisif. Quand j'ai des bêcheurs pour débarrasser ma vigne des mauvaises herbes, et qu'ils bêchent de manière à laisser l'herbe devenir plus épaisse et plus belle, comment ne pas dire qu'il n'y a rien eu de fait ? Voilà ce qui ruine une maison bien plus qu'une excessive ignorance. En effet, quand tous les frais sont prélevés sur le bien même, et que les travaux ne sont pas conduits de manière à couvrir la dépense, on ne doit pas s'étonner de voir à l'aisance succéder la misère.

« Il y a pour les cultivateurs soigneux et rangés un moyen infaillible de faire fortune dans l'agriculture; mon père le pratiquait et me l'a transmis. Jamais il ne permettait d'acheter un champ bien cultivé; mais y avait-il quelque terre stérile et non plantée, par la négligence ou la gêne des propriétaires, c'était celle-là qu'il conseillait d'acheter. Il disait qu'une terre bien cultivée coûtait beaucoup d'argent, sans être susceptible d'amélioration; et il pensait que cette amélioration impossible enlevait tout plaisir à l'acquéreur, vu que, selon lui, toute possession ou tout bétail qui va s'améliorant est une véritable

1. Voy. la traduction de ce passage par Cicéron dans Columelle, XI, 1.

jouissance. Apprends, Socrate, que la première valeur de plusieurs de nos fonds se trouve déjà sensiblement augmentée par notre travail; et notre combinaison, Socrate, est si belle, si facile à saisir, que, quand tu m'auras écouté, tu t'en iras aussi avancé que moi, et tu pourras, si tu le veux, communiquer ta science à un autre. Mon père ne tenait son savoir de personne, et cette découverte ne lui a pas coûté de longues réflexions; mais son amour de l'agriculture et du travail lui avait fait chercher, comme il le disait lui-même, un champ où il trouvât, en s'occupant, plaisir et profit; car, vois-tu, Socrate, s'il y eut jamais à Athènes un homme passionné pour l'agriculture, ce fut mon père. » En entendant ces mots, je repartis: « Dis-moi donc, Ischomachus, ton père gardait-il les champs qu'il avait défrichés, ou bien les vendait-il, s'il en trouvait un bon prix? — Vraiment, dit Ischomachus, il les vendait; et aussitôt il achetait quelque autre champ inculte, par amour pour le travail. — A t'entendre, Ischomachus, ton père avait naturellement pour l'agriculture le même goût que les marchands de blé ont pour leur commerce; et comme ces marchands-là aiment singulièrement le blé, dès qu'ils entendent parler d'un pays où il abonde, ils y naviguent, traversant la mer Égée, le Pont-Euxin, la mer de Sicile: là ils en prennent tant qu'ils peuvent, puis ils le rapportent par mer sur le vaisseau qui les porte eux-mêmes. S'ils ont besoin d'argent, ce n'est pas au hasard ni au premier endroit qu'ils déchargent le bâtiment; mais quand ils entendent parler d'un pays où le blé est à haut prix et dont les habitants sont prêts à le payer cher, ils s'y rendent et font livraison. Il me semble que c'est comme cela que ton père était un agriculteur passionné. — Tu plaisantes, Socrate, répondit Ischomachus. Pour moi, je pense que ceux-là sont de vrais amateurs de maisons, qui, à mesure qu'ils en bâtissent une, la vendent pour en bâtir une autre. — Par Jupiter, Ischomachus, répliquai-je, je suis prêt à jurer que tu as raison de croire qu'on aime naturellement ce dont on espère tirer profit. »

CHAPITRE XXI.

Suite du précédent et conclusion de tout l'ouvrage.

« Mais j'y songe, Ischomachus, comme tout ce discours vient à l'appui de ton sujet ! Tu avais pris pour texte que l'agriculture est de tous les arts le plus facile à apprendre ; et maintenant, d'après tout ce que tu viens de dire, j'en suis parfaitement convaincu. — Par Jupiter, reprit Ischomachus, j'en suis d'avis. Quant au talent de commander, Socrate, talent nécessaire en agriculture, en politique, en économie, à la tête des armées, je conviens avec toi qu'il y a parmi les hommes une grande différence sous le rapport de l'intelligence. Ainsi, quand on vogue sur une galère, et qu'il s'agit de fournir à la rame des traites d'un jour, tels céleustes¹ savent dire et faire ce qu'il faut pour stimuler les esprits et faire travailler les hommes ; d'autres sont tellement incapables qu'ils emploient au même trajet le double des journées ; et, d'une part on débarque, couverts de sueur, mais se félicitant les uns les autres, chefs de manœuvre et rameurs ; de l'autre, on arrive sans sueur, mais détestant le chef qui déteste l'équipage. Les généraux diffèrent de même les uns des autres. Les uns produisent des soldats qui ne veulent point affronter une fatigue, qui ne daignent point obéir et s'y refusent tant qu'il n'y a pas absolue nécessité, mais qui vont jusqu'à se faire honneur de leur résistance à leur chef ; incapables de rougir d'un échec déshonorant. Mais que des chefs favorisés du ciel, pleins de valeur et d'habileté, prennent ces mêmes hommes, et d'autres avec eux, ils les rendront honteux de la moindre lâcheté, convaincus qu'il est mieux d'obéir, fiers de leur soumission individuelle et collective, prêts à la fatigue quand il le faut, et l'endurant de bon cœur. On voit parmi les simples particuliers des hommes naturellement portés au travail ; ici c'est une armée tout entière, qui, guidée par de bons chefs, se laisse ravir à l'amour du travail et de la gloire, et est fière d'un bel exploit accompli sous l'œil du général. D'ailleurs, sous quelques chefs que se rangent de pareils hommes, ces chefs ne peuvent manquer de

1. Chefs des matelots et des rameurs.

devenir puissants, non pas vraiment parce qu'ils sont plus robustes que leurs soldats, qu'ils lancent bien le javelot et la flèche, qu'ils sont bons cavaliers, et qu'ils affrontent le danger sur un excellent cheval et avec un bouclier solide, mais parce qu'ils sont capables d'inspirer à leurs troupes le courage de les suivre au travers du fer et de tous les périls. On a raison d'appeler hommes d'un grand cœur ceux que suit une troupe ainsi animée, et de dire que celui-là s'avance avec un grand bras, à qui tant de bras obéissent; en effet, on est réellement un grand homme quand on fait de grandes choses plutôt par le génie que par la force du corps. Il en est de même dans les œuvres domestiques : quand le contre-maître, le surveillant, le chef des travailleurs, savent rendre les gens ardents au travail, appliqués, assidus, ce sont vraiment eux qui font prospérer la maison et y versent l'abondance. Mais quand un maître, Socrate, se montre aux ouvriers, sans que la présence de celui qui peut fortement punir le paresseux et récompenser largement le travailleur fasse rien produire de remarquable à ces hommes, je ne puis avoir d'admiration pour lui; mais celui dont la vue met tout en mouvement, et communique aux ouvriers un élan, une émulation générale, une ambition puissante et individuelle, je dirai de lui qu'il a l'âme d'un roi.

« Or c'est là, selon moi, le point capital, dans toute œuvre qui se fait par des hommes, et notamment dans l'agriculture. Seulement, par Jupiter, je ne dis point que ce talent s'acquière à simple vue et dans une simple leçon; je prétends, au contraire, que, pour y atteindre, il faut l'instruction et un bon naturel, et, ce qui est plus encore, une inspiration d'en haut. En effet je ne puis croire que ce soit une œuvre humaine, mais divine, de régner sur des cœurs qui se donnent; seulement ce don n'est accordé qu'aux hommes véritablement doués d'une prudence accomplie. Quant à tyranniser des cœurs qui s'y refusent¹, c'est, selon moi, un privilège accordé par les dieux à ceux qui sont dignes de vivre comme Tantale, éternellement tourmenté, dit-on, dans les enfers, par la crainte de mourir deux fois². »

1. Texte controversé; je suis la leçon adoptée par Weiske.

2. Cf. Pindare, *Olymp.*, I, v. 12, et Cicéron, *Tuscul.*, IV, xvi.

APOLOGIE DE SOCRATE¹.

I

Pourquoi Socrate ne voulait pas faire son apologie.

Parmi les faits qui concernent Socrate, il en est un qui me parut digne d'être transmis à la mémoire : c'est, lorsqu'il eut été mis en jugement, sa détermination au sujet de son apologie et de sa mort. D'autres, il est vrai², ont écrit sur ce fait, et tous ont bien rendu la noble fierté de son langage³, ce qui prouve qu'en cette circonstance Socrate parla bien ainsi. Mais comment dès lors Socrate était convaincu que pour lui la mort était préférable, c'est ce qu'ils n'ont point fait voir clairement; de sorte qu'il y a quelque déraison dans la hauteur de ses paroles.

Hermogène cependant, fils d'Hipponicus et ami de Socrate⁴, a donné sur celui-ci des détails qui montrent que la hauteur de ses discours s'accordait parfaitement avec celle de ses idées. En effet, il racontait que, le voyant discourir sur toutes sortes de sujets entièrement étrangers à son procès, il lui avait dit : « Ne devrais-tu pas pourtant, Socrate, songer à ton apologie ? » que Socrate lui avait d'abord répondu : « Ne te semble-t-il pas que je m'en suis occupé toute ma vie ? » A quoi Hermogène lui ayant demandé de quelle manière : « En vivant sans commet-

1. Nous engageons les lecteurs studieux à recourir au livre consciencieux de Fr. Thurot : *Apologie de Socrate d'après Platon et Xénophon*, Didot, Paris, 1806. Outre le texte et la traduction de ces deux apologies, on trouvera dans cet ouvrage le *Criton* et le *Phédon*, qui en sont d'indispensables commentaires. On fera bien aussi de lire l'*Apologie de Socrate* de Libanius; c'est une œuvre de rhéteur, mais il perce parfois à travers l'agencement des périodes une émotion vraie et sincère. — Voy. *Libanii opera*, édition de Claude Morel, Paris, 1606, p. 635.

2. Notamment Platon.

3. « Socrate, dit Cicéron, ne parut pas devant ses juges comme un suppliant et un coupable, mais comme un maître et un souverain. »

4. Sur Hermogène, voy. *Mem.*, II, x, et IV, viii.

tre la moindre injustice, ce qui est, à mes yeux, le plus beau moyen de me préparer une défense. » Hermogène lui ayant dit encore : « Ne vois-tu pas que les tribunaux d'Athènes, choqués par la défense, ont souvent fait périr des innocents, et souvent absous des coupables dont le langage avait ému leur pitié ou flatté leurs oreilles? — Mais, par Jupiter! dit Socrate, deux fois déjà j'ai essayé de préparer une apologie, et mon démon s'y est opposé¹. » Alors Hermogène lui ayant dit que son langage était étonnant : « Pourquoi t'étonner, avait répondu Socrate, si la divinité juge qu'il est plus avantageux pour moi de quitter la vie de ce moment même? Ne sais-tu pas que jusqu'à présent il n'y a pas d'homme à qui je le cède pour avoir mieux vécu? Car je sens bien, ce qui est la pensée la plus douce, que j'ai vécu toute ma vie dans la piété et dans la justice; en sorte qu'éprouvant une vive admiration pour moi-même, j'ai trouvé que tous ceux qui étaient en commerce avec moi avaient la même opinion sur mon compte. Mais à présent, si j'avance en âge, je sais qu'il faudra nécessairement payer mon tribut à la vieillesse; ma vue s'affaiblira, j'entendrai moins bien, mon intelligence baissera et j'oublierai plus vite ce que j'aurai appris. Si je m'aperçois de cette perte de mes facultés, et que je me déplaie à moi-même, comment pourrai-je encore trouver du plaisir à vivre? Peut-être, continua-t-il, est-ce par bienveillance que le dieu m'accorde, comme don spécial, de terminer ma vie non-seulement à l'époque la plus convenable, mais de la manière la moins pénible. Car si je suis condamné aujourd'hui, il est certain qu'il me sera permis de la finir par l'espèce de mort que les hommes qui se sont occupés de cette question estiment la plus facile, celle qui gêne le moins les amis et leur cause le plus de regrets du mort. En effet, lorsqu'on ne laisse aucune image pénible et désagréable dans l'esprit des assistants, quand on s'éteint le corps plein de santé et l'âme tout entière à la tendresse, comment ne serait-on pas un objet de regrets?

« C'est donc avec raison que les dieux m'ont détourné de la préparation de mon discours, quand vous croyiez tous que je devais par tous les moyens chercher des échappatoires : car, si je l'avais fait, il est certain que j'aurais dû me résoudre, au lieu d'en finir dès ce moment avec la vie, à mourir tourmenté par des maladies ou par la vieillesse sur laquelle viennent

1. Cf. Platon, *Apolog.*, xxxi.

fondre toutes les infirmités¹, et cela sans aucun adoucissement. Par Jupiter! Hermogène, je n'y songerai même pas; mais si, en exposant librement tous les avantages que je crois tenir des dieux et des hommes, ainsi que l'opinion que j'ai de moi-même, je dois offenser les juges, j'aimerais mieux mourir que de mendier servilement la vie et de me faire octroyer une existence beaucoup plus affreuse que la mort. »

II

Réfutation des accusations de Méléty. — Socrate démontre son innocence et l'impiété de ses accusateurs.

C'est d'après cette résolution, selon Hermogène, que, quand ses ennemis l'accusèrent de ne point reconnaître les dieux de l'État, d'introduire des extravagances démoniaques et de corrompre les jeunes gens², il s'avança et dit : « Ce qui tout d'abord, citoyens, m'a surpris dans l'accusation de Méléty, c'est le grief sur lequel il établit que je ne reconnais pas les dieux de l'État : tout le monde indistinctement m'a pu voir sacrifier dans les fêtes solennelles et sur les autels publics, et Méléty lui-même, s'il l'a voulu. Maintenant, comment prétendre que j'introduis des extravagances démoniaques, quand je dis que la voix d'un dieu se fait entendre à moi pour m'indiquer ce que je dois faire? Car ceux qui tirent des présages du chant des oiseaux ou des paroles des hommes se laissent évidemment influencer par des voix. Personne ne peut nier que le tonnerre ne soit une voix, et même le plus grand de tous les augures. N'est-ce pas enfin par la voix que la prêtresse de Pytho, sur le trépied, manifeste la volonté du dieu? Or, que ce dieu ait la connaissance de l'avenir et qu'il le révèle à qui il veut, voilà ce que je dis et ce que tous disent et pensent avec moi. Seulement ils appellent cela des augures, des voix, des symboles, des présages, et moi je l'appelle démon; et je crois, par cette dénomination, user d'un langage plus vrai et plus pieux que ceux qui attribuent aux oiseaux la puissance des dieux. Et la preuve que je ne mens point contre la divinité, la voici : toutes

1. Horace a dit de même : « Multa senem circumveniunt incommoda, » *Art poëtiq.*, v. 169.

2. Cf. Platon, *Apolog.*, III et XI.

les fois que j'ai annoncé à bon nombre de mes amis les desseins du dieu, jamais je n'ai été pris en délit de mensonge. »

En entendant ces mots, les juges murmurèrent, les uns n'accordant aucune confiance à ce qu'il disait, les autres jaloux des préférences que les dieux lui accordaient. Socrate continua : « Eh bien donc apprenez encore autre chose, afin que ceux qui le désirent aient un motif de plus pour ne pas croire à la faveur dont les divinités m'ont honoré. Un jour que Chéréphon interrogeait sur moi l'oracle de Delphes, en présence de beaucoup de personnes, Apollon répondit qu'il n'y avait pas un homme plus sensé, plus indépendant, plus juste et plus sage que moi ¹. »

A ces mots, les juges, ainsi qu'on devait s'y attendre, firent entendre un plus grand murmure ; Socrate reprit : « Cependant, citoyens, le dieu s'est exprimé dans ses oracles, au sujet de Lycurgue, le législateur des Lacédémoniens, dans des termes plus magnifiques que pour moi. On dit, en effet, qu'au moment où Lycurgue entrait dans le temple, il lui dit : « Je ne sais si je dois t'appeler un dieu ou un homme. » Moi, l'oracle ne m'a pas comparé à un dieu, mais il a dit que je l'emporte de beaucoup sur les autres hommes. Quant à vous, n'en croyez point trop légèrement le dieu, mais pesez bien chacune de ses paroles. Connaissez-vous un homme qui soit moins que moi asservi aux appétits du corps ; un homme plus indépendant, moi qui ne reçois de personne ni don, ni salaire ? Et qui donc pourriez-vous raisonnablement considérer comme plus juste qu'un homme qui s'est accommodé à sa fortune présente, au point de n'avoir jamais besoin de ce qui est aux autres ? Pour la sagesse, comment pourrait-on équitablement en placer un autre au-dessus de moi, qui, du moment où j'ai commencé à comprendre la langue humaine, n'ai jamais cessé de rechercher et d'apprendre tout ce que je pouvais de bien ?

« La preuve que mes travaux n'ont pas été stériles, ne vous paraît-elle pas évidente dans la préférence empressée qu'un grand nombre de citoyens et même d'étrangers, épris de la vertu, mettent à se rendre auprès de moi ? Quel est, en outre, dirons-nous, le motif pour lequel tant de gens, qui savent que je suis trop pauvre pour rendre, désirent cependant m'envoyer quelque présent ? Et, tandis que personne ne peut dire que je lui ai demandé un service, d'où vient que tant de gens avouent

¹. Cf. Platon, *Apolog.*, v et suivants.

qu'ils me doivent de la reconnaissance? Comment, lors du siège de la ville¹, les autres citoyens gémissaient-ils de leur misère, tandis que je vécus sans plus de privations qu'au moment où la ville était le plus prospère? Comment, lorsque les autres achètent à grands frais, au marché, les objets de leurs jouissances, me procuré-je, sans rien dépenser, les jouissances de l'âme, qui sont plus pures que les leurs? Si, dans ce que je viens de dire de moi, personne ne peut me convaincre de mensonge, comment n'aurais-je pas des droits légitimes à l'approbation des dieux et des hommes?

« Et cependant tu dis, Méléthus, qu'en agissant ainsi je corromps la jeunesse? Mais nous savons sans doute en quoi consiste cette corruption. Or, dis-moi si tu en connais un seul que j'aie rendu de pieux, impie; de modéré, violent; de réservé, prodigue; ou bien encore qui soit devenu de sobre, adonné au vin; de travailleur, paresseux, ou esclave de toute autre mauvaise passion? — Oui certes, par Jupiter, dit Méléthus, j'en connais que tu as séduits, au point de t'accorder plus de confiance qu'à leurs parents mêmes! — J'en conviens, reprit Socrate, en ce qui regarde leur instruction; car ils savent que j'ai profondément médité ce sujet. Mais, quand il s'agit de la santé, les hommes ont plus de confiance aux médecins qu'à leurs parents: dans les assemblées, tous les Athéniens, généralement, s'en rapportent plus volontiers à ceux qui parlent avec plus de sagesse qu'à ceux qui leur sont unis par les liens du sang. En effet, ne choisissez-vous pas pour stratéges, de préférence à vos pères et à vos frères, et, par Jupiter! de préférence à vous-mêmes, ceux que vous savez les plus expérimentés dans l'art de la guerre? — C'est l'usage, Socrate répond Méléthus, et cet usage a son utilité. — Eh bien donc, réplique Socrate, ne doit-il pas te sembler étrange que, dans toutes les autres actions, les meilleurs soient considérés non-seulement comme égaux, mais comme supérieurs aux autres, et que moi, à cause de la supériorité que certains m'accordent en ce qui touche au plus grand bien des hommes, l'instruction, je sois chargé par toi d'une accusation capitale? »

Il est à croire que Socrate lui-même et ceux de ses amis qui parlèrent pour sa défense² dirent encore beaucoup d'autres

1. Quand Lysandre tenait Athènes, assiégée après la bataille d'Egos-Potamos.

2. On ne sait pas au juste quels sont ceux des disciples qui parlèrent pour lui. Diogène de Laërte raconte d'après Justin de Tibériade que, pendant

choses ; mais je ne me suis point attaché à rapporter tous les détails du procès ; il m'a suffi de faire voir que Socrate avait attaché la plus grande importance à démontrer qu'il n'avait jamais été impie envers les dieux, ni injuste envers les hommes ; mais qu'il ne pensait pas devoir s'abaisser à des supplications pour échapper à la mort, qu'au contraire il était persuadé dès lors que le temps était venu de mourir. Ces sentiments éclatèrent davantage, quand la condamnation eut été prononcée. Car d'abord, étant invité à fixer lui-même le taux de l'amende, il ne voulut pas le fixer, et ne le permit point à ses amis. Mais il leur dit qu'en le fixant ce serait s'avouer coupable¹. Ensuite, lorsque ses amis voulaient le dérober à la mort², il refusa, et leur demanda, en plaisantant, s'ils connaissaient hors de l'Attique quelque place inaccessible à la mort. Enfin, lorsque la sentence eut été prononcée, il dit : « Assurément, citoyens, ceux qui ont appris aux témoins à se parjurer en portant contre moi un faux témoignage, et ceux qui se sont laissé suborner doivent, de toute nécessité, se sentir coupables d'une grande impiété et d'une grande injustice. Mais moi, pourquoi me croirais-je au dessous de ce que j'étais avant ma condamnation, puisque je n'ai été convaincu d'avoir rien fait de ce dont on m'accuse ? Jamais je n'ai offert de sacrifices à d'autres divinités qu'à Jupiter, à Junon, et aux autres dieux ; jamais je n'ai juré que par eux ; jamais je n'en ai nommé d'autres. Quant aux jeunes gens, était-ce les corrompre que de les accoutumer à la patience et à la frugalité ? Et pour ce qui est de ces actions, contre lesquelles la loi prononce la mort, à savoir la profanation des temples, le vol avec effraction, la vente des hommes libres, la trahison envers la patrie, mes accusateurs eux-mêmes n'osent pas dire que j'aie rien fait de pareil. En sorte que je me demande avec surprise où vous avez pu trouver chez moi quelque action qui méritât la mort. Aussi, comme je subis une mort injuste, ne dois-je pas avoir pour moi moins d'estime : car la honte ne retombe point sur moi, mais sur ceux qui m'ont condamné. Je trouve d'ailleurs une consolation dans Palamède, qui est mort presque comme moi³. Aujourd'hui même encore il est

qu'on plaidait la cause de Socrate, Platon se présenta à la tribune et dit : « Athéniens, je suis le plus jeune de ceux qui sont montés à cette tribune ; » mais que les juges lui crièrent : « Dis plutôt : descendus. » C'était lui dire : « Descends ! »

1. Cf. Ciceron, *De Parat.*, I, LIV. — 2. C'est le sujet du *Criton* de Platon.

3. Cf. Platon, *Apolog.*, XXXII.

chanté dans des hymnes plus magnifiques qu'Ulysse qui le fit périr injustement. Je suis sûr que l'avenir aussi bien que le passé me rendront ce témoignage, que jamais je n'ai fait de tort à personne, ni jamais rendu personne plus vicieux, tandis que je rendais service à ceux qui conversaient avec moi, en leur enseignant sans rétribution tout ce que je pouvais de bien. » Après avoir ainsi parlé, il sortit sans que rien en lui démentît son langage; ses yeux, son attitude, sa démarche, conservant la même sérénité¹.

III

Socrate console ses amis : son mot plaisant à Apollodore ;
sa prédiction relative au fils d'Anytus.

Comme il s'aperçut que ceux qui l'accompagnaient fondaient en larmes : « Qu'est-ce donc ? leur dit-il ; c'est à présent que vous pleurez ? Ne saviez-vous pas depuis longtemps qu'au moment même de ma naissance la nature avait prononcé l'arrêt de ma mort² ? Et cependant, si je mourais avant l'âge, entouré de toutes les jouissances, il est certain que ce serait un motif d'affliction pour moi et pour ceux qui m'aiment³ ; mais si je termine ma carrière quand je n'ai plus que des maux à attendre, ce doit être un sujet de joie pour vous tous. »

Il y avait là un certain Apollodore⁴, extrêmement affectionné à Socrate, homme simple du reste, qui lui dit : « C'est pour moi, Socrate, une chose tout à fait insupportable de te voir mourir injustement. » Alors Socrate, dit-on, lui passant légèrement la main sur la tête : « Mais toi, mon cher Apollodore,

1. C'est l'attitude qu'Horace prête à Régulus retournant à Carthage. Voy. Horace, ode v du livre III, v. 41 et suivants.

2. Cf. Montaigne, *Essais*, I, xix. « C'est la condition de votre création, c'est une partie de vous que la mort ; vous vous fuyez vous-mêmes. C'estuy votre estre, que vous jouyssez, est également party à la mort et à la vie. Le premier jour de votre naissance vous achemine à mourir comme à vivre.... » Et plus haut : « A celui qui disoit à Socrates : « Les Athéniens l'ont condamné à la mort. — Et nature, eux, » répondit-il. »

3. Cf. le discours de Germanicus mourant à ses amis dans Tacite, *Annal.*, II, lxxi.

4. On peut ajouter au témoignage de Xénophon, sur l'attachement de cet Apollodore pour Socrate celui de Platon (*Phèdre*, § 2 et 66) et celui de Plutarque dans la vie de Caton d'Utique, § 10.

aimerais-tu donc mieux me voir mourir justement qu'injustement ? » Et en même temps il se mit à sourire.

On raconte encore qu'il dit en voyant passer Anytus : « Oui, cet homme est bien fier : il croit avoir fait quelque chose de grand et de beau en me tuant, parce que je lui dis un jour que, puisqu'il était élevé aux premières dignités de la république, il ne convenait pas qu'il fit élever son fils dans le métier de tanneur. Le misérable, continua Socrate, il semble ignorer que celui de nous deux qui n'a cessé toute sa vie de faire des actions utiles et honnêtes, est véritablement le vainqueur. Au reste, ajouta-t-il, puisque Homère attribue à quelques-uns de ses héros, au moment de leur mort, une connaissance anticipée de l'avenir ¹, et moi aussi je veux vous faire une prédiction. Je me suis trouvé jadis quelques instants avec le fils d'Anytus, et il me parut avoir une âme qui ne manque pas d'énergie. Je prédis, en conséquence, que la condition servile où son père l'a placé, il n'y restera point ; mais que, faute d'un guide éclairé, il tombera dans quelque passion honteuse et roulera bien loin dans la perversité. » En parlant ainsi, Socrate ne se trompa point. Le jeune homme s'étant adonné au vin, ne cessa de boire ni jour, ni nuit, et devint enfin incapable de rien faire d'utile à l'État, à ses amis et à lui-même. Quant à Anytus, la mauvaise éducation de son fils et sa propre ignorance ont rendu, maintenant même qu'il n'est plus, son souvenir odieux.

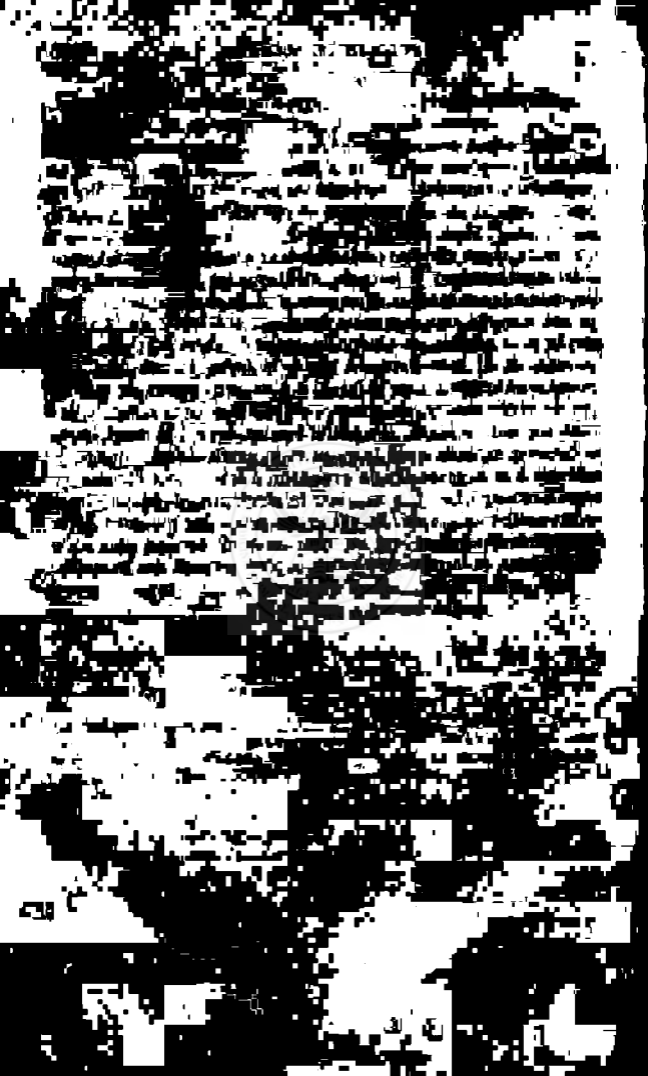
1. Diogène de Laërte, dans la vie de Socrate, rapporte que ce fut à Xanthippe, sa femme, et non pas à Apollodore, que le philosophe adressa ces paroles. Ce témoignage est confirmé par Valère Maxime et par Tertulien.

2. Allusion à deux passages de l'*Iliade*, l'un, chant XVI, v. 854, où Patrocle, sur le point de mourir, annonce à Hector qu'il périra lui-même sous les coups d'Achille; et l'autre, chant XXII, v. 358, où Hector, au moment d'être tué par Achille, prédit à ce héros que lui-même mourra de la main de Paris.

IV

Socrate, en parlant fièrement à ses juges, s'est montré plein de sagesse et de courage.

Socrate, il est vrai, en parlant de lui avec tant de fierté devant le tribunal, souleva la jalousie, et fit que les juges furent plus disposés à le condamner. Mais pour moi, je trouve que les dieux lui ont accordé une heureuse destinée. Il a laissé de la vie la part la plus pénible, et obtenu le genre de mort le moins douloureux. Il fit bien voir, du reste, la force de son âme. Car quand il eut reconnu qu'il lui était plus avantageux de mourir que de vivre encore, de même qu'il n'avait jamais reculé devant les autres biens, il ne faiblit point devant la mort, mais ce fut avec sérénité qu'il la reçut et la subit. Aussi, quand je réfléchis à la sagesse et à la grandeur d'âme de cet homme, je ne puis m'empêcher d'en rappeler le souvenir, et de joindre à ce souvenir mes éloges. Et s'il existe parmi les hommes épris de la vertu quelqu'un qui ait vécu avec un homme plus utile que Socrate, je le regarde comme le plus fortuné des hommes.



LE BANQUET¹.

CHAPITRE PREMIER.

Occasion du *Banquet*. — Repas donné par Callias au jeune Autolycus, vainqueur au pancrace. — Socrate assiste à ce repas. — Arrivée du bouffon Philippe.

Oui, selon moi, non-seulement les actions sérieuses des hommes beaux et bons, sont dignes de mémoire, mais encore leurs simples amusements. Or, ce que je sais en ce genre, pour en avoir été témoin, je veux le publier.

Aux grandes Panathénées², il y eut une course de chevaux. Callias, fils d'Hipponicus³, épris du jeune Autolycus, qui venait de remporter le prix du pancrace, le conduisit à ce spectacle. La course finie, Callias, ayant avec lui Autolycus et son père, retournait à sa maison du Pirée; il était suivi de Nicératus. Voyant ensemble Socrate, Critobule, Hermogène, Antisthène et Charmide⁴, il ordonna à un de ses gens de conduire chez lui Autolycus et sa compagnie, puis abordant Socrate et ceux qui l'entouraient : « Je vous rencontre bien à propos, leur dit-il; j'ai à dîner Autolycus et son père⁵; et je crois que la fête n'en sera que plus brillante, si des hommes comme vous, dont l'âme est épurée, viennent orner mon appartement plutôt que des stratèges, des hipparques, de futurs

1. Platon a écrit aussi un *Banquet*, qui est demeuré justement célèbre. Il n'est pas de lecteur de Xénophon qui ne doive se donner la peine de comparer sur ce point les deux auteurs, peut-être même les deux rivaux. Voy., à cet égard, les prolégomènes de Weiske sur ce dialogue, et la dissertation de Vieland, insérée dans l'*Attisch museum*, IV, p. 2; *Herfl.*, p. 99, sqq. Elle a été reproduite dans l'édition du *Banquet* de Xénophon, d'Auguste Bornemann, Leipzig, 1823.

2. Fêtes de Minerve, qui revenaient tous les cinq ans.

3. Un des plus riches citoyens d'Athènes.

4. Nous avons vu figurer tous ces personnages dans les *Mémoires*.

5. Lycon, qui prend quelquefois la parole dans le *Banquet*.

magistrats. » Alors Socrate : « Tu railles toujours, dit-il, et tu cherches à nous ravalier, parce que tu as prodigué l'argent à Protagoras, à Gorgias¹ et à tant d'autres pour leurs leçons de sagesse, tandis que tu vois en nous des gens réduits à tirer leur philosophie de leur propre fonds. — Jusqu'ici, répondit Callias, je vous cachais que j'avais beaucoup de belles choses à vous dire; mais aujourd'hui, venez chez moi et je vous prouverai que je mérite bien quelques égards. » Socrate et ses amis commencèrent naturellement par le remercier de son invitation, mais ils ne promirent pas de s'y rendre. Cependant lui voyant un air tout fâché de ce refus, ils finirent par le suivre; puis, les uns s'étant exercés et parfumés, et les autres baignés, ils entrèrent. Autolycus était assis auprès de son père; les autres prirent la place qui leur convenait.

Un simple coup d'œil jeté sur le groupe eût fait comprendre que la beauté a de soi quelque chose de royal, surtout lorsqu'elle s'unit, comme alors dans Autolycus, à la pudeur et à la modestie. Telle qu'une lumière qui, brillant soudain dans la nuit, fixe tous les regards, ainsi la beauté d'Autolycus attirait sur lui tous les yeux. Des convives qui le contemplaient, il n'en était aucun dont l'âme ne fût émue : les uns étaient silencieux, les autres faisaient quelque geste. Tous ceux qu'un dieu possède attirent l'attention; et quand c'est toute autre divinité, ils ont le regard terrible, la voix effrayante, les mouvements violents; mais quand c'est l'amour chaste qui les inspire, leurs yeux deviennent aimables, leur voix se fait douce, et leurs gestes pleins de noblesse. Callias, en agissant de la sorte sous l'influence de l'amour, attirait l'attention de ceux qui sont initiés aux mystères de cette divinité. Cependant les convives dînaient en silence, comme par ordre d'un personnage supérieur.

Le bouffon Philippe, ayant frappé à la porte, prie l'esclave qui vient à sa rencontre d'annoncer qui il est, et pourquoi il demande à être introduit : il dit qu'il se présente muni de tout ce qu'il faut pour souper aux dépens des autres, que son esclave est très-mal à son aise de ne rien porter et d'être encore à jeun. Callias, à ces mots : « Certes, dit-il, ce serait grande honte, mes amis, de ne pas lui donner au moins un abri : qu'il entre donc ! » Et en même temps il regardait Au-

1. Protagoras et Gorgias, deux sophistes de renom, que Platon a immortalisés par le titre de deux de ses dialogues.

tolycus, évidemment pour examiner ce qu'il pensait de la plaisanterie. Alors Philippe entrant dans la salle à manger des hommes : « Vous savez tous, dit-il, que je suis bouffon : je viens ici volontiers, convaincu qu'il est plus plaisant de se présenter à un repas sans être invité que sur une invitation. — Assieds-toi donc, lui dit Callias; nos convives, comme tu vois, sont fort sérieux, ils ont besoin qu'on les égaye. » Durant le repas, Philippe se mit à faire quelques plaisanteries, afin de remplir son rôle usité partout où il était invité à un festin. Personne ne riait : son dépit était manifeste; aussi voulut-il, bientôt après, dire encore quelque facétie; mais aucun convive ne s'étant mis à rire, il cessa de manger, se couvrit la tête et se renversa tout de son long. Alors Callias : « Qu'est-ce cela. Philippe? dit-il; quel mal te prend? — Par Jupiter! un bien grand mal, Callias. Puisque le rire est banni de chez les hommes, mes affaires sont en piteux état. Autrefois on m'invitait aux banquets pour divertir les convives par mes bouffonneries; mais à présent pourquoi m'appellerait-on? Dire quelque chose de sérieux m'est aussi impossible que de me faire immortel; cependant on ne m'invite pas dans l'espoir d'être invité : tout le monde sait que de temps immémorial il n'entre point de souper chez moi. » En même temps il se mouchait et contrefaisait à merveille la voix d'une personne qui pleure. Tous les convives alors se mettent à le consoler, à lui promettre de rire, à lui ordonner de manger; et Critobule rit aux éclats de cette commisération. Philippe, en entendant rire, se découvre le visage, et, l'âme rassurée par l'espoir de futurs repas, il se remet à table.

CHAPITRE II.

Divertissement donné par un Syracusain. — Digression sur les parfums, l'éducation des femmes, la danse et l'ivresse.

Dès qu'on a retiré les tables, fait les libations et chanté le péan, il entre, comme divertissement, un Syracusain, suivi d'une excellente joueuse de flûte, d'une danseuse merveilleuse par ses tours, d'un garçon fort joli, jouant de la cithare et dansant à ravir. L'homme qui faisait voir ces merveilles en tirait de l'argent. Quand la joueuse de flûte eut assez flûté, le

cithariste assez joué de la cithare, et que tous deux parurent avoir suffisamment amusé : « Par Jupiter ! dit Socrate, tu nous traites splendidement, Callias ! Ce n'est point assez d'avoir servi un repas magnifique ; tu nous donnes un spectacle et une musique des plus agréables. » Alors Callias : « Mais si l'on nous apportait encore des parfums, nous jouirions de leur senteur. — Pas du tout, reprit Socrate ; de même que tel vêtement convient à une femme, tel autre à un homme, ainsi tel parfum convient à un homme, tel autre à une femme ; et jamais homme ne se parfume pour un autre homme. Cependant les femmes, et surtout les jeunes épouses, comme celles de Critobule et de Nicératus, se plaisent aux parfums ; elles aiment à en exhaler l'odeur. Mais celle de l'huile des gymnases paraît aux hommes plus agréable qu'un parfum ne l'est aux femmes, au moment où ils la respirent, et plus désirable quand ils ne la respirent pas. Qu'un esclave et un homme libre se parfument, tous deux à l'instant même exhaleront une égale senteur ; mais l'odeur que répandent les exercices libéraux a besoin d'application et de temps pour acquérir cette suavité qui caractérise l'homme libre. » Alors Lycon : « Cela va bien aux jeunes gens ; mais nous qui ne fréquentons plus les gymnases, quelle odeur devons-nous exhaler ? — Par Jupiter ! celle de la vertu, dit Socrate. — Et où prend-on ce parfum ? — Ce n'est pas, ma foi, chez les parfumeurs. — Où donc enfin ? — Théognis nous l'apprend¹ :

L'honnête homme du bien te montre le sentier ;

Le méchant te corrompt et te perd tout entier. » ~~1023~~

Alors Lycon ; « Tu entends cela, mon fils ? — Sans doute, reprit Socrate, et il profite. Et comme il a eu le désir d'être vainqueur au pancrace, parce qu'il t'a pris pour modèle, c'est d'après ton avis que celui qui lui paraîtra le plus propre à lui enseigner la bonne voie, deviendra son guide². »

A ces mots, ils se mirent tous à parler ; et l'un disait : « Mais où trouver un maître de cette science ? » Un autre soutenait qu'elle ne s'enseigne point ; un troisième qu'il n'y a rien de si facile à apprendre. Alors Socrate : « Puisqu'il y a doute, renvoyons la question à un autre moment : achevons à présent de qui est commencé. Pour moi, je vois la danseuse qui attend et à laquelle on apporte des cerceaux. » Sur cela, la

1. Vers 36. — 2. Ce passage laisse à désirer pour la netteté : j'ai suivi les textes de Zeune et de Burnemann.

musicienne fait entendre sa flûte, et quelqu'un placé près de la danseuse lui donne des cerceaux jusqu'à douze. Elle les prend : aussitôt elle danse et les jette en l'air, en calculant à quelle hauteur elle doit les jeter pour les recevoir en cadence. Alors Socrate : « Il y a mille preuves, mes amis, et ce que fait cette enfant en est une nouvelle, que la nature de la femme n'est pas inférieure à celle de l'homme : il ne lui manque qu'un peu plus d'intelligence et de vigueur. Qu'ainsi ceux d'entre vous qui ont une femme lui apprennent résolument tout ce qu'ils veulent qu'elle sache et qu'elle mette en pratique. — Eh bien, dit Antisthène, comment se fait-il, Socrate, qu'avec cette opinion tu n'apprennes rien à Xanthippe, mais que tu t'accommodes de cette femme, la plus acariâtre des créatures passées et à venir ? — C'est que je vois, répondit Socrate, que ceux qui veulent devenir bons écuyers ne se procurent pas les chevaux les plus dociles, mais les plus fougueux, persuadés que, s'ils les domptent, ils viendront facilement à bout des autres chevaux. De même moi, qui veux apprendre à vivre en société avec les hommes, j'ai pris Xanthippe, convaincu que, si je la supportais, je m'accommoderais facilement de tous les caractères. »

Ce discours ne parut pas s'éloigner trop du but. On apporte ensuite un cerceau garni d'épées, la pointe en haut : la danseuse y entre par une culbute et en sort par une autre, de manière à faire craindre aux spectateurs qu'elle ne se blesse, mais elle achève ses tours avec assurance et sans accident. Alors Socrate s'adressant directement à Antisthène : « Pour cette fois, dit-il, les spectateurs ne nieront pas, je crois, qu'on ne puisse donner des leçons de courage, puisque cette danseuse, toute femme qu'elle est, passe si hardiment à travers les épées. — En vérité, répond Antisthène, est-ce que ce Syracusain ne ferait pas parfaitement de montrer cette danseuse au public, et de dire aux Athéniens que, pour de l'argent, il apprendra à tous les citoyens d'Athènes à marcher résolument contre les lances ? — Par Jupiter ! dit Philippe, que j'aurais, moi, de plaisir à voir l'orateur Pisandre¹ apprenant à courir tête baissée contre les lances, lui qui, à cette heure même, n'osant pas regarder une lance en face, refuse de marcher au combat ! »

1. Plusieurs auteurs, et entre autres Aristophane, Athénès et Élien, se moquent de la pusillanimité et de la voracité de ce Pisandre.

Sur ce point le jeune garçon se met à danser. Alors Socrate : « Voyez, dit-il, comme ce beau garçon paraît encore plus beau, quand il prend des attitudes, que quand il est en repos. — Tu as l'air, dit Charmide, de faire l'éloge d'un maître de danse. — Mais oui, répond Socrate; et j'ai même remarqué qu'en dansant nulle partie de son corps n'est demeurée inactive : cou, jambes et mains, tout était en mouvement; c'est ainsi que doit danser quiconque veut avoir le corps souple. Ma foi, Syracusain, ce serait volontiers que j'apprendrais de toi ces attitudes! » Alors celui-ci : « A quoi donc cela vous servirait-il? — Mais à danser, par Jupiter ! » A ce mot, tout le monde se met à rire. Et Socrate d'un air sérieux : « Vous riez de moi, dit-il : est-ce parce que je veux, grâce à l'exercice, me porter mieux, manger et dormir plus agréablement; ou bien est-ce parce que je désire m'exercer ainsi, de peur d'avoir, comme les coureurs du long stade, les jambes grasses et les épaules maigres, ou comme les lutteurs les jambes maigres et les épaules grasses, mais afin de donner à mon corps exercé tout entier de justes proportions? Riez-vous de ce que je n'aurai pas besoin de chercher un compagnon d'exercice, ni de me mettre, moi vieillard, tout nu en présence de la foule, mais de ce qu'il me suffira d'un appartement à sept lits, comme cette salle vient de suffire à ce garçon pour le faire suer, de ce que je m'exercerai l'hiver à l'abri, et à l'ombre, quand il fera trop chaud? Riez-vous enfin de ce qu'ayant un peu trop de ventre, je veux le rendre plus raisonnable? Ne savez-vous donc pas qu'un de ces matins, Charmide que voici m'a trouvé dansant? — Mais oui, par Jupiter! dit Charmide, et d'abord je fus abasourdi, et je craignis que tu ne fusses devenu fou; mais après avoir entendu des raisons pareilles à celles que tu viens de dire, en rentrant chez moi je me mis, non pas à danser, puisque je n'ai jamais appris, mais à faire de la pantomime, parce que je savais. — Par Jupiter! dit Philippe, je le crois; car tes jambes et tes épaules me paraissent être d'un poids tellement égal que, si tu donnais à peser aux agoranomes ton haut et ton bas, comme des pains à vendre, tu n'aurais pas d'amende à payer².

1. Cf. Lucien, *De la danse*, 25, t. I, p. 186 de notre traduction; Maxime de Tyr, *Dissert.*, VII et XXXIX.

2. Les agoranomes étaient des espèces d'édiles, chargés de la police des marchés.

— Eh bien, Socrate, dit Callias, avertis-moi quand tu voudras apprendre à danser; je me mettrai en face de toi, et nous étudierons ensemble. — Allons, dit Philippe, qu'on joue aussi de la flûte pour moi, je vais danser. »

Il se lève, en effet, et fait le tour de la salle, en imitant la danse du garçon et celle de la jeune fille. Et d'abord, comme on avait félicité ce jeune garçon de paraître embelli par ses attitudes, Philippe affecta dans ses vêtements un ridicule plus grand que nature. La jeune fille avait fait la roue en se renversant en arrière; Philippe, en se courbant en avant, prétendait l'imiter. Enfin, on avait loué ce garçon de ce que tous ses membres étaient en action pendant la danse; Philippe commande à la joueuse de flûte un rythme plus vif, et en même temps agite tout ensemble sa tête, ses bras et ses jambes, jusqu'à ce que, n'en pouvant plus, il se jette sur un lit en disant : « La preuve, mes amis, que ma danse même est un bon exercice, c'est que je meurs de soif : hé! garçon, emplis-moi la grande coupe. — Oui, dit Callias, et à nous aussi; tu nous as donné soif à nous faire rire. » Alors Socrate : « Buvons donc, amis, c'est aussi mon sentiment. Le vin, en arrosant nos esprits, endort les chagrins, comme la mandragore assoupit les hommes : quant à la joie, il l'éveille comme l'huile la flamme. Selon moi, le corps ¹ de l'homme éprouve ce qui arrive aux végétaux dans la terre. Si la divinité arrose trop les semences, elles ne peuvent lever ni se prêter au souffle de la brise; si elles ont juste de quoi boire, elles lèvent, se développent, fleurissent et arrivent à fruit. De même, si nous buvons trop d'un coup, bientôt notre corps et notre âme chancellent et nous perdons haleine, loin de pouvoir parler; mais si nos esclaves nous versent souvent dans de petites coupes, pour employer les paroles de Gorgias ², le vin ne nous inspire pas la violence de l'ivresse, et nous descendons par la persuasion aux douceurs de l'enjouement. » Tout le monde fut de cet avis. Philippe ajouta que les échansons devaient imiter les bons conducteurs de chars, en faisant courir habilement les coupes; ce qu'exécutèrent les échansons.

1. J'ai adopté la leçon de Weiske qui lit *σώματα*, au lieu de celle de Dindorf qui porte *συμπόσια*, banquet, ce dernier mot ne me paraissant pas correspondre aussi justement à l'autre membre de la comparaison.

2. Pour cette locution grecque voyez Ed. Foss, *De Gorgia Leontino commentatio*, p. 53. — Cf. Lucien, *Sur ceux qui sont aux gages des grands*, 27

CHAPITRE III.

Chacun des convives loue ce qu'il préfère.

En ce moment, le jeune garçon ayant accordé la cithare sur la flûte, se met à jouer de son instrument et à chanter. Tout le monde applaudit. Alors Charmide : « Pour moi, mes amis, dit-il, je crois, comme Socrate à propos du vin, que ce mélange de jeunes sujets et de sons endort les chagrins et éveille l'amour. » Socrate, de son côté, reprenant la parole : « Il me semble, mes amis, dit-il, que ces gens sont en état de nous divertir ; mais je suis sûr que nous pensons valoir mieux qu'eux. Ne serait-il pas honteux, nous trouvant réunis, de ne pas essayer de nous être utiles aussi bien qu'agréables ? — Eh bien, s'écrient plusieurs des convives, indique-nous quels discours nous devons aborder qui produisent cet effet. — Pour ma part, dit Socrate, je désirerais fort que Callias nous tint parole ; car il nous assurait que, si nous soupions ensemble, il nous donnerait un échantillon de son savoir. — Volontiers, pourvu que vous tous veniez mettre en commun ce que chacun sait de bon. — Il n'y a personne ici, répliqua Socrate, qui se refuse à dire ce qu'il croit le plus avantageux pour les autres. — Pour moi, reprit Callias, je vais vous faire part d'une connaissance que je prise fort : je me crois capable de rendre les hommes meilleurs. » Alors Antisthène : « Sera-ce en leur enseignant un art manuel ou la probité ? — Oui, si la probité fait partie de la justice. — Par Jupiter, dit Antisthène, c'est une vertu qui ne prête point à la controverse : quelquefois le courage et la prudence semblent nuisibles à nos amis et à l'État, mais la justice ne s'associe jamais à l'injustice ¹. — Lors donc, reprit Callias, que chacun de nous aura dit ce qu'il sait d'utile, moi aussi je me ferai un plaisir de vous révéler le secret de mon art et ce qu'il opère. Mais toi, Nicératus, dis-nous quelle est la science qui te rend fier. — Mon père, dit Nicératus, désirant que je devinsse honnête homme, m'a forcé à apprendre toutes les œuvres d'Homère, et je pourrais en ce moment vous réciter l'Illiade tout entière ainsi que l'Odyssée.

1. Il y a dans tout ce passage quelque obscurité, probablement une lacune dans le texte.

— Ignorest-tu donc, dit Antisthène, que tous les rhapsodes savent par cœur ces deux poèmes? — Comment l'ignorerais-je, quand je les entends presque tous les jours? — Connais-tu pourtant une engeance plus inepte que celle des rhapsodes? — Ma foi, je n'en vois guère, dit Nicératus. — Il est bien évident, dit Socrate, qu'ils ne comprennent pas le sens des vers¹; mais toi qui as donné beaucoup d'argent à Stésimbrote², à Anaximandre³ et à quelques autres⁴, pour en savoir les passages les plus estimés. Et toi, Critobule, continua-t-il, qu'est-ce qui te rend fier? — La beauté. — Comment, tu prétends donc avec ta beauté nous rendre meilleurs? — Oui, et si j'échoue, il est clair que je suis le dernier des hommes. — Et toi, Antisthène, de quoi es-tu fier? — De ma richesse, » dit-il. Hermogène lui ayant demandé s'il avait beaucoup d'argent, celui-ci jura qu'il n'avait pas une obole. « Mais tu as beaucoup de terres? — A peu près ce qu'il en faudrait à Autolycus pour se rouler dans la poussière⁵. — Écoutons aussi ce que tu vas dire, Charmide : et toi qu'est-ce qui te rend fier? — Moi, c'est ma pauvreté! — Par Jupiter, dit Socrate, voilà une chose aimable. Elle n'est nullement sujette à l'envie; elle ne soulève pas de disputes, on la conserve sans gardien, et en la négligeant on la fortifie. — Et toi Socrate, dit Callias, quel est l'état qui te rend fier? » Alors Socrate se faisant un visage plein de gravité : « Celui d'entremetteur⁶, » dit-il. Tout le monde éclatant de rire : « Vous riez, dit-il, mais moi je suis sûr que ce métier me vaudrait beaucoup d'argent, si je voulais m'en servir. — Pour toi, dit Lycon à Philippe, il est certain que tu te piques de faire rire. — A plus juste titre, je crois, que le comédien Callippide, qui se vante insolemment d'arracher des larmes à un grand nombre de spectateurs. — Et toi, Lycon,

1. Cf. *Mém.*, IV, II, et l'*Ion* de Platon.

2. Tout porte à croire qu'il s'agit ici de Stésimbrote de Thrace, dont il est question dans Plutarque, *Vies de Themistocle, de Cimon et de Périclès*, et sur lequel on peut consulter les *Historiens grecs* de Vossius, p. 43, édit. Westermann. — Cf. l'*Ion*, Platon, chap. II, p. 296 de l'édition spéciale de Stalbaum.

3. Sur Anaximandre, voyez également Vossius, *Hist. gr.*, p. 54 de la même édition.

4. Par exemple Métrodore de Lampsaque, Glaucôn ou Glaucus de Rhegium. Voy. les notes de Stalbaum sur le chapitre II de l'*Ion* de Platon.

5. Voy. Lucien, *Anacharsis*, particulièrement, 2, 8, t. II, p. 195 de notre traduction.

6. Le mot grec *μακροπαια*, employé par Socrate, a une signification dont le français n'ose pas rendre toute l'énergie.

dit Antisthène, de quoi donc es-tu fier? — Ne savez-vous pas tous, dit Lycon, que c'est de mon fils que voici? — Et ce fils, dit quelqu'un, il est évident qu'il est fier d'être vainqueur? » Alors Autolycus : « Non, par Jupiter, » dit-il en rougissant. Tout le monde, enchanté d'entendre sa voix, tourne les yeux vers lui, et quelqu'un lui demande : « Mais alors de quoi donc es-tu fier, Autolycus? — De mon père! » Et en même temps il se penche sur le lit. Alors Callias le regardant : « Ne sais-tu pas, Lycon, dit-il, que tu es le plus riche des hommes? — Par Jupiter, je l'ignore! — Quoi! tu ignores que tu ne voudrais pas changer ton fils contre les trésors du grand roi? — Me voilà pris en flagrant délit d'être, à ce qu'il paraît, le plus riche des hommes. — Et toi, Hermogène, dit Nicératus, de quoi donc es-tu fier? — D'avoir des amis vertueux et puissants, et qui, malgré cela, ne me négligent point. » A ce mot, tous le regardèrent, et bon nombre lui demandèrent s'il les leur désignerait. Il dit qu'il s'en ferait un vrai plaisir.

CHAPITRE IV.

Développement des raisons qui rendent chaque convive fier de tel ou tel talent : Critobule loue la justice; Nicératus, l'utilité d'Homère; Critobule, sa beauté; Charmide, sa pauvreté; Antisthène, ses richesses; Hermogène, ses amis; Philippe, sa profession de bouffon; le Syracusain, la sottise humaine qui le fait vivre de ses spectacles; Socrate, l'excellence et les avantages du métier d'entremetteur.

Après cela, Socrate prenant la parole : « Reste maintenant à démontrer, dit-il, suivant notre promesse, l'excellence de ce que chacun de nous a placé par-dessus tout le reste. — Écoutez-moi le premier, dit Callias. « Dans le moment même où je vous entends vous demander en quoi consiste la justice, moi, je rends les hommes plus justes. — Comment cela, excellent homme, dit Socrate? — En donnant de l'argent, ma foi! » A ce mot Antisthène se lève, et d'un ton tranchant : « Les hommes, selon toi, Callias, lui demande-t-il, ont-ils donc la justice dans le cœur ou dans la bourse? — Dans le cœur. — Et toi, en versant de l'argent dans la bourse, tu rends le cœur plus juste? — Certainement. — Comment cela? — Parce que, sachant qu'ils auront de quoi acheter le nécessaire, ils ne

veulent pas risquer de mal agir. — Te rendent-ils donc ce qu'ils reçoivent de toi? — En aucune façon. — Tout au moins as-tu des remerciements pour ton argent? — Non ma foi, pas de remerciements; quelques-uns même me haïssent encore plus qu'avant de recevoir. — Voilà qui est étonnant, dit Antisthène en regardant fixement Callias comme pour le confondre; tu peux rendre les hommes justes envers les autres, et non pas envers toi? — Qu'y a-t-il d'étonnant, dit Callias? Ne vois-tu pas nombre de charpentiers et d'architectes qui bâtissent des maisons pour je ne sais combien d'autres, et qui, hors d'état de le faire pour eux-mêmes, se logent à loyer? Souffre donc, beau sophiste, que je te batte à ton tour. — Par Jupiter, dit Socrate, il faut bien qu'il le souffre: puisqu'il y a, dit-on, des devins qui prédisent l'avenir aux autres, tandis qu'ils ne prévoient pas pour eux-mêmes ce qui doit arriver. » Ils brisèrent là-dessus.

Sur ce point Nicératus: « Écoutez, dit-il, de ma bouche le moyen de devenir meilleurs, si vous suivez mes leçons. Vous savez, sans doute, qu'Homère, ce sage accompli, a embrassé dans ses poèmes presque tout ce qui a trait à la vie humaine. Ainsi quiconque de vous voudra devenir économe, orateur, général, ressembler à Achille, à Ajax, à Nestor, à Ulysse, qu'il m'écoute; car je puis enseigner tout cela. — Sais-tu aussi l'art de régner, dit Antisthène? Tu n'ignores pas qu'Homère louait Agamemnon »

D'être à la fois bon prince et brave combattant.

— Mais oui, par Jupiter, continua Nicératus, je sais également qu'un conducteur de char doit se pencher en arrivant près de la borne »:

Sur ce char élégant penche-toi vers la gauche;
Que le coursier de droite, animé par ta voix,
S'élançe, entraînant tout et brides, et harnois.

Outre cela, je sais une autre chose, et vous pouvez à l'instant même en faire une preuve. Homère a dit quelque part »:

Rien n'assaisonne mieux la boisson que l'oignon.

Que quelqu'un vous apporte de l'oignon, et sur-le-champ

1. Tout ce passage, suivant la remarque de Weiske, a été mal traduit par les interprètes de Xénophon. Afin d'éviter le même reproche, nous avons suivi avec attention les indications du savant éditeur.

2. *Iliade*, III, 479.

3. *Iliade*, XXII, 336. Cf. Horace, *Od.*, I, liv. I, v. 4 et 5.

4. *Iliade*, XI, 630.

vous vous trouverez bien, vous boirez avec plus de plaisir.» Alors Charmide : « Mes amis, dit-il, Nicératus veut retourner chez lui sentant l'oignon, afin que sa femme croie que personne n'a songé à l'embrasser. — Par Jupiter, dit Socrate, j'aurais peur qu'on ne prit de nous une autre idée plaisante. Comme assaisonnement, il paraît que l'oignon ne rend pas moins agréable le manger que le boire. Si donc nous en mangions au dessert, on pourrait dire que nous avons mené joyeuse vie chez Callias. — Pas du tout, Socrate, dit Nicératus ; car quand on marche au combat, c'est une bonne chose de manger un peu d'oignon : c'est ainsi que parfois on fait manger de l'ail aux coqs avant de les faire battre ; mais peut-être ici songeons-nous moins à nous battre qu'à nous embrasser. » Le propos se termina là.

Alors Critobule : « A mon tour, dit-il, je vais vous expliquer pourquoi la beauté me rend fier. — Parle, lui dit-on. — Si je ne suis pas beau, comme je le pense, vous méritez de passer pour des imposteurs : car, sans que personne vous demande de serment, vous jurez toujours que je suis beau ; et moi je vous crois, parce que je vous regarde comme des gens beaux et bons. Si donc je suis réellement beau, et si je produis sur vous la même impression que quelqu'un de beau produit sur moi, je jure par tous les dieux que je ne préférerais pas le pouvoir du grand roi à la beauté. En effet, je contemple Clinias avec plus de plaisir que tout ce qu'il y a de beau parmi les hommes, et je souffrirais volontiers d'être aveugle pour tout autre objet que Clinias ; j'en veux à la nuit et au sommeil, parce que je ne le vois plus, et je sais un gré infini au jour et au soleil, parce qu'ils me font revoir Clinias. Il est juste aussi que, nous qui sommes beaux, nous éprouvions quelque fierté de ce qu'un homme vigoureux ne peut acquérir de biens qu'en travaillant, le brave qu'en affrontant les dangers, le sage qu'en parlant, tandis que le beau, sans rien faire, en vient à bout. Moi donc, qui sais pourtant quelle douce possession est la richesse, je trouverais plus doux de donner mon bien à Clinias que d'en recevoir autant d'un autre ; j'aimerais mieux être esclave que libre, si Clinias voulait être mon maître ; le travail, pour le servir, me serait plus doux que le repos, et j'aurais plus de plaisir à braver le danger pour lui qu'à vivre sans danger. Si donc toi, Callias, tu es fier de pouvoir rendre les autres plus justes, il est bien juste que je croie pouvoir, mieux que toi, conduire les hommes à toute espèce de vertu.

« En effet, la passion, que nous autres beaux nous inspirons aux cœurs aimants, les rend plus affranchis de l'amour des richesses, plus épris du travail et de la gloire acquise par les dangers, plus modestes et plus réservés, puisqu'ils rougissent de demander ce qui leur manque le plus. C'est être fou que ne pas choisir de beaux hommes pour généraux. Pour ma part, avec Clinias je passerais même à travers le feu, et vous tous avec moi, j'en répons. N'hésite donc plus à dire, Socrate, que ma beauté est utile aux hommes. En outre, il ne faut point la dédaigner, si elle se flétrit promptement, puisque, de même que l'enfant a sa beauté, l'adolescent, l'homme fait et le vieillard ont chacun la leur. Témoin les thalophores¹ de Minerve, qui sont choisis parmi les beaux vieillards, comme pour déclarer que la beauté est de tous les âges. Or, s'il est doux d'obtenir sans peine ce qu'on désire, je suis sûr qu'en ce moment même, sans dire un mot, je persuaderais plus vite à ce garçon et à cette fille de me donner un baiser, que tu ne le ferais, Socrate, avec toutes tes belles paroles. — Eh quoi, dit Socrate, tu te vantes comme si tu étais plus beau que moi. — Oui, par Jupiter, dit Critobule, ou bien alors je serais plus laid que tous les Silènes de nos drames satiriques. » Socrate, en effet, se trouvait ressembler à ces personnages². « Souviens-toi bien, dit Socrate, qu'il faut qu'on prononce sur notre beauté, lorsque

1. Vieillards qui portaient un rameau d'olivier dans les fêtes de Minerve.

2. « Alcibiades, on dialogue de Platon, intitulé *le Banquet*, louant son précepteur Socrates, sans controuuer prince des philosophes, entre autres parolles, le dict estre semblable es Silenes. Silenes estoyent iadiz petites boytes, telles que voyons de present es boutiques des apothecaires; painctes au desans de figures ioyeuses et friuoles, comme de barpyes, satyres, oysons bridez, lieures cornuz, canes hatees, boucqz vollans, cerfs lyonnières, et autres telles painctures contrefaites a plaisir, pour exciter le monde a rire : quel feut Silene, maistre du bon Bacchus; mais, on dedans, lon reseruoit les fines drogues, comme baulme, ambre gris, amomon, muscq, zizette, pierreries, et autres choses pretieuses. Tel disoyt estre Socrates : par ce que, le voyans au dehors, et lestimant par l'exteriore apparence, nen eussiez donné un coupeau doignon, tant laid il estoyt de ce s, et ridicule en son maintien; le nez poinctu, le regard dung taureau, le visaige dung fol, simple en meurs, rustieq en vestumens, pauvre de fortune, infortuné en femmes, inepte a tous offices de la république; tousiours riant, tousiours beuuant d'autant a ung chascun, tousiours se guabelant, tousiours dissimulant son diuin scauoir. Mais ourans ceste boyte, eussiez, en dedans, troué une celeste et impreciable drogue; entendement plus que humain, vertu merueilleuse, couraige inuincible, sobresse non pareille, contentement certain, assurance parfaite, despriement incroyable de tout ce pourquoy les humains tant veiglent, courent, traueillent, nauigent, et battailent. » RABELAIS, prologue de Gargantua.

chacun de nous aura parlé; et notre juge ne sera pas Alexandre, fils de Priam ¹, mais ceux-là mêmes auxquels tu crois une grande envie de te donner un baiser. — Et Clinias, Socrate, tu ne le prendrais pas pour juge? — Mais tu ne cesseras donc pas de nous parler de Clinias? — Mais, si je ne le nomme pas, penses-tu que je songe moins à lui? Tu ne sais pas que j'ai son image si nettement dessinée dans mon âme, que, si j'étais statuaire ou peintre, je la ferais aussi ressemblante que si j'avais le modèle même sous les yeux. Alors Socrate : « Eh! bien, puisque tu en as une image si ressemblante, pourquoi me donnes-tu tant de mal en m'entraînant où tu espères le voir? — C'est que, Socrate, sa vue peut me charmer, tandis que son image, sans me donner de jouissance, éveille en moi le désir. — Quant à moi, Socrate, dit à son tour Hermogène, je ne trouve pas bien de ta part de laisser là Critobule en proie à un si vif amour. — Mais crois-tu, reprit Socrate, qu'il en soit épris depuis qu'il me fréquente? — Depuis quand donc? — Ne vois-tu pas ce duvet naissant qui serpente près de ses oreilles, tandis que la barbe de Clinias frise déjà? — C'est dès le temps qu'il fréquentait avec lui les écoles que ce feu violent s'est allumé. Son père s'en apercevant me le confia, dans l'espoir que je pourrais le guérir; et certes il est déjà beaucoup mieux. Autrefois, semblable à ceux qui regardent les Gorgones ², il restait pétrifié en face de Clinias, et ne le quittait pas d'un instant; maintenant je ne le vois plus que lancer des œillades. Cependant, au nom du ciel, il m'a semblé, soit dit entre nous, mes amis, qu'il a donné un baiser à Clinias. Or, il n'y a rien qui attise plus vivement l'amour, puisque, sans le satisfaire, le baiser lui offre un doux espoir. Peut-être même que le baiser n'est pas encore proscrit, parce que c'est le seul acte où l'union des lèvres porte un nom qui rappelle l'union des âmes ³. C'est aussi pour cela qu'il faut s'abstenir de donner des baisers à ceux qui sont beaux, quand on vit chaste. » Alors Charmide : « Mais pourquoi donc, Socrate, nous faire un épouvantail de la beauté, à nous tes amis? Un jour pourtant, j'en atteste Apollon, que vous étiez tous deux chez un copiste à chercher un passage dans un livre, je t'ai vu approcher ta tête de la tête de Crito-

1. Autrement dit Paris, juge des trois déesses. Voy. Lucien, *Dialog. des dieux*, xx^e dialogue, t. 1, p. 87 de notre traduction.

2. Voy. Lucien, *Philopatris*, 8 et 9.

3. Phrase difficile et controversée. J'ai suivi le sens indiqué par Bach et adopté par Weiske.

bule et ton épaule nue de son épaule nue également. — Hélas ! dit Socrate, j'ai été mordu là comme par un animal terrible ; mon épaule s'est ressentie de cette douleur pendant plus de cinq jours, et j'ai éprouvé comme une démangeaison au cœur. Aussi maintenant, Critobule, je te le dis devant témoins, ne m'approche plus, avant que tu aies autant de poil au menton que de cheveux à la tête. »

C'est ainsi que l'on mêlait le plaisant au sérieux. Alors Callias : « A ton tour, Charmide, dit-il, de nous expliquer pourquoi tu es fier de ta pauvreté. — N'est-ce pas, répondit-il, une vérité reconnue qu'il vaut mieux vivre dans la sécurité que dans la crainte, être libre qu'esclave, recevoir des hommages qu'en rendre, avoir la confiance de sa patrie qu'être en butte à ses soupçons ? Or, dans cette ville-ci, quand j'étais riche, je craignais d'abord qu'un voleur n'enfonçât ma maison, n'enlevât mon argent et ne me fît à moi-même un mauvais parti ; je faisais ensuite ma cour aux sycophantes, me sentant plus en état de souffrir le mal que de le faire ; c'était d'ailleurs chaque jour quelque ordonnance pour payer une nouvelle taxe publique ; et jamais la liberté de voyager. A présent que je suis dépouillé de ce que j'avais hors des frontières, que je ne tire aucun revenu de mes immeubles, que tout mon mobilier est vendu, je dors paisiblement couché tout de mon long ; la république a confiance en moi, je ne suis plus menacé, mais c'est moi qui menace les autres ; en ma qualité d'homme libre, j'ai le droit de voyager ou de rester ici. Quand je parais, les riches se lèvent de leurs sièges ou me font place dans la rue ; aujourd'hui je ressemble à un tyran, lorsque jadis j'étais esclave : jadis je payais tribut à l'État ; aujourd'hui la république est devenue ma tributaire et me nourrit. Il y a plus : quand j'étais riche, on m'injurait à cause de mes relations avec Socrate ; maintenant que je suis devenu pauvre, personne n'en prend aucun souci. Quand je possédais de grands biens, tour à tour je m'en voyais enlever par l'État ou par la fortune ; à présent, je ne perds rien, puisque je n'ai rien, et j'ai toujours l'espoir de gagner quelque chose. — Ainsi, reprit Callias, tu ne désires plus être riche, et si tu vois un beau songe, tu sacrifies aux dieux Apotropes¹. — Ma foi, non ; mais j'attends bravement, si j'espère quelque bien.

1. C'est-à-dire *qui détournent le mal* ; surnom que les Grecs donnaient aux dieux auxquels ils attribuaient cette vertu. Voy. les mots *Averruncus* et *Robigus* dans le *Dict. mytholog.* de Jacobi.

— A ton tour maintenant, dit Socrate à Antisthène; dis-nous pourquoi toi, qui es si à court, tu es fier de ta richesse. — Parce que je crois, mes amis, que les hommes n'ont pas leur richesse ou leur pauvreté dans leurs maisons, mais dans leurs âmes. Je vois, en effet, un grand nombre de particuliers qui, avec une grande fortune, se croient si pauvres, qu'ils bravent tous les travaux, tous les dangers pour acquérir plus encore. Je sais des frères qui ont hérité par portions égales, dont l'un a le nécessaire et même le superflu, tandis que l'autre manque de tout. J'observe même qu'il y a certains tyrans si affamés de richesses qu'ils commettent des crimes dont rougiraient les plus nécessiteux. L'indigence, en effet, conseille à ceux-ci de dérober, à ceux-là de percer les murailles, à d'autres de vendre des hommes libres; mais il y a des tyrans qui ruinent des familles entières, égorgent des millions d'hommes, et souvent même asservissent des villes entières pour s'en approprier les trésors. Franchement, j'ai pitié de leur affreuse maladie. Ils ressemblent, selon moi, à un homme qui, ayant beaucoup et mangeant sans cesse, ne se rassasierait jamais. Pour ma part, ce que je possède est si considérable, que j'ai grand'peine à le trouver; cependant il me reste du superflu, même en mangeant jusqu'à ce que je n'aie plus faim, en buvant jusqu'à ce que je n'aie plus soif, en m'habillant enfin de manière à ne pas souffrir du froid plus que cet opulent Clinias. Quand je suis au logis, les murailles me semblent des tuniques chaudes; les planchers, des manteaux épais; et j'ai une si bonne couverture que je dors de manière que c'est toute une affaire de m'éveiller. Suis-je sollicité par quelque désir amoureux? Qui se présente me suffit. Celles à qui je m'adresse me comblent de caresses, parce qu'elles n'ont personne qui veuille aller avec elles. Toutes ces jouissances me ravissent au point qu'en les goûtant je ne les souhaite pas plus agréables; je les voudrais même moins vives, parce que j'en éprouve quelques-unes qui vont au delà de ce qu'il faut. Mais ce qu'il y a, selon moi, de plus précieux dans ma richesse, c'est que, si l'on m'enlevait ce que je possède à présent, je ne vois pas d'occupation, si misérable qu'on la suppose, qui ne pût me procurer une nourriture suffisante. Si j'ai résolu de me régaler, je n'achète point au marché des morceaux rares, ils coûtent trop cher; je consulte mon appétit: car je trouve bien plus délicieux ce que je mange après avoir attendu le besoin, que ce qu'il a fallu se procurer à grands frais; témoin ce vin de Thase qui se trouve à cette table, et

dont je bois sans soif¹. D'ailleurs, il est beaucoup plus juste de considérer plutôt la simplicité que la somptuosité des mets. Ceux qui, en effet, se contentent de ce qu'ils ont, ne convoitent pas le bien des autres. Il est encore à propos d'observer qu'une semblable richesse inspire l'indépendance. Socrate que voici, et qui m'a procuré cette fortune, ne calculait, ne pesait jamais avec moi, mais tout ce que je pouvais emporter, il me le donnait. Et moi, maintenant, loin d'être jaloux de mon opulence, je la montre à tous mes amis, et je partage avec qui veut les richesses de mon âme. Il est encore une possession bien douce, le loisir, que vous me voyez posséder tous, et qui me permet de voir ce qui mérite d'être vu ou d'entendre ce qui mérite d'être entendu, et enfin, ce que je prise par-dessus tout le reste, de passer à l'école de Socrate des journées entières. Or, Socrate n'admire pas avant tout ceux qui comptent des sommes d'or, mais ceux qui lui plaisent : c'est avec ceux-là qu'il passe sa vie. »

Ainsi parla Antisthène. Alors Callias : « Par Junon, dit-il, il y a bien des choses qui me font envie dans ta fortune, mais c'est surtout de ce que la république ne te commande point comme à un esclave, et que les hommes, quand tu ne prêtes pas, ne s'emportent point contre toi. — Par Jupiter, reprit Nicératus, ne lui porte point envie : je vais lui emprunter l'avantage de n'avoir besoin de rien. Instruit par Homère à compter

Sept trépieds veufs du feu, vingt cuvettes brillantes,

¶ Et puis dix talents d'or, et puis douze chevaux²;

toujours calculant et comptant, je ne cesse de soupirer après de plus grandes richesses, et peut-être quelques-uns me trouveront-ils trop intéressé. » A ce mot, tout le monde éclate de rire, pensant qu'il venait de dire la vérité.

Mais un autre continuant l'entretien : « C'est à toi, Hermogène, dit-il, de nous faire connaître quels sont tes amis, de nous prouver qu'ils sont puissants, et cependant qu'ils te ne négligent point, et l'on verra par là si tu as raison d'en être fier. — Les Grecs et les barbares, dit alors Hermogène, croient que les dieux voient tout, le présent et l'avenir; c'est un fait reconnu. Aussi toutes les villes et toutes les nations recourent-elles à la divination, pour interroger les dieux sur ce

1. Cf. Lucien, *les Amours*, 27. Thase était une île située près de la côte de Thrace dans la mer Egée.

2. Voy. *Iliade*, IX, 122; cf. *Iliade*, VIII, 290, et XIII, 13.

qu'elles doivent faire ou non. Nous croyons encore que les dieux ont le pouvoir de nous faire du bien ou du mal ; c'est un fait également notoire. Tous, en effet, les prient de détourner d'eux les maux et de leur envoyer les biens. Eh bien ! ces dieux qui voient tout, qui peuvent tout, sont tellement mes amis, s'intéressent tellement à moi, qu'ils ne me perdent de vue, ni jour, ni nuit, ni quand je voyage, ni quand j'entreprends quelque chose. Et comme ils savent d'avance l'issue de chaque événement, ils m'avertissent en m'envoyant pour messagers des voix, des songes, des augures, sur ce que je dois faire ou non ; et moi je leur obéis, et je ne m'en suis jamais repenti, tandis que ma désobéissance a parfois été punie. » Alors Socrate : « Il n'y a rien d'incroyable à cela ; mais j'apprendrais avec plaisir par quels hommages tu en fais tes amis. — Par Jupiter, reprit Hermogène, il m'en coûte peu. Je les loue sans sans aucuns frais ; je leur offre leurs propres dons ; j'en parle aussi bien que possible ; et, si je les prends à témoin, jamais je ne mens volontairement. — Sur ma foi, dit Socrate, si, en agissant ainsi, tu as les dieux pour amis, les dieux évidemment aiment la probité. »

Ainsi la conversation avait pris une tournure grave. Mais quand on en vint à Philippe, on lui demanda ce qu'il voyait dans sa bouffonnerie de propre à le rendre fier. « N'est-ce pas tout naturel, dit-il, quand je vois tout le monde, sachant que je suis bouffon, s'empresser, dès qu'il leur arrive une bonne fortune de m'inviter à en prendre ma part, puis, s'il leur arrive quelque malheur, fuir sans se retourner, de peur de rire malgré eux ? — Par Jupiter, dit Nicératus, tu as bien sujet d'en être fier. Pour moi, quand mes amis sont dans la prospérité, ils me tournent les talons ; dès qu'ils sont dans le malheur, ils me prouvent leur parenté par généalogie et ne me quittent pas d'un instant. — Soit ; et toi, Syracusain, dit Charmide, de quoi es-tu fier ? Sans doute d'avoir ce garçon ? — Par Jupiter, il s'en faut bien ; j'ai à son sujet des craintes sérieuses : je vois certaines gens qui complotent de le perdre. — Par Hercule, dit Socrate, en entendant ces mots, quel tort croient-ils donc que leur a fait ton garçon pour vouloir le tuer ? — Mais ils ne veulent pas le tuer, ils veulent lui persuader de coucher avec eux. — Et toi, à t'entendre, si cela arrivait, tu le croirais donc perdu ? — Oui, par Jupiter, et perdu sans ressource. — Mais toi, ne couches-tu pas avec lui ? — Oui, toutes les nuits, les nuits entières. — Par Junon, dit Socrate, le grand bonheur

d'être le seul dont la peau soit faite de sorte que tu ne tues pas ceux qui couchent avec toi ! Il n'est donc rien dont tu sois plus fier que de ta peau. — Mais non, ce n'est pas de cela que je tire le plus vanité. — Et de quoi donc ? — Des fous, ma foi ! ce sont eux qui me nourrissent en venant voir mes marionnettes¹. — C'est donc pour cela, Philippe, qu'hier je t'entendais prier les dieux de verser, partout où tu irais, abondance de fruits, mais disette de raison.

— Bien, dit Callias. Et toi, Socrate, que peux-tu dire pour justifier la fierté que te donne cette honteuse profession dont tu as parlé ? Alors Socrate : « Convenons d'abord des faits qui constituent le métier d'entremetteur. A tout ce que je vous demande n'hésitez point à répondre, afin que nous sachions sur quoi nous sommes d'accord. Y consentez-vous ? — Sans doute, » répondit-on ; et, ce « sans doute » une fois dit, tous le répétèrent jusqu'au bout de l'entretien. « Eh bien, dit Socrate l'emploi d'un bon entremetteur n'est-il pas, selon vous, de mettre celui ou celle pour qui il s'entremet, en état de plaire à ceux qu'il veut pourvoir ? — Sans doute. — Un bon moyen de plaire, n'est-ce pas d'avoir une bonne tenue de cheveux et de vêtements. — Sans doute. — Ne savons-nous pas qu'un homme, avec les mêmes yeux, peut avoir des regards tendres ou farouches ? — Sans doute. — Que la même voix peut être tour à tour modeste ou fière ? — Sans doute. — Et les discours, n'y en a-t-il pas qui provoquent la haine, et d'autres qui font naître l'amitié ? — Sans doute. — Un bon entremetteur enseignera donc ces divers moyens de plaire ? — Sans doute. — Mais lequel est le plus habile, de celui qui rend agréable à un seul ou de celui qui rend agréable à plusieurs ? » Ici, il y eut scission ; les uns répondirent : « Évidemment, celui qui rend agréable à plusieurs ; » et les autres : « Sans doute. » Alors Socrate : « Voilà qui est encore convenu ; mais si un homme mettait les gens en état de plaire à toute la ville, celui-là ne serait-il pas un entremetteur accompli ? — Certainement, par Jupiter ! dirent tous les convives. — Et si quelqu'un formait ainsi ceux qu'il instruit, n'aurait-il pas raison d'être fier de son métier, et ne mériterait-il pas un ample salaire ? » Tout le monde en tomba d'accord. « Eh bien, reprit Socrate, tel est, à mon avis, Antisthène. » Alors Antisthène : « Eh mais, Socrate, tu m'attribues ta profession ! — Oui, par Jupiter ! car je te vois

1. Cf. *Lucien*, t. II, p. 447, pour l'intelligence complète du mot grec.

très-fort dans celle qui est la suivante de la mienne. — Laquelle ? — Celle de courtier¹. » Antisthène, vivement froissé, répliqua : « Mais où m'as-tu donc vu, Socrate, rien faire de pareil ? — Je t'ai vu, reprit Socrate, servir de courtier à Callias que voici, auprès du sage Prodicus, voyant l'un épris de la philosophie et l'autre manquant d'argent ; je t'ai vu l'introduire chez Hippias d'Élée, de qui il a appris la mnémonique ; et depuis lors il est devenu bien plus amoureux, puisqu'il n'oublie jamais rien de ce qu'il a vu de beau. Dernièrement encore, tu louais en ma présence notre hôte d'Héraclée² ; tu m'as inspiré le désir de le connaître, tu me l'as présenté, et je t'en sais gré ; c'est un homme tout à fait beau et bon. Quant à Eschyle de Phliase³, l'éloge que tu m'en as fait et celui que tu lui as fait de moi ne nous ont-ils pas si étroitement unis, grâce à tes paroles, qu'épris d'un amour mutuel nous sommes toujours à la piste l'un de l'autre ? En te voyant cette puissance, je te juge un excellent courtier. Quiconque, en effet, a le talent de connaître les personnes qui se deviendront utiles, et leur fait désirer d'entrer en relation, celui-là me paraît capable de rendre des villes amies, de négocier d'importants mariages, et la possession d'un tel homme est chose précieuse pour des républiques, des amis, des alliés. Cependant, toi, comme si c'était une injure⁴ de dire que tu es bon courtier, tu t'es fâché. — Non, par Jupiter ! plus maintenant ; car si j'ai ce pouvoir, j'aurai l'âme toute bondée⁵ de richesses. » Ainsi fut achevé le cercle des questions que chacun devait traiter.

1. L'expression grecque a une énergie toute spéciale.

2. Le peintre Zeuxippe, et, selon d'autres, le fameux Zeuxis.

3. Il ne faut pas le confondre avec le célèbre tragique ; d'ailleurs il n'est guère connu que par ce passage.

4. C'est ainsi que je crois devoir traduire *κατὰ δούρατος*, d'après l'autorité de Zeune et malgré Weiske : les autres traducteurs et réviseurs de traductions m'ont paru n'avoir rien entendu à ce passage.

5. J'ai pris à dessein ce terme d'une familiarité presque triviale.

CHAPITRE V.

Discussion plaisante entre Critobule et Socrate.

Alors Callias : « Et toi, Critobule, dit-il, est-ce que tu ne disputeras pas à Socrate le prix de la beauté?— Oh! que non pas, dit Socrate : l'entremetteur a trop de crédit auprès des juges; il le voit bien.— Cependant, reprit Critobule, je ne refuse point : allons, si tu as de bonnes raisons, prouve que tu es plus beau que moi.— On n'a tout simplement qu'à approcher une lampe¹. Je vais néanmoins procéder à l'interrogatoire; réponds.— Et toi, interroge.— Crois-tu que la beauté existe dans l'homme seul ou dans d'autres objets encore?— Je crois, ma foi, qu'elle existe dans un cheval, dans un bœuf et dans beaucoup d'objets inanimés : ainsi l'on dit un beau bouclier, une belle épée, une belle lance.— Mais comment peut-il se faire que tant d'êtres si dissemblables soient également beaux?— S'ils sont bien adaptés par l'art ou par la nature à la destination que nous voulons leur donner dans l'usage, ils sont beaux, dit Critobule². Sais-tu pourquoi nous avons besoin d'yeux?— Évidemment, c'est pour voir.— Cela étant, il se peut faire que mes yeux

1. Passage controversé : nous avons suivi la donnée la plus naturelle.

2. Cf. *Mem.*, III, viii. Voici du reste un passage qui éclaire parfaitement cette théorie : « Les saints Pères eux-mêmes, lorsqu'ils parlent de la beauté humaine, nous la représentent avec les mêmes caractères que Socrate et Aristote : *Rien n'est beau que ce qui est bon*. Ce principe fondamental se retrouve à chaque instant dans leurs ouvrages. Lactance, à l'exemple d'Hippocrate et de Galien, a composé un de ses écrits les plus éloquents, pour en faire la démonstration sur chacune des parties du corps de l'homme : saint Ambroise, saint Grégoire de Nysse, Théodoret, et les autres Pères, dès qu'ils parlent du corps humain, ne négligent pas de le rappeler. La plupart d'entre eux nous reproduisent ces pensées riantes ou profondes des anciens philosophes : « Aucun corps n'est beau, s'il n'est conformé de la manière la plus convenable à sa destination. Qu'est-ce que le beau? Ce qui est en tout point désirable. Un des caractères de la beauté du corps est d'offrir des signes de la beauté de l'âme. Tu es belle, mon amie, tu es belle comme la vertu. » La beauté ne saurait exister sans la symétrie et l'ordre; elle est plus admirable dans un tout que dans ses parties. Le beau accompli consiste dans l'unité humaine; qui es-tu pour te flatter de te connaître? Dieu seul voit l'unité absolue; seul il est l'unité : faible créature, qu'il te suffise d'apprécier le *convenable*. Là est le beau pour toi, le seul beau dont puisse jouir la nature mortelle. » EMERIC DAVID, *Hist. de la peinture au moyen âge*, édit. Charpentier, p. 15 et 16.

soient plus beaux que les tiens. — Comment cela? — Parce que les tiens ne voient qu'en ligne droite, tandis que les miens voient de côté, étant à fleur de tête. — A ton compte alors, l'écrevisse est de tous les animaux celui qui a les plus beaux yeux. — Assurément, et de plus il a naturellement des yeux d'une force étonnante. — Soit ; mais en fait de nez, lequel est le plus beau, le tien ou le mien? — Je crois que c'est le mien, s'il est vrai que les dieux nous aient fait un nez pour sentir. Or, tes narines sont dirigées vers la terre, tandis que les miennes sont relevées, de manière à recevoir de toutes parts les odeurs. — Mais comment un nez camus serait-il plus beau qu'un nez droit? — Parce qu'au lieu de faire obstacle, il permet aux yeux de voir d'abord ce qu'ils veulent, tandis qu'un nez haut les sépare comme un mur. — Quant à la bouche, dit Critobule, je te cède la palme : si elle est faite pour mordre, tu peux mordre beaucoup mieux que moi ; et, avec tes lèvres épaisses, ne crois-tu pas que tes baisers soient plus doux que les miens? — J'aurais donc, d'après ce que tu dis, la bouche plus laide que celle d'un âne? Mais regardes-tu comme une faible preuve de ma beauté que les Naiades, qui sont des déesses, engendrent les Silènes, qui me ressemblent plus qu'à toi? — Je n'ai rien à répliquer : qu'on distribue les cailloux¹, afin que je sache bien vite mon châtiment ou mon amende. Seulement, qu'on aille au scrutin secret ; car je crains que tes richesses et celles d'Antisthène ne me fassent perdre. » Le garçon et la danseuse reçurent les votes secrets ; en même temps, Socrate fit apporter une lampe auprès de Critobule, afin que les juges ne fussent point surpris, et il dit que le vainqueur recevrait non des bandelettes, mais des baisers pour couronne. Bientôt les cailloux sont tirés de l'urne : ils étaient tous pour Critobule. « Bons dieux ! dit Socrate, ton argent, Critobule, ne ressemble pas à celui de Callias : le sien rend plus juste, et le tien, ce qui arrive d'ordinaire, est capable de corrompre et juges et tribunal. »

1. C'était avec des cailloux qu'on allait aux voix. Cf. Lucien : *la Double accusation*, passim.

CHAPITRE VI.

Discussion entre Hermogène, Socrate, Callias, le Syracusain, Antisthène et Philippe.

Au même moment, les uns pressent Critobule de se faire donner le baiser de la victoire; les autres, d'en demander la permission au Syracusain; les plaisanteries se croisent; Hermogène se tait; alors Socrate l'apostrophant: « Pourrais-tu nous dire, Hermogène, ce que c'est que *πρωίνα*¹? — Ce que c'est? répond Hermogène; je n'en sais rien, mais je puis te dire ce que je crois. — Dis-le. — Avoir le vin insupportable pour les convives, voilà ce que je crois être *πρωίνα*. — Or, sais-tu que, toi aussi, tu es insupportable par ton silence? — Est-ce donc lorsque vous parlez? — Non; mais quand nous cessons. — Ignorest-tu donc qu'il n'y a pas moyen d'intercaler, je ne dis pas un mot, mais un cheveu dans votre conversation? » Alors Socrate: « Callias, dit-il, n'y a-t-il pas moyen que vous veniez en aide à un battu? — J'arrive, dit Callias; dès que la flûte résonne, nous gardons tous le silence. — Voudriez-vous donc, reprend Hermogène, qu'à l'exemple du comédien Nicostrate, qui récitait ses tétramètres au son de la flûte, ce fût également au son de la flûte que je m'entretinsse avec vous? — Au nom des dieux, repart Socrate, fais-le, Hermogène. De même qu'un chant est plus doux avec la flûte, de même tes discours, soutenus par ces sons, auront plus de douceur, surtout si tu sais, comme cette joueuse de flûte, accompagner du geste tes paroles. » Alors Callias: « Eh bien, lorsque Antisthène aura quelqu'un à reprendre dans le banquet, de quel instrument à vent se servira-t-on? — Pour un homme à reprendre, dit Antisthène, je ne vois rien qui convienne mieux que le sifflet. »

Au milieu de cette conversation, le Syracusain s'aperçut que les convives négligeaient son spectacle et s'amusaient entre eux. Jaloux de Socrate: « N'est-ce pas toi, Socrate, lui dit-il, qu'on appelle le songe-creux? — Il serait plus juste, répond Socrate, de m'appeler le songe-peu². — Oui, si tu ne passais

1. *Ivresse, excès de vin, insulte faite dans le vin.*

2. J'ai tâché de donner une idée de l'antithèse railleuse que présentent en grec *πρωτίστης* et *ἀπρότιστος*.

pas pour un songeur en l'air¹. — Connais-tu rien qui soit plus en l'air que les dieux? — Non, par Jupiter! seulement on prétend que tu n'en as point souci; mais de choses d'une utilité si haute....² — Eh bien, voilà justement pourquoi je m'occupe des dieux; c'est d'en haut qu'ils sont utiles en pleuvant; c'est d'en haut qu'ils envoient la lumière. Si le jeu de mots est froid, la faute en est à toi qui me cherches chicane. — Laissons cela; mais dis-moi combien de sauts de puce il y a entre nous³; on dit que tu es fort sur cette géométrie. » Alors Antisthène : « Dis-moi, Philippe, tu es un habile homme pour les comparaisons : est-ce que cet homme ne te fait pas l'effet de ressembler à un insolent⁴? — Mais oui, ma foi, et je crois qu'il fait cet effet à bien d'autres. — Cependant, dit Socrate, ne le compare à personne, pour ne pas avoir l'air toi-même d'un insolent. — Mais si je le compare à tous les gens de bien et aux plus honnêtes, on me comparera moi-même à un flatteur plutôt qu'à un insolent, et on aura raison. — Et dès ce moment même tu as l'air d'un insolent, si tu dis que tout en lui est bien. — Veux-tu donc que je le compare aux gens de la pire espèce? — Pas aux gens de la pire espèce. — A personne? — A personne. — Mais, en me taisant, il me semble que je ne fais plus ce que je dois faire dans un banquet. — Tu le feras mieux en taisant ce qu'on ne doit pas dire. » Ainsi s'éteignit le feu qu'avait allumé *παροινία*.

CHAPITRE VII.

Socrate s'amuse à chanter et demande au Syracusain quelque divertissement.

Sur ce point, les uns demandent des comparaisons, les autres s'y opposent. Au milieu du tumulte, Socrate reprenant la parole : « Puisque nous voulons tous parler, dit-il, nous pourrions bien chanter tous ensemble? » Et en même temps il commença une chanson. Lorsqu'il l'eut achevée, on apporte à la

1. Cf. les *Nuées* d'Aristophane, v. 94, 418 et *passim*.

2. Il y a là un jeu de mots intraduisible : *ἀνωγα)εστάτων* peut signifier tout à la fois *choses très-utiles, inutiles et utiles en haut*.

3. Allusion au vers 445 des *Nuées* d'Aristophane.

4. Quelques interprètes croient qu'il y a ici des allusions à Aristophane.

danseuse une roue de potier, sur laquelle elle devait faire des tours merveilleux. « Syracusain, dit alors Socrate, j'ai bien peur de passer, comme tu dis, pour un vrai songe-creux : car je songe en ce moment par quel moyen ton garçon et cette fille pourraient se livrer à des exercices faciles et nous causer une joie vive à nous autres spectateurs; et je suis bien sûr que c'est aussi ce que tu désires. Je trouve donc que faire la culbute à travers un cercle d'épées est un tour dangereux, et qui ne convient pas à un banquet. C'est encore une chose étonnante de lire et d'écrire en tournant sur une roue; mais je ne vois pas quel plaisir peut donner un pareil spectacle. Il n'est pas plus agréable de voir de frais et jolis enfants se démener le corps à faire la roue que de les regarder tranquilles. D'ailleurs il n'est pas rare de voir du surprenant quand on en veut. Ainsi, nous avons là sous les yeux quelque chose de merveilleux : c'est cette lampe. Pourquoi sa flamme brillante répand-elle de la lumière, tandis que le cuivre¹, qui brille aussi, n'en donne point, et que les objets environnants s'y reflètent? Comment l'huile, un liquide, augmente-t-elle la flamme, tandis que l'eau, autre liquide, éteint le feu? Mais ce sont là des questions qui ne vont pas dans le vin. Si ces enfants prenaient des poses qui figurent les Grâces², les Heures ou les Nymphes, il me semble que l'exécution en serait plus facile et le banquet plus charmant. — Par ma foi, Socrate, dit le Syracusain, tu as raison et je vais vous faire voir un spectacle qui doit vous divertir. »

CHAPITRE VIII³.

Discussion sur l'amour.

Le Syracusain sort pour tout disposer, et Socrate, commençant un nouveau discours : « Amis, dit-il, puisque nous sommes en présence d'un dieu puissant, égal en âge aux dieux éternels, qui a les traits d'un enfant, dont l'immensité embrasse

1. Weiske croit qu'il s'agit là de quelque miroir d'airain ou de cuivre placé dans la salle du banquet.

2. Zeune engage à comparer ce passage avec Horace, ode iv du livre I, et Hésiode, *Théog.*, 909.

3. Il faut comparer ce chapitre avec le *Banquet* de Platon, chap. viii, et le dialogue de Lucien intitulé *les Amours*, t. I, p. 536 de notre traduction.

tout, et qui a l'âme d'un homme, en un mot de l'Amour, serait-il juste de ne pas nous en entretenir, vu que nous faisons tous partie d'un thiasé en l'honneur de ce dieu? Pour moi, je ne puis citer aucune époque de ma vie où j'aie vécu sans aimer : je sais que Charmide, ici présent, a eu de nombreux soupirants et qu'il a soupiré lui-même; que Critobule, encore aimé, est encore aimant. On m'a dit même que Nicératus est l'amant de sa femme qui le paye de retour. Quant à Hermogène, qui de nous ignore que l'honnêteté, sous quelque forme qu'elle se présente, le passionne et le consume? Ne voyez-vous pas ces sourcils austères, ce regard fixe, ces discours mesurés, cette voix douce, ces manières affables? Quoiqu'il ait pour amis les dieux vénérés, il ne nous dédaigne pas, nous autres hommes. N'y a-t-il donc que toi, Antisthène, qui n'aimes personne? — Par tous les dieux, reprit Antisthène, je t'aime de tout mon cœur. » Alors Socrate raillant et faisant le renchéri : « Ne me dérange pas en ce moment, dit-il; tu le vois, je m'occupe d'autre chose. — Ohé! l'entremetteur, reprit Antisthène, comme tu exerces bien ton métier! tantôt c'est ton démon qui t'empêche de converser avec moi; tantôt c'est parce que tu es à la piste d'une idée. — Au nom des dieux, Antisthène, dit Socrate, ne m'obsède pas; j'ai déjà supporté ton humeur et je la supporterai toujours en ami; mais dissimulons ton amour, puisqu'il n'en veut pas à mon âme, mais à ma beauté. Pour toi, Callias, tu aimes Autolycus; toute la ville le sait, et aussi, je pense, bon nombre d'étrangers. La cause en est que vos pères sont gens bien connus, et que tous deux n'êtes point sans renommée. Quant à moi, j'ai toujours admiré ton heureux naturel, Callias, mais à présent bien plus encore, puisque je te vois aimer un jeune homme qui, loin de languir dans les plaisirs et de s'oublier dans la mollesse, fait preuve aux yeux de tous, de vigueur, de patience, de courage et de sagesse. La recherche de semblables amours prouve l'excellent naturel de celui qui aime¹. N'y a-t-il qu'une seule Vénus ou bien deux, la Vénus Uranie et la Vénus Pandème²? Je l'ignore: car Jupiter, qui sans doute est seul, a lui-même tant de noms! Mais ont-elles leurs autels et leurs temples distincts? offre-t-on à la Vénus Pandème des sacrifices moins relevés, et à la Vénus Uranie

1. Il y a là quelque difficulté de texte. J'ai suivi Weiske et Dindorf.

2. Platon établit la même distinction dans son *Banquet*, VIII. Cf. Lucien, *Amours*, 42; *Déesse syrienne*, 32; *Pseudolog.*, 11; *Maître de rhétorique*, 26; *Dialog. des courtisanes*, XVII, 1.

des offrandes plus chastes? C'est ce que je n'ignore point. Et l'on peut croire que la Vénus Pandème inspire les amours du corps, tandis que la Vénus Uranie inspire l'union des âmes, l'amitié, les actes généreux. C'est de cet amour, Callias, que je te crois épris. Je le présume du moins, quand je songe à l'honnêteté de celui que tu aimes, quand je vois que tu n'as d'entretien avec lui qu'en présence de son père. On n'a rien, en effet, à cacher à un père, quand on est aimé par un homme beau et bon.

— Par Junon ! dit Hermogène, je t'admire, Socrate, à plus d'un titre, mais surtout de ce qu'en flattant Callias, tu lui apprends aussi ce qu'il doit être. — Oui, par Jupiter; mais, afin de lui plaire encore davantage, je veux prouver que l'amour de l'âme l'emporte de beaucoup sur l'amour du corps. Aucune liaison n'a de prix sans l'amitié; c'est une vérité connue de nous tous: ensuite l'affection qu'on éprouve pour le caractère de celui qu'on aime s'appelle une douce et volontaire contrainte; mais la plupart de ceux qui ne désirent que le corps blâment et détestent le moral de ceux qu'ils aiment. S'ils aiment tout ensemble le corps et l'âme, la fleur de la beauté se fane bientôt, et avec elle il faut que l'amitié se flétrisse; plus l'âme, au contraire, marche avec le temps vers la perfection, plus elle devient aimable. D'ailleurs aux jouissances de la beauté est attaché je ne sais quel dégoût: la satiété que produisent les mets, les mignons finissent aussi par la produire; mais l'amour de l'âme est insatiable, parce qu'il est pur. Et cependant qu'on ne lui suppose pas pour cela moins de charmes; c'est alors, au contraire, que s'accomplit la prière faite à la déesse de n'inspirer que des paroles et des actes dignes de son nom. En effet, qu'un être aimé soit l'objet de l'affection, de la tendresse d'une âme qui joint à des formes distinguées, à un caractère généreux, une supériorité marquée sur ses égaux et une grande bienveillance, cela n'a pas besoin d'être prouvé; mais comment la personne aimée doit payer un tel amant d'un juste retour, c'est ce que je vais démontrer. Et d'abord comment quelqu'un pourrait-il haïr celui qu'il sait le regarder comme beau et bon, qu'il voit plus occupé de la beauté de la personne aimée que de son propre plaisir, dont il est sûr que l'amitié ne s'amoindra ni par de légers torts, ni par la maladie? Comment deux per-

1. Sorte de serment familier à Socrate, ainsi que nous l'avons déjà remarqué.

sonnes qui s'aiment d'un mutuel amour ne seraient-elles pas heureuses de se contempler à loisir, de s'entretenir affectueusement, de se témoigner une confiance, une prévenance réciproques, de partager ou la joie d'un succès ou le chagrin d'un revers, d'éprouver un bonheur continuel à se voir tous deux en santé; et, si l'un devient malade, de s'intéresser plus à l'absent qu'au présent? Tout cela n'est-il pas délicieux? Oui, ce sont ces bons offices qui rendent l'amitié chère et qui en entretiennent le feu jusqu'à la vieillesse. Mais pourquoi un jeune garçon aimerait-il celui qui ne s'attache qu'au corps? Est-ce parce qu'il se réserve la satisfaction du désir et ne laisse à l'objet aimé que la honte? Est-ce parce que, pour faire ce qu'il souhaite de celui qu'il aime, il se plaît à éloigner de lui ses parents? Il y a plus : si, au lieu de la persuasion, il emploie la violence, il n'en est que plus haïssable : en effet, celui qui violente ne fait preuve que de perversité; quiconque persuade corrompt l'âme de celui qui se laisse convaincre. D'ailleurs, comment celui qui vend sa beauté pour de l'argent pourra-t-il plus aimer l'homme qui le paye qu'au marché le vendeur n'aime l'acheteur? Parce qu'il est jeune et le soupirant hors d'âge, parce qu'il est beau et l'autre laid, parce qu'il est aimant et que l'autre ne l'est pas, ce n'est pas un motif pour qu'il lui donne sa tendresse. Un garçon en commerce avec un homme ne partage pas, comme une femme, les joies de l'amour : c'est à jeun qu'il en voit l'ivresse¹. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on méprise de pareils amants.

« Qu'on réfléchisse encore, et l'on verra que la passion qui a pour objet les belles qualités n'a jamais eu de funestes effets, tandis qu'un commerce honteux a souvent produit des actes criminels. Maintenant, tout ce qu'a d'indigne d'un homme libre la liaison qui s'attache au corps plutôt qu'à l'âme, c'est ce que je vais faire voir. Si celui qui enseigne à bien-dire et à bien faire² mérite d'être honoré, comme Chiron et Phénix l'étaient par Achille, celui qui n'en veut qu'au corps est un mendiant qui vous obsède. Toujours quêtant, toujours demandant soit un baiser, soit quelque autre attouchement, il s'attache à vos pas. Que la hardiesse de mon langage ne vous surprenne point. Le sien m'inspire, et l'amour qui vit en moi m'excite à m'exprimer avec franchise contre un amour rival du mien. Oui, selon moi,

1. Cf. Lucien, *Amours*, 25, 26 et 27.

2. Allusion au v. 443 du chant IX de l'*Iliade*.

ne s'attacher qu'à la forme, c'est agir comme le fermier d'un champ : il ne prend aucun souci de l'améliorer, mais il cherche à en tirer, la saison venue, le plus de fruits possible. Celui, au contraire, qui se propose l'amitié, a plutôt quelque ressemblance avec le maître héréditaire d'un champ : de toute part il apporte ce qu'il peut pour embellir ce qu'il aime.

« En outre, tout mignon qui sait qu'en prêtant sa beauté il aura de l'ascendant sur un amant, doit commettre d'autres désordres; mais celui qui est persuadé que, s'il cesse d'être beau et bon, il perdra toute tendresse, dirigera plutôt ses sentiments vers la vertu. C'est d'ailleurs un très-grand bien pour celui qui aspire à l'amitié d'un jeune homme que d'être lui-même dans la nécessité de pratiquer la vertu. Car il lui serait impossible, en faisant le mal, de donner l'exemple du bien à son ami, et, en se montrant sans pudeur ni tempérance, de rendre celui qu'il aime pudique et tempérant.

« J'ai à cœur de te prouver, Callias, continua Socrate, même d'après la mythologie, que non-seulement les hommes, mais les dieux et les héros ont plus prisé l'union de l'âme que le commerce du corps. Toutes les mortelles dont Jupiter a aimé la beauté, après avoir eu leurs faveurs, il les a laissées mortelles; mais ceux dont il a aimé les âmes, il leur a donné l'immortalité. De ce nombre, dit-on, sont Hercule, les Dioscures et d'autres encore. Je prétends même que Ganymède a été transporté dans l'Olympe par Jupiter¹, moins à cause de son corps que de son âme. Son nom même en porte témoignage : il y a quelque part dans Homère² :

..... Il est ravi d'entendre.

Autrement dit : *il se plaît à entendre*; et ailleurs :

..... Et dans son cœur sont de prudents desseins³,

Ce qui veut dire qu'il a l'âme pleine de sages résolutions. C'est de la réunion de deux mots grecs signifiant *ravi* et *desseins* que se compose le nom de Ganymède⁴; et ce n'est pas parce qu'il a un corps charmant, mais un charmant esprit, qu'il est ho-

1. Voy. Lucien, *Dialog. des dieux*, IV, t. I, p. 66 de notre traduction.

2. *Iliade*, XX, 406.

3. *Iliade*, XVIII, 326.

4. Γανυμῆς et en composition γανυ, ravi, joyeux, et μῆδος, soin, application, résolution, dessein. Peut-être y a-t-il de plus un sens obscène sous ce dernier mot.

noré par les dieux. Autre part, Nicératus, Achille est représenté dans Homère vengeant glorieusement la mort de Patrocle, non comme d'un amant, mais comme d'un ami. Oreste et Pylade, Thésée et Pirithoüs, et tant d'autres demi-dieux illustres, ne sont pas célébrés pour avoir partagé le même lit, mais pour avoir associé leur tendresse dans de grandes et belles entreprises¹. Et maintenant encore ne trouvera-t-on pas tous les beaux exploits accomplis par des hommes prêts à tout souffrir, à tout braver pour la gloire, plutôt que par ceux qui ont accoutumé de préférer le plaisir à la renommée? Cependant, Pausanias, amant du prêtre Agathon², a dit pour la défense de ceux qui se vautrent dans la fange de ces plaisirs, qu'une armée d'amants et de mignons serait invincible parce que, selon lui, tous rougiraient de s'abandonner³. Propos étrange! Quoi! des hommes insensibles au blâme, accoutumés à ne plus rougir entre eux, craindraient de se déshonorer par une lâcheté? Il allègue comme témoignage les Thébains et les Éléens⁴, élevés dans ces principes. Quoiqu'ils couchent ensemble, cependant, d'après lui, les amants sont rangés ensemble dans le même corps de bataille. Mais ce n'est point là une assertion légitime, puisque ce qui est autorisé chez eux est chez nous opprobre. A mes yeux, des gens qui se rangent ainsi dans la même bataille ont l'air de craindre que les amants, séparés les uns des autres, ne fassent pas leur devoir d'hommes de cœur. Les Lacédémoniens, au contraire, persuadés qu'en s'attachant au corps, on ne pense plus à rien de beau et de bon, font de ceux qu'ils aiment des gens si braves que, même avec des étrangers, même séparés de leur amant et dans une autre ville, ils rougiraient d'abandonner leur compagnon d'armes⁵. C'est que leur divinité n'est point l'Impudeur, mais la Pudeur⁶. Il me semble

1. Voy sur l'amitié, outre les passages connus des auteurs classiques tels que Cicéron, Lucien dans son *Toxaris*, etc., un beau chapitre de Valère Maxime, liv. IV, chap. VII.

2. Poète comique et tragique, contemporain de Sophocle et d'Euripide. Il avait composé, entre autres, une pièce toute d'invention appelée *la Fleur*, dont Aristote fait l'éloge dans sa *Poétique*, IX.

3. Cf. Plutarque, *Pelopidas*, 19.

4. Voy. Élien, *Hist. diverses*, XIII, 5.

5. Voy. *Id.*, *Ibid.*, III, 12, et cf. Xénophon, *Gouvern. des Lacédém.*, II.

6. Il y avait réellement en Laconie et en Attique une statue de la Pudeur. Voy. Pausanias, *Lacon.*, XX, § 10. — Cf. le même auteur, *Attic.*, XVII, 4. Mais il paraît qu'il y avait également dans cette contrée une statue de l'Impudeur, élevée d'après les conseils du crétois Epiménide. L'allusion de Socrate est alors très-nette. — Cf. Cicéron, *De legibus*, II, 21.

que nous serons tous du même sentiment sur ce que je dis, si nous nous demandons auquel de ce genre d'amants nous confierions plus volontiers nos biens ou nos enfants, auquel nous rendrions de préférence un service. Pour ma part, je pense que celui même qui s'attache à la forme de l'objet aimé accorderait plutôt sa confiance à celui qui n'aime que l'âme.

« Quant à toi, Callias, il me semble que tu as des actions de grâces à rendre aux dieux qui t'ont mis au cœur ton amour pour Autolycus. Il est évidemment épris de la gloire, lui qui, pour s'entendre proclamer vainqueur au pancrace, a supporté tant de travaux, enduré tant de souffrances! S'il espère non-seulement illustrer et lui-même et son père, mais encore devenir capable par sa valeur de servir ses amis, d'agrandir sa patrie en élevant des trophées pris sur les ennemis, et d'obtenir par là ét gloire et renommée chez les Grecs et chez les Barbares, comment ne croirais-tu pas que celui dont il fera le compagnon le plus actif de ses travaux, sera entouré d'honneurs immenses? Si donc tu veux lui plaire, considère par quelles connaissances Thémistocle fut en état d'affranchir la Grèce; considère quel était le savant qui fit de Périclès le plus sûr conseiller de son pays; songe quelle fut jadis la philosophie de Solon, qui donna d'excellentes lois à notre république; recherche à quels exercices les Lacédémoniens doivent leur supériorité dans la guerre. Tous les jours d'ailleurs les plus distingués d'entre eux viennent te demander l'hospitalité. Aussi la république est-elle prête à se donner à toi si tu le veux, sache-le bien. Les plus grands avantages te secondent. Tu es eupatride, prêtre des déesses¹ qui se rattachent au nom d'Erechthée², l'un de ceux qui, avec Iacchus, ont combattu contre le Barbare³, et maintenant dans nos solennités tu parais plus auguste encore que tes ancêtres; tu as un air de grandeur que n'a aucun de tes concitoyens, et tu sembles propre à supporter tous les travaux. Si vous trouvez mon discours trop sérieux pour un banquet, n'en soyez point surpris. Les cœurs naturellement bons et pris d'une ardeur généreuse pour

1. Voy. *Helleniq.*, VI, III. Cette fonction était celle de *δαδούχος*, porte-flambeau.

2. Cérès et Proserpine dont le culte fut institué à Eleusis par Erechthée.

3. C'était une tradition grecque que, quand Thémistocle alla livrer contre le roi de Perse Xerxès le combat naval de Salannie, les dieux conduits par Iacchus, nom mystique de Bacchus, étaient venus au secours des Grecs. Voy. le *Dict. mytholog.* de Jacobi aux mots *Iacchus* et *Éleusiniens*.

la vertu trouvent en moi, comme dans leurs compatriotes, un amant passionné. »

Tandis que les autres convives faisaient des observations sur ce discours, Autolycus regardait Callias, et Callias lui jetait un regard furtif : « Ainsi donc, Socrate, tu vas si bien me servir d'entremetteur auprès de la république, que je vais être lancé dans la politique, que je plairai toujours au peuple? — Oui, par Jupiter! répondit Socrate, si l'on te voit réellement, et non pas en apparence, épris de la vertu. La fausse gloire est bientôt démasquée par l'expérience; mais la véritable valeur, à moins qu'un dieu ne lui soit contraire, acquiert par l'action même une gloire de plus en plus brillante. »

CHAPITRE IX.

Représentation du mariage d'Ariadne et de Bacchus¹.

La conversation finit là. Autolycus, comme c'était l'heure, sortit pour faire sa promenade. Lycon, son père, sortit avec lui, et se retournant : « Par Junon! Socrate, dit-il, tu m'as l'air d'un homme beau et bon! »

Sur ce point, on place une sorte de trône au milieu de la salle; vient ensuite le Syracusain : « Citoyens, dit-il, voici Ariadne qui entre dans la chambre nuptiale destinée à elle et à Bacchus. Bientôt va paraître Bacchus, qui a un peu bu chez les dieux; il va s'approcher d'elle, et tous les deux se mettront à folâtrer. » Après ce prologue, Ariadne entre parée comme une jeune épouse et s'assied sur le trône; ensuite, à l'entrée de Bacchus, la flûte se met à jouer un air bachique. Ce fut alors qu'on admira le maître de danse. A peine Ariadne a-t-elle entendu cet air qu'elle fait des gestes qui font comprendre à tous la joie qu'elle en éprouve, et, quoiqu'elle n'aille point à sa rencontre, quoiqu'elle ne se lève point, on voit qu'elle a peine à se contenir. Aussitôt que Bacchus l'aperçoit, il se met à danser de l'air le plus passionné, s'assied sur ses genoux, l'embrasse et lui donne des baisers. Ariadne prend un air pudique, et ce-

1. Cf. Lucien, *De la danse*, 13, et voy. l'*Excursus* de Böttiger sur cette danse mimique, dans l'édition du *Banquet de Xénophon* d'Aug. Bornemann, p. 223 et suivantes.

pendant elle le serre aussi dans ses bras avec tendresse. A cette vue, les convives d'applaudir, de se récrier à plusieurs reprises. Mais quand Bacchus se lève et avec lui Ariadne, c'est alors qu'il faut contempler leurs poses amoureuses et passionnées. En voyant Bacchus si beau, Ariadne si jolie, ne plus s'en tenir au badinage, mais unir réellement leurs lèvres, tous les spectateurs sont transportés. Ils entendent Bacchus demander à Ariadne si elle l'aime, ils entendent Ariadne jurer qu'elle n'aime que lui, de sorte qu'ils sont prêts à jurer comme elle que ce jeune garçon et cette jeune fille sont de vrais amants. Ils ne ressemblaient plus, en effet, à des acteurs dressés à une pantomime, mais à des amoureux impatientes de satisfaire un désir qui les pressait depuis longtemps. Lorsqu'enfin les convives les virent se tenir enlacés et marcher vers la couche nuptiale, ceux qui n'étaient point mariés firent le serment de se marier, et ceux qui l'étaient montèrent à cheval et volèrent vers leurs épouses, afin d'être heureux à leur tour. Socrate et quelques autres qui étaient restés avec lui s'en allèrent à la promenade rejoindre Lycon, son fils et Callias. Ainsi se termina le banquet.



HIÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Comment les tyrans sont moins heureux que les particuliers.

Simonide le poète¹, vint un jour auprès d'Hiéron le tyran²; et tous deux étant de loisir : « Voudrais-tu bien, Hiéron, dit Simonide, me parler de choses que tu sais mieux que moi? — Et quelles sont donc, dit Hiéron, les choses que je pourrais savoir mieux que toi, qui es un homme si célèbre? — Je sais que tu as été un simple particulier³ et que tu es maintenant un tyran. Il est vraisemblable qu'ayant fait l'épreuve de ces deux conditions, tu sais mieux que moi en quoi la vie du tyran diffère de celle des particuliers, relativement aux joies et aux chagrins de ce monde. — Comment donc? dit Hiéron; n'est-ce pas plutôt à toi, qui es en ce moment même un homme privé, de me tracer le tableau de la vie privée? Je serais, par là, beaucoup mieux en état, je crois, de te montrer la différence

1. Il y a eu plusieurs poètes du nom de Simonide. Celui que Xénophon introduit dans ce dialogue est Simonide d'Iulis, dans l'île de Céos, et qui fleurit dans le vi^e siècle avant l'ère chrétienne. Voy. pour plus amples détails, Alex. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 165 de la 1^{re} édition.

2. Ce n'est pas d'Hiéron, fils d'Hiéroclès, et l'ami des Romains, qu'il s'agit ici, mais d'un Hiéron qui vécut près de deux cents ans auparavant, et qui était frère de Gélon. La tyrannie de Gélon avait été si douce et si modérée, que les Syracusains lui donnèrent pour successeurs ses deux frères Hiéron et Thrasybule. Mais Hiéron ne ressemblait point à Gélon. Diodore de Sicile (XI, 48), le représente comme un homme passionné pour l'argent, et d'une humeur violente. Cela n'empêche pas cependant que Pindare ne l'ait exalté dans la 1^{re} Olympique et dans la 1^{re} Pythique. Il est vrai qu'Élien (*Hist. div.*, IX, 1), lui attribue une âme forte, libérale, fidèle en amitié, et pleine de bienveillance fraternelle. Lequel croire de ces deux témoignages? Il me semble que Xénophon a pris une sorte d'intermédiaire entre ces deux traditions. Son Hiéron est bon de sa nature, mais violent et cupide par intérêt et par nécessité. N'est-ce point là justement le côté instructif et moral de son livre? C'est mon avis.

3. Sous le règne de Gélon.

de l'une et de l'autre. — J'ai observé, Hiéron, dit Simonide, que les particuliers ont le sentiment agréable ou désagréable des couleurs par les yeux; des sons, par les oreilles; des odeurs, par le nez; du boire et du manger, par la bouche; de l'amour, par où chacun sait. Quant au froid et au chaud, à la dureté et à la mollesse, à la légèreté et à la pesanteur, tout notre corps, à mon avis, est en état d'en juger les bonnes ou les mauvaises impressions. Les biens et les maux, ce me semble, ont tantôt pour effet de réjouir ou d'affliger l'âme seule, tantôt l'âme et le corps tout à la fois. Il me paraît encore que le sommeil nous cause une sensation agréable; mais comment, où, quand, je déclare n'en rien savoir. Et de fait, il n'est pas surprenant qu'éveillés nous ayons des sensations plus distinctes que dans le sommeil. » A cela Hiéron répondit : « Pour ma part, Simonide, je ne saurais dire qu'un tyran éprouve quelque autre sensation en dehors de celles dont tu as parlé; je ne sais donc pas jusqu'ici en quoi la vie d'un tyran diffère de celle d'un particulier. — Elle en diffère probablement, reprit Simonide, en ce que les tyrans, par chacun de ces organes, perçoivent beaucoup plus de plaisir et moins de douleur. — Mais il n'en va point de la sorte, Simonide, repartit Hiéron : sache bien, au contraire, que les tyrans ont beaucoup moins de plaisirs que les particuliers qui vivent dans une condition modeste, et qu'ils ont des douleurs beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus grandes. — Ce que tu dis est incroyable, reprit Simonide; s'il en est ainsi, pourquoi tant de gens aspirent-ils à la tyrannie, et cela quand ils ont le bruit d'être des gens capables ? Comment tout le monde porte-t-il envie aux tyrans ? — Parce que tout le monde, ma foi, envisage la double condition, sans en avoir fait l'expérience. Pour moi, je vais essayer de te convaincre que je dis la vérité; et je commencerai par la vue; car c'est par là, si j'ai bonne mémoire, que tu as commencé toi-même. Et d'abord, en réfléchissant sur les objets qui frappent les yeux, je trouve que les tyrans sont les plus mal partagés. Chaque pays a ses raretés qui méritent d'être vues. Tandis que les particuliers se rendent soit à telles villes qu'il leur plaît pour jouir des spectacles, soit aux assemblées générales pour y voir ce que les hommes jugent le plus digne de leur curiosité, les tyrans n'ont qu'une bien faible part de ces divertissements. En effet, il n'est pas sûr pour eux d'aller où ils ne seraient pas plus forts que les assistants, et leurs affaires ne sont jamais assez bien établies chez eux, pour qu'ils

puissent les confier à d'autres et s'absenter. Ils auraient à craindre d'être privés de ce pouvoir et mis hors d'état de se venger de ceux qui les en auraient dépouillés. Tu me diras peut-être que ces sortes de plaisirs vont les trouver dans l'intérieur de leurs palais. Oui, Simonide, mais quelques-uns seulement de ces nombreux spectacles; et ces plaisirs, tels quels, on les vend si cher aux tyrans, que ceux qui leur font voir la moindre des choses ont la prétention de recevoir d'eux en les quittant beaucoup plus en quelques instants que de tous les autres hommes dans le reste de leur vie. — Eh bien, reprit Simonide, si vous êtes mal partagés pour la vue, vous avez l'avantage du côté de l'ouïe, puisque la musique la plus douce, la louange, ne vous fait jamais défaut. Tous ceux qui vous entourent louent tout ce que vous dites, tout ce que vous faites : au contraire, ce qui s'entend avec peine, les censures, vous n'en entendez jamais; il n'est personne, en effet, qui voulût blâmer un tyran en sa présence. — Mais, crois-tu donc, dit Hiéron, que cette absence de critique soit agréable, quand on est convaincu que le silence couvre de sinistres pensées contre le tyran? Et quel charme y a-t-il dans la louange, quand on soupçonne les louangeurs de n'agir que par flatterie? — Par Jupiter, je conviens avec toi, Hiéron, dit Simonide, que les louanges les plus agréables sont celles des hommes libres; mais, vois-tu, jamais tu ne convaincras personne que vous ne trouviez plus de jouissances que les autres dans les plaisirs de la table. — Je sais bien, Simonide, que beaucoup de gens se figurent que nous prenons plus de plaisir à manger et à boire que les particuliers. Ils croient qu'ils trouveraient plus délicieux les mets qu'on nous prépare que ceux qu'on leur sert, parce que ce qui est extraordinaire fait naître le plaisir; et voilà pourquoi tout le monde attend avec joie les jours de fête, excepté les tyrans.

« En effet, comme leurs tables sont toujours bien servies, les fêtes n'y ajoutent absolument rien; ainsi, et tout d'abord, pour cette douceur de l'attente, ils sont au-dessous des particuliers, mais ensuite il est une chose que tu sais toi-même par expérience : c'est que plus il y a de mets au delà de ce qu'il faut, plus la satiété est prompte à vous gagner; de la sorte, à ne considérer que la durée de la jouissance, celui qui a une table chargée est au-dessous de celui qui vit avec satiété. — Mais, par Jupiter, reprit Simonide, tant que le cœur en dit, on aime bien mieux se nourrir de mets somptueux que d'aliments tout simples. — Oui, mais ne crois-tu pas, Simonide, que quand on est

vivement charmé d'un objet, on éprouve pour ce même objet l'attachement le plus vif? — Assurément. — Vois-tu que les tyrans s'approchent avec plus de plaisir que les particuliers des mets qu'on leur a préparés? — Non, par Jupiter; non, pas du tout; ils ont même plus de dégoût, à le prendre en général. — As-tu observé, poursuit Hiéron, ces nombreux assaisonnements qu'on sert aux tyrans, sauces piquantes, relevées et autres analogues? — Oui vraiment, dit Simonide; et je les crois même fort contraires à la constitution de l'homme. — Et pourquoi, je te le demande, dit Hiéron, ces sortes d'appâts, si ce n'est le stimulant raffiné d'une âme affaiblie et blasée? Pour ma part, je sais bien, et toi aussi probablement, que ceux qui mangent avec appétit n'ont aucun besoin de ces artifices. — Quant aux essences précieuses dont vous vous parfumez, reprit Simonide, je crois que ceux qui vous approchent en jouissent plus que vous-même, de même que celui qui mange des viandes d'un fumet désagréable n'en est pas incommodé, mais bien ceux qui l'approchent. — C'est tout à fait ainsi, dit Hiéron, que celui qui a des mets de toute espèce ne touche à rien avec appétit, tandis que celui qui ne mange que rarement d'un mets, en fait une chère délicieuse, quand on le lui sert. » Alors Simonide: « Les jouissances amoureuses, dit-il, me font bien l'effet d'être la seule cause pour laquelle vous aspirez à la tyrannie; car, sur ce point, vous avez le choix de ce qu'il y a de plus beau. — Eh bien! dit Hiéron, pour ce que tu dis, sache bien que nous sommes encore au-dessous des particuliers. Et, d'abord ce n'est qu'avec des femmes supérieures à nous par la richesse et par la puissance que nous pouvons contracter un mariage qui paraisse fort beau, et qui promette à l'époux de l'honneur et du plaisir; le mariage entre égaux ne vient qu'en seconde ligne: quant à celui qui descend à une condition inférieure, il est réputé déshonorant et désavantageux. Or, un tyran, à moins d'épouser une étrangère, doit forcément se marier au-dessous de lui, et, dès lors, c'est une condition qui n'a rien d'aimable. Les soins d'une femme fière de sa haute fortune ont, certes, un grand charme, mais les respects d'un esclave n'ont rien de séduisant; et, cependant, quand ils font défaut, c'est une source de dépits violents et de chagrins. Dans les amours masculines, le tyran a aussi beaucoup moins de jouissances que dans les plaisirs qu'on goûte avec les femmes. Ce qui ravit dans ces plaisirs, c'est l'amour partagé, il n'est personne qui l'ignore; mais l'amour ne se plaît guère à loger au cœur d'un tyran: l'amour

n'aime point les plaisirs tout prêts, il les veut en espérance; et comme on ne prendrait aucun plaisir à boire, si l'on n'avait soif, de même qui ne connaît pas l'amour, ne connaît pas la douceur des transports amoureux. » Ainsi parla Hiéron.

Simonide souriant : « Qui es-tu donc, Hiéron ? répliqua-t-il. Tu prétends qu'un tyran est insensible à l'amour masculin : et d'où vient donc que tu aimes Dailoque ¹, surnommé le très-beau ? — Ah ! Simonide, j'en atteste Jupiter, ce que je désire le plus de lui, ce n'est pas d'avoir ce qu'il m'est si facile d'obtenir, mais ce qu'un tyran peut à peine se procurer. J'aime Dailoque sans doute pour certaines faveurs que la nature contraint l'homme à exiger de ceux qui sont beaux ; mais ce que je souhaite obtenir de lui, je désirerais vivement qu'il me l'accordât d'amitié et de lui-même : car de le lui ravir de force je ne m'en sens pas plus le désir que de me faire mal à moi-même. Prendre quelque chose à un ennemi qui résiste est, à mon gré, le plus grand des plaisirs ; mais les faveurs volontaires de celui qu'on aime sont les plus délicieuses. De l'objet aimé les regards sont doux, douces les questions, douces les réponses, douces et ravissantes les querelles et les brouilles. Mais jouir par force de ce qu'on aime, c'est de la piraterie, selon moi, et non plus de l'amour. Et même le pirate trouve encore quelque plaisir dans le gain, dans l'affliction de son ennemi ; mais se plaire au tourment de qui l'on aime, l'aimer pour se faire haïr, s'attacher à qui l'on est à charge, quelle cruauté, quelle pitié ! Avec un particulier, toute faveur de l'objet aimé est un gage d'affection accordé à celui qui aime, parce qu'on sait qu'elle est donnée sans contrainte, au lieu qu'un tyran n'est jamais en droit de se croire aimé. Nous savons, en effet, que ceux qui cèdent par crainte, prennent autant qu'ils le peuvent les dehors trompeurs du véritable amour ; et par suite, jamais personne ne tend plus de pièges aux tyrans que ceux qui feignent le plus de les aimer avec tendresse. »

¹. Nom d'un jeune garçon.

CHAPITRE II.

La tyrannie est une brillante misère¹

A ces mots, Simonide reprit : « Mais c'est peu de chose, selon moi, que ce que tu dis là. Je vois, pour ma part, des gens fort considérés, qui savent d'eux-mêmes se retrancher sur le boire, le manger, la bonne, chère et s'abstenir même des plaisirs amoureux. Mais voici en quoi vous l'emportez de beaucoup sur les particuliers ; vous formez de grands projets et vous les exécutez vite, vous avez tout en abondance, vous vous procurez les meilleurs chevaux, les plus belles armes, les plus riches parures pour vos femmes, les palais les plus magnifiques, ornés des meubles les plus précieux ; vous avez des serviteurs distingués par leur nombre et leur intelligence ; enfin, vous êtes plus que personne en état de faire du mal à vos ennemis et du bien à vos amis. — Oui, reprit Hiéron ; que le gros des hommes, Simonide, se laisse tromper par les dehors de la tyrannie, je ne m'en étonne pas ; car c'est surtout par les yeux que la foule me paraît juger du bonheur et de la misère des autres. Or, la tyrannie étale à tous les regards des biens qui semblent d'un grand prix, elle en fait montre et parade ; tandis que les tyrans enferment leurs peines au fond de leur âme, où réside, en effet, le bonheur ou le malheur des hommes. Que ce soit donc là, comme je l'ai dit, un mystère pour la foule, je n'en suis pas surpris. Mais que vous l'ignoriez, vous qui semblez voir plus clairement les objets par les yeux de l'esprit que par ceux du corps, c'est ce qui me paraît extraordinaire. Pour moi, l'expérience m'a prouvé, Simonide, et je te le dis, que les tyrans ont la moindre portion des plus grands biens et la plus large part des plus grands maux. Par exemple, si la paix est un grand bien pour les hommes, les tyrans en jouissent peu ; et si la guerre est un grand mal, c'est sur eux qu'elle pèse. Les particuliers, à moins que leur pays tout entier ne soit en guerre,

1. On peut comparer avec ce chapitre et avec les suivants quelques traités ou dialogues, dans lesquels Lucien n'a pas ménagé la tyrannie et les tyrans, notamment *la Traversée*, *le Tyrannicide*, *le Songe ou le Coq*, *le Navire* ou *les Souhais*. — Cf. pour la défense de la tyrannie, *le second Phalaris* du même auteur.

peuvent aller où il leur plaît, sans craindre d'être tués; les tyrans sont partout en pays ennemi : aussi jugent-ils nécessaire d'aller armés eux-mêmes et entourés d'une escorte en armes. Ensuite, quand les particuliers sont en guerre, ils ne sont pas plus tôt de retour chez eux qu'ils se regardent comme en sûreté; les tyrans, au contraire, revenus dans leur cité savent que c'est là qu'ils ont le plus d'ennemis. Une ville est-elle assiégée par une armée supérieure en force, les citoyens inférieurs en nombre se croient en danger quand ils sont hors des murs; mais, une fois rentrés dans leurs fortifications, ils se regardent tous comme en sûreté; le tyran, loin de trouver un abri en rentrant dans son palais, croit que c'est là surtout qu'il a besoin de gardes.

« Les particuliers, grâce aux trêves et à la paix, voient cesser la guerre; pour les tyrans, il n'est point de paix avec ceux qui sont soumis à leur tyrannie, point de trêves auxquelles le tyran puisse se fier. Il y a des guerres faites par les villes et par les tyrans aux peuples qu'ils ont assujettis; mais tout ce qu'il y a de fâcheux dans ces sortes de guerres pour les villes, le tyran l'éprouve aussi. Les uns et les autres sont forcés d'être en armes, de veiller, de braver les dangers; et, s'ils essuient un échec, leur consternation est la même. Ainsi, jusque-là, dans la guerre, même condition de part et d'autre. Mais les avantages dont peut jouir une ville opposée à une autre, les tyrans ne les connaissent pas. Qu'une ville triomphe de ses ennemis, il est difficile d'exprimer le plaisir qu'on éprouve à les mettre en fuite, le plaisir de les poursuivre, le plaisir de les tailler en pièces, la fierté joyeuse d'un tel exploit, la gloire brillante qui le couronne, le bonheur que cause la pensée d'avoir augmenté sa patrie! Chacun se figure avoir donné un bon avis, tué le plus grand nombre d'adversaires; et il est difficile d'en rencontrer qui ne surfassent point leurs exploits, disant qu'ils en ont massacré plus qu'il n'y en a réellement de morts : tant leur paraît belle une grande victoire!

« Mais le tyran, quand le soupçon lui fait découvrir qu'en effet on conspire contre lui, et qu'il met à mort les coupables, il sait très-bien qu'il n'augmente point sa ville; il sait qu'il diminue le nombre de ses sujets; il ne peut donc être fier, il ne peut être glorieux de son exploit : au contraire, il l'atténue le plus possible, et il se justifie, dans le temps même qu'il agit, d'avoir rien fait d'injuste. Ainsi, lui-même ne voit rien de beau dans ce qu'il a fait, et, quand sont morts ceux qu'il

redoutait, loin d'être plus tranquille, il devient plus défiant qu'auparavant. Une guerre continuelle, telle est la vie d'un tyran, comme j'en suis moi-même une preuve. »

CHAPITRE III.

Avantages de l'amitié; perpétuelle défiance de la tyrannie.

« Parlons de l'amitié, et voyons celle que les tyrans ont en partage. Mais, d'abord, l'amitié est-elle un grand bien pour les hommes ? C'est ce qu'il faut examiner. Dès qu'un homme est aimé, ceux qui l'aiment sont charmés de sa présence, charmés de lui faire du bien : absent, ils le regrettent ; de retour, ils le reçoivent avec joie ; ils se réjouissent de son bonheur, ils lui viennent tous en aide, s'ils le voient éprouver quelque malheur.

« Les villes elles-mêmes n'ignorent pas que, de tous les biens, l'amitié est le plus grand, le plus doux pour l'homme. Aussi plusieurs d'entre elles permettent-elles de tuer impunément les adultères ¹, parce qu'évidemment ils corrompent la tendresse des femmes pour leurs maris. En effet, qu'une femme ait eu par hasard un commerce amoureux avec un autre homme, son mari ne l'en estimera pas moins, s'il imagine que leur affection n'a reçu aucune atteinte. Pour moi, du moins, je regarde comme un si grand bonheur d'être aimé, que celui qui est aimé me paraît posséder réellement tous les biens que peut verser la main des dieux et des hommes. Mais ce bien si précieux, personne n'en jouit moins que les tyrans ; et, si tu veux, Simonide, être sûr que je dis vrai, examine ceci. Entre les amitiés les plus stables, on compte celles des pères pour les enfants, des enfants pour les pères, des frères pour les frères, des femmes pour les maris, des intimes pour les intimes. Eh bien ! si tu veux voir, tu trouveras des particuliers qui s'aiment tendrement, mais une foule de tyrans tuant leurs propres enfants, une foule que leurs enfants tuent à leur tour, une foule de frères qui s'égorgent les uns les autres pour la

¹. On trouvera en partie le texte de cette loi dans le plaidoyer de Lysias *Pro cæde Eratosthenis*, page 8 de l'édition Tauchnitz.

tyrannie ¹, une foule de tyrans mis à mort par leurs femmes ² et par ceux de leurs intimes dont ils se croyaient le plus aimés. Si donc ceux que la nature et la loi obligent le plus fortement à aimer les tyrans les haïssent à ce point, le moyen de supposer que d'autres les aiment ? »

CHAPITRE IV.

Suite du précédent. — Gêne des tyrans au milieu de leurs richesses.

« D'un autre côté, celui qui n'a pas la moindre confiance, n'est-il pas privé d'un grand bien ? Quel charme peut offrir l'intimité sans la confiance ? Sans la confiance, quel bonheur dans l'union de l'homme et de la femme ? Comment trouver agréable un serviteur dont on se défie ? Or, il n'est personne au monde qui puisse avoir moins de confiance qu'un tyran : il est toujours en défiance de ce qu'il mange ou de ce qu'il boit ; et, avant même d'en faire une offrande aux dieux, il le fait goûter par ses serviteurs, parce que sa défiance a peur de rencontrer du poison dans le manger ou dans le boire.

« Un bien des plus précieux pour les hommes, c'est la patrie : les citoyens d'une même ville se gardent les uns les autres, sans solde, contre les esclaves ; ils se gardent contre les scélérats, afin que nul d'entre eux ne périsse de mort violente. Et l'on a poussé si loin la précaution, qu'en plusieurs lieux la loi ordonne de réputer impur tout homme qui converse avec un meurtrier. Ainsi, chaque citoyen vit en sûreté sous la protection de sa patrie ; mais, pour les tyrans, c'est encore absolument le contraire. Bien loin que les villes vengent leur mort, elles accordent de très-grands honneurs au tyranicide ³ ; et, loin de leur interdire les choses sacrées, comme aux meurtriers des particuliers, elles élèvent des statues dans les temples aux auteurs de ces exploits ⁴.

1. Étéocle et Polynice.

2. Alexandre de Phères tué par sa femme Thébé. Cf. *Helléniq.*, VI, 19, et Lucien, *Icaromenippe*, 45.

3. Voy. Lucien, *le Tyrannicide*.

4. Xénophon a dans l'esprit Harmodius et Aristogiton, meurtriers d'Hipparque, fils de Pisistrate.

« Du reste, si tu te figures qu'un tyran a d'autant plus de jouissances, qu'il possède plus de biens que les particuliers, il n'en est point de la sorte, Simonide; mais, de même que les athlètes ne sont pas charmés d'avoir vaincu des gens qui n'entendent rien à la lutte, tandis qu'ils sont attristés de se voir vaincus par leurs antagonistes; de même un tyran ne se réjouit point de paraître beaucoup plus riche que des particuliers; mais il s'afflige de voir d'autres tyrans plus riches que lui : car alors il les considère comme de vrais antagonistes de richesse.

« D'ailleurs les désirs d'un tyran ne sont pas satisfaits plus vite que ceux d'un particulier. Que désire un particulier ? Une maison, un champ, un esclave. Et le tyran ? Des villes, des pays entiers, des ports, des places fortes; toutes choses plus difficiles et plus dangereuses à acquérir que ce qu'un particulier désire. Tu ne verras pas non plus autant de pauvres parmi les particuliers que parmi les tyrans. Car ce qui est beaucoup et ce qui suffit ne se détermine point par la quantité, mais par l'usage; de sorte que ce qui est au delà de ce qui suffit est beaucoup, et peu ce qui est en deçà. Or, un tyran, avec beaucoup plus, se trouve avoir beaucoup moins qu'un particulier pour sa dépense. Les particuliers, en effet, peuvent restreindre leur dépense journalière comme ils l'entendent; le tyran ne le peut pas. Car, comme ses dépenses les plus considérables et les plus nécessaires sont employées à la sûreté de sa vie, en rien retrancher, c'est se perdre. Et puis, tous ceux qui peuvent, par des voies légitimes, pourvoir à leurs besoins, pourquoi les regarder en pitié comme des pauvres ? tandis que ceux que l'indigence contraint à user, pour vivre, de moyens injustes et honteux, comment ne pas les considérer, à juste titre, comme des malheureux et comme des pauvres ? Or, les tyrans sont forcés bien souvent de piller injustement les dieux et les hommes, parce qu'ils ont besoin d'argent pour subvenir à des dépenses inévitables. En paix comme en guerre, ils sont contraints de nourrir une armée, ou ils sont perdus. »

CHAPITRE V.

Le tyran est obligé de s'appuyer sur des étrangers.

« Je vais encore te dire, Simonide, un grand malheur pour les tyrans. Ils connaissent aussi bien que les particuliers les hommes distingués, habiles, justes ; mais, au lieu de les révéler, ils en ont peur : les braves peuvent tenter un coup de main pour la liberté ; les habiles peuvent tramer des complots ; les justes se sont élevés au pouvoir par la volonté du peuple. Si, par crainte, ils se défont secrètement de ces gens-là, que leur reste-t-il à employer que des scélérats, des débauchés, des esclaves ? Les scélérats ont leur confiance, parce qu'ils craignent, comme les tyrans, que les villes, devenues libres, ne soient plus fortes qu'eux ; les débauchés, à cause de la licence actuelle qui leur est octroyée ; les esclaves, parce qu'ils ne font aucun cas de la liberté. Pour moi, je regarde comme une affreuse calamité, pour qui connaît les gens de bien, d'être forcé d'en employer d'autres. D'ailleurs, le tyran est forcé d'être patriote. Sans sa ville il ne peut vivre, ni être heureux ; mais la tyrannie contraint à ravalier la patrie. Le tyran ne se plaît à voir les citoyens ni courageux, ni bien armés ; il préfère élever des étrangers au-dessus des citoyens, et ce sont des étrangers qu'il prend pour doryphores. Enfin, lorsque des années fertiles répandent partout l'abondance, le tyran ne prend point part à la joie commune : plus un peuple est dans le besoin, plus il espère le trouver soumis. »

CHAPITRE VI.

Comparaison de la vie passée d'Hiéron avec la vie présente.
Chagrins dont il est obsédé.

« Je veux, Simonide, poursuivre Hiéron, t'exposer les plaisirs que je goûtais simple particulier et dont je sens la privation, depuis que je suis tyran. Je vivais alors avec mes égaux, content d'eux qui étaient contents de moi ; je demeurais avec moi-même,

quand je souhaitais le repos ; je passais mon temps dans les festins, jusqu'à oublier tous les chagrins de la vie humaine, jusqu'à laisser fondre mon âme dans les chants, les joyeux propos les danses, aussi longtemps et aussi loin que je le souhaitais, ainsi que mes amis. Maintenant, je suis privé de ces douceurs, depuis que j'ai des esclaves au lieu d'amis intimes ; je suis privé de la douceur de leurs entretiens, en ne voyant en eux aucune affection pour moi : je me garde de l'ivresse et du sommeil comme d'un piège. Or, craindre la foule, craindre la solitude, craindre l'absence de gardes et craindre ces gardes mêmes, ne vouloir pas qu'ils soient sans armes et redouter de les voir armés, quelle déplorable situation ! De plus, se fier à des étrangers plutôt qu'à des citoyens, à des barbares plutôt qu'à des Grecs, souhaiter d'avoir des hommes libres pour esclaves, être forcé de rendre des esclaves libres, tout cela ne te semble-t-il pas les indices d'une âme frappée de terreur ? Et cette terreur ne répand pas seulement la tristesse dans les âmes, mais, en se mêlant à tous les plaisirs, elle en corrompt la saveur. Si jamais tu as été en guerre, Simonide, si tu as campé près d'une phalange ennemie, rappelle-toi quels repas tu as faits en ce moment-là, de quel sommeil tu as dormi : eh bien, l'inquiétude que tu as éprouvée, telle est, et plus terrible encore, celle des tyrans ; ce n'est pas seulement en face, c'est de toutes parts que les tyrans croient voir des ennemis. »

En entendant ces mots, Simonide reprit : « Il y a de l'exagération dans quelques-unes de tes paroles : la guerre est, il est vrai, une chose redoutable ; cependant, Hiéron, quand nous sommes en campagne, nous autres particuliers, et qu'on a établi les avant-postes, nous mangeons, et nous dormons tranquilles. » Alors Hiéron : « Oui, Simonide, dit-il ; car les lois surveillent les sentinelles, ce qui fait qu'ils craignent pour eux comme pour vous ; mais les tyrans ont des sentinelles à gages comme des aôtérons. Et, bien qu'on emploie tous les moyens pour rendre ces gardes fidèles, il est beaucoup plus difficile de compter sur la fidélité d'un seul que sur celle d'un grand nombre d'ouvriers, quelle que soit leur profession ; surtout, parce que de tels gardes ne faisant leur service que pour de l'argent, ils peuvent, en peu de temps, en recevoir beaucoup plus pour tuer le tyran qu'ils n'en reçoivent pour de longs services. Quant à la faculté que tu nous envies, de pouvoir mieux que personne faire du bien à nos amis et séduire nos ennemis, il n'en va point de la sorte. Comment crois-tu donc que l'on peut

faire du bien à ses amis, quand on sait que celui qui a reçu le plus de nous, trouve le plus de plaisir à se dérober à nos yeux ? Car ce qu'on a reçu d'un tyran, il n'est personne qui le regarde comme sien, à moins qu'il ne soit hors de sa domination. Et comment peux-tu dire que le tyran surtout peut séduire ses ennemis, quand il sait que ses ennemis, ce sont tous ses sujets, qu'il ne peut ni tuer, ni emprisonner tous ? Car sur qui régnerait-il ? Mais tout en sachant qu'ils sont ses ennemis, il est obligé tout à la fois et de se garder d'eux et de s'en servir. Sache encore, Simonide, qu'à l'égard des citoyens qu'un tyran redoute, il éprouve de la gêne à les voir vivre, et de la peine à les faire mourir. C'est comme si l'on avait un bon cheval que l'on craindrait de voir faire quelque écart dangereux, on aurait de la peine à le faire mourir à cause de ses bonnes qualités, et de la peine à le laisser vivre, de peur qu'à l'usage il ne fit quelque écart dangereux dans un moment critique. On en peut dire autant de tout autre objet dont la possession est également incommode et utile : on souffre de le garder, on souffre de s'en défaire.

CHAPITRE VII.

Autres chagrins attachés à la tyrannie. — Bien qu'elle soit un mal insupportable, il y a danger à s'en dessaisir.

Lorsque Simonide eut entendu ces paroles : « Il me semble, Hiéron, dit-il, que l'honneur est quelque chose d'important, puisque, pour y atteindre, tous les hommes endurent tous les maux, bravent tous les dangers. Vous donc, à ce qu'il paraît, malgré tous les chagrins que tu dis attachés à la tyrannie, vous vous précipitez vers elle, afin d'être honorés, afin que tous obéissent à tous vos ordres sans résistance, que tout le monde ait les yeux sur vous, qu'on se lève à votre aspect, qu'on vous laisse le passage libre, et que tous ceux qui vous environnent vous rendent hommage par leurs paroles ou par leurs actions : tels sont, en effet, les égards qu'on a pour les tyrans, et même pour tous ceux que l'on révère. Quant à moi, Hiéron, je pense qu'une différence profonde entre l'homme et les autres animaux, c'est ce désir de distinction. Les jouissances du manger, du boire, du sommeil, de l'amour paraissent com-

munes à tous les êtres : mais ce désir de la distinction n'existe ni dans la brute, ni chez tous les hommes ; en sorte que ceux chez lesquels existe naturellement l'amour de l'honneur et des louanges, diffèrent le plus des bêtes et ne sont pas seulement des êtres humains, mais des hommes. Vous avez donc raison, selon moi, d'endurer ce que vous supportez dans votre condition de tyrannie, puisque vous êtes plus honorés que les autres hommes ; il n'y a pas, en effet, de plaisir humain qui se rapproche plus de la divinité que la jouissance causée par les honneurs. »

Alors Hiéron : « Ah! Simonide, reprit-il, tous les honneurs accordés aux tyrans me font l'effet des plaisirs que je t'ai dit qu'ils goûtent en amour. Nous avons reconnu qu'il n'y avait de jouissance ni dans les complaisances serviles, ni dans les faveurs arrachées : les hommages obséquieux, nés de la crainte, n'ont pas plus de valeur. Comment dire, en effet, que des hommes qui se lèvent par force de leur siège, le font afin de rendre hommage à un injuste pouvoir ; que ceux qui laissent le passage libre à leur supérieur, le font par déférence pour leur pouvoir injuste ? Le vulgaire fait des présents à ceux qu'il déteste, surtout au moment où il craint le plus d'en être maltraité ; mais ce sont là, selon moi, des actes qui tiennent de la servitude. Les honneurs, au contraire, me semblent provenir d'une source différente. Lorsque les hommes jugent un homme capable de leur rendre service ; que, dans l'espoir de jouir de ses bienfaits, ils ont ses louanges à la bouche ; qu'ils le considèrent comme leur bienfaiteur spécial ; qu'ils lui cèdent volontairement le pas ; que devant lui ils se lèvent par affection, non par crainte ; qu'ils le couronnent pour ses vertus patriotiques et pour sa bienfaisance et qu'ils lui accordent des largesses : c'est alors, à mon avis, que ceux qui donnent ces marques de respect, ont une véritable déférence, et que celui qu'ils en jugent digne est réellement honoré. Aussi, j'estime heureux celui qui reçoit ces hommages. J'observe qu'au lieu de lui tendre des pièges, on s'applique à écarter de lui tout malheur, à lui préparer une vie exempte de crainte, d'en vie, de danger, tout heureuse. Le tyran, au contraire, comme condamné à mort par tous les hommes, à cause de son injustice, le tyran, Simonide, sache-le bien, passe dans les tortures et la nuit et le jour. »

A ces mots Simonide : « Mais d'où vient, Hiéron, répondit-il, si la tyrannie est une chose tellement misérable et si tu en es

convaincu, d'où vient que tu ne te délivres pas d'un si grand mal ? Comment se fait-il que ni toi, ni un autre ne se soit jamais dessaisi volontairement de la tyrannie, dès qu'une fois il en a eu pris possession ? — Mais, Simonide, c'est pour cela même que la tyrannie est infiniment misérable ! On ne peut s'en défaire. Le moyen qu'un tyran trouve assez de richesses pour payer ceux qu'il a dépouillés, dédommager ceux qu'il a chargés de fers, rendre la vie à tant de gens qu'il a fait mettre à mort ? Ah ! Simonide, s'il est avantageux à qui que ce soit de se pendre, sache-le, c'est au tyran surtout, selon moi, qu'il est utile d'en venir là, puisque seul il ne gagne rien à garder une mauvaise chose ou à s'en défaire. »

CHAPITRE VIII.

Objections de Simonide. — Réponse d'Hiéron. — Conseils de Simonide.

Simonide poursuivant : « Maintenant, Hiéron, dit-il, ton dégoût de la tyrannie ne me surprend plus, puisque, désirant d'être aimé des hommes, tu l'y crois un obstacle. Cependant, je pense pouvoir te démontrer que l'autorité suprême n'empêche pas de se faire aimer, mais qu'elle a même des avantages sur la condition privée. Afin de nous en convaincre, n'examinons pas si le pouvoir met mieux le tyran à portée d'obliger par des services éminents ; mais, en supposant toutes choses égales entre le tyran et le particulier, considère toi-même lequel des deux, sur un même objet, oblige davantage. Je commencerai par des exemples d'une médiocre importance. Et d'abord qu'un tyran et un particulier regardent et abordent affectueusement la même personne ; dans cette rencontre, lequel des deux croyez-vous qui se fasse écouter avec plus de plaisir ? Que tous les deux donnent des louanges ; de qui les éloges iront le plus directement au cœur ? Après un sacrifice, que chacun d'eux fasse une invitation ; auquel des deux penses-tu qu'on saura le plus de gré de cet honneur ? Qu'ils soignent également un malade ; n'est-il pas évident que ce sont les services du plus puissant qui causent le plus de joie ? Qu'ils donnent tous deux des choses d'une égale valeur ; n'est-il pas évident encore que les demi-faveurs du plus puis-

sant ont bien plus de pouvoir que les grâces entières du particulier ? Je crois d'ailleurs qu'il y a un caractère de respect, une certaine grâce attachée par les dieux à la personne du souverain : non que le pouvoir le rende plus beau ; mais nous regardons comme plus beau un homme qui gouverne qu'un simple particulier, et nous éprouvons plus de charme à converser avec nos supérieurs qu'avec nos égaux.

« Quant aux mignons, qui t'ont fourni un des arguments les plus forts contre la tyrannie, il ne sont nullement choqués de la vieillesse du prince, et il n'y a point de honte attachée à ceux avec lesquels il entretient son commerce : cet honneur, au contraire, donne du relief ; tout le révoltant disparaît, et ce beau côté ne devient que plus brillant. Si donc, avec des services égaux, vous obligez bien davantage ; si même vous pouvez être beaucoup plus utile par des offices plus fréquents ; si vous avez de quoi donner plus que nous, comment ne seriez-vous pas beaucoup plus aimés que les particuliers ? »

Alors Hiéron : « Par Jupiter, Simonide, reprit-il, c'est que nous soulevons contre nous la haine des hommes en leur imposant bien plus de contraintes que les particuliers. Il faut se procurer de l'argent pour subvenir à l'urgence des dépenses, faire garder ce qui a besoin de garde, punir les torts, réprimer les velléités d'insolence ; il faut, si l'occasion se présente de faire en bâte une expédition de terre ou de mer, éviter de la confier à des lâches. De plus, une troupe de mercenaires est nécessaire à un tyran, et il n'y a point de charge qui pèse plus aux citoyens : car ils pensent que les tyrans n'entretiennent pas ces troupes pour faire respecter le droit de tous, mais dans une vue d'ambition. »

CHAPITRE IX.

Suite du précédent.

Pour répondre à cette sortie, Simonide reprit : « Qu'il faille prendre tous ces soins, Hiéron. c'est ce que je ne nie point. Mais parmi ces soins il en est, si je ne me trompe, qui ne peuvent manquer d'attirer la haine, et d'autres les bonnes grâces. En effet, enseigner ce qui est bien, louer et honorer celui qui

le pratique le mieux, voilà un soin fait pour attirer les bonnes grâces ; mais insulter celui qui commet une faute, lui imposer un amende ou un châtement, voilà un procédé capable de provoquer la haine. Je dis donc que, quand il faut user de rigueur, le souverain doit ordonner à d'autres de punir, et que, quand il faut récompenser, c'est lui qui doit le faire. Qu'il soit à propos d'agir ainsi, l'expérience le démontre.

« Quand nous voulons faire concourir des chœurs, l'archonte propose des prix, mais il donne aux choréges le soin de réunir les artistes, et à d'autres celui d'instruire et de soumettre à la règle ceux qui s'en écartent. Par là, tout ce qu'il y a d'agréable dans ces fonctions se fait par l'archonte, et l'inverse par les autres. Qui est-ce qui empêche de conduire les affaires civiles par le même procédé ? Toutes les villes sont divisées les unes en tribus, les autres en mores¹, en loches², et chacun de ces corps a des chefs. Or, si l'on établissait, comme pour les chœurs, des prix de bon campement, de bonne tenue, d'équitation, de bravoure à la guerre, de justice dans les relations, il est vraisemblable qu'on verrait se tendre le ressort de l'émulation par toutes ces récompenses. Oui, par Jupiter, on verrait au besoin chacun suivre avec empressement l'impulsion de l'honneur, contribuer promptement de sa fortune, s'il le fallait ; et, chose utile entre toutes, quoique l'émulation n'y intervienne pas d'ordinaire, l'agriculture elle-même ferait d'immenses progrès, si l'on établissait, aux champs et dans les villes, des prix pour ceux qui cultiveraient le mieux la terre ; et de la sorte, les citoyens qui s'y livreraient avec zèle en tireraient d'immenses profits : en effet, les revenus s'accroîtraient, et la tempérance se trouverait unie à l'amour à l'amour du travail, sans compter que l'idée de mal faire vient moins aux gens occupés.

« D'ailleurs, si le négoce enrichit un État, en honorant ceux qui s'en occupent exclusivement, on augmenterait le nombre des marchands ; et si l'on accordait ostensiblement une récompense à quiconque trouve, sans froisser personne, un revenu pour l'État, on ne laisserait pas cette recherche de côté. En un mot si, dans toutes les branches, il était avéré qu'on ne laissât pas sans honneur l'inventeur d'une bonne découverte, nombre

1. Compagnie de trois ou quatre cents hommes à Sparte. Nous aurons occasion d'insister avec plus de détails sur cette expression dans *le Gouvernement des Lacédémoniens*.

2. Cf. *Mém. sur Socrate*, III, 1.

de gens aimeraient à s'en faire une étude, et, quand plusieurs ont à cœur un projet utile, il suit nécessairement qu'on en trouve et qu'on en réalise l'application.

« Si tu crains, Hiéron, que ce nombre de prix n'augmente tes dépenses, songe qu'il n'est rien qui coûte moins que ce que l'on gagne par cette voie. Tu vois dans les jeux hippiques, gymniques, chorégiques, comment de petits prix produisent de grandes dépenses, de nombreux labeurs, des soins incessants ! »

CHAPITRE X.

A quoi peuvent être employés les mercenaires, et comment les citoyens sont amenés à contribuer à leur entretien.

Alors Hiéron : « Tout ce que tu dis, Simonide, me paraît excellent ; mais pour les mercenaires, m'apprendras-tu à ne point encourir de haine à cause d'eux ? ou bien crois-tu qu'un prince qui a su se faire aimer n'a plus besoin de doryphores ? — Certes, répondit Simonide, il en aura besoin ; car je sais qu'il en est de certains hommes comme des chevaux ; plus ils ont en abondance ce qui leur est nécessaire, plus ils sont rétifs ; rien ne tient mieux en respect ces sortes de gens que la crainte des doryphores. Quant aux bons citoyens, tu ne peux, ce me semble, les obliger plus utilement qu'au moyen des mercenaires. Tu entretiens des soldats, afin qu'ils veillent à la sûreté de ta personne ; mais, comme beaucoup de maîtres ont été tués par leurs esclaves, si tu commences par enjoindre à tes gardes, en leur qualité de doryphores de l'État, de venir en aide à tous les citoyens, dès qu'ils s'apercevront de quelque chose ; et, comme il y a toujours des malfaiteurs dans les villes, si tu enjoins d'avoir l'œil sur eux, on verra bientôt que tes troupes ne sont pas inutiles. Et en outre tes soldats pourront procurer sûreté et tranquillité aux cultivateurs et aux troupeaux, à ceux qui font valoir ton bien ou qui travaillent pour leur compte. Ils peuvent encore donner aux citoyens le loisir de vaquer à leurs affaires, en occupant des postes avantageux. D'ailleurs, qui peut mieux pressentir et arrêter les irruptions soudaines et secrètes des ennemis, que des gens toujours en armes, toujours rangés ? D'autre part qu'y a-t-il,

en temps de guerre, de plus avantageux pour les citoyens que des troupes mercenaires? Il est tout naturel, en effet, qu'elles soient toujours les mieux disposées à supporter la fatigue, à braver le danger, à faire bonne garde? Enfin les villes voisines ne souhaiteraient-elles pas, de toute nécessité, de vivre en paix avec des gens toujours en armes? Car c'est surtout avec un corps de troupes réglées qu'on peut défendre le bien de ses amis, et ruiner ses ennemis. Or, si les citoyens sont convaincus que ces troupes ne font aucun mal à quiconque ne fait aucun tort, qu'elles s'opposent, au contraire, aux actes des malfaiteurs, défendent les opprimés, prévoient et bravent le danger pour les citoyens, comment ne seraient-ils pas tout disposés à s'imposer volontairement pour elles? Ils entretiennent, en effet, des gardes pour des objets moins importants. »

CHAPITRE XI.

Tous les efforts du tyran doivent avoir pour but de rendre heureux ses concitoyens.

« Il faut encore, Hiéron, ne pas balancer à dépenser quelque chose de ton revenu pour le bien public : car je suis d'avis que les dépenses faites pour une ville sont parfois beaucoup plus utiles à un tyran que celles qu'il fait pour lui-même. Entrons dans le détail. Crois-tu d'abord qu'une maison bâtie à grands frais te donnerait plus de relief qu'une ville tout entière fortifiée de murailles, embellie de temples, de portiques, de places, de portes? Paré d'armes formidables, semblerais-tu plus redoutable à tes ennemis que si la ville tout entière était bien armée? Comment crois-tu pouvoir grossir tes revenus? Sera-ce en faisant valoir ce qui t'appartient en propre, ou en trouvant l'art de faire valoir le bien de tous les citoyens?

« Une des occupations les plus belles et les plus distinguées dans l'opinion, c'est l'élève des chevaux pour les courses de chars : crois-tu qu'il te sera plus honorable d'être celui de tous les gens qui nourrissent et envoient aux panégories la plus grande quantité d'attelages¹, que si un grand nombre de

1. Pindare le loue des victoires remportées par ses chevaux dans la 1^{re} et dans la 2^e Pythique.

tes concitoyens élèvent des chevaux et les envoient au concours? Quel est le plus beau triomphe, selon toi, d'avoir un bel attelage, ou de faire le bonheur de la cité dont tu es le chef? Pour ma part, je dis qu'il est malséant qu'un tyran le dispute à des particuliers. Vainqueur, tu n'exciteras point l'admiration, mais l'envie, comme si tes dépenses avaient été prélevées sur une foule de familles; vaincu, tu seras la risée de tous.

« Je te le répète, Hiéron, entre en lice avec d'autres chefs de cité; et, si tu rends heureuse entre toutes celle à laquelle tu commandes, tu seras vainqueur, sache-le bien, dans le plus beau et le plus glorieux des combats. Et d'abord tu obtiendras par ce moyen l'affection de tes sujets, but auquel tu aspires; ensuite ta victoire ne sera pas préconisée par un seul héraut, mais tous les hommes chanteront comme un concert en l'honneur de ta vertu. Alors non-seulement environné du respect des hommes privés, mais chéri de villes nombreuses, on ne t'admira pas seulement dans ton particulier, mais en public; et tu pourras, exempt de crainte, aller partout à ton gré pour satisfaire ta curiosité, ou rester chez toi pour te procurer ce plaisir: car tu auras toujours autour de toi un cortège de gens prêts à étaler à tes yeux tout ce qu'il y a d'ingénieux, de beau et de bon, ou n'aspirant qu'à te servir. Présent, on te prêterait son appui; absent, on souhaiterait de te voir. Ainsi tu ne seras pas seulement aimé, mais chéri: tu n'auras point à courir après les beaux garçons, ce sont eux qui soupireront après toi; tu n'auras rien à craindre; ce sont les autres qui craindront qu'il ne t'arrive malheur; tes sujets seront soumis à tes volontés; tu les verras veiller d'eux-mêmes sur tes jours; si quelque danger menace l'État, tu ne trouveras pas seulement en eux des alliés, mais des défenseurs pleins de courage; comblé de présents, tu ne manqueras point d'amis avec qui les partager; tous se réjouiront de ta prospérité, tous combattront pour tes intérêts comme pour les leurs, et tes trésors seront la richesse collective de tes amis.

« Courage donc, Hiéron; enrichis tes amis, tu t'enrichiras toi-même: augmente ta puissance, et crée-lui des appuis¹. Regarde ta patrie comme ta maison; les citoyens comme autant d'amis; tes amis comme tes enfants; tes enfants comme

1. Quelques éditeurs croient qu'il y a une lacune dans cet endroit

ta propre vie : tâche de les vaincre tous par tes bienfaits. Si tu l'emportes sur tes amis par tes bons offices, aucun ennemi ne pourra te résister. Enfin, si telle est ta conduite, sache que tu posséderas le plus beau, le plus précieux des biens qui soit accordé aux hommes : heureux, tu ne seras point en butte à l'envie. »



1940

1941

1942

1943

1944

1945

1946

1947

1948

1949

1950

1951

DE L'ÉQUITATION¹.

CHAPITRE PREMIER.

Des moyens de connaître la bonté d'un jeune cheval.

Une longue pratique de l'équitation nous donnant à penser que nous en avons quelque expérience, nous voulons indiquer aux jeunes gens de nos amis la méthode que nous croyons la meilleure pour bien manier un cheval. Un traité d'équitation a été publié avant le nôtre par Simon², qui a érigé, à Athènes, le cheval d'airain qu'on voit dans l'Éleusinium³, et qui a gravé ses faits et gestes sur la base. Tous les points où nous serons d'accord avec lui, nous ne les supprimerons pas dans notre ouvrage; nous aurons, au contraire, le plus vif plaisir à les présenter à nos amis, convaincu que nous inspirerons plus de confiance, toutes les fois que l'opinion de ce célèbre écuyer sera conforme à la nôtre: quant à ce qu'il a omis, nous essayerons d'y suppléer.

Et d'abord nous allons indiquer le moyen de n'être pas trompé dans l'achat des chevaux. Il est clair que l'on doit commencer par examiner le corps du poulain à dompter que l'on achète, car il ne donne pas encore d'indices de son caractère, n'ayant jamais été monté. Nous disons donc que, dans le

1. J'ai eu pour me guider dans ce traité tout à fait technique, outre les secours de l'érudition classique, tels que l'édition spéciale de Zeune, la traduction de P. L. Courier et celle du baron de Curnieu, le livre tout moderne de M. le comte Savary de Lancosme-Brèves, intitulé : *Guide de l'ami du cheval*, t. I, année 1856. C'est à ce judicieux et savant écrivain que j'emprunterai une grande partie de mes annotations, emprunts que je marquerai des lettres L. B.

2. Il était d'Athènes. Pline l'Ancien en fait mention dans son *Hist. nat.*, XXXIV, xcix, 48. On croit que l'ouvrage qu'il avait composé se nommait *Hipposcopique* ou *Le parfait maréchal*.

3. Temple de Cérés et de Proserpine, dans celui des deux Céramiques qui était à l'intérieur d'Athènes.

corps, les pieds sont le premier objet à considérer. En effet, de même qu'une maison ne sera d'aucune utilité, quelle que soit la beauté des étages supérieurs, si les fondations ne sont pas construites comme il faut, ainsi un cheval de guerre ne servira de rien, fût-il bon pour tout le reste, s'il a de mauvais pieds ; ce vice rend inutiles les autres qualités. Pour juger du pied, il faut d'abord examiner la corne. Épaisse, le cheval aura de meilleurs pieds que si elle est mince. Ensuite, il ne faut pas oublier de voir si le sabot est haut en avant comme en arrière, ou bien s'il est bas : haut, il éloigne de terre la partie appelée la sole ; bas, le cheval appuierait également sur les parties dures et sur les parties molles du pied, comme les hommes cagneux. Simon dit que les chevaux qui ont de bonnes jambes se reconnaissent au bruit de leur marche ; il a raison : un sabot bien évidé résonne sur le sol comme une cymbale.

Puisque nous avons commencé d'en bas, nous allons suivre en remontant le reste du corps. Il faut que les os¹ qui sont au-dessus de la corne et au-dessous du boulet ne soient point droits comme ceux d'une chèvre ; ce qui provoque des réactions trop dures pour le cavalier et des inflammations aux jambes ainsi faites ; mais il ne faut pas non plus que ces os soient inclinés, parce que le boulet perdrait ses poils et s'écorcherait, quand on lancerait le cheval dans les terres labourées ou dans les endroits pierreux.

Les canons² doivent être épais, vu qu'ils sont les colonnes du corps ; mais cette épaisseur ne doit provenir ni des veines, ni de la chair. Autrement, sur un terrain dur, ces parties se remplissent forcément de sang, il survient des varices, la jambe grossit, et la peau se détache ; or, souvent, quand ce relâchement arrive, le péroné³ se déplace et rend le cheval boiteux.

Si, en marchant, le jeune cheval fléchit mollement le jarret, vous pouvez présumer que, sous le cavalier, il aura les jambes souples : car tous les chevaux, avec l'âge, fléchissent le genou avec plus de souplesse. On a raison, d'ailleurs, d'estimer les mouvements moelleux : un cheval qui les a bronche moins et

1. Les paturons.

2. Partie de la jambe comprise entre le boulet et le genou. C'est ce manque d'épaisseur qui produit ce qu'on nomme *tendon failli*, défaut ordinaire des chevaux fins. L. B.

3. La cheville.

fatigue moins le cavalier que celui qui a la jambe roide. Quand la partie de la jambe placée sous l'omoplate est charnue, elle offre apparemment, comme chez l'homme, plus de force et plus de grâce. Plus le poitrail est large, plus cette disposition est heureuse sous le rapport de la beauté comme de la vigueur. et parce qu'elle donne aux jambes un écartement qui empêche l'embarras de l'allure. Au sortir de la poitrine, le cou ne doit pas pencher comme celui d'un sanglier, mais il doit remonter en ligne droite comme chez le coq, et être évidé à l'endroit de la flexion. La tête doit être sèche et la ganache¹ petite, de sorte que l'animal ait son cou devant le cavalier, et qu'il voie bien à ses pieds. Un cheval dans cette attitude ne forcera jamais la main, quelque fougueux qu'on le suppose : car ce n'est pas en se ramenant, mais en tendant le cou et la tête, que les chevaux essayent de s'emporter.

Il faut encore examiner si les deux barres² sont sensibles, dures ou inégales : car d'ordinaire les chevaux qui les ont inégales ont la bouche fausse³.

L'œil à fleur de tête est plus vif que l'œil enfoncé, et la vue a plus d'étendue. Les naseaux ouverts annoncent plus d'haleine, et donnent au cheval une expression plus terrible que des narines resserrées : c'est, en effet, lorsqu'il est irrité contre un autre, ou lorsqu'il s'anime contre le cavalier, qu'il ouvre davantage les naseaux.

Le front large, les oreilles petites, caractérisent mieux la tête du cheval. Le garrot élevé offre au cavalier une assiette plus sûre, ainsi que le moyen de mieux se lier aux épaules. Les reins doubles sont plus doux pour le cavalier⁴ qu'une épine saillante et sont plus agréables à l'œil. La côte ample et un peu arrondie vers le ventre contribue à donner au cheval de l'agrément, du fonds et de la facilité d'entretien. Plus le rein sera large et court, plus le cheval aura d'aisance à enlever le devant et à engager l'arrière-main⁵. En outre, le flanc en paraîtra plus court, tandis que, lorsqu'il est long, il défigure le cheval et lui donne l'air faible et pesant. La croupe

1. La mâchoire inférieure. La petitesse et la sécheresse de la tête sont un signe de légèreté et de beauté. L. B. — Cf. Virgile, *Georg.*, II, 5 et suivants.

2. Parties extérieures de la bouche.

3. Nous verrons au chapitre III ce qu'on entend par bouche fausse.

4. On conçoit que, montant à poil, l'épine saillante devait présenter un siège peu commode au cavalier. L. B.

5. Le train de derrière.

doit être large et charnue, afin de répondre aux reins et au poitrail.

Si l'ensemble est fort, il donnera plus de légèreté pour la course et rendra le cheval plus agile. Les cuisses, au-dessous de la queue, doivent être séparées par une large raie : de la sorte, les jambes de derrière étant bien espacées, le cheval y gagnera de la légèreté et de la force dans ses aplombs et dans ses allures, et son ensemble sera parfait. La preuve en est chez l'homme : s'il veut enlever de terre un fardeau, c'est en écartant les jambes et non en les rapprochant qu'il essaye d'y parvenir¹. Il ne faut pas que le cheval ait les testicules grands ; ce qu'on ne peut apercevoir dans le poulain. Quant aux jarrets, aux canons, aux boulets et aux pieds de derrière, on peut y appliquer ce que nous avons dit de l'avant-main.

Je veux indiquer à présent le moyen de ne pas se tromper de beaucoup sur la taille future d'un jeune cheval. Le poulain qui, en naissant, a les jambes longues, annonce qu'il sera très-grand : car, avec les années, les jambes des quadrupèdes ne prennent pas beaucoup d'accroissement, mais c'est le reste du corps qui s'accroît pour se mettre en harmonie avec elles.

Ceux qui font ces observations en achetant un poulain auront, je crois, un jour un cheval bien chaussé, robuste, étoffé, bien fait et d'une bonne grandeur. Quoiqu'il y en ait qui changent dans la crue, les avis que je donne n'en sont pas moins sûrs, car on voit plus de poulains difformes devenir de beaux chevaux qu'on n'en voit se déformer en grandissant.

CHAPITRE II.

De l'élève et du dressage.

Pour ce qui regarde l'élève des poulains, je ne vois rien à dire. La cavalerie, en effet, se recrute dans nos villes parmi les citoyens les plus riches, ceux qui ont la plus grande part aux affaires. Or, au lieu de dresser des poulains, il importe beaucoup plus à un jeune homme de fortifier sa santé et de

¹. Cela prouve que Xénophon savait que plus la base de sustentation d'un corps a de largeur par rapport à sa hauteur, plus le corps est solidement établi sur le sol. L. B.

s'instruire dans l'équitation, ou, s'il sait déjà monter, de s'exercer au maniement du cheval. D'autre part, il convient mieux à un vieillard de s'occuper de sa maison, de ses amis, des affaires politiques ou militaires, que de passer son temps à élever des chevaux. Celui donc qui pensera comme moi, donnera son poulain à dresser.

Il doit en être, sous ce rapport, comme d'un enfant qu'on met en apprentissage; on fixera par écrit ce que le cheval doit savoir quand on le reprendra dressé. Ce sera, pour le dresseur, un programme à suivre exactement, s'il veut toucher le prix convenu.

On veillera toutefois à ce que le poulain soit livré au dresseur déjà souple, maniable, ami de l'homme. Or, c'est surtout à la maison que le palefrenier lui fait acquérir ces qualités, s'il prend soin que l'animal, laissé à lui-même, ait à endurer la faim, la soif, les piqûres des mouches, et qu'il doive, au contraire, aux mains de l'homme le boire, le manger, la fin de toute espèce d'incommodité. Par ce moyen, les jeunes chevaux non-seulement aimeront l'homme, mais le désireront auprès d'eux.

Il faut surtout caresser les parties où le cheval aime à être touché. Ce sont celles où le poil est le plus épais, et que le cheval ne peut défendre, lorsque quelque chose l'incommodé. Ordonnez aussi au palefrenier de mener le poulain dans la foule, de l'approcher de toute espèce d'objets, de toute espèce de bruits. S'il en a peur, ce n'est pas en le rudoyant, mais en le prenant par la douceur, qu'on lui montrera que rien de cela n'est à craindre. Ces conseils sur l'élève du poulain me paraissent devoir suffire à ceux qui n'en ont pas la pratique.

CHAPITRE III.

De l'achat d'un cheval dressé.

Quand on achètera un cheval dressé, il faudra se rappeler les recommandations suivantes, écrites pour ceux qui ne veulent pas être trompés dans leur achat. D'abord qu'on n'oublie pas de s'assurer de l'âge¹ : le cheval qui ne marque plus ne

1. L'auteur ne nous dit pas comment on doit s'assurer de l'âge du cheval. Est-ce à l'usure des dents ou à l'aspect de la physionomie? Nous retrouvons-

donne pas d'espérances pour la suite et n'est pas d'une défaite aussi facile. Quand on est sûr qu'il a de la jeunesse, il faut s'assurer comment il reçoit le mors à la bouche, et la têtère aux oreilles. L'acheteur le saura en faisant brider et débrider le cheval devant lui. Il faut ensuite porter son attention à la manière dont il reçoit le cavalier sur son dos ; car il y a beaucoup de chevaux qui reçoivent mal ce qu'ils sentent être pour eux l'annonce d'un travail forcé. On observera ensuite si, lorsqu'il est monté, il ne refuse pas de quitter les autres chevaux, si, en passant près de chevaux arrêtés, il n'essaye pas d'y emporter son homme : car il y a des bêtes si mal dressées, qu'elles s'enfuient du manège dans l'écurie.

On s'assurera qu'un cheval a la bouche fausse¹, en le soumettant à l'exercice qu'on appelle l'entrave, mais surtout par le changement de main. La plupart, en effet, ne cherchent à s'emporter que quand ils s'appuient sur la partie insensible de la bouche, et qu'ils sont entraînés vers la maison.

Il faut encore savoir si le cheval, lancé à toutes jambes, s'arrête court et veut se retourner ; et il est bon de connaître, par expérience, si, averti par une correction sévère, il veut encore obéir². On ne peut rien faire d'un valet ou d'une armée désobéissante ; de même un cheval rétif est non-seulement inutile, mais souvent il agit en traître.

Quand nous avons l'intention d'acheter un cheval de campagne, il faut essayer d'abord s'il est dressé à toutes les manœuvres que la guerre exige ; c'est à savoir de franchir les fossés, sauter les murs, s'élaner de haut en bas et de bas en

rons plus tard l'époque où l'on a commencé à juger de l'âge d'un cheval par l'examen de la mâchoire inférieure ; cependant tout porte à croire qu'au temps de Xénophon l'on n'était pas sans connaître ce moyen, puisqu'il se sert de l'expression *marquer*. L. B.

1. Xénophon entend par là le cheval qui résiste de la tête, et se jette du côté opposé par une grande sensibilité de barre. Nous croyons qu'on attribuait souvent alors à la bouche du cheval ce qui provenait de la mauvaise main du cavalier ou du manque d'équilibre de la masse : car rarement un cheval résiste à l'action du mors, lorsque les rênes sont tenues par une main habile. L. B.

2. Ces deux recommandations sont d'un homme essentiellement pratique : j'ai toujours fait subir cette épreuve au cheval que j'ai voulu acheter. En effet, si, lancé à toutes jambes, il s'arrête court, le cavalier peu expérimenté passera par-dessus les oreilles ; et si, après une attaque sévère, le cheval retient ses forces et ne se porte pas en avant, c'est un signe qu'il n'est pas *franc*, et tout cavalier inhabile ne doit pas acheter un pareil animal. L. B.

haut sur des tertres, galoper dans les montées, dans les descentes ou sur le flanc des collines. Toutes ces épreuves montrent s'il a le corps sain et le cœur généreux. Il ne faudrait pourtant pas rejeter un cheval qui ne ferait pas tout cela dans la perfection ; chez un grand nombre de chevaux, ce sont moins les moyens que l'expérience qui manque.

Le montage, l'habitude, l'exercice, les amèneront à bien faire, du moment qu'ils sont bien portants et qu'ils ont du cœur. Il faut se méfier toutefois d'un cheval sur l'œil : le cheval ombrageux ne permet pas de donner sur l'ennemi ; souvent même il renverse son cavalier et lui cause de fâcheux accidents. On doit encore observer s'il est méchant soit avec les chevaux, soit avec les hommes, et s'il est trop chatouilleux ; car avec de pareils défauts il donne beaucoup de peine à son maître.

Pour connaître plus facilement si le cheval se refuse à être bridé, monté, et s'il résiste aux autres exercices qu'on exige de lui, il faut, à la fin des exercices, essayer de lui faire recommencer tout ce qui les précède. S'il se prête aux mêmes manœuvres, c'est une preuve certaine de son courage. En résumé, un cheval qui a de bons pieds, un caractère doux, des jarrets suffisamment légers, la volonté et les moyens de supporter le travail, ne causera probablement aucun accident à son cavalier et le sauvera dans les dangers de la guerre. Mais les chevaux lâches qui ne vont qu'à force d'aiguillon, de même que ceux qui, par trop d'ardeur, exigent beaucoup d'attention et de caresses, occupent trop la main du cavalier et découragent dans les moments critiques¹.

1. Ce chapitre nous prouve que cet écuyer célèbre (Xénophon) connaissait parfaitement le cheval de guerre, et il était difficile qu'il poussât plus loin ses connaissances hippiques, étant toujours occupé à faire la guerre. Il dressait le cheval comme le ferait aujourd'hui un hardi coureur de steeple-chase, solide et bien botté, bien éperonné, avec cette différence toutefois qu'il se rendait un compte exact de l'animal qu'il avait entre les jambes, et qu'il est très-rare qu'un gentleman possède de telles connaissances. L. B.

CHAPITRE IV.

De l'écurie, de la nourriture et des moyens de fortifier le pied.

Lorsque, épris d'un cheval, on en a fait l'acquisition et qu'on l'a mené chez soi, il est bon que l'écurie soit dans une partie de la maison où le maître puisse avoir souvent l'œil sur son cheval : il n'est pas mauvais non plus qu'elle soit faite de manière qu'on ne puisse pas plus voler de nourriture au râtelier du cheval qu'au buffet du maître. Négliger ce soin, c'est, selon moi, se négliger soi-même, puisqu'il est clair que, dans les dangers, le maître confie sa personne à son cheval. Et ce n'est pas seulement à voir si l'on ne dérobe rien au cheval que sert une écurie bien disposée, mais à s'assurer si le cheval lui-même ne jette point son manger. Quand on s'aperçoit de ce dégoût, on a la preuve certaine que le cheval a trop de sang, et qu'il faut l'en délivrer, que, trop fatigué, il a besoin de repos, qu'il a une indigestion d'orge ou qu'il couve quelque autre maladie¹. Il en est du cheval comme de l'homme : tous les maux débutants sont plus faciles à guérir que quand ils sont invétérés ou que la cure a été manquée.

Mais, s'il faut au cheval de la nourriture et de l'exercice pour lui fortifier le corps, il n'est pas moins nécessaire de lui soigner les jambes². Une cour humide et unie gâte les meilleurs pieds. Pour éviter l'humidité, il faut donner de la pente, et, pour que le sol ne soit pas uni, on fera un lit de pierres enfoncées l'une à côté de l'autre, et à peu près de la grosseur du sabot. Une cour ainsi disposée fortifiera les pieds du cheval, même au repos. Seulement le palefrenier doit l'y conduire pour le panser, et l'y attacher, en l'ôtant de sa mangeoire après le dîner, afin qu'il soupe avec plus d'appétit.

On rendra également sa cour excellente, et on fortifiera les pieds du cheval, en y répandant quatre ou cinq tombereaux de

1. Xénophon signale ici un genre de mal connu sous le nom de *lampas* (engorgement de l'intérieur de la bouche) et l'indigestion, qui est une indisposition très-rare de nos chevaux. L. B.

2. Dans ces temps éloignés de nous, on ne ferrait pas les chevaux, mais on cherchait à habituer la *sole* aux terrains les plus durs. L. B.

cailloux, ronds, gros comme le poing, du poids d'une mine¹, et entourés d'une bordure de fer, pour qu'ils ne s'éparpillent pas. En se tenant là-dessus, le cheval s'exercera une partie du jour, comme sur une route pierreuse. D'ailleurs, tandis qu'on l'étrille ou qu'il s'agite pour chasser les mouches, il se sert nécessairement de ses pieds comme s'il marchait. Un autre avantage, c'est que ces pierres roulantes lui durciront les fourchettes. Cependant, autant il faut durcir les sabots, autant on doit chercher à rendre la bouche tendre². Or, on attendrit par les mêmes moyens la peau de l'homme et la bouche du cheval.

CHAPITRE V³.

Des devoirs du palefrenier.

Je crois qu'un homme de cheval doit avoir un palefrenier qui sache s'y prendre avec les chevaux. Il doit donc savoir qu'il ne faut jamais nouer le licou à l'endroit où pose la tête, parce que le cheval, en se frottant souvent la tête à la mangeoire, s'écorcherait les oreilles, si le licou n'était pas bien placé ; or, ces parties une fois endommagées, le cheval serait plus difficile à brider et à panser. Il est bon aussi d'enjoindre au palefrenier d'enlever chaque jour le fumier et la litière, et de le porter dans un endroit désigné : l'habitude une fois prise, il le fera sans peine, et le cheval s'en trouvera mieux. Le palefrenier doit aussi savoir que, quand il mène son cheval au pansage et à l'endroit où il se roule, il faut lui mettre la muselière, ce qu'il faut faire encore chaque fois qu'on ne met pas la bride : la muselière, en effet, permet au cheval de respirer et l'empêche de mordre ; et il n'est rien qui l'empêche plus sûrement de jouer de mauvais tours.

1. Quatre cent trente-six grammes.

2. On voit que Xénophon appelle l'attention sur les deux points les plus importants dans la locomotion : 1° les quatre pieds formant la base de sustentation ; 2° la bouche servant à la direction et à la conduite de l'animal. Pour rendre la bouche du cheval fraîche et tendre, on avait l'habitude alors de la laver avec de l'eau tiède et de l'huile. L. B.

3. M. de Lancosme-Brèves trouve ce chapitre et le suivant de nature à mériter l'attention la plus grande de tout homme de cheval.

C'est à la partie supérieure de la tête qu'il faut attacher le cheval : car tout ce qui le gêne autour de la face, il cherche à s'en débarrasser, en haussant la tête, et, par ce mouvement, attaché comme nous l'avons dit, il relâche le lien plutôt qu'il ne le rompt.

Pour le pansement, commencer par la tête et la crinière ; tant que le haut n'est pas propre, inutile de nettoyer le bas ; puis, pour tout le corps, relever le poil avec tous les instruments de pansage, et abattre la poussière à contre-sens. Le poil des reins seul ne doit être touché avec aucun instrument, mais frotté et lissé avec la main dans le sens naturel ; de cette façon, l'on ne risquera pas de blesser la place où s'assied le cavalier. Laver la tête : comme cette partie est tout osseuse, si on la nettoyait avec du fer ou du bois, on ferait mal au cheval. Mouiller le toupet : la longueur des crins ne gêne pas la vue et sert à écarter de l'œil les objets qui pourraient l'offenser. Il faut croire que les dieux ont donné au cheval un long toupet, comme aux ânes et aux mulets de longues oreilles, pour qu'ils se garantissent les yeux de ce qui pourrait leur nuire.

Laver également la queue et la crinière, puisqu'il faut laisser pousser des crins à la queue, pour que le cheval, atteignant le plus loin possible, éloigne ce qui le gêne ; à la crinière, pour que le cavalier ait sous la main un point d'appui solide. D'ailleurs les dieux ont donné comme ornements au cheval la crinière, le toupet et la queue. La preuve, c'est que les juments des haras ne se laissent pas saillir par les ânes, tant qu'elles ont tous leurs crins ; et voilà pourquoi tout le monde les fait tondre quand on veut les faire saillir par des ânes.

Nous supprimons le lavage des jambes ; cette ablution journalière est inutile ; elle nuit même à la corne, tandis que l'eau conserve la crinière et la queue longues et touffues. On évitera aussi de laver le dessous du ventre : cette opération chagrine beaucoup le cheval, et, plus cette partie est propre, plus les mouches s'y portent et le gênent : d'ailleurs on se donnerait pour rien toutes les peines à cet égard, car le cheval n'est pas plus tôt sorti de l'écurie qu'il ressemble bien vite à ceux qu'on n'a pas nettoyés. On renoncera donc à ce soin : pour les jambes, il suffira de les frotter avec les mains.

CHAPITRE VI.

Suite du précédent.

Nous allons indiquer la méthode de pansage la plus sûre pour le palefrenier et la plus utile pour le cheval. Si on se place directement dans le sens où regarde l'animal pour le nettoyer, on s'expose à en être frappé au visage avec les genoux ou avec les pieds; si, au contraire, on lui fait face pour le panser, en se mettant hors de la portée de sa jambe et accroupi le long de l'épaule, on n'aura rien à redouter et l'on sera à même de lui nettoyer la sole en lui levant les pieds. On s'y prendra de même pour les jambes de derrière. Une chose que l'homme d'écurie doit savoir, c'est que, soit pour le pansage, soit pour tout ce qu'il a à faire, il faut aborder le cheval le moins possible par devant ou par derrière: car, si le cheval veut nuire, de ces deux côtés il a l'avantage sur l'homme, tandis qu'en l'approchant par le flanc on sera en sûreté et certain d'en venir à bout.

Pour mener un cheval en main, je n'approuve pas la méthode de le faire marcher derrière soi, parce que, d'une part, le conducteur n'est pas à même de le surveiller, et que, de l'autre, le cheval peut faire tout ce qu'il veut. Lui apprendre à marcher devant soi, en le conduisant au moyen d'une grande longe, est un moyen que nous désapprouvons également. parce qu'il peut ou blesser de tel côté qu'il voudra, ou se retourner pour faire tête à son conducteur. Et si l'on en a plusieurs à conduire, comment les empêcher de s'attaquer les uns les autres? Au lieu qu'un cheval accoutumé à marcher à côté de vous ne pourra nuire ni aux hommes ni aux chevaux. et en même temps il sera à belle pour le montoir, si l'on est obligé de sauter dessus en toute hâte.

Pour bien brider un cheval, le palefrenier commence par l'aborder du côté gauche; puis, lui passant les rênes pardessus la tête, il les pose sur le garrot; il tient ensuite la têtère avec la main droite, et de la main gauche il présente le mors. Si le cheval le reçoit, il est clair qu'il faut le coiffer; mais s'il refuse d'ouvrir la bouche, alors on tient le mors contre les dents et l'on introduit dans la bouche le doigt du

milieu de la main gauche : presque tous les chevaux cèdent à cette pression. Si cependant il refuse encore, on presse fortement la lèvre auprès du crochet¹, et il est très-peu d'animaux qui refusent, maniés ainsi.

Le palefrenier doit encore savoir, premièrement qu'il ne faut pas mener le cheval par la bride, ce qui lui gâte la bouche ; en second lieu, à quelle distance des molaires le mors doit se placer : trop près, il durcit la bouche et la rend insensible ; trop descendu vers l'extrémité de la bouche, le cheval a la faculté de le prendre aux dents et de ne plus obéir. On prendra bien garde d'irriter le cheval pendant cette opération, si l'on veut qu'elle serve à quelque chose. En effet, il est si essentiel que le cheval veuille prendre le mors, que celui qui refuse est complètement inutile. Si on le bride, non-seulement quand il doit travailler, mais encore quand on le mène au repos ou qu'on le reconduit du manège à la maison, il ne serait pas étonnant qu'il prit le mors de lui-même.

C'est une bonne chose que le palefrenier sache enlever à cheval, à la mode perse, afin que le maître, malade ou âgé, ait un homme qui le place commodément à cheval, et qu'il puisse procurer à qui bon lui semblerait le même service. Ne jamais user de colère avec les chevaux est un bon précepte, une excellente habitude. La colère ne raisonne pas, et elle fait souvent faire des choses dont on est forcé de se repentir. Quand un cheval s'effraye d'un objet et refuse d'en approcher, il faut lui faire comprendre qu'il n'a rien à craindre, surtout si c'est un cheval de cœur ; autrement, il faut aller toucher soi-même ce qui lui fait ombrage et l'y amener ensuite avec douceur. Ceux qui les y contraignent à force de coups ne font qu'augmenter leur frayeur : car les chevaux s'imaginent que la douleur qu'ils éprouvent dans cette circonstance leur vient de l'objet qui les effraye.

Quand le palefrenier, en présentant le cheval au cavalier, le fait plier de manière à rendre le lever plus facile, c'est une manière que je ne blâme nullement ; je crois pourtant nécessaire de s'exercer à monter sans que le cheval baisse la croupe ; car le hasard vous fait tomber tantôt sur un cheval, tantôt sur un autre. et l'on n'a pas toujours là le même palefrenier.

¹. Dent canine.

CHAPITRE VII.

De la position à cheval, et des exercices du manège.

Supposons que le cavalier s'est fait amener son cheval et qu'il va monter : nous allons dire quels principes d'équitation il doit suivre pour son avantage et pour celui du cheval. Il faut d'abord que de la main gauche le cavalier saisisse convenablement les rênes auprès du mors ou de la gourmette, et que ces rênes soient lâches, de manière que, soit qu'il empoigne, pour monter, les crins voisins des oreilles, soit qu'il s'enlève au moyen de sa pique, il ne tire point son cheval.

De la main droite, il prendra les rênes près du garrot avec une poignée de crins, de sorte qu'en montant il ne tire point avec le mors sur la bouche de la bête. Quand il aura pris son élan pour se mettre en selle, il doit s'enlever de terre en s'aidant de la main gauche et en étendant en même temps la main droite. Par là, son ascension, même par derrière, ne sera point disgracieuse. Ensuite, la jambe une fois pliée, qu'il ne pose point le genou sur le dos du cheval, mais qu'il passe la cuisse par-dessus pour arriver au côté droit ; puis, le pied, grâce à ce mouvement gyrotoire, se trouvant à sa place, l'homme s'établira sur ses fesses. Comme il peut arriver à un cavalier de mener son cheval de la main gauche et de tenir sa javeline de la droite, nous trouvons bon qu'il s'accoutume à monter du côté droit. Toute sa science se réduit alors à faire de la gauche ce qu'il faisait de la droite, et de la droite ce qu'il faisait de la gauche. Je loue fort cette méthode, parce que, aussitôt monté, on est prêt à tout, s'il faut soudainement en venir aux mains avec l'ennemi.

Le cavalier, monté à poil ou sur selle, ne doit pas, à mon gré, se tenir assis comme sur un siège, mais droit, comme s'il était debout, les jambes écartées. De cette manière on tient mieux son cheval entre les cuisses, et cette attitude droite donne plus de force soit pour lancer le javelot, soit pour frapper de près, au besoin. A partir du genou, la jambe et le pied doivent tomber librement. Roide, la jambe pourrait se casser au moindre heurt, au lieu que, pendante, si quelque chose la heurte, elle cède et ne dérange pas la cuisse¹.

1. Les préceptes de tenue donnés ici par Xénophon sont en partie ceux

Le cavalier doit aussi s'accoutumer à mettre la plus grande souplesse dans le haut du corps, à partir des hanches; il en aura plus de liberté dans les mouvements¹, et risquera moins d'être renversé, s'il vient à être pressé ou tiré.

Lorsqu'il est monté, il doit apprendre à son cheval à rester tranquille jusqu'à ce qu'il ait fait disparaître les plis qui peuvent le gêner, qu'il ait ajusté ses rênes et pris sa lance de la manière la plus commode. Il doit alors placer le bras gauche près du corps, moyen d'avoir plus de tournure et la main plus puissante.

J'aime les rênes égales, fortes, qui ne soient ni glissantes ni épaisses, afin que la main puisse tenir en même temps la lance en cas de besoin.

Lorsque le cheval est prévenu de partir, il faut commencer par le mettre au pas; c'est le moyen d'éviter tout désordre. Tenez la main haute, s'il porte bas, et basse, s'il lève le nez; c'est ainsi que vous lui donnerez une bonne position. Laissez-le ensuite trotter naturellement; il s'assouplira ainsi sans souffrance, et se présentera graduellement au galop. Or, comme il est reçu de partir au galop du pied gauche, le plus sûr, pour y réussir, c'est, quand on est au trot, de saisir l'instant où le pied gauche est levé pour indiquer le galop: car, si le cheval est sur le point de lever le pied gauche, il commencera par là; puis, si vous tournez à gauche, il entamera le galop de ce côté, vu qu'il est dans la nature du cheval d'avancer la partie droite, quand il tourne à droite, et la gauche, quand il tourne à gauche.

Nous approuvons l'exercice appelé l'entrave: le cheval y apprend à sentir les deux mains; et l'on fera bien d'y passer d'une barre à l'autre, afin que toutes deux deviennent également sensibles. Je préfère l'exercice de l'ovale à celui du cer-

de l'école *franco-italienne*, d'après lesquels le corps du cavalier, placé en selle, se divise en trois parties, dont deux *mobiles* et une *immobile*. Celle-ci comprend depuis les hanches jusqu'au-dessous des genoux; les deux parties *mobiles* sont le haut du corps et les jambes. Le cavalier doit avoir la tête droite, les épaules bien effacées et tombantes, les coudes près du corps, le buste droit et penchant plutôt en arrière qu'en avant, les cuisses tournées en dedans et posées à plat sur la selle, les genoux aussi en dedans, les jambes tombantes, les étriers longs et n'y chaussant le pied que jusqu'à la racine du pouce, les pointes des pieds tournées en dedans dans la direction de l'épaule du cheval. A toutes les allures, même au grand trot et au galop, le cavalier doit conserver cette position. — Voy. l'*Encyclopédie moderne* de F. Didot, t. XIV, p. 299, article *ÉQUITATION*, par le général Marbot.

1. Je lis *ποσεις* au lieu de *ποσειν* ou de *παιειν*.

cle. Le cheval, fatigué de la ligne droite, prendra plus facilement cette leçon, qui le formera tout ensemble à courir devant lui, et à s'arrondir. Il faut soutenir la main dans les tournants; car il n'est ni facile ni sûr de tourner de vitesse dans un petit espace, et d'ailleurs le terrain peut être incliné ou glissant. En le soutenant, il faut se porter sur les hanches le moins possible et ne se point trop pencher soi-même; autrement, on doit savoir que, dans cette position, la plus petite chose peut faire tomber cheval et cavalier.

Lorsque, la ligne circulaire parcourue, le cheval se retrouve en ligne droite, c'est le moment de le lancer au galop: car on sait qu'à la guerre les demi-tours se font pour charger et pour battre en retraite. Il importe donc d'habituer le cheval à galoper après une conversion.

Quand on croira que le cheval a suffisamment travaillé, il sera bon, après un moment de repos, de le lancer soudain au grand galop, en le portant vers les autres chevaux ou en l'isolant; puis, une fois lancé, de l'arrêter court, et, après un temps d'arrêt, de le lancer encore. Il est évident que le cavalier aura besoin de tous ces mouvements.

Le moment de mettre pied à terre est-il arrivé, ne descendez ni parmi d'autres chevaux, ni près de la foule, ni hors du champ de manœuvre; mais qu'à l'endroit où le cheval est contraint de travailler, il y trouve aussi le repos.

CHAPITRE VIII.

Du saut des fossés, du galop dans les descentes et dans les montées.
Manœuvre préparatoire à la guerre.

Comme il faut que le cheval, suivant l'occurrence, coure sur des pentes rapides, droites, obliques, qu'il saute en long, de bas en haut et de haut en bas, le cavalier doit apprendre toutes ces manœuvres et y exercer son cheval, moyen infailible de se sauver et de se servir l'un l'autre. Si l'on croit que nous tombons dans une redite, parce que nous avons parlé de cela plus haut, nous répondons que ce n'en est pas une. En effet, quand il s'agissait de l'achat, nous recommandions d'essayer si le cheval serait propre à ces manœuvres; à présent, nous disons qu'il faut l'instruire, et nous allons exposer comment on l'instruit.

Quand on a un cheval qui ne sait pas du tout sauter un fossé, on le prend par la longe, qu'on tient lâche, et l'on saute le premier; puis on tire la longe à soi pour le faire sauter; s'il refuse, on a là quelqu'un muni d'un fouet ou d'une baguette, qui le pousse vigoureusement. Il saute alors, non pas ce qui est nécessaire, mais beaucoup plus qu'il ne faut. A l'avenir, il n'y aura plus besoin de le frapper; dès qu'il sentira quelqu'un derrière lui, il sautera. Une fois accoutumé à sauter ainsi, on le monte et on le présente à de petits obstacles, puis à de plus grands: au moment où il va s'élançer, on l'éperonne. Pour sauter de haut en bas et de bas en haut, on l'éperonne de même: car, en se ramassant pour le mouvement, il est bien plus sûr pour lui même et pour le cavalier, que s'il s'arrêtait sur cul dans le fossé, la descente ou la montée.

Pour l'exercer à la descente, on choisira d'abord une terre molle: l'habitude une fois prise, il courra plus volontiers en descendant qu'en montant. Ceux qui redoutent de briser les épaules de leurs chevaux en galopant dans les descentes, qu'ils se rassurent: les Perses et les Odryses font tous des courses sur des pentes rapides, et leurs chevaux sont aussi nets que ceux des Grecs.

Nous ne manquerons pas de dire comment l'homme doit se comporter dans chacun de ces mouvements. Quand le cheval part tout à coup, il faut d'abord porter le corps en avant, afin que le cheval puisse moins se dérober et jeter à bas son homme; l'instant d'après, s'il s'arrête court, on le porte en arrière, ce qui affaiblit la secousse. Quand on saute un fossé, ou qu'on gravit une montée, il est bon de prendre une poignée de crins, afin d'éviter que le cheval soit gêné à la fois par la nature du terrain et par l'appui du mors. A la descente, on portera le corps en arrière et on soutiendra la bride, de peur que l'homme et le cheval ne culbutent.

Il n'est pas mauvais de varier le lieu des exercices, et de les faire durer tantôt plus, tantôt moins. Le cheval se dégoûte moins que s'il travaille toujours de la même manière et dans le même endroit. Comme il est nécessaire par tous pays que le cavalier, en galopant, soit bien lié à sa monture, et qu'il puisse de dessus son cheval bien user de ses armes, il ne faut pas blâmer l'exercice de la chasse à courre sur des terrains favorables et giboyeux. Si l'on n'en a pas à proximité, voici un bon exercice: deux cavaliers se concertent: l'un fuit à toute bride sur toute espèce de terrains et s'éloigne la lance en ar-

rière ; l'autre le poursuit avec des javelots arrondis par le bout et une lance de même forme. Il faut qu'arrivés à la portée du trait, ce dernier lance ses javelots arrondis sur le fuyard, et que, à portée de la lance, il le frappe de son arme. C'est encore une chose excellente, quand ils en viennent aux mains, de tirer à soi son adversaire, puis de le repousser tout à coup ; rien ne vaut mieux pour le jeter à bas. De son côté, celui qui est tiré fera bien de lancer aussitôt son cheval. Par là, il culbutera son adversaire, au lieu d'en être culbuté.

Supposons maintenant deux camps assis l'un en face de l'autre ; on escarmouche des deux parts : on poursuit ses adversaires jusqu'à la phalange opposée, et l'on se replie ensuite sur la sienne. Or, voici, en pareil cas, ce qu'il est bon de savoir : tant que l'on n'est pas loin de son parti, le meilleur et le plus sûr, c'est, après une demi-volte, de se lancer sur l'ennemi et de lui tenir vigoureusement tête ; puis, quand on arrive près du parti opposé, de retenir son cheval en main. De la sorte, on fait certainement du mal aux ennemis, qui ne peuvent vous faire aucun mal.

L'homme a dans la parole, que lui ont donnée les dieux, le moyen d'enseigner à l'homme ce qu'il doit faire ; mais il est clair qu'on ne peut, avec le même moyen, rien apprendre au cheval. Fait-il ce que vous voulez, caressez-le ; châtiez-le, s'il désobéit : voilà comme il apprendra à bien faire son service⁴. Ceci, toutefois, n'est pas long à dire, mais exige une pratique continuelle de l'équitation. Le cheval recevra le mors plus volontiers si, en le recevant, il en résulte pour lui quelque bien ; il sautera les fossés, il s'élancera de bas en haut, il fera tout ce qu'on exigera de lui, si l'obéissance lui procure un peu de repos.

4. Nous pouvons expliquer cette phrase en disant que le cheval trouvera sa récompense par la conduite sage et la douceur de son cavalier, qui saura, à propos, le retenir s'il fait mal, le laisser aller s'il fait bien, et qu'alors l'animal, étant mis à son aise, ira toujours convenablement, parce qu'il sait qu'il peut compter sur une récompense. L. B.

CHAPITRE IX.

Des chevaux vicieux.

Dans ce qui a été dit jusqu'ici, nous avons indiqué le moyen de déjouer la fraude dans l'acquisition d'un poulain et d'un cheval, et la manière de s'en servir sans le gâter, surtout si le cavalier veut le montrer comme ayant toutes les qualités requises pour un cheval de guerre. Le moment paraît être venu d'enseigner à tirer, au besoin, le meilleur parti possible d'un cheval trop vif ou trop paresseux.

Et d'abord il faut se faire cette idée, que la fougue, chez le cheval, est la même chose que la colère chez l'homme. L'homme ne se met pas en colère quand on ne l'offense ni en paroles ni en actions; de même on n'irrite point un cheval fougueux en évitant de le chagriner. Il faut donc tout d'abord, en le montant, avoir soin de ne pas lui causer de souffrance. Une fois à cheval, tenez-le en place plus longtemps que tout autre, et portez-le en avant par les moyens les plus doux¹.

Vous commencez par les allures les plus lentes, puis vous passez successivement au trot et au galop, sans que le cheval s'en aperçoive. Tout ordre transmis brusquement par le cavalier trouble un cheval ardent, comme tout ce qu'un homme voit, entend ou souffre contre son attente. Il faut savoir que tout ce qui est subit lui donne de l'inquiétude. Voulez-vous retenir un cheval ardent qui cherche à gagner, il ne faut pas, pour l'arrêter, tirer tout d'un coup, mais user moelleusement de la bride, le ralentissant avec douceur, et non de force². Les exercices sur la ligne droite apaisent mieux les chevaux que les changements de direction répétés, et les allures modérées éteignent peu à peu l'ardeur du cheval, dont elles calment la fougue au lieu de l'animer. Croire que des courses vives et fréquentes, où l'on fait renoncer le cheval, servent à le calmer,

1. M. de Lancosme-Brèves loue cette recommandation comme sage et indispensable; seulement il regrette que Xénophon n'ait pas indiqué explicitement quels sont les moyens à employer.

2 Cette remarque est très-logique: ce n'est que par le raisonnement et les moyens doux qu'on parvient à calmer la trop grande ardeur du cheval L. B.

c'est se tromper du tout au tout : car, mené ainsi, le cheval ardent essaye de son côté de gagner de violence; et, dans sa fougue, comme l'homme colère, il peut se faire, ainsi qu'à son cavalier, des maux sans remède.

On prendra garde qu'un cheval ardent ne parte avec trop de vitesse, mais on évitera surtout qu'il ne lutte de vitesse avec un autre cheval : car presque tous les chevaux qui ont le plus d'émulation sont aussi les plus fougueux.

Les mors doux leur conviennent mieux que les durs; et, si le cheval est embouché avec un dur, rendez-le doux par la légèreté de la main¹.

Il est bon de s'accoutumer soi-même à être calme, surtout sur un cheval ardent, et à n'avoir avec lui que les points de contact qui nous sont indispensables pour l'assiette². Un précepte excellent à connaître, c'est qu'on calme un cheval par un sifflement et qu'on l'excite par un coup de langue. Toutefois, si, dès le commencement, on faisait suivre le coup de langue d'une caresse, et le sifflet d'une correction, le cheval apprendrait à partir au sifflement, et à s'arrêter au coup de langue³. De même, il ne faut pas, au cri de guerre ou au son de la trompette, paraître troublé à son cheval, et lui présenter rien qui le trouble; mais, autant que possible, calmez-le, et même, si vous le pouvez, offrez-lui son déjeuner ou son souper.

Le meilleur conseil à suivre, c'est de ne jamais choisir un animal fougueux pour cheval de campagne. Quant au cheval froid, il me suffira de dire qu'on doit le traiter par une méthode opposée à celle qui convient au cheval ardent.

1. Recommandation bien sage, mais d'autant plus difficile à exécuter que Xénophon et ses successeurs n'ont pas indiqué ce qu'il fallait faire pour avoir la main légère. L. B.

2. Ce qui veut dire qu'il ne faut pas toujours avoir les jambes et les talons plaqués sur le corps de l'animal, pour ne pas l'exciter mal à propos. L. B.

3. Cette remarque est très-judicieuse, et j'en ai fait souvent l'application pour les *départs* et les *arrêts*. On porte le corps en arrière, *premier temps*, en disant *halte* ou *stop*; puis on approche la main du corps, *second temps*. Le cheval, pour éviter l'opposition faite par la main au second temps, qui lui est toujours plus ou moins sensible, *s'arrête de suite*. Veut-on faire partir un cheval, on peut dire *go on* ou *partez*; puis on approche les jambes, *premier temps*, et on avance la main de bas en haut vers la tête du cheval; il est rare que le cheval ne parte pas avant que les jambes aient agi. L. B.

CHAPITRE X.

Du cheval de guerre; de la beauté des allures et de la mise en main.

Si l'on veut avoir un cheval de guerre qui ait de belles allures et qui se fasse regarder, il ne faut pas lui lever la tête en même temps qu'on l'actionne du fouet et de l'éperon¹ : beaucoup de gens croient lui donner ainsi du brillant, mais il arrive à ces gens-là le contraire de ce qu'ils veulent. En effet, en lui relevant trop la tête, on empêche le cheval de voir devant soi, on le rend aveugle; en l'éperonnant et en le fouettant, on l'effraye au point qu'il se trouble et vous met en danger : or, c'est justement ce qui arrive aux chevaux qui se plient avec le plus de peine aux exercices du manège, et qui s'y comportent mal, au lieu de s'y distinguer. Mais si l'on apprend à un cheval à manœuvrer à brides lâches, et à relever le cou en ramenant la tête, on lui fera faire ainsi ce qui lui plaît et ce qui le flatte. La preuve qu'il y prend plaisir, c'est que, lorsqu'il approche d'une troupe de chevaux et surtout de juments, il relève le cou et ramène la tête avec fierté, lève les jambes avec souplesse, et porte la queue haute. Si donc on exige de lui l'habitude qui lui donne le meilleur air, on se créera un cheval heureux de sa prestance, superbe, brillant, regardé.

Comment croyons-nous qu'on y arrive, nous allons essayer de le dire. D'abord il faut avoir toujours deux embouchures, jamais moins. L'une sera lisse, avec des olives d'une bonne grandeur; l'autre aura des olives lourdes et étroites, avec des cannelures coupantes. Si le cheval vient à saisir celle-ci, sa dureté le rebutera et la lui fera lâcher, tandis que, s'il prend la première, il s'y plaira, à cause de sa douceur, et exécutera avec le mors doux ce qu'il aura appris avec le dur. Toutefois il peut en venir à braver l'embouchure douce et à peser dessus; c'est pour cela que nous avons mis de grandes olives à l'embouchure douce, afin de le forcer à ouvrir la bouche et à lâcher le fer.

On peut d'ailleurs corriger autant qu'on veut la dureté du

1. Cette recommandation est une idée lumineuse qui conduit à la mise en main. L. B.

mors, en lâchant ou en retenant la main ¹; mais, quelle que soit l'embouchure dont on se sert, elle doit être coulante. Si elle est roide, le cheval la tiendra tout entière, de quelque manière qu'il l'ait prise; comme une broche qu'on fixe tout entière, quel que soit le point par lequel on la saisit. L'autre fait l'effet d'une chaîne: ce qu'on en tient seul est fixe; le reste fléchit; et le cheval, cherchant continuellement la partie qui lui échappe, lâche le mors. C'est aussi pour cela que l'on suspend des anneaux ² au milieu du mors, afin que le cheval, en cherchant à les prendre avec la langue et les dents, ne pense pas à saisir le mors ³.

Si l'on ne sait pas ce que l'on entend par embouchure coulante ou dure, nous allons l'expliquer. Une embouchure est coulante, lorsque les brisures des axes sont assez larges et assez polies pour jouer aisément, et que toutes les pièces qui sont traversées par les axes ont une ouverture qui leur permet de glisser et de rouler sans peine. Au contraire, lorsque toutes les parties du mors se séparent ou se réunissent difficilement, l'embouchure est dure. Mais, quelle qu'elle soit, voici ce qu'on doit faire pour donner au cheval la beauté d'allure dont il a été question. Il faut lever la main sans dureté, car le cheval secouerait la tête; ni trop mollement, il ne le sentirait pas ⁴. Si, au temps d'arrêt, il lève la tête, rendez aussitôt la main ⁵. Il faut ensuite, nous ne nous lassons pas de le dire, il faut, si le cheval a bien fait, l'en récompenser. Vous apercevez-vous qu'il se plat dans une belle position de tête et dans un léger appui, ne faites rien qui puisse le chagriner, comme si vous vouliez en exiger quelque chose; au contraire, flattez-le, comme si vous n'aviez plus rien à lui

1. Autrement dit: en jouant des rênes et en donnant des demi-temps d'arrêt.

2. C'est ce qu'on nomme des *jouettes*.

3. M. de Lancosme-Brèves trouve qu'il est impossible d'expliquer avec plus de lucidité les moindres parties de l'embouchure dont Xénophon se servait pour brider les chevaux.

4. Nous croyons que Xénophon parle ici dans l'hypothèse de donner de l'élevation à l'avant-main; lever peut vouloir dire aussi soutenir, car on ne lève la main que pour relever la tête ou s'emparer de l'impulsion. L. B.

5. Nous voyons combien Xénophon est aux ordres d'une encolure roide et indocile. Nous croyons qu'au temps d'arrêt le cheval ne doit pas lever la tête, et que, s'il veut la lever, il faut ne pas rendre la main, mais la maintenir. Il est juste, néanmoins, de dire qu'une fois la tête en l'air, si le cavalier tire sur la tête avec le mors, le cheval peut se cabrer: c'est donc pour éviter cette défense, que Xénophon ne savait pas paralyser, qu'il conseille de rendre la main. L. B.

demander. Par ce moyen il prend confiance, et arrive plus sûrement aux allures rapides.

Le cheval aime à courir : la preuve, c'est que, quand il s'échappe, il ne prend point le pas, mais le galop. Il est dans sa nature d'aimer une course rapide, à moins que l'on ne l'y force trop longtemps : passé la mesure, il n'y a de plaisir ni pour l'homme ni pour le cheval.

Lors donc que le cheval arrive à prendre une allure fière, accoutumé d'ailleurs dès les premiers exercices à partir de vitesse après une demi-volte, si, montant un cheval ainsi dressé, le cavalier le retient de la main et lui indique en même temps de partir, alors, retenu par la bride et poussé par les aides, il s'anime, se précipite le poitrail en avant et les jambes en haut, mais sans souplesse, vu que les jambes d'un cheval n'ont jamais de souplesse quand il souffre. Si, au contraire, après lui avoir fait sentir l'éperon, vous lui rendez la main, le peu de tension des rênes lui fait croire qu'il est libre, et, dans le plaisir qu'il en éprouve, il prend une position magnifique, imitant, par le moelleux et la fierté de son allure, le cheval qui fait le beau auprès des autres chevaux. Et alors ceux qui le voient disent que voilà un cheval généreux, dispos, bien dressé, plein de cœur, superbe, à la fois doux et terrible à voir¹. Si donc il est quelqu'un qui souhaite pareil succès, que cela soit écrit pour lui.

CHAPITRE XI².

Du cheval de parade et des moyens de le dresser.

Si vous voulez un cheval de parade qui s'enlève, qui ait de l'éclat, vous n'aurez pas ces avantages de toute espèce de chevaux, mais il en faut un qui réunisse une grande âme à un corps vigoureux³. Il y a des gens qui se figurent que tout cheval

1. On trouvera un commentaire lumineux de ce passage dans l'article ÉQUITATION du général Marbot dans le t. XIV de l'*Encyclopedie moderne* de F. Didot, p. 297.

2. Ce chapitre est remarquable en ce qu'il nous initie aux qualités qui sont la conséquence de certaines formes extérieures. L. B.

3. On voit par là que, si Xénophon n'avait ni le don natif ni la science d'équilibrer un cheval défectueux, il le connaissait du moins et pouvait le designer. L. B.

qui a du moelleux est capable de s'enlever ; il n'en va point ainsi. Ce sera plutôt celui dont le rein est court, souple et fort ; et je veux désigner ici non les parties qui avoisinent la queue, mais celles qui s'étendent entre les côtes et les cuisses vers les flancs : un cheval ainsi fait pourra engager franchement les jambes de derrière sous son avant-main.

Si, après l'avoir placé dans cette position, vous marquez un temps d'arrêt, il s'assiera sur les jarrets, relèvera l'avant-main de manière à montrer à ceux qui lui font face son ventre et ses testicules. Quand il fait ce mouvement, rendez-lui la main, et alors on verra qu'il prend lui-même la plus belle pose du cheval¹. Quelques personnes ont aussi pour méthode, afin d'apprendre ce mouvement au cheval, les unes de toucher le dessous des genoux avec une baguette ; les autres, de faire courir à côté du cheval un homme qui lui frappe avec un bâton le dessous des bras². Mais le meilleur moyen de l'instruire, selon nous et d'après notre recommandation incessante, c'est que, quand le cheval a accompli quelque chose au gré du cavalier, on lui accorde un instant de relâche. En effet, comme le dit Simon, dans ce qu'il fait malgré lui le cheval ne met pas plus d'intelligence ni de grâce qu'un danseur qu'on fouetterait ou piquerait de l'aiguillon. Attendez-vous à trouver disgracieux plutôt qu'élégants l'homme et le cheval traités de cette sorte. C'est uniquement par les signes que le cheval doit être amené à exécuter de plein gré les mouvements les plus beaux et les plus brillants.

Aussi, lorsque le cheval ira aux allures ordinaires, poussez-le jusqu'à le mettre en sueur ; lorsqu'il s'enlèvera bien, mettez aussitôt pied à terre, débridez-le, et soyez sûr qu'il sera tout disposé de lui-même à s'enlever³. C'est sur des chevaux prenant cette belle attitude qu'on nous représente les dieux et les héros, et les hommes qui manient bien les chevaux ont je ne sais quel air de grandeur. En effet, un cheval qui se dresse est quelque chose de si beau, de si frappant, de si magnifique, qu'il fixe les regards de tous ceux qui le voient, jeunes ou

1. Xenophon donne ici le moyen de faire faire une courbette au cheval. Cette recommandation est remarquable pour l'époque à laquelle elle a été faite, et indique assez comment il faut s'y prendre pour asseoir son cheval. L. B.

2. Et non pas *cuisse*, comme l'ont écrit quelques traducteurs.

3. Cette remarque est juste. Un cheval qui est monté méthodiquement et qui a un travail tracé à l'avance, sachant qu'après tel mouvement il a telle récompense, exécute son travail avec plus de plaisir. L. B.

vieux. On ne peut ni le quitter, ni se lasser de le considérer, quand il se montre ainsi dans tout son éclat. Celui qui a le bonheur de posséder un pareil cheval, phylarque ou commandant de cavalerie, n'ambitionnera pas de briller seul; il voudra bien plus encore que toute sa suite frappe les regards. Or, s'il marche en tête, monté sur un cheval que tout le monde vante, mais qui, tout en s'enlevant fréquemment de sa hauteur, n'avance que fort peu, il est clair que les chevaux de sa suite ne pourront aller qu'au pas. Et qu'y a-t-il de brillant dans un semblable spectacle? Si, au contraire, animant votre cheval, vous conduisez votre troupe ni trop vite ni trop lentement, mais en prenant le pas qui convient aux chevaux de grand cœur, pleins de feu et d'un extérieur propre aux manœuvres, si vous marchez ainsi en tête de vos cavaliers, on n'entendra qu'un bruit de pas cadencés, un soufflement et un hennissement collectif, et ce n'est pas vous seulement, mais toute votre troupe, qui offrira un magnifique coup d'œil.

Enfin, si un homme sait bien acheter les chevaux, les élever à supporter la fatigue, les manier avec dextérité dans les exercices militaires, les manœuvres et les combats, quel obstacle y a-t-il à ce qu'il les rende d'un prix bien plus élevé qu'il ne les a reçus, qu'il leur crée une renommée, et qu'il se rende fameux lui-même dans l'équitation, si quelque dieu ne s'y oppose?

CHAPITRE XII.

De l'armure du cavalier et du jet des javelots¹.

Nous voulons décrire aussi comment doit s'armer celui qui veut, à cheval, s'exposer au danger. Nous disons donc d'abord qu'il doit avoir une cuirasse bien faite pour le corps : justement appliquée, c'est tout le corps qu'elle porte; trop large, les épaules seules en sont accablées; trop étroite, c'est une

1. Nous croyons que le lecteur nous saura gré de rapprocher de ce chapitre un extrait de la *Milice et armes* de Cl. Fauchet. On verra que l'armure du cavalier et du cheval, telle que la représente Xénophon, se reproduit presque complètement dans celle des chevaliers du moyen âge. « Quant aux hommes de cheval, ils chaussoient des chausses faites de mailles, des espérons à mollettes aussi larges que la paulme de la main.... puis endossoient un gobisson. C'estoit un vestement long, iusques sur les cuisses et contre-

prison, et non pas une armure. Comme le cou est une partie exposée aux blessures mortelles, nous disons qu'il faut le garantir au moyen d'un hausse-col tenant à la cuirasse : car, outre qu'il servira d'ornement, il pourra, s'il est bien fait, couvrir jusqu'au nez le bas de la figure du cavalier. Nous regardons comme les meilleurs casques, ceux qu'on fabrique en Béotie : ils couvrent toutes les parties qui sont hors de la cuirasse, et ne gênent point la vue. Que la cuirasse soit faite de manière à n'empêcher le cavalier ni de s'asseoir, ni de se baisser. Que le bas-ventre, les parties et ce qui les entoure, soient couverts d'écailles assez fortes et assez nombreuses pour les protéger. Comme une blessure à la main gauche met un cavalier hors de combat, j'approuve l'arme qu'on a imaginée pour la défendre, et qu'on appelle main. Elle garantit l'épaule, le bras, le coude et le poignet qui tient la bride; elle s'étend et se plie à volonté; elle couvre, en outre, le défaut de la cuirasse sous l'aisselle. Il faut lever la main droite, soit pour lancer le javelot, soit pour frapper l'ennemi : on doit donc faire disparaître de la cuirasse tout ce qui gêne ce mouvement, et y substituer des écailles à charnières qui s'étendent quand le bras se lève, et se replient quand il s'abaisse. Nous trouvons meilleur que l'armure du bras soit mobile et s'y applique comme une jambière, que si elle était fixée au

pointe.... Dessus ce gobisson ou gambeson ils avoient une chemise de mailles longue iusques au dessous des genouilz, appelé *Auber* ou *Hauber*, ie croy du mot *albus*, pource que les mailles de fer bien polies, forbies et reluisantes, en sembloient plus blanches. A ces chemises estoient cousues les chausses.... Un capuchon ou coëffe, aussi de maille y tenoit pour mettre la teste dedans : lequel capuchon se reiettoit derriere, apres que le chevalier s'estoit oste le heaulme, et quand ils vouloient se rafraichir sans lever tout leur harnois. Ajoutez un baudrier auquel pendait vne espee appelée *brance* en ibois ou alleman, et aucuns fois des nostres *fauchon*. Ils portoitent aussi vne aultre sorte d'espee nommée *badelaire* qui semble auoir este large.... Encores auoit le cheualier vn petit cousteau nommé *misericorde*, pource que de ce ferrement volontiers estaient occis les cheualiers abbattus.... Les cheualiers portoitent aussi vn escu, voire couuert de lames d'escalles d'yuoire.... ledit escu pendu à leur col, à vne courroye.... Et pour la dernière arme defensivaie, vn elme ou heaume, fait de plusieurs pieces de fer, esleuees en pointe : et lequel couuroit la teste, le visage et chignon du col, avec la visière et ventaille, lesquelles se pouvaient lever et baisser pour prendre vent et haletue.... Leur cheual estoit volontiers housé, c'est-à-dire couuert et caparassonné de soye : aux armes et blason du cheualier et pour la guerre de cuir bouilly : on de bardes de fer. » On trouuera dans nos *Chansons de geste*, notamment dans les chansons de *Roland*, d'*Alexandre*, des *Saxons*, d'*Antioche*, de curieuses descriptions d'armure d'hommes et de chevaux qui confirment ce que dit Fauchet.

reste de l'armure : quant à la partie qui reste nue, lorsque la main droite est levée, il faut la garantir près de la cuirasse, soit avec du cuir de veau, soit d'une lame d'airain; autrement, l'endroit où les blessures sont le plus dangereuses demeurerait à découvert.

Comme le cavalier court le plus grand péril s'il arrive quelque chose à son cheval, il faut aussi armer le cheval d'un chanfrein, d'un poitrail et de garde-flancs : cette dernière pièce pourra couvrir en même temps les cuisses du cavalier. Mais ce qu'il faut défendre surtout, c'est le ventre du cheval : les blessures y sont mortelles, et c'est la partie la plus tendre : la housse peut être employée à cette fin. Il faut la coudre de manière que le cavalier y soit bien assis et que la selle ne blesse point le cheval. Quant aux autres parties du cheval et du cavalier, elles seront armées comme il suit : les jambes et les pieds se prolongeant visiblement au delà des cuissards, on les garnira de bottes du cuir dont on fait les semelles. Par là les jambes seront défendues et les pieds chaussés. Telle est l'armure qu'il faut avoir afin de n'être point blessé, sauf l'assistance des dieux. Pour blesser l'ennemi, nous préférons le sabre à l'épée : un coup de taille, porté de la hauteur du cavalier, vaut mieux qu'un coup d'estoc. Au lieu d'une lance allongée, qui est cassante et incommode à la main, nous aimons mieux deux javelots de cornouiller. En effet, un homme qui sait manier ces deux javelots peut en lancer un, et garder l'autre pour s'en servir en avant, de côté, en arrière : d'autre part, ces javelots sont plus forts que la lance et plus maniables.

Le jet de loin nous agrée de préférence : de cette sorte, on a plus de temps pour se retourner et pour saisir le second. Voici, en bref, la meilleure manière de lancer un javelot avec le plus de force : portez en avant la gauche du corps, retirez la droite en arrière, dressez-vous sur les cuisses, jetez le javelot la pointe un peu en l'air ; alors il partira avec la plus grande vitesse, portera très-loin et frappera très-juste, si la pointe n'a pas dévié de l'objet visé.

Tels sont les avis, instructions et exercices que nous nous proposons d'écrire pour les novices : quant à ce que doit savoir et pratiquer le commandant de cavalerie, nous l'avons exposé dans un autre traité¹.

1. Le *Commandant de cavalerie*, qui vient immédiatement après celui-ci

LE COMMANDANT DE CAVALERIE¹.

CHAPITRE PREMIER.

Idee générale des devoirs d'un commandant de cavalerie².

Avant tout, il faut sacrifier aux dieux³ et les supplier de ne t'inspirer que des pensées, des paroles et des actions propres à mériter, dans ton commandement, le suffrage du ciel, le tien, celui de tes amis, ainsi que l'affection de la république, élevée à son plus haut point de gloire et de prospérité. Les dieux propices, passe tes cavaliers en revue, soit pour compléter le nombre légal, soit pour veiller au maintien des cadres : car, faute de nouvelles recrues, ils diminueraient de jour en jour. La vieillesse met nécessairement les uns hors de service ; les autres vides se font par différentes raisons. Le corps de cavalerie une fois au complet, il faut veiller à ce que les chevaux soient nourris de façon à supporter les fatigues. Si la force leur manquait, ils ne pourraient ni atteindre l'ennemi, ni échapper par la fuite. Il faut veiller aussi à ce qu'ils soient obéissants : un cheval rétif est plutôt l'allié des ennemis que de ceux de son parti. Les chevaux qui ruent quand on les monte doivent être également réformés : souvent ils font plus de mal que l'ennemi même. Enfin,

1. Littéralement *hipparque*; mais nous n'avons pas employé ce mot, qui est aussi un nom propre, afin d'éviter la confusion.

2. On croit que ce traité a été écrit par Xénophon pour son fils Gryllus, chef de la cavalerie athénienne à la bataille de Mantinée, et tué dans le combat, après avoir blessé mortellement Épaminondas. Voy. la fin du livre VII de l'*Histoire grecque*.

3. Cette recommandation pieuse est fort remarquable dans un homme de guerre, et Xénophon en donne une explication touchante à la fin même de ce traité.

l'on doit prendre soin de leurs pieds , afin de pouvoir manœuvrer sur un terrain rocailleux , tout le monde sachant que, quand la marche les chagrine , ils ne sont bons à rien.

Quand on a des chevaux comme il faut , on doit exercer les cavaliers , et tout d'abord leur apprendre à sauter dessus , car nombre de gens y ont trouvé leur salut ; puis à manœuvrer sur toutes sortes de terrains ¹ , l'ennemi se portant ici sur un point et là sur un autre. Lorsqu'ils sont solides en selle , il faut veiller à ce qu'ils sachent presque tous lancer le javelot de dessus le cheval , et exécuter les autres manœuvres des gens à cheval. Cela fait , on doit armer chevaux et cavaliers , de manière qu'ils aient le moins de mal possible , et qu'ils en fassent le plus possible à l'ennemi. Il faut aussi s'arranger pour avoir des hommes obéissants : sans cela , et les bons chevaux , et les hommes solides , et les belles armes ne serviront de rien. Veiller à ce que tout cela s'exécute ponctuellement , c'est le devoir du commandant de cavalerie.

La république , convaincue qu'il suffirait difficilement seul à tant de soins , lui adjoint pour collaborateurs des phylarques ² , et ordonne au sénat de veiller , de concert avec lui , à la tenue de la cavalerie. Il est donc bon , selon moi , d'inspirer aux phylarques l'intérêt que tu prends toi-même aux cavaliers , et d'avoir dans le sénat des orateurs bien disposés , dont la parole impose aux cavaliers , qui alors feront mieux leur devoir , et adoucisse le sénat , s'il était porté à une sévérité austère. Voilà ce que j'avais à te rappeler pour les objets qui réclament ta vigilance ; mais quels sont les meilleurs moyens d'y réussir ? C'est ce que je vais tâcher d'indiquer.

Les cavaliers que tu enrôles doivent être , conformément à la loi , des citoyens aisés et robustes , et tu as pour cela deux moyens , les tribunaux et la persuasion. Je crois qu'il ne faut citer devant les tribunaux que ceux qu'on serait soupçonné de ménager par intérêt. En effet , les citoyens moins aisés auraient tout de suite un prétexte , si tu ne commençais pas par contraindre les puissants. En second lieu , je regarde comme un bon moyen de faire voir aux jeunes le côté brillant de la cavalerie ; ils en prendront le désir , et tu trouveras moins de résistance dans ceux dont ils dépendent , en leur représentant que , si ce n'est pas par toi , c'est par un autre qu'ils seront

1. Cf. *De l'Équitation*, VIII, et *Mémoires*. III, in.

2. Chefs d'escadron.

contraints d'élever un cheval, en raison de leur fortune. S'ils s'enrôlent avec toi, tu t'engageras à détourner les fils de famille de la manie d'acheter des chevaux de prix, et à les rendre, avant peu, bons cavaliers. Aux promesses, tu chercheras à joindre les effets. Quant aux cavaliers déjà enrôlés, le sénat, en faisant publier pour l'avenir les doubles exercices, et en annonçant la réforme des chevaux incapables de suivre, les obligera, je l'espère, à mieux entretenir et dresser leurs chevaux.

Il me paraît bon d'avertir qu'on refusera pareillement les chevaux fougueux. Cette menace engagera davantage à les vendre et à en acheter d'autres avec plus de précaution. Il sera bon encore d'annoncer qu'on réforme aussi les chevaux qui ruent dans les évolutions, vu qu'il est impossible de les tenir en rang, et que, quand il faut charger l'ennemi, ils suivent par derrière; ce qui fait que le mauvais cheval rend inutile le cavalier.

Pour ce qui est de fortifier les pieds du cheval, si l'on a quelque moyen facile et expéditif, je l'admets : autrement, je dis, d'après ma propre expérience, qu'il faut étendre un lit de cailloux pris sur le chemin, du poids d'une mine environ, plus ou moins, à l'endroit où l'on panse le cheval au sortir de l'écurie; le cheval ne cessera de piétiner sur ces cailloux, soit qu'on l'étrille, soit que les mouches le piquent. Qu'on en fasse l'essai, l'on reconnaîtra la justesse de mes observations, et l'on verra s'arrondir les pieds du cheval¹.

Quand les chevaux seront comme il faut, on amènera les cavaliers à être excellents par les moyens qui suivent. Et d'abord nous conseillons aux jeunes gens d'apprendre d'eux-mêmes à sauter à cheval; mais tu feras bien de leur donner un maître habile. Quant à ceux qui sont plus âgés, il est très-utile de les accoutumer à monter à cheval en s'aidant les uns les autres, à la perse².

Pour former des cavaliers à se tenir fermes en selle sur toute espèce de terrains, il serait peut-être gênant de les faire sortir souvent, n'étant pas en guerre : il faut donc les rassembler et leur conseiller de s'exercer, soit quand ils se rendent à leur campagne ou ailleurs, soit en sortant des chemins, et en se lançant au galop sur des terrains de différentes espèces. Cet exercice vaut presque les sorties et donne moins

1. Cf. *De l'Équitation*, IV. — 2. Cf. *Id.*, VI.

d'embarras. Il convient de leur rappeler que, si l'État s'impose une dépense annuelle de près de quarante talents ¹ pour avoir une cavalerie en cas de guerre, ce n'est pas afin d'en manquer, mais pour la trouver toute prête au besoin. Cette pensée stimulera sans doute le zèle des cavaliers pour l'équitation ; ils ne voudront pas, s'il survient une guerre, être pris au dépourvu quand il s'agit de combattre pour le pays, pour l'honneur et pour la vie. Il n'est pas mauvais non plus de les prévenir que tu les feras quelquefois sortir en avant, et que tu marcheras à leur tête sur toutes sortes de terrains. Pour les exercices de petite guerre, c'est encore une bonne chose de les emmener manœuvrer tantôt sur un terrain et tantôt sur un autre : rien n'est meilleur pour les cavaliers et pour les chevaux.

Le jet du javelot sera, selon moi, pratiqué par un bien plus grand nombre, si tu préviens les phylarques qu'ils auront à commander les acontistes ² de chaque escadron ³ dans les exercices du javelot. Ils auront à cœur, je présume, de présenter chacun à l'État le plus d'acontistes possible. Et de même les phylarques veilleront de leur mieux au bon équipement de la cavalerie, s'ils sont convaincus que la tenue brillante de leur escadron leur fait beaucoup plus d'honneur aux yeux de la république que leur propre parure. Or, il est à croire qu'on n'aura pas de peine à le faire comprendre à ceux qui ont désiré être à la tête de leur escadron par un sentiment de gloire et d'honneur. Ils pourront d'ailleurs, la loi en main, sans se mettre eux-mêmes en frais, forcer leurs hommes à se faire équiper, suivant l'ordonnance, avec leur solde.

Du reste, pour rendre les soldats obéissants, il est essentiel de leur représenter par la parole quels avantages résultent de la soumission, et il est également essentiel de leur prouver, dans la pratique, combien d'avantages la règle assure partout à ceux qui l'observent, et combien de maux à ceux qui ne l'observent pas. Un motif très-puissant, à mon sens, pour que les phylarques aient à cœur de commander chacun un escadron bien équipé, c'est d'avoir des éclaireurs très-élégam-

1. Environ 220 000 francs. — 2. Gens de trait.

3. Nous ne trouvons pas, pour traduire le terme grec, de meilleur mot dans notre langue que cette expression moins moderne qu'on ne le croit. Claude Fauchet s'en sert sous la forme *scadron* : « Mot italien, dit-il, qui signifie grand carré, nouvellement usurpé comme assez d'autres par nos guerriers. » *Des Antiquités françaises*, liv. V, chap. 1v.

ment armés, de les obliger fréquemment à lancer du javelot, et de leur en donner même toi-même l'exemple, après être devenu fort à cet exercice. Si, en outre, on pouvait proposer aux tribus des prix pour tous les exercices de cavalerie qui sont offerts en spectacle, ce serait, je crois, un merveilleux stimulant à l'émulation des Athéniens : témoin ce qui se fait pour les chœurs, où, pour de faibles prix, on se donne tant de mal, on fait tant de dépenses. Seulement il faut, en pareil cas, avoir des juges dont les vainqueurs puissent être fiers.

CHAPITRE II.

De l'ordonnance des escadrons.

Quand tes cavaliers seront ainsi exercés, il faudra qu'ils sachent se ranger dans un certain ordre, qui rendra plus pompeuses les fêtes des dieux, plus belles les évolutions de ta troupe, plus glorieux ses combats, s'il y a lieu, plus faciles et moins confuses les marches sur les routes et à travers les passages difficiles. Or, quel est l'ordre le meilleur pour exécuter ces manœuvres ? Je vais essayer de l'expliquer.

La ville est divisée en tribus : je dis alors qu'il faut nommer, avec l'assentiment de chaque phylarque, des décadarques¹ pris parmi les jeunes citoyens, jaloux de faire quelque bel exploit et de se rendre fameux. Tu en feras tes chefs de file. Après eux on choisira un nombre égal d'hommes, parmi les plus âgés et les plus prudents, afin de les mettre les derniers de la décade. Pour user de comparaison, c'est ainsi que le fer coupe le fer quand le tranchant de l'instrument est bien affilé, et que la force d'impulsion est suffisante. Quant à ceux qui se trouvent au milieu, entre les premiers et les derniers, si chaque décadarque a choisi celui qui vient immédiatement après lui, et ainsi de suite, il est clair que chacun aura un camarade sur lequel il pourra compter. Le chef doit être, sous tous les rapports, un homme propre à la place. Vaillant, s'il s'agit de charger l'ennemi, ses ordres communiquent son feu au premier rang ; et, s'il faut battre en retraite, sa prudence le met mieux à même de sauver ses compagnons d'armes.

1. Chefs de décades ou compagnies de 10 hommes.

Les décadarques étant en nombre pair, on pourra plus facilement établir des sections égales que s'ils étaient en nombre impair. Cet ordre me plaît, d'abord parce que chaque chef de file commande à sa troupe, et que des hommes qui commandent se croient obligés de mieux faire que de simples soldats; en second lieu, parce que, s'il y a quelque chose à faire, on a bien moins vite donné des ordres à de simples soldats qu'à des chefs.

Cette division établie, de la même manière que le commandant indique aux phylarques la place où chacun doit se rendre, ainsi les phylarques annoncent aux décadarques comment chacun d'eux doit marcher. Si cela est réglé d'avance, tout ira beaucoup mieux que si, comme il arrive à la sortie du théâtre, on s'embarrasse et se gêne les uns les autres. Les cavaliers du premier rang seront mieux disposés à combattre, si on les attaque de front, puisqu'ils sauront que c'est là leur place; et ceux du dernier rang, pris en queue, feront également bien leur devoir, puisqu'ils sauront que c'est un déshonneur d'abandonner son poste. Au contraire, si l'on n'observe aucun ordre, ce n'est plus que trouble et confusion dans les chemins étroits et dans les passages difficiles, personne n'étant prêt de lui-même à tenir tête à l'ennemi. Voilà ce à quoi doivent s'être exercés tous les cavaliers, s'ils veulent franchement seconder leur commandant.

CHAPITRE III.

Des évolutions appropriées aux jours de fête et aux exercices de l'hippodrome.

Voyons maintenant les soins particuliers que doit prendre le commandant de cavalerie. Avant tout, il offrira des sacrifices aux dieux pour sa cavalerie; ensuite il fera tout pour qu'elle ait un air pompeux dans les fêtes; puis il lui donnera la plus belle apparence possible dans tout ce qui doit être placé sous les yeux de la cité à l'Académie¹, au Lycée², à

1. Jardin situé à 1 kilomètre d'Athènes, avec un gymnase: le souvenir de Platon a immortalisé cette localité où se réunissaient les disciples de l'illustre philosophe.

2. Autre gymnase d'Athènes, immortalisé par Aristote et ses disciples.

Phalère ¹ et dans l'Hippodrome ². Ce sont là de nouvelles recommandations ; aussi vais-je indiquer le meilleur moyen d'exécuter le mieux qu'il se peut faire ces divers mouvements.

Je crois que les pompes sacrées seront agréées des dieux et des spectateurs, si, autour de toutes les chapelles et de toutes les statues qui décorent l'agora, en commençant par les Hermès ³, les cavaliers font une évolution en l'honneur des dieux. Dans les Dionysiaques ⁴, c'est en se groupant que les chœurs rendent hommage à toutes les divinités, et notamment aux douze grands dieux ⁵. En se retrouvant aux Hermès, après avoir fait le tour de l'agora, on offrirait, selon moi, un beau spectacle en lançant les chevaux au galop jusqu'à l'Éleusinium ⁶.

Je ne négligerai point de parler des lances et du moyen d'éviter qu'elles ne s'embarrassent les unes dans les autres. Chacun devra les tenir entre les oreilles de son cheval, si on veut qu'elles paraissent toutes ensemble bien rangées et terribles. A ce galop succédant un temps d'arrêt, il sera beau d'aller ensuite au pas jusqu'aux chapelles par le chemin déjà parcouru. De cette manière, le spectacle de ce qu'il y a de plus brillant dans l'équitation viendra s'offrir aux dieux et aux hommes. Les cavaliers ne sont pas habitués à ces marches, je le sais ; mais je suis sûr qu'elles sembleraient bonnes, belles et agréables aux spectateurs. J'ai remarqué d'ailleurs que les cavaliers se sont toujours prêtés à de nouvelles évolutions, quand les commandants ont su faire exécuter ce qu'ils désiraient. Toutes les fois qu'on manœuvrera dans le Lycée, avant le jet du javelot, il sera beau de voir les deux divisions de cinq escadrons chacune, le commandant en tête, ainsi que les phylarques, faire une charge comme en bataille et de manière à remplir toute la largeur de la carrière.

1. Port naval d'Athènes.

2. Lieu destiné aux courses de chars et de chevaux.

3. Sortes de pilastres surmontés d'une tête de Mercure grossièrement sculptée, et répandus à profusion dans les rues d'Athènes.

4. Fêtes de Bacchus. Il y en avait deux : les grandes ou urbaines, qui se célébraient au mois d'élaphebolion (mars) ; et les petites ou rurales, qui se célébraient en posidéon (décembre). Xénophon parle ici des premières.

5. Les mêmes que les Romains appelaient *consentes*, et dont les noms se trouvent contenus dans ces deux vers attribués à Ennius :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jovi, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

6. Temple de Cérés et de Proserpine. Cf. *De l'Équitation*, 1.

Quand on aura franchi l'extrémité du théâtre située en face, il sera utile, je crois, de faire descendre rapidement de front, sur le terrain incliné, autant de cavaliers qu'on le pourra sans confusion. Je suis convaincu que, s'ils se croient en état de pousser leurs chevaux, ils le feront volontiers, tandis que, s'ils ne sont pas suffisamment exercés à la descente, il faut craindre que l'ennemi ne les y exerce malgré eux.

Lorsqu'il a été question des revues, j'ai dit quel ordre il fallait observer pour la perfection des manœuvres. Si le chef, en le supposant bien monté, tourne toujours le long de la file extérieure, lui-même sera continuellement au galop, et ceux qui se trouveront en dehors le suivront de la même allure, de sorte que le sénat ne cessera de voir galoper et que les chevaux ne se fatigueront point, se reposant à tour de rôle.

Quand la parade se fait à l'Hippodrome, rien n'est beau comme de voir le chef disposer ses troupes de manière qu'elles en remplissent toute la largeur et fassent retirer la foule qui le remplit. Il n'est pas moins beau de voir les escadrons se fuir et se poursuivre, chacun des cinq ayant son commandant en tête, et se passant les uns les autres. Il y a dans ce spectacle quelque chose de terrible, quand ils se portent de front l'un contre l'autre, et de majestueux, quand, après avoir parcouru l'Hippodrome, ils se font volte-face, et de beau encore quand, à un second son de trompette, ils se chargent une seconde fois au galop. Alors ils s'arrêtent, puis, au troisième son de trompette, ils se précipitent de nouveau l'un sur l'autre, et, se croisant pour terminer, ils se reforment en phalange, selon notre usage, et s'avancent vers le sénat. Je crois que ces manœuvres auraient un certain air de guerre et de nouveauté. Et, quant à s'y laisser devancer par les phylarques dans les mêmes manœuvres, ce serait quelque chose de peu honorable pour le commandant.

Reste l'exercice sur le sol battu de l'Académie; je vais en dire quelques mots. Quand on y fera une charge, les cavaliers se pencheront en arrière pour ne pas être désarçonnés et tiendront la bride courte à leurs chevaux dans les conversions, de crainte qu'ils ne tombent seulement; la ligne droite une fois reprise, il faut les lancer au galop. Par là, on offrira sans danger un beau coup d'œil au sénat.

CHAPITRE IV.

Des marches à la guerre

Dans les marches, le commandant doit toujours veiller tantôt à soulager le cheval du poids du cavalier, tantôt à faire reposer le cavalier de la marche à pied ; et le moyen, c'est de ne faire ni longues traites, ni longues chevauchées. Si vous songez à prendre ce moyen terme, vous ne ferez point d'erreur : car chacun a conscience de la mesure de ses forces et est averti de ne pas l'excéder. Quand tu es en marche et que tu n'es pas sûr de ne point rencontrer l'ennemi, il faut que les escadrons ne mettent pied à terre que tour à tour. Autrement, ce serait chose grave, si l'ennemi les surprenait tous à bas de leurs chevaux. Lorsque tu traverses un passage étroit, tu dois commander un défilé par le flanc ; si la route est large, il faut donner à chaque escadron un large front de bandière ; enfin, quand vous êtes arrivés en plaine campagne, il faut reformer tous les escadrons en phalange.

Il est bon, comme exercice, de faire ces manœuvres, et il est agréable de faire des marches, en variant la continuité par ces évolutions. Toutefois, quand vous quittez les grands chemins pour entrer dans des pas difficiles, il sera fort utile, en pays ennemi ou ami, d'envoyer des éclaireurs en avant de chaque escadron ; s'ils rencontrent des bois impénétrables, ils pénétreront et indiqueront aux cavaliers les manœuvres à faire, pour que des files entières ne s'égarerent pas. Si l'on marche à proximité d'un danger, un chef prudent enverra éclaireurs sur éclaireurs pour reconnaître les positions de l'ennemi. Il est encore utile, soit pour l'attaque, soit pour la défense, que les corps s'attendent les uns les autres dans les passages difficiles : en se pressant trop de suivre les chefs de file, les derniers cavaliers surmèneraient leurs chevaux. Presque tout le monde sait cela, et pourtant il en est peu qui veulent prendre cette peine.

Il convient que le commandant, durant la paix, étudie lui-même, non-seulement le pays ennemi, mais le sien même ; si cette connaissance lui manque, il doit prendre avec lui des gens qui aient exploré exactement chaque localité. En effet, il

Il y a une grande différence entre un chef qui connaît la route et celui qui ne la connaît pas ; une grande différence, quand il s'agit de tendre un piège à l'ennemi, entre celui qui connaît le terrain et celui qui ne le connaît pas. Il faut encore, avant la guerre, avoir soin de se procurer des espions qui appartiennent à des villes amies des deux partis, et surtout des marchands ; attendu que toutes les villes donnent toujours entrée, comme amis, à ceux qui apportent quelque denrée. On peut aussi tirer partie des faux transfuges.

Cependant on ne doit pas se fier aux espions au point de ne pas se tenir sur ses gardes : on se tiendra toujours prêt, comme si l'on avait annoncé que les ennemis sont là. Car, quelque sûrs que soient les espions, il est difficile d'avertir à temps : à la guerre, il y a toujours des obstacles imprévus. Les sorties de la cavalerie seront moins connues de l'ennemi, si l'ordre est donné de bouche plutôt que par trompette ou par écrit. Il sera donc bon d'établir pour cela des décadarques, auxquels on adjoindra des pempadarques¹, afin que l'ordre soit transmis à un très-petit nombre de personnes ; et, de la sorte, on pourra étendre au besoin, sans confusion, le front de bataille, les pempadarques se portant à la tête au moment convenable.

Quand il s'agit d'éviter les surprises, j'approuve toujours les postes cachés et les sentinelles avancées : c'est un moyen de veiller tout ensemble à la sûreté des amis et de tendre des pièges aux ennemis. Ces détachements invisibles sont à la fois moins exposés à la surprise et plus redoutables : car, savoir qu'il y a quelque part un poste, mais en ignorer la position et la force, cela ôte toute confiance à l'ennemi ; tous les lieux deviennent forcément suspects : si, au contraire, les postes sont à découvert, il voit nettement ce qu'il doit craindre et ce qu'il peut tenter. Quand on aura établi des postes cachés, on tâchera d'attirer l'ennemi dans les embuscades, en plaçant en avant et à découvert quelques faibles escadrons. On l'attirera encore en plaçant d'autres postes à découvert, en deçà de ceux qui sont cachés : moyen de surprise aussi infaillible que le précédent. Cependant un chef prudent n'ira pas de gaieté de cœur s'exposer à un danger, à moins d'être certain d'avoir le dessus : en effet, servir par imprudence les intérêts de l'ennemi s'appellerait plus justement un acte de trahison que de courage. C'est encore une mesure prudente de se porter sur les côtés faibles de

¹. Chefs de 5 hommes.

l'ennemi, lors même qu'ils se trouvent à distance, le risque de s'exposer à de grandes fatigues n'étant pas comparable à celui de combattre un ennemi plus fort.

Si par hasard l'ennemi pénètre au milieu de tes cantonnements, fût-il en force, tu feras bien de l'attaquer par où tu pourras le prendre au dépourvu, tu feras bien même de le charger de deux côtés à la fois : car, tandis que les uns lâcheront pied sur un point, ceux qui chargeront l'ennemi sur un autre, le mettront en désordre et sauveront leurs amis.

Il a été question plus haut de l'importance qu'il y a à connaître par des espions les positions de l'ennemi ; je crois pourtant que le meilleur est d'essayer par soi-même, en se plaçant en lieu sûr, d'observer avec attention si l'ennemi pêche par quelque point : or, si l'on voit une chose à leur enlever par surprise, il faut envoyer qui la lui enlève ; s'il laisse à prendre, il faut envoyer qui lui prenne. Lorsque l'ennemi est en marche et qu'il se détache une faible portion de ses forces qui se disperse avec confiance, il ne faut pas l'ignorer : seulement on doit toujours mettre le plus fort à la piste du plus faible. La moindre attention suffit pour s'en convaincre. Ainsi, les animaux qui ont moins d'intelligence que l'homme, les milans¹, par exemple, se saisissent de ce qui n'est pas gardé, et se retirent en lieu sûr, avant de se laisser prendre : les loups également, chassent les bêtes sans gardiens et dérobent où l'on ne peut les voir². S'il survient un chien faible, qui coure après eux, ils l'attaquent ; s'il est plus fort, ils étranglent ce qu'ils peuvent et se retirent. Quand ils méprisent la garde, ils se partagent, les uns pour la mettre en fuite, les autres pour voler, et voilà comme ils se procurent de quoi vivre. Si donc les brutes sont capables de tant d'intelligence pour saisir leur proie, comment l'homme n'en montrerait-il pas encore davantage, puisqu'il sait l'art de les prendre elles-mêmes ?

1. Il y en avait beaucoup dans la campagne d'Athènes. Voy. de Pauw, *Recherches philosophiques*, t. I, p. 96. Cf. Aristophane, *Oiseaux*, p. 283 de la traduction de M. Artaud.

2. Voy. Élien, *Hist. des anim.*, VIII, XIV.

CHAPITRE V.

Des divers moyens de tromper l'ennemi.

Un cavalier doit savoir, en outre, à quelle distance il faut que le cheval soit du fantassin, et quelle avance un cheval lourd peut prendre sur un cheval vite. Mais c'est au commandant à connaître les points sur lesquels l'infanterie est supérieure à la cavalerie et la cavalerie à l'infanterie. Il faut encore avoir l'adresse de faire paraître nombreux un petit corps de cavalerie, ou petite une troupe nombreuse; d'avoir l'air présent quand on est absent, et absent quand on est présent; de savoir, non-seulement surprendre les secrets de l'ennemi¹, mais surprendre ses cavaliers mêmes pour leur faire charger l'ennemi à l'improviste. C'est encore un excellent stratagème que de pouvoir, étant faible soi-même, inspirer de la terreur aux ennemis, de telle sorte qu'ils ne vous attaquent point; et, si l'on est en force, de leur donner confiance pour en être attaqué. Par là, sans avoir rien à craindre de fâcheux, on a la part belle pour surprendre l'ennemi en faute. Mais, afin de ne point paraître commander l'impossible, je vais expliquer par écrit ce qui semblerait être le plus difficile.

Il faut donc, pour ne pas broncher, soit dans les charges, soit dans les fuites, s'être assuré de la force des chevaux. Or, comment faire cette épreuve? En observant ce qui arrive dans les manœuvres de petite guerre, poursuites ou retraites. Si tu veux que tes cavaliers paraissent nombreux, aie d'abord pour principe, autant que faire se peut, de ne point essayer à tromper l'ennemi de près. On risque moins de loin, et la ruse est plus facile. Ensuite, il faut savoir que les chevaux, quoique serrés, semblent plus nombreux, en raison de la taille de l'animal, tandis que, dispersés, on les compte sans peine. Il est encore un autre moyen de faire paraître ta cavalerie plus nombreuse qu'elle n'est réellement: c'est de placer les valets entre les cavaliers, en leur mettant entre les mains des lances, ou, à défaut de lances, quelque chose d'analogue, et cela, soit que tu tiennes ta troupe arrêtée, soit que tu la déploies en

¹ Cf. *Cyropédie*, I, vi, et *Mém.*, III, 1.

ligne : nécessairement ainsi la masse du corps de bataille paraîtra plus grande et plus épaisse. D'un autre côté, s'il s'agit de paraître plus nombreux, il est évident qu'avec un terrain qui s'y prête on dissimulera les cavaliers en en laissant une partie à découvert et en cachant le reste : si le terrain est plat, il faut ranger les décades par pelotons, et faire avancer chaque section en observant les distances ; en même temps les cavaliers de chaque décade, placés en face de l'ennemi, tiendront leur lance droite, tandis que les autres la tiendront baissée et la pointe peu apparente. Cependant on peut intimider l'ennemi par de fausses embûches, de faux secours ou de fausses nouvelles, et il prend beaucoup de confiance quand il croit à son adversaire des embarras et des occupations.

Ces explications données, j'ajouterai qu'un commandant doit savoir ruser, pour donner immédiatement le change. Rien en guerre de si utile que la ruse. Les enfants eux-mêmes, quand ils jouent à pair ou non¹, parviennent à tromper en faisant croire qu'ils ont plus, quand ils ont moins, et moins, quand ils ont plus. Comment des hommes faits, avec de la réflexion, ne pourraient-ils pas inventer semblables ruses ? Qu'on se rappelle les succès remportés à la guerre ; on verra que les plus nombreux et les plus brillants sont dus à la ruse. En conséquence, ou bien il ne faut pas se mêler de commander, ou bien, indépendamment des autres dispositions, il faut demander aux dieux le savoir-faire, et inventer à votre tour.

Pour ceux qui sont près de la mer, une bonne ruse, c'est d'avoir l'air d'armer une flotte, et puis d'attaquer par terre, ou bien de feindre une attaque par terre et d'entreprendre par mer. Il est aussi d'un commandant de représenter à l'État combien est faible une cavalerie sans infanterie légère, afin qu'on lui en donne pour la mêler à ses cavaliers. C'est également son devoir de savoir en user. Or, il ne doit pas seulement cacher son infanterie parmi les cavaliers, mais derrière les chevaux, un cavalier étant beaucoup plus grand qu'un homme de pied.

Tous ces moyens d'ailleurs, et d'autres encore, dont peut s'ingénier quiconque veut vaincre l'ennemi, soit de ruse, soit

1. Les mots *πρὸς ὁὶ ἄ, ποσίδεξ*, ou mieux *ποσίδεξ*, qui sont dans le texte, ont désespéré les commentateurs. Je m'en suis référé au *Dictionnaire de Passow*, qui lit *ποσίδεξ*, et qui traduit par les mots allemands *Paar und Unpaar*. — Cf. Aristote, *Rhetoriq.*, III, v, trad. de M. Bonafous, p. 313, ainsi que la note p. 411.

de force, je te conseille de les employer avec l'aide des dieux, afin que la fortune te sourie, si les dieux te sont favorables. Un autre stratagème excellent, c'est de feindre une extrême réserve et le dessein de ne rien risquer : c'est parfois un bon moyen d'amener les ennemis à se négliger et à commettre plus de fautes. Mais quand une fois on s'est montré ami du danger, on peut ensuite, sans se mouvoir et en ayant l'air d'agir, inquiéter beaucoup l'ennemi.

CHAPITRE VI.

Des moyens de se concilier l'affection sans compromettre son autorité.

Jamais on ne pourra façonner la matière comme on le veut, si elle n'est disposée à recevoir toutes les formes de la main de l'ouvrier¹. Il en est de même des hommes, à moins qu'avec l'aide des dieux ils ne soient disposés à aimer leur chef et à le croire plus habile qu'eux dans les luttes avec l'ennemi. Or, le moyen de se faire bien venir de ceux que l'on commande, c'est de leur témoigner de la bienveillance, c'est de montrer qu'on use de prévoyance pour leur procurer des vivres, une retraite assurée, un repos sans danger. Pour ce qui est d'approvisionner les postes de fourrage, de tentes, d'eau, de sentinelles, de tout ce qui est nécessaire, on doit voir éclater les soins du chef, sa prévoyance, sa vigilance pour ses subordonnés. Est-il dans l'abondance, il est avantageux au commandant de partager avec les autres.

On n'aura pas de mépris pour lui, quand on verra, pour tout dire en un mot, que, quoi que ce soit qu'il ordonne, il le fait mieux que les soldats. Ainsi, à commencer par monter à cheval, il est bon de savoir faire tous les exercices de l'équitation, afin qu'ils voient leur chef franchir hardiment les fossés, sauter par-dessus des murs, descendre au galop d'une hauteur et lancer adroitement le javelot. Tout cela l'empêche de tomber dans le mépris. Enfin, si on le voit habile dans la pratique, prêt à tout faire pour assurer sa supériorité sur l'ennemi, et si l'on s'est bien mis dans l'esprit que jamais il ne marchera

¹. Voy. à cet égard de jolis vers de Pline le jeune, liv. VII, Ep. ix, 11.

contre l'ennemi en aveugle, sans l'aide des dieux et contrairement aux signes sacrés, tout cela rendra les soldats plus dociles à leur commandant.

CHAPITRE VII.

De ce que doit être le commandant des Athéniens dans les circonstances actuelles.

Tout chef doit donc être prudent ; mais il convient surtout que le commandant de la cavalerie athénienne se distingue par son respect des dieux et par ses talents militaires, puisqu'il a des voisins¹ qui peuvent lui opposer de nombreuses troupes de cavaliers et d'hoplites. S'il veut tenter une invasion sur le territoire ennemi sans les autres forces de la république, il pourra combattre ces deux corps avec ses seuls cavaliers : si, au contraire, les ennemis font une invasion sur le territoire des Athéniens, comme ils ne pourront pas arriver autrement qu'avec des cavaliers ajoutés aux leurs, et des hoplites assez nombreux pour leur faire espérer que les Athéniens tous ensemble seront hors d'état de leur tenir tête, si donc, en pareil cas, la ville tout entière fait une sortie pour repousser un si grand nombre d'ennemis et pour défendre son territoire, quelles brillantes espérances² ! Et, en effet, les cavaliers, avec l'aide du ciel et les soins nécessaires, deviendront meilleurs ; et l'on n'aura pas moins d'hoplites, dont les corps seront plus vigoureux et les âmes encore plus éprises de la gloire, si, avec l'aide du ciel, ils sont convenablement exercés. D'ailleurs, pour ce qui est des ancêtres, les Athéniens n'ont pas moins droit d'être fiers que les Béotiens.

Maintenant, si la république tourne ses vues du côté de la marine³, et qu'elle se borne à défendre ses murs comme au temps où elle soutint l'effort des Lacédémoniens ligués avec les autres Grecs, si elle juge convenable de faire couvrir par

1. Les Thébains, avec lesquels la guerre était imminente.

2. Il y a ici quelque embarras dans le texte ; nous avons essayé d'en rendre l'interprétation aussi nette que possible.

3. C'est ce qu'on avait fait au commencement de la guerre du Péloponnèse, quand Périclès avait opposé une flotte redoutable aux Lacédémoniens. Voy. Thucydide, II, et Plutarque, *Périclès*, xxxiii.

sa cavalerie ce qui est hors des murs et de braver seule tous les ennemis ensemble , c'est alors qu'il faut , selon moi , obtenir la puissante protection des dieux , et avoir à la tête de la cavalerie un commandant accompli. Il a besoin d'une prudence extrême contre un ennemi supérieur en nombre , et d'une grande hardiesse pour profiter du moment ; il doit également , à mon avis , être en état de supporter les fatigues : sinon , quand il affronterait cette armée contre laquelle la ville entière ne voudrait pas se mesurer , il est certain qu'il en passerait par où voudraient des ennemis plus nombreux , et qu'il serait incapable de rien faire.

S'il s'agit simplement de garder ce qui est hors des murs avec autant de cavaliers qu'il en faut pour éclairer l'ennemi , et de faire rentrer de loin en lieu sûr tout ce qui réclame semblable précaution , on remarquera qu'un petit nombre peut tout aussi bien observer qu'un grand ; et quand il s'agit d'observation et de retraite , ceux-là n'y sont pas les moins propres , qui ne se fient ni à eux-mêmes ni à leurs chevaux , car la crainte est une excellente camarade de garde. Si l'on ne place que de pareilles gens en sentinelle , ce sera se conduire avec prudence. Quant aux hommes qui sont de trop pour l'observation , si on considère ce surplus comme une armée , on le jugera bien faible ; et , en effet , il ne serait pas capable d'affronter un combat en règle. Mais si l'on s'en sert comme de maraudeurs , tout porte à croire qu'on y trouvera ce qu'il faut pour ce genre de service. Il faut , à mon avis , avoir toujours des hommes sous la main pour agir , sans découvrir ses desseins , et pour profiter des fautes de l'armée ennemie. D'ordinaire , plus les soldats sont nombreux , plus ils commettent de fautes : ou bien ils se dispersent pour se procurer le nécessaire , ou ils marchent en désordre , les uns s'avancant à une grande distance en avant , les autres restant beaucoup trop loin en arrière. On ne doit donc pas laisser ces fautes impunies ; autrement on aurait pour camp toute la contrée , et l'on veillera bien , après un coup , à battre en retraite avant qu'il survienne de nombreux renforts.

Souvent , une armée en marche s'engage dans des chemins où beaucoup de soldats ne peuvent pas plus qu'un petit nombre ; dans les passages difficiles , attentif à poursuivre sans s'exposer , on s'arrangera de manière à pouvoir attaquer autant d'ennemis qu'on le voudra.

Il n'est pas moins avantageux de les harceler lorsqu'ils

campent, dînent, soupent ou se lèvent. En effet, dans toutes ces circonstances, les soldats sont sans armes, peu de temps les hoplites, mais les cavaliers beaucoup plus. On ne cessera pas un instant d'essayer de surprendre les éclaireurs et les postes avancés. On les pose toujours à distance, quelquefois loin du corps d'armée. Quand l'ennemi se sera bien gardé de ce côté, il sera beau, avec l'aide des dieux, de se glisser sur ses campements, après s'être rendu compte de la répartition et de la position des forces : et, de fait, il n'y a pas de prise plus honorable que l'enlèvement d'une sentinelle. Or, elles sont faciles à tromper, vu qu'elles poursuivent tout ce qui leur paraît en petit nombre, croyant en cela faire leur devoir. Mais, dans les retraites, on prendra garde à ne pas se trouver face à face avec l'ennemi arrivant au secours des siens.

CHAPITRE VIII.

Suite du précédent. — Digression sur les avantages de l'équitation.
Retour aux recommandations de détail.

Toutefois, pour parvenir en toute sûreté à faire du mal à une armée beaucoup plus nombreuse, il faut évidemment avoir sur elle une supériorité qui vous fasse paraître forts en équitation militaire, et les ennemis des novices. Or, c'est ce qui aura lieu, si d'abord ceux qui sortent pour marauder, sont tellement rompus au maniement du cheval, qu'ils puissent supporter les travaux de la guerre. Car ceux qui n'y sont point faits, hommes ou chevaux, ne seront que des femmes combattant contre des hommes. Au contraire, ceux qui ont appris et qui se sont habitués à franchir les fossés, à escalader les murs, à galoper par les montées et à descendre hardiment les hauteurs, à se précipiter du haut d'une pente, ceux-là ont sur les hommes qu'on n'a pas formés à ces exercices, l'avantage de l'oiseau¹ sur les animaux terrestres. Enfin, les gens qui, dans les attaques ou dans les retraites, connaissent les localités, l'emportent autant sur ceux qui les ignorent qu'un clairvoyant sur un aveugle. Il en est de même des chevaux : ceux qui ont le pied durci par les exercices sont aussi supérieurs à ceux qui

1. Voy. la même idée, *Cyropédie*, IV, III, discours de Chrysanthes.

ne sont pas rompus aux aspérités du sol que des chevaux nets à des boiteux. Il faut encore savoir que des chevaux non-seulement bien nourris, mais exercés de manière à ne pas être rendus par les fatigues, sont vraiment bien dressés. Les selles et les brides s'attachant avec des courroies, jamais le commandant n'en doit manquer : à peu de frais, il mettra ceux qui en manquent en mesure de le servir.

Si l'on trouve de grandes difficultés à exercer ainsi la cavalerie, qu'on réfléchisse que ceux qui s'exercent aux combats gymniques ont bien plus de peines et d'obstacles que les gens qui se donnent de tout cœur à l'équitation. Dans les exercices gymniques, il faut se donner un mal qui vous met en sueur, tandis que l'équitation est presque toute un plaisir. On souhaite quelquefois d'avoir des ailes : il n'est rien qui s'en rapproche davantage chez les hommes. D'ailleurs il est beaucoup plus honorable de vaincre à la guerre qu'à la lutte. L'État partage la gloire du vainqueur, et souvent, à la suite de la victoire, les dieux couronnent une ville de prospérité. Aussi, pour ma part, je ne connais pas d'exercice plus noble que celui de la guerre.

Considérons aussi que les pirates mêmes, en raison de leurs habitudes de labeur, vivent aux dépens d'hommes qui leur sont supérieurs en force. Et sur terre, ce n'est pas à ceux qui vivent du fruit de leur travail, mais à ceux qui manquent de nourriture, qu'il appartient de piller : car il faut ou travailler, ou se nourrir du travail des autres ; sinon, il n'est pas facile de vivre, ni d'avoir la paix.

On doit également se souvenir de ne jamais pousser la cavalerie contre un ennemi supérieur, si l'on n'a derrière soi que des chemins difficiles ; car ce n'est pas le même de broncher dans la fuite que dans la poursuite.

Voici encore un point sur lequel il est bon de se tenir en garde. Il en est qui, se portant sur un ennemi auxquels ils se croient supérieurs, s'avancent avec des forces peu considérables, et qui par là ont souffert maintes fois le mal qu'ils espéraient faire ; puis, contre un ennemi auxquels ils se savent réellement inférieurs, ils conduisent toutes les forces dont ils peuvent disposer. Moi, je prétends qu'il faut faire absolument le contraire. Quand on marche avec l'espoir de vaincre, on doit déployer tout ce qu'on a de forces. On ne s'est jamais repenti d'une victoire complète. Mais si l'on attaque un ennemi bien supérieur, et que l'on prévoie que, quoi qu'on fasse, il

faudra battre en retraite, je dis qu'alors il faut faire marcher plutôt peu que beaucoup de monde, mais surtout des chevaux et des hommes d'élite. Avec de pareilles troupes, on pourra faire quelque chose, et battre sûrement en retraite. Si, au contraire, on mène tous ses gens contre un ennemi supérieur, et qu'on veuille ensuite se retirer, ceux qui ont des chevaux trop lourds seront pris infailliblement, la maladresse en fera tomber d'autres, et d'autres seront arrêtés par les mauvais chemins, vu qu'il n'est pas facile de trouver toujours un terrain aussi découvert qu'on pourrait le souhaiter. Aussi peut-il arriver que le nombre fasse renverser les hommes les uns sur les autres et qu'il naisse mille obstacles, source de maux réciproques. Au contraire, de bons soldats et de bons chevaux sont en état de se tirer eux-mêmes d'affaire, surtout si l'on occupe le reste de sa cavalerie à tenir en respect l'ennemi qui poursuit¹. C'est alors que les fausses embûches ont leur utilité. Il ne sera pas mauvais non plus de chercher de quel lieu les troupes amies peuvent se montrer sans risque pour ralentir la poursuite de l'ennemi. Il est encore évident que, pour ce qui est de la fatigue et de la vitesse, un petit nombre est plutôt capable de l'emporter sur un grand, qu'un grand sur un petit.

Non pas que je veuille dire qu'il est plus facile, parce qu'on est peu, de supporter la fatigue et de gagner de vitesse; mais je dis qu'il est plus facile de trouver moins que beaucoup de cavaliers qui soignent leurs chevaux comme il faut, et qui soient expérimentés dans l'équitation.

S'il arrive qu'on ait à combattre une cavalerie égale en nombre, je pense qu'il n'est pas mal de partager l'escadron en deux corps, l'un commandé par le phylarque, l'autre par l'officier qui paraît le plus capable. Celui-ci se placera à la queue de la division du phylarque; puis, arrivés devant l'ennemi, à un signal donné, il chargera. Je crois que c'est là un excellent moyen d'épouvanter l'ennemi et d'être soi-même plus difficile à combattre. Si ces deux divisions sont renforcées de fantassins qui, cachés derrière les cavaliers, se découvrent tout à coup et marchent en bon ordre, il me semble qu'ils contribueront singulièrement à la victoire. Je vois en effet que, si un bonheur inattendu cause plus de joie chez les hommes, un revers inopiné cause plus d'épouvante. On s'en

1. Cf. Tite Live, V, xxxviii.

convaincra en songeant à la terreur de ceux qui se voient pris au piège, fussent-ils supérieurs en nombre, et à la crainte excessive que s'inspirent deux armées, durant les premiers jours qu'elles sont en présence. Il n'est pas difficile de prendre cette disposition; mais trouver des hommes prudents, sûrs, vifs et braves pour attaquer l'ennemi, voilà ce qui distingue un bon commandant. Il doit avoir, en effet, le talent de la parole, et se comporter de manière que les soldats, reconnaissant qu'il est bon de lui obéir, de le suivre, de charger avec lui les ennemis, désirent faire de glorieux exploits et persévèrent dans leur résolution.

Supposons maintenant que, deux phalanges se trouvant en présence ou séparées par des terrains, il y ait lieu d'exécuter des voltes, des charges, des mouvements de retraite, l'usage alors de part et d'autre est de s'avancer lentement après les voltes, et de ne partir au galop que vers le milieu. Mais si, après avoir commencé suivant l'ordinaire, on part de vitesse aussitôt après la volte, et qu'on se retire ensuite aussi vite, on pourra faire beaucoup de mal à l'ennemi, sans grand risque pour soi-même, en chargeant vivement quand on sera près du gros de sa troupe, et en revenant vivement sur ses pas pour échapper au gros des ennemis. Alors, si l'on peut laisser secrètement derrière chaque escadron quatre ou cinq des meilleurs chevaux et des meilleurs hommes, ils auront un immense avantage pour tomber sur l'ennemi qui revient fondre sur eux.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

Il suffit de lire peu de fois ces avertissements; mais pour l'exécution, c'est des circonstances que l'on prendra conseil : on y réfléchira, et l'on tâchera de tirer parti du moment. Il n'est pas plus possible de tracer par écrit tout ce qu'on doit faire que de connaître tout l'avenir. Mais la plus importante, à mon avis, de toutes les recommandations, c'est de presser l'exécution de tout ce qu'on croit bon. Les plans les mieux combinés, en agriculture, en navigation, en commandement,

ne portent aucun fruit, s'il n'y a personne pour veiller à ce qu'ils s'exécutent.

Je dis encore qu'avec l'aide des dieux, le moyen de compléter le plus promptement et le plus facilement pour les citoyens un corps de mille cavaliers, c'est d'y admettre deux cents étrangers¹. Il me semble que cette recrue rendrait tout le corps plus obéissant, et y introduirait une plus grande émulation de bravoure. Je vois que la cavalerie des Lacédémoniens n'a commencé à se distinguer que quand ils y ont admis des étrangers. Et de même dans les autres cités, je vois partout l'estime des cavaleries étrangères; le besoin qu'on en a les y fait bien venir.

Quant à l'acquisition des chevaux, je crois que les fonds seront fournis par ceux qui s'abstiennent tout à fait de monter à cheval. et qui, bien que cette charge leur incombe, aiment mieux payer pour la cavalerie que de devenir cavaliers, puis, par les gens riches, qui sont trop faibles de complexion, et enfin, je crois, par les orphelins qui possèdent une grande fortune. Je pense aussi que ceux des métèques qu'on admettra dans la cavalerie, auront à cœur de s'y distinguer. Je vois en effet que, dans tous les hauts emplois qu'ils partagent avec les autres citoyens, presque tous mettent un grand zèle à s'acquitter dignement de leurs fonctions. Il me semble aussi que l'infanterie mêlée à la cavalerie se comportera parfaitement, si on la compose d'hommes qui détestent nos ennemis. Mais tout cela ne se fera qu'avec l'aide des dieux.

Et si quelqu'un s'étonne de voir tant de fois écrits dans cet ouvrage les mots « avec l'aide des dieux, » qu'il sache que sa surprise diminuera, s'il s'est trouvé souvent en danger, et s'il réfléchit qu'en temps de guerre on se tend réciproquement des pièges et qu'on sait rarement quelle en sera l'issue. Or, en pareille occurrence, on ne peut prendre meilleur conseil de per-

1. Avant les guerres médiques, les Athéniens n'avaient point de cavalerie. Aussi les Perses les crurent-ils fous, quand ils les virent s'avancer contre eux à Marathon sans flèches et sans chevaux. Mais bientôt après on leva un corps de 300 cavaliers, et un autre de 300 archers scythes. La cavalerie s'éleva ensuite progressivement jusqu'à 1200 hommes. Au moment où Xénophon écrivit son traité, tout porte à croire que la cavalerie avait dégénéré, que les cavaliers n'avaient plus de cœur à servir, ou que les sacrifices qu'on s'était imposés pour la guerre du Péloponèse ne permettaient plus d'entretenir ce corps d'élite. C'est en considération de ces motifs que Xénophon donna le conseil fort sage d'appeler les *métèques*, ou étrangers domiciliés, à faire partie de la cavalerie.

sonne que des dieux. Ils savent tout et le communiquent à qui bon leur semble par l'intermédiaire des victimes, des oiseaux, des voix et des songes : seulement, il est naturel qu'ils conseillent surtout ceux qui non-seulement les consultent dans le besoin sur ce qu'ils doivent faire, mais qui, dans le succès, les honorent autant qu'il est possible d'honorer les dieux.



DE LA CHASSE¹.

CHAPITRE PREMIER.

Origines de la chasse; éloge des héros qui s'y sont adonnés².

C'est une invention des dieux : d'Apollon et de Diane viennent les chasses et les chiens ; ils en ont fait présent à Chiron pour honorer sa justice. Celui-ci reçut ce don avec joie, et eut pour disciples, dans la chasse aussi bien que dans les autres arts, Céphale, Esculape, Mélanion, Nestor, Amphiaraüs, Pélée, Télamon, Méléagre, Thésée, Hippolyte, Palamède, Ulysse, Ménesthée, Diomède, Castor, Pollux, Machaon, Podalire, Antiloque, Énée, Achille, honorés des dieux chacun dans son temps. Qu'on ne soit point surpris que presque tous, malgré la faveur céleste, aient payé leur tribut à la nature : c'est le destin ; mais leur renommée est immortelle. Qu'on ne s'étonne

1 On peut comparer ce traité avec celui qu'Arrien nous a laissé sur le même sujet. Arrien, chasseur, général et historien comme Xénophon, s'y est proposé spécialement de combler les lacunes de l'ouvrage de son devancier. Un autre écrivain grec, Xénophon le Jeune, a écrit aussi un traité *De la chasse*. On trouvera également des détails techniques, qui ne manquent point d'intérêt dans le livre de l'*Onomasticon* de Jul. Pollux, et l'on ne lira pas sans fruit le poëme d'Oppien, intitulé *Cynegetiques*. Mais nous croyons faire plaisir au lecteur en répandant ici dans nos notes quelques extraits de l'ouvrage dont le titre suit : *La Venerie* de Jacques du Fouilloux, seigneur dudit lieu, gentilhomme du pays de Gastine en Poitou, dédié au Roy, de nouveau reveue et augmentée du *Miroir de fauconnerie* (de P. Harmont). Paris, Pierre Durand, 1640 (exemplaire de la Bibliothèque de l' Arsenal, catalogue de Nyon, n° 7367). Il nous a paru fort curieux de rapprocher du livre de Xénophon les connaissances pratiques exposées par un gentilhomme du xvi^e siècle, qui chassait dans des conditions analogues à celles de l'antiquité, c'est-à-dire au chien courant, et qui avait à poursuivre les mêmes espèces de gibier. On sait d'ailleurs que bon nombre des observations de du Fouilloux sur les animaux ont été confirmées par Buffon et par Daubenton.

2. Pour ne pas charger ce chapitre de notes redoublées, nous engageons le lecteur à recourir au *Dict. mytholog.* de Jacobi pour tous les noms propres qui se trouvent accumulés dans cet étroit espace.

pas non plus de ce qu'ils ne sont pas morts tous au même âge, et que Chiron ait vécu lui seul autant que tous les autres. En effet, Jupiter et Chiron, frères issus du même père, eurent pour mère, l'un Rhéa, l'autre la nymphe Nais. En sorte qu'ainé de tous, Chiron naquit avant Céphale, Mélanion et les autres, et ne mourut qu'après l'éducation d'Achille.

Leur passion pour les chiens, pour la chasse et les autres exercices, en les plaçant, par leurs vertus, au-dessus des autres hommes, les a rendus dignes d'admiration.

Céphale fut enlevé par une déesse.

Esculape reçut un don des plus précieux, celui de ressusciter les morts et de guérir les malades : aussi vivra-t-il éternellement comme un dieu dans la mémoire des hommes.

Télamon, en ne reculant devant aucune peine, l'emporta sur ses rivaux, qui étaient les plus illustres de cette époque, et parvint au brillant hymen d'Atalante.

La vertu de Nestor court par toutes les oreilles de la Grèce, et je n'en parle que pour mémoire.

Amphiaraüs, au siège de Thèbes, se couvre de gloire, et obtient des dieux les honneurs de l'immortalité.

Pélée inspire aux dieux le désir de lui donner la main de Thétis en récompense de sa valeur, et de célébrer ses noces chez Chiron.

Télamon se montre si grand qu'il épouse celle qu'il aimait, Péribée, fille d'Alcathous, d'une des villes les plus puissantes ; puis, quand le premier des Grecs, Hercule, après la prise de Troie, partagea le butin, il reçut de ses mains Hésione.

Quels honneurs reçut Méléagre, on le sait. S'il fut malheureux, la cause n'en est point à lui, mais à son père, qui, dans ses vieux jours, avait oublié la déesse.

Thésée extermine, lui, tous les ennemis de la Grèce entière, et sa patrie accrue par lui est un titre à une admiration qui dure encore.

Hippolyte, honoré de Diane, est dans toutes les bouches : son innocence et sa piété adoucissent la tristesse de sa mort.

Palamède, tant qu'il vécut, surpassa tous ceux de son âge par sa sagesse ; mort victime de l'injustice, il fut honoré par les dieux comme ne le fut aucun mortel. D'ailleurs les auteurs de sa mort ne sont pas ceux que l'on pense : autrement l'un n'aurait pas été un homme presque accompli, ni l'autre semblable aux gens de bien : ce sont des scélérats qui ont commis ce crime.

Ménesthée, toujours passionné pour la chasse, s'endurcit tellement à la fatigue, que les premiers des Grecs convenaient de sa supériorité sur eux dans l'art militaire, Nestor seul excepté; encore disait-on qu'il ne le surpassait point, mais qu'il l'égalait.

Ulysse et Diomède brillèrent en mille occasions, et surtout devant Troie, dont la prise fut leur ouvrage.

Castor et Pollux se montrèrent en Grèce les dignes élèves de Chiron, et leur gloire les a rendus immortels.

Machaon et Podalire, initiés à la même éducation, excellèrent dans les arts, l'éloquence et les combats.

Antiloque, en mourant pour son père, acquiert une si grande gloire, que seul de tous les Grecs il reçoit le surnom de Philopator.

Énée sauve ses dieux paternels et maternels; il sauve son père lui-même; et cet acte, qui lui vaut un renom de piété, fait que l'ennemi lui accorde, à lui seul, le privilège de n'être pas dépouillé comme les vaincus.

Achille, élevé dans les mêmes principes, laisse après lui tant de grands et beaux monuments, qu'on ne se lasse point d'en faire ni d'en entendre le récit.

Tous ces héros, grâce à l'éducation de Chiron, devinrent tels qu'ils sont encore aimés des gens de bien, et enviés des méchants. Et de fait, s'il arrivait en Grèce quelque malheur, à une ville ou à un roi, c'étaient eux qui les en délivraient: si la Grèce entière avait à soutenir contre les barbares une lutte, une guerre, leur appui rendait les Grecs vainqueurs et la Grèce entière invincible. Pour ma part, j'engage donc les jeunes gens à ne pas mépriser la chasse, ni toute autre branche de l'éducation. C'est le moyen de devenir de bons soldats, et d'exceller dans tout ce qui exige le talent de bien penser, de bien parler et de bien faire.

CHAPITRE II.

Du chasseur et des différentes espèces de filets.

Et d'abord il convient de se livrer à l'exercice de la chasse au sortir de l'enfance, avant de passer aux autres parties de l'éducation, et aussi en consultant sa fortune: celui qui en a

une suffisante les cultivera en raison de leur utilité ; quant à celui qui n'a rien, il pourra toujours montrer du zèle et ne rien omettre de ce qui est en son pouvoir. Or, quels sont les engins nécessaires pour se mettre à l'œuvre ? C'est ce que je vais dire, avec leur application propre, afin que chacun agisse en toute connaissance. Et qu'on ne croie point ces détails sans valeur ; sans eux il n'y a pas de pratique possible.

Il faut qu'un chasseur aux filets aime son art, parle grec, soit âgé d'environ vingt ans, ait le corps souple, robuste, l'âme forte, de manière à surmonter la fatigue et à se plaire à son métier. Les rets, les panneaux et les toiles¹ doivent être de fin lin du Phase² ou de Carthage. Les rets ont neuf cordes à trois fils, de neuf brins chacun ; leur grandeur est de cinq emfans, avec des mailles larges de deux palmes : les tirants doivent être cordés sans nœuds, pour être plus coulants : les panneaux sont cordelés de douze fils, et les toiles de seize ; la grandeur des panneaux est de deux, quatre, cinq orgyes³, celle des toiles de dix, vingt, trente ; plus grandes, elles seraient incommodes à la main : panneaux et toiles doivent avoir trente nœuds, et la largeur des mailles est la même que celle des rets. Qu'à l'extrémité des cordes les panneaux aient des nœuds en mamelons, les toiles des anneaux, et que les tirants soient faits de fils retors.

Les fourchettes des rets doivent avoir dix palmes de haut, avec quelques-unes plus petites ; cette inégalité servira, sur les terrains à pente inégale, à maintenir les rets à la même hauteur ; sur les terrains unis, on aura des fourchettes égales.

Pour pouvoir être enlevées facilement, il faut qu'elles soient lisses à leur extrémité. Les fourchettes des panneaux seront hautes du double ; et pour les toiles, de cinq emfans de haut, ayant la bifurcation petite et la fente peu profonde : que toutes se fichent aisément et que l'épaisseur soit en raison de la lon-

1. Nous avons essayé d'établir une distinction entre les trois mots grecs, qui signifient également *filets*, ἀπρυς, ἐνοδία, δίκτυα, et nous avons évité de les laisser en français sous leur forme grecque comme l'ont fait quelques traducteurs. D'après Pollux, les *diktua*, que nous appelons *toiles*, servaient dans les terrains plats ; les *enodia*, *panneaux*, étaient tendus dans les routes et dans les passées ; les *arktys*, *rets*, étaient des filets d'une plus petite espèce que les deux autres, et ressemblaient, pour la forme, à des réseaux de tête.

2. Fleuve de la Colchide ancienne, la Mingrelie actuelle, aujourd'hui le *Fasche* ou *Rioni*.

3. L'orgye équivalait à une toise, un peu moins de deux mètres.

gueur. Les toiles demandent tantôt plus, tantôt moins de fourchettes : moins, si, quand on les lève, elles se tiennent fortement tendues ; plus, si elles sont lâches. En outre il faut avoir, pour placer les rets et les toiles, un sac de cuir de veau, ainsi qu'une serpe pour couper du bois, afin de boucher au besoin les passées.

CHAPITRE III.

Des deux espèces de chiens ; leurs qualités et leurs défauts.

Il y a deux espèces de chiens, les castorides et les alopécides. Les castorides prennent leur nom de Castor, qui, fort épris de la chasse, s'attacha particulièrement à cette espèce ; les alopécides s'appellent ainsi parce qu'ils proviennent de l'accouplement des chiens et des renards : avec le temps, les deux natures se sont fondues en une seule.

De ces deux espèces, les plus nombreux et les moins estimés sont les chiens petits, refrognés, à l'œil gris, myopes, laids, au poil rude, faibles, glabres, hauts sur jambes, mal proportionnés, sans cœur, sans nez et sans jarrets. Petits, ils perdent presque toujours leur temps à la chasse, faute de taille ; refrognés, ils n'ont pas de gueule, et, par suite, ils ne peuvent saisir le lièvre ; myopes ou à l'œil gris, ils ont mauvaise vue ; laids, ils sont désagréables à voir ; à poil rude, ils réussissent mal à la chasse ; faibles et glabres, ils ne peuvent soutenir la fatigue ; hauts sur jambes et mal proportionnés, l'inégalité de leur corps les rend lourds à la quête ; sans cœur, ils renoncent, quittent le soleil pour l'ombre et s'y couchent ; sans nez, ils éventent peu ou rarement le lièvre ; sans jarrets, malgré leur cœur, ils ne peuvent tenir à la peine, et renoncent à cause de la sensibilité de leurs pattes.

Il y a une grande variété de quête chez les mêmes chiens. Les uns, quand ils sont sur la trace, courent sans donner le temps de viser, de sorte qu'on ne sait s'ils tiennent la piste ; les autres n'agitent que les oreilles et gardent la queue immobile ; d'autres ne remuent point les oreilles et remuent la queue à l'extrémité. Il en est qui serrent les oreilles, suivent la trace d'un air sombre et courent la queue entre les jambes. Beaucoup ne font rien de tout cela, mais ils tournent comme des fous,

aboient autour de la trace ; puis, quand ils la trouvent, ils fouillent sans intelligence les voies de la bête. D'autres font de grands cernes, battent le terrain, perdent le lièvre, en revenant sur les premières traces, ou ne suivent la voie que par conjecture ; puis, quand ils aperçoivent le lièvre, ils s'arrêtent étonnés, et ne s'élancent dessus que quand ils le voient en branle. Quelques-uns, dans leurs quêtes et poursuites, rencontrent, en courant, les traces éventées par d'autres chiens ; ils les observent à plusieurs reprises et se défient d'eux-mêmes. Il en est de si emportés qu'ils ne laissent pas avancer leurs camarades intelligents ; mais ils les repoussent à grand bruit. D'autres, de mauvaise créance, se jettent bruyamment sur toute espèce de voies et poursuivent avec la conscience de leur mensonge. Quelques-uns font de même sans réflexion.

Ces chiens-là ne valent rien, qui, ne sortant jamais des sentiers battus, ne discernent pas les vraies traces. De même ceux qui ne reconnaissent pas les traces de la bête au gîte, et qui sautent par-dessus ses passées, ne sont pas de bonne race. Tels débutent avec ardeur, qui renoncent par mollesse ; tels courent sur la voie, qui gauchissent ensuite, tandis que d'autres, se jetant follement par les sentiers, s'égarent et ne répondent pas à l'appel.

Plusieurs, abandonnant la poursuite, reviennent par crainte de la bête ; quantité d'autres par attachement pour l'homme : quelques-uns, en clabaudant sur la passée essayent de tromper, et de donner le change. Il en est qui ne font pas cela ; mais si, au milieu de leur course, ils entendent quelque bruit, ils quittent leur besogne et se portent follement de ce côté : ils changent de route, les uns sans qu'on sache pourquoi, les autres par suite de conjectures ; ceux-ci pour des vraisemblances, ceux-là par feinte ; d'autres, enfin, par jalousie, abandonnent la piste, après l'avoir suivie jusque-là.

Tous les chiens qui ont des vices naturels ou produits par une mauvaise éducation ne sont d'aucun service : ils rebute-raient les chasseurs les plus passionnés. Comment doivent être les chiens de la même espèce pour la forme et pour le reste ? C'est ce que je vais dire.

CHAPITRE IV.

Du bon chien de chasse, et comment on le mène aux champs.

D'abord les chiens de chasse doivent être grands, puis avoir la tête déliée, camuse, nerveuse; le chanfrein membraneux; les yeux saillants, noirs, vifs; le front large et divisé par un enfoncement; les oreilles petites, minces, glabres dans la partie postérieure; le cou allongé, souple, rond; la poitrine large, bien en chair; les omoplates un peu détachées des épaules; les jambes de devant basses, droites, arrondies, fermes; les coudes droits; les côtes très-épaisses et s'avancant un peu obliquement en dehors; les reins charnus, ni trop longs, ni trop courts; les flancs ni trop mous, ni trop durs, d'une grandeur moyenne; les hanches arrondies, charnues en arrière, espacées par le haut et rapprochées à l'intérieur; le bas du ventre et même tout le ventre plat; la queue longue, droite, pointue; le gros de la cuisse ferme, et le reste allongé, arrondi, épais; les jambes de derrière beaucoup plus hautes que celles de devant, et sèches; les pieds arrondis¹.

Des chiens avec cet extérieur seront vigoureux, légers, bien faits, vites, d'un air gai, gueulant bien la bête. Quand ils quêtent,

1. Cf. Du Fouilloux : « *Les signes par lesquels on peut connoître un bon et beau chien.* Il faut qu'un chien pour estre beau et bon, ait les signes qui s'ensuiuent : premierement ie commenceray à la teste, laquelle doit estre de moyenne grosseur, et est plus à estimer quand elle est longue que camuse. Les nazeaux doiuent estre gros et ouverts, les oreilles larges et de moyenne espaisseur, les reins courbez, le rable gros, les hanches aussi grosses et larges : la cuisse troussée, et le jarret droit bien herpé, la queue grosse près des reins, et le reste gresle jusques au bout; le poil de dessous le ventre rude, la iambe grosse, la partie du pied seiche et en forme de celle d'un regnard, les ongles gros. Et devez entendre qu'on ne void gueres de chiens retroussez, ayans le derrière plus haut que le deuant, estre vistes; le masle doit estre court et courbé, et la lyce longue. Or pour vous déclarer la signification des signes, il est a sçavoir que les nazeaux ouverts signifient le chien de haut nez. Les reins courbez et le iaret droit signifient la vitesse. La queue grosse près des reins, longue et deshee au bout signifie bonne force aux reins et que le chien est de longue haleine. Le poil rude au dessous du ventre denote qu'il est penible, ne craignant point les eaux ne le froid. La iambe grosse, le pied de regnard et les ongles gros demontrent qu'il n'a point les pieds foibles, et qu'il est fort sur les membres pour courir longuement sans s'agrauer. »

ils doivent quitter promptement les battues; le nez à ras de terre, riant sur la trace, l'oreille basse, tournant vivement les yeux, remuant la queue, prenant de grands cernes, pour arriver tous ensemble, par les erres, au fort du gibier.

Dès qu'ils seront autour du lièvre même, ils en avertiront le chasseur, en courant avec plus de vitesse, en manifestant leur ardeur par les mouvements de leur tête, de leurs yeux, les changements d'attitude, leurs regards jetés au-dessus ou au dessous du gîte, leurs bonds en avant, en arrière, de côté, l'exaltation de leur esprit, et leur transports d'être près du lièvre. Qu'ils poursuivent vigoureusement, sans rompre, avec force aboiements et hurlements, franchissant tout après le lièvre : qu'ils le serrent d'une prompte et brillante menée, le suivant dans le change, et n'aboyant qu'à propos; qu'ils ne reviennent jamais vers le chasseur, en abandonnant la trace.

Outre ces quatités de complexion et d'entreprise, qu'ils aient du cœur, des jambes, du nez, un beau poil. Ils auront du cœur, s'ils ne reviennent point quand le temps se porte chaud; du nez, s'ils éventent le lièvre dans des terrains nus, secs, exposés au soleil, cet astre d'aplomb; des jambes, si elles ne se fendent point sous le midi en gravissant les montées; beau poil, s'il est fin, épais, soyeux.

Pour la couleur, ils ne doivent être tout à fait ni roux, ni noirs, ni blancs : autrement ils ne seraient point de bonne lignée, mais vulgaires et sauvages. Que les roux aient donc des poils blancs qui fleurissent aux environs du front, les noirs également, et les blancs, des poils roux : au haut des cuisses du poil noir, épais, de même qu'aux reins et à la queue vers le bas, mais plus courts vers le haut¹.

1. Cf. les passages suivants de Du Fouilloux : « *Des chiens blancs, dictz baux et surnommez greffiers*. Tels chiens sont dediez pour les Roys, desquels ils se doivent servir, d'autant qu'ils sont beaux chasseurs, requerans, forcenans, et de haut nez, qui ne laissent pour chaleur qui puisse estre à chasser, sans se rompre à la foule des piqueurs, ny au bruit et au cry des hommes, qui sont continuellement avec les Princes, et gardent mieux le change que nulle des autres especes de chiens, et sont de meilleure créance : toutefois ils veulent estre accompagnez de piqueurs et craignent un peu l'eau, principalement en hyuer, quand le temps se porte froid. Je ne veux oublier à donner à entendre lesquels chiens de ceste race se trouvent les meilleurs, parce qu'en vne laictée, il ne s'en trouve pas la moitié de bons. Il faut sçavoir que ceux qui sont naissant tout d'une piece, comme ceux qui sont tout blancs, sont les meilleurs, et pareillement ceux qui sont marquez de rouge; les autres qui sont marquez de noir et de gris sale, tirant sur le bureau, sont de peu de valeur, dont y en a aucuns

Mieux vaut mener les chiens dans les cantons montueux que sur les terres labourées : vu qu'il est facile de quêter sur les terrains montants et d'y courir sans obstacle, ce qui est impossible sur les terres labourées, à cause des sillons. Il est bon aussi de mener les chiens dans des endroits âpres et sans lièvre : c'est un moyen de leur faire le pied, et ils y gagnent en s'y trempant le corps par la fatigue. En été, on fait courir les chiens jusqu'à midi ; en hiver, dans la journée ; en automne, l'après-midi ; au printemps, vers le soir : ce sont là, en effet, les heures de température modérée.

sujets à avoir les pieds gras et tendus. — *Des chiens fauves et de leur naturel.* Ces chiens fauves sont de grand cœur, d'entreprise et de haut nez, gardans bien le change : et sont presque de la complexion des blancs, excepté qu'ils n'endurent pas si bien les chaleurs, ny la soule des piqueurs ; mais ils sont plus vistes, communs et plus ardants. Et si d'aventure, il aduient qu'une beste se forpasse par les campagnes, ils ne la cuident pas abandonner. Leur complexion est forte, car ils ne craignent ne les eaux, ne le froid, et courent seurement et de grande hardiesse. Ils sont beaux chasseurs, ayans communement le cerf sur toutes les autres bestes, et sont plus opiniastres et malaises à dresser que les blancs, et de plus grande peine et travail. Les meilleurs qui sortent de la race de ces chiens fauves, sont ceux qui ont le poil vif, tirant sur le rouge, et qui ont vne tache blanche au front et au col, pareillement ceux qui sont tous fauves ; mais ceux qui tirent sur le jaune, estans marquetez de gris ou de noir, ne valent gueres. Ceux qui sont reiroussez et hericotez sont bons à faire des limiers. Et y en a quelques uns, ayans la queue espee, qui se trouvent bons et vistes. — *De la complexion et nature des chiens gris.* Ils sont chiens ardans et de grand cœur, qui se mettent hors d'haleine au cry et bruit des hommes ; aussi qu'ils craignent les chaleurs, et n'ayant pas une beste qui ruse et tournoye : mais si elle tire pays, il est impossible de voir courir de plus vistes et meilleurs chiens : combien qu'ils soient opiniastres, de mauvaise creance, et suiets à prendre le change, à cause de l'ardeur et folie qu'ils ont, et des grands cernes qu'ils prennent en leur défaut. Et surtout veulent cognoistre leur maistre et principalement sa voix et sa trompe, et feront pour luy quelque chose plus que pour tous les autres. Ils ont vne malice entr'eux, qu'ils cognoissent bien à la voix de leurs compagnons, s'ils sont leurs ou non, car s'ils sont menteurs, ils n'iront pas volontiers avec eux. Ils sont chiens de grand'peine, ne craignans le froid ne les eaux : et s'ils sentent une beste mal menee, et qu'elle se laisse approcher vne fois, ils ne l'abandonneront jamais qu'elle ne soit morte. — *Des chiens noirs.* Ils sont puissans en corsage : toutes fois ils ont les jambes basses et courtes : aussi ne sont-ils pas vistes, combien qu'ils soient de haut nez, chassans de forlonge, ne craignans ne les eaux ne les froidures, et desirant plus les bestes puantes, comme sangliers, regnards, et leurs semblables ou autres : parce qu'ils ne se sentent pas le cœur ni la vitesse pour courir et prendre les bestes legeres. »

CHAPITRE V.

Des traces du lièvre, de son gîte, de ses habitudes, de sa complexion, et de quelques préceptes relatifs aux lois de chasse.

Les traces du lièvre sont longues en hiver, à cause de la longueur des nuits, courtes en été par la raison contraire. En hiver, ils ne donnent pas de senteur le matin, quand il y a du givre ou de la glace; le givre par sa propre force attire à lui et absorbe la chaleur de la trace, et la glace la condense. Cela étant, les chiens ont le sentiment émoussé et ne peuvent éventer, jusqu'à ce que le soleil ou le progrès du jour agisse comme dissolvant. Alors les chiens sentent, et les vapeurs font monter avec elles les fumées de la bête. Une grande rosée, répandue sur ces fumées, les fait disparaître. Il en est de même des longues pluies qui, dégagant les émanations du sol, nuisent au flair jusqu'à ce que la terre soit séchée. Les vents du midi sont pis encore; ils humectent les traces et les dissipent; tandis que ceux du nord, si ces traces sont intacts, les fixent et les conservent. Les pluies et les rosées les noient, et la lune, surtout dans son plein, les affaiblit par sa chaleur. Aussi sont-elles alors très-rares, parce que les lièvres, égayés par la clarté, bondissent et s'élancent en se jouant à de grands intervalles. Elles deviennent troubles, quand les renards y ont passé.

Le printemps, vu la douceur de la température, donne des traces nettes, à moins que la terre en floraison ne trompe les chiens, et ne confonde la senteur des plantes avec celle de l'animal.

Elle est légère et peu marquée en été, la chaleur de la terre neutralisant celle de la trace, prompte à se volatiliser; et de plus les chiens ont moins de nez, parce que leurs corps sont rendus. En automne, la trace est nette: tout ce que produit la terre, en récolte d'une part, a été rentré; de l'autre, les plantes sauvages sont mortes de vieillesse; de sorte que les senteurs des fruits ne nuisent plus en se portant sur les traces.

En hiver, en été et en automne, les passées sont généralement droites, mais embrouillées au printemps: car la bête s'accouple toujours, mais particulièrement dans cette saison, ce qui la fait errer çà et là et produire ces espèces

de traces. Le pied du lièvre au gîte sent plus que celui du lièvre de passage; au gîte, le lièvre foule; au passage, il glisse: la terre est donc battue par les premiers, effleurée seulement par les seconds. L'odeur est plus sensible dans les endroits boisés que dans les cantons découverts: le lièvre, en les traversant à la course, s'y assied et touche à mille choses; il se couche auprès des cultures ou de tout ce que la terre produit d'elle-même, dessous, dessus, dedans, à côté, très-loin, plus près, entre les objets; parfois même il s'élançe du plus grand élan dans la mer ou dans l'eau, pour saisir quelque chose qui surnage, ou une plante aquatique.

Le lièvre qui gîte choisit d'ordinaire, durant le froid, des lieux abrités, et des bocages pendant les chaleurs; au printemps et en automne, les cantons exposés au soleil; il n'en est pas de même du lièvre de passage, que la crainte du chien rend perplexe.

Quand il se couche, le lièvre place ses cuisses de derrière sous ses flancs, joint presque toujours les jambes de devant en les étendant, pose sa mâchoire sur les extrémités des pieds, laisse tomber sous ses omoplates ses oreilles, qui servent en même temps à garantir les parties molles du cou: son poil lui sert de couverture, vu qu'il est épais et moelleux.

Lorsqu'il veille, il cligne les paupières; durant le sommeil, il les tient ouvertes et immobiles: ses yeux demeurent fixes; en dormant il agite souvent ses narines, mais moins quand il veille. Au temps où la terre travaille, il se tient dans les guérets plutôt que dans les montagnes. Il s'arrête partout dès qu'on le poursuit; seulement la nuit il devient excessivement peureux; alors il ne reste plus en place. C'est un animal si fécond qu'à peine la femelle a-t-elle mis bas, elle conçoit et produit. Les petits levrauts ont plus de vent que les grands. Comme leurs membres sont encore mous, ils rasent totalement la terre. Les amateurs de chasse laissent aller ces petits en l'honneur de la déesse. Les levrauts d'un an courent très-vite leur première course, mais non les autres; ils sont légers, mais ils n'ont pas de corps.

Pour prendre la piste du lièvre, on conduira les chiens au plus haut point des terres labourées: les lièvres qui ne viennent pas dans les cultures se tiennent dans les prairies, les bocages, près des cours d'eau, dans les endroits pierreux, boisés. Quand le lièvre part, il ne faut pas crier, de peur que les chiens troublés ne reconnaissent difficilement la trace. Décou-

vert et poursuivi, il traverse parfois les ruisseaux¹, fait des crochets, et se blottit dans des fentes de roche, des terriers. C'est qu'il a peur non-seulement des chiens, mais même de l'aigle, qui enlève les levrauts d'un an, lorsqu'ils traversent les cultures et les endroits découverts : plus grands, ils sont pris par les chiens courants.

Les lièvres de montagne sont très-vites, ceux de plaine le sont moins ; ceux de marais très-lents : ceux qui errent de tous côtés sont très-difficiles à prendre à la course ; ils savent les chemins courts, et ils ont plus de jambe dans les montées et dans les lieux plats : sur les terrains inégaux, leur course est inégale ; mais ils courent mal en descendant.

Ceux qu'on poursuit sur une terre fraîchement remuée, l'œil peut les suivre, surtout s'ils ont le poil roux ; et même dans les chaumes, à cause du reflet : on les aperçoit également dans les sillons et sur les routes, quand elles sont droites : là le brillant de leur poil luit à la vue ; on les perd dans les roches, les montagnes, les endroits pierreux et les fourrés, à cause de la ressemblance de couleur.

Quand le lièvre a le devant sur les chiens, il s'arrête, s'assied, se dresse, et écoute si la voix et le bruit des chiens se rapprochent ; puis il s'éloigne du point où ils arrivent : quelquefois, n'entendant rien, mais croyant ou se persuadant qu'il a entendu, il fait mille bonds, croise ses traces et gagne au pied. Ceux-là sont de longue haleine que l'on surprend dans les endroits nus, parce que tout y est en vue, tandis que les lièvres qu'on fait lever dans les fourrés courent très-peu ; l'obscurité les arrête.

Il y a deux espèces de lièvres : les uns, grands, noirâtres, ont une grande tache blanche au front ; les autres, plus petits, un peu jaunes, ont cette tache moins grande² : la queue des uns est tachetée en cercle, celle des autres peu voyante : ceux-ci ont les yeux tirant sur le noir ; ceux-là sur le gris : ils ont le bout des oreilles noir en partie, et les autres peu³.

1. Voici, sous ce rapport, une curieuse observation de du Fouilloux sur ces habitudes du lièvre : « l'en ay veu d'autres qui nageoient vne ruiere qui pouuoit auoir huict pas de large, et la passoient et repassoient, en la longueur de deux cens pas, plus de vingt fois deuant moy. »

2. Ce passage, qui avait embarrassé les commentateurs, a été éclairci de la manière suivante par Weiske : « Cette tache blanche, dit-il, me donnoit de l'embarras... Mais un savant ami m'apprit qu'elle existe chez les jeunes levrauts, et qu'elle disparait graduellement, à mesure qu'ils grossissent. »

3. « On cognoist le masle en le voyant partir du giste, parce qu'il a le der-

On trouve les levrauts dans la plupart des fles, désertes ou habitées, où ils abondent plus que sur le continent, parce qu'il n'y a là presque nulle part de renards qui fondent sur eux ou sur leurs petits : on n'y rencontre pas non plus d'aigles, attendu que les aigles habitent les plus hautes montagnes de préférence aux petites; or, il n'y a que de petites montagnes dans les fles. D'ailleurs les chasseurs visitent peu ces fles désertes, et dans celles qui sont habitées, il n'y a pas de chasseurs. Quant aux fles sacrées, il est défendu d'y introduire des chiens. Il suit de là qu'un très-petit nombre des lièvres qui s'y trouvent sont pris à la chasse, et que le reste venant à multiplier, il y en a en surabondance.

Le lièvre, pour plusieurs raisons, n'a pas la vue perçante; il a les yeux saillants, et ses paupières courtes ne peuvent se joindre pour se fermer, ce qui rend sa vision vague et confuse. En outre, quoique cet animal dorme souvent, il n'en a pas la vue plus soulagée. Sa vitesse contribue même à la lui troubler; il est déjà bien loin d'un objet avant d'avoir distingué ce que c'est. D'ailleurs, la crainte des chiens attachés à sa poursuite lui ôte toute prévoyance. Cela fait que, se heurtant partout sans rien voir, il va tomber dans les rets. S'il fuyait droit, il y donnerait rarement; mais, après de grandes courses, comme il aime le pays où il est né et où il a été élevé, il s'y fait prendre. Il est rare, en effet, que les chiens le gagnent de vitesse : quand il est pris, c'est plutôt l'effet du hasard que de sa conformation; car il n'y a pas un animal de même grandeur qu'on puisse lui comparer pour la vitesse¹.

Voici quelle en est la complexion : il a la tête légère, petite, inclinée, étroite par devant; le cou mince, rond, souple, de longueur raisonnable, les omoplates droites, détachées par le haut; les jambes de devant légères, rapprochées; la poitrine dégagée, les côtes minces, proportionnées;

riere blanchastre, comme s'il avoit esté plumé. Ou bien le cognoistrez par les espauls, lesquelles sont communement rouges, ayant parmi quelques poils longs. Semblablement le cognoistrez en la teste, laquelle il a plus courte et plus tiffue que la femelle, le poil et barbe des iouës long, et volontiers les oreilles courtes, larges et blanchastres, qui est au contraire de la femelle, car elle a la teste longue et estroite, et les oreilles grandes, le poil de dessus l'eschine d'un gris tirant sur le noir. » DU FOURILLOUX.

1. Lievre le suis de petite stature,
 Donnant plaisir aux nobles et gentils :
 D'estre léger et viste de nature
 Sur toute beste on me donne le prix. DU FOURILLOUX.

les reins arqués; les parties voisines charnues; les flancs mous, suffisamment lâches; les hanches rondes, pleines en tout point, bien espacées par en haut; les cuisses longues, épaisses, tendues à l'extérieur, sans être gonflées en dedans; l'os de la cuisse allongé et ferme; les pieds de devant souples à l'extrémité, étroits et droits; ceux de derrière durs et larges, ne craignant rien de rude; l'arrière-train beaucoup plus haut que celui de devant, et formant une légère courbure en dehors; le poil court, léger. Il n'est pas possible qu'un être de cette complexion ne soit pas fort, souple, très-léger. Une preuve de sa légèreté, c'est que, même à un départ tranquille, il bondit; jamais personne n'a vu et ne verra un lièvre au pas; il porte les pieds de derrière en dehors et au delà des pieds de devant, et voilà comme il court. On voit cela distinctement sur la neige. Sa queue n'aide en rien à sa course: elle ne peut, étant si courte, servir à diriger le corps; mais il y supplée de l'une et l'autre oreille, lorsqu'il est sur le point d'être saisi par les chiens: il baisse alors l'une des deux oreilles, et, obliquant l'autre du côté où il se sent serré, il y appuie, fait un crochet rapide, et se trouve vite loin de l'ennemi qui le pressait. C'est un animal si agréable, qu'il n'est personne qui, le voyant éventé, trouvé, poursuivi, atteint, n'oublie tout autre objet qui lui plaise.

Il faut s'abstenir de chasser dans les cultures, en quelque saison que ce soit, et laisser de côté les mares d'eau et les fontaines. Il est mal et honteux d'y tomber et d'exposer ceux qui vous voient à violer la loi. Quand on tombe sur des terrains où l'on ne doit pas chasser, il faut laisser là tout son appareil de chasse.

CHAPITRE VI.

De l'armure des chiens, du temps propre à la quête, du garde-filet, et de la chasse au lièvre.

Les ornements des chiens sont le collier, la laisse, le corselet. Que le collier soit mince, large, pour ne pas brûler le poil des chiens; que la laisse ait des crochets pour être tenue à la main, et rien de plus: car c'est mal garder les chiens que de leur faire un collier de la laisse même; que le corselet ait des courroies larges, pour ne pas leur faire mal aux flancs, et

qu'on les garnisse de pointes, pour éviter les croisements des races.

Il ne faut pas mener les chiens à la chasse, quand ils prennent avec dégoût la nourriture qu'on leur présente, ce qui est un signe qu'ils ne se portent pas bien, ni quand il souffle un grand vent, car il dissipe les voies; les chiens n'ont plus de nez, et les rets et les toiles ne peuvent plus tenir. En l'absence de ces deux obstacles, il faut mener les chiens tous les deux jours. Ne les accoutumez pas à courir les renards: c'est tout à fait les gêner, et, en temps voulu, ils ne suivent plus.

Il faut aussi changer de terrain de chasse, et pour leur apprendre à chasser partout, et pour connaître vous-mêmes le pays. On doit sortir de bon matin, afin qu'ils puissent trouver la voie; ceux qui s'y prennent trop tard empêchent les chiens de retrouver le lièvre, et perdent eux-mêmes leur peine. En effet, la fumée du gibier, vu la subtilité du matin, ne demeure pas à toute heure.

Le garde-filet doit sortir pour la chasse en accoutrement léger: il tendra ses rets près des passées raboteuses, déclives, étroites, obscures, aux ruisseaux, aux ravins, aux torrents rapides, car c'est là surtout que le lièvre s'enfuit, et en d'autres endroits qu'il serait trop long d'énumérer. Il doit pratiquer les débouchés, les ouvertures découvertes ou cachées, au point du jour et non pas auparavant, de peur qu'en plaçant les rets à l'endroit de la quête il n'effraye l'animal par le bruit. Si les rets sont à une grande distance les uns des autres, rien ne l'empêche le matin de nettoyer la place où il les tend. Pour que rien n'empêche le jeu, il doit ficher les fourchettes en pente, de manière à ce qu'elles opposent une résistance à la traction. Il faut faire passer par le haut toutes les mailles de la même rangée, et tendre également partout en élevant la poche du filet vers le milieu. Il posera sur le tirant une grosse et longue pierre, afin que le rets, quand le lièvre est pris, ne se tende pas en sens inverse; il doit tendre les engins long et haut, de peur que le lièvre ne saute par-dessus. Qu'il ne perde pas de temps aux battues: un chasseur actif doit, par tous les moyens, prendre vite son gibier.

Qu'il tende les toiles dans les plaines, les panneaux sur les routes, dans les endroits qui d'une pente aboutissent à un chemin, laissant retomber les tirants à terre, rassemblant les extrémités, renforçant les fourchettes, entre les bords, en y faisant passer les coulisses et en bouchant les échappées. Il faut en-

suite qu'il fasse une ronde, l'œil à tout : s'il voit pencher une rangée, les rets eux-mêmes, qu'il les redresse. Quand le lièvre est poussé vers les rets, il doit le laisser filer et le suivre à grands cris. La bête prise, il doit calmer la fougue de ses chiens, sans les toucher, mais avec des paroles d'encouragement. Il faut aussi qu'il indique clairement au chasseur que le lièvre est pris, qu'il a passé par ici ou par là, qu'il ne l'a pas vu, ou bien où il l'a vu.

Le chasseur part vêtu négligemment, à la légère, chaussé simplement, un bâton à la main, et suivi du garde-filet. Ils vont bouche close, de peur que le lièvre, s'il y en a dans le voisinage, ne parte en entendant du bruit. Une fois au bois, le chasseur met ses chiens en laisse, chacun séparément, afin qu'ils soient faciles à détacher. Les rets et les toiles sont tendus comme il a été dit. Ensuite le garde-filet se place en observation, et le chasseur, emmenant les chiens avec lui, procède au lancer. Il voue à Apollon et à Diane chasseresses les prémices de sa chasse, il fait lâcher alors le chien le plus instruit à la quête, commençant en hiver au lever du soleil, en été avant le jour ; dans les autres saisons, entre ces deux intervalles. Dès que le premier chien a trouvé la vraie piste, au milieu des brisées qui se croisent, on en lâche un second. Et lorsque ces deux là sont sur la piste, peu de temps après, on lâche les autres un à un. Puis le chasseur suit lui-même, sans presser les chiens, mais en les appelant par leur nom ; rarement toutefois, de peur de les exciter avant le moment. Les voilà donc partis pleins de joie et d'ardeur, démêlant les voies, comme elles se rencontrent, doubles, triples, courant sur les brisées, telles qu'elles s'offrent dans leur réseau, circulaires, doubles, courbes, serrées, connues, inconnues, se gagnant de vitesse, remuant la queue, baissant l'oreille, l'œil en feu. Arrivés près du lièvre, ils l'indiquent au chasseur en frappant tout leur corps de leur queue, s'élançant comme à la guerre, courant à l'envi, faisant assaut de vitesse, tantôt se réunissant, tantôt se séparant, pour revenir encore à la charge ; enfin ils sont au fort du lièvre, ils sautent dessus ; soudain l'animal s'élançe, poursuivi dans sa fuite par les clameurs et l'aboiement des chiens. Qu'à leur suite les deux chasseurs s'écrient : « Ohé ! les chiens ! Ohé ! les chiens ! Bien ! les chiens ! Très bien ! les chiens ! » et que con-

1. On trouve fréquemment dans du Fouilloux un grand nombre de *forhus* ou cris analogues : *Ty a Hillaut pour le cerf ! Valecy, allez pour le lièvre ! Escoute à lui ! Tirez à luy ! Voiles-cy ! allez avant ! Gare, gare, approche*

tinuant de les suivre, le maître s'enroule le bras de son vêtement, prene son bâton et poursuive le lièvre, mais par derrière, sans s'offrir à lui, ce qui serait hasardeux.

Le lièvre se dérobe; on le perd de vue : il prend d'ordinaire un grand cerne autour du débouché; le chasseur crie : « A lui ! garçon ! à lui ! garçon ! garçon ! holà ! garçon ! holà ! » Et celui-ci doit faire signe si le lièvre est pris ou non. S'il est pris dès la première course, on appelle les chiens pour en courre un autre; autrement, on repart de plus belle, sans aucun répit, et l'on quête avec une nouvelle ardeur. Quand les chiens ont retrouvé le lièvre, et qu'ils poursuivent, on crie : « Bien ! très-bien ! les chiens ! Poussez ! les chiens ! » Si les chiens ont trop gagné au pied, et que le chasseur, à leur suite, ne puisse les joindre, ou qu'il les ait perdus dans la course, sans qu'il lui soit possible de les voir errant dans le voisinage, aboyant ou suivant la trace, il demande en criant au premier venu près duquel il passe à la course : « Ohé ! as-tu vu les chiens ? » La réponse faite, s'ils sont sur la voie, il les joint, les encourage, les appelle par leur nom, et prend tour à tour des intonations diverses : aiguë, grave, faible, forte. Entre autres encouragements, s'ils courent sur une montée, il les anime ainsi : « Bien ! les chiens ! Bien ! les chiens ! » Si, au lieu d'être sur la piste, ils la dépassent, il leur crie : « Arrière ! arrière ! les chiens ! » Quand il les voit près de la trace, il leur fait prendre de grands cernes et à maintes reprises. Si la trace n'est pas sensible, il y met un piquet pour remarque, puis il restreint les cernes en animant et en caressant ses chiens, jusqu'à ce qu'ils sentent clairement la piste. Alors les chiens, voyant la trace nette, s'élancent, sautent, s'unissent, jappent, font des signes, se fixent des points de repère, et gagnent de vitesse. Tandis qu'ils bondissent ainsi sur la voie, le chasseur court, sans les passer, de peur que, par rivalité, ils ne dépassent le lièvre. Quand ils l'ont cerné et qu'ils l'indiquent clairement au chasseur, celui-ci prend garde que l'animal, effrayé par les chiens, ne se dérobe par un crochet. Les chiens, agitant la queue, se ruant les uns sur les autres, sautant, clabaudant, levant la tête, regardant du côté du chasseur, lui font entendre que c'est vrai cette fois, forcent le

les chiens ! etc. Cf. le chapitre : *Comme il faut sonner de la trompe et houpper de la voix, pour s'appeler l'un l'autre quand on est à la chasse*, p. 47 verso.

1. Je lis Οὐ παύειν; avec L. Dindorf.

lièvre et se précipitent dessus en aboyant. Si le lièvre tombe dans les rets, ou bien s'il passe à côté ou à travers, le garde-filet criera fort pour indiquer chacune de ces circonstances : si décidément le lièvre est pris, on en cherche un autre ; autrement, on court le même avec les mêmes signaux.

Lorsque les chiens sont fatigués de la course et qu'il est déjà tard, il faut alors que le chasseur cherche le lièvre, qui, lui-même, doit être rendu, battant tout ce que la terre produit dessus et dessous, allant et revenant sans cesse, de peur de manquer la bête. Or, le lièvre se rase souvent dans un petit coin étroit, et ne bouge plus de fatigue et de crainte. Le chasseur stimule sa meute, lui parle, l'encourage, dit beaucoup au chien docile, peu au chien têtu, quelques mots à celui qui n'est ni l'un ni l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il ait abattu le lièvre à ses pieds ou l'ait fait tomber dans les rets. Après cela, il lève les rets et les toiles, frotte les chiens et revient de la chasse, après un temps d'arrêt, si c'est l'heure de midi, en été, de peur que les pieds des chiens ne soient brûlés dans la marche.



CHAPITRE VII.

De l'élève des chiens de chasse.

Il faut faire couvrir les chiennes en hiver, pendant l'interruption des chasses, afin qu'avec du repos elles donnent une bonne race au printemps : c'est la meilleure saison pour l'accroissement des meutes. Les femelles sont en chaleur pendant quatorze jours. On doit les mener refroidies, pour qu'elles conçoivent plus vite, à des chiens de bonne race. Dès qu'elles sont pleines, on ne les conduit plus continuellement à la chasse, mais à de rares intervalles, de peur qu'elles ne se blessent et ne se laissent entraîner. Elles portent soixante jours.

Quand les petits sont nés, il faut les laisser sous la mère et ne pas les placer sous une autre chienne : ces soins étrangers les empêchent de grossir ; tandis que le lait de la mère, son haleine, ses douces caresses, tout cela leur est bon. Lorsqu'ils se mettent à aller de côté et d'autre, on leur continue le lait toute l'année avec les aliments dont ils se nourriront le reste du temps, mais rien de plus : autrement la réplétion

leur tourne les jambes, leur donne des maladies, et leur détériore les entrailles. Les noms qu'on leur donne doivent être courts, afin qu'il soit facile de les appeler. En voici quelques-uns ¹ : Psyché, Thymos, Porpax, Styraç, Lonchè, Lochos, Phroura, Phylax, Taxis, Xiphôn, Phonax, Phlégôn, Alcè, Teuchôn, Hyleus, Médas, Porthôn, Sperchôn, Orghè, Brémôn, Hybris, Thallôn, Rhomè, Antheus, Héba, Ghétheus, Chara, Leusôn, Angô, Polys, Bia, Stichôn, Spoudè, Bryas, OEnos, Sterrhos, Craughè, Kénôn, Tyrbas, Sthénôn, Aïthèr, Actis, Aichmè, Noès, Gnomè, Stibôn, Hormè.

Il faut conduire les jeunes chiens à la chasse, les femelles à huit mois et les mâles à dix : on ne doit pas les mettre en liberté sur les traces du lièvre qui gîte, mais les tenir attachés avec de grandes laisses à la suite des chiens en quête, et ne leur permettre de courir qu'ainsi sur les voies. Quand le lièvre est levé, quelque dispos qu'ils soient pour la course, ne les lâchez point tout de suite ; attendez que l'animal ait assez gagné au pied pour qu'ils ne l'aperçoivent plus. En effet, si, parce qu'ils sont dispos et de bon cœur, on les laissait courir quand ils voient le lièvre, la tension briserait leur corps, qui n'est pas assez formé : que le chasseur y prenne donc garde.

Quand les chiens paraissent peu propres à la course, rien n'empêche de les lâcher ; comme ils n'ont pas l'espoir de prendre le gibier, il ne leur arrivera point de mal. Si les chiens sont sur la trace d'un lièvre de passage, on peut les laisser courir jusqu'à ce qu'ils l'aient pris : quand ils le tiennent, on le leur laisse pour la curée.

Si, au lieu de vouloir se tenir près des filets, ils se dispersent, rappelez-les jusqu'à ce qu'ils s'accoutument à trouver le lièvre à la course : en le cherchant toujours en désordre, ils finiraient par ne plus frayer avec les autres chiens ; ce qui serait une mauvaise habitude. Tant qu'ils sont jeunes, il faut leur donner à manger auprès des filets au moment où on les enlève, afin que si, par inexpérience, ils s'égarerent à la chasse,

1. Voici, dans l'ordre du grec, le sens approximatif des noms donnés aux chiens : *Ame, Cœur, Gand'laissé, Bout de lance, Lance, Loche, Garde, Gardien, Bataillon, Grande epee, Tueur, Brûlant, Figueur, Inventeur, Forestier, Midas, Ravageur, Pressant, Colère, Grognon, Insolent, Florissant, Force, Fleuri, Jeunesse, Gaieté, Joie, Bon œil, Éclat, Changeant, Violence, En ordre, Soins, Mousou, Vineux, Solide, Crieur, Le neuf, Troubleur, Bonne patrie, Éther, Rayon, Pointe, Finesse, Pensee, A la trace, Élu.*

ils reviennent aux filets et se retrouvent. Or, cela ne leur arrivera plus quand, animés contre la bête, ils en auront plus souci que de leur manger. Le chasseur donnera lui-même la nourriture aux chiens : si elle leur manque, ils n'en savent point la cause ; mais s'ils la reçoivent quand ils la désirent, ils aiment qui la leur donne.

CHAPITRE VIII.

De la chasse au lièvre en hiver.

Il faut chasser les lièvres, quand il a neigé de manière à couvrir la terre : s'il y reste quelques points noirs, le lièvre est plus difficile à trouver. Lorsqu'il neige avec vent de bise, les traces durent plus longtemps, parce que la neige ne fond pas vite ; si le vent est au midi et que le soleil brille, elles durent peu, parce que la neige fond aussitôt. Par une neige continue, il n'y a rien à faire ; elle recouvre tout : rien non plus par un grand vent ; en agglomérant les flocons, il ne laisse rien voir. Il ne faut donc pas, quand on a des chiens, il ne faut pas les sortir pour cette sorte de chasse : la neige leur brûle le nez et les pieds, et l'excès du froid dissipe les fumées du lièvre. On pend alors des filets, on sort avec quelqu'un, on longe les montagnes à distance des cultures, et quand on a trouvé des traces, on les suit.

Si elles se croisent, on revient d'un point à un autre, en prenant de grands cernes, et l'on cherche où elles aboutissent. Le lièvre, en effet, tourne beaucoup sans savoir où s'arrêter : il est d'ailleurs habitué à ruser sur les voies, sachant que c'est par là qu'on le suit. La trace une fois trouvée, on pousse en avant ; elle conduit à un fourré ou à un endroit escarpé, attendu que les vents emportent la neige par-dessus ces endroits : cela ménage un grand nombre de gîtes, et c'est ce que cherche le lièvre.

Quand les traces mènent à ces musses, il ne faut pas aller trop près, de peur de faire débucher le lièvre ; on doit le tourner par un cerne, car il y a espoir qu'il est là : on le verra bien, si les traces ne se prolongent pas plus avant. Quand on en est sûr, on le laisse, vu qu'il ne bougera pas : il faut alors en chercher un autre, avant que ses traces soient effacées, et

en calculant si, dans le cas où l'on en trouverait un, il restera encore assez de temps pour le cerner. Le temps suffit-il, on tendra les rets pour chaque lièvre, comme on le pratique sur les terrains où la neige n'est point tombée, c'est-à-dire de manière à envelopper l'animal où qu'il puisse être; puis on soulève le filet, et l'on s'avance pour le faire partir. S'il glisse à côté du filet, on le suit à la piste, et il est sûr qu'il ira vers une musse du même genre, à moins qu'il ne se rase dans la neige. Le chasseur voyant où il s'est blotti, essaiera de le cerner. S'il ne s'arrête pas, poursuivez-le; il finira par être pris, et même sans filet. En effet, il perdra bientôt courage, à cause de la profondeur de la neige, qui, se pelotonnant aux poils épais de ses pieds de derrière, y forme une lourde masse.

CHAPITRE IX.

De la chasse aux faons et aux cerfs.

Pour chasser les faons et les cerfs, il faut avoir des chiens indiens : ils sont forts, grands, vites, pleins de cœur; avec cela, propres à supporter la fatigue. On chasse les jeunes faons au printemps; c'est la saison où ils naissent. Il faut commencer par aller à la découverte dans les gagnages¹ où il y a le plus de cerfs. Quand on sait où ils sont, on arrive avant le jour avec un valet de chiens, une meute et des javelots : là, on tient les chiens en laisse à distance du bois, de peur qu'ils n'aboient à la vue du cerf, et l'on se met au guet. Dès le point du jour, on verra les biches amener leurs faons à l'endroit où

1. Cf. Du Fouilloux : *« Comment le veneur doit aller en quête aux tailles ou gagnages pour voir le cerf a veuc. Le veneur doit regarder le soir avant en quel pays les cerfs releuent : et si c'est dedans les tailles, il faut qu'il regarde par quel lieu il pourra venir le lendemain a bon vent : et aussi qu'il choisisse quelque bel arbre sur le bord de la taille, de laquelle il pourra voir a son aise toutes les bestes qui seront dedans. Le lendemain, se doit leuer deux heures avant le iour, et aller au bois : puis quand il sera arriue pres des demeures, faut qu'il laisse son chien en vne maison, ou bien s'il a vn garçon avec luy, il luy pourra donner a garder, le faisant demeurer en quelque lieu où il le pourra trouver s'il en a affaire. Alors s'en doit aller a son arbre, qu'il aura remarque le soir avant, et monter dedans, regardant en la taille : et s'il veoit quelque cerf qui luy plaise, faut qu'il regarde quelle teste il porte, et ne doit bouger de là iusques a ce qu'il le voye rebuscher au fort, etc.... »*

chacune doit gter le sien. Elles les couchent, les allaitent, regardent de tous côtés si on les voit; après quoi chacune d'elles se porte en avant pour garder son petit. A cette vue, le veneur découple les chiens, prend ses javelots et va droit au premier faon, à l'endroit où il l'a vu couché, se rappelant bien les lieux, de peur de méprise : vus de près, en effet, leur aspect change; ils sont tout autres qu'ils paraissaient de loin.

Quand on a reconnu le faon, on s'approche : il ne bouge pas, rasé à terre, et se laisse emporter, s'il n'est mouillé, en bramant de toutes ses forces. S'il est mouillé, il n'attend pas : l'humidité qui le pénètre, se condensant par le froid, le fait partir. Il est pris par les chiens, qui le poursuivent de vitesse; puis on le donne au garde-filets; il brame de plus belle : la biche le voyant, l'entendant, accourt sur celui qui tient son faon et cherche à le lui arracher. C'est le moment d'animer les chiens et d'user des javelots. Maître du faon, on passera aux autres, et l'on emploiera avec eux le même genre de chasse.

Voilà comme on prend les jeunes faons : ceux qui sont déjà grands donnent plus de mal, parce qu'ils vont au viandis avec leurs mères et d'autres cerfs. Poursuivis, ils se sauvent au milieu et en avant de la troupe, rarement en arrière. Alors les biches, défendant leurs petits, lancent des ruades aux chiens, de sorte qu'on a peine à les prendre, à moins qu'on ne s'élançe dans la mêlée, et qu'on ne les disperse en isolant l'un d'eux. Après cet effort, les chiens sont gagnés à la première course, parce que le faon est consterné de l'éloignement de la bande, et qu'il n'y a pas de vitesse comparable à celle d'un cerf de cet âge-là; mais, à la seconde et à la troisième course, ils sont pris, leur corps n'étant pas encore assez formé pour une fatigue qu'ils ne peuvent supporter.

On tend aussi des pièges aux cerfs sur les montagnes, autour des prairies, près des cours d'eau et des bocages, dans les bivoies, dans les cultures, dans tous les endroits dont ils s'approchent. Les pièges sont de branches d'if brisées, dépouillées de leur écorce, afin qu'elles ne se pourrissent point. Les couronnes, de forme circulaire, sont garnies alternativement, dans leur tissu, de clous de fer et de bois : les clous de fer sont plus longs, afin de serrer les pieds de l'animal, tandis que ceux de bois céderont. Le nœud du cordeau, placé sur la couronne, doit être tissu de sparte, ainsi que le cordeau lui-même, cette plante n'étant point sujette à se pourrir. Le

nœud et le cordeau seront fermes. Le bois auquel le cordeau est attaché doit être de chêne ou d'yeuse; il a trois emfans de longueur sur une paume d'épaisseur, et conserve son écorce. Pour poser ces pièges, on fait en terre une fosse ronde de cinq paumes de large. Égale à son orifice aux couronnes des pièges, elle se rétrécit insensiblement par le bas. On pratique ensuite dans la terre une autre ouverture où l'on place solidement le cordeau et le bois auquel il adhère: cela fait, on pose de niveau le bas du piège, on passe le nœud du cordeau autour de la couronne; puis, quand le cordeau et le bois seront chacun à sa place, on met des tiges de chardon sur la couronne, de manière qu'elles ne s'étendent point au delà, et l'on jonche le tout d'un lit de feuilles légères, celles de la saison. Après cette opération, l'on répand sur l'engin une couche de la terre extraite de la fosse, et par-dessus une terre plus solide, tirée d'un endroit éloigné, pour mieux cacher le piège à la bête. Le surplus de la terre doit être emporté loin du piège; car si l'animal sent une terre fraîchement remuée, il entre en soupçon: or, il la sent tout de suite.

Le veneur, suivi de ses chiens, doit épier les cerfs de montagne, principalement le matin, quoiqu'il le puisse aussi le reste de la journée; quant à ceux des cultures, c'est avant le jour. Sur les montagnes, on prend le cerf la nuit et en plein jour, en raison de la solitude; dans les cultures, c'est la nuit, parce que la présence des hommes l'effraye.

Dès qu'on trouve le piège culbuté, on découple les chiens, on les anime, et l'on poursuit la bête sous la traînée du bois, en remarquant où elle conduit. D'ordinaire elle est visible: des pierres sont déplacées, les traces du bois traîné sillonnent les cultures. Si l'animal a passé par des endroits raboteux, des parcelles d'écorce arrachées au bois adhèrent aux pierres, et tous ces indices facilitent la poursuite de la bête. Si elle est prise par un des pieds de devant, elle tombe bientôt au pouvoir du veneur, le bois lui battant tout le corps et la face; si c'est par un des pieds de derrière, le bois qu'elle traîne nuit au mouvement de tout son corps. Quelquefois aussi le piège s'embarrasse dans les branches fourchues de la forêt, et, si l'animal ne brise pas le cordeau, il est pris. Il faut, quand la bête est prise ou rendue, si c'est un mâle, n'en point approcher: il frappe des cornes et des pieds. On le frappe de loin avec les javelots. On les prend à la course, même sans pièges, durant la saison d'été: ils sont vite épuisés, s'arrêtent et

s'offrent aux traits. Il y en a qui se jettent dans la mer quand ils se voient serrés de près ; d'autres s'élancent dans les rivières ; d'autres perdent haleine et tombent.

CHAPITRE X.

De la chasse au sanglier.

Pour la chasse au sanglier, il faut avoir des chiens indiens, crétois, locriens, laconiens, des rets, des javelots, des épieux et des pièges. Et d'abord, on ne prendra point les premiers chiens venus de cette espèce, si l'on veut qu'ils soient en état de faire tête à cette bête. Les rets sont tissus du même lin que ceux qu'on emploie pour les lièvres ; ils se composent de quarante-cinq cordes à trois fils de quinze brins chacun. Du haut en bas du filet on fait dix nœuds, et la largeur des mailles est d'une petite coudée. Les tirants ont une fois et demie la grosseur des cordes. Aux extrémités des filets sont des anneaux qu'on passe dans les mailles ; le bout des tirants doit sortir à travers les anneaux : il suffit de quinze filets.

Les javelots se font de tout bois ; la pointe en est large, coupante, le manche solide ; les épieux ont un fer de cinq paumes de long. Au travers de la douille on passe des traverses de cuivre et bien fortes. Le manche est de cormier, de l'épaisseur d'une lance. Les pièges sont les mêmes que pour les cerfs. Les chasseurs doivent aller de compagnie ; car c'est à grand'peine que l'on prend cette bête avec beaucoup de monde. Comment on se servira de tout cet appareil de chasse, c'est ce que je vais indiquer.

Et d'abord, quand on est arrivé à l'endroit où l'on présume qu'est la bauge du gibier, on lâche un chien de Laconie, et tenant tous les autres en laisse, on suit l'autre dans ses cernes. Dès que le chien a trouvé la voie, on le suit à la piste avec tout le train. Quantité d'indices désignent la bête aux chasseurs : dans les terres molles, c'est le pas ; dans les fourrés, les branches brisées ; dans les endroits boisés, les coups de boutoir.

Le chien, en quête, arrivera presque toujours à un endroit couvert d'arbres : c'est là qu'est le plus souvent le fort du sanglier, ces sortes d'endroits étant chauds en hiver et frais

en été. Arrivé à la bauge, le chien aboie, mais le sanglier ne veut pas d'ordinaire se débucher¹. On rappelle alors le chien pour le remettre en laisse avec les autres à une certaine distance de la bauge ; puis on tend les filets sur les foulures de la bête, en jetant les mailles sur les branches fourchues du bois. Puis, prolongeant le filet de manière à faire poche, on placera dans l'intérieur des branches qui serviront de support, de manière que le jour donne à plein dans la poche au travers des mailles, afin que la bête qui accourt voie nettement à l'intérieur. Le tirant s'attache à un gros arbre et non point aux broussailles, qui abondent dans les terrains incultes. De chaque côté on bouche avec du bois les passées, même difficiles, afin que le sanglier en courant se jette d'emblée dans les filets.

Quand ils sont tendus, on rejoint les chiens, on les découple tous, on prend les javelots et les épieux, et l'on s'avance. On met à la tête des chiens un veneur d'expérience, et les autres suivent en ordre, à de grands intervalles, pour laisser au sanglier un passage suffisant : car si, en débouchant, il trouvait une troupe serrée, on courrait risque d'être blessé ; c'est sur le premier qu'il rencontre que tombe toute sa fureur.

Lorsque les chiens sont près de la bauge, ils foncent : le sanglier s'étonne, se dresse, fait sauter en l'air le premier chien qui se jette sur son groin, s'élançe et tombe dans les filets ; s'il n'y tombe pas, il faut le poursuivre. Si le lieu où le filet l'arrête est déclive, il se porte en avant ; s'il est uni, il s'arrête court, et regarde autour de lui.

Sur ce point, les chiens le serrent ; et les chasseurs doivent être sur leurs gardes, en lui lançant des javelots et en le chargeant avec des pierres : il faut qu'ils l'investissent par derrière et d'assez loin, jusqu'à ce qu'il pousse en avant et tende le tirant passé dans les bords du filet. Alors un des veneurs qui se trouvent là présents, le plus expérimenté et le plus fort, le frappe de front avec son épieu. S'il se refuse, malgré les javelots et les pierres, à tendre le tirant du filet, et s'il revient contre son agresseur en tournant autour de lui, il faut alors s'avancer, l'épieu en main, et se tenir ferme, la main gauche en avant, la droite en arrière ; car c'est la gauche qui dirige le

1. Cf. Du Fouilloux : « Communement les sangliers se font aboyer aux chiens en leur bauge, ou au parur d'icelle, et font plustost leurs demeures dedans les bois forts d'espines et ronces qu'ailleurs. Et quand ils sont chassés des chiens, ils fuyent le fort pays et couuert, ne se voulant desbucher de leur fort, qu'ils ne sentent la nuict approcher. »

coup et la droite qui le porte. Le pied gauche est sur la même ligne que la main gauche, et le droit sur celle de la droite. Quand on est près de la bête, on lance l'épieu, en ne faisant pas un plus grand écart qu'à la lutte, le côté gauche tourné dans la direction de la main gauche ; après quoi l'on observe le front et les yeux de l'animal, et l'on surveille chaque mouvement de sa tête.

En poussant l'épieu, il faut avoir soin que le sanglier ne vous le fasse pas sauter des mains par une secousse de la tête, car il suit de près l'ébranlement qu'il a donné. En pareil cas, on doit se jeter la face contre terre, et tenir ferme tout ce qu'on y rencontre. La bête, vu la courbure de ses défenses, ne peut prendre en dessous le corps d'un homme ainsi couché : debout, on serait infailliblement blessé ; elle essaye, il est vrai, de relever le chasseur ; mais ne pouvant y parvenir, elle le foule aux pieds ¹.

Le seul moyen d'échapper à un pareil danger, c'est que l'un des veneurs s'approche, un épieu à la main, pour irriter l'animal, en faisant mine de lancer l'épieu, sans le lancer en effet, de peur de blesser celui qui gît à terre. Le sanglier, voyant cela, laisse là le chasseur qu'il a sous lui et se retourne courroucé, furieux, contre celui qui l'irrite : l'autre alors se relève d'un saut, sans oublier, en se levant, de tenir son épieu, car il ne peut s'en tirer honorablement que par une victoire. Il revient donc à la charge avec son épieu de la manière que nous avons dite, dirige le fer vers la gorge, entre les deux omoplates, et l'enfonce de toute sa force. L'animal, en fureur, s'élançe, et, si les traverses de la lame ne l'arrêtaient, il se jetterait le long du manche et arriverait à celui même qui tient l'arme.

La force de cet animal est telle qu'on ne saurait s'en faire une idée : au moment où il meurt, si l'on approche du poil de ses défenses, il se crispe, tant elles sont brûlantes. Lorsqu'il est vivant et qu'on l'irrite, elles sont de feu ; voilà pourquoi,

1. Cf. Du Fouilloux : « Quand ils seront auprès du lieu où sera le sanglier, ils se doivent escarter tout au tour du lieu où il est, allans d'une course droit à luy, et n'est possible qu'ils ne luy donnent coup d'espee. Et ne faut pas qu'ils tiennent la main basse, car ils donneroient dedans la hure, mais faut qu'ils leuent la main haute et qu'ils donnent les coups d'espee en plongeant, se donnant garde le piqueur de donner au sanglier du costé de son cheual, mais de l'autre costé ; car du costé que le sanglier se sent blessé, il tourne incontinent la hure, qui seroit cause de quoy il tueroit ou blesseroit son cheual. »

quand il manque son coup, il brûle l'extrémité du poil des chiens. C'est surtout à prendre le mâle qu'on éprouve toutes ces difficultés et d'autres encore.

Si c'est une laie, on la frappe d'arrivée, en prenant garde de tomber renversé : en pareil cas, on serait nécessairement foulé aux pieds et mordu. Il faut donc bien faire attention à ne pas se jeter par terre. Si l'on en vient là, malgré soi, on se relève de la même manière qu'avec le mâle; et, une fois relevé, on frappe la bête de son épieu, jusqu'à ce qu'on l'ait tuée.

Voici encore une manière de prendre le sanglier. On tend des filets dans le passage des taillis, aux chênaies, dans les vallons, dans les endroits escarpés, dans les coulées qui conduisent aux prairies herbeuses, aux marais, aux endroits humides. Le veneur chargé de ce soin tient un épieu et garde les filets, tandis que les autres mènent les chiens et cherchent les plus beaux passages : quand on a trouvé la bête, on la poursuit. Si elle tombe dans le filet, le garde prend son épieu, s'avance et s'en sert comme je l'ai dit; sinon, on continue la poursuite.

On prend aussi le sanglier, durant les grandes chaleurs, en le chassant avec les chiens : quoique extrêmement fort, l'animal, épuisé, perd bientôt haleine et se rend. Il périt beaucoup de chiens dans cette sorte de chasse, et les chasseurs eux-mêmes courent des dangers. Lorsque, après l'avoir mis aux abois, on est forcé de s'avancer contre lui l'épée en main, soit dans l'eau, soit près d'un lieu escarpé, soit dans un taillis d'où il ne veut pas sortir, comme rien ne l'empêche, ni filet ni rien autre, de se ruer sur celui qui l'approche, il faut foncer, quand il en est ainsi, et faire preuve de ce grand cœur qui a fait embrasser au chasseur une profession si pénible. On use alors de l'épieu, en maintenant le corps dans l'attitude qui a été indiquée : s'il arrive quelque accident, ce ne sera pas faute d'avoir fait comme il fallait.

On tend aussi des pièges aux sangliers comme aux cerfs, et dans les mêmes lieux : ce sont les mêmes quêtes, les mêmes poursuites, les mêmes attaques, le même usage de l'épieu. Les petits sont difficiles à prendre : la mère ne les laisse point aller seuls, tant qu'ils sont tout jeunes ; lorsque les chiens les ont découverts ou qu'eux-mêmes ont vu les chiens, ils s'enfoncent sous bois, où les suivent ordinairement le père et la mère, d'autant plus redoutables qu'ils combattent plus pour leurs petits que pour eux-mêmes.

CHAPITRE XI.

De la chasse aux lions, léopards et autres bêtes.

Les lions, les léopards, les lynx, les panthères, les ours et autres bêtes semblables, se prennent dans les contrées étrangères, autour du mont Pangée, sur le Cittus¹, situé au delà de la Macédoine, sur l'Olympe de Mysie, sur le Pinde, sur le Nysa, au delà de la Syrie, et autres montagnes qui peuvent les nourrir. Dans les montagnes, on les prend avec un appât préparé d'aconit, à cause des difficultés du terrain : les chasseurs tendent cet appât, auquel ils mêlent ce qui est du goût de chacune de ces bêtes, le long des eaux ou de tout autre endroit dont elles approchent. Celles d'entre elles qui descendent la nuit dans la plaine y sont entourées de gens à cheval et armés, qui les prennent, mais avec de grands dangers. Il y eu a aussi qui creusent profondément de grandes fosses rondes, au milieu desquelles ils laissent une colonne de terre : à la nuit tombante, on y attache une chèvre et l'on pratique autour de la fosse une enceinte de branches qui masquent le piège et n'offrent aucun accès. Les animaux, entendant la nuit la voix de la chèvre, viennent rôder autour de l'enceinte et, ne trouvant aucun passage, s'élancent dedans et sont pris.

CHAPITRE XII.

De l'usage et de l'excellence de la chasse; c'est l'école de la guerre.

Nous venons d'exposer tous les faits relatifs à la chasse; elle offre la plus grande utilité aux partisans zélés de cet exercice: ils y développent leur santé, apprennent à mieux voir et à mieux entendre, et oublient de vieillir; mais c'est avant tout pour eux l'école de la guerre. Et d'abord, ont-ils à traverser en armes des pas difficiles, ils ne perdent point courage, vu leur habitude de la fatigue à la poursuite de la bête. Ensuite, ils sauront

1. Ou mieux Cissus.

dormir sur la dure, et se montreront gardiens fidèles du poste assigné. S'agit-il de marcher à l'ennemi, de l'attaquer, d'exécuter un ordre, ils sont préparés par l'attaque et la prise du gibier. Placés au front de bataille, ils n'abandonneront pas leurs rangs, grâce à leur persévérance. Dans une déroute, ils poursuivent l'ennemi, droit, résolûment, sur toute espèce de terrain : ils en ont l'habitude. L'armée dont ils font partie éprouvée-elle un échec, ils sauront, sur des terrains couverts de bois, abruptes, et autres lieux difficiles, se sauver sans honte, et les autres avec eux. La chasse les a familiarisés avec toute espèce de ressources. En effet, plus d'une fois de pareils hommes, dans une déroute générale de leurs camarades, voyant le vainqueur égaré sur un terrain désavantageux, sont revenus à la charge, et, grâce à leur complexion et à leur intrépidité, ont mis les ennemis en fuite : car toujours un corps robuste, uni à une âme forte, sait fixer la fortune.

Aussi nos ancêtres, convaincus que la chasse était la source de leurs succès sur de tels ennemis, la firent-ils entrer dans l'éducation de la jeunesse. Même dans les premiers temps où ils manquaient de récolte, ils jugèrent convenable de ne point défendre la chasse, attendu que le chasseur n'en veut pas aux productions de la terre. De plus, une loi fixait le nombre de stades au delà desquels on ne pouvait se livrer à aucune occupation nocturne, de peur de priver de gibier les amateurs de chasse. Ils voyaient que c'était le seul plaisir qui procurât les plus grands biens aux jeunes gens, puisqu'il les rendait tempérants, justes, instruits de la réalité. Ils comprenaient qu'ils devaient à la chasse leurs succès militaires; que ce plaisir, bien différent des voluptés honteuses, que l'on n'a pas besoin d'apprendre, n'écarte point les jeunes gens des études honnêtes auxquelles on voudrait se livrer. C'est une pépinière de bons soldats, de bons généraux : car les hommes qui, par le travail, éloignent de leur âme et de leur corps la honte et la débauche et développent en eux l'amour de la vertu, ceux-là sont les vrais citoyens ; ils ne toléreront jamais une injustice faite à leur patrie, un dommage à leur pays.

Il y eu a qui disent qu'il ne faut pas se passionner pour la chasse, dans la crainte de négliger ses affaires domestiques : ils ignorent que servir son pays et ses amis, c'est prendre un plus grand soin de son bien. Si donc le chasseur se rend essentiellement utile à sa patrie, il ne néglige pas ses propres intérêts, puisque toutes les affaires individuelles, sont liées au

salut et à la perte de l'État. Ainsi de tels hommes assurent avec leur propre bien celui de tous les particuliers. Beaucoup de ceux auxquels l'envie qui les aveugle fait tenir un pareil langage, aimeraient mieux périr victimes de leur lâcheté que de devoir la vie au courage d'un autre. C'est qu'il y a mille honteux plaisirs dont l'esclavage les condamne à dire et à faire ce qu'il y a de pire ; leurs discours inconsidérés engendrent les haines, leurs actes criminels appellent les maladies, les châtimens, la mort sur leur tête, sur celles de leurs enfans, de leurs amis : indifférens au vice, mais plus sensibles que personne aux plaisirs, qui pourrait leur confier le salut de l'État ?

Il n'est personne qui ne se mette à l'abri de ces désordres en se passionnant pour l'exercice dont je fais l'éloge. En effet, l'honnête éducation du chasseur lui apprend à respecter les lois, à s'entretenir et à entendre parler de ce qui est juste. Ceux donc qui se livrent à un travail continu, et qui aiment à se former par des connaissances, par des exercices laborieux, sauvent encore leur patrie ; tandis que ceux qui, par dégoût du travail, ne veulent point s'instruire, mais vivent dans une volupté effrénée, sont des êtres dépravés. Ni lois ni bons conseils ne les trouvent dociles : ennemis du travail, ils ignorent quel doit être l'homme de bien ; de sorte qu'ils ne sont ni religieux ni sages : et comme ils n'ont aucune instruction, ils ne cessent de blâmer ceux qui sont instruits. Avec de tels hommes rien ne prospère, au lieu que les gens de bien procurent à la société tous les avantages : d'où il suit que ceux-là sont meilleurs, qui veulent travailler.

Je l'ai prouvé par un grand exemple. Ces anciens disciples de Chiron, dont j'ai rappelé le souvenir, en se livrant, dès leur jeunesse, aux exercices de la chasse, ont acquis de nombreuses et belles connaissances ; et c'est ainsi qu'ils sont parvenus à cette haute vertu qui excite à présent encore notre admiration. Or, il est clair que tout le monde aime la vertu ; mais comme il faut la conquérir par des travaux, beaucoup l'abandonnent. Ils ne voient pas, en effet, s'ils y parviendront, mais ils voient la peine qu'il leur en doit coûter. Peut-être, si la vertu avait un corps visible, les hommes la négligeraient-ils moins, certains qu'ils en seraient vus, comme ils la verraient elle-même. Ainsi, quand on est près de l'objet aimé, on devient meilleur ; on ne dit, on ne fait rien de honteux, rien de mal, dans la crainte d'être vu. Mais ayant la pensée que la vertu n'observe

pas leurs actions, les hommes s'en permettent ouvertement de mauvaises et de honteuses, parce qu'ils ne la voient pas. Et cependant elle est partout, puisqu'elle est immortelle, récompensant les bons, flétrissant les méchants. Ah ! s'ils savaient qu'elle les regarde, ils iraient au-devant de ces travaux et de cette instruction dont elle est le prix, et cette noble proie tomberait en leur pouvoir.

CHAPITRE XIII.

Suite du précédent. Vanité des sophistes. Conclusion.

J'admire, en vérité, ces gens que l'on appelle sophistes, qui prétendent pour la plupart conduire les jeunes gens à la vertu, tandis qu'ils les mènent en sens contraire. En effet, nous n'avons encore vu personne dont les sophistes de nos jours aient fait un homme de bien; ils ne produisent aucun ouvrage dont la lecture rende nécessairement bon, tandis qu'ils publient nombre d'écrits frivoles qui donnent à la jeunesse de stériles plaisirs, sans un seul trait de vertu. Ils perdent en outre le temps de ceux qui espéraient en tirer quelque renseignement, détournent des études solides et n'enseignent que le mal. Je leur reproche donc gravement des torts aussi graves; et de plus de ce que, dans leurs écrits, ils sont à la recherche des mots, tandis que les pensées justes, qui pourraient former les jeunes gens à la vertu, brillent par leur absence. Je ne suis qu'un ignorant; mais je sais que la plus essentielle des leçons nous est donnée par la nature elle-même, qui est d'être homme de bien; en second lieu, c'est de consulter ceux qui savent quelque chose de réellement bon, et non pas ceux qui ne connaissent que l'art de tromper. Peut-être mon style est-il dépourvu de l'élégance sophistique; je ne la cherche point: mais ce qui peut servir à ceux qu'une bonne éducation conduit à la vertu, après y avoir bien réfléchi, j'essaye de le dire. Or, ce ne sont pas les mots qui instruisent, mais les pensées, si elles sont justes.

Beaucoup d'autres avec moi reprochent, je ne dis pas aux philosophes, mais aux sophistes du jour, de sophistiquer sur les mots, sans se préoccuper des idées. Je n'ignore pas que c'est une belle chose que d'écrire avec méthode; aussi leur sera-t-il

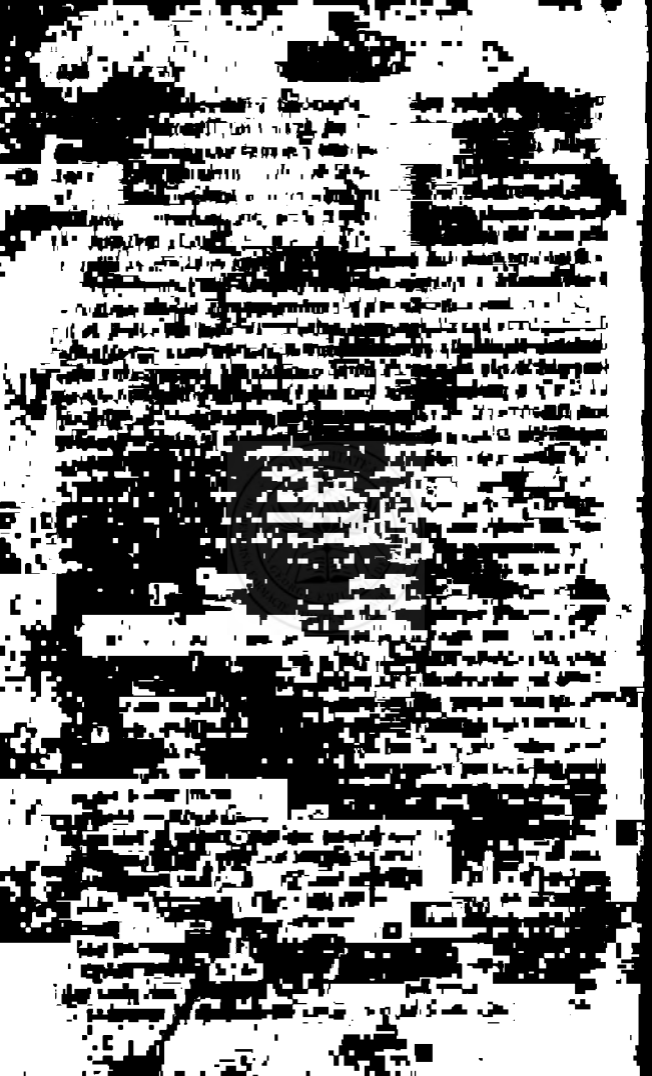
facile de me reprocher d'écrire vite et sans ordre ; cependant j'écris ainsi pour être net, et pour former non des sophistiqués, mais des sages et des hommes de bien ; attendu que je n'ai pas la prétention que mes écrits soient beaux, mais utiles et irréfutables. Les sophistes, au contraire, ne parlent, n'écrivent que pour tromper, que pour s'enrichir, et ils ne sont utiles à personne. Il n'y eut jamais, il n'y a pas chez eux de sage ; il leur suffit d'être appelés sophistes, nom flétrissant pour des hommes qui ont l'âme bien placée. J'engage donc à se tenir en garde contre les préceptes des sophistes, et à ne point dédaigner les saines réflexions des philosophes. Car les sophistes sont en quête des jeunes gens riches, tandis que les philosophes sont accessibles à tous, amis de tous : ce n'est pas la fortune des hommes qui règle leur estime ni leur mépris.

N'imites pas non plus ces hommes qui ne respectent rien pour se pousser, soit dans le particulier, soit en public. Songez que les honnêtes gens se reconnaissent à des actions vertueuses, à une vie de labeur, tandis que les méchants n'ont que des passions honteuses et se reconnaissent à leur perversité. Spoliateurs des fortunes privées et de l'État, ils contribuent moins au salut commun que les ignorants, et ils n'apportent à la guerre que des corps épuisés, flétris, incapables de supporter la fatigue. Les chasseurs, au contraire, présentent toujours à la république des corps robustes et des ressources positives. Ils font la guerre aux bêtes, les autres la font aux amis. Or ceux-ci, en marchant contre des amis, se couvrent d'infamie aux yeux de tous ; tandis que les chasseurs, en marchant contre les bêtes, se couvrent de gloire. S'ils les prennent, ils seront vainqueurs d'ennemis ; s'ils ne les prennent pas, leur entreprise contre des ennemis de la cité leur vaut d'abord des louanges ; ensuite on leur sait gré de ce qu'ils le font sans nuire à personne et sans songer à leur profit ; enfin leurs efforts mêmes les rendent plus vertueux et plus habiles par la raison que nous allons dire. S'ils ne se distinguaient point par leurs travaux, leur sagacité, leur vigilance, ils ne prendraient aucune bête : car les ennemis auxquels ils ont affaire, combattant pour leur vie et dans leur retraite, sont vraiment bien forts : il en résulte que les peines du chasseur seraient inutiles, s'il ne se mettait beaucoup au-dessus d'eux par son activité et par son intelligence. D'un autre côté, ceux qui veulent dominer dans leur pays s'efforcent de vaincre des amis : les chasseurs luttent contre des ennemis communs ; es exercices de ceux-ci les rendent plus forts contre les en-

nemis ; ceux des autres les rendent pires : des deux parts c'est une chasse, mais faite ici avec l'intelligence ; là, avec une honteuse effronterie : les uns peuvent dédaigner la lâcheté du caractère, la cupidité sordide, les autres ne le peuvent pas ; la parole de ces derniers indique une âme généreuse ; celle des autres, un cœur dépravé : il n'est pas de frein à l'impiété des uns, les autres sont pleins de respect pour la divinité.

C'est une tradition antique que les dieux eux-mêmes aiment à chasser ou à voir cet exercice. Si donc les jeunes gens se rappellent mes conseils et s'y conforment, ils seront amis des dieux, pleins de religion, persuadés qu'ils sont sous l'œil de la divinité. Par là, ils se montreront dignes de leurs parents, de leur patrie, de chacun de leurs concitoyens et de leurs amis. Et il n'y a pas seulement que des chasseurs qui soient devenus illustres : dans ce nombre on comprend aussi des femmes, auxquelles Diane a donné d'être chasseresses, Atalante, Procris, et d'autres avec elles.





HISTOIRE GRECQUE¹.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Succès des Athéniens dans l'Hellespont. — Alcibiade est arrêté par Tissapherne; son évasion. — Victoire des Athéniens à Cyzique. — Mort de Mindare. — Pharnabaze secourt les Lacédémoniens. — Agis marche contre Athènes; il est repoussé.

(Avant J. C. 411, 410.)

Après ces événements² et quelques jours écoulés, Thymocharès arrive d'Athènes avec un petit nombre de vaisseaux. Aussitôt les Lacédémoniens et les Athéniens se livrent un combat naval : les Lacédémoniens sont vainqueurs, sous la conduite d'Hégésandrides.

Peu de temps après³, au commencement de l'hiver, Doriée⁴, fils de Diagoras, part de Rhodes et arrive dans l'Hellespont au point du jour. La vigie des Athéniens, qui l'annonçait, en donne avis aux stratèges. Ceux-ci font voile contre lui avec vingt vaisseaux. Doriée s'enfuit devant eux, et tire ses trirèmes sur terre aux environs du Rhétéum⁵. Les Athéniens s'ap-

1. Nous avons eu sous les yeux l'estimable traduction d'Aug. Turretini, Genève, 1839. Intelligence du texte, précision, clarté, telles sont les qualités de cette traduction, dans laquelle on souhaiterait seulement un peu plus de mouvement, de rapidité, ainsi que des notes explicatives.

2. C'est-à-dire après que les Athéniens, vainqueurs dans un combat naval, se furent emparés de Cyzique. Voy. Thucydide, VIII, cvii.

3. Il faut ajouter : « Après que les Lacédémoniens sont de retour de la Chersonèse à Abydos, et que les Athéniens se sont portés de Cyzique à la Chersonèse. »

4. Cf. Thucydide, VIII, xxxv et lxxxiv.

5. Promontoire et ville de la Troade.

prochent et engagent le combat sur terre et sur mer, jusqu'à ce qu'ils se retirent à Madytus ¹ vers le reste de l'armée, sans avoir rien fait.

Mindare ², qui offrait dans Ilioupolis un sacrifice à Minerve, voit le combat et se porte vers la mer à leur secours : il tire les trirèmes à flot et part pour soutenir les gens de Doriée. Les Athéniens s'avancent à sa rencontre et livrent, près du rivage d'Abydos, une bataille navale qui se prolonge du matin au soir. Il y avait doute sur qui était vainqueur ou vaincu, quand Alcibiade ³ arrive avec dix-huit navires : aussitôt les Péloponésiens s'enfuient vers Abydos. Pharnabaze ⁴ survient à leur secours, et s'avance à cheval dans la mer, aussi loin que possible, combattant lui-même et excitant les cavaliers et les fantassins qui l'accompagnent. Les Péloponésiens réunissent leurs vaisseaux, se rangent en bataille et combattent près de terre. Les Athéniens s'en retournent à Sestos, après s'être emparés de trente vaisseaux ennemis qu'ils trouvent vides, et avoir repris les vaisseaux qu'ils avaient perdus. De là, sauf quarante vaisseaux, ils sortent de l'Hellespont et prennent différentes directions, pour ramasser de l'argent. Thrasyllus, un des stratèges, cingle vers Athènes, pour annoncer cette nouvelle et pour demander des hommes et des vaisseaux. Après cela Tissapherne arrive dans l'Hellespont : Alcibiade se rend vers lui avec une seule trirème, pour lui apporter des présents hospitaliers et des gages d'amitié : Tissapherne le fait saisir et enfermer à Sardes, disant que le roi lui a donné l'ordre de faire la guerre aux Athéniens. Trente jours après, Alcibiade, avec Mantithéus ⁵, prisonnier en Carie, se procure des chevaux, et tous deux s'enfuient de nuit à Clazomènes.

Les Athéniens de Sestos, apprenant que Mindare va faire voile contre eux avec six cents vaisseaux, s'enfuient de nuit à Cardia ⁶. Alcibiade les y rejoint de Clazomènes avec cinq trirèmes et un bâtiment côtier. Mais informé que les vaisseaux des Péloponésiens se sont rendus d'Abydos à Cyzique, il va lui-même par terre à Sestos et ordonne à ses vaisseaux de l'y rejoindre en faisant le tour. Quand ils sont arrivés, comme il était sur le

1. Ville de la Chersonèse.

2. Il avait été récemment vaincu par les Athéniens entre Sestos et Abydos.

3. Exilé d'Athènes.

4. Cf. Justin, V, iv.

5. On ne le connaît que par ce passage.

6. Ville de Thrace sur le golfe Mélas.

point de lever l'ancre pour aller combattre, Théràmène survient avec vingt vaisseaux, venant de Macédoine, ainsi que Thrasybule avec vingt autres vaisseaux, venant de Thase, tous deux ayant recueilli de l'argent. Alcibiade leur commande aussitôt d'abattre leurs grandes voiles pour le suivre, et cingle vers Parium. Tous les vaisseaux réunis à Parium, au nombre de quatre-vingt-six, partent la nuit suivante, et le lendemain, à l'heure du déjeuner, ils arrivent à Proconèse. Là, ils apprennent que Mindare est à Cyzique, ainsi que Pharnabaze, avec les troupes de terre. Ils restent donc toute la journée en cet endroit. Le lendemain, Alcibiade convoque une assemblée, où il représente la nécessité d'un combat naval, d'un combat sur terre, d'un combat sous les murs. « En effet, dit-il, nous n'avons pas d'argent, et les ennemis reçoivent tout en abondance des mains du roi. »

La veille, quand on avait mouillé, il avait rénni autour de lui tous les vaisseaux, même les petits, afin que personne ne pût annoncer aux ennemis le nombre des vaisseaux, et il avait fait proclamer que quiconque serait surpris gagnant le rivage opposé, serait puni de mort. L'assemblée dissoute, il se prépare au combat et se dirige sur Cyzique, par une pluie battante. Arrivé près de Cyzique, grâce à une éclaircie et aux rayons de soleil, il aperçoit les vaisseaux de Mindare manœuvrant loin du port, de manière à ce qu'il leur coupe la retraite; il y en avait soixante. Les Péloponésiens voyant les trirèmes des Athéniens beaucoup plus nombreuses qu'auparavant et déjà près du port, s'enfuient vers la terre : ils mouillent et font face à l'ennemi qui cingle sur eux. Alcibiade fait faire un détour à ses vingt vaisseaux et descend à terre. Mindare l'apercevant, descend aussi, combat sur terre et meurt; les siens prennent la fuite. Les Athéniens ramènent tous les vaisseaux à Proconèse, excepté ceux des Syracusains; les Syracusains les avaient brûlés eux-mêmes. Le lendemain, les Athéniens cinglent vers Cyzique. Les Cyzicènes, abandonnés des Péloponésiens et de Tissapherne, reçoivent les Athéniens. Alcibiade reste vingt jours dans cette ville, reçoit des Cyzicènes de fortes sommes, sans leur faire aucun mal, et se retire à Proconèse. De là il fait voile vers Périnthe et Sélybrie. Les Périnthiens reçoivent l'armée dans leurs murs; les Sylébriens ne la reçoivent pas, mais ils donnent de l'argent. Ensuite, on se rend à Chrysopolis de Chalcédoine, on la fortifie, et on y établit un comptoir qui prélève le dixième sur les vaisseaux venant de l'Euxin; on y laisse une garde de

trente vaisseaux sous les ordres des deux stratèges, Théràmène et Eubule, chargés de surveiller la place, ainsi que les vaisseaux qui sortaient, et de faire tout le mal possible aux ennemis. Les autres stratèges se rendent dans l'Hellespont. Hippocrate, second de Mindare, adressait une lettre à Sparte ; on la prend, on l'envoie à Athènes ; elle contenait ces mots : « C'en est fait de nos succès ; Mindare n'est plus : les hommes ont faim ; nous ne savons que faire ¹. »

Pharnabaze exhorte toute l'armée péloponésienne et les Syracusains à ne pas se désespérer pour quelques planches : il n'en manque pas dans le pays du roi ; tout va bien tant que les corps sont saufs ; puis il donne à chacun un habillement et la solde de deux mois. Il arme en outre les matelots et établit des gardes sur son littoral. Ensuite il réunit les stratèges des villes et les triérarques, leur ordonne de construire à Antandros autant de trirèmes que chacun en a perdu, leur fournit de l'argent et leur dit de tirer du bois de l'Ida. Pendant que les vaisseaux se construisent, des Syracusains, unis aux habitants d'Antandros, achèvent une partie des murs et sont les mieux tenus des troupes de la garnison. Aussi, à Antandros, le titre de bienfaiteurs et le droit de cité est-il accordé aux Syracusains. Pharnabaze, ayant tout disposé de la sorte, part sur-le-champ au secours de Chalcédoine.

Vers le même temps, il est annoncé aux stratèges syracusains qu'ils sont bannis par le peuple. Ils rassemblent alors leurs soldats, et, par l'organe d'Hermocrate, ils déplorent leur malheur d'être tous frappés d'un exil injuste et illégal, engagent les soldats à être à l'avenir aussi braves que par le passé, à se montrer toujours zélés pour leurs devoirs ; puis ils leur ordonnent de se choisir des chefs jusqu'à l'arrivée de ceux qu'on a nommés à leur place. Les troupes s'écrient qu'ils doivent garder le commandement ; c'est surtout le vœu des triérarques, des épibates ² et des pilotes. Les stratèges leur remontent qu'il ne faut pas se révolter contre sa patrie, et que, si l'on a quelque chose à leur reprocher, on a le droit de la parole. « Souvenez-vous, ajoutent-ils, de toutes les victoires navales que vous avez gagnées, de tous les vaisseaux que vous avez pris avec vos seules forces, de toutes les occasions où, réunis à d'autres troupes, vous vous êtes, sous notre commandement, montrés invincibles et solides à votre poste,

1. Le texte de cette lettre est en patois lacédémonien. — 2. Matelots.

grâce à votre valeur et à votre dévouement, et sur terre et sur mer. » Personne n'ayant rien à leur reprocher, ils restent en fonctions jusqu'à l'arrivée des stratèges qui leur succèdent, Démarque, fils d'Épidocus; Myscon, fils de Ménécrate; et Potamis, fils de Gnosias. La plupart des triérarques font serment de les faire rappeler en arrivant eux-mêmes à Syracuse, les comblent d'éloges et les laissent se retirer où ils veulent. Ceux surtout qui avaient été particulièrement liés avec Hermocrate le regrettaient à cause de son activité, de son zèle, de son humeur affable; chaque jour, en effet, matin et soir, il réunissait près de sa tente ceux qu'il savait les plus distingués des triérarques, des pilotes et des épibates, leur communiquait ce qu'il avait l'intention de dire ou de faire, et leur apprenait à parler, en les contraignant tantôt à s'exprimer sans préparation, tantôt après avoir médité. Par là Hermocrate avait acquis une grande considération dans le conseil; il était regardé comme parlant le mieux et donnant les meilleurs avis. Comme il avait accusé Tissapherne à Lacédémone¹, et que son accusation, soutenue par le témoignage d'Astyochus, avait paru fondée, Hermocrate se rend auprès de Pharnabaze, qui lui offre de l'argent avant même qu'il en demande, et il rassemble des troupes mercenaires et des trirèmes pour retourner à Syracuse. Sur ces entrefaites, les successeurs des stratèges syracusains arrivent à Milet, où ils prennent le commandement des vaisseaux et de l'armée.

Vers le même temps il se déclare à Thase une sédition dans laquelle les partisans de Lacédémone et l'harmoste lacédémonien Étéonicus ont le dessous. Le Lacédémonien Pasidippas, accusé de l'avoir préparée avec Tissapherne, est exilé de Sparte; et, comme il avait réuni la flotte des alliés, on envoie Craté-sippidas pour en prendre le commandement: celui-ci la trouve à Chios.

A la même époque et pendant que Thrasyllus est à Athènes, Agis fait une sortie de Décélie² et vient fourrager jusqu'aux murailles mêmes des Athéniens. Thrasyllus sort à la tête des Athéniens et de tous les étrangers qui sont dans la ville, et range ses troupes le long du gymnase du Lycée, prêt à aller combattre, si les ennemis s'avancent. A cette vue, Agis se re-

1. L'année précédente. Cf. Thucydide, VIII, LXXXV.

2. Entre Athènes et les frontières de la Béotie. C'était un poste fort important, d'où les Lacédémoniens inquiétaient beaucoup les Athéniens et tous ceux qui se rendaient à Athènes.

tire promptement, et quelques-uns de ses trainards sont tués par les troupes légères. Les Athéniens, pour ce motif, sont encore plus disposés à accorder à Thrasyllus ce qu'il est venu demander, et décrètent qu'il pourra lever mille hoplites, cent cavaliers et cinquante trirèmes. Agis, voyant de Décélie de nombreux vaisseaux de blé entrer à pleines voiles dans le Pirée, déclare qu'il n'y a aucune utilité à ce que ses troupes bloquent si longtemps les Athéniens du côté de la terre, si on ne les empêche de s'approvisionner par mer. A Lacédémone, les magistrats croient que le meilleur parti est d'envoyer à Chalcédoine et à Byzance Cratistus, fils d'Aristomène, et Cléarque, fils de Rhamphius, proxène¹ des Byzantins. Cet avis est adopté, et Cléarque part avec quinze vaisseaux équipés par les Mégariens et les autres alliés : c'étaient plutôt des vaisseaux propres à transporter des soldats que de bons voiliers ; aussi trois d'entre eux sont-ils coulés bas dans l'Hellespont par les neuf vaisseaux athéniens continuellement occupés à guetter les bâtiments ennemis ; les autres s'enfuient à Sestos, d'où ils se réfugient à Byzance.

Ainsi finit cette année, dans laquelle les Carthaginois, sous la conduite d'Hannibal², envahissent la Sicile avec une armée de dix myriades de soldats, et prennent en trois mois deux villes grecques, Sélinonte et Himère.

CHAPITRE II.

Thrasyllus se rend à Samos ; il est battu à l'attaque d'Ephèse. — La flotte athénienne gagne Lampsaque. — Expédition d'Alcibiade contre Abydos. — Défaite de Pharnabaze ; ravage du pays du roi.

(Avant J. C. 409.)

L'année suivante, celle de la XCIII^e Olympiade, où Évagoras d'Élis remporta le prix de la course nouvelle des chars à deux chevaux, et Eubotas de Cyrène, celui du stade, Euarchippus étant éphore à Sparte, et Euctémon archonte à Athènes, les Athéniens fortifient Thoricum. Thrasyllus, de son côté, prend

1. C'est-à-dire lié par des rapports d'hospitalité.

2. Ce n'est pas le grand Hannibal, fils d'Hamilcar, mais Hannibal fils de Giscou. Voy. Diodore de Sicile, XIII, XLIII.

les vaisseaux qui lui ont été décrétés, arme de peltes cinq mille matelots pour qu'ils puissent faire également le service des peltastes, et s'embarque au commencement de l'été pour Samos. Il y reste trois jours, puis il cingle vers Pygela¹. Il en ravage le territoire et fait le siège. Quelques habitants de Milet, étant venus au secours des assiégés, poursuivent les troupes légères athéniennes qui se trouvaient dispersées; mais les peltastes et deux loches d'hoplites viennent soutenir les troupes légères, tuent tous les Milésiens, sauf quelques-uns, s'emparent de deux cents boucliers et élèvent un trophée. Le lendemain, ils cinglent vers Notium², et, après y avoir fait leurs préparatifs, ils se dirigent sur Colophon. Les habitants de Colophon se rangent de leur parti. La nuit suivante, ils font une invasion en Lydie, où le blé était mûr, incendient plusieurs villages, et s'emparent de l'argent, des esclaves et d'un riche butin. Le Perse Stagès, qui était dans la contrée, profitant du moment où les Athéniens étaient dispersés hors du camp pour butiner à leur compte, fond sur eux avec sa cavalerie, leur fait un prisonnier et leur tue sept hommes. Thrasyllus, après cet exploit, ramène ses troupes à la mer, afin de voguer vers Éphèse. Tissapherne, devinant son dessein, rassemble une nombreuse armée et dépêche des cavaliers pour exhorter tout le monde à venir à Éphèse défendre Diane.

Thrasyllus, dix-sept jours après l'invasion, fait voile vers Éphèse et débarque ses hoplites près du Coressus³; mais il fait demeurer la cavalerie, les peltastes, les épibates et le reste des troupes près du marais, de l'autre côté de la ville, et, au point du jour, il fait avancer ses deux corps d'armée. Les troupes de la ville marchent à leur rencontre, renforcées des alliés commandés par Tissapherne, et des Syracusains appartenant soit aux vingt vaisseaux nommés plus haut, soit à cinq autres qui se trouvaient arrivés récemment avec les stratèges Euclès, fils d'Hippon, et Héraclide, fils d'Aristogène. Ajoutons-y deux vaisseaux de Sélinonte⁴. Toutes ces troupes marchent d'abord contre les hoplites campés près du Coressus. On les met en fuite, on en tue près de cent, et, après avoir poursuivi les fuyards jusqu'à la mer, on se trouve contre les troupes du marais. Là

1. Ville d'Ionie.

2. Cité importante du temps d'Hérodote, mais seulement promontoire et port du temps de Xénophon.

3. Montagne située à 40 stades de la ville.

4. Cf. Thucydide, VIII, xxi.

aussi les Athéniens sont mis en déroute, et il en périt près de trois cents. Les Éphésiens élèvent un trophée sur le champ de bataille, et un autre près du Coressus. Ils donnent des prix de valeur aux Syracusains et aux Sélinontins, soit en général, soit à plusieurs en particulier pour leur bravoure, et ils accordent à jamais l'immunité des impôts à ceux qui voudront se fixer en cet endroit. Les Sélinontins, dont la ville avait été détruite¹, reçoivent également le droit de cité.

Les Athéniens relèvent leurs morts à la faveur d'une trêve, s'en retournent à Notium, leur donnent la sépulture et font voile vers Lesbos et l'Hellespont. Pendant qu'ils mouillent devant Méthymne, ville de Lesbos, ils voient vingt-cinq vaisseaux syracusains qui revenaient d'Éphèse : ils leur courent sus, en prennent quatre avec leurs équipages, et poursuivent le reste jusqu'à Ephèse. Thrasyllus envoie à Athènes tous les prisonniers, sauf l'Athénien Alcibiade, qu'il fait lapider : c'était un cousin et un compagnon d'exil d'Alcibiade. De là, Thrasyllus cingle vers Sestos avec le reste de l'armée. De Sestos l'armée entière passe à Lampsaque. Cependant arrive l'hiver, durant lequel les Syracusains, enfermés dans les carrières du Pirée, creusent le roc, s'évadent de nuit et s'enfuient, les uns à Décélie, les autres à Mégare. A Lampsaque, Alcibiade veut rassembler toutes ses troupes en un seul corps ; mais ses anciens soldats ne veulent pas être réunis à ceux de Thrasyllus, n'ayant pas été vaincus, et ceux-ci venant d'essuyer une défaite. Ils passent tous l'hiver à Lampsaque, s'y fortifient, et font une expédition contre Abydos. Pharnabaze vient au secours de cette ville avec une nombreuse cavalerie : il est défait et mis en fuite. Alcibiade le poursuit avec ses cavaliers et cent vingt hoplites commandés par Ménandre, jusqu'à ce que l'obscurité lui dérobe les fuyards. Depuis ce combat les soldats se mêlent, et l'on fraternise avec les troupes de Thrasyllus. Il se fait encore cet hiver quelques excursions sur le continent, dans lesquelles on ravage le pays du roi.

Dans le même temps les Lacédémoniens laissent se retirer librement, à la faveur d'une convention, les Hilotes révoltés, qui s'étaient retirés et mêlés à Coryphasium². Vers la même époque, les Achéens trahissent les colons d'Héraclée Trachienne³ dans un combat général contre les OÉtéens, leurs en-

1. Par les Carthaginois.

2. Ville et promontoire de Messénie.

3. Voy. Thucydide, III, et Diodore de Sicile, XII, 115.

nemis : de sorte qu'il en périt près de sept cents avec Labotas, harmoste de Lacédémone.

Ainsi finit cette année, dans laquelle les Mèdes, qui s'étaient révoltés contre Darius, roi des Perses, rentrèrent sous son autorité.

CHAPITRE III.

Siège de Chalcédoine par les Athéniens; ils font la paix avec Pharnabaze et s'emparent de Byzance.

(Avant J. C. 408.)

L'année suivante, le temple de Minerve, à Phocée, est frappé de la foudre et réduit en cendres. Sur la fin de l'hiver, Pantalès étant éphore, et Antigène archonte, au commencement du printemps, la vingt-deuxième année de la guerre, les Athéniens cinglent vers Proconèse avec toute l'armée, vont de là mouiller devant Byzance, et campent devant Chalcédoine. Les Chalcédoniens, informés de l'arrivée des Athéniens, avaient déposé tout leur avoir chez les Thraces de Bithynie, leurs voisins¹. Alcibiade prend avec lui quelques hoplites et sa cavalerie, fait longer la côte aux navires, se rend chez les Bithyniens et demande les trésors des Chalcédoniens. En cas de refus, il déclare la guerre : on les lui livre. Alcibiade, de retour au camp avec son butin et la garantie d'un traité, fait investir Chalcédoine d'une mer à l'autre par toute l'armée, et ferme le fleuve autant que le peut un rempart de bois. Alors Hippocrate, harmoste lacédémonien, fait sortir ses troupes de la ville pour livrer le combat. Les Athéniens se déploient vis-à-vis, en ordre de bataille, et Pharnabaze, hors de l'enceinte, vient secourir les assiégés avec son armée et une nombreuse cavalerie. Hippocrate et Thrasyllus combattent longtemps tous deux avec les hoplites, jusqu'à ce qu'Alcibiade arrive au secours avec quelques hoplites et ses cavaliers. Hippocrate est tué, et sa troupe s'enfuit dans la ville. En même temps, Pharnabaze, qui ne pouvait rejoindre Hippocrate, à cause du peu d'espace laissé entre le fleuve et les retranchements, se retire vers l'Héracléum² des Chalcédo-

1. Les Chalcédoniens avaient abandonné le parti d'Athènes et reçu un harmoste lacédémonien.

2. Temple d'Hercule.

niens, près duquel il avait son camp. Alcibiade parut alors par l'Hellespont et par la Chersonèse, afin de recueillir de l'argent. Les autres stratéges¹ conviennent avec Pharnabaze, au sujet de Chalcédoine, que Pharnabaze payera vingt talents aux Athéniens, et qu'il conduira au roi des députés athéniens : les Athéniens et Pharnabaze s'engagent par des serments d'après lesquels les Chalcedoniens payeront aux Athéniens le tribut accoutumé et lui livreront les sommes dues, à condition que les Athéniens n'entreprendront pas d'hostilité contre eux avant le retour des députés qui sont auprès du roi. Alcibiade n'était point présent à ces serments, il était alors devant Sélybrie. Cette ville prise, il vient à Byzance, amenant les Chersonésiens en masse, des troupes de Thrace et plus de trois cents hommes de cavalerie. Pharnabaze, jugeant nécessaire de lui faire prêter serment, attend à Chalcédoine qu'il soit revenu de Byzance. Mais Alcibiade, dès qu'il est arrivé, déclare qu'il ne jurera pas, si Pharnabaze aussi ne renouvelle pas son serment devant lui. Il jure ensuite à Chrysopolis, en présence de Métrobate et d'Arbate, envoyés par Pharnabaze, et celui-ci, à Chalcédoine, prête le serment public devant Euryptolème et Diotime, représentants d'Alcibiade; après quoi ils se donnent des gages particuliers.

Pharnabaze part aussitôt après, et commande aux envoyés qui doivent se rendre auprès du roi de le rejoindre à Cyzique. Les envoyés des Athéniens étaient Dorothee, Philodice, Théogène, Euryptolème, Mantithéus, et avec eux les Argiens Cléistrate et Pyrrholochus. Il y avait également des députés lacédémoniens, Pasidippidas et autres, et puis encore Hermocrate, déjà banni de Syracuse, et son frère Proxène.

Pendant les Athéniens assiègent Byzance qu'ils ont investie et qu'ils inquiètent par des projectiles et des assauts. Dans Byzance se trouvait l'harmoste lacédémonien Cléarque, et avec lui quelques périèques² et un petit nombre de néodamodes³, ainsi que des Mégariens commandés par Hélixus de Mégare, et des Béotiens conduits par Cératadas. Les Athéniens, voyant qu'ils n'arrivent à rien par la force, persuadent quelques Byzantins de leur livrer la ville. L'harmoste Cléarque ne sup sait personne capable de cette trahison. Après avoir tout organisé pour le mieux et confié la défense de la ville à Cératadas et à Hélixus,

1. Théramène, Thrasyllus et Thrasybule.

2. Habitants du voisinage de Sparte.

3. Nouvellement admis parmi les citoyens.

il se rend vers Pharnabaze, sur le continent opposé, afin d'obtenir de lui la paye des soldats, de rassembler des vaisseaux que Pasidippas avait laissés en observation dans l'Hellespont, de les réunir à d'autres qui étaient à Antandros et à ceux qu'Hégésandrides, second de Mindare, avait en Thrace, puis d'en faire construire de nouveaux, et, avec toutes ces forces réunies, de harceler les alliés des Athéniens et de faire lever le siège de Byzance. Dès que Cléarque est parti, ceux qui veulent livrer la ville de Byzance se mettent à l'œuvre. C'étaient Cydon, Ariston, Anaxicrate, Lycurgue et Anaxilaüs. Cet Anaxilaüs, cité plus tard en jugement à Lacédémone, comme coupable de trahison, fut absous pour avoir, non point trahi, mais sauvé la ville, où il voyait les femmes et les enfants mourir de faim, étant d'ailleurs lui-même Byzantin, et non pas Lacédémonien. Or, Cléarque faisait délivrer aux soldats lacédémoniens tout le blé qui était dans la ville. C'était pour cela qu'Anaxilaüs disait avoir introduit l'ennemi, et non par l'appât de l'argent ou par haine des Lacédémoniens.

Dès que tout est prêt pour le dessein, les conjurés ouvrent la porte appelée porte de Thrace, et introduisent Alcibiade avec l'armée athénienne. Hélixus et Cératadas, qui ne savent rien du complot, se portent en armes sur la place publique avec toutes leurs troupes; mais, voyant les ennemis maîtres de tous les postes et se sentant dans l'impossibilité d'agir, ils se rendent et sont envoyés à Athènes. En descendant au Pirée, Cératadas s'échappe dans la foule et se réfugie à Décélie.

CHAPITRE IV.

Ambassade inutile des Athéniens en Perse. — Alcibiade est nommé généralissime.

(Avant J. C. 407.)

Pharnabaze et les députés apprennent les événements de Byzance à Gordium¹, ville de Phrygie, où ils passaient l'hiver. Au commencement du printemps, ils s'acheminent vers le roi, et rencontrent, à la descente, l'ambassade lacédémonienne, com-

1. Célèbre par le nœud Gordien.

posée d'un nommé Béotius et d'autres députés, qui leur annoncent que les Lacédémoniens ont obtenu du roi tout ce qu'ils demandaient. On rencontre également Cyrus, qui avait reçu le commandement de toutes les provinces maritimes, et qui devait soutenir les Lacédémoniens. Il était porteur d'une lettre munie du sceau royal et adressée à tous les habitants des bas pays, avec ces mots : « J'envoie Cyrus en qualité de *caranos* des peuples qui s'assemblent dans le Castole¹. » *Caranos* veut dire souverain. Les députés athéniens, après avoir appris ces nouvelles et vu Cyrus lui-même, désirent d'autant plus vivement se rendre vers le roi, ou sinon, retourner dans leur patrie; mais Cyrus commande à Pharnabaze de lui livrer les députés, ou tout au moins de ne pas les laisser retourner chez eux, ne voulant pas que les Athéniens fussent instruits de ce qui s'était passé. Pharnabaze, pour qu'ils n'aient rien à lui reprocher, les retient tout le temps nécessaire, en leur disant tantôt qu'il les conduira vers le roi, tantôt qu'il les renverra à Athènes. Mais, au bout de trois ans, il prie Cyrus de les relâcher, en lui représentant qu'il a juré de les reconduire jusqu'à la mer, s'il ne les mène pas au roi. On les envoie donc à Ariobarzane², qui reçoit l'ordre de les reconduire; celui-ci les mène à Cios de Mysie, d'où ils rejoignent par mer le reste de l'armée.

Alcibiade, voulant retourner à Athènes avec ses troupes, fait voile directement vers Samos, d'où il entre dans le golfe Céramique, en Carie, avec vingt vaisseaux. Après avoir prélevé vingt talents sur ces contrées, il revient à Samos. Thrasybule, avec trente vaisseaux, se rend en Thrace, où il réduit les places qui avaient passé aux Lacédémoniens, et entre autres, Thase, qui avait été dévastée par la guerre, les dissensions et la faim. Thrasyllus rentre à Athènes avec le reste de l'armée. Avant son arrivée, les Athéniens avaient élu trois stratèges : Alcibiade exilé, Thrasybule absent, et Conon qui était dans la ville.

De Samos, Alcibiade, avec ses vingt trirèmes et son argent, se rend à Paros, d'où il se dirige droit vers Gythium³, pour observer les trente trirèmes qu'il savait que les Lacédémoniens y préparaient, et pour s'assurer comment son retour serait accueilli par sa patrie. Voyant que la ville lui est favorable, qu'on l'a élu stratège, et que ses amis en particulier l'engagent à revenir, il entre au Pirée le jour où la ville célébrait les

1. Champ voisin d'une ville de Lydie, qui portait le même nom.

2. Satrape de Phrygie.

3. Ville de Laconie.

Plyntéries¹, où l'on couvre d'un voile la statue de Minerve, ce que quelques-uns regardèrent comme de mauvais augure pour lui et pour la ville, attendu que, ce jour-là, pas un Athénien n'oserait entreprendre un acte sérieux. Au moment où il débarque au Pirée, la foule du Pirée et celle de la ville se presse autour des vaisseaux pour admirer et pour voir cet Alcibiade, que plusieurs assurent être le meilleur de tous les citoyens : « Seul, disent-ils, il a montré l'injustice de son bannissement; il a été victime de gens qui ne le valent pas, qu'il écrasait de son éloquence, et dont toute la politique n'allait qu'à leur intérêt personnel. Lui, au contraire, il a toujours travaillé au bien commun par l'emploi simultané de ses ressources et de celles de la ville. Quand il a voulu être jugé sans délai sur l'accusation portée contre lui comme profanateur des mystères, ses ennemis ont fait rejeter une demande qui paraissait juste, et ont profité de son absence pour le bannir de sa patrie. Alors, esclave de la misère, il s'est vu forcé de servir ses plus cruels ennemis, exposé chaque jour à perdre la vie, voyant ses amis les plus intimes, ses concitoyens, ses proches, la ville entière, commettre de grandes fautes, sans pouvoir leur être d'aucun secours à cause des entraves de son exil. Ce n'est pas d'hommes comme lui, ajoutaient-ils, qu'on doit craindre des révolutions et des bouleversements, puisque la faveur du peuple le met au-dessus de tous ceux de son âge et l'égale à ceux qui sont plus vieux que lui, tandis que ses ennemis semblent à son égard ce qu'ils étaient auparavant, prêts à faire périr, dès qu'ils en auront la puissance, tous les meilleurs citoyens : aussi sont-ils demeurés en place, parce que le peuple s'en contente, à cause de l'absence de citoyens qui vaillent mieux². »

Le parti opposé disait qu'Alcibiade était la cause unique de tous les maux qu'on avait soufferts, et qu'on risquait de voir ce général attirer à lui seul sur la ville tout ce qu'elle avait à redouter de fâcheux.

Alcibiade, après avoir abordé au rivage, ne descend pas tout de suite à terre, dans la crainte de ses ennemis; mais il se tient sur le pont, et cherche à voir si ses amis sont là. Apercevant son cousin Eurypolème, fils de Pisanax, et ses autres parents et amis, il débarque et monte à la ville avec cette escorte, déterminée à le protéger contre une attaque.

1. Cf. Plutarque, *Alcibiade*, xxiv.

2. Sur le retour d'Alcibiade, voy., outre Plutarque, Justin, V, iv.

Dans le conseil et dans l'assemblée, il se défend d'avoir profané les mystères, et dit qu'il est victime d'une injustice. Après avoir présenté plusieurs raisons du même genre sans rencontrer un seul contradicteur, parce que l'assemblée ne l'aurait pas souffert, il est proclamé, à l'unanimité, généralissime absolu, comme seul capable de rendre à la république son ancienne puissance. Alors il fait sortir toutes les troupes, afin que la procession des mystères, qui, à cause de la guerre, avait dû se faire par mer, puisse reprendre la route de terre¹; puis il lève une armée de mille cinq cents hoplites, de cent cinquante chevaux et de cent vaisseaux.

Le troisième mois après son débarquement, il fait voile contre Andros, qui avait quitté le parti des Athéniens, et on lui adjoint Aristocrate et Adimante, fils de Leucolophides, comme stratéges des troupes de terre. Alcibiade débarque son armée sur le territoire d'Andros, à Gaurium, met en fuite les Andriens qui s'étaient portés à sa rencontre, les renferme dans leurs murs, après leur avoir tué quelques hommes et tous les Lacédémoniens qui se trouvaient avec eux, élève un trophée, et, après être resté là quelques jours, fait voile vers Samos, où il commence les hostilités.

CHAPITRE V.

Lysandre défait les Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. — Rappel d'Alcibiade. — Conon lui succède.

(Avant J. C. 407.)

Quelque temps auparavant², les Lacédémoniens avaient envoyé Lysandre prendre le commandement de la flotte, à la place de Cratésippidas, dont les pouvoirs étaient expirés. Lysandre, arrivé à Rhodes, y rencontre les vaisseaux, fait voile pour Cos et Milet, et de là pour Éphèse, où il attend avec soixante-dix vaisseaux que Cyrus arrive de Sardes. Celui-ci arrivé, Lysandre va le trouver avec les envoyés lacédémoniens. Ils se plaignent de Tissapherne³, racontent ce qu'il a fait, et

1. Cf. Plutarque, *Alcibiade*, xxxiv.

2. Peu de temps avant qu'Alcibiade partît d'Athènes pour Andros.

3. Cf. Thucydide, VIII, xlviii.

prie Cyrus de pousser la guerre le plus vivement possible. Cyrus leur répond que c'est précisément là ce que son père lui a recommandé, que c'est aussi son intention, et qu'il fera tout ce qui dépendra de lui. Il ajoute qu'il a apporté avec lui une somme de cinq cents talents ; si elle ne suffit pas, il prendra sur les fonds particuliers que son père lui a donnés ; et si ce n'est point encore assez, il fera mettre en pièces le trône sur lequel il est assis : ce trône était d'or et d'argent.

Ils louent cette réponse et l'engagent à donner aux matelots une drachme attique ¹, en lui représentant que cette augmentation de paye fera désertir les matelots athéniens et lui épargnera ainsi de grandes dépenses pour la suite. Cyrus les approuve, mais il déclare qu'il lui est impossible d'aller contre les instructions du roi : aux termes du traité, il doit donner trente mines ² par mois pour chaque vaisseau que les Lacédémoniens voudront entretenir.

Lysandre ne dit rien pour le moment ; mais, à la fin du repas, Cyrus lui porte une santé et lui demande ce qu'il pourra faire qui lui soit le plus agréable. Lysandre répond : « C'est que tu augmentes d'une obole ³ la solde de chaque matelot. » Dès ce moment, elle fut de quatre oboles, tandis que, auparavant, elle n'était que de trois. Cyrus paye, en outre, l'arriéré de la solde, et fait même distribuer un mois d'avance, ce qui redouble le zèle des soldats. Les Athéniens, à cette nouvelle, perdent courage et envoient, par l'entremise de Tissapherne, des députés à Cyrus ; mais il ne les reçoit point, quoique Tissapherne l'en prie et l'engage à travailler, comme il l'avait fait lui-même, sur les conseils d'Alcibiade, à ce qu'aucun peuple n'acquière de la puissance, mais à ce qu'ils s'affaiblissent tous par leurs dissensions intestines.

Lysandre, après avoir réuni sa flotte à Éphèse, fait tirer sur terre ses vaisseaux au nombre de quatre-vingt-dix, et se tient tranquille, occupé à les radouber et à faire reposer ses hommes. De son côté, Alcibiade, apprenant que Thrasybule a quitté l'Hellespont pour venir fortifier la ville de Phocée, fait voile vers lui, après avoir laissé le commandement de la flotte à son second Antiochus, avec ordre de ne pas s'approcher des vaisseaux de Lysandre. Cependant Antiochus, avec son

1. Près d'un franc par jour.

2. La mine valant cent drachmes, c'est près de trois mille francs.

3. Quinze centimes.

vaisseau et un autre, cingle de Notium ¹ vers le port d'Éphèse, et va longer les proues de ceux de Lysandre. Lysandre ne met d'abord en mer qu'un petit nombre de vaisseaux avec lesquels il lui donne la chasse; mais, quand il voit les Athéniens venir au secours d'Antiochus avec un plus grand nombre de vaisseaux, il dirige sur eux toute sa flotte rangée en bataille. Alors les Athéniens, restés à Notium, tirent à la mer toutes leurs trirèmes et prennent le large chacun devant soi. Ils engagent ainsi une bataille navale, les Lacédémoniens en bon ordre, les Athéniens avec leurs vaisseaux dispersés, jusqu'à ce qu'enfin ces derniers s'enfuient après avoir perdu quinze trirèmes : la plupart de ceux qui les montaient s'échappent, quelques-uns sont faits prisonniers. Lysandre emmène avec lui les vaisseaux pris, élève un trophée à Notium, et cingle de là vers Éphèse : les Athéniens se retirent à Samos.

Après ce combat, Alcibiade, étant venu à Samos, prend toute la flotte, la conduit vers Éphèse, et gagne l'entrée du port des Éphésiens, où il se range en bataille, au cas où l'on voudrait accepter le combat. Comme Lysandre ne bouge pas, à cause de l'infériorité numérique de ses vaisseaux, Alcibiade retourne à Samos. Les Lacédémoniens, peu de temps après, s'emparent de Delphinium ² et d'Éion ³.

Quand on apprend à Athènes la nouvelle de ce combat naval, on s'indigne contre Alcibiade, et on attribue la perte des vaisseaux à sa négligence et à sa mauvaise conduite. On élit dix nouveaux stratèges : Conon, Diomédon, Léon, Périclès, Érasinide, Aristocrate, Arcestrate, Protomachus, Thrasyllus, Aristogène. Alcibiade, voyant aussi l'armée mal disposée contre lui, prend une seule trirème et se retire dans son château en Chersonèse.

Conon part aussitôt d'Andros avec ses vingt vaisseaux, et va, d'après le décret des Athéniens, prendre le commandement de la flotte à Samos ⁴. A la place de Conon, l'on envoie à Andros Phanosthène avec quatre vaisseaux. Celui-ci, ayant rencontré deux trirèmes thuriennes, les prend avec leur équipage. Les Athéniens gardent dans les fers tous les prisonniers, excepté Doriée, leur chef, Rhodien de naissance, qui avait été précédemment obligé de fuir de Rhodes et d'Athènes, pour échapper à la peine de mort prononcée contre lui par les Athé-

1. Ville voisine de Colophon. — 2. Dans l'île de Chios. — 3. Localité inconnue. — 4. Cf. Diodore de Sicile, XIII, 1221.

niens : il jouissait du droit de cité à Thurium ; on eut pitié de lui, et on le relâcha sans même exiger de rançon.

A son arrivée à Samos, Conon trouve la flotte découragée : il complète soixante-dix trirèmes, au lieu des cent et quelques qui existaient auparavant, met à la voile, suivi des autres stratèges, et fait çà et là des descentes sur le territoire ennemi qu'il ravage.

Ainsi finit cette année, dans laquelle les Carthaginois envahissent la Sicile avec une flotte de cent vingt trirèmes et une armée de terre de douze myriades. Vaincus d'abord dans un combat, ils prennent Agrigente par la famine, après un siège de sept mois.

CHAPITRE VI.

Callicratidas succède à Lysandre. — Leurs différends. — Conon assiégé dans Mitylène. — Bataille des Arginuses gagnée par les Athéniens.

(Avant J. C. 406.)

L'année suivante, remarquable par une éclipse de lune arrivée le soir¹ et par l'incendie du vieux temple de Minerve à Athènes, Pityas étant éphore, et Callias étant archonte à Athènes, les Lacédémoniens envoient Callicratidas remplacer à la flotte Lysandre, dont les fonctions venaient d'expirer avec la vingt-quatrième année de la guerre. Lysandre, en lui remettant les vaisseaux, dit à Callicratidas qu'il les lui remet après avoir été thalassocrate et vainqueur dans un combat naval. Mais celui-ci lui réplique qu'il doit auparavant partir d'Éphèse, côtoyer à gauche l'île de Samos, où stationnent les vaisseaux athéniens, et lui remettre la flotte à Milet, et qu'alors il le reconnaîtra comme thalassocrate². Lysandre répond qu'il se soucie peu de tout cela, puisqu'un autre a le commandement. Alors Callicratidas ajoute aux vaisseaux qu'il a reçus de Lysandre cinquante autres fournis par Chios, Rhodes et autres pays alliés ; et, sa flotte entière se trouvant réunie, au nombre de cent quarante navires, il se prépare à cingler à la rencontre de l'en-

1. Dodwel, d'après les calculs astronomiques, affecte à cette éclipse la date du 15 avril, 406 avant J. C.

2. Chef de la mer.

nemi. Mais il apprend que les amis de Lysandre cabalent contre lui : non-seulement ils n'apportent pas de zèle au service, mais ils sèment de méchants traits dans les villes; que les Lacédémoniens font une grande faute en changeant les commandants de la flotte, qu'il arrive ainsi des gens sans talent, sans connaissance de la marine et de la manière de gouverner les hommes; en envoyant des gens sans expérience et inconnus dans ces pays, ils courent grand risque de s'attirer des malheurs. Callicratidas assemble alors les Lacédémoniens présents et leur parle ainsi :

« Il m'est indifférent de rester chez moi, et, si Lysandre ou tout autre se prétend plus fort en marine, je n'ai, pour ma part, rien à opposer. Mais, comme j'ai reçu de l'État le commandement de la flotte, je ne puis faire autre chose qu'exécuter de mon mieux les ordres qu'on m'a donnés. Quant à vous, sans perdre de vue l'objet de mon ambition et les griefs qu'on a contre notre patrie, griefs que vous connaissez aussi bien que moi, dites-moi ce qui vous paraît le meilleur, de rester ici ou de m'en retourner chez moi, pour annoncer ce qui se passe à l'armée. »

Personne n'osant lui dire autre chose, sinon qu'il devait obéir aux ordres de Sparte et s'acquitter de sa mission, il se rend vers Cyrus et lui demande de l'argent pour payer ses troupes. Cyrus le prie d'attendre deux jours. Callicratidas, piqué de ce renvoi et de ses stations à la porte, se fâche et dit que les Grecs sont bien malheureux de courtiser les barbares pour de l'argent; il ajoute que, s'il rentre jamais dans sa patrie, il fera tout ce qu'il pourra pour réconcilier les Athéniens avec les Lacédémoniens. Cela dit, il part pour Milet. De là, il envoie des trirèmes à Lacédémone pour chercher de l'argent, convoque l'assemblée des Milésiens et leur dit :

« Mon devoir, Milésiens, est d'obéir aux magistrats de mon pays, et j'espère que vous montrerez de votre côté le plus grand zèle à soutenir cette guerre, parce que, habitant au milieu des barbares, vous avez eu à souffrir beaucoup de leur part. Il faut donc que vous donniez l'exemple aux autres alliés, afin que nous fassions au plus tôt le plus de mal possible à l'ennemi, en attendant le retour de ceux que j'ai envoyés à Lacédémone pour rapporter de l'argent : car ce qui restait ici, Lysandre, à son départ, l'a remis à Cyrus comme superflu, et Cyrus, chaque fois que je me suis présenté chez lui, m'a renvoyé : ce qui fait que je n'ai pu me résoudre à être continuellement à sa

porte. Toutefois, je vous promets de vous donner des marques de reconnaissance proportionnées aux avantages que nous rapporterons, pendant que nous serons à attendre les fonds de Lacédémone. Mais, avec l'aide des dieux, montrons aux barbares que nous n'avons pas besoin de tomber en admiration devant eux pour nous venger de nos ennemis. »

Quand il a dit ces mots, plusieurs se lèvent, et surtout ceux qu'on accusait d'être au nombre de ses adversaires. La crainte les pousse à fournir les moyens de se procurer de l'argent et à s'engager eux-mêmes en particulier pour une certaine somme. Callicratidas, à l'aide de cet argent et de celui de Chios, donne à chaque matelot cinq drachmes pour la route, et part pour Méthymne de Lesbos. Les Méthymniens refusant de se rendre, vu qu'ils avaient une garnison athénienne et qu'ils tenaient pour le parti athénien, il assiège la ville et s'en empare de vive force. Les soldats pillent toutes les richesses qui s'y trouvent; mais Callicratidas fait rassembler tous les esclaves sur l'agora, et, malgré les instances des alliés qui veulent faire vendre aussi les citoyens de Méthymne, il déclare que, tant qu'il aura le commandement, il s'opposera de tout son pouvoir à ce qu'aucun Grec soit réduit en esclavage. Le lendemain, il relâche la garnison athénienne et tous les citoyens, et fait vendre tous les esclaves qu'on a pris. Il fait dire à Conon qu'il l'empêchera bientôt d'être l'amant de la mer, et, le voyant mettre à la voile au point du jour, il le poursuit et lui coupe le chemin de Samos, afin qu'il ne puisse s'y réfugier.

Conon échappe avec ses vaisseaux, qui étaient bons marcheurs, vu qu'il avait choisi dans ses nombreux équipages les meilleurs rameurs, dont il avait garni un petit nombre de navires, et se réfugie à Mitylène avec deux des dix stratèges, Érasinide et Léon¹. Callicratidas, qui le poursuivait avec cent soixante-dix vaisseaux, entre en même temps que lui dans le port. Conon, prévenu dans son dessein par les ennemis, se voit obligé de risquer devant le port un combat naval dans lequel il perd trente vaisseaux : les hommes s'enfuient à terre. Les Athéniens tirent ensuite à sec, sous les murs de la ville, les quarante navires qui leur restent. Alors Callicratidas jette l'ancre dans le port, bloque l'ennemi en en gardant l'entrée, et fait venir par terre une masse de Méthymniens, et par mer des troupes de Chios : il lui arrive aussi de l'argent de Cyrus.

1. Il faut y ajouter Lysias et Archestrate.

Conon, assiégé par terre et par mer, ne pouvant se procurer de vivres nulle part, ayant à nourrir une grande quantité d'hommes dans la ville, et les Athéniens ne lui envoyant point de secours, met à la mer ses deux meilleurs navires; il les équipe avant le jour, en choisissant les meilleurs rameurs de la flotte, fait descendre les épibates dans le creux des vaisseaux, et tend, pour les masquer, des rideaux d'abri. Le jour se passait ainsi; le soir, dès qu'il faisait sombre, il les faisait descendre à terre, afin que sa manœuvre échappât à l'ennemi. Le cinquième jour, après s'être approvisionnés en conséquence, ils attendent jusque vers midi, et voyant alors les gardes mal faites, quelques-unes même endormies, ils voguent hors du port, un navire se dirigeant vers l'Hellespont, et l'autre gagnant le large. Aussitôt on se jette à leur poursuite; chacun se met où il peut, on coupe les ancrs; on se réveille, on court aux armes en désordre, sur le rivage où l'on venait de dîner; on s'embarque, on se met à la poursuite de la trirème qui a gagné la haute mer, et on l'atteint au soleil couchant; on la prend après un combat, et on la ramène avec ses hommes vers le reste de l'armée. Mais celle qui s'était dirigée vers l'Hellespont échappe et parvient à Athènes, où elle donne la nouvelle du blocus. Cependant Diomédon arrive avec douze vaisseaux au secours de Conon et vient mouiller dans le canal des Mityléniens. Mais Callicratidas, fondant sur lui à l'improviste, lui prend dix de ses vaisseaux. Diomédon s'enfuit avec le sien et un autre.

En apprenant ce qui s'est passé ainsi que le blocus, les Athéniens décrètent un secours de cent dix vaisseaux, où ils embarquent tout ce qui est en âge de porter les armes, esclaves et hommes libres. Cette flotte est équipée en trente jours, au bout desquels elle met à la voile: elle portait aussi une nombreuse cavalerie. Ils commencent par cingler vers Samos, où ils s'adjoignent dix vaisseaux samiens; puis ils rassemblent encore plus de trente vaisseaux des autres pays alliés, dont ils forcent les habitants à s'embarquer en masse pour l'expédition: ils réunissent de même tous les vaisseaux qu'ils avaient dehors; de sorte que le nombre total s'élève à plus de cent cinquante.

Callicratidas, apprenant que la flotte de secours est à Samos, laisse à Mitylène cinquante vaisseaux sous le commandement d'Étéonicus, met à la voile avec les cent vingt autres, et va souper dans l'île de Lesbos, au cap Malée, vis-à-vis de Mitylène. Il

se trouvait que le même jour les Athéniens soupaient aux îles Arginuses, situées vis-à-vis de Lesbos, non loin du cap Malée¹. Apercevant des feux pendant la nuit, et apprenant que c'étaient les Athéniens, Callicratidas lève l'ancre vers minuit pour tomber sur eux à l'improviste; mais il survient une forte pluie et des tonnerres qui l'empêchent de tenir la mer. Au point du jour, l'orage dissipé, il se dirige sur les Arginuses. Aussitôt les Athéniens s'avancent à sa rencontre, l'aile gauche en tête et dans l'ordre suivant : Aristocrate est à l'extrême gauche avec quinze vaisseaux, puis vient Diomédon avec quinze autres; Périclès² est posté derrière Aristocrate, Érasinide derrière Diomédon. Après Diomédon viennent les Samiens avec dix vaisseaux rangés sur une seule ligne; ils étaient commandés par un Samien, nommé Hippée, et suivis immédiatement par les dix vaisseaux des taxiarques, rangés aussi sur une seule ligne; venaient ensuite les trois trirèmes des navarques et le reste de la flotte alliée. A la tête de l'aile droite est Protomachus avec quinze vaisseaux, puis Thrasyllus, avec quinze autres; Protomachus avait avec lui Lysias avec le même nombre de vaisseaux; Thrasyllus est appuyé par Aristogène. Ils avaient choisi cet ordre de bataille, afin d'empêcher l'ennemi de forcer leur ligne, leurs vaisseaux étant moins bons.

Les trirèmes lacédémoniennes étaient disposées en face, toutes sur un seul rang, et se préparaient à forcer la ligne ennemie pour la prendre à revers, étant plus faciles à manœuvrer. Callicratidas commandait l'aile droite. Hermon de Mégare, son second, lui dit qu'il ne ferait pas mal de se retirer, attendu que les Athéniens avaient la supériorité du nombre. Callicratidas répond que ce ne sera pas un grand malheur pour Sparte, s'il vient à mourir, mais qu'il serait honteux de fuir. Bientôt le combat s'engage : il dure longtemps; les vaisseaux, d'abord serrés, se dispersent. Callicratidas, jeté dans la mer par un choc de son vaisseau, ne reparait plus. Protomachus et les siens, à l'aile droite, enfoncent l'aile gauche lacédémonienne. Alors commence la déroute des Péloponésiens, qui s'enfuient, les uns à Chios, la plupart à Phocée. Les Athéniens reviennent aux Arginuses; ils avaient perdu vingt-cinq vaisseaux avec tous leurs hommes, sauf quelques-uns qui avaient gagné terre; la perte des Péloponésiens était de neuf vaisseaux lacédémo-

1. Aujourd'hui le cap Saint-Ange.

2. C'était un fils naturel du grand Périclès.

niens, sur dix en tout, et de plus de soixante autres appartenant aux alliés.

Les stratèges athéniens décident de charger les triérarques Thérémène et Thrasybule, et quelques taxiarques, d'aller avec quarante-sept trirèmes à la recherche des vaisseaux naufragés et des hommes du bord, tandis qu'eux-mêmes, avec le reste de la flotte, cingleront vers les vaisseaux restés à l'ancre devant Mitylène, sous les ordres d'Étéonicus. Ils voulaient accomplir cette mission, mais un vent et un orage violent les en empêchent : il restent en place et érigent un trophée. Étéonicus reçoit la nouvelle du combat par un bateau de service ; il le renvoie aussitôt, avec ordre de dire à ceux qui le montent de retourner sans bruit en arrière, de ne communiquer avec personne, et de revenir soudain vers la flotte avec des couronnes, en criant que Callicratidas a gagné la bataille et que tous les vaisseaux athéniens ont péri. Ainsi font-ils : lui même, aussitôt après leur retour, offre des sacrifices pour l'heureuse nouvelle, et ordonne en même temps aux soldats de prendre leur repas, aux marchands d'embarquer sans bruit leurs marchandises, afin de s'en aller par mer à Chios, la brise étant favorable, et aux trirèmes de suivre au plus vite. Il emmène de son côté l'armée de terre à Méthymne, après avoir mis le feu au camp. Conon, voyant les ennemis en fuite et le vent favorable, tire ses vaisseaux à la mer, vogue à la rencontre des Athéniens, qui avaient déjà quitté les Arginuses, et leur apprend la ruse d'Étéonicus. Les Athéniens poursuivent leur route jusqu'à Mitylène, d'où ils se rendent à Chios, puis ils retournent à Samos, sans avoir rien fait.

CHAPITRE VII.

Procès et condamnation des généraux qui n'ont pu ensevelir les morts.

(Avant J. C. 406.)

A Athènes, on dépose tous les généraux, excepté Conon, auquel on adjoint Adimante et Philoclès. Deux des généraux qui avaient assisté au combat naval, Protomachus et Aristogène, ne retournent point à Athènes. Dès que les six autres, Périclès,

Diomédon, Lysias, Aristocrate, Thrasyllus et Érasinide, sont arrivés, Archédémus, chef du peuple et distributeur du diobole ¹, propose une amende contre Érasinide, qu'il accuse dans le tribunal de s'être emparé dans l'Hellespont de sommes appartenant au peuple. Il l'accuse également pour sa gestion de stratège : le tribunal décrète l'arrestation d'Érasinide.

Ensuite les stratèges donnent des explications dans le conseil sur la bataille navale et sur la violence de la tempête. Timocrate ayant dit qu'il fallait les jeter en prison et les traduire devant le peuple, le conseil les fait arrêter. Bientôt après a lieu une assemblée, où Théràmène, entre autres, accuse vivement les stratèges, déclare de toute justice qu'ils expliquent pourquoi ils n'ont pas relevé les naufragés, et, pour prouver que les stratèges n'allèguent aucune autre excuse, il lit une lettre, adressée par eux au conseil et au peuple, où ils rejettent la faute sur la tempête seulement. Chaque stratège se défend alors en quelques mots, le temps légal ne leur ayant pas été accordé. Ils racontent ce qui s'est passé : tandis qu'eux-mêmes cinglaient contre l'ennemi, ils ont confié le soin de relever les naufragés à des triérarques capables, qui avaient déjà rempli les fonctions de stratèges, à Théràmène, à Thrasybule, et à d'autres du même rang. S'il faut accuser quelqu'un à propos de ces enlèvements des corps, on ne peut s'en prendre qu'à ceux qui en ont été chargés. « Et cependant, ajoutent-ils, l'accusation ne nous amènera point à mentir et à prétendre que ceux-là mêmes sont coupables : c'est la violence seule de l'orage qui a empêché d'enlever les corps. » A l'appui de cette déclaration, ils produisent comme témoins les pilotes et un grand nombre d'autres personnes de l'expédition. Ces paroles persuadent le peuple : plusieurs particuliers se lèvent et s'offrent pour caution. On décrète de remettre l'affaire à la prochaine assemblée, vu l'heure avancée qui ne permettait plus de voir les mains. En attendant, le conseil devant délibérer sur la question, on proposera au peuple la marche à suivre dans le jugement des prévenus.

Sur ces entrefaites, survient la fête des Apaturies ², durant laquelle les frères et les parents se rassemblent les uns chez les autres. Théràmène et ses adhérents préparent donc un grand nombre de gens vêtus de noir, rasés jusqu'à la peau, afin qu'ils

1. C'est-à-dire chargé de donner à chaque citoyen pauvre deux oboles, prélevées sur le trésor public, pour acquitter son droit d'entrée au théâtre.

2. Fêtes de Minerve. Elles duraient trois jours et étaient inaugurées par un grand banquet des phratries athéniennes.

viennent à l'assemblée comme parents des morts ; et ils persuadent à Callixène d'accuser les stratèges dans le conseil. On convoque ensuite une assemblée, où le conseil, par la bouche de Callixène, rend son arrêt : « Attendu que les accusations contre les stratèges et la défense de ces derniers ont été entendues dans l'assemblée précédente, les Athéniens sont appelés à voter tous par tribus. Pour chaque tribu seront disposées deux urnes : un héraut publiera dans chaque tribu que ceux qui regardent les stratèges comme coupables de n'avoir pas relevé les corps des vainqueurs dans le combat naval doivent déposer leur vote dans la première urne, et ceux d'un avis contraire, dans la seconde. S'ils sont déclarés coupables, ils seront punis de mort et livrés aux Onze, leurs biens confisqués, et le dixième consacré à la déesse. »

Alors un homme paraît devant l'assemblée et dit qu'il s'est sauvé sur un tonneau de farine d'orge ; qu'il a été chargé par ceux qui ont péri d'annoncer au peuple, s'il échappait, que les stratèges n'ont point recueilli ceux qui ont combattu vaillamment pour la patrie.

Pendant Euryptolème, fils de Pisianax, et quelques autres, accusent Callixène d'avoir présenté un décret contraire aux lois. Un certain nombre de voix parmi le peuple leur applaudissent, mais la masse s'écrie qu'il est fort étrange de ne pas laisser le peuple faire ce qu'il lui plaît. Là-dessus, Lyciscus prend la parole et dit qu'il faut envelopper ces gens dans le même décret que les stratèges, s'ils ne laissent pas l'assemblée tranquille : le tumulte recommence dans la foule : on est forcé de retirer l'accusation. Mais quelques-uns des prytanes disant qu'ils ne feront point voter contrairement aux lois, Callixène monte de nouveau à la tribune et répète l'accusation contre les stratèges. D'autres s'écrient qu'il faut décréter d'accusation ceux qui sont d'un avis opposé. Les prytanes effrayés consentent tous à faire voter, à l'exception de Socrate, fils de Sophronisque. Celui-ci déclare qu'il ne fera rien que de conforme aux lois. Alors Euryptolème monte à la tribune et prononce le discours suivant en faveur des stratèges :

« Athéniens, c'est pour accuser sur quelques points et pour défendre sur d'autres Périclès, mon parent, et Diomédon, mon ami intime, que je monte à cette tribune, et pour vous donner les conseils que je crois les plus utiles à toute la cité. J'accuse ces stratèges, parce qu'il se sont opposés à leurs collègues qui voulaient annoncer par une dépêche au conseil

et au peuple qu'ils avaient chargé Thérémène et Thrasybule de recueillir les naufragés avec quarante-sept trirèmes, et que ceux-ci ne les avaient point recueillis. Maintenant ils portent tous en commun le poids de la faute qui a été particulièrement commise, et en retour de leur philanthropie passée, ils courent aujourd'hui le risque de succomber à une intrigue ourdie par les coupables et par leurs ennemis. Mais il n'en sera point ainsi, si je puis vous convaincre d'agir suivant la justice et la religion, et si vous cherchez à savoir la vérité afin de n'avoir pas plus tard à vous repentir et à reconnaître que vous avez commis une grande faute contre les dieux et contre vous-mêmes. Je vous donne un conseil avec lequel vous ne sauriez être trompés ni par moi, ni par personne. Sachez trouver les coupables, infligez-leur le châtiment que vous voudrez, soit à tous, soit à chacun séparément; mais accordez-leur, si ce n'est plus, du moins un jour pour leur défense, et ne vous fiez pas à d'autres plus qu'à vous-mêmes.

« Vous le savez tous, Athéniens, le décret de Canonus¹ est très-sévère : il porte que celui qui a lésé le peuple athénien, devra se défendre chargé de fers en présence du peuple, et que, s'il est déclaré coupable, il sera puni de mort et jeté dans le barathrum, ses biens confisqués et le dixième consacré à la déesse. Je demande que les stratèges soient jugés d'après ce décret, et par Jupiter, mon parent Périclès, tout le premier; car il serait honteux pour moi de m'intéresser plus à lui qu'à l'État. Mais si cette proposition ne vous agrée point, jugez-les d'après la loi sur les sacrilèges et sur les traîtres, laquelle porte que celui qui trahira l'État ou qui dérobera des objets sacrés sera jugé par un tribunal, et que, s'il est condamné, il sera inhumé hors de l'Attique et ses biens confisqués. Quelle que soit donc la loi que vous préférez, Athéniens, jugez ces hommes séparément, et divisez la journée en trois parties : dans la première vous vous rassemblez et vous déclarerez s'ils vous paraissent coupables ou non; la seconde sera consacrée à l'accusation; la troisième à la défense. Grâce à ces mesures, les coupables seront frappés du plus grand châtiment; mais ceux qui ne sont pas coupables seront libérés par vous, Athéniens, et ne périront pas innocents².

1. Canonus avait fait décider que, toutes les fois que plusieurs personnes seraient accusées du même crime, on instruirait à part la cause de chacune d'elles. — Cf. Aristophane, traduction de M. Artaud, p. 504 de la 1^{re} édition.

2. Si l'on eût adopté ces propositions habilement présentées par Eurypto-

« Quant à vous, jugez selon la loi, et respectez les dieux et vos serments ; craignez de servir les intérêts des Lacédémoniens, en condamnant illégalement, sans forme de procès, des hommes qui viennent de les battre et de leur enlever soixante-dix navires. Que craignez-vous, pour agir avec tant de précipitation ? Est-ce que vous ne pouvez pas faire périr ou libérer qui bon vous semble, en jugeant d'après la loi, et non contre la loi, comme le voudrait Callixène, qui a persuadé au conseil de proposer au peuple de tout englober dans un seul vote ? Peut-être ferez-vous périr quelque innocent, et plus tard vous vous en repentirez. Songez alors quelle douleur stérile, surtout si c'est la mort d'un homme que vous avez à vous reprocher. Votre conduite serait étrange, si Aristarque, après avoir d'abord aboli la démocratie et livré OEnoé aux Thébains, vos ennemis¹, eût obtenu de vous un jour pour se défendre comme il l'entendait, et qu'alors tout se soit passé selon les lois, tandis que ces stratéges, qui ont tout fait à votre gré et vaincu vos ennemis, seraient privés des mêmes droits. Mais non, vous ne le voudrez pas, Athéniens : respectant ces lois que vous avez établies, et par lesquelles vous êtes devenus si grands, n'essayez jamais de rien faire contre elles.

« Reportez-vous aux circonstances mêmes qui ont causé la faute de vos stratéges. Vainqueurs dans la bataille navale, ils étaient revenus à terre : Diomédon veut que tous les vaisseaux aillent à la file les uns des autres recueillir les épaves et les naufragés, tandis qu'Érasinide demande que la flotte entière se porte au plus vite contre l'ennemi à Mytilène. Thrasyllus dit que les deux opinions peuvent se concilier, si on laisse une partie des vaisseaux sur le lieu du combat et qu'on vogue avec les autres contre les ennemis. Cet avis prévaut : l'on décide que chacun des huit stratéges laissera trois vaisseaux de la division, auxquels on ajoutera les dix vaisseaux des taxiarques, les dix des Samiens et les trois des navarques. Cela faisait ensemble quarante-sept vaisseaux, quatre pour chacune des trirèmes submergées. Au nombre des taxiarques laissés à la tête de cette division étaient Thrasybule et Thérémène, celui qui, dans l'assemblée précédente, accusait les stratéges : le reste de la flotte cingle contre l'ennemi.

« Qu'y a-t-il dans tout cela qui ne soit sage et bien concerté ?

lème, les accusés auraient été sauvés. Il était impossible de prouver contre eux aucune charge individuelle.

1. Voy. Thucydide, VIII, LXVII et XCVIII.

N'est-il donc pas juste que, si devant l'ennemi il y a eu des fautes, ce soient les chefs de l'expédition qui en rendent compte, et que, si ceux qui étaient commis à l'enlèvement des corps n'ont pas exécutés les ordres des stratèges, ils soient eux-mêmes traduits en jugement? Mais je puis dire en faveur des uns et des autres que la tempête les a empêchés de rien faire de ce que les stratèges avaient ordonné. Vous en avez pour témoins ceux qui sont parvenus à se sauver eux-mêmes : parmi eux est un de vos stratèges qui a échappé au naufrage de son vaisseau, et qu'on voudrait aujourd'hui envelopper dans un même jugement avec ceux qui ont manqué à l'accomplissement de leur devoir, quoique lui-même eût eu besoin de leur secours. Athéniens, ne vous conduisez pas au milieu de la victoire et du bonheur comme le feraient des vaincus et des infortunés; n'imputez pas à l'incurie un malheur inévitable envoyé par un dieu; ne confondez pas l'impossibilité d'agir avec la trahison, et ne condamnez pas ceux à qui la tempête n'a pas permis d'obéir. Il serait beaucoup plus juste de récompenser avec des couronnes les vainqueurs, que de les condamner à mort en écoutant les conseils des méchants. »

Ce discours achevé, Euryptolème émet l'avis que les prévenus soient jugés suivant le décret de Canonus, chacun séparément; l'avis du conseil était qu'on prononçât sur tous un seul et unique arrêt.

Lorsqu'on en vient au voix, la proposition d'Euryptolème est d'abord adoptée; mais sur les protestations solennelles de Ménéclès, on procède à un second vote, par lequel on adopte la proposition du conseil; et aussitôt après on condamne à la peine de mort les huit stratèges qui avaient livré la bataille navale. On exécute les six qui étaient présents.

Peu de temps après, les Athéniens se repentent et décrètent que ceux qui ont trompé le peuple soient cités devant l'assemblée comme coupables envers l'État, et fournissent des cautions jusqu'au jugement. Callixène était l'un d'eux. Quatre autres sont mis en cause avec lui et emprisonnés par ceux qui les cautionnaient; mais plus tard, ils s'évadent avant le jugement, à la faveur d'une émeute où périt Cléophon. Callixène revint à Athènes avec les exilés du Pirée; exécré de tous, il mourut de faim.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

L'armée lacédémonienne est près de se révolter au sujet de la solde. — Retour de Lysandre à la flotte. — Il reçoit de l'argent de Cyrus, et prend Lampsaque, qu'il met au pillage. — Bataille d'Ægos-Potamos.

(Avant J. C. 406, 405.)

Les soldats d'Étéonicus, qui étaient à Chios, se nourrissent tout l'été des fruits de la saison et du produit des travaux de la campagne. Mais lorsque vint l'hiver, comme ils n'avaient plus de vivres, qu'ils étaient sans vêtements et sans chaussures, ils se concertèrent, et résolurent de s'emparer par surprise de la ville de Chios. Il est convenu que tous ceux qui s'associent au projet porteront une canne, afin de s'assurer les uns les autres de leur nombre. Étéonicus, instruit du complot, ne sait quel parti prendre dans la conjoncture, vu le grand nombre des porte-cannes. En les attaquant ouvertement, il paraissait à craindre qu'ils ne courussent aux armes, et qu'une fois maîtres de la ville et devenus ennemis, ils ne perdissent toutes les affaires s'ils avaient le dessus; mais, d'autre part, mettre à mort un si grand nombre d'alliés, c'était évidemment courir le risque de s'attirer l'inimitié des autres Grecs et de s'aliéner l'esprit des soldats. Étéonicus prend avec lui quinze hommes armés de poignards, et se met à parcourir la ville. Il rencontre un homme qui, atteint d'ophtalmie, sortait avec une canne de chez un médecin : il le tue. Là-dessus grand tumulte : on demande pourquoi cet homme a été mis à mort. Étéonicus fait publier que c'est parce qu'il portait une canne. A peine cette publication est-elle faite, que tous ceux qui ont des cannes les jettent, et tous ceux qui l'ont entendue craignent d'être

vus une canne à la main. Étéonicus rassemble ensuite les habitants de Chios, et les engage à lui fournir de l'argent, afin que les soldats puissent recevoir leur paye et n'entreprennent aucun mouvement. On lui remet cet argent. Aussitôt Étéonicus donne le signal de l'embarquement. Il s'approche ensuite de chaque vaisseau en particulier et prodigue les encouragements et les exhortations, comme s'il ne savait rien de ce qui s'est passé, puis il donne à chacun la paye d'un mois.

A la suite de ces événements, les habitants de Chios et les autres alliés¹ se rassemblent à Éphèse et décrètent d'envoyer des députés aux Lacédémoniens, afin de les informer de ce qui s'est passé et de demander pour chef de la flotte Lysandre, qui avait obtenu les bonnes grâces des alliés pendant sa précédente navarchie, et notamment à la suite de sa victoire navale de Notium. On fait partir ces députés, et avec eux des messagers chargés par Cyrus de la même mission. Les Lacédémoniens donnent Lysandre comme sous-chef; mais Aracus est créé navarque, la loi de Sparte s'opposant à ce que la même personne fût revêtu deux fois de cette charge. Cependant on confie la flotte à Lysandre au moment où la vingt-cinquième année de la guerre venait de s'écouler.

Cette même année Cyrus fait périr Autobésacès et Mitrée, tous deux fils de la sœur de Dariée, fille de cet Artaxercès qui fut père de Darius², parce que, se trouvant un jour sur son passage, ils n'avaient pas caché leurs mains dans les manches de leurs robes, ce qui ne se fait que pour le roi; la manche, en effet, étant plus longue que la main, quand on a la main recouverte, on ne peut plus agir. Hiéramène et sa femme représentent à Darius qu'il est étrange de souffrir une telle injure de la part de Cyrus, et Darius, feignant une maladie, lui envoie des messagers pour le mander auprès de lui.

L'année suivante, Archytas étant éphore, et Alexius archonte d'Athènes, Lysandre, arrivé à Éphèse, fait venir de Chios Étéonicus avec ses vaisseaux; il rassemble les navires de tous les mouillages, les met en état et en fait construire d'autres à Antandros. Il se rend ensuite auprès de Cyrus pour lui demander de l'argent: celui-ci répond que les sommes qu'il a reçues du roi sont dépensées, et au delà; puis il lui montre

¹ Ceux qui étaient en Eolide, en Ionie et dans les Iles. Voy. Diodore de Sicile, XII, c.

² Voy. cette généalogie dans le *Xenophon* de Weiske, t. IV, p. 68.

ce qu'il a remis à chacun des navarques : il paye cependant. Avec cet argent Lysandre établit des triérarques sur les trièmes, et paye aux matelots la solde qui leur est due. De leur côté, les stratèges athéniens équipent leur flotte à Samos.

Cyrus, sur ces entrefaites, députe à Lysandre, parce qu'un courrier est venu lui annoncer que son père, malade, le fait mander à Thamnéries, en Médie, où il était, dans le voisinage des Cadusiens¹, contre lesquels il faisait une expédition. Lysandre arrive et Cyrus lui défend d'engager un combat naval avec les Athéniens, s'il n'a un plus grand nombre de vaisseaux : le roi et lui-même ont assez d'argent pour armer dans cette intention une flotte eu règle. Il lui montre en même temps tous les tributs payés par les villes, et qui sont à lui, et il lui donne tout l'excédant. Enfin, après avoir rappelé son attachement à la ville des Lacédémoniens et à Lysandre en particulier, il part pour aller rejoindre son père. Lysandre, grâce à tout l'argent que lui a donné Cyrus, parti auprès de son père malade, paye l'armée et cingle vers le golfe Céramique, en Carie. Il attaque Cédrée, ville alliée des Athéniens, la prend d'assaut le lendemain, et réduit les habitants en esclavage : c'étaient en partie des barbares. De là il fait route vers Rhodes. Les Athéniens, partis de Samos, ravagent le pays du roi, cinglent ensuite vers Chios et vers Éphèse, et se préparent au combat. Aux stratèges en fonction ils adjoignent Ménandre, Tydée et Céphissodote. Lysandre se rend de Rhodes vers l'Helléspont, en côtoyant l'Ionie, tant pour assurer le libre passage des vaisseaux que pour faire rentrer les villes dans le devoir. Cependant les Athéniens laissent Chios pour prendre le large, les côtes d'Asie leur étant ennemies. D'Abydos Lysandre gagne Lampsaque, alliée d'Athènes.

Les habitants d'Abydos et les autres alliés le suivent par terre, sous le commandement du Lacédémonien Thorax. Ils assiègent la ville et l'emportent d'assaut. Les soldats pillent toutes les richesses dont elle est remplie, vin, blé et autres provisions. Lysandre laisse aller tous les gens libres ; mais les Athéniens, qui suivaient sa piste, mouillent à Éiéonte, dans la Chersonèse, avec cent quatre-vingts vaisseaux. Pendant qu'ils y prennent leur repas, on leur annonce ce qui est arrivé à Lampsaque : aussitôt ils se rendent à Sestos, s'y approvisionnent, et cinglent directement vers l'embouchure de l'Ægos-

¹. Aujourd'hui les Gèles ou peuples de la province persane du Ghilan.

Potamos, vis-à-vis de Lampsaque. L'Hellepont, dans cet endroit, a près de quinze stades de largeur. Ils y soupent.

La nuit suivante, au point du jour, Lysandre donne le signal de l'embarquement aux troupes qui viennent de prendre leur repas. Il dispose tout pour le combat, arme de mantelets les flancs de ses vaisseaux, et défend que personne quitte son rang et gagne le large. Les Athéniens, au lever du soleil, se placent devant le port en ordre de bataille, le front à l'ennemi. Mais Lysandre ne bougeant point, comme il se faisait tard, ils regagnent *Ægos-Potamos*. Lysandre fait suivre les Athéniens par les vaisseaux les plus vites, avec ordre d'observer ce qu'ils feront une fois débarqués, et de revenir aussitôt lui en rendre compte. Il ne permet pas à son monde de débarquer avant le retour de ses vaisseaux. Il en fait autant quatre jours de suite, les Athéniens ne cessant de lui offrir le combat.

Cependant Alcibiade, voyant de ses murs¹ les Athéniens mouillés près d'une plage, loin de toute ville, faisant venir par mer leurs vivres de Sestos, éloignée de quinze stades de leur station navale, tandis que l'ennemi est dans un port et près d'une ville où il a tout, leur dit qu'ils ont choisi un mauvais mouillage, et les engage à s'emboîser devant Sestos, dans le voisinage d'un port et d'une ville. « Là, dit-il, vous livrez bataille quand vous voudrez. » Les stratéges, notamment Tydée et Ménandre, le prient de se retirer : ce sont eux qui sont stratéges et non pas lui. Il se retire. Il y avait cinq jours que les Athéniens exécutaient leur manœuvre, lorsque Lysandre donne cette instruction aux navires qui les suivaient par son ordre : quand ils les verront à terre et dispersés dans la Chersonèse, ce qu'ils faisaient chaque jour de plus en plus, et pour aller au loin acheter des vivres et pour narguer Lysandre, ils reviendront vers lui et élèveront en l'air un bouclier. On fait ce qu'il a commandé. Lysandre donne aussitôt l'ordre de naviguer au plus vite. Il est suivi de Thorax et de l'infanterie. Conon, voyant l'ennemi approcher, fait donner le signal pour qu'on se porte en toute hâte sur les vaisseaux ; mais son monde était dispersé ; sur une partie des bâtiments il n'y avait que deux rangs occupés, sur d'autres un seul ; quelques-uns sont tout à fait vides. Le vaisseau de Conon, sept navires qui étaient auprès de lui et la *Paralos*, gagnent le large ; mais Lysandre prend tous les autres

1. Il était retiré dans son château de la Chersonèse. Voy. plus haut, I, v.

près de terre, et fait main basse à terre sur la plupart des soldats athéniens : quelques-uns s'enfuient vers des bourgs fortifiés. Conon, qui s'était échappé avec les neuf vaisseaux, voyant la cause d'Athènes perdue, s'arrête à l'Abarnide, promontoire de Lampsaque, où il prend les grandes voiles des vaisseaux de Lysandre. Lui-même se rend de là auprès d'Evagoras en Cypre avec huit vaisseaux. La *Paralos* fait voile vers Athènes pour annoncer ce qui vient de se passer.

Lysandre emmène à Lampsaque les vaisseaux, les prisonniers et tout le reste, ainsi que les stratèges qu'il avait pris, entre autres Philoclès et Adimante. Le jour même où il opérail ce transport, il envoie à Lacédémone Théopompe, pirate milésien, porter la nouvelle de l'événement. Théopompe s'y rend en trois jours. Lysandre rassemble ensuite les alliés et les engage à délibérer sur le sort des prisonniers. Là, de nombreuses accusations s'élèvent contre les Athéniens, et sur les crimes qu'ils ont déjà commis, et sur ceux qu'ils avaient dessein de commettre, notamment, s'ils étaient vainqueurs dans le combat naval, de couper la main droite à tous les prisonniers : on ajoute qu'ayant pris deux trirèmes, l'une de Corinthe et l'autre d'Andros, ils en ont jeté tous les hommes à la mer. C'était Philoclès, stratège des Athéniens, qui avait commis cette barbarie. On énumère encore plusieurs autres griefs, puis on décide de tuer tous les prisonniers athéniens, sauf Adimante, qui seul, dans l'assemblée, s'était opposé au décret relatif aux mains coupées. Au reste, quelques-uns l'accusèrent d'avoir livré la flotte. Lysandre, après avoir demandé à Philoclès quel supplice méritait celui qui, le premier, avait violé les lois des Grecs en jetant à la mer les gens de Corinthe et d'Andros, le fait égorger.

CHAPITRE II.

Siège d'Athènes. — Lysandre s'en empare et fait démolir les Longs Murs.

(Avant J. C. 405.)

Après avoir réglé les affaires de Lampsaque, Lysandre fait voile vers Byzance et Chalcédoine. Les habitants le reçoivent, après avoir laissé partir la garnison athénienne sous la

foi des traités. Ceux qui avaient livré Byzance à Alcibiade s'enfuient alors vers le Pont-Euxin : plus tard ils reviennent à Athènes et deviennent Athéniens. Lysandre renvoie à Athènes toutes les gardes athéniennes et tout ce qu'il rencontre d'Athéniens, n'accordant de sauf-conduit que pour cette ville et non point pour ailleurs, avec la certitude que plus il y aurait de monde accumulé à Athènes et au Pirée, plus le manque de vivres se ferait promptement sentir. Il laisse Sthénélaüs en qualité d'harmoste lacédémonien à Byzance et à Chalcédoine, puis il retourne lui-même à Lampsaque, où il radoube ses vaisseaux.

A Athènes, la *Paralos* étant arrivée de nuit, le bruit de la catastrophe se répand, et les gémissements passent du Pirée et des Longs-Murs jusqu'à la ville, la nouvelle se transmettant de bouche en bouche. Cette nuit personne ne dort ; tous pleuraient non-seulement sur ceux qui n'étaient plus, mais bien plus encore sur eux-mêmes, persuadés qu'ils allaient subir ce qu'ils avaient fait aux Méliens, métèques des Lacédémone, après la prise de leur ville, ainsi qu'aux Histiéens, aux Scionéens, aux Toronéens, aux Éginètes et à beaucoup d'autres Grecs¹. Le lendemain ils tiennent une assemblée, où il est résolu d'obstruer les ports, un seul excepté, de réparer les murs, d'établir des gardes, de prendre enfin toutes les mesures pour mettre la ville en état de soutenir un siège. Telle était la position d'Athènes.

Lysandre, parti de l'Hellespont avec deux cents vaisseaux, arrive à Lesbos, où il règle le gouvernement des autres villes et de Mitylène, et envoie dans les places de la Thrace dix trirèmes, commandées par Étéonicus, qui soumet tout le pays aux Lacédémoniens. La Grèce entière, après le combat naval, abandonne le parti des Athéniens, à l'exception des habitants de Samos. Ceux-ci égorgent les notables et se maintiennent maîtres dans leur ville. Lysandre députe ensuite à Agis, qui était à Décélie, et puis à Lacédémone, pour annoncer qu'il arrive avec deux cents vaisseaux.

Les Lacédémoniens et les autres Péloponésiens, sauf les Argiens, se lèvent en masse sur l'ordre de Pausanias, l'un des deux rois de Sparte. Quand toutes les troupes sont réunies, Pausanias se met à leur tête, et va camper près d'Athènes,

1. On sait, par le témoignage de Thucydide et de Diodore de Sicile, que ces peuples avaient été massacrés ou réduits en esclavage par les Athéniens vainqueurs.

dans le Gymnase nommé Académie. Lysandre, arrivé à Égine, rend la ville aux Éginètes, dont il avait rassemblé le plus grand nombre, et en fait autant aux Méliens, ainsi qu'à tous les peuples qui avaient été dépossédés : après quoi, il ravage Salamine, et mouille, avec cent cinquante vaisseaux, près du Pirée, dont il ferme l'entrée aux bâtiments.

Les Athéniens, assiégés par terre et par mer, ne savent à quoi se résoudre, n'ayant ni vaisseaux, ni alliés, ni vivres. Ils pensent n'avoir d'autre salut à attendre que ce qu'ils ont fait subir, non par vengeance, mais par violence, aux citoyens de petits États, sans autre grief que leur alliance avec Sparte. Aussi, réhabilitant les gens flétris, ils tiennent ferme, et, malgré les morts nombreux qu'emporte la famine, personne ne parle de capitulation. Cependant, le blé venant à manquer complètement, ils députent à Agis pour traiter d'une alliance avec les Lacédémoniens, à condition de conserver les murs et le Pirée : ce seront les bases du traité. Mais Agis les invite à se rendre à Sparte : il n'a point les pouvoirs requis. Les députés rapportent cette réponse aux Athéniens : on les envoie à Lacédémone. Quand ils sont arrivés à Sellasie, près des frontières de la Laconie, et que les éphores ont appris que ce qu'ils ont à dire n'est que ce qu'ils ont dit à Agis, on leur enjoint de se retirer et de ne revenir, s'ils veulent la paix, qu'après une plus sage délibération. Les députés, de retour à Athènes, annoncent au peuple ce qui s'est passé : le désespoir se répand partout ; on se voit déjà vendu en esclavage, et, jusqu'à ce que l'on envoie de nouveaux députés, on sent qu'un grand nombre va mourir de faim. Quant à la démolition des murs, personne ne veut ouvrir là-dessus la discussion. En effet, Aristocrate, pour avoir dit dans le conseil que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de traiter de la paix aux conditions exigées par les Lacédémoniens, avait été jeté en prison. Or, ces conditions étaient que les Longs-Murs fussent démolis chacun sur une étendue de dix stades. On avait même décrété qu'il n'était pas permis de mettre ce sujet en délibération. Les choses en étant à ce point, Thérémène dit dans l'assemblée que, si on veut l'envoyer à Lysandre, il saura des Lacédémoniens si c'est pour asservir la ville, ou simplement comme garantie, qu'ils posent la condition des murs. On l'envoie ; mais il demeure plus de trois mois auprès de Lysandre, épiant le moment où les Athéniens devront, faute de vivres, accepter tout ce qu'on leur proposera.

Il revient au quatrième mois, et annonce dans l'assemblée que Lysandre l'a retenu tout ce temps, et l'a ensuite invité à se rendre à Lacédémone : il n'avait pas les pouvoirs requis pour répondre à ce qu'on lui demandait ; cela dépendait des éphores. Là-dessus, Thérამène est envoyé en députation, lui dixième, à Lacédémone, avec pleins pouvoirs. De son côté, Lysandre dépêche aux éphores, avec d'autres Lacédémoniens, Aristote, banni d'Athènes, pour leur dire qu'il a répondu à Thérამène qu'eux seuls sont les arbitres de la paix et de la guerre.

Thérამène et les autres députés, arrivés à Sellasie, sont interrogés sur le but de leur venue : ils disent qu'ils ont pleins pouvoirs pour traiter de la paix : alors les éphores les font appeler. Quand ils sont arrivés, on convoque une assemblée dans laquelle des Corinthiens, et surtout des Thébains, ainsi que bon nombre d'autres Grecs, répondent qu'il ne faut point traiter avec Athènes, mais la raser. Les Lacédémoniens déclarent qu'ils ne réduiront point en esclavage une ville qui a rendu de grands services dans les grands dangers qui ont menacé la Grèce. On conclut donc la paix, à condition que les Athéniens abattront les Longs-Murs et les fortifications du Pirée, livreront tous leurs vaisseaux, à l'exception de douze, rappelleront les exilés, auront les mêmes amis et les mêmes ennemis que les Lacédémoniens, et les suivront sur terre et sur mer partout où ceux-ci le voudront. Thérამène et ses collègues de députation rapportent ces conditions à Athènes : en entrant, ils sont entourés d'une foule immense, qui craignait de les voir revenir sans avoir rien conclu : il n'y avait plus moyen de tenir plus longtemps, à cause de la multitude de gens qui mouraient de faim. Le lendemain, les députés font connaître à quelles conditions les Lacédémoniens accordent la paix. Thérამène porte la parole et déclare qu'il faut se soumettre aux Lacédémoniens et raser les murs. Quelques citoyens lui font opposition ; mais une forte majorité ayant appuyé la proposition, on décrète d'accepter la paix. Alors Lysandre aborde au Pirée ; les exilés rentrent, les murs sont abattus au son des flûtes avec une grande ardeur, et l'on regarde ce jour pour la Grèce comme l'avènement de la liberté.

Ainsi finit l'année, vers le milieu de laquelle le Syracusain Denys, fils d'Hermocrate, devint tyran, après que les Carthaginois, vaincus d'abord par les Syracusains, eurent réduit par la famine Agrigente, que les Siciliens abandonnèrent.

CHAPITRE III.

Gouvernement des Trente. — Leurs cruautés. — Critias fait condamner à mort Théramène.

(Avant J. C. 404.)

L'année suivante, dans laquelle eut lieu l'olympiade où Crokinas, de Thessalie, remporta le prix du stade, Eudicus étant éphore à Sparte, et à Athènes l'archonte étant Pytbodore, que les Athéniens ne comptent pas, parce qu'il fut élu durant l'oligarchie, et qu'ils appellent cette année celle de l'anarchie. Cette oligarchie s'établit ainsi : le peuple décréta de choisir trente hommes pour rédiger les lois nationales, d'après lesquelles ils devaient gouverner. On choisit d'abord Polycrate, Critias, Mélobius, Hippolochus, Euclide, Hiéron, Mnésilochus, Chrémon, Théramène, Arésias, Dioclès, Phédrias, Chérelée, Anétius, Pison, Sophocle, Ératosthène, Chariclès, Onomaciès, Théognis, Eschine, Théogène, Cléomède, Frasistrate, Phidon, Dracontidès, Eumathès, Aristote, Hippomachus, Mnésithidès. Cela fait, Lysandre s'en retourne à Samos avec la flotte, et Agis quitte Décélie avec l'armée de terre, dont il renvoie chaque division dans son pays.

A la même époque, vers le temps d'une éclipse de soleil, Lycoptéron de Phères, qui voulait dominer sur toute la Thessalie, défait, dans une bataille, les Larisséens et les autres Thessaliens qui lui font opposition, et leur tue beaucoup de monde.

Vers le même temps encore, Denys, tyran de Syracuse, vaincu dans une bataille contre les Carthaginois, perd Géla et Camarine. Peu de temps après, des Léontins, qui habitaient avec des Syracusains, quittent le parti de Denys et de Syracuse et se retirent dans leur propre ville. Aussitôt la cavalerie syracusaine est envoyée à Catane par Denys.

Les Samiens, assiégés de tous côtés par Lysandre, voyant que leur premier refus d'accéder à ses propositions allait entraîner l'assaut donné par Lysandre, conviennent de se rendre, à condition que chaque homme libre emportera un vêtement et que tout le reste sera livré : ils sortent ainsi de la place. Lysandre rend la ville et tout ce qu'elle contient aux

anciens habitants, y établit dix archontes pour la garder, et renvoie les vaisseaux des alliés chacun dans sa patrie. Suivi des vaisseaux lacédémoniens, il revient à Lacédémone, emmenant avec lui les éperons des vaisseaux conquis, les trirèmes du Pirée, sauf douze, les couronnes dont les villes lui ont fait don, quatre cent soixante-dix talents d'argent qui restaient des tributs que Cyrus lui avait fournis pour la guerre, et tout ce qu'il avait gagné dans cette campagne. Il livre le tout aux Lacédémoniens vers la fin de l'été où se termine la guerre, après une durée de vingt-huit ans et six mois, sous les éphores dont les noms suivent : le premier est Énésias, sous lequel commence la guerre, la quinzième année de la trêve de trente ans conclue après la prise de l'Eubée. Après lui, viennent Brasidas, Isanor, Sostratidas, Hexarque, Agésistrate, Aggénidas, Onomaclès, Zeuxippe, Pityas, Plistolas, Clinomaque, Ilarque, Léon, Chéridas, Patésiadas, Cléosthène, Lycarius, Épérate, Onomantius, Alexippidas, Misgolaïdas, Isias, Aracus, Euar-chippe, Pantaclès, Pityas, Archytas et Eudicus, sous lequel Lysandre, après avoir accompli ce qui vient d'être dit, revient dans sa patrie.

Les Trente sont nommés aussitôt que les Longs-Murs et les fortifications du Pirée ont été abattues, ce qui se fait avec la plus grande rapidité. Élus pour rédiger les lois qui devaient servir de base au gouvernement, ils remettent toujours à les composer et à les publier ; mais, en attendant, ils organisent le conseil et les autres magistratures comme ils l'entendent. Ensuite, tous les hommes qui, sous la démocratie, étaient connus de tous comme vivant de calomnie et à charge à tous les gens de bien, ils les font arrêter et mettre à mort. Le conseil prononce avec joie la sentence de mort contre de tels hommes, et tous ceux auxquels leur conscience ne reproche rien de pareil n'en sont pas fâchés. Ils délibèrent ensuite sur les moyens de gouverner Athènes à leur gré, et, pour cela, ils envoient Eschine et Aristote à Lacédémone, avec mission de persuader à Lysandre de travailler à leur avoir une garnison, jusqu'à ce qu'ils se soient débarrassés des mauvais citoyens et qu'ils aient affermi le gouvernement. Ils garantissent la subsistance. Lysandre, se laissant convaincre, parvient à leur faire envoyer des troupes avec l'harmoste Callibius.

Dès que les Trente ont reçu la garnison, ils traitent Callibius avec tous les égards possibles, pour lui faire approuver tout ce qu'ils feront ; mais celui-ci ayant mis à leur disposition

toutes les troupes qu'ils souhaitent, ils ne se contentent plus de saisir les scélérats et les gens de rien, ils jettent en prison ceux qu'ils regardent comme les moins disposés à supporter des injustices et les plus capables de rassembler un grand nombre de partisans en cas de résistance.

Dans les premiers temps, Critias vivait en bonne intelligence avec Théràmène; ils étaient amis; mais, comme Critias montrait une grande ardeur à faire périr beaucoup de citoyens, parce qu'il avait été jadis exilé par le peuple, Théràmène s'y opposa en disant qu'il n'était pas juste de mettre à mort des hommes honorés du peuple, et qui ne s'étaient rendus coupables d'aucun crime envers les gens de bien. « Et moi aussi, ajouta-t-il, ainsi que toi, nous avons dit et fait bien des choses pour plaire au peuple. » Critias, qui était encore intime avec Théràmène, lui répond qu'il n'est pas possible, si l'on veut avoir le dessus, de ne pas se débarrasser des gens capables de faire de l'opposition. « Si tu t'imagines que, parce que nous sommes trente et non pas un, nous n'avons pas à veiller sur notre pouvoir comme si c'était une tyrannie, tu es naïf. »

Pendant, la mort injuste de plusieurs citoyens en ayant engagé un grand nombre à se concerter au grand jour et à s'étonner de ce qu'allait être ce gouvernement, Théràmène représente de nouveau que, si l'on ne s'adjoint des hommes versés dans les affaires, l'oligarchie ne pourra pas durer. Là-dessus Critias et le reste des Trente, redoutant dès ce moment l'influence de Théràmène sur les autres citoyens, prêts à se grouper autour de lui, dressent une liste de trois mille hommes qu'ils associent aux affaires.

Théràmène déclare encore, à ce sujet, qu'avant tout il est absurde, selon lui, puisqu'ils veulent s'associer tous les bons citoyens, d'en associer trois mille, comme si ce nombre devait nécessairement ne contenir que des gens de bien, comme s'il n'y avait pas encore des hommes zélés en dehors de ces trois mille, comme s'il n'y avait pas des méchants dans ce nombre. « Ensuite, ajouta-t-il, je vous vois faire deux choses parfaitement opposées : vous établissez un gouvernement violent, et il est plus faible que les gouvernés. » Voilà ce qu'il dit. Mais les Trente font une revue des trois mille sur l'agora, ceux qui étaient hors de la liste ayant été convoqués dans un autre endroit; puis ils ordonnent à ceux-ci d'aller chercher leurs armes, et, quand ils sont partis, les Trente envoient leurs gardes et les citoyens de leur parti pour saisir toutes les armes,

excepté celles des trois mille ; après quoi ils les font transporter dans l'Acropole et déposer dans le temple.

Cette mesure prise, et se voyant maîtres d'agir comme ils l'entendent, ils mettent à mort un grand nombre de citoyens, par pure haine, et un grand nombre par cupidité. Ils décident, afin d'avoir de quoi payer les troupes, que chacun des Trente s'emparera d'un métèque, le mettra à mort et confisquera ses biens. Ils engagent alors Théràmène à choisir qui bon lui semblerait. Il répond : « Mais je ne trouve pas honorable, quand on se donne pour d'excellents citoyens, d'agir avec plus d'injustice que les sycophantes. Au moins ces gens-là laissent-ils la vie à ceux dont ils prennent le bien ; et nous, sans qu'on nous ait fait préjudice, nous mettrions des hommes à mort pour confisquer leur fortune ? Comment cette conduite ne sera-t-elle pas plus injuste que la leur ? »

Les autres, voyant que Théràmène va devenir un obstacle à leurs projets, lui tendent des pièges et le calomnient en particulier auprès de chaque conseiller, comme un ennemi du gouvernement. A la fin, ils engagent les jeunes gens qui leur paraissent les plus audacieux à se rendre auprès d'eux avec des poignards sous l'aisselle, et rassemblent le conseil. Dès que Théràmène paraît, Critias se lève et parle ainsi :

« Citoyens conseillers, si quelqu'un de vous pense qu'il y a eu plus de morts que les circonstances ne l'exigeaient, qu'il songe que partout, dans les révolutions, il en est de même, et que ceux qui ont établi l'oligarchie doivent avoir nécessairement un grand nombre d'ennemis dans une ville qui non-seulement est la plus peuplée de toutes les cités de la Grèce, mais encore dans laquelle le peuple a vécu depuis si longtemps en liberté. Pour nous, qui connaissons tout ce qu'il y a de mauvais pour vous dans la démocratie, et qui savons que le peuple n'aurait jamais pu se montrer favorable aux Lacédémoniens, qui nous ont sauvés, tandis qu'il peuvent compter sur le dévouement des meilleurs citoyens ; nous avons, de concert avec les Lacédémoniens, établi le gouvernement actuel, et, si nous voyons quelque part un ennemi de l'oligarchie, nous faisons notre possible pour nous en débarrasser. Mais il nous paraît plus juste encore que celui de nous-mêmes qui générerait le gouvernement actuel, en porte la peine. Maintenant donc, nous nous sommes aperçus que Théràmène, ici présent, cherche de son mieux à nous perdre nous et vous. La vérité de ce que je dis, vous la reconnaîtrez en réfléchissant que personne plus

que lui ne blâme ce qui se fait et ne s'oppose à nos plans, quand nous voulons nous débarrasser de quelque démagogue. S'il avait pensé de la sorte dès le début, il serait notre ennemi; mais du moins on aurait tort de le considérer comme un pervers. Seulement, c'est lui qui, le premier, a traité de l'alliance avec Lacédémone, et qui a voulu renverser la démocratie; c'est lui qui nous a le plus vivement engagés à punir les premiers accusés amenés devant nous; et maintenant que nous sommes devenus, vous et nous, les ennemis déclarés du peuple, il n'approuve plus ce qui se fait, afin, sans doute, de se mettre lui-même à l'abri, et de nous laisser responsables de ce qui s'est passé.

« Aussi n'est-ce pas seulement comme un ennemi qu'il faut le punir, mais comme un traître envers vous et envers nous. Et certes la trahison est plus redoutable que la guerre: car, s'il est plus difficile de se garantir des coups invisibles que d'une attaque ouverte, cela n'en est aussi que plus odieux; d'autant qu'on peut mieux traiter avec des ennemis et renouveler une alliance; tandis que celui qu'on a reconnu traître, on ne peut plus à l'avenir négocier avec lui, ni avoir en lui la moindre confiance. Et afin que vous sachiez que sa manière d'agir actuelle n'est point nouvelle pour lui, mais qu'il est traître de sa nature, je vais vous rappeler son passé.

« Cet homme, honoré dans le principe par le peuple à cause de son père Hagnon, se montra des plus fougueux à livrer la démocratie aux mains des Quatre Cents, parmi lesquels il occupa le premier rang. Puis, s'étant aperçu qu'il s'était formé une opposition contre l'oligarchie, il fut encore le premier à se mettre à la tête du peuple contre ses anciens collègues. C'est de là qu'il a reçu le nom de *cothurne*¹, le cothurne s'ajustant également aux deux pieds et allant aussi bien à l'un qu'à l'autre. Il faut, Théramène, que l'homme qui est digne de vivre, ne mette pas son habileté à engager ses partisans dans des entreprises qu'il abandonne lui-même, dès qu'il se présente un obstacle: il est, en quelque sorte, sur un navire, il doit y travailler jusqu'à ce que souffle un vent favorable. Sans cela, comment arriverait-on où il faut, si, à chaque obstacle, on retournait en arrière?

« Certainement, toutes les révolutions sont meurtrières, et toi-même, par ta facilité à changer de parti, tu t'es rendu complice

1. Voy. pour ce surnom une note de M. Artaud sur un passage d'Aristophane dans notre traduction de Lucien, t. 1, p. 562.

de la mort de la plupart des oligarques immolés par le peuple, et d'un plus grand nombre de démocrates condamnés par l'aristocratie. C'est ce même Thérémène qui, après avoir reçu l'ordre des stratèges de relever les corps des Athéniens après le combat naval près de Lesbos, ne les releva point, accusa les stratèges et les fit mettre à mort, pour se sauver. Un homme que nous voyons uniquement occupé à satisfaire son ambition, sans se soucier de l'honneur ni de ses amis, comment pourrions-nous l'épargner ? Comment aussi ne pas prendre nos précautions, connaissant ses retours soudains, pour qu'il n'en fasse pas autant avec nous ? Nous accusons donc cet homme comme tendant des pièges et cherchant à nous trahir, nous et vous. Avons-nous raison d'agir ainsi ? la réflexion vous en convaincra. La meilleure constitution est, dit-on, celle des Lacédémoniens. Si chez eux un des éphores essayait, au lieu d'obéir à la majorité, de blâmer le gouvernement et de faire opposition à ses actes, ne pensez-vous pas qu'il serait regardé par les éphores eux-mêmes et par tout le reste de la ville comme digne du plus grand châtement ? Vous donc, si vous avez du sens, ce n'est point cet homme, c'est vous que vous ménagerez. Car s'il échappe, il augmentera le nombre et l'audace de vos adversaires ; s'il périt, tous ceux qui sont dans la ville ou au dehors verront trancher leurs espérances. »

Cela dit, il s'assied ; Thérémène se lève et dit :

« Avant tout, citoyens, je relève la dernière accusation formulée contre moi. Cet homme dit que c'est moi qui ai fait périr les stratèges en les accusant. Non, ce n'est pas moi qui ai commencé les attaques ; ce sont eux qui ont soutenu que, malgré leurs ordres, je n'avais pas recueilli les malheureux naufragés du combat naval de Lesbos. Je me défendis en disant qu'il était impossible, à cause de la tempête, de tenir la mer, et à plus forte raison d'enlever les corps : la ville tout entière m'approuva, et les stratèges parurent s'accuser eux-mêmes, car ils affirmaient qu'il était possible de sauver les soldats, et cependant ils avaient préféré les laisser périr, et étaient partis avec la flotte.

« Au reste, je ne suis pas surpris que Critias m'accuse injustement : lorsque ces faits avaient lieu, il n'était point présent ; il était en Thessalie, où il s'efforçait avec Prométhée d'établir la démocratie, et armait les pénestes¹ contre leurs maîtres. Puisse

1 Esclaves.

ce qu'il a fait là-bas ne pas se reproduire ici ! Je suis d'accord avec lui sur un point : c'est que quiconque veut vous renverser ou fortifier ceux qui vous dressent des pièges, mérite les plus grands châtimens, Mais il vous sera facile, je crois, de décider quel est celui qui se conduit ainsi, si vous réfléchissez à la conduite passée et actuelle de chacun de nous. Tant qu'on vous constituait en conseil, qu'on élisait des magistrats, qu'on citait en justice les sycophantes attitrés, nous étions tous du même sentiment. Mais quand on a commencé à arrêter des gens de bien, alors aussi j'ai commencé à penser autrement que mes collègues. Je savais que, si l'on faisait mourir, sans qu'il eût commis le moindre crime, un Léon de Salamine¹, regardé avec raison comme un homme de mérite, les gens qui lui ressemblaient en viendraient à craindre pour eux-mêmes, et que cette crainte en ferait des ennemis du gouvernement actuel. J'étais également convaincu que, si l'on arrêtait Nicératus, fils de Nicias, riche citoyen, qui n'avait jamais, ni lui, ni son père, rien fait pour plaire au peuple, les gens qui lui ressemblaient deviendraient nos ennemis. Et lorsque vous avez fait mourir Antiphon², qui, pendant la guerre, avait fourni deux trirèmes bien équipées, je savais bien que tous ceux qui avaient montré du zèle pour l'État, vous tiendraient en défiance. Je contredis la proposition de ceux qui voulaient que chacun se saisît d'un métèque : il était évident que, les premiers une fois mis à mort, tous les autres métèques deviendraient ennemis du gouvernement. Je m'opposai encore à ce qu'on fît enlever les armes du peuple, parce que je ne pensais pas qu'il fallût affaiblir la ville, convaincu que, si les Lacédémoniens nous avaient sauvés, ils n'avaient pas voulu que, réduits à un petit nombre, nous fussions hors d'état de les servir. Il leur était permis, s'ils s'étaient proposé ce but, de ne laisser vivre personne, en nous pressant plus longtemps par la famine. Je n'ai pas approuvé non plus la mesure d'avoir une garnison soldée, lorsqu'il nous était possible de nous adjoindre un certain nombre de citoyens, qui nous permissent, à nous gouvernans, d'être plus forts que les gouvernés. Or, comme je voyais dans la ville plusieurs personnes mal disposées envers les chefs, ainsi qu'un grand nombre d'exilés, il ne me paraissait pas non plus convenable de bannir Thrasybule, Anytus, Alcibiade, certain que l'opposition acquerrait une grande force, si des chefs habiles s'emparaient de la

1. Cf. *Mém.*, IV. — 2. Voy. Lysias, *Contre Ératosthène*, 17.

multitude, et si ceux qui aspiraient au pouvoir entrevoyaient de nombreux alliés.

« Celui qui donne ouvertement de tels avis doit-il être, à bon droit, regardé comme un ami ou comme un traître? Ce ne sont point, Critias, ceux qui empêchent les adversaires de s'accroître, ni ceux qui enseignent les moyens d'acquérir le plus grand nombre d'alliés, qui augmentent les forces de l'ennemi; mais bien plutôt ceux qui ravissent injustement les richesses et mettent à mort les innocents. Voilà les gens qui rendent leurs adversaires plus nombreux, et qui, poussés par un vil intérêt, ne trahissent pas seulement leurs amis, mais se trahissent eux-mêmes.

« Si vous n'êtes pas convaincus que je dis vrai, réfléchissez encore à ceci. Que croyez-vous que Thrasybule, Anytus et les autres exilés, préférassent voir se passer ici, ce que je vous conseille ou ce que font ces gens-là? Je crois qu'ils s'imaginent trouver partout des alliés; mais si la partie la plus puissante de la ville était pour nous, ils jugeraient difficile de mettre le pied sur le moindre coin du pays.

« Quant à ce qu'il a dit à propos de mes changements, songez que le peuple avait voté lui-même le gouvernement des Quatre Cents¹, parce qu'on savait que les Lacédémoniens se fieraient plus à n'importe quel gouvernement qu'à la démocratie. Cependant, comme ceux-ci ne nous laissaient aucun relâche, et que les stratéges Aristote, Mélanthius, Aristarque et leur parti, construisaient ostensiblement sur la jetée un fort dans lequel ils voulaient introduire l'ennemi, pour placer la ville sous leur domination et sous celle de leur ami, quand je me suis aperçu de leur dessein et que je m'y suis opposé, était-ce l'acte d'un homme qui trahit ses amis?

« Il m'appelle *Cothurne*, sous prétexte que j'essaye de m'ajuster aux deux partis. Mais celui qui ne s'attache à aucun, celui-là, au nom des dieux, comment faut-il l'appeler? Or, sous la démocratie, on te regardait comme le plus grand ennemi du peuple, et maintenant, sous l'aristocratie, tu es devenu le plus terrible adversaire des honnêtes gens. Quant à moi, Critias, je fais une guerre continuelle à ceux qui croient que la démocratie n'est véritablement bonne que quand les esclaves et ceux qui, par pauvreté, vendraient l'État pour une drachme, prennent part au pouvoir; et je combats sans relâche ceux qui croient qu'il ne peut y avoir d'oligarchie véritablement bonne que

1. On ne sait rien de positif sur ces délégués de Sparte.

quand ils voient la ville soumise à la tyrannie d'un petit nombre. J'ai toujours cru que ce qui valait le mieux était de s'unir aux hommes puissants, et de les renforcer de chevaux et de boucliers, pour appuyer de ce côté le gouvernement, et je n'ai point aujourd'hui changé d'avis. Si tu peux dire, Critias, quand tu m'as vu, soit avec le peuple, soit avec la tyrannie, essayer d'enlever le gouvernement aux honnêtes gens, parle : car, si je suis convaincu soit de méditer aujourd'hui ce crime, soit de l'avoir accompli jadis, je conviens que je mérite de perdre la vie dans les derniers supplices. »

Quand il a fini, le conseil fait entendre un murmure de bienveillance, et Critias, comprenant que, s'il permet au conseil de prononcer sur le sort de Thérémène, il va être absous, ce qu'il regarde comme intolérable, s'avance, confère un instant avec les Trente, sort et ordonne aux gens armés de poignards de venir se placer en face du conseil, auprès des barres, puis il rentre et dit : « Pour moi, conseillers, je crois que le devoir d'un bon prostates[†] est de ne point permettre, s'il s'en aperçoit, que ses amis soient trompés. C'est donc ce que je vais faire. Les gens qui sont debout devant vous déclarent qu'ils ne souffriront pas que nous relâchions un homme qui travaille ouvertement à renverser l'oligarchie. Les nouvelles lois portent qu'aucun citoyen du nombre des trois mille ne pourra subir la peine de mort sans votre approbation, mais que les Trente sont maîtres de condamner ceux qui ne sont pas sur la liste. D'accord avec tous mes collègues, j'efface de cette liste Thérémène ici présent ; et, ajoute-t-il, nous le condamnons à mort. »

En entendant ces mots, Thérémène s'élançait vers l'autel de Vesta : « Et moi, citoyens, s'écrie-t-il, je vous supplie de m'accorder la plus légitime demande, c'est qu'il ne soit pas permis à Critias d'effacer ni moi, ni aucun de vous à son gré, mais qu'on nous juge, vous et moi, d'après la loi qui se rapporte aux gens inscrits sur la liste. Je n'ignore point, j'en atteste les dieux, que cet autel me sera inutile ; toutefois je veux dévoiler non-seulement l'injustice criante de ces gens-là envers les hommes, mais leur impiété sans bornes envers les dieux. Cependant, honnêtes citoyens, je m'étonne si vous ne vous secourez pas vous-mêmes, sachant bien que mon nom n'est pas plus difficile à effacer que celui de chacun de vous. »

Aussitôt le héraut des Trente ordonne aux Onze de se saisir

†. Président.

de Théràmène. Ils entrent avec leurs valets, ayant à leur tête Satyrus, le plus audacieux et le plus impudent d'eux tous. Critias leur dit : « Nous vous livrons Théràmène que voici, condamné selon la loi. Saisissez-le, et, après l'avoir conduit où il faut, faites ce que les Onze ont à faire. » A peine a-t-il dit ces mots que Satyrus arrache Théràmène de l'autel, avec l'aide de ses valets. Théràmène, comme on peut le croire, prend les dieux et les hommes à témoin de ce qui se passe. Mais le conseil ne remue pas, quand il voit les gens placés près des barres disposés à agir comme Satyrus, et tout le devant du tribunal rempli de gardes. Il savait aussi qu'il y avait là des hommes armés de poignards.

Les Onze emmènent à travers la place leur homme, qui crie à haute voix le traitement qu'on lui fait subir. On raconte de lui cette repartie. Satyrus lui disant que, s'il ne se tait pas, il s'en trouvera mal. « Et si je me tais, dit-il, m'en trouverai-je mieux ? » Ensuite, lorsque, forcé de mourir, il but la ciguë, on prétend qu'il versa le reste comme s'il jouait aux cottabes¹, en disant : « Voilà pour le beau Critias ! »

Je n'ignore pas que ce sont là des propos sans grande valeur, mais il y a cependant quelque chose de remarquable dans un homme qui, en face de la mort, ne perd ni de sa présence d'esprit, ni de son enjouement.

CHAPITRE IV.

Retour de Thrasybule. — Fin du gouvernement des Trente. —
Décret d'amnistie.

(Avant J. C. 404.)

Ainsi mourut Théràmène. Les Trente, libres alors d'exercer sans crainte leur tyrannie, interdisent à ceux dont les noms ne sont pas sur la liste d'entrer dans la ville; mais il les font arracher des campagnes, afin de s'emparer de leurs terres pour eux et pour leurs amis. On s'enfuit au Pirée; mais les Trente en ayant encore fait saisir plusieurs en cet endroit, les émigrants s'embarquent pour Mégare et pour Thèbes.

1. Petit vase qu'on plaçait sur l'eau et dans lesquels on faisait tomber quelques gouttes pour les y enfoncer. — Voy. aussi, pour la mort de Théràmène, les *Tusculanes* de Cicéron, I, xi, 95.

Sur ces entrefaites, Thrasybule part de Thèbes avec une cinquantaine de compagnons, et s'empare de la place forte de Phylé. Les Trente s'avancent contre lui avec les trois mille et leur cavalerie, par un temps magnifique. Arrivés devant la place, quelques jeunes gens des plus bouillants lui donnent l'assaut, mais ils ne font rien, reçoivent des blessures et se retirent. Cependant les Trente veulent enceindre la place, afin d'intercepter les transports de vivres et de perdre les assiégés; mais il tombe durant la nuit une très-grande quantité de neige; et, le lendemain, lorsqu'ils retournent à la ville tout enveloppés dans les flocons, un grand nombre de skeuophores tombent sous les coups des gens de Phylé. Les Trente, prévoyant que les compagnons de Thrasybule vont piller les campagnes, si l'on n'y place des gardes, envoient vers les frontières, à environ quinze stades de Phylé, la garnison lacédémonienne, à l'exception de quelques soldats, et deux escadrons de cavalerie. Ces troupes se campent, pour faire la garde, dans un lieu boisé.

Thrasybule, qui avait déjà réuni à Phylé près de sept cents hommes, les prend avec lui et quitte la ville durant la nuit. Il va se poster avec ses gens en armes à environ trois ou quatre stades des gardes, et se tient en repos. Vers le matin, les gardes se lèvent; chacun d'eux s'en va, loin des armes, s'occuper de ce qu'il a à faire; les palefreniers, l'étrille en main, pansent les chevaux avec grand bruit. Aussitôt Thrasybule et les siens, saisissant leurs armes, fondent sur eux au pas de course, font quelques prisonniers, mettent tout le monde en déroute, les poursuivent l'espace de six ou sept stades, et tuent plus de cent vingt hoplites, et, parmi les cavaliers, Nicostrate, surnommé le Beau, et deux autres qu'ils prennent encore au lit. La poursuite terminée, ils dressent un trophée, recueillent les armes ainsi que le butin qu'ils ont fait, et retournent à Phylé. La cavalerie, qui d'Athènes était venue au secours des ennemis, ne voit plus personne : elle attend seulement que les parents aient enlevé les morts et revient à la ville.

Là-dessus, les Trente, ne se croyant plus à l'abri, veulent s'assurer d'Eleusis, afin d'y trouver un refuge au besoin. Après avoir donné leurs instructions à la cavalerie, Critias et les autres Trente se rendent à Eleusis, passent les cavaliers en revue, et, sous prétexte de s'assurer du nombre des habitants et de la force de la garnison, ordonnent à tout le monde de s'inscrire. Chacun, à mesure qu'on s'était inscrit, devait sortir par la petite porte qui conduit à la mer. Des deux côtés du rivage

étaient rangés des cavaliers, et tous ceux qui sortaient étaient chargés de liens par des valets. Lorsque tous s'y trouvent réunis, Lysimaque, chef des cavaliers, reçoit ordre de les emmener et de les livrer aux Onze.

Le lendemain, ils convoquent à l'Odéon¹ les hoplites dont les noms sont sur la liste, et les autres cavaliers. Critias se lève et dit : « Citoyens, nous cherchons à affermir le gouvernement, aussi bien dans votre intérêt que dans le nôtre. Vous devez donc, si vous avez part aux honneurs, partager aussi les dangers. Il faut, par suite, prononcer la condamnation des Éleusiniens rassemblés ici, afin que vous ayez nos espérances et nos craintes. » Il leur montre alors une place où il leur ordonne de déposer leur suffrage à découvert. La garde lacédémonienne était toute en armes au milieu de l'Odéon. Or, il se trouva des approbateurs parmi les citoyens qui ne cherchaient en tout cela que leur intérêt personnel.

Sur ce point, Thrasybule, prenant avec lui les gens de Phylé, dont le nombre atteignait déjà mille, arrive de nuit au Pirée. Dès que les Trente en ont reçu la nouvelle, ils font prendre les armes aux troupes lacédémoniennes, à la cavalerie et aux hoplites, et se portent sur la grande route aux chariots qui conduit au Pirée. Ceux de Phylé essayent d'abord de les repousser ; mais, comme l'étendue de l'enceinte paraissait exiger une nombreuse garde, et qu'ils étaient encore peu nombreux, ils se retirent tous à Munychie. Ceux de la ville viennent se ranger sur la place d'Hippodamus, de manière à remplir la route qui conduit au temple de Diane de Munychie et au Bendidéon² : ils n'avaient pas moins de cinquante boucliers de profondeur. Ainsi formés, ils se mettent à monter ; mais alors ceux de Phylé remplissent aussi la route de leur côté et se mettent sur dix hoplites de profondeur seulement ; derrière, venaient les peltastes et les archers, armés à la légère, puis les frondeurs. Leur nombre s'était sensiblement accru, car il s'était joint à eux des gens de l'endroit même. Tandis que l'ennemi approche, Thrasybule ordonne aux siens de déposer leurs boucliers ; lui-même il dépose le sien, tout en gardant ses autres armes, puis il se place au milieu de ses troupes et leur adresse ces paroles : « Citoyens, je veux apprendre aux

1. Un des théâtres d'Athènes, y compris l'emplacement qui s'étendait alentour.

2. Temple de Bendis, la même que la Lune. Voy. le mot *Bendis* dans le *Dict.* de Jacobi.

uns et rappeler aux autres que l'aile droite des assaillants se compose des troupes que vous avez mises en déroute et poursuivies il y a cinq jours. Quant à l'extrémité de l'aile gauche, elle renferme ces Trente qui, malgré notre innocence, nous ont privés de notre patrie, chassés de nos demeures, et qui ont pros crit nos amis les plus chers. Ils se trouvent aujourd'hui dans une situation qu'ils n'avaient point prévue, mais que nous avons toujours désirée. Nous avons des armes et nous leur faisons face. Et les dieux, qui les ont vus se saisir de nous pendant nos repas, pendant notre sommeil, sur l'agora, et non-seulement sans que nous leur ayons fait le moindre tort, mais sans que notre séjour ait motivé notre exil, les dieux combattront pour nous. Dans le calme, ils font la tempête, afin de nous être utiles, et quand nous l'essayons, ils accordent à notre petit nombre d'élever le trophée d'une victoire sur de nombreux ennemis : aujourd'hui, ils nous ont amenés sur un terrain où nos adversaires, forcés de monter, ne peuvent nous envoyer ni javelots ni flèches, tandis que nous-mêmes, en lançant du haut en bas des piques, des javelots et des pierres, nous sommes sûrs de les atteindre et d'en blesser un grand nombre. Et que personne ne croie que les premiers rangs du moins combattront à égal avantage. En ce moment même, si vous lancez vos traits avec cœur comme il convient, personne de vous ne manquera un des hommes dont la route est pleine, et qui seront forcés, pour se garantir, de se couvrir toujours de leurs boucliers, en sorte que nous pourrons frapper à notre gré comme sur des aveugles, et les disperser en les chargeant. Oui, soldats, il faut que chacun de vous se batte aujourd'hui de manière à se rendre le témoignage d'avoir pris une large part à la victoire. Or, cette victoire, si Dieu le veut, doit nous rendre patrie, foyers, liberté, honneurs, femmes et enfants, ceux qui en ont. Oh ! bienheureux ceux d'entre vous qui, après la victoire verront ce jour fortuné ! heureux aussi ceux qui mourront ! jamais riche n'obtiendra un plus glorieux tombeau. J'entonnerai le péan quand il en sera temps, puis nous invoquerons Ényalius ¹, et alors tous, d'un commun accord, nous nous élancerons pour aller punir les hommes qui nous ont insultés. »

Cela dit, il se tourne du côté des ennemis, et il attend. Le devin, en effet, leur avait recommandé de ne pas attaquer avant

1. Surnom de Mars.

qu'un d'eux eût été tué ou blessé. « Si cela se fait, nous vous conduirons, avait-il dit; la victoire vous arrivera sur nos pas, et à moi la mort, je le prévois. » C'était vrai. Les troupes ayant repris leurs armes, il s'élança le premier, comme emporté par la destinée, fond sur les ennemis, tombe et est enterré au passage du Céphise. Les autres sont vainqueurs et poursuivent jusqu'à la plaine. Deux des Trente, Critias et Hippomachus, sont tués, ainsi que Charmide, fils de Glaucus¹, un des dix commandants du Pirée, et environ soixante-dix de reste des troupes. Les vainqueurs s'emparent des armes, mais ils ne dépouillent aucun de leurs concitoyens de leurs tuniques. Cela fait, et les morts rendus en vertu d'une trêve, plusieurs s'abouchent les uns avec les autres. Cléocrite, héraut des mystes, qui avait une forte voix, commande le silence et dit : « Citoyens, pourquoi nous poursuivez-vous ? Pourquoi voulez-vous nous tuer ? Nous ne vous avons jamais fait de mal ; nous avons pris part avec vous aux services divins les plus solennels, aux sacrifices, aux fêtes les plus belles ; les mêmes chœurs, les mêmes écoles, les mêmes drapeaux, nous ont vus ensemble ; nous avons couru avec vous bien des dangers, et sur terre et sur mer, pour le salut commun et pour la liberté. Au nom des dieux paternels et maternels, de la parenté, des mariages, des amitiés, qui toutes sont communes à la plupart d'entre nous, respectez les dieux et les hommes, cessez de manquer à ce que vous devez à la patrie, n'obéissez plus à ces Trente, aux plus impies des hommes, qui, pour un intérêt particulier, ont fait périr en huit mois presque plus d'Athéniens que tous les Péloponésiens pendant dix années de guerre. Nous pouvions vivre en paix avec notre gouvernement, et ils ont allumé entre nous la guerre la plus déshonorante, la plus terrible, la plus impie, la plus odieuse aux dieux et aux hommes. Mais sachez-le bien pourtant, ce n'est pas vous seulement, c'est nous aussi qui, sur les cadavres de ceux qui sont morts aujourd'hui, avons versé plus d'une larme. »

Tel est son discours. Le reste des magistrats qui entendent répéter des propos semblables, ramènent les leurs dans la ville. Le lendemain, les Trente, tout à fait humiliés et abandonnés, viennent s'asseoir dans le conseil. Les trois mille, quelque place qu'ils occupent, se disputent entre eux. Tous ceux qui avaient commis quelque violence et qui craignaient pour eux-

1. Il en a été question dans les *Mémoires*, III, vii.

mêmes, soutiennent avec feu qu'il ne faut pas céder lâchement aux gens du Pirée, tandis que ceux qui n'ont commis aucune injustice, réfléchissent eux-mêmes et font comprendre aux autres qu'on n'a pas besoin de toutes ces calamités : ils ajoutent qu'il ne faut plus obéir aux Trente, ni les laisser perdre la ville. A la fin, on décrète de les déposer et de choisir d'autres chefs : on en choisit dix, un par tribu.

Les Trente se réfugient à Eleusis. Dans la ville, les Dix s'occupent, avec les hipparques, de calmer les esprits troublés et défiants. Les cavaliers passent la nuit dans l'Odéon, avec leurs boucliers et leurs chevaux ; et, dans leur défiance, ils montent la garde le long des murs, armés depuis le soir de leurs boucliers, et vers le matin ils reprennent leurs chevaux, craignant continuellement une attaque soudaine de ceux du Pirée. Ceux-ci, devenus nombreux et recrutés de toutes parts, se fabriquent des boucliers, soit de bois, soit d'osier, et les blanchissent. Puis, au bout de dix jours à peine, après avoir garanti l'isotélie à tous ceux qui combattraient avec eux, même aux étrangers, ils sortent avec un grand nombre d'hoplites, un grand nombre de gymnètes. Ils avaient en outre environ soixante-dix cavaliers. Ils fourragent, ramassent du bois et des fruits, et reviennent passer la nuit au Pirée. Personne ne sortait en armes de la ville, si ce n'est de temps en temps les cavaliers qui tombent sur les maraudeurs du Pirée et maltraitent leur troupe. Ils rencontrent un jour quelques Éoniens qui se rendaient dans leurs terres pour chercher des provisions. L'hipparque Lysimaque les égorge, malgré les supplications et la vive indignation de plusieurs des cavaliers. En représailles, ceux du Pirée mettent à mort le cavalier Callistrate, de la tribu Léontide, qu'ils prennent dans la campagne : car ils avaient déjà une telle confiance, qu'ils s'avançaient jusqu'auprès des murs d'Athènes. C'est ici le lieu de rapporter l'idée de l'ingénieur de la ville, qui, apprenant que les ennemis veulent approcher leurs machines par le drome du Lycée, emploie toutes les bêtes de somme à transporter d'énormes pierres qu'il fait déposer sans ordre çà et là dans le drome ; ce qui fit que chaque pierre causa beaucoup d'embarras à l'ennemi.

Des députés sont envoyés à Lacédémone d'Eleusis par les Trente, de la ville par les citoyens inscrits sur la liste : ils demandent du secours, sous prétexte que le peuple s'est soulevé contre les Lacédémoniens. Lysandre, réfléchissant qu'il est impossible de forcer promptement ceux du Pirée en les

assiégeant par terre et par mer et en leur coupant les vivres, obtient que l'on consacre cent talents à cette expédition et qu'on l'envoie par terre en qualité d'harmoste, et son frère Libys comme chef de la flotte. Il part lui-même pour Éleusis, et réunit un grand nombre d'hoplites péloponésiens. Le navarque veille par mer à ce qu'il n'arrive aucune espèce de vivres aux assiégés ; de sorte que les gens du Pirée sont bientôt dans la détresse, tandis que ceux de la ville relèvent la tête à l'arrivée de Lysandre.

Les choses en étaient à ce point, lorsque le roi Pausanias, jaloux de Lysandre, et craignant que, s'il réussit, non-seulement il n'acquière de la considération, mais encore il ne réduise Athènes sous sa domination particulière, gagne trois des éphores, et sort avec la garnison, suivi de tous les alliés, sauf les Béotiens et les Corinthiens. Ces derniers disent qu'ils croiraient manquer à leurs serments en marchant contre les Athéniens, qui n'ont point violé les traités. Au fond, ils agissaient ainsi, parce qu'ils savaient que les Lacédémoniens voulaient s'approprier et s'assujettir le territoire athénien. Pausanias place son camp près du Pirée, dans l'endroit nommé Halipède¹ ; il commandait l'aile droite, et Lysandre la gauche avec les mercenaires. Pausanias envoie des députés à ceux du Pirée, pour leur enjoindre de regagner leurs foyers. Ils refusent ; alors il fait mine de les attaquer, afin qu'on ne voie pas qu'il leur est favorable. Il se retire ensuite sans même avoir donné l'attaque. Le lendemain, il prend deux mores lacédémoniennes, trois escadrons de cavaliers athéniens, et s'avance vers le port obstrué², examinant la partie du Pirée où l'on pourrait le plus facilement établir les travaux de siège. Cependant quelques troupes étaient venues inquiéter sa retraite. Irrité, il ordonne à ses cavaliers de les charger, et les fait suivre de tous ceux qui ont dix ans de plus que la jeunesse : lui-même il s'avance avec le reste de ses soldats. Ils tuent une trentaine de soldats légers et poursuivent les autres jusqu'au théâtre du Pirée, où tous les peltastes et tous les hoplites renfermés dans la place se trouvaient sous les armes. Alors les troupes légères font une sortie et envoient à l'ennemi des javelots, des lances, des flèches et des pierres : les Lacédémoniens ont un grand nombre de blessés, et, se voyant serrés de très-

1. *Plaine salée.*

2. Littéralement le port muet, inutile, c'est-à-dire, suivant quelques-uns, le port de Munychie.

près, ils se replient en arrière, ce qui permet à leurs adversaires de les charger avec d'autant plus de vigueur. Dans cette action, périrent Chéron et Thibrachus, tous deux polémarques, Lacratès, vainqueur aux jeux olympiques, et tous les Lacédémoniens enterrés devant les portes, dans le Céramique.

A cette vue, Thrasybule et le reste des hoplites s'avancent et se rangent avec promptitude en avant des autres sur huit hommes de rang. Pausanias, vivement pressé, se retire l'espace d'environ quatre ou cinq stades jusque vers une colline, où il ordonne aux Lacédémoniens et aux autres alliés de se rendre ; puis il donne à sa phalange une profondeur considérable, et la conduit contre les Athéniens. Ceux-ci soutiennent le premier choc ; mais ensuite les uns sont repoussés jusqu'au marais de Halé, les autres prennent la fuite. Ils perdent environ cent cinquante hommes.

Pausanias élève un trophée et se retire. Ce n'est pas qu'il fût animé contre ceux du Pirée ; au contraire, il leur envoie secrètement des émissaires pour les inviter à députer vers lui et vers les éphores présents, et pour leur apprendre ce qu'ils ont à dire. On suit son conseil. Il sème aussi la division parmi ceux de la ville, et les engage à venir vers les éphores en aussi grand nombre que possible, afin de leur déclarer qu'il n'y a aucune nécessité pour eux à être en guerre avec ceux du Pirée, mais que les deux partis doivent se réconcilier et demeurer ensemble les alliés communs des Lacédémoniens. L'éphore Naucidas entend cette proposition avec plaisir : car, comme c'est d'usage que deux éphores aillent en guerre avec le roi, Naucidas était là ainsi qu'un autre, et tous deux inclinaient plus au sentiment de Pausanias qu'à celui de Lysandre. Ils envoient donc sans retard à Lacédémone la députation de ceux du Pirée, chargée du traité avec les Lacédémoniens, ainsi que les particuliers Céphisophon et Méléty, de la part de ceux de la ville. Pendant que ceux-ci sont en route pour Lacédémone, les gouverneurs de la ville font déclarer aux Lacédémoniens qu'ils sont prêts à leur livrer, et les murs qu'ils ont encore, et leurs propres personnes, pour en faire ce qu'ils voudront. Ils ajoutent qu'ils trouvent juste que ceux du Pirée, s'ils sont amis des Lacédémoniens, livrent aussi le Pirée et Munychie. Les éphores et l'assemblée, après avoir entendu tous leurs discours, envoient quinze députés à Athènes, et les chargent d'arranger les affaires le mieux possible, de concert avec Pausanias. Ces envoyés ramènent le calme, en obtenant

que les partis restent en paix les uns avec les autres, et que chacun retourne à ses affaires, à l'exception des Trente, des Onze et des dix gouverneurs du Pirée. S'il y a dans la ville des gens qui se fassent peur, ils sont libres d'aller demeurer à Éleusis.

Quand tout est réglé, Pausanias licencie ses troupes, et ceux du Pirée montent en armes à l'Acropole offrir un sacrifice à Minerve. Ensuite les stratèges redescendent dans la ville, et Thrasybule prenant la parole : « Hommes de la ville, dit-il, je vous conseille de vous connaître vous-mêmes ; et le meilleur moyen de vous connaître, c'est d'examiner sur quoi vous fondez vos prétentions à dominer sur nous. Êtes-vous les plus justes ? Mais le peuple, quoique plus pauvre que vous, ne vous a jamais fait de tort à cause de vos richesses ; et vous, qui êtes les plus riches de tous, vous avez fait, pour le gain, mille actions honteuses. Puisque la justice n'est pas de votre côté, examinez si votre courage justifie vos prétentions. Qu'est-ce qui peut le mieux décider cette question que la manière dont nous avons combattu les uns contre les autres ? Direz-vous que vous l'emportez en intelligence, vous qui, ayant un mur, des armes, des richesses, et les Péloponésiens pour alliés, avez cédé à des gens qui n'avaient rien de cela ? Sont-ce donc les Lacédémoniens qui vous rendent fiers ? Comment ? de même qu'on livre muselés les chiens qui mordent, n'ont-ils pas commencé par vous livrer au peuple victime de vos injustices ? Et puis ils sont partis. Cependant, citoyens, j'espère que vous ne manquerez point à ce que vous avez juré, mais que vous ajouterez à vos autres vertus de demeurer fidèles à la religion du serment. » Il ajoute d'autres exhortations pareilles, pour montrer que tout doit se passer sans trouble, et qu'il faut obéir aux vieilles lois : puis il congédie l'assemblée.

On établit ensuite les pouvoirs, et le gouvernement se constitue. Dans la suite, on apprend que ceux qui s'étaient retirés à Éleusis prennent à leur solde des étrangers ; on sort contre eux en masse, on met à mort leurs stratèges, qui étaient venus pour négocier, et l'on envoie vers le reste leurs amis et leurs proches, afin de se réconcilier. Ils jurent de ne garder nulle rancune, et maintenant encore le régime n'a point changé : le peuple demeure fidèle à ses serments.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Tissapherne menace la liberté des villes grecques de l'Asie mineure. — Envoi d'une armée de Lacédémoniens, commandés par Thimbron. — Thimbron est remplacé par Dercyllidas. — Épisode de Mania. — Dercyllidas combat Pharnabaze et s'empare de plusieurs villes.

(Avant J. C. 400, 399.)

Ainsi se terminèrent les troubles d'Athènes. Peu de temps après, Cyrus, ayant envoyé des députés à Lacédémone, demande qu'en retour de la manière dont il s'est conduit envers les Lacédémoniens dans la guerre contre les Athéniens, les Lacédémoniens se conduisent de la même manière envers lui. Les éphores, reconnaissant la justice de sa demande, font avertir Samius, alors navarque, d'être à la disposition de Cyrus, s'il en est besoin. Samius s'empresse de faire tout ce que Cyrus lui demande. Après avoir réuni sa flotte à celle de Cyrus, il cingle vers la Cilicie, et met Syennésis, gouverneur de Cilicie, dans l'impossibilité de s'opposer par terre à l'expédition de Cyrus contre le roi. Comment Cyrus rassembla une armée et marcha ensuite contre son frère, le combat qui eut lieu, la mort de Cyrus et l'heureuse arrivée des Grecs jusqu'à la mer, tout cela a été raconté par Thémistogène de Syracuse¹.

Cependant Tissapherne, dont le roi croyait avoir reçu de grands services dans la guerre contre son frère, ayant été envoyé comme satrape dans les pays qu'il gouvernait déjà et dans ceux de Cyrus, exige que toutes les villes d'Ionie se

¹ Les critiques regardent ce nom comme un pseudonyme pris par Xénon. Voy. *Historiens grecs* de Vossius, édition Westermann, p. 53.

soumettent à lui ; mais ces villes , déterminées à rester libres et redoutant Tissapherne , auquel elles avaient préféré Cyrus de son vivant , ne veulent point le recevoir , députent à Lacédémone et prient les Lacédémoniens de vouloir bien , en leur qualité de prostates de la Grèce entière , prendre à cœur les intérêts des Grecs d'Asie , et ne pas permettre que leur pays soit ravagé et qu'ils cessent d'être libres. Les Lacédémoniens leur envoient donc Thimbron comme harmoste , à la tête d'une armée de mille néodamodes et de quatre mille autres Péloponésiens. Thimbron demande en outre aux Athéniens trois cents cavaliers qu'il s'engage à solder. Ceux-ci lui envoient une partie des cavaliers qui avzient servi sous les Trente , regardant comme un profit pour le peuple leur éloignement et leur perte. Quand ils sont arrivés en Asie , Thimbron lève encore des troupes dans les villes grecques du continent , toutes ces villes étant prêtes à faire ce que voudrait un Lacédémonien. Cependant , avec cette armée , Thimbron , l'œil sur la cavalerie des ennemis , ne descend point en plaine , mais il se contente de préserver du pillage la contrée qu'il occupe. Seulement , lorsque les troupes grecques de Cyrus , revenues heureusement de l'expédition , se sont jointes à lui , il tient aussi tête à Tissapherne dans la plaine , et il prend possession des villes de Pergame , de Teuthranie et d'Halisarne , qui se donnent à lui , et dont les gouverneurs étaient Eurysthène et Proclès , descendants du Lacédémonien Démarate , qui avait reçu ce pays en présent des mains du roi , pour l'avoir accompagné dans son expédition. A lui viennent s'adjoindre encore Gorgion et Gongylus , deux frères possédant , l'un Gambrium et Palégambrium , et l'autre Myrina et Grynium. Ces villes avaient été données par le roi à Gongylus , banni pour avoir été seul , à Érétrie , du parti médique. Tout ce qu'il y a de villes faibles , Thimbron s'en rend maître. Larissa , surnommée l'Égyptienne , n'ayant pas voulu capituler , il campe auprès et l'assiège. Mais voyant qu'il ne peut la prendre qu'en la privant d'eau , il fait creuser un puits et un canal ; puis , comme les assiégés , dans leurs fréquentes sorties , jettent des pierres et des bois dans le canal , il fait construire une tortue de bois au-dessus du puits. Les Larisséens ne manquent pas de venir l'incendier durant la nuit ; et les éphores , voyant que Thimbron n'arrive à rien , lui envoient dire de laisser Larisse et de marcher contre la Carie.

Il était déjà à Éphèse , pour s'avancer vers la Carie , lorsque

Dercyllidas vient prendre le commandement de l'armée: c'était un homme qui passait pour un fin ingénieur, et on l'avait surnommé Sisyphe. Thimbron s'en retourne donc à Sparte, où il est frappé d'exil, les alliés l'ayant accusé d'avoir permis à ses troupes de piller des amis. Lorsque Dercyllidas a pris le commandement de l'armée, voyant que Tissapherne et Pharnabaze se défiaient l'un de l'autre, il s'entend avec Tissapherne et conduit ses troupes dans le pays de Pharnabaze, préférant avoir affaire avec un seul plutôt qu'avec tous les deux. D'ailleurs, Dercyllidas était depuis longtemps l'ennemi de Pharnabaze. Harmoste à Abydos, du temps que Lysandre était navarque, les calomnies de Pharnabaze l'avaient fait condamner à se tenir debout un bouclier en main, ce qui est une punition chez les Lacédémoniens, chatouilleux sur l'honneur; c'est, en effet, la punition des déserteurs. Ce grief le faisait marcher avec plus de plaisir encore contre Pharnabaze.

Et d'abord, il montre la grande différence qu'il y a entre son commandement et celui de Thimbron, en conduisant son armée jusqu'en Éolide, province de Pharnabaze, à travers des pays amis, sans faire aucun mal aux alliés. L'Éolide elle-même appartenait à Pharnabaze; mais Zénis de Dardanie avait été, sa vie durant, satrape en second de cette contrée. Ce Zénis étant mort de maladie, sa femme Mania, Dardanienne elle-même, au moment où Pharnabaze se préparait à donner la satrapie à un autre, rassemble une escorte, se munit de présents pour donner à Pharnabaze, et pour se rendre favorables ses maîtresses ainsi que tous ceux qui jouissent de sa faveur, et elle se met en route.

Introduite auprès de lui: « Pharnabaze, dit-elle, mon mari était dévoué à ta personne, et il payait régulièrement ses tributs, si bien que toi-même tu l'honorais de tes louanges. Si je continue, moi, à te servir avec le même zèle, à quoi te sert de nommer un autre satrape? Si je te déplais, tu feras toujours bien de me retirer le gouvernement et de le donner à un autre. »

Pharnabaze, après l'avoir entendue, se décide à donner la satrapie à cette femme. Une fois maîtresse du pays, celle-ci fut exacte à payer les tributs aussi régulièrement que son mari; mais, en outre, chaque fois qu'elle rendait une visite à Pharnabaze, elle ne manquait pas de lui apporter des présents, ou bien, chaque fois que Pharnabaze descendait dans le pays, elle lui donnait une hospitalité plus splendide et plus gra-

cieuse que les autres tributaires : elle lui conserva les villes qu'il avait prises, et elle réduisit elle-même trois villes insoumises du littoral, Larisse, Hamaxite et Colones, qu'elle emporta d'assaut avec une armée grecque. Montée sur un char, elle avait l'œil à tout, honorant de riches présents ceux qu'elle distinguait, si bien qu'elle se fit une troupe de mercenaires des plus brillantes. Elle accompagnait Pharnabaze dans toutes ses expéditions contre les Mysiens et les Pisidiens, qui inquiétaient le pays du roi. Aussi Pharnabaze lui rendait-il les plus grands honneurs et l'appelait-il quelquefois à son conseil.

Elle avait déjà plus de quarante ans, lorsque Midias, le mari de sa fille, se laisse entraîner par les propos de quelques gens disant qu'il est honteux de voir le gouvernement aux mains d'une femme, tandis qu'il est, lui, simple particulier. Mania, qui se tenait en garde contre tout le monde, ainsi qu'il est naturel dans une tyrannie, avait pleine confiance en Midias et le recevait avec l'intimité d'une femme qui reçoit son gendre; il entre donc chez elle et l'étrangle, dit-on. Il tue également le fils de Mania, âgé de dix-sept ans et remarquable par sa beauté. Cela fait, il s'empare des places fortes de Skepsis et de Gergithe, où sont les principaux trésors de Mania. Les autres villes refusent de le recevoir, et les troupes qui y étaient en garnison les conservent à Pharnabaze. Ensuite Midias, désirant gouverner le pays au même titre que Mania, envoie des présents à Pharnabaze; mais celui-ci lui répond qu'il peut les garder jusqu'à ce que lui-même aille saisir ses dons et sa personne : il ajoute qu'il ne veut plus vivre avant d'avoir vengé Mania.

C'est sur ces entrefaites qu'arrive Dercyllidas. Aussitôt, et le même jour, il prend Larisse, Hamaxite et Colones, villes maritimes qui ne font aucune résistance. Puis il députe aux villes éoliennes, leur promettant la liberté, si elles le reçoivent dans leurs murs et deviennent ses alliées. Les habitants de Néandra, d'Illion et de Cokylis, se déclarent en sa faveur, les garnisons grecques qui s'y trouvaient n'ayant pas été fort bien traitées depuis la mort de Mania. Cependant le chef de la garnison de Céphrène, place très-forte, espérant se faire accorder quelque honneur par Pharnabaze, s'il lui conservait cette ville, ne reçoit point Dercyllidas. Dercyllidas se fâche et se prépare à l'assiéger; mais les signes des sacrifices qu'il offre avant de commencer le siège ne lui étant pas favorables, il les renouvelle le lendemain; les mêmes signes défavorables s'étant reproduits, il recommence le troisième jour, et con-

tinue quatre jours de suite à consulter les victimes : il était fort courroucé, vu l'intention qu'il avait de s'emparer rapidement de toute l'Éolide avant l'arrivée de Pharnabaze.

Athénadas, lochage sicyonien, trouvant que Dercyllidas perdait son temps à des bagatelles, et se croyant lui-même en état de priver d'eau les Cébreniens, s'avance avec sa troupe et tente de combler les sources. Mais les assiégés font une sortie, le blessent, lui tuent deux hommes, et mettent les autres en fuite à force de coups et de traits. Dercyllidas était très-fâché de l'incident, sentant bien que l'assaut serait donné avec moins d'ardeur, lorsqu'il arriva des hérauts de la part des Grecs renfermés dans la ville, pour déclarer qu'ils désapprouvaient la conduite de leur chef et qu'ils aimaient mieux servir avec les Grecs qu'avec les Barbares. Ils étaient en pourparlers, quand le chef lui-même envoie dire que ce qu'on dit est l'expression de ce qu'il pense. Aussitôt Dercyllidas, auquel ce jour-là les victimes étaient favorables, fait prendre les armes à ses troupes et les conduit aux portes de la ville : on les ouvre et on les admet dans la place. Dercyllidas y établit une garnison et marche aussitôt sur Skepsis et sur Gergithe.

Midias, qui redoutait l'arrivée de Pharnabaze et qui se méfiait déjà des dispositions des citoyens, députe à Dercyllidas pour lui dire qu'il est prêt à entrer en pourparlers avec lui s'il lui donne des otages. Dercyllidas lui envoie un citoyen de chacune des villes alliées, en l'invitant à en choisir le nombre qu'il voudrait. Il en garde dix, sort de la ville, entre en composition avec Dercyllidas, et lui demande quelles conditions il met à son alliance. Dercyllidas répond qu'il veut que les habitants soient libres et indépendants. Or, tout en disant cela, il s'avance sur Skepsis. Midias, sentant qu'il ne peut l'en empêcher contre le vœu des citoyens, le laisse entrer dans la ville. Dercyllidas, après avoir sacrifié à Minerve dans l'acropole de Skepsis, fait sortir la garnison de Midias et remet la ville entre les mains des citoyens, en les exhortant à se gouverner comme il convient à des Grecs et à des hommes libres. Après quoi, il marche contre Gergithe, escorté d'un grand nombre de Skepsiens, qui lui font honneur et se réjouissent de ce qui vient d'avoir lieu. Midias, qui le suivait, lui demande de lui donner la ville de Gergithe. Dercyllidas lui répond qu'il ne lui refusera aucune demande juste ; mais, tout en disant cela, il s'avance avec lui aux portes de la ville, suivi des troupes, qui marchent pacifiquement sur deux rangs. Les gens

postés sur les tours, reconnaissant Midias avec lui, ne lancent aucun trait. Alors Dercyllidas : « Midias, dit-il, fais ouvrir les portes pour me conduire, et pour que j'aïlle avec toi au temple, où je sacrifierai à Minerve. » Midias hésite à faire ouvrir les portes ; mais, craignant d'être arrêté sur-le-champ, il les fait ouvrir. Aussitôt après qu'il est entré dans la ville, Dercyllidas, toujours suivi de Midias, marche à l'attaque, recommande aux soldats de se tenir sous les armes le long des murs, pendant que lui-même avec sa suite offrira son sacrifice à Minerve. Le sacrifice achevé, il ordonne aux gardes de Midias de se ranger en armes devant le front de l'armée ; ils devaient être désormais à sa solde, puisque Midias n'avait plus rien à craindre ; mais Midias, embarrassé et ne sachant que faire : « Je m'en vais, maintenant, dit-il, pour me préparer à mes devoirs d'hospitalité. — Mais non, par Jupiter ! répond Dercyllidas, je rougirais de recevoir de toi l'hospitalité, quand je viens de faire un sacrifice ; c'est à moi d'être ton hôte. Reste donc avec nous. Seulement, pendant qu'on prépare le repas, examinons, toi et moi, ce que nous avons à faire réciproquement qui soit conforme à la justice. »

Quand ils sont assis, Dercyllidas l'interrogeant : « Réponds-moi, dit-il, Midias, ton père t'a laissé maître de ce que tu possèdes ? — Assurément, répondit-il. — Combien avais-tu de maisons, combien de champs, combien de pâtures ? » Midias les ayant énumérés, les Skepsiens présents s'écrient : « Cet homme est un menteur, Dercyllidas ! — Et vous, leur dit celui-ci, ne soyez pas si pointilleux. » Quand il a détaillé tout son héritage : « Dis-moi, reprend Dercyllidas, de qui dépendait Mania ? » Tout le monde s'écrie : « De Pharnabaze ! — Et par conséquent, tout ce qu'elle avait était à Pharnabaze ? — Assurément, répond-on. — Ce serait donc maintenant à nous, puisque nous sommes les maîtres et que Pharnabaze est notre ennemi. Mais que l'on me conduise, ajoute-t-il, où sont les biens de Mania et de Pharnabaze. » On le conduit à l'habitation de Mania, dont Midias avait pris possession ; ce dernier le suit. Aussitôt que Dercyllidas est entré, il appelle les intendants et les fait saisir par ses serviteurs, en leur déclarant que, si l'on découvre qu'ils ont dérobé quelque chose de ce qui était à Mania, ils seront égorgés sur-le-champ. Ils montrent tout ce qu'il y a. Dercyllidas s'assure de tout, fait fermer la maison, y appose son sceau et y établit des gardes. En sortant, il dit aux taxiarques et aux lochages placés à la porte :

« Nous avons maintenant, camarades, une paye assurée pour un an à une armée de huit mille hommes. Si nous trouvons encore quelque chose, ce sera en surplus. » Il savait bien, en disant cela, que ceux qui l'entendaient n'en seraient que plus obéissants et plus zélés. Midias lui demande alors : « Et moi, Dercyllidas, où dois-je demeurer ? — A l'endroit que te désigne la justice, Midias, à Skepsis, ta patrie, et dans la maison de ton père. »

CHAPITRE II.

Dercyllidas dans la Thrace Bithynienne. — Son retour à Lampsaque. — Il fortifie la Chersonèse. — Prise d'Atarne. — Trêve avec Tissapherne. — Guerre des Lacédémoniens contre les Eléens. — Soumission de l'Élide.

(Avant J. C. 399, 398.)

Après ce succès, Dercyllidas, qui avait pris neuf villes en huit jours, songeait aux moyens de ne pas être à charge aux alliés en passant l'hiver dans un pays ami, ainsi que l'avait fait Thimbron, et cependant d'empêcher Pharnabaze d'inquiéter les villes grecques avec sa cavalerie. Il envoie donc des députés vers Pharnabaze et lui demande s'il veut avoir la paix ou la guerre. Pharnabaze, comprenant que l'Éolide est un avant-poste redoutable pour la Phrygie, sa résidence, se déclare pour une trêve.

Cela fait, Dercyllidas se rend dans la Thrace Bithynienne pour hiverner; ce qui est loin d'être désagréable à Pharnabaze, auquel les Bithyniens faisaient souvent la guerre. D'ailleurs Dercyllidas prend et pille en toute sûreté dans la Bithynie, et ne cesse d'avoir des vivres en abondance. Cependant il lui arrive de l'autre côté, de la part de Seuthès, un renfort d'Odryses, deux cents cavaliers environ et trois cents peltastes : ces troupes placent leur camp et se retranchent à environ vingt stades de l'armée grecque, demandent à Dercyllidas des hoplites pour la garde du camp, et entreprennent des excursions dans lesquelles elles font de nombreux prisonniers et un riche butin. Leur camp était déjà rempli d'une grande quantité de captifs, lorsque les Bithyniens, informés du nombre de ceux qui sortent du camp et de celui des gardes grecs qu'on y laisse, se réunissent en masse, peltastes et cava-

liers, tombent au point du jour sur les hoplites, au nombre d'environ deux cents, et, une fois à portée, les accueillent de flèches et de traits. Les hoplites, voyant les leurs blessés ou tués, sans pouvoir éviter les coups, renfermés qu'ils sont derrière une palissade à hauteur d'homme, arrachent les pieux et s'élancent sur l'ennemi, qui cède partout où ils se portent, où il est facile à des peltastes de se dérober à des hoplites ; elles ne cessent de lancer des traits de droite et de gauche, et, à chaque sortie des gardes, elles en abattent un grand nombre, jusqu'à ce qu'enfin ces derniers, renfermés comme dans une étable, soient écrasés sous les traits. Il ne se sauve qu'une quinzaine d'hoplites, qui parviennent à l'armée grecque : voyant l'état désespéré de leur position, ils s'étaient dérobés pendant le combat et avaient pu s'échapper à l'insu des Bithyniens. Bientôt les Bithyniens, après ce succès, tuent les garde-tentes des Odryses thraces, et se retirent après avoir repris tous les prisonniers, de sorte que les Grecs qui étaient accourus ne trouvent plus dans le camp que les cadavres dépouillés. Les Odryses, à leur retour, enterrent leurs morts, et, suivant l'usage, font de nombreuses libations et célèbrent des courses de chevaux. Ils campent dès lors avec les Grecs, pillant et brûlant la Bithynie.

Au commencement du printemps, Dercyllidas part de chez les Bithyniens et se rend à Lampsaque. Il y était encore, lorsqu'arrivent Aracus, Naubatès et Antisthène, magistrats lacédémoniens. Ils venaient pour examiner l'état général des affaires en Asie, et pour annoncer à Dercyllidas qu'il eût à garder le commandement pendant l'année suivante. Ils avaient également mission, de la part des éphores, de convoquer les soldats, de blâmer leur conduite passée et de les louer de ce qu'en ce moment ils ne commettaient aucune injustice ; et ils devaient aussi déclarer qu'à l'avenir, s'ils se permettaient quelque violence, on ne le souffrirait pas, tandis que, s'ils se conduisaient avec justice à l'égard des alliés, ils en seraient félicités. Lors donc qu'ils eurent rassemblé les soldats, ils leur dirent ce dont ils étaient chargés ; mais celui qui avait été à la tête des troupes de Cyrus, leur répondit : « Quant à nous, citoyens de Lacédémone, nous sommes les mêmes aujourd'hui que par le passé, mais nous n'avons pas aujourd'hui le même chef que par le passé : voilà pourquoi, ainsi que vous pouvez vous-mêmes vous en convaincre, nous ne commettons plus aujourd'hui les mêmes fautes que naguère. »

Pendant que les députés de Lacédémone et Dercyllidas demeureraient ensemble, quelqu'un de la suite d'Aracus raconta qu'ils avaient laissé à Lacédémone des députés de la Chersonèse. Il ajoutait que ceux-ci venaient se plaindre que l'on ne pût plus maintenant cultiver la Chersonèse, à cause des ravages incessants des Thraces; mais que, si l'on élevait un mur d'une mer à l'autre, les habitants y gagneraient la jouissance d'une grande étendue de terre fort bonne, que pourraient cultiver tous les Lacédémoniens qui le voudraient. Ils disaient encore qu'ils ne seraient point étonnés que Lacédémone envoyât un de ses citoyens, avec les forces nécessaires, pour exécuter ce projet. Dercyllidas ne dit rien du plan qui lui vient à la pensée en entendant ce récit, mais il les envoie d'Éphèse parcourir les différentes villes grecques, charmé de les savoir témoins de leur calme et de leur prospérité. Ils se mettent en voyage. Dercyllidas, sachant qu'il va rester, envoie de nouveau demander à Pharnabaze s'il veut prolonger la trêve de l'hiver, ou s'il préfère la guerre. Cette fois encore il préfère la trêve, et Dercyllidas, ayant ainsi assuré la paix aux villes alliées environnantes, traverse l'Hellespont avec son armée et passe en Europe; il marche à travers la partie de la Thrace qui lui est dévouée, reçoit l'hospitalité du roi Seuthès, et arrive dans la Chersonèse. Il reconnaît qu'elle renferme onze ou douze villes, qu'elle possède un sol excellent, favorable à toute espèce de culture, mais qu'elle est, comme on l'a dit, ravagée par les Thraces. Il mesure l'isthme, et, après lui avoir reconnu une largeur de trente-sept stades, il n'hésite plus, offre des sacrifices aux dieux, fait commencer le mur dont il a eu soin de partager entre ses soldats l'espace à bâtir, promet des récompenses à ceux qui auront les premiers achevé leur ouvrage, et à chacun suivant qu'il s'en sera rendu digne, et achève ainsi, avant l'automne, la muraille commencée au printemps, et derrière laquelle il met en sûreté onze villes, nombre de ports, une grande étendue d'excellente terre labourable, de champs en pleine culture, et quantité de magnifiques pâturages, propres à toute sorte de bétail. Cela fait, il repasse en Asie.

En examinant l'état des différentes villes, il s'aperçoit qu'en général elles étaient prospères, à l'exception d'Atarné, qu'il trouve occupée par des exilés de Chio: ces gens, partant de cette place forte, pillaient et ravageaient l'Ionie et vivaient de rapines. Dercyllidas, bien qu'informé qu'ils étaient abondamment pourvus de vivres, assied son campement autour des

murs d'Atarné et en fait le siège. Il s'en empare au bout de huit mois, et y établit Dracon de Pellène comme gouverneur. Quand il a rempli cette place de provisions de toute espèce, afin de s'y faire un pied-à-terre quand il y viendrait, il se rend à Éphèse, qui est à trois journées de marche de Sardes.

Jusqu'à Tissapherne et Dercyllidas, ainsi que les barbares et les Grecs de ces contrées, avaient vécu en paix. Mais, sur ces entrefaites, il arrive à Lacédémone des députés des villes grecques, annonçant qu'il est au pouvoir de Tissapherne de rendre, s'il le veut, les Grecs d'Asie indépendants, et que, si l'on veut ravager la Carie, où Tissapherne a sa résidence, c'est, selon eux, le moyen le plus prompt de l'amener à reconnaître leur indépendance. Sur cet avis, les éphores envoient à Dercyllidas l'ordre de marcher contre la Carie avec son armée, et au navarque Pharax, celui de longer la côte avec ses vaisseaux. Tous deux exécutent ces ordres. Il se trouvait alors que Pharnabaze s'était rendu auprès de Tissapherne, tant parce que Tissapherne avait été nommé chef de toutes les troupes, que dans le dessein de lui assurer qu'il était prêt à faire la guerre commune et à s'unir à lui pour chasser les Grecs du pays du roi. Du reste, il était jaloux du commandement de Tissapherne, et il ne pouvait surtout se consoler de la perte de l'Éolie. Tissapherne, après avoir entendu ses propositions : « Commence, dit-il, par passer avec moi en Carie, et ensuite nous ferons nos plans. » Arrivés en Carie, ils se décident à retourner en Ionie, après avoir mis dans les forteresses des garnisons suffisantes. Dercyllidas, informé qu'ils ont passé de nouveau le Méandre, exprime à Pharax sa crainte que Pharnabaze et Tissapherne ne pillent et ne ravagent le pays dégarni qu'ils ont à parcourir, et il passe lui-même le fleuve. Les deux chefs grecs étaient en marche, suivis de l'armée en désordre, vu qu'on croyait les ennemis en route pour Éphèse; quand tout à coup ils aperçoivent des sentinelles sur des buttes tumulaires¹; ils gravissent aussi sur les buttes et sur quelques tours qui se trouvaient de leur côté, et aperçoivent en bataille, sur la route qu'ils doivent suivre eux-mêmes, des Tyriens aux boucliers blancs, toute l'armée perse qui se trouvait dans ces contrées, les troupes grecques à la solde des deux satrapes, et une ca-

1. C'est ainsi, je crois, qu'il faut entendre *μνημεία*. C'étaient des espèces de tombelles, de *tumulus*, comme les barrows et les galgals de l'Armorique. Cf. plus loin, livre VI, chap. II.

valerie des plus fortes. Tissapherne et son armée sont à l'aile droite, Pharnabaze à la gauche.

A cette vue, Dercyllidas commande aussitôt aux taxiarques et aux lochages de se former, en toute hâte, sur huit rangs, et de placer aux deux ailes, de chaque côté, tous les peltastes et tous les cavaliers, en aussi grand nombre et le mieux possible. Lui-même il offre un sacrifice. Toutes les troupes péloponésiennes restent tranquilles à leur poste et se préparent au combat; mais celles de Priènes, d'Achilléium, des îles et des villes ioniennes, s'enfuient en partie, jetant leurs armes dans les blés : or, il y avait d'épaisses moissons dans la plaine du Méandre. Tout ce qui demeure laisse voir qu'il ne tiendra pas. On annonce que Pharnabaze donne l'ordre de combattre; mais Tissapherne, se rappelant la bravoure avec laquelle l'armée de Cyrus s'est battue contre les Perses, et pensant que tous les Grecs ressemblent à ces troupes, ne veut pas risquer le combat. Il envoie donc dire à Dercyllidas qu'il désire entrer en pourparler avec lui. Dercyllidas aussitôt, prenant l'élite des cavaliers et des fantassins de sa suite, s'avance vers les messagers et leur dit : « J'étais prêt à combattre, vous le voyez; mais, puisqu'il désire entrer en pourparler, je ne refuse point; seulement, il faut avant tout que lui et moi nous donnions et nous recevions des gages de foi et des otages. »

Cette proposition ayant été agréée et effectuée, les deux armées se retirent, les Barbares à Tralles de Carie, et les Grecs à Leucophrys¹, où se trouvent un temple de Diane fort vénéré, et un lac de plus d'un stade de circuit, et remarquable par son fond sablonneux et par son eau intarissable, bonne à boire et chaude.

Ainsi se passe cette journée. Le lendemain, on se réunit au lieu fixé, et l'on décide que chacun énoncera les conditions qu'il met à la paix. Dercyllidas exige que le roi reconnaisse l'indépendance des villes grecques; Tissapherne et Pharnabaze, que l'armée grecque évacue le territoire du roi, et que les Lacédémoniens retirent leurs harmostes de toutes les villes. Cela posé, ils concluent une trêve pour donner à Dercyllidas et à Tissapherne le temps de faire agréer ces préliminaires à Lacédémone et au roi.

Tandis que ces faits se passent sous la direction de Dercyllidas, les Lacédémoniens, irrités depuis longtemps contre les

1. Dans la campagne du Méandre. Cf. Athénée, XV, 12.

Éléens, soit à cause de leur alliance avec les Athéniens, les Argiens et les Mantinéens, soit à cause de leur refus d'admettre les Lacédémoniens aux combats hippiques et gymniques, sous prétexte qu'ils les avaient condamnés; et ce n'était point tout encore : Lichas avait abandonné son char à des Thébains, et ceux-ci ayant été proclamés vainqueurs, quand Lichas s'avavançait pour couronner son cocher, on l'avait battu, lui un vieillard, et on l'avait chassé; puis, plus tard, Agis ayant été envoyé d'après un oracle pour sacrifier à Jupiter, les Éléens l'en avaient empêché et n'avaient pas voulu qu'il cherchât à obtenir la victoire par ses vœux et par ses prières; ils avaient prétendu que c'était une antique loi que les Grecs ne recourussent point à l'oracle pour une guerre avec des Grecs, en sorte qu'Agis était reparti sans avoir pu sacrifier. Irrités donc par tous ces griefs, les éphores et l'assemblée décident de mettre les Éléens à la raison. Ils envoient à cet effet des députés à Elis, et font déclarer qu'il a paru juste aux magistrats de Lacédémone que les Éléens rendent l'indépendance aux villes circonvoisines. Les Éléens répondent qu'ils n'en feront rien, attendu que ces villes sont à eux par droit de conquête : les éphores leur déclarent la guerre. A la tête d'une armée, Agis traverse l'Achaïe et envahit l'Élide auprès du Larissus¹. Mais au moment où les troupes entrent sur le territoire ennemi et commencent à le ravager, il survient un tremblement de terre. Agis, le regardant comme un signe divin, ressort de l'Élide et licencie son armée. Dès lors les Éléens redoublent d'audace, envoient des députés à toutes les villes qu'ils savent mal disposées envers Lacédémone.

L'année suivante, les éphores décrètent une nouvelle expédition contre Elis, et, à l'exception des Béotiens et des Corinthiens, tous les autres alliés se rangent sous les ordres d'Agis, y compris les Athéniens. Cette fois, Agis pénètre en Élide par Aulon², et aussitôt les Lépréates, abandonnant le parti des Éléens, s'unissent à lui, suivis des Macistiens et des Épitaliens. Dès qu'il a passé le fleuve³, les Létrins, les Amphidoles et les Marganiens se rangent à son parti. Il se rend alors à Olympie et sacrifie à Jupiter Olympien, sans que personne cherche à lui

1. Et non pas auprès de Larisse. Il n'y a point de ville de ce nom en Achaïe, ni en Élide.

2. Aulon était à la fois une ville maritime et une vallée, située sur les limites de la Messénie et de l'Élide.

3. L'Alphée.

faire obstacle. Le sacrifice terminé, il marche contre la ville, ravageant et brûlant le pays, et s'empare d'une quantité extraordinaire de bestiaux et d'esclaves. Au bruit qui s'en répand, nombre d'Arcadiens et d'Achéens viennent aussi spontanément prendre part à l'expédition et au butin, de sorte que cette campagne fut une sorte d'approvisionnement pour le Péloponèse. Arrivé près de la ville, Agis ravage les faubourgs et les gymnases remarquables par leur beauté; quant à la ville, dépourvue de murailles, on pense bien que, s'il ne la prit point, ce ne fut pas faute de le pouvoir: il ne le voulut pas.

Pendant qu'il ravage le pays et que l'armée campe autour de Cyllène, Xénias, qui passait pour avoir mesuré au boisseau l'argent qu'il avait hérité de son père, veut, avec son parti, livrer la ville aux Lacédémoniens. Ils s'élancent dans les rues l'épée à la main, égorgent quelques citoyens, et entre autres un homme ressemblant à Thrasydée, chef du parti populaire, et qu'ils prennent pour Thrasydée lui-même. Le peuple, perdant tout espoir, se tient tranquille: les meurtriers croient déjà qu'ils ont tout fait, et leurs complices transportent les armes sur l'agora; mais Thrasydée dormait encore où l'ivresse l'avait pris. Dès que le peuple s'aperçoit que Thrasydée n'est pas mort, il se rassemble de toutes parts autour de sa maison, comme un essaim d'abeilles autour de son roi. Thrasydée se met à leur tête et relève le courage du peuple; un combat a lieu; le peuple est vainqueur, et les auteurs du massacre sont forcés de se réfugier auprès des Lacédémoniens.

Lorsque Agis, en s'en allant, a repassé l'Alphée, il laisse à Épitalium, près de l'Alphée, les réfugiés d'Élis et une garnison sous les ordres de l'harmoste Lysippe. Il licencie ensuite son armée et s'en retourne dans sa patrie. Pendant le reste de l'été et tout l'hiver suivant, Lysippe et les siens ravagent le pays des Éléens. L'été suivant, Thrasydée envoie dire à Lacédémone qu'il consent à abattre les murailles de Théa et à abandonner Cyllène, ainsi que les villes de Triphylie, Phryxa, Épitalium, Létrina, Amphidole, Margane, Acrore et Lasion, revendiquée par les Arcadiens. Toutefois, les Éléens demandent à garder Épéum, ville située entre Héréa et Maciste, disant avoir acheté tout ce pays pour trente talents, payés à ceux qui possédaient alors la ville. Mais les Lacédémoniens, sentant qu'il est tout aussi injuste, avec un plus faible, d'acheter de force que de prendre de force, les contraignent à

renoncer également à cette ville. Quant à la présidence du temple de Jupiter olympien, quoique les Éléens n'en fussent pas depuis longtemps en possession, ils ne la leur enlèvent point, voyant que les autres prétendants étaient des campagnards au-dessous de cette présidence.

Ces concessions faites, un traité de paix et d'alliance est conclu entre les Éléens et les Lacédémoniens, et c'est ainsi que finit la guerre entre les Lacédémoniens et les Éléens.

CHAPITRE III.

Mort d'Agis. — Agésilas lui succède. — Conjuraton de Cinadon.

(Avant J. C. 397.)

Ensuite Agis se rend à Delphes, où il offre la dîme du butin ; mais, à son retour à Hérée, il tombe malade, car il était déjà vieux : il se fait transporter à Lacédémone, où il arrive encore vivant ; mais il ne tarde pas à mourir. On lui fait des funérailles d'une magnificence plus qu'humaine.

Après le délai des jours prescrits, quand il faut nommer un roi, il s'élève des prétentions rivales pour la royauté entre Léotychide, soi-disant fils d'Agis, et Agésilas, frère de ce dernier. Léotychide disait : « Mais tu sais bien, Agésilas, que ce n'est pas le frère, c'est le fils du roi qui doit être roi ; s'il n'y a pas de fils, alors c'est le frère qui devient roi. — C'est donc moi qui dois être roi. — Comment donc, puisque je suis là ? — Parce que celui que tu appelles ton père dit que tu n'es pas à lui. — Mais ma mère, qui doit le savoir beaucoup mieux que lui, dit que je suis son fils. — Mais Neptune t'a convaincu de mensonge en chassant ton père du lit nuptial par un tremblement de terre au vu de tout le monde ; et le fait est confirmé par le témoin qu'on regarde comme le plus véridique de tous, le temps : car, en comptant du moment où ton père s'est sauvé et n'a plus reparu dans le lit nuptial, c'est au bout de dix mois que tu es né. »

Voilà ce qu'ils disaient. Diopithe, homme très-fort dans l'interprétation des oracles, rappelle, à l'appui de Léotychide, un ora-

4. Cette conversation est en patois lacédémonien.

cle d'Apollon qui recommande de se garder d'une royauté boiteuse. Toutefois, Lysandre lui réplique, en faveur d'Agésilas, qu'il ne croit pas que le dieu ordonne de se garder d'un véritable boiteux, mais d'un roi qui ne serait pas de sang royal : car c'est bien alors que la royauté serait boiteuse, si les chefs de la cité ne descendaient pas d'Hercule. Les citoyens, après avoir entendu les deux parties, choisissent Agésilas pour roi.

Il n'y avait pas encore un an qu'Agésilas était roi, lorsqu'un jour, où il offrait pour l'État un sacrifice prescrit, le devin s'écrie que les dieux indiquent une conjuration des plus terribles. A un second sacrifice, les signes se déclarent encore plus funestes; et, comme le roi sacrifiait pour la troisième fois : « Agésilas, lui dit le devin, il semble que nous soyons entourés par les ennemis; en voilà des signes. » Aussitôt on sacrifie aux dieux protecteurs et aux dieux sauveurs, et l'on s'arrête dès qu'on a obtenu, non sans peine, des signes favorables. Il y avait cinq jours que ces sacrifices étaient achevés, quand un homme vient dénoncer aux éphores une conjuration dont Cinadon est le chef. C'était un jeune homme d'un extérieur et d'une âme annonçant l'énergie; mais il n'était pas de la classe des égaux. Les éphores demandent comment la chose doit se passer; le dénonciateur répond que Cinadon l'a conduit à l'extrémité de l'agora et lui a dit de compter les Spartiates qui se trouvaient sur l'agora. « Et moi, dit-il, après avoir compté le roi, les éphores, les sénateurs et quelques autres, une quarantaine en tout, je lui demandai : « Pourquoi donc, Cinadon, m'as-tu fait compter ces gens-là? » Il me dit : « Ces gens-là, regarde-les comme des ennemis : tous les autres, au contraire, qui se trouvent sur l'agora au nombre de plus de quatre mille, sont des alliés. » Il ajoute que Cinadon lui a montré dans les rues, ici un homme; là, deux, qu'il appelait ennemis, tandis que tout le reste était des alliés : de même pour tout ce qu'il y a de Spartiates dans les champs, le maître est un ennemi; partout, les autres sont des alliés. Les éphores lui demandent quel peut être le nombre des conjurés; il répond que, sur ce point également, Cinadon lui a dit que les chefs n'ont qu'un petit nombre de complices, mais auxquels on peut se fier : ces complices sont les Hilotes, les Néodamodes, les classes inférieures, les périèques. Or, chaque fois que, parmi ces gens, la conversation tombe sur les Spartiates, il n'y en a pas un seul qui dissimule qu'il ne lui serait

point désagréable de les manger tout crus. On lui demande encore : « Mais comment comptiez-vous vous procurer des armes ? » Il répond : « Les chefs de notre conspiration disaient : « Nous avons des armes. » Quant aux armes de la foule, il raconte que Cinadon l'a conduit au marché au fer, lui a montré une quantité de glaives, d'épées, de broches, de cognées, de haches et de faux, et lui a dit que tous les instruments dont les hommes se servent pour travailler la terre, le bois et la pierre, sont autant d'armes, et que la plupart des autres métiers ont, dans leurs outils, des armes suffisantes, surtout contre des gens désarmés. On lui demande enfin à quel moment doit éclater le complot ; il dit qu'on lui a recommandé de ne pas s'éloigner de la ville. A ce récit, les éphores, comprenant qu'il y a là un plan bien arrêté, sont frappés d'épouvante. Aussitôt, sans même convoquer ce qu'on appelle la petite assemblée, ils réunissent à la hâte quelques-uns des vieillards, et décident d'envoyer Cinadon à Aulon, en compagnie d'autres jeunes gens, avec ordre de ramener quelques Aulonites et quelques Hilotes, dont les noms sont inscrits dans la scytale. Ils lui donnent aussi l'ordre d'amener une femme de cette ville, qu'on disait fort belle, mais qu'on accusait d'avoir débauché tous les Lacédémoniens, jeunes et vieux, qui étaient venus à Aulon. Cinadon avait été déjà chargé par les éphores de missions semblables. Cette fois, ils lui donnent la scytale dans laquelle sont désignés ceux dont il doit se saisir. Il demande quels jeunes gens il doit emmener avec lui : « Va, lui dit-on, vers le plus âgé des hippagrètes ¹, et prie-le de te donner six ou sept de ceux qui se trouveront présents. » On avait eu soin de faire savoir à l'hippagrète ceux qu'il devait lui donner, et ceux-ci avaient reçu les instructions nécessaires pour se saisir de Cinadon. On dit aussi à Cinadon qu'on envoie avec lui trois chars, afin que les prisonniers ne reviennent pas à pied, et l'on cherche ainsi à cacher le mieux possible le but unique pour lequel on l'envoyait. On ne se saisit point de lui dans la ville, parce qu'on ne connaissait pas l'étendue de la conjuration, et qu'on voulait savoir de Cinadon quels étaient ses complices, avant que ceux-ci eussent appris qu'ils étaient dénoncés et qu'ils prissent la fuite. Ceux qui avaient mission de l'arrêter devaient le garder, s'informer

1. Nom de trois magistrats chargés de surveiller les exercices des jeunes gens. Voy. *Gouvernement des Lacédémoniens*, IV.

de lui des noms de ses complices, et les envoyer à l'instant par écrit aux éphores. Les éphores, d'ailleurs, tenaient tellement au succès de leur plan, qu'ils avaient envoyé une more de cavalerie à ceux qui se rendaient à Aulon. Dès que leur homme est pris, un cavalier arrive apportant les noms que Cinadon a écrits lui-même, et l'on se saisit sur-le-champ du devin Tisamène et des autres conjurés les plus marquants. Bientôt Cinadon est amené et convaincu ; il avoue tout, nomme ses complices, et, quand on lui demande quel but il se proposait par ce complot, il répond qu'il ne voulait être au-dessous de personne à Lacédémone. Aussitôt après on lui lie les deux mains et on lui passe le cou dans une pièce de bois, on le bat de verges, on le pique d'aiguillons, lui et tous ceux du complot, et on les mène ainsi par la ville. Telle est la punition qui leur est infligée.

CHAPITRE IV.

Armement de Tissapherne. — Agésilas en Asie. — Trêve avec Tissapherne. — Jalousie d'Agésilas contre Lysandre. — Rupture de la trêve. — Agésilas en Phrygie, à Ephèse, en Sardie. — Défaite des Perses. — Mort de Tissapherne, remplacé par Tithraustès.

(Avant J. C. 396.)

Après ces événements, Hérodas, un Syracusain, qui se trouvait en Phénicie avec le maître d'un navire, voyant des trirèmes phéniciennes qui voguaient de côté et d'autre, puis celles-ci tout équipées à l'endroit même, celles-là en préparation, et apprenant qu'elles doivent composer une flotte de trois cents vaisseaux, monte sur le premier bâtiment qui part pour la Grèce, et vient annoncer aux Lacédémoniens que le roi et Tissapherne préparent une expédition : contre qui, il n'en sait rien. Tout troublés, les Lacédémoniens appellent leurs alliés et délibèrent sur le parti à prendre. Lysandre, qui connaît la supériorité de la marine grecque et qui se rappelle comment l'armée de terre au service de Cyrus a opéré sa retraite, persuade Agésilas de se charger d'une expédition en Asie, à condition qu'on lui adjoindra trente Spartiates, deux mille néodamodes et six mille hommes du contingent des alliés. Il avait

en outre le projet d'accompagner Agésilas, afin de rétablir avec son aide les décarchies dans les villes où il les avait installées autrefois, mais où elles avaient été abolies par les éphores, qui avaient restauré les anciens gouvernements. Agésilas s'étant chargé de cette expédition, les Lacédémoniens lui donnent tout ce qu'il demande, avec des vivres pour six mois.

Après avoir offert aux dieux les sacrifices prescrits, et notamment ceux par lesquels on demande un heureux trajet, il part, députe aux différents États pour fixer le nombre des troupes que chacun doit envoyer et le lieu du rendez-vous, et veut aller lui-même sacrifier à Aulis, comme Agamemnon à son départ pour Troie. Mais quand il est là, les Béotarques¹, informés qu'il sacrifiait, envoient des cavaliers qui lui ordonnent de cesser à l'instant le sacrifice, et qui jettent à bas de l'autel les victimes qu'ils trouvent immolées. Agésilas irrité prend les dieux à témoin, monte sur une trirème, arrive à Géreste², y réunit la plus grande partie de ses troupes, et part pour Ephèse à la tête de son expédition.

Arrivé là, il commence par recevoir un message de Tissapherne, qui lui demande la cause de sa venue. Il lui répond : « C'est pour assurer aux villes d'Asie l'indépendance dont jouissent celles de notre Grèce. » A cela Tissapherne repart : « Si tu veux conclure une trêve jusqu'à ce que j'aie député au roi, je crois que tu pourras, la chose négociée, t'en retourner, si tu le veux. — Je le voudrais, répond Agésilas, si je ne craignais d'être trompé par toi. En attendant, je puis, en échange de tes garanties, te donner celle que, si tu agis sincèrement, nous ne causerons aucun dommage à tes provinces durant la trêve. » Après ces pourparlers, Tissapherne jure devant Héripidas, Dercyllidas et Mégialus, députés auprès de lui, qu'il fait la paix de bonne foi; et ces députés s'engagent par serment devant Tissapherne, au nom d'Agésilas, à respecter la trêve tant qu'il restera fidèle à sa parole. Mais Tissapherne ne tarde pas à trahir son serment : au lieu de rester en paix, il fait demander au roi une nombreuse armée pour renforcer celle qu'il a déjà. Agésilas cependant, bien qu'informé de cette conduite, n'en demeure pas moins fidèle à la trêve.

Tandis qu'il est tranquille et inactif à Ephèse, les villes se trouvent en pleine anarchie : la démocratie qui existait

1. Conseil de onze Thébains, chargés des intérêts de la Béotie.

2. Ville et promontoire de l'Eubée.

sous les Athéniens avait été renversée , et la décarchie constituée par Lysandre n'avait pas été rétablie. Cependant les habitants connaissant tous Lysandre se jettent à ses genoux, pour qu'il obtienne d'Agésilas ce qu'ils désirent. Aussi est-il entouré d'une foule si nombreuse qui le courtise, qu'Agésilas a l'air d'un simple particulier, et Lysandre d'un roi. La suite montra que cela portait ombrage à Agésilas. D'ailleurs, les Trente ne peuvent cacher leur jalousie, et représentent à Agésilas ce qu'il y a de coupable dans la conduite de Lysandre, qui étale un faste plus grand que la royauté. Aussi, lorsque Lysandre veut présenter quelques personnes à Agésilas, celui-ci rejette toutes les demandes de ceux auxquels il semble s'intéresser. Mais Lysandre, s'apercevant que tout réussit contrairement à ce qu'il souhaite, devine ce qu'il en est ; dès lors il ne souffre plus aucun cortège, et il annonce nettement à ceux qui réclament son entremise que leurs affaires n'en iront que plus mal s'il s'en mêle. Ne pouvant plus d'ailleurs supporter sa disgrâce, il va trouver Agésilas : « Agésilas, lui dit-il, tu t'entends à humilier tes amis. — Oui, par Jupiter! ceux du moins qui affectent de se mettre au-dessus de moi ; quant à ceux qui cherchent à me grandir, si je ne m'entendais à les honorer, j'en aurais quelque honte. » Lysandre reprend : « Il est possible que tu agisses en cela avec plus de justice que moi ; mais accorde-moi cependant une nouvelle grâce, afin que je n'aie pas la honte de ne pouvoir rien auprès de toi, et que je ne te sois pas un obstacle ; envoie-moi quelque part ; où que ce soit, je tâcherai de t'y être utile. » Quand il a parlé, Agésilas juge convenable d'agir ainsi, et l'envoie à l'Hellespont. Arrivé là, Lysandre remarque que le Perse Spithridate a été humilié par Tissapherne. Il s'abouche avec lui, et lui persuade de s'unir aux Grecs avec ses enfants, ses richesses, et environ deux cents cavaliers. Laisant tout cela à Cyzique, il s'embarque avec Spithridate et son fils, et les emmène auprès d'Agésilas. Celui-ci, en les voyant, est ravi de cette action de Lysandre, il s'informe sur-le-champ du pays de Pharnabaze et de son gouvernement.

Cependant Tissapherne, tout fier de l'arrivée de la nouvelle armée envoyé par le roi, déclare la guerre à Agésilas s'il ne quitte l'Asie. Les alliés et les Lacédémoniens présents laissent éclater leur chagrin à cette nouvelle, en voyant l'infériorité des forces d'Agésilas, comparées au grand appareil de celles du roi ; mais Agésilas, le visage calme, commande aux députés

de remercier Tissapherne de sa part de s'être rendu les dieux ennemis par son parjure, et d'en avoir fait des alliés des Grecs. Aussitôt il fait donner l'ordre aux soldats de faire leurs préparatifs de campagne, et aux villes par lesquelles il devait nécessairement passer pour se rendre en Carie, celui d'approvisionner leurs marchés. Il expédie aussi aux Ioniens, aux Éoliens, aux Hellespontins, l'ordre de lui envoyer à Éphèse les troupes que ces peuples doivent fournir pour l'expédition. Tissapherne, sachant qu'Agésilas n'a point de cavalerie salariée, vu que la Carie ne se prête pas aux manœuvres hippiques, sentant du reste qu'il lui garde rancune pour sa perfidie, et s'imaginant réellement qu'il va marcher droit sur la Carie, sa résidence, y fait passer toute son infanterie, et occupe avec sa cavalerie la plaine du Méandre, espérant être en mesure d'écraser les Grecs sous ses chevaux avant qu'ils arrivent dans le pays défavorable à la cavalerie. Mais Agésilas, au lieu de descendre en Carie, change subitement de direction et s'avance contre la Phrygie, recrute des forces sur son passage, soumet les villes et recueille des sommes immenses par cette invasion soudaine. Il suit tranquillement le reste de son chemin. Mais auprès de Daskylum, les cavaliers de son avant-garde montent sur une colline pour reconnaître le pays devant eux. Or, il se trouve par hasard que les cavaliers de Pharnabaze, commandés par Rhatinès et par Bagès, frère naturel de Pharnabaze, et qui se trouvaient en nombre égal à ceux des Grecs, galopent eux-mêmes par ordre de Pharnabaze vers cette même colline. Ils n'étaient pas à quatre pléthres de distance, quand ils s'aperçoivent les uns les autres. Les cavaliers grecs se rangent en phalange sur quatre rangs; les barbares forment une ligne de douze hommes de front seulement, mais d'autant plus profonde. Ils attaquent les premiers : on en vient aux mains. A chaque coup que les Grecs portent, ils brisent tous leurs lances; mais les Perses, qui ont des lances de cornouiller, tuent en peu de temps douze cavaliers et deux chevaux. Là-dessus la cavalerie grecque prend la fuite; mais Agésilas arrive à son secours avec les hoplites, et force les barbares à opérer leur retraite, en laissant un des leurs.

Le lendemain de cette escarmouche de cavaliers, Agésilas offre un sacrifice pour savoir s'il doit pousser en avant; mais les entrailles ayant été défavorables, il reprend le chemin de la mer. Comprenant que, tant qu'il n'aura pas une cavalerie assez forte, il ne pourra pas s'avancer dans la plaine, il sent

qu'il doit s'en procurer une, afin de ne pas être obligé de faire la guerre en fuyant. Il commande donc aux plus riches de toutes les villes du pays d'entretenir des chevaux, et en faisant annoncer que quiconque fournira un cheval, un équipement et un bon soldat, sera dispensé du service, il fait exécuter ses ordres avec promptitude et avec le même empressement que s'ils eussent cherché quelqu'un pour mourir à leur place.

Le printemps venu¹, il rassemble toute son armée à Éphèse, et, dans le dessein de l'exercer, il propose des prix aux troupes de cavalerie qui manœuvreront le mieux, aux hoplites qui auront le corps le plus robuste, aux peltastes et aux archers qui montreront le plus d'adresse. Il fallait voir les gymnases remplis d'hommes qui s'exerçaient, l'hippodrome couvert de cavaliers occupés d'évolutions, tandis que les archers et les gens de trait tiraient à la cible. La ville tout entière où il se trouvait, présentait un spectacle intéressant : l'agora était pleine d'armes de toute espèce et de chevaux à vendre ; ouvriers en airain, en bois, en fer, en cuir, en peinture, travaillaient à la fabrication des armes : on eût pris Éphèse pour un atelier de guerre. Rien surtout n'inspirait plus de confiance que de voir Agésilas lui-même et les soldats couronnés de fleurs, aller, à leur sortie des gymnases, consacrer leurs couronnes à Diane. Car où l'on voit les hommes respecter les dieux, s'exercer à la guerre et ne songer qu'à obéir aux chefs, comment ne pas trouver là matière à bon espoir ? Persuadé de plus que le mépris de l'ennemi donne du cœur à combattre, il ordonna aux crieurs de vendre nus les barbares pris par les maraudeurs. Les soldats, en voyant ces corps blancs, parce qu'ils ne se déshabillaient jamais, mous et chargés d'obésité, parce qu'ils étaient toujours sur des chars, comprenaient bien que pour eux ce ne serait qu'un combat contre des femmes.

Au milieu de ces préparatifs, une année s'était déjà écoulée depuis le départ d'Agésilas, de sorte que Lysandre et le reste des Trente s'en retournent à Sparte, et sont remplacés par leurs successeurs sous la conduite d'Hérrippidas. Agésilas confie à Xénoclès et à un autre le commandement de la cavalerie, à Scythès les hoplites néodamodes, à Hérrippidas les troupes de Cyrus, et à Migdon les troupes fournies par les villes. Il annonce ensuite à ses soldats qu'il va les mener par le plus court dans la partie la plus fortifiée du pays, afin qu'ils s'y préparent

1. Cf. *Agésilas*, chap. 1, p. 14 de l'édition spéciale de Ch. Gust. Heiland.

l'esprit et le corps à combattre avant peu. Cependant Tissapherne croit à une seconde ruse d'Agésilas, et que son dessein est réellement de fondre sur la Carie. Il fait donc passer son infanterie comme la première fois, et place de même sa cavalerie dans la plaine du Méandre. Agésilas, qui n'avait point menti, se dirige immédiatement, suivant sa parole, vers la province de Sardes, marche trois jours à travers le désert sans rencontrer l'ennemi, et procure à son armée des vivres en abondance. A la quatrième journée paraissent les cavaliers ennemis. Le commandant donne ordre au chef des skeuophores de passer le Pactole et d'asseoir un camp; et là, ceux-ci voyant quelques valets des Grecs s'écarter pour piller, en tuent un grand nombre. Mais Agésilas, qui s'en aperçoit, envoie la cavalerie pour les secourir. De leur côté, les Perses, voyant arriver ce renfort, rassemblent la leur et la font avancer en ordre de bataille. Alors Agésilas, remarquant que les ennemis n'ont pas d'infanterie, tandis qu'il ne lui manquait à lui pas une de ses forces, juge que c'est le moment d'engager l'action, s'il peut. Les victimes immolées, il fait avancer sa phalange contre la cavalerie ennemie; il ordonne aux hoplites qui ont dix ans de service d'arriver en même temps au pas de course, et aux peltastes de précéder en courant: il commande aux cavaliers de charger, tandis qu'il suivrait en personne avec le reste de l'armée.

La cavalerie est reçue par les Perses; mais bientôt tout le danger venant à peser sur eux, ils plient, et les uns tombent à l'instant dans le fleuve, les autres sont mis en déroute. Les Grecs les poursuivent et s'emparent de leur camp: les peltastes, selon leur habitude, se mettent à piller. Agésilas, enveloppant tout de son armée, ne fait qu'un camp des ennemis et du sien. On fait un butin immense, qui rapporte plus de soixantedix talents, et l'on prend en outre les chameaux, qu'Agésilas ramena en Grèce.

Pendant que ce combat avait lieu, Tissapherne se trouvait à Sardes; aussi les Perses l'accusèrent-ils de les avoir trahis, et le roi, regardant Tissapherne comme la cause de ces désastres, envoie Tithraustès lui couper la tête. Cela fait, Tithraustès envoie à Agésilas des députés qui lui disent: « Agésilas, l'auteur de toutes les difficultés entre vous et nous a subi sa peine. Le roi demande que tu t'en retournes dans ton pays, et que les villes d'Asie rendues indépendantes lui payent l'ancien tribut. » Agésilas répond qu'il ne peut adhérer à cette demande

sans le consentement des magistrats de son pays. « Eh bien, dit Tithraustès, en attendant que tu reçoives les instructions de ta cité, retire-toi sur les terres de Pharnabaze, puisque moi je t'ai vengé de ton ennemi. — Oui, reprend Agésilas, mais à condition que tu fourniras à mon armée les provisions nécessaires jusqu'à ce que je sois arrivé. » Tithraustès leur donne donc trente talents; il les prend et marche contre la Phrygie, qui était à Pharnabaze. Comme il était dans la plaine au delà de Cymé, arrive un député des magistrats de Sparte qui lui dit de prendre aussi le commandement de la flotte et de choisir qui il veut pour navarque. Les Lacédémoniens agissaient ainsi d'après ce raisonnement que, si le même chef commandait les deux armées, celle de terre gagnerait beaucoup en puissance, grâce à la concentration des forces respectives; et la flotte pourrait être soutenue, partout où cela serait nécessaire, par l'armée de terre. En apprenant cette nouvelle, Agésilas engage les villes situées sur les îles ou au bord de la mer à construire chacune autant de trirèmes qu'elle veut. Il obtient ainsi un renfort de cent vingt vaisseaux provenant tant des villes, auxquelles il l'a commandé, que des particuliers qui veulent s'attirer ses bonnes grâces. Il choisit pour navarque Pisandre, frère de sa femme, homme ami de la gloire et d'une âme vigoureuse, mais qui n'avait pas le talent de prendre les mesures voulues. Pisandre part pour aller remplir ses fonctions navales; Agésilas continue sa marche contre la Phrygie.

CHAPITRE V.

Tithraustès soulève les États grecs contre les Lacédémoniens. — Les Thébains leur déclarent la guerre. — On envoie contre eux Pausanias et Lysandre. — Mort de Lysandre. — Pausanias est condamné à mort.

(Avant J. C. 395.)

Cependant Tithraustès, croyant s'apercevoir qu'Agésilas méprise la puissance du roi, et que, bien loin de songer à évacuer l'Asie, il nourrit plutôt de grandes espérances de soumettre le roi, envoie en Grèce, dans son incertitude sur le parti à prendre, le Rhodien Timocrate, auquel il remet en or une somme d'environ cinquante talents d'argent, avec la recommandation de

gagner les magistrats des différentes villes, d'exiger d'eux les plus grands gages de fidélité, et de les engager à déclarer la guerre aux Lacédémoniens. Timocrate part et fait accepter ses dons à Androclidas. Isménias et Galaxidore dans la ville de Thèbes, à Timolaüs et à Polyanthe dans celle de Corinthe, à Cylon et à ses amis dans celle d'Argos. Les Athéniens, tout en ayant reçu de cet or, désiraient cependant la guerre, se croyant sous le joug de Sparte. Ceux qui ont reçu de l'argent commencent par déclamer contre les Lacédémoniens dans leurs propres villes; et, lorsqu'ils ont excité la haine contre eux, ils liguent les États les plus considérables les uns avec les autres.

Le gouvernement de Thèbes, sentant que, si l'on ne commence pas la guerre, les Lacédémoniens ne voudront pas rompre leur trêve avec leurs alliés, persuade aux Locriens Opontiens de lever de l'argent sur le territoire en litige des Phocéens: il espérait que les Phocéens se jetteraient aussitôt sur la Locride. Le fait justifie cette présomption; les Phocéens se jettent aussitôt sur la Locride et enlèvent des richesses considérables. Aussi le parti d'Androclidas a-t-il bientôt persuadé les Thébains de secourir les Locriens, puisque les Phocéens avaient envahi non pas un territoire en litige, mais un pays reconnu ami et allié, la Locride. Lors donc que les Thébains, faisant une nouvelle irruption en Phocide, ravagent le pays, les Phocéens envoient à l'instant des députés à Lacédémone pour réclamer ses secours, dont ils se croyaient dignes, n'ayant point commencé la guerre, mais ayant seulement marché contre les Locriens pour les repousser. Les Lacédémoniens saisissent avec joie ce prétexte de faire la guerre aux Thébains. Il y avait longtemps qu'ils leur en voulaient pour leur réclamation en faveur d'Apollon de la dîme du butin de Décélie, et pour leur refus de les accompagner à l'attaque du Pirée. Ils les accusaient d'avoir engagé les Corinthiens à ne point leur venir en aide. Ils n'avaient pas oublié non plus comment ils avaient empêché Agésilas de sacrifier à Aulis, arraché les victimes de l'autel et refusé de suivre Agésilas en Asie. Ils réfléchissent que c'est une belle occasion de conduire une armée contre eux et de mettre fin à leur insolence. Leurs affaires en Asie sont dans un état prospère, grâce aux victoires d'Agésilas, et en Grèce, ils n'ont point d'autre guerre sur les bras. Les esprits des citoyens étant dans cette disposition, les éphores annoncent aux Lacédémoniens que la guerre est déclarée. Ils envoient

Lysandre auprès des Phocéens et lui ordonnent de se rendre à Haliarte¹ avec une armée composée des Phocéens eux-mêmes, d'OÉtéens, d'Héracléotes, de Méliens et d'Énians. Là devait se rendre à jour fixe Pausanias, chargé du commandement, et suivi des Lacédémoniens ainsi que des alliés du Péloponèse. Lysandre exécute ponctuellement les ordres qu'il a reçus, et de plus, il détache Orchomène du parti des Thébains. Pausanias, de son côté, après avoir accompli les sacrifices du départ, s'établit à Tégée, d'où il envoie les chefs des mercenaires enrôler des soldats, et où il obtient des troupes des villes circonvoisines. Aussitôt que les Thébains ont la certitude que les Lacédémoniens vont envahir leur pays, ils envoient à Athènes des députés qui parlent comme il suit :

« Athéniens, les reproches que vous nous faites d'avoir, lors de la fin de la guerre, prononcé contre vous un décret terrible, ne sont nullement fondés. Ce n'est point notre ville qui l'a proposé, mais un seul homme², qui se trouvait siéger alors dans le conseil des alliés. Mais quand les Lacédémoniens nous engagèrent à marcher contre le Pirée, la ville entière vota de ne point s'unir à eux pour cette expédition. Ainsi, comme c'est vous qui êtes une des principales causes de la colère des Lacédémoniens contre nous, nous croyons juste que vous veniez au secours de notre ville; mais nous comptons bien plus encore, vous tous qui étiez alors dans la ville, sur votre empressement à marcher contre les Lacédémoniens. Ce sont eux, en effet, qui, après vous avoir imposé une oligarchie odieuse au peuple, sont arrivés ensuite avec une puissante armée, et, tout en se disant vos alliés, vous ont livrés au pouvoir de la multitude, si bien qu'il n'a pas dépendu d'eux que vous ne fussiez perdus. Mais ce peuple vous a sauvés.

« Certes nous savons tous, Athéniens, que vous voulez reconquérir la puissance que vous aviez jadis. Mais quel meilleur moyen pour y parvenir, que de secourir vous-mêmes ceux qui sont victimes des injustices de Sparte ? Que le nombre de ceux auxquels ils commandent ne vous effraye point. N'en soyez, au contraire, que plus audacieux, convaincus que c'est quand vous aviez le plus de sujets que vous aviez le plus d'ennemis. Tant que ceux-ci n'avaient personne pour protéger leur défection, ils dissimulaient leur haine pour vous; mais, dès que

1. Sur la rive méridionale du lac Copais.

2. Il se nommait Érianthe. Voy. Plutarque, *Lysandre*, xv.

les Lacédémoniens se furent mis à leur tête, ils montrèrent leurs véritables sentiments à votre égard. De la même manière, aujourd'hui, dès qu'on nous verra les uns et les autres unir nos armes contre les Lacédémoniens, le nombre de ceux qui les détestent se trouvera, sachez-le, des plus considérables. Une simple réflexion vous convaincra que nous disons vrai. En effet, quel peuple leur reste-t-il encore qui leur soit attaché ? Les Argiens ? Mais n'ont-ils pas été de tout temps leurs ennemis ? Les Éléens ? Mais ne viennent-ils pas de se les aliéner en leur enlevant des villes et une grande partie de leur territoire ? Que dirons-nous des Corinthiens, des Arcadiens, des Achéens ? Cédant à leurs instances, ils ont partagé, dans la guerre qu'ils vous faisaient, leurs travaux, leurs dangers et leurs dépenses ; mais, dès qu'ils eurent fait ce que voulaient les Lacédémoniens, quelle part ont-ils eue à la puissance, aux honneurs, aux richesses ? On trouva bon de leur envoyer des Hilotes pour harmostes. Quant aux alliés indépendants, une fois souverains, on se déclara leurs maîtres. D'autre part, ceux que les Lacédémoniens ont détachés de vous, ils les ont ouvertement trompés. Au lieu de la liberté, ils leur ont imposé une double servitude. Ils les ont soumis à la tyrannie des harmostes et à celle des dix hommes que Lysandre a constitués dans chaque ville. Le roi de Perse, de son côté, qui leur avait fourni les secours les plus considérables afin d'abattre votre puissance, n'en est pas plus avancé maintenant que s'il s'était uni à vous pour les combattre.

« Si donc aujourd'hui vous vous mettez, à votre tour, à la tête de ces peuples qu'ils ont si manifestement lésés, comment n'acquerez-vous pas une puissance plus grande que jamais ? Quand vous étiez les maîtres, vous n'aviez que l'empire de la mer ; maintenant vous commanderez à tous, à nous, aux Péloponésiens, à vos anciens sujets, au roi lui-même, qui a une si grande puissance. Nous étions pour Lacédémone des alliés qui n'étaient point à dédaigner, vous ne l'ignorez pas. Maintenant il est naturel que nous combattions à vos côtés avec une tout autre énergie que nous le faisons naguère dans les rangs des Lacédémoniens. En effet, ce ne sera plus alors pour quelques îles, pour des Syracusains ou pour quelques autres étrangers, que nous nous battons, mais pour nous-mêmes, qui sommes attaqués dans nos droits.

« Il ne faut pas non plus que vous ignoriez que la domination ambitieuse des Lacédémoniens est bien plus facile à

abattre que ne l'était votre puissance. Vous aviez des forces maritimes et vous commandiez à des gens qui n'en avaient point; les Lacédémoniens, peu nombreux, tyrannisent une grande quantité d'États qui sont aussi bien armés qu'eux. Voilà ce que nous vous disons. Toutefois, sachez-le bien, Athéniens, nous croyons vous engager à une alliance encore plus avantageuse pour votre ville que pour la nôtre. »

Cela dit, le député se tait. Un grand nombre d'Athéniens parlent dans le même sens, et l'on vote le secours à l'unanimité. Thrasybule, après avoir lu le décret aux députés, leur déclare que, bien que le Pirée soit sans murailles, Athènes ne reculera devant aucun danger pour rendre aux Thébains encore plus qu'elle n'en a reçu. « Car, dit-il, vous vous êtes contentés de ne point marcher contre nous avec nos ennemis, tandis que nous, nous vous aiderons à combattre les vôtres, s'ils vous attaquent. »

Les Thébains partent aussitôt et font leurs préparatifs de défense, tandis que les Athéniens se disposent à les secourir. Cependant les Lacédémoniens ne restent point en arrière. Le roi Pausanias s'avance vers la Béotie, à la tête des troupes de Sparte et du Péloponèse, à l'exception des Corinthiens, qui ne prennent point part à la guerre. Lysandre, qui commande la division composée de Phocéens d'Orchomène et des autres peuples de cette contrée, arrive avant Pausanias sous les murs d'Haliarte. Il n'attend pas tranquillement l'armée de Lacédémone, mais il s'avance contre la ville avec ce qu'il a de troupes. Il parvient d'abord à persuader aux habitants de quitter le parti de Thèbes et de se déclarer indépendants. Mais quelques Thébains, qui étaient dans la ville, s'y étant opposés, il fait le siège de la place. A cette nouvelle, les Thébains arrivent à la hâte, hoplites et cavaliers. Surprirent-ils Lysandre à l'improviste, ou ce dernier crut-il pouvoir soutenir leur choc dans l'espoir de les vaincre? C'est ce qu'on ne sait pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que le combat fut livré au pied des murs, qu'on dressa un trophée près des portes d'Haliarte, et que, Lysandre tué, les troupes s'enfuirent vers la montagne, poursuivies vigoureusement par les Thébains. Ces derniers, dans leur poursuite, allaient atteindre le haut de la montagne, lorsque les hoplites ennemis, les voyant engagés dans des passages étroits et difficiles, font volte-face et leur lancent des javelots et des flèches : deux ou trois des Thébains les plus avancés sont tués. Des pierres, roulées d'en haut, arrivent sur

les autres ; alors les fuyards reviennent avec ardeur au combat, et repoussent de la montagne les Thébains, qui perdent plus de deux cents hommes.

Cette journée abat le courage des Thébains, qui pensaient n'avoir pas moins souffert de mal qu'ils n'en avaient fait. Mais le lendemain, s'apercevant que, durant la nuit, les Phocéens et tous les autres sont retournés chez eux, ils sont plus fiers de ce qui s'est passé. Toutefois, à l'arrivée de Pausanias, suivi de l'armée lacédémonienne, ils se croient de nouveau dans un grand danger ; le silence, dit-on, et la consternation, régnaient dans leur armée. Mais le lendemain, lorsque les Athéniens arrivent se joindre à eux, et que Pausanias ne bouge ni n'engage le combat, dès lors la confiance des Thébains devient extrême. Pausanias convoque les polémarques et les pentécostères¹, et délibère s'il doit engager la bataille ou faire une trêve pour relever Lysandre et ceux qui sont tombés avec lui. Alors Pausanias et les autres magistrats lacédémoniens, considérant que Lysandre est mort, que son armée a été vaincue et dispersée, que les Corinthiens ont refusé de prendre aucune part à cette campagne, et que les troupes présentes ne sont pas bien disposées à combattre ; considérant en outre que la cavalerie ennemie est très-nombreuse et la leur très-faible, et, chose essentielle, que les morts gisent au pied de la muraille, de sorte que, même vainqueur, on aurait peine à les relever, à cause des soldats postés sur les tours ; en raison de tout cela, ils décident de demander une trêve pour relever les morts. Les Thébains, cependant, déclarent qu'ils n'accorderont la trêve qu'à condition que les Lacédémoniens évacueront le pays. Ceux-ci y adhèrent avec joie, enlèvent leurs morts et sortent de la Béotie.

Ces faits accomplis, les Lacédémoniens se retirent découragés, et les Thébains pleins d'arrogance ; à ce point que, si quelque ennemi s'avise de mettre tant soit peu le pied dans les campagnes, les Thébains le frappent et le ramènent sur les routes. Telle est l'issue de cette expédition des Lacédémoniens.

Cependant Pausanias, à son arrivée à Sparte, est mis en jugement pour crime capital. Il était accusé d'être arrivé à Haliarte plus tard que Lysandre, tandis qu'il était convenu qu'ils arriveraient le même jour, d'avoir relevé les morts à la faveur

¹ Commandants de 50 hommes.

d'une trêve, et non par la force des armes; enfin, d'avoir relâché le peuple d'Athènes qu'il tenait au Pirée. En outre, comme il ne se présente point en justice, on le condamne à mort, et il s'enfuit à Tégée, où il meurt de maladie.

Tels sont les événements qui se passent en Grèce.



LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Agésilas ravage la province de Pharnabaze. — Son alliance avec Otys.
Hippéridas s'empare du camp de Pharnabaze. — Défection d'Otys.
— Alliance d'Agésilas avec Pharnabaze.

(Avant J. C. 395.)

Cependant Agésilas, arrivé avec l'automne dans la Phrygie de Pharnabaze, brûle et saccage le pays et s'empare des villes ou de force ou de gré. Spithridate l'ayant assuré que, s'il veut le suivre en Paphlagonie, il aura facilement une entrevue avec le roi des Paphlagoniens et pourra s'en faire un allié, il part en toute hâte, désirant depuis longtemps détacher cette nation du parti du roi.

Dès qu'il est arrivé en Paphlagonie, Otys vient à lui pour négocier une alliance. Le roi l'avait mandé, mais il ne s'y était pas rendu. Sur les conseils de Spithridate, Otys avait envoyé à Agésilas mille cavaliers et deux mille peltastes. Agésilas, reconnaissant de ce service, dit à Spithridate : « Dis-moi, Spithridate, donnerais-tu bien ta fille à Otys ? — Beaucoup plus volontiers, répondit-il, que celui-ci ne serait prêt à prendre la fille d'un exilé, vu qu'il est roi d'un pays vaste et puissant. » Il ne fut pas alors plus longtemps question de ce mariage ; mais lorsque Otys, près de son départ, vient prendre congé d'Agésilas, celui-ci fait retirer Spithridate, et aborde ce sujet en présence des Trente : « Dis-moi, Otys, lui dit-il, quelle est la naissance de Spithridate ? » Otys répond qu'il ne le cède sous ce rapport à aucun Perse. « Tu as vu son fils, reprend Agésilas, il est beau ? — Si je l'ai vu ? hier soir je soupais avec lui. — Et sa fille, on dit qu'elle est encore plus belle. —

Par Jupiter, dit Otys, elle est belle. — Eh bien, moi, dit Agésilas, puisque tu es devenu notre ami, je te conseillerais de prendre sa fille pour femme, puisqu'elle est très-belle. Qu'y a-t-il de mieux pour un mari? Son père est de haute naissance, il est assez puissant pour avoir pu se venger des injustices de Pharnabaze, en l'exilant, comme tu vois, de toute cette contrée. Sache donc bien que, comme il a pu se venger de cet ennemi, il pourra aussi faire du bien à un ami. Pense que par ce mariage tu ne deviendras pas seulement le parent de Spithridate, mais aussi le mien et celui de tous les Lacédémoniens, et, puisque nous commandons à la Grèce, celui de la Grèce entière. Si tu suis mon conseil, qui jamais aura fait un plus splendide mariage? Quelle fiancée a jamais eu un cortège de cavaliers, de peltastes et d'hoplites, pareil à celui qui accompagnera ta femme jusqu'à ta demeure? » Otys alors lui demanda: « Ce que tu me dis là, Agésilas, a-t-il aussi l'approbation de Spithridate? — Au nom des dieux, dit Agésilas, il ne m'a pas chargé de t'en parler; mais moi, quoique fort content quand je me venge d'un ennemi, j'éprouve un plaisir plus vif encore quand je trouve à faire un peu de bien à un ami. — Pourquoi donc, dit Otys, ne t'informes-tu pas si cela lui agréé également? » Aussitôt Agésilas: « Allez, dit-il, Hérippidas, et vous autres, et amenez-le à vouloir ce que nous voulons. » Ils se lèvent et vont l'instruire de la chose. Comme ils demeuraient longtemps: « Veux-tu, Otys, dit Agésilas, que nous le fassions venir ici lui-même? Il sera, je crois, plus tôt persuadé que par tous les autres ensemble. » Alors Agésilas fait appeler Spithridate et tous les autres. Ils arrivent aussitôt et Hérippidas s'écrie: « A quoi bon, Agésilas, te rapporter en détail tout ce qui a été dit? Spithridate a fini par dire qu'il fera volontiers tout ce qui te semblera convenable. — Je crois donc convenable, dit Agésilas, qu'à la garde des dieux tu donnes ta fille à Otys, et que toi, Otys, tu la prennes pour femme. — Cependant nous ne pourrions pas avant le printemps amener la jeune fille par terre. — Mais, par Jupiter, dit Otys, on pourrait l'amener tout de suite par mer, si tu voulais. » Là-dessus on se tend la main de part et d'autre, et l'on reconduit Otys.

Aussitôt Agésilas, voyant l'impatience d'Otys, fait équiper une trirème et ordonne au lacédémonien Callias d'aller chercher la jeune fille. Lui-même s'avance contre Daskylum, où se trouvaient les palais de Pharnabaze, entourés de plusieurs grands villages abondamment pourvus, avec des chasses dans

des parcs fermés ou dans des lieux découverts, toutes magnifiques. Autour coulait un fleuve rempli de poissons de toute espèce, et il y avait des volatiles de tout genre pour qui pouvait y chasser. C'est dans cet endroit qu'Agésilas prend ses quartiers d'hiver, et c'est là qu'au moyen d'expéditions de fourrageurs il alimente son armée. Il y avait une grande insouciance, un grand abandon parmi les soldats en quête de vivres, à cause de l'absence de toute résistance, lorsqu'un jour Pharnabaze les surprend éparpillés dans la plaine : il avait des chars armés de faux et quatre cents cavaliers. Les Grecs, en le voyant s'avancer sur eux, se réunissent en courant au nombre de sept cents environ. Cela ne l'arrête point : il fait mettre les chars en avant, et se plaçant lui-même derrière avec ses cavaliers, il donne l'ordre de marcher sur les ennemis. Les chars une fois lancés dispersent le gros de la troupe, et les cavaliers ont bientôt abattu une centaine de soldats. Le reste s'enfuit auprès d'Agésilas, qui était à proximité avec les hoplites.

Trois ou quatre jours après, Spithridate reçoit l'avis que Pharnabaze est campé à Kavé, grand village situé à la distance de cent soixante stades. Il le communique aussitôt à Hérrippidas, qui, brûlant de se distinguer par quelque exploit, demande à Agésilas deux mille hoplites, autant de peltastes, les cavaliers de Spithridate, les Paphlagoniens et ceux des Grecs auxquels il persuaderait de le suivre. Cette promesse faite, il offre un sacrifice, qu'il termine le soir quand les présages sont favorables. Il ordonne qu'aussitôt après le repas on vienne se placer devant le camp ; mais, comme il faisait sombre, il ne sort guère que la moitié de chaque troupe.

Cependant Hérrippidas, craignant, s'il se laisse intimider, les moqueries des autres Trente, s'avance avec les troupes qu'il a. Au point du jour, il fond sur le camp de Pharnabaze : un grand nombre de Mysiens, qui formaient l'avant-poste, tombent sous ses coups ; les autres s'enfuient ; le camp est pris avec un grand nombre de coupes et autres objets précieux appartenant à Pharnabaze. On lui prend également tout son bagage et les bêtes de somme qui le portaient. Pharnabaze, en effet, craignant toujours, s'il s'établissait quelque part, d'être entouré et assiégé, parcourait le pays dans tous les sens, à la manière des Nomades, et tenait toujours ses campements cachés. Comme les Paphlagoniens et Spithridate emmenaient les riches dépouilles qu'ils avaient prises, Hérrippidas les fait dépouiller par des taxiarques et des lochages

qu'il avait postés là, afin de pouvoir livrer lui-même beaucoup de butin aux laphyropoles¹. Spithridate et les Paphlagoniens ne peuvent supporter une telle conduite. Se considérant comme lésés et outragés, ils plient bagage de nuit, et se rendent à Sardes auprès d'Aricé, auquel ils se fient, attendu qu'Aricé a quitté le roi et lui fait la guerre. Quant à Agésilas, cette défection de Spithridate, de Mégabate et des Paphlagoniens, fut le coup le plus pénible qu'il eût reçu dans cette campagne.

Il y avait un certain Apollophane de Cyzique, qui se trouvait être depuis longtemps hôte de Pharnabaze, et qui, vers cette même époque, s'était trouvé lié d'hospitalité avec Agésilas. Il dit à Agésilas qu'il pense pouvoir amener Pharnabaze à une conférence pour conclure amitié. Après l'avoir entendu, Agésilas fait une trêve et donne sa parole à Apollophane, qui amène Pharnabaze à un endroit convenu. Agésilas et les Trente les y attendaient, assis par terre sur le gazon. Pharnabaze arrive avec une robe couverte de riches ornements d'or. Mais lorsque ses serviteurs veulent lui étendre les coussins sur lesquels les Perses s'asseyent avec mollesse, il a honte de cette délicatesse en voyant la simplicité d'Agésilas, et il s'assied tout simplement par terre. Ils commencent par se saluer réciproquement; puis, Pharnabaze ayant tendu la main, Agésilas la lui tend à son tour. Ensuite Pharnabaze, prenant la parole comme étant le plus vieux : « Agésilas, dit-il, et vous tous Lacédémoniens ici présents, j'ai été votre ami et votre allié quand vous faisiez la guerre aux Athéniens; j'ai fortifié votre flotte en vous fournissant de l'argent; sur terre, j'ai combattu moi-même à cheval avec vous, j'ai poursuivi les ennemis jusqu'à la mer, et vous ne sauriez me reprocher, comme à Tissapherne, de vous avoir jamais parlé ou d'avoir agi avec duplicité. Malgré cette conduite, vous m'avez cependant réduit à ne pouvoir trouver de quoi manger sur mon propre territoire, qu'en y recueillant vos restes comme les animaux. Les belles demeures, les parcs remplis d'arbres et de gibier que je tenais de mon père, et qui faisaient ma joie, je vois tout cela coupé ou brûlé. Si j'ignore ce qu'il y a de juste et de sacré, apprenez-moi comment de pareils actes sont ceux de gens qui savent ce que c'est que la reconnaissance. »

1. Espèces de commissaires-priseurs, qui se chargeaient de vendre aux enchères le butin fait sur l'ennemi.

Tel est le discours de Pharnabaze. Tous les Trente demeurèrent confus et gardent le silence ; mais Agésilas, au bout de quelques instants : « Tu n'ignores pas, je crois, Pharnabaze, dit-il, que, dans les cités, presque tous les hommes s'unissent entre eux par l'hospitalité. Or, ces hommes, quand leurs cités sont en guerre, combattent avec leur patrie ceux même auxquels ils sont liés par l'hospitalité, et parfois il arrive qu'ils s'entre-tuent. Nous de même, qui faisons aujourd'hui la guerre à votre roi, nous avons été forcés de regarder comme ennemi tout ce qui lui appartenait ; et pourtant nous estimerions au-dessus de tout de devenir tes amis. S'il te fallait échanger la domination du roi contre la nôtre, moi-même je ne te le conseillerais pas ; mais tu es libre, maintenant, en te mettant avec nous, de n'avoir plus à te prosterner devant personne, de vivre sans avoir un maître qui jouisse de ce qui est à toi. Or, pour ma part, je regarde la liberté comme valant bien tous les trésors. Et cependant nous ne t'engageons pas à devenir pauvre et libre, mais à nous prendre pour alliés, afin d'augmenter non pas la puissance du roi, mais la tienne, à subjuguier tes compagnons d'esclavage et à t'en faire des sujets. Si donc tu devenais à la fois libre et riche, que te manquerait-il pour être complètement heureux ? — Faut-il, répond Pharnabaze, vous dire franchement ce que je ferais ? — C'est convenable. — Eh bien ! dit-il, si le roi nomme un autre général sous les ordres duquel il me place, je veux alors être votre ami et votre allié ; mais si c'est à moi qu'il donne le commandement, sachez bien alors que, revêtu d'un telle charge, propre à nourrir l'ambition, j'emploierai, pour vous faire la guerre, tous les moyens qui sont en mon pouvoir. » En entendant ces mots, Agésilas lui prend la main et lui dit : « Plût aux dieux, mon très-cher, qu'avec de tels sentiments tu devinsses notre ami ! mais n'oublie pas une chose : c'est que, maintenant, je vais évacuer ton territoire aussi vite que je pourrai, et qu'à l'avenir, la guerre durât-elle encore, nous ne toucherons ni à toi ni aux tiens, tant que nous aurons à marcher contre un autre ennemi. »

Ce discours fini, la conférence est dissoute. Pharnabaze remonte à cheval et s'éloigne ; mais son fils, né de Parapita, et qui était encore un beau jeune homme, reste en arrière ; et, courant après Agésilas : « Tu es mon hôte, Agésilas, dit-il, je te prends pour tel. — J'accepte. — Ne l'oublie pas ! » Aussitôt il prend son javelot (or il en avait un fort beau), et le donne

à Agésilas. Celui-ci le prend, ôte les magnifiques ornements du cheval de son secrétaire Idéus, et les donne à son tour au jeune homme, qui saute sur son cheval et court après son père. Dans la suite, un autre fils de Pharnabaze, profitant de l'absence de son père, s'empare du pouvoir et exile le fils de Parapita. Agésilas alors l'entoure de soins, et, en particulier, il fait tout au monde pour que le fils de l'Athénien Eualcès, dont il était épris, soit admis au combat de la course à Olympie, bien qu'il fût le plus grand des enfants.

Ainsi qu'il l'avait dit à Pharnabaze, Agésilas quitte aussitôt le pays. On était aux approches du printemps. Arrivé dans la plaine de Thèbes, il place son camp autour du temple de Diane Astyréné¹. Là, il s'occupe à rassembler de toutes parts de nombreuses troupes, pour les ajouter à celles qu'il avait déjà. Il se préparait, en effet, à pénétrer aussi avant qu'il pourrait dans l'intérieur de l'Asie, espérant que tous les peuples qu'il laisserait derrière lui se révolteraient contre le roi.

CHAPITRE II.

Rappel d'Agésilas. — Bataille de Corinthe.

(Avant J. C. 395.)

Agésilas en était là. Les Lacédémoniens, instruits positivement que des sommes d'argent ont été répandues dans la Grèce, et que les villes les plus considérables se sont coalisées pour leur déclarer la guerre, jugent alors l'État en danger, et croient une campagne nécessaire. Tout en s'y préparant, ils envoient vers Agésilas Épicydidas, qui, arrivé auprès de lui, lui expose en général l'état des affaires, et lui transmet l'ordre de la ville de marcher en toute hâte au secours de la patrie. A cette nouvelle, Agésilas éprouve un vif chagrin en songeant de quels honneurs, de quelles espérances il est privé; mais il n'en rassemble pas moins les alliés², et, leur montrant les ordres de Lacédémone, il leur dit qu'il est obligé d'aller au secours de sa patrie. « Cependant, ajouta-t-il, si tout cela tourne bien, soyez sûrs, alliés, que je ne vous oublierai pas, mais que

1. D'Astyre, ville de Mysie. — 2. Les Grecs d'Asie.

je reviendrai au milieu de vous, pour achever ce que vous désirez. » En entendant ces paroles, plusieurs versent des larmes, et tous décident d'aller avec Agésilas au secours de Lacédémone; puis, si tout se passe bien, de le reprendre pour chef et de revenir en Asie. Ils se préparent donc à l'accompagner. Agésilas laisse en Asie l'harmoste Euxène à la tête de garnisons fortes d'au moins quatre mille hommes, afin qu'il puisse garder les villes. Mais s'apercevant lui-même que la plupart des soldats ont plus envie de rester que de marcher contre des Grecs, comme il veut cependant emmener avec lui les meilleurs et les plus nombreux, il promet des prix aux villes qui enverront la plus belle armée, ainsi qu'aux lochages des mercenaires qui lui amèneront les loches les mieux armés, hoplites, archers et peltastes. Il fait aussi annoncer aux hipparques que celui qui présentera l'escadron le mieux monté et le mieux armé, il lui donnera un prix. Il ajoute que la distribution aura lieu en Chersonèse, après qu'on sera passé d'Asie en Europe, afin que l'on comprenne bien qu'il veut distinguer ceux qui doivent marcher avec lui. Les prix étaient pour la plupart des armes travaillées avec luxe, armes d'infanterie et de cavalerie : il y avait aussi des couronnes d'or. La valeur de tous ces prix n'était pas moindre de quatre talents. Malgré cette grande dépense, on consacra encore beaucoup d'argent à acheter des armes de toute espèce pour l'armée. Après avoir traversé l'Hellespont, il établit pour juges les Lacédémoniens Ménarque, Hérrippidas et Orsippe, et un homme de chacune des villes alliées; puis, après la distribution des prix, il s'avance, à la tête de son armée, par la même route qu'avait prise le roi¹, quand il marcha contre la Grèce.

Vers le même temps, les époures décrètent une expédition. La ville, vu la jeunesse d'Agésilas, choisit Aristodème, parent et tuteur de l'enfant, pour la commander. Quand les Lacédémoniens ont passé les frontières, les ennemis rassemblés se réunissent pour délibérer sur la manière la plus favorable de livrer bataille. Le Corinthien Timolaüs prend la parole : « Il me semble, dit-il, alliés, que les Lacédémoniens ressemblent aux fleuves qui, près de leur source, sont peu considérables et faciles à passer, mais qui, à mesure qu'ils avancent, deviennent de plus en plus violents par la réunion des autres fleuves qui s'y jettent. De même, les Lacédémoniens, à leur point de

1. Xerxès.

départ, sont seuls, abandonnés à eux-mêmes; mais, à mesure qu'ils avancent et qu'ils prennent les villes, ils deviennent plus nombreux et plus difficiles à combattre. Je vois aussi, ajouta-t-il, que, lorsque ceux qui veulent détruire les guêpes leur donnent la chasse pendant qu'elles volent en liberté, ils s'attirent beaucoup de blessures, mais que, lorsqu'ils les attaquent avec le feu dans l'intérieur de leur retraite, ils s'emparent des guêpes sans avoir rien à souffrir. Ces réflexions me font penser que le mieux est de livrer le combat, si ce n'est dans la Laconie même, du moins le plus près possible de ce pays. »

L'orateur ayant paru bien dire, on vote sa proposition. Mais pendant qu'on discute sur le commandement, et que l'on convient du nombre de rangs sur lesquels on doit ranger toute l'armée, de peur que les divers États ne donnent à leurs phalanges trop de profondeur et ne permettent ainsi à l'ennemi de les envelopper, les Lacédémoniens, réunis déjà aux Tégéates et aux Mantinéens, s'avancent vers l'isthme. Par cette marche rapide, les Lacédémoniens et leurs alliés se trouvent à Sicyone presque au moment où les Corinthiens sont à Némée. Ils envahissent par l'Épiécie¹, mais les gymnètes des ennemis², leur lançant des traits et des flèches du haut des collines, leur font beaucoup de mal; ils redescendent alors vers la mer, et s'avancent à travers la plaine, brûlant et saccageant le pays. Les autres cependant arrivent sur ces entrefaites, et placent leur camp derrière un torrent³. Quand les Lacédémoniens ne sont plus qu'à dix stades de leurs adversaires, ils asseyent aussi leur camp et demeurent en repos.

Je vais rapporter la force des deux armées. Du côté des Lacédémoniens étaient réunis près de six mille hoplites, trois mille Étéens, Triphylieus, Acroriens et Lasioniens, mille cinq cents Sicyoniens, et au moins trois mille Épidauriens, Trézéniens, Hermioniens et Haliens. Joignons-y près de six cents cavaliers lacédémoniens, trois cents archers crétois, et quatre cents frondeurs marganéens, létrins et amphidoles. Les Philiens n'avaient point suivi les autres peuples; ils prétextaient une suspension d'armes. Telles étaient les forces des Lacédémoniens. Celles des ennemis se composaient de six mille ho-

1. Défilé, dont il est encore question plus loin, livre IV, chap. iv.

2. C'est-à-dire les Corinthiens et leurs alliés.

3. Dans un endroit boisé, selon les conjectures de Schneider.

plites athéniens, sept mille Argiens, cinq mille Béotiens seulement, vu l'absence des Orchoméniens, trois mille Corinthiens, et au moins trois mille hommes levés dans toute l'Eubée : voilà pour les hoplites. Quant à la cavalerie, elle se composait de huit cents Béotiens seulement, vu l'absence des Orchoméniens, de six cents Athéniens, de cent Chaldéens de l'Eubée, et de cinquante Locriens Opontiens : les troupes légères réunies. celles des Corinthiens étaient supérieures en nombre, car les Locriens Ozoles, les Méliens et les Acarnaniens, en faisaient partie. Telles étaient les forces respectives.

Tant que les Béotiens occupèrent la gauche, ils ne hâtèrent point le combat ; mais, lorsqu'on eut rangé les Athéniens contre les Lacédémoniens, ils se trouvèrent alors à l'aile droite et vis-à-vis des Achéens ; aussitôt ils déclarent les victimes favorables et donnent l'ordre de se préparer au combat. Et d'abord, négligeant la formation sur seize de hauteur, ils donnent une très-grande profondeur à la phalange, puis ils marchent sur la droite, afin d'enfoncer l'aile des ennemis. Les Athéniens, pour ne pas être séparés, les suivent, bien qu'ils sachent qu'ils courent risque d'être entourés. Jusque-là les Lacédémoniens ne s'étaient point aperçus de l'approche des ennemis, parce que le pays était fourré ; mais ayant entendu le péan, ils les reconnaissent, et ordonnent aussitôt à toutes leurs troupes de se préparer au combat. Quand elles sont à la place où les ont rangées les chefs des étrangers, l'ordre est donné de suivre à chaque chef de file. Alors les Lacédémoniens se portent vers la droite et étendent tellement leur aile, que six tribus¹ seulement des Athéniens sont opposées aux Lacédémoniens, et les quatre autres aux Tégéates. Quand on n'est plus qu'à la distance d'un stade, les Lacédémoniens, suivant leur usage, immolent la chèvre à Diane Agrotère², et s'avancent contre les ennemis en faisant faire un coude à leur ligne pour les envelopper. Le combat engagé, tous les alliés des Lacédémoniens sont battus par les ennemis ; les Pelléniens seuls, qui avaient affaire aux Thespiens, combattent de manière à ce qu'il en tombe beaucoup des deux parts sur le terrain. Les Lacédémoniens battent toutes les troupes athéniennes qui leur sont opposées, les enveloppent et en tuent un grand nombre. Comme ils n'ont pas souffert, ils

1. Les Athéniens étaient divisés pour le civil en dix tribus, et l'on conservait aussi cette dénomination pour le militaire.

2. Chasseresse.

rétablissent leur ordre de bataille, et se portent en avant : ils dépassent ainsi les quatre autres tribus athéniennes, avant qu'elles soient revenues de la poursuite, en sorte qu'ils ne perdent que les hommes tués dans le premier choc avec les Tégéates. Les Lacédémoniens rencontrent alors les Argiens en retraite. Le premier polémarque allait les attaquer de front, lorsque quelqu'un s'écrie, dit-on, qu'il faut laisser passer les premiers rangs. On le fait, et les Lacédémoniens, tombant ainsi sur les flancs découverts des ennemis qui passent devant eux, en tuent un grand nombre. Ils fondent de même sur les Corinthiens en retraite; puis, rencontrant un corps de Thébains qui reviennent de la poursuite, ils en massacrent un grand nombre. Les vaincus se réfugient d'abord dans les murs¹; mais repoussés par les Corinthiens, ils viennent reprendre position dans leur ancien camp. De leur côté, les Lacédémoniens se retirent à l'endroit où avait commencé la mêlée, et y dressent un trophée. Telle fut l'issue de ce combat.

CHAPITRE III.

Agésilas défait la cavalerie thessalienne. — Combat naval de Cnide. — Bataille de Coronée, gagnée par Agésilas. — Expédition malheureuse de Gylis en Locride.

(Avant J. C. 394.)

Agésilas accourait d'Asie au secours de l'armée. Il était à Amphipolis, quand Dercyllidas² lui annonce la victoire des Lacédémoniens, qui ne leur a coûté que huit hommes, tandis que les ennemis en ont eu un grand nombre de tués. Il ne lui cache pas qu'il a péri un assez grand nombre d'alliés. Agésilas lui demande : « Ne crois-tu pas, Dercyllidas, qu'il serait convenable d'informer le plus vite possible de cette victoire les villes dont les soldats nous accompagnent ? » Dercyllidas répond : « Certainement cette nouvelle ne pourra que leur donner plus de cœur. — Mais n'est-ce pas toi, puisque te voilà, qui pourrais le mieux accomplir ce message ? » Dercyllidas, grand ami

1. De Corinthe.

2. Il était revenu en Europe après avoir accompli sa mission auprès de Tissapherne. Cf. III, iv.

des excursions, est ravi de l'entendre ainsi parler : « Si tu l'ordonnes, dit-il. — Je l'ordonne, répond Agésilas, et je te prie d'annoncer à ces villes que, si tout va bien ici, nous reviendrons les voir, comme nous le leur avons promis. » Là-dessus Dercyllidas se dirige d'abord vers l'Hellespont, et Agésilas, traversant la Macédoine, arrive en Thessalie. Les Larisséens, les Cranoniens, les Scotuséens, les Pharsaliens, peuples alliés des Béotiens, ainsi que les Thessaliens qui ne se trouvaient pas alors en exil, le suivaient en inquiétant sa marche. Jusquelà son armée avait formé un carré long, la moitié de la cavalerie à la tête, l'autre moitié à la queue. Mais comme les Thessaliens chargent l'arrière-garde et arrêtent sa marche, il envoie en arrière toute la cavalerie de la tête, à l'exception de sa garde. Quand les deux armées sont en présence, les Thessaliens, trouvant dangereux de se hasarder avec de la cavalerie seulement contre des hoplites, se retirent au pas. Les autres continuent la poursuite avec de grandes précautions; mais Agésilas, rachetant la faute qui se commettait des deux côtés, envoya les cavaliers vigoureux qui l'entouraient¹ avec l'ordre de se joindre aux autres et de poursuivre avec eux les ennemis avec la plus grande promptitude, sans leur laisser le temps de faire volte-face. Les Thessaliens, se voyant chargés à l'improviste, ne se retournent point pour la plupart; ceux qui cherchent à le faire sont atteints au moment même où ils ont leurs chevaux à demi tournés. Cependant le Pharsalien Polycharme², commandant de cavalerie, fait volte-face et tombe avec les siens en combattant. Alors ce n'est plus chez les Thessaliens qu'une déroute désastreuse : les uns sont tués, les autres faits prisonniers, et les fuyards ne s'arrêtent que quand ils ont atteint le mont Narthacium. Alors Agésilas élève un trophée entre Pras et le Narthacium, et y demeure, enchanté de cet exploit, vu qu'avec des cavaliers recrutés par lui-même il avait battu le peuple qui est le plus fier de sa cavalerie. Le lendemain, il franchit les monts achéens de la Phthie, et n'a dès lors que des pays amis à traverser jusqu'aux frontières de la Béotie.

Il allait les franchir, quand le soleil se montre sous forme de lune³. On reçoit en même temps la nouvelle de la défaite des

1. Schneider dit que c'étaient 300 cavaliers d'élite qui servaient d'état-major aux rois de Lacedémone. Cf. Thucydide, V, LXXII; Hérodote, VIII, CXXIV.

2. Weiske le nomme Polymaque.

3. A cause d'une éclipse annulaire.

Lacédémoniens dans un combat naval, et de la mort du navarque Pisandre. On raconte aussi comment ce combat eut lieu. C'était près de Cnide que la rencontre s'était faite. Pharnabaze, qui faisait les fonctions de navarque, commandait les trirèmes phéniciennes, en avant desquelles Conon¹ avec la flotte grecque avait disposé ses vaisseaux. Pisandre avait formé sa ligne en face; mais, quand on put voir combien ses vaisseaux étaient inférieurs en nombre à ceux de la flotte grecque commandée par Conon, les alliés qui sont à l'aile gauche prennent aussitôt la fuite. Pisandre, réduit à ses propres forces, engage le combat; mais sa trirème, percée de coups d'éperons, est poussée à la côte: tous ceux qui sont ainsi jetés à la côte abandonnent leurs vaisseaux et s'enfuient comme ils peuvent à Cnide. Pisandre meurt en combattant sur son vaisseau.

Agésilas, en apprenant cette nouvelle, commence par être fort affligé. Cependant, réfléchissant que la plus grande partie de son armée est bien disposée à partager ses succès, mais que rien ne la forcera à demeurer avec lui, quand elle sera témoin de quelque revers, il dissimule et dit qu'il a reçu la nouvelle de la mort de Pisandre, vainqueur dans un combat naval. Cela dit, il immole des bœufs, comme en reconnaissance d'une bonne nouvelle, et envoie à plusieurs des morceaux des victimes. De cette manière, dans une escarmouche qui a lieu, les troupes d'Agésilas ont l'avantage, grâce au bruit que les Lacédémoniens avaient été vainqueurs dans le combat naval.

Les troupes opposées à Agésilas se composaient de Béotiens, d'Athéniens, d'Argiens, de Corinthiens, d'Ænians, d'Eubiens et de Locriens des deux pays; Agésilas avait avec lui la more venue de Corinthe, et une demi-more venue d'Orchomène: il avait, de plus, les néodamodes de Lacédémone qui avaient fait la campagne avec lui, les mercenaires commandés par Hérrippidas, les troupes de villes grecques d'Asie et celles qu'il avait recrutées à son passage dans les villes grecques d'Europe. Ajoutons-y des hoplites d'Orchomène et de Phocée. Les peltastes d'Agésilas étaient de beaucoup plus nombreux; la cavalerie était à peu près égale des deux côtés. Telles étaient les forces des deux partis.

Je vais retracer ce combat². C'est l'un des plus remarqua-

1. Conon, après la bataille d'Egos-Potamos, s'était enfui auprès d'Évagoras, et de là chez le roi de Perse.

2. Cf. *Agésilas*, II.

bles de notre époque. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine voisine de Coronée; celle d'Agésilas venant de Céphire, et celle des Thébains de l'Hélicon. Agésilas commandait l'aile droite; les Orchoméniens étaient placés à l'extrémité de son aile gauche; de leur côté, les Thébains étaient à la droite, et à la gauche les Argiens. Les deux armées s'ébranlent dans le plus grand silence; mais, arrivées à la distance d'un stade, les Thébains jettent un cri et s'élancent tous en avant. Il restait encore un intervalle de trois pléthres, lorsque la phalange mercenaire d'Agésilas, commandée par Hérippidas, se détache et s'élançe au pas de course, et avec elle les Ioniens, les Éoliens et les Hellespontins; or, ce détachement, arrivé à une portée de pique, met en déroute ceux qui lui font face. Cependant les Argiens, ne tenant pas contre les soldats d'Agésilas, s'enfuient vers l'Hélicon. En ce moment quelques soldats étrangers couronnaient déjà Agésilas, quand on lui annonce que les Thébains ont rompu les Orchoméniens jusqu'aux skeuophores: par une brusque évolution, il déploie sa phalange, court sur eux, et les Thébains, voyant que leurs alliés se sont enfuis vers l'Hélicon, doublent le pas pour les joindre.

C'est alors qu'Agésilas montre, sans contredit, la plus grande valeur: cependant le parti qu'il prit était des plus dangereux. Il pouvait laisser passer l'ennemi qui battait en retraite, puis tomber sur ses derrières et y faire main-basse; mais il n'en fit rien, et rompit en visière avec les Thébains; les boucliers serrés s'entre-choquent, on se bat, on tue, on meurt. A la fin, une partie des Thébains s'échappe vers l'Hélicon: un grand nombre périt dans la déroute. Après que la victoire est assurée à Agésilas, et qu'on l'a rapporté lui-même blessé à sa phalange, quelques cavaliers accourent pour lui dire que quatre-vingts des ennemis sont dans le temple avec leurs armes, et demandent ce qu'il faut faire. Et lui, couvert de nombreuses blessures, mais n'oubliant pas ce qu'il doit à la sainteté du lieu, il ordonne de les laisser aller où ils voudront, loin de leur faire aucun mal. Ensuite, comme il était déjà tard, les soldats prennent leur repas et se livrent au sommeil.

Le lendemain, Agésilas commande au polémarque Gylis de mettre les troupes sous les armes et d'ériger un trophée, aux soldats de se couronner de fleurs en l'honneur du dieu, et aux flûteurs de jouer de leurs instruments: ce qui fut fait. Cependant les Thébains envoient des hérauts demander une trêve. Agésilas la leur accorde, se rend à Delphes, et consacre au

dieu la dîme du butin, qui ne s'élève pas à moins de cent talents. Le polémarque Gylis se retire en Phocide à la tête de l'armée, et de là il fait une invasion en Locride. Les soldats passent toute la journée à piller les effets et les vivres dans les villages ; mais lorsque le soir arrive et que les Lacédémoniens veulent enfin se retirer, ils sont suivis par les Locriens, qui leur lancent des javelots et des flèches. Les Lacédémoniens se retournent alors, les poursuivent et en tuent quelques-uns : les autres, de ce moment, renoncent à les suivre par derrière, mais ils leur lancent des traits du haut des collines ; les Lacédémoniens essayent de les poursuivre dans ces lieux escarpés, mais la nuit survient, et, quand ils veulent se retirer, les uns tombent, à cause de l'inégalité du terrain, d'autres parce qu'ils ne peuvent voir devant eux, d'autres enfin sont atteints par les traits de l'ennemi. Le polémarque Gylis y est tué avec un grand nombre de ceux qui l'entourent, ainsi que dix-huit soldats écrasés par les pierres ou traversés par les javelots ; et même, si ceux qui prenaient leur repas dans le camp n'étaient pas venus à leur secours, ils couraient tous le risque de périr.

CHAPITRE IV.

Retour d'Agésilas. — Massacre des aristocrates à Corinthe. — Les Lacédémoniens renversent les longs murs de Corinthe. — Guerre des mercenaires. — Iphicrate attaque Phlionte. — Les Athéniens relèvent les longs murs de Corinthe, qu'Agésilas abat de nouveau.

(Avant J. C. 393.)

Après cette campagne, le reste de l'armée est renvoyé dans ses villes respectives, et Agésilas s'embarque pour sa patrie. Dès lors la guerre se fait entre les Athéniens, les Béotiens, les Argiens et leurs alliés, postés à Corinthe, et les Lacédémoniens établis à Sicyone. Les Corinthiens, voyant ainsi leur territoire ravagé et leur population décimée par le voisinage continuel de la guerre, tandis que le reste des alliés jouissaient eux-mêmes de la paix et cultivaient leurs champs,

1 Je lis, avec A. Turretini et L. Dindorf, πῶδες, au lieu de Πῶδες, malgré l'autorité de Weiske et de quelques autres éditeurs.

désirent vivement la paix, principalement les plus nombreux et les plus notables, et se réunissent pour se communiquer leur désir. Mais les Argiens, les Athéniens, les Béotiens, et ceux des Corinthiens qui avaient eu part aux largesses du roi, et qui étaient les fauteurs les plus actifs de la guerre, comprennent que, s'ils ne se débarrassent pas de ceux dont les esprits sont tournés vers la paix, ils courent grand risque de voir l'État retomber sous l'influence lacédémonienne : ils essayent de procéder par des massacres, et ils prennent la plus impie de toutes les mesures. Jamais, en effet, on n'exécute pendant une fête une sentence de mort, même édictée par la loi; et ils choisissent le dernier jour des Eucléies¹, parce qu'ils espèrent pouvoir alors saisir sur l'agora un plus grand nombre de personnes à qui donner la mort. A un signal donné, ceux qui ont mission d'égorger leurs victimes tirent leurs épées, et frappent aussi bien celui qui est debout dans le cercle des citoyens que celui qui est assis; celui qui est au théâtre que celui qui siège en qualité de juge. Aussitôt que ce massacre est connu, les premiers citoyens vont chercher un refuge, les uns vers les statues des dieux sur la place publique, les autres vers les autels. Là ces monstres impies, foulant aux pieds toute espèce de loi, ordonnateurs et exécuteurs, continuent leur boucherie devant le sanctuaire, si bien que quelques-uns de ceux qui ne sont point frappés, hommes d'ailleurs amis de la justice, se sentent l'âme pénétrée d'horreur à la vue de cette impiété. Ainsi périssent un grand nombre de citoyens les plus âgés; car c'étaient eux qui se trouvaient en plus grande partie sur la place publique. Les plus jeunes, qui, sur l'avis de Pansimélus, avaient eu quelque soupçon de ce qui devait arriver, étaient restés tranquilles sur le Cranium². Mais bientôt ils entendent les cris, quelques citoyens échappés au massacre arrivent à eux; alors ils s'élancent dans l'Acrocorinthe³ et repoussent les Argiens ainsi que les autres troupes qui viennent les assaillir. Pendant qu'ils délibèrent sur ce qu'ils doivent faire, ils voient tomber le chapiteau de la colonne⁴, sans qu'il y ait eu vent ou tremblement de terre; et, quand ils sa-

1. Fêtes en l'honneur de Diane, adorée à Thèbes dans le temple que lui éleva Hercule, après la victoire qu'il remporta sur les Orchoménéens.

2. Gymnase situé sur une colline voisine de Corinthe, et entouré d'un bois sacré.

3. Montagne avec une citadelle qui domine Corinthe.

4. C'était une colonne consacrée à Cybèle, mère des dieux.

crifient, les victimes sont telles que les devins déclarent qu'il vaut mieux quitter la place.

Ils s'éloignent donc tout d'abord, avec l'intention de fuir le territoire de Corinthe; mais, persuadés par les prières de leurs amis, de leurs frères, de leurs mères accourues auprès d'eux, par les serments de plusieurs de ceux qui étaient au pouvoir, et qui leur garantissaient une entière sûreté, quelques-uns d'entre eux retournent dans leurs foyers. Puis, quand ils voient le pays gouverné par des tyrans, quand ils s'aperçoivent qu'on anéantit l'État en lui enlevant ses frontières, en ôtant à la patrie le nom de Corinthe pour lui donner celui d'Argos, et en imposant aux Corinthiens un gouvernement argien qui ne peut leur convenir et qui leur laisse chez eux moins de pouvoir qu'aux métèques, il y en a plusieurs qui pensent qu'on ne peut pas vivre ainsi. Essayer de refaire de Corinthe une patrie telle qu'elle était dès le principe, lui rendre la liberté, la purifier des massacres, la faire jouir d'une bonne législation, leur paraît une action méritoire. Ils pensent que, s'ils l'accomplissent, ils seront les sauveurs de leur patrie, et que, s'ils ne peuvent réussir, ils trouveront la mort la plus glorieuse, puisqu'ils auront ambitionné le plus grand et le plus beau des biens.

Deux hommes donc, Pasimélus et Alcimène, traversent le torrent, essayent d'arriver jusqu'au polémarque lacédémonien Praxitas, qui se trouvait avec sa garnison à Sicyone. Ils lui disent qu'ils pourront l'introduire dans l'enceinte des murs qui conduit au Léchéum¹. Praxitas, qui les connaissait précédemment comme des hommes dignes de foi, croit à leur parole; il s'arrange donc pour que la division qui doit quitter Sicyone y reste, et il fait ses préparatifs pour entrer dans la ville. Soit hasard, soit calcul, les deux hommes en question étaient de garde à la place où avait été dressé le trophée², lorsque Praxitas se présente à la tête de sa division, avec des Sicyoniens et tous les exilés corinthiens. Arrivé près des portes, il craint d'entrer sur-le-champ et veut envoyer d'abord un homme sûr pour examiner ce qui se passe à l'intérieur. Les deux hommes l'introduisent et lui montrent tout d'un air si naturel, qu'il revient en déclarant qu'il n'y a, comme ils l'assuraient, aucune ruse à redouter. Sur cette déclaration il entre³. Mais comme les

1. Port de Corinthe. — 2. Voy. plus haut, à la fin du chapitre II.

3. Pour l'intelligence de ces divers mouvements, on fera bien de recourir,

murs étaient séparés les uns des autres par un intervalle assez considérable, les Lacédémoniens trouvent qu'ils sont trop peu nombreux pour occuper cet espace; ils font donc, du mieux qu'ils peuvent, une palissade et un fossé en avant de leur ligne, afin de pouvoir attendre ainsi que les alliés viennent les rejoindre. Le port derrière eux était gardé par des Béotiens.

Le lendemain de la nuit où ils étaient entrés se passe sans combat; mais le surlendemain, les Argiens arrivent en masse. Ils trouvent les ennemis rangés en bataille: les Lacédémoniens à l'aile droite, à côté d'eux les Sicyoniens, puis les exilés corinthiens au nombre d'environ cent cinquante, au pied du mur oriental. Ils déploient aussi leur ligne de bataille. Iphicrate et ses mercenaires s'appuient sur le mur oriental: après eux viennent les Argiens. Les Corinthiens de la ville occupent l'aile gauche. Pleins de confiance dans leur nombre, ils marchent aussitôt à l'ennemi: ils mettent en déroute les Sicyoniens, enfoncent la palissade, les poursuivent jusqu'à la mer, où ils en font un grand carnage. L'hipparmoste¹ Pasimachus, qui commandait un petit nombre de cavaliers, voyant la déroute des Sicyoniens, ordonne à ses soldats d'attacher leurs chevaux à des arbres, arrache aux fuyards leurs boucliers, et marche contre les Argiens avec ceux qui veulent le suivre. Les Argiens, voyant les Σ ² gravés sur leurs boucliers, croient que ce sont des Sicyoniens et ne s'en défient pas. On rapporte que Pasimachus s'écria en ce moment: « Par les Dioscures³, ces Σ vous tromperont, » et qu'il s'élança sur eux. Il combat alors bravement avec la poignée d'hommes qui l'entoure; mais, vaincu par le nombre, il est tué, et plusieurs autres avec lui. Cependant les exilés corinthiens avaient défait leurs adversaires, et pénétrant en avant, ils s'étaient rapprochés du mur d'enceinte de la ville.

De leur côté, les Lacédémoniens, qui avaient aperçu la défaite des Sicyoniens, se portent à leur secours en gardant la palissade à leur gauche. Dès que les Argiens apprennent que les Lacédémoniens sont derrière eux, ils font volte-face à l'instant et s'élancent au pas de course pour repasser la palissade;

si l'on peut, à la carte dressée par Weiske dans son édition de Xénophon, t. IV, p. 189.

1. Chef de la cavalerie.

2. C'est la première lettre du mot Σικυώνια, Sicyoniens.

3. Ναὶ τῶ σιῶ, littéralement « Par les deux dieux: » formule de serment particulière aux Doriens. Les Dioscures sont Castor et Pollux.

les dernières files de droite, exposant leur flanc sans défense aux coups des Lacédémoniens, sont massacrées. Le reste, qui s'était réuni auprès du mur, se retire en grand tumulte vers la ville, lorsqu'il rencontre les exilés corinthiens qu'il reconnaît pour des ennemis, et qu'il veut éviter encore en se détournant de nouveau. Les uns montent alors par des échelles et se tuent en sautant du haut du mur, les autres sont tués au pied même des échelles autour desquelles ils étaient pressés et frappés, les autres sont foulés aux pieds ou étouffés par leurs propres compagnons.

Les Lacédémoniens ne manquaient pas de monde à tuer, car la divinité leur accorda en ce moment un succès qu'ils n'auraient jamais pu espérer. Comment, en effet, cette multitude d'ennemis livrée à leur merci, pleine d'effroi, frappée de stupeur, découverte à leurs coups, entraînée tout entière à combattre, et s'aidant de tous ses efforts à sa perte, n'eût-elle pas paru poussée par une force divine? Aussi, dans un court espace de temps, il en tomba un si grand nombre, que les hommes accoutumés à ne voir que des monceaux de blé, de bois ou de pierres, purent voir des monceaux de cadavres. Les gardes béotiens, postés dans le port, sont aussi massacrés, les uns sur les murs, les autres sur les toits des chantiers où ils sont montés. Après cette action, les Corinthiens et les Argiens obtiennent une trêve pour relever les morts; les alliés des Lacédémoniens arrivent alors, et, dès que toutes les troupes sont réunies, Praxitas songe d'abord à abattre un espace suffisant des murs pour donner passage à une armée; puis il se met à la tête de ses troupes et les conduit dans la direction de Mégare. Il prend d'assaut Sidonte, puis Crommyone¹, et, après avoir établi des garnisons, il revient en arrière. Il fortifie Épiécie, afin que les alliés aient une forteresse avancée pour protéger les pays amis; après quoi, il licencie son armée et retourne lui-même à Lacédémone.

Dès lors des expéditions importantes se font de part et d'autre : les États envoient des garnisons, les uns à Corinthe, les autres à Sicyone, pour en garder les fortifications; les deux partis avaient des mercenaires, au moyen desquels ils continuaient la guerre avec vigueur.

Iphicrate envahit alors le territoire de Phlonte, et se tenant en embuscade, pendant qu'il fait ravager le pays par un petit

1. Bourg et place de la campagne de Corinthe.

nombre de soldats, il tue beaucoup de monde aux habitants de la ville sortis sans précautions. Il en résulte que les Phliontiens, qui n'avaient pas voulu auparavant recevoir les Lacédémoniens dans leurs murs, parce qu'ils craignaient qu'ils ne fissent rentrer les citoyens exilés, sous le prétexte de leur attachement à Sparte, ont une si grande frayeur des troupes de Corinthe, qu'ils appellent les Lacédémoniens et leur abandonnent la garde de la ville et de la citadelle. Cependant les Lacédémoniens, quoique bien disposés envers les exilés, ne font aucune mention de leur rappel tout le temps qu'ils occupent la ville; et même, quand elle leur semble rassurée, ils partent, laissant le gouvernement et les lois dans le même état que lorsqu'ils y étaient entrés.

Cependant Iphicrate et sa troupe font de nombreuses invasions en Arcadie, ravagent le pays et assiègent les villes, hors desquelles les hoplites arcadiens ne se hasardent jamais de sortir, tant ils ont peur des peltastes, qui, de leur côté, redoutent tellement les Lacédémoniens, qu'ils ne s'approchent jamais des hoplites à portée du trait. En effet, il était déjà arrivé qu'à cette distance les plus jeunes Lacédémoniens, se mettant à leur poursuite, en avaient atteint et tué quelques-uns. Les Lacédémoniens, qui méprisaient les peltastes, avaient encore un plus grand mépris pour leurs propres alliés, depuis la conduite que les Mantinéens avaient tenue un jour dans une sortie contre les peltastes. Ils s'étaient élancés sur eux hors du Léchéum; mais, reçus par une grêle de traits, ils avaient aussitôt plié et pris la fuite, en laissant quelques morts; de telle sorte que les Lacédémoniens ne craignaient pas de railler leurs alliés, en disant qu'ils craignaient les peltastes, comme les enfants les fantômes.

Les Lacédémoniens, partis du Léchéum avec une more et les exilés corinthiens, viennent entourer Corinthe d'un cercle de troupes. Les Athéniens, de leur côté, redoutant la puissance des Lacédémoniens, et craignant qu'une fois les longs murs de Corinthe abattus, ils ne marchent contre eux-mêmes, croient que le mieux est de relever les murs renversés par Praxitas. Ils viennent donc en masse avec des maçons et des architectes, et ils rétablissent en peu de jours le mur occidental qui regarde Sicyone: quant au mur oriental, ils le rebâtissent plus à leur aise.

Les Lacédémoniens, réfléchissant que les Argiens sont tranquilles chez eux et se complaisent dans cette guerre, font

contre eux une expédition, Agésilas en tête. Celui-ci, après avoir ravagé tout le pays, franchit à l'improviste la frontière à Ténia, et se dirige vers Corinthe, où il détruit les murs rebâti par les Athéniens. Son frère, Téléutias, le suivait par mer avec une douzaine de trirèmes; de sorte que leur mère pouvait se vanter que le même jour l'un de ses fils s'était emparé, sur terre, des murs des ennemis, et l'autre, sur mer, de leurs vaisseaux et de leurs chantiers. Cela fait, Agésilas licencie l'armée des alliés, et ramène chez lui les troupes nationales.

CHAPITRE V.

Nouvelle expédition d'Agésilas contre Corinthe'. — Prise du Piréum.
— Iphicrate détruit une more lacédémonienne.

(Avant J. C. 392.)

Alors les Lacédémoniens, informés par les exilés que les gens de la ville possèdent tout le bétail et l'ont mis en sûreté dans le Piréum, où un grand nombre d'entre eux se sont retirés, font une nouvelle expédition contre Corinthe. Agésilas, qui la commandait encore, se rend d'abord à l'isthme. On était, en effet, au mois dans lequel ont lieu les jeux isthmiques, et c'étaient les Argiens qui se trouvaient alors accomplir le sacrifice à Neptune, Argos se confondant avec Corinthe. Mais, quand ils apprennent l'arrivée d'Agésilas, ils laissent sacrifices et festins, et se retirent en grand effroi dans la ville par le chemin de Cenchrées. Tout en voyant cette retraite, Agésilas ne les poursuit cependant pas; il s'établit dans le temple, sacrifie lui-même au dieu, et reste jusqu'à ce que les exilés corinthiens aient célébré en l'honneur de Neptune le sacrifice et les jeux. Dès qu'il est parti, les Argiens, à leur tour, recommencent leurs jeux isthmiques: aussi vit-on cette année les mêmes hommes vaincus deux fois dans les jeux, et d'autres proclamés deux fois vainqueurs.

Le quatrième jour, Agésilas conduit son armée contre le Piréum; mais le voyant gardé par des forces nombreuses, il se retire, après le repas du matin, du côté de la ville, comme si on

1. Cf. *Agésilas*, II.

allait la lui livrer. Les Corinthiens, craignant alors que la ville ne lui soit réellement livrée par quelques hommes, font venir Iphicrate avec presque tous les peltastes. Mais Agésilas, informé pendant la nuit de leur passage, change de direction à la pointe du jour, et marche contre le Piréum. Il se dirige lui-même vers les Thermes, en envoyant une more vers les sommets les plus escarpés, et il passe la nuit près des Thermes, tandis que la more va de son côté occuper les hauteurs. Agésilas imagine alors un expédient qui, bien que petit en lui-même, n'en mérite pas moins d'être cité. Aucun de ceux qui avaient porté des vivres à la more n'avait pensé à prendre du feu; et, le froid se faisant sentir à cause de l'extrême élévation à laquelle on se trouvait, ainsi que de la pluie et de la grêle qui étaient tombées sur le soir, les soldats qui étaient déjà montés avec des vêtements d'été étaient glacés et n'avaient aucune envie de manger ainsi dans l'obscurité. Agésilas, alors, n'envoie pas moins de dix hommes portant du feu dans des vases. Ces gens montent de différents côtés, et, comme il y avait beaucoup de bois, ils allument une quantité de grands feux; après quoi tous se frottent d'huile, et un grand nombre se mettent à souper.

Cette même nuit, on vit distinctement l'incendie du temple de Neptune; seulement la cause pour laquelle il brûlait, personne n'en sut rien. Quand ceux du Piréum virent que les hauteurs étaient occupées, ils ne songèrent plus à se défendre; mais, hommes et femmes, esclaves et hommes libres, allèrent tous se réfugier avec la plus grande partie du bétail dans le temple de Junon¹. Agésilas se dirige alors vers la mer avec son armée; et en même temps la more, descendue des hauteurs, s'empare de la place forte d'OÉnoé et de tout ce qu'elle contient. Ce jour-là, tous les soldats se fournissent en abondance de vivres dans les campagnes. Ceux qui s'étaient réfugiés dans le temple de Junon sortent aussi, laissant à Agésilas de décider de leur sort; celui-ci ordonne de livrer aux exilés ceux d'entre eux qui avaient pris part aux massacres, et de vendre les autres comme esclaves. On fait ainsi dans le temple de Junon une immense quantité de prisonniers.

Il arrive alors des députations de plusieurs endroits, et en particulier des Béotiens, pour demander à quelles conditions on pourrait obtenir la paix. Agésilas affecte avec une grande

1. Voy. Tite Live, XXXI, 22111.

fierté de ne pas même les voir, bien que Pharax, en qualité de proxène, s'entremît pour les faire recevoir. Assis dans un édifice de forme circulaire bâti autour du port, il examine les nombreux esclaves qu'on amène. Des hoplites lacédémoniens, armés de leurs lances, accompagnent les prisonniers, et attirent principalement eux-mêmes les regards de tous les assistants : car ceux qui sont heureux et vainqueurs semblent toujours mériter d'être les plus regardés. Agésilas était donc encore assis, et paraissait fier de ses succès, quand un cavalier arrive au galop sur un cheval tout en sueur ; il ne répond à aucune des nombreuses questions qui lui sont faites sur ce qu'il vient annoncer ; mais quand il est auprès d'Agésilas, il saute de cheval, court à lui et lui raconte avec une profonde tristesse le désastre de la more du Léchéum. A cette nouvelle, Agésilas s'élanche de son siège, saisit sa lance, et ordonne au héraut de convoquer les polémarques, les pentécostères et les chefs des mercenaires. Ils arrivent, et, comme ils n'avaient pas encore déjeuné, il leur dit, dès qu'ils sont réunis, d'aller manger quelque chose et de le suivre aussitôt que possible. Pour lui, sans prendre le temps de manger, il part à la tête de ses commensaux. Les doryphores, saisissant leurs armes, le suivent en hâte ; il marche en tête, les autres viennent après. Il avait déjà passé les thermes et atteint la plaine du Léchéum, lorsque arrivent trois cavaliers qui lui annoncent qu'on a déjà relevé les morts. A cette nouvelle, il fait poser les armes, et laisse quelques moments de répit à ses troupes, qu'il ramène ensuite au temple de Junon. Le lendemain eut lieu la vente des prisonniers.

Les députés des Béotiens, qu'Agésilas fait appeler et auxquels il demande pourquoi ils étaient venus, ne font plus mention de la paix, mais ils disent qu'ils désirent, si rien ne s'y oppose, se rendre dans la ville auprès de leurs soldats. Agésilas se prenant à sourire : « Oh ! je sais bien, dit-il, que vous ne voulez pas voir vos soldats, mais connaître jusqu'où va le succès de vos amis. Attendez-donc ; je veux moi-même vous y conduire, et vous pourrez encore mieux que moi connaître réellement ce qui s'est passé. » Il ne se trompa point. Le lendemain, après avoir offert un sacrifice, il conduisit son armée vers la ville. Il ne renverse pas le trophée, mais il coupe et brûle tous les arbres qui restent debout, pour bien constater que personne n'ose sortir à sa rencontre. Il établit ensuite son camp près du Léchéum, et, au lieu de laisser les députés thébains entrer dans

la ville, il les renvoie par mer à Creusis ¹. Du reste, l'étendue de ce revers éprouvé par les Lacédémoniens causait un grand deuil dans leur armée, excepté chez ceux dont les fils, les pères ou les frères, étaient restés sur la place; on voyait ces derniers se promener, parés comme après une victoire, et se glorifier de la perte qui les touchait de si près.

Or, voici comment était arrivé le désastre de cette more. Lorsque les Amycléens sont en campagne ou qu'ils se trouvent n'importe en quel endroit éloigné de chez eux, ils ont coutume de revenir à l'époque des Hyacinthies pour le chant du péan; et cette fois Agésilas avait laissé au Léchéum tous les Amycléens et son armée. Le polémarque qui commandait la garnison enjoit aux troupes des alliés qui en faisaient partie, de garder la place, et lui-même avec une division des hoplites et de cavaliers, escorte les Amycléens le long des murs de Corinthe. Lorsqu'ils sont arrivés à environ vingt ou trente stades de Sicyone, le polémarque reprend le chemin du Léchéum avec les hoplites, au nombre de six cents environ, et ordonne à l'hipparmoste de le rejoindre. après qu'il aura escorté les Amycléens aussi loin qu'ils le désireront. Les Lacédémoniens n'ignoraient pas que Corinthe renfermait un nombre considérable d'hoplites et de peltastes; mais ils s'en inquiétaient peu, croyant qu'on n'oserait les attaquer après ce qui s'était passé tout récemment. Alors deux hommes du parti de la ville, Callias, fils d'Hipponique, général des hoplites athéniens, et Iphicrate, commandant des peltastes, voyant les troupes peu nombreuses et dépourvues d'infanterie légère et de cavalerie, se figurent qu'on peut en toute sûreté les attaquer avec le corps des peltastes. En effet, si les Lacédémoniens continuaient leur route, les coups, portant sur leurs flancs sans défense, devaient en abattre un grand nombre, et, s'ils essayaient de les poursuivre, les peltastes, la plus agile de toutes les troupes, n'auraient guère de peine à échapper aux hoplites. Ces réflexions faites, ils sortent. Callias range les hoplites à quelque distance des murs, et Iphicrate, à la tête de ses peltastes, attaque la more. Les Lacédémoniens, atteints par les traits qui les blessent ou les tuent, ordonnent aux valets d'armes de prendre les blessés et de les emporter au Léchéum, et ce furent, pour dire vrai, les seuls de la more qui échappèrent. Ensuite, le polémarque ordonne à ceux qui, depuis dix ans, ont passé l'ado-

¹. Ville du golfe de Corinthe.

lescence, de poursuivre les assaillants ; mais ces troupes pesamment armées ne peuvent plus approcher des peltastes à la portée du trait, ces derniers ayant reçu l'ordre de se retirer sans attendre les hoplites. Les Lacédémoniens, ne courant pas tous avec la même vitesse, s'étaient dans la poursuite écartés les uns des autres. Lors donc qu'ils veulent revenir vers les leurs, les soldats d'Iphicrate, faisant volte-face, les accablent de nouveau de traits, les uns par derrière, les autres en prenant de côté leur flanc découvert ; les peltastes tuent donc tout d'abord dans cette première poursuite neuf ou dix Lacédémoniens, succès qui les rend déjà plus hardis. Comme les Lacédémoniens avaient eu le désavantage, le polémarque ordonne aux soldats qui, depuis quinze ans, avaient passé l'adolescence, d'attaquer de nouveau ; mais, lorsqu'ils se replient, il en tombe encore plus que la première fois. Ils avaient déjà perdu leurs meilleures troupes, lorsque la cavalerie les rejoint et tente avec eux une troisième attaque ; mais lorsque les peltastes se retirent, les cavaliers font une fausse manœuvre. En effet, au lieu de les poursuivre jusqu'à ce qu'ils en eussent tué quelques-uns, ils chargent de front avec les hoplites, s'avancent et se replient en même temps qu'eux.

Après avoir répété plusieurs fois la même manœuvre avec aussi peu de succès, ils vont s'affaiblissant toujours en nombre et en courage, tandis que les ennemis ne devenaient que plus audacieux et plus nombreux dans leurs attaques. Ne sachant que faire, ils se réunissent sur une petite colline éloignée de la mer de deux stades, et de seize ou dix-sept du Léchéum. Ceux du Léchéum, s'apercevant alors de leur situation, s'embarquent dans de petits bateaux et s'avancent vers la colline. Les Lacédémoniens, déjà réduits au désespoir par leur triste position et par le nombre des morts, sans pouvoir rien pour leur défense, prennent la fuite quand ils voient encore arriver des hoplites. Les uns se jettent dans la mer, d'autres en petit nombre se sauvent au Léchéum avec les cavaliers. Dans tous ces combats et dans la déroute, ils perdent environ deux cent cinquante hommes. Voilà comment les choses se passèrent.

Aussitôt après, Agésilas part avec la more ainsi entamée, et en laisse une autre au Léchéum. Pendant le trajet jusqu'à Sparte, il entre le plus tard possible dans les villes et en part le plus tôt qu'il peut. Bien que parti d'Orchomène au point du jour, il n'entre que de nuit à Mantinée, tant il craint de voir les soldats exaspérés du plaisir que les Mantinéens prennent à

leur malheur. A la suite de ces faits, Iphicrate y ajoute de nouveaux succès. Des garnisons avaient été établies à Sidonte et à Crommyone par Praxitas, qui avait pénétré dans leurs murs, et dans OÉnoé par Agésilas, quand il s'était rendu maître du Piréum; toutes ces places tombent au pouvoir d'Iphicrate. Quant au Léchéum, il était gardé par une garnison de Lacédémoniens et d'alliés. Depuis le revers de la more lacédémonienne, les exilés corinthiens n'osaient plus venir de Sicyone par terre, mais ils longeaient la côte, et, du rivage où ils débarquaient, ils harcelaient ceux de la ville, qui les harcelaient à leur tour.

CHAPITRE VI.

Agésilas aide les Achéens en guerre avec les Acarnaniens.

(Avant J. C. 391.)

Peu de temps après, les Achéens qui possédaient Calydon¹, ville jadis étolienne, et qui avaient accordé le droit de cité aux Calydoniens, sont forcés d'y établir une garnison. Les Acarnaniens, en effet, marchaient contre elle, soutenus, en vertu de leur alliance, par quelques troupes athéniennes et béotiennes. Pressés par eux, les Achéens envoient donc des députés à Lacédémone. Ceux-ci déclarent en arrivant que les Lacédémoniens ne se sont pas conduits avec justice à leur égard. « En effet, disent-ils, citoyens, nous prenons part à toutes les expéditions auxquelles vous nous appelez, nous vous suivons partout où vous nous conduisez; et vous, vous ne vous inquiétez nullement de notre sort, pendant que nous sommes assiégés par les Acarnaniens et par leurs alliés, les Athéniens et les Béotiens. Nous ne pourrions pas y résister, si cela continuait ainsi; il nous faudrait alors laisser là la guerre du Péloponèse, et passer la mer avec toutes nos forces pour aller combattre les Acarnaniens et leurs alliés, ou bien faire la paix aux meilleures conditions possibles. » Voilà ce qu'ils disent aux Lacédémoniens en les menaçant sourdement de se retirer de l'alliance, si à leur tour ils ne leur viennent en aide. Les éphores

1. La ville la plus considérable de l'Acarnanie.

et l'assemblée, après avoir entendu les députés, déclarent qu'il est nécessaire de marcher avec les Achéens contre les Acarnaniens, et ils envoient Agésilas à la tête de deux bataillons lacédémoniens et du contingent des alliés; les Achéens se réunissent à lui avec toutes leurs forces. Quand Agésilas a débarqué, tous les Acarnaniens des campagnes se retirent dans les villes, et tous les troupeaux sont conduits à une grande distance, afin qu'ils ne tombent pas aux mains de l'armée. Arrivé sur les frontières, Agésilas envoie des députés à la diète des Acarnaniens réunie à Stratos¹, déclarer que, s'ils ne renoncent à l'alliance des Béotiens et des Athéniens, et ne se réunissent aux Lacédémoniens, il ravagera leur pays d'un bout à l'autre et n'épargnera rien. Les Acarnaniens n'obéissant pas, il accomplit ses menaces, et, occupé continuellement à ravager le pays, il n'avance pas de plus de dix ou douze stades par jour. Les Acarnaniens, se croyant alors en sûreté à cause de la lenteur de la marche, font redescendre leurs troupeaux des montagnes et se mettent à cultiver la plus grande partie de leurs terres. Mais lorsque Agésilas les croit tout à fait rassurés, quinze ou seize jours après son entrée dans le pays, il part le matin après avoir sacrifié, fait une marche de cent cinquante stades, arrive le soir au bord du lac autour duquel étaient réunis presque tous les troupeaux des Acarnaniens, s'empare ainsi d'une immense quantité de bœufs, de chevaux et d'autres bestiaux de toute espèce, et fait également un grand nombre de prisonniers.

Il reste le jour suivant au même endroit, pour les vendre comme des esclaves. Cependant des peltastes acarnaniens arrivent en nombre sur la montagne au pied de laquelle Agésilas était campé, et, lançant de là des traits et des pierres sur les Lacédémoniens, tout en restant eux-mêmes hors d'atteinte, ils forcent l'armée à quitter les hauteurs et à descendre dans la plaine, bien qu'elle soit déjà occupée à préparer le souper. A la nuit, les Acarnaniens se retirent, et les soldats lacédémoniens posent des gardes et se livrent au sommeil.

Le lendemain, Agésilas met l'armée en retraite; mais les montagnes qui entourent la vallée et la plaine où est situé le lac ne laissent qu'un passage étroit, et les Acarnaniens, maîtres des hauteurs, lançaient de là des projectiles et des traits.

1. Ville de l'Acarnanie à l'embouchure de l'Achéloüs.

Descendant sur le bord des montagnes, ils attaquent l'armée et la harcellent de manière à ce qu'il lui devient impossible d'avancer. Les hoplites et les cavaliers de la phalange qui veulent se mettre à la poursuite des assaillants, ne leur font absolument aucun mal, parce que les Acarnaniens en se retirant arrivent bientôt à des positions inattaquables. Agésilas, sentant alors la difficulté de sortir de ce défilé, tant qu'il serait exposé aux mêmes atteintes, se détermine à attaquer ceux qui inquiètent sa gauche et qui sont très-nombreux : en effet, ce côté de la montagne était plus accessible aux hoplites et aux cavaliers. Pendant qu'il sacrifie, les Acarnaniens le pressent vivement, lançant sur ses soldats des traits et des flèches, et s'avancant si près qu'ils en blessent un grand nombre. Mais dès qu'il a donné l'ordre de l'attaque, ceux des hoplites qui, depuis quinze ans, avaient passé l'adolescence, s'élancent en avant, la cavalerie charge, et lui-même suit avec le reste des troupes. Alors ceux des Acarnaniens qui sont descendus jusqu'en bas, plient aussitôt après avoir lancé au loin quelques traits, et sont tués au moment où ils s'enfuient vers les hauteurs. Cependant les hoplites acarnaniens et la plus grande partie des peltastes étaient rangés en bataille sur le sommet de la montagne, et attendaient là l'ennemi de pied ferme ; ils lancent force traits, se servent de leurs lances comme de javelots, blessent quelques cavaliers et tuent plusieurs chevaux ; mais quand ils sont sur le point d'en venir aux mains avec les hoplites lacédémoniens, ils prennent la fuite et perdent dans cette journée près de trois cents des leurs. Là-dessus Agésilas dresse un trophée, puis il dévaste et incendie les environs : contraint par les Achéens, il attaque aussi quelques villes, mais il n'en perd pas une. Enfin, comme l'automne approchait, il quitte le pays. Toutefois les Achéens estimaient qu'il n'avait rien fait, parce qu'il n'avait pris aucune ville ni de gré ni de force. Ils le prient donc, à défaut d'autre chose, de rester assez longtemps pour empêcher les Acarnaniens d'ensemencer leurs terres ; mais il répond que ce qu'ils disent est contraire à leur propre intérêt. « Pour moi, dit-il, je ferai une nouvelle expédition contre ce pays l'été prochain, et plus les habitants auront semé, plus ils désireront la paix. » Cela dit, il se retire par terre à travers l'Étolie, par une route que l'on ne pouvait faire ni avec beaucoup, ni avec peu de troupes, contre le gré des Étoliens. Cependant ceux-ci lui permettent de traverser leur pays, espérant qu'il leur ferait rendre Naupacte. Mais arrivé au Rhion,

il y passe la mer et arrive à Sparte. Le passage de Calydon dans le Péloponèse était intercepté par des trirèmes que les Athéniens avaient envoyées d'Oëniades.

CHAPITRE VII.

Les Acarnaniens font une alliance avec Sparte et la paix avec les Achéens. — Expédition d'Agésipolis en Argolide.

(Avant J. C. 300.)

L'hiver étant sur sa fin, Agésilas, suivant la promesse faite aux Achéens, prépara, au commencement du printemps, une nouvelle campagne contre les Acarnaniens. Ceux-ci, l'ayant appris, réfléchissent que leurs villes, à cause de leur position au milieu des terres, seront tout aussi bien assiégées par un ennemi qui détruira les blés que par une armée campée autour de leurs murs pour en faire le siège. Ils envoient donc des députés à Lacédémone, et concluent la paix avec les Achéens et une alliance avec les Lacédémoniens. Ainsi se terminèrent les affaires avec les Acarnaniens.

Ensuite les Lacédémoniens, trouvant dangereux de marcher contre les Athéniens ou contre les Béotiens, en laissant derrière eux sur les frontières de la Laconie une ville ennemie aussi puissante que l'était Argos, déclarent la guerre à Argos. Dès qu'Agésipolis¹ sait que c'est lui qui doit commander l'expédition et qu'il a célébré les sacrifices du départ, il se rend à Olympie pour consulter l'oracle : il demande au dieu s'il pourra sans impiété rejeter la trêve que proposeraient les Argiens, parce qu'ils avaient coutume de prétexter les mois sacrés², non pas lorsque l'époque en était arrivée, mais lorsque les Lacédémoniens étaient sur le point d'envahir leur pays. Le dieu lui signifie qu'il peut, sans impiété, rejeter une trêve injustement réclamée. De là, il se rend directement à Delphes pour demander à Apollon s'il a sur cette trêve la même manière de voir que son père. Apollon lui fait absolument la même réponse. Alors il va rejoindre son armée à Phlionte, où

1. Roi de Sparte, fils de Pausanias.

2. Et mieux le mois sacré. C'était le *carneum* des Doriens, le *métagitnion* des Attiques, correspondant à une partie d'août et de septembre.

elle s'était réunie pendant qu'il était allé consulter les oracles, et fait irruption par Némée. Les Argiens, voyant qu'ils ne peuvent résister, envoient, selon leur coutume, deux hérauts couronnés de fleurs pour demander une trêve. Mais Agésipolis, répondant que les dieux ont proclamé l'injustice de leur demande, n'accepte point la trêve, envahit le pays et cause une grande terreur dans les campagnes et dans la ville.

Comme il soupait pour la première fois sur le territoire d'Argos, au moment où l'on venait de faire les libations accoutumées après le repas, le dieu ébranle la terre. Alors tous les Lacédémoniens, suivant l'exemple des commensaux du roi, entonnent le péan en l'honneur de Neptune. Le reste des soldats se figure qu'on va se retirer, parce que Agis avait quitté l'Élide après un tremblement de terre. Mais Agésipolis dit que, si le tremblement avait eu lieu au moment d'entrer dans le pays ennemi, il l'aurait regardé comme une défense, mais que, comme il avait eu lieu après son entrée, il le considérerait comme un encouragement. Aussi le lendemain, après avoir sacrifié à Neptune, il marche en avant, sans cependant aller trop loin. Comme il avait devant les yeux la récente expédition d'Agésilas contre Argos, Agésipolis demande aux soldats jusqu'à quelle distance des murs Agésilas s'est avancé et jusqu'où il a étendu ses ravages dans le pays : c'était un pentathle qui essaye en tout de surpasser un rival. Un jour il franchit deux fois les fossés creusés autour des murs de la ville, malgré les traits qu'on lui lance du haut des tours. Une autre fois que la plus grande partie des Argiens était allée en Laconie, il s'avance si près des portes, que les Argiens qui les gardaient n'osent les ouvrir à la cavalerie béotienne qui entrait dans la ville, de peur que les Lacédémoniens ne s'y jettent en même temps, de sorte que les cavaliers sont obligés de se coller aux murs sous les créneaux, comme des chauves-souris ; et, si les Crétois ne s'étaient pas trouvés en excursion contre Nauplie, chevaux et hommes seraient tombés en grand nombre sous leurs flèches. Quelque temps après, comme Agésipolis était campé autour de l'enceinte de la ville, le tonnerre tombe dans le camp, quelques hommes sont tués par la foudre, d'autres par la peur. Ensuite, au moment où, voulant élever un fort sur le passage de Céluse, il offre un sacrifice, le foie des victimes se montre incomplet : il emmène donc son armée et la licencie, après avoir fait cependant beaucoup de mal aux Argiens, en les attaquant ainsi à l'improviste.

CHAPITRE VIII.

Succès de Pharnabaze et de Conon dans les îles et les villes maritimes.
 — Antalcidas chez le roi de Perse. — Conon arrêté par Tiribaze. —
 Thimbron en Asie. — Mort de Thrasybule. — Iphicrate le remplace
 et bat Anaxibius à Antandros.

(Avant J. C. 394, 390.)

Tels étaient sur terre les divers incidents de la guerre. Tout ce qui, dans le même temps, se passa sur mer et dans les villes maritimes, va maintenant être raconté; seulement je n'écrirai que les actions les plus mémorables, et laisserai de côté celles qui n'ont point d'importance.

D'abord donc, Pharnabaze et Conon, après avoir battu les Lacédémoniens dans le combat naval, firent le tour des îles et des places maritimes, pour en chasser les harmostes lacédémoniens et donner aux villes l'assurance que l'on n'occuperait point leurs citadelles, mais qu'on leur laisserait l'indépendance. Les États expriment hautement la joie que leur cause cette déclaration, et envoient en reconnaissance des dons d'hospitalité à Pharnabaze. En effet, c'était Conon qui avait fait comprendre à Pharnabaze qu'en traitant ainsi les villes, il se les rendrait toutes amies, tandis que, s'il voulait ouvertement les asservir, chacune d'elles, lui disait-il, pourrait lui susciter de nombreux embarras et l'amener au risque d'une coalition des Grecs, s'ils pressentaient son dessein. Ces réflexions avaient convaincu Pharnabaze. Débarqué à Éphèse, il donne à Conon quarante trirèmes, en lui disant d'aller l'attendre à Sestos, pendant que lui-même s'en irait par terre dans sa province. En effet Dercyllidas, qui depuis longtemps était son ennemi, se trouvait à Abydos, lors de la bataille navale, et, au lieu de s'enfuir comme les autres harmostes, il s'était maintenu à Abydos et l'avait conservée fidèle aux Lacédémoniens. Il avait convoqué les Abydédiens et leur avait tenu ce langage : « Citoyens, c'est maintenant que vous pourrez, vous, les vieux amis de notre cité, vous montrer les bienfaiteurs des Lacédémoniens. Demeurer fidèles dans le bonheur, cela n'a rien de remarquable; mais quand on demeure aussi fidèle à ceux qui sont dans le malheur, on provoque par là une éternelle reconnais-

sance. Cependant il ne faut pas croire que, parce que nous avons été vaincus dans la bataille navale, nous ne sommes rien du tout. Certes, jadis, quand les Athéniens avaient l'empire de la mer, notre ville était partout en état de récompenser ses amis et de punir ses ennemis. Mais plus les autres villes se seront empressées de nous tourner le dos avec la fortune, plus votre fidélité paraîtra réellement grande. Si quelqu'un de vous craint de voir cette ville assiégée par terre et par mer, qu'il songe qu'il n'y a encore dans ces parages aucune flotte grecque, et que la Grèce ne permettra jamais que les barbares essayent de prendre l'empire de la mer, de sorte que cette ville, en se secourant elle-même, deviendra aussi notre alliée. »

En entendant ces mots, les Abydédiens obéissent à l'instant et avec joie. Ils reçoivent amicalement les harmostes qui arrivent chez eux et envoient chercher ceux qui se trouvent ailleurs. Quand il se trouve ainsi réuni dans la ville un nombre considérable d'hommes capables, Dercyllidas passe à Sestos, en face d'Abydos, à une distance qui n'est pas de huit stades. Là il rassemble tous ceux qui doivent aux Lacédémoniens les terres qu'ils ont dans la Chersonèse, et tous les harmostes qui avaient été chassés des villes de l'Europe. Il les reçoit, en leur disant qu'ils ne doivent point désespérer, mais se rappeler qu'en Asie même, dans l'empire du roi, il y a la petite ville de Temnos, Éges, et d'autres places, qu'ils peuvent habiter sans être sous la dépendance du roi. « Et cependant, ajoute-t-il, pourriez-vous trouver une position plus forte et plus imprenable que Sestos, pour le siège de laquelle il faudrait des vaisseaux et des troupes de terre? » C'est ainsi que par ses discours il les empêchait d'avoir peur. Pharnabaze, trouvant Abydos et Sestos dans ces dispositions, leur déclare que, si elles ne chassent les Lacédémoniens, il leur fera la guerre. Comme elles refusent d'obéir, il ordonne à Conon de les empêcher de tenir la mer, et il dévaste lui-même le territoire des Abydédiens. Mais, ne pouvant venir à bout de les soumettre, il s'en retourna chez lui après avoir donné à Conon l'ordre de se concerter avec les villes sur l'Hellespont, pour réunir au printemps le plus de vaisseaux possible. Dans sa colère contre les Lacédémoniens pour tout ce qu'il avait souffert, son désir le plus vif était d'aller dans leur pays en tirer la vengeance la plus éclatante qu'il pourrait. Ils passent tous les deux l'hiver à s'occuper de ces préparatifs.

Dès le commencement du printemps, Pharnabaze équipe un

grand nombre de vaisseaux, lève une armée de mercenaires, met à la voile avec Conon, et se rend à Mélos, à travers les îles. De là ils partent pour la Laconie. Il commence par aborder à Phères¹ et en ravage le pays, puis il opère des descentes sur plusieurs points de la côte, et y fait le plus de mal qu'il peut. Mais bientôt, redoutant le manque de port dans ces parages, l'arrivée des ennemis et la disette de vivres, il part et va aborder à Phéniconte, dans l'île de Cythère. Les troupes de cette île qui occupaient la ville, craignant une prise d'assaut, abandonnent la place. Pharnabaze les laisse se retirer librement en Laconie sous la foi d'une convention, puis il répare les fortifications de la ville, y établit une garnison, et laisse l'Athénien Nicophème en qualité d'harmoste des Cythériens. Cela fait, il cingle vers l'isthme de Corinthe, exhorte les alliés à soutenir bravement la guerre et à se montrer fidèles au roi, leur laisse tout l'argent qu'il a, et s'en retourne chez lui. Conon alors le prie de lui confier la flotte qu'il voulait entretenir aux frais des îles, et avec laquelle il retournerait ensuite dans sa patrie pour reconstruire les Longs-Murs d'Athènes et la muraille d'enceinte du Pirée. Il disait qu'il ne savait rien qui dût être plus pénible aux Lacédémoniens : « Et ainsi, ajoute-t-il, tu t'assureras l'amitié des Athéniens et tu te vengeras des Lacédémoniens ; car tout le mal qu'ils se sont donné, tu le rendras inutile. » Pharnabaze persuadé l'envoie aussitôt à Athènes, et lui donne en outre de l'argent pour le rétablissement des murs. Arrivé à Athènes, Conon relève une grande partie de la muraille, fournissant ses équipages, payant le salaire des architectes et des maçons, et faisant toutes les autres dépenses nécessaires. D'autres parties sont reconstruites par les Athéniens eux-mêmes, les Béotiens et d'autres villes, qui s'empressent d'y contribuer.

Cependant les Corinthiens, ayant équipé des vaisseaux avec l'argent que leur a laissé Pharnabaze, donnent à Agathinus les fonctions de navarque et tiennent l'empire de la mer sur le golfe qui baigne l'Achaïe et le Léchéum. Les Lacédémoniens, de leur côté, mettent sous voile des vaisseaux commandés par Podanémus ; mais il est tué dans une rencontre, et comme Pollis, son second, est aussi forcé par des blessures de quitter la flotte, Hérippidas prend le commandement des vaisseaux. Cependant le Corinthien Proène, qui avait succédé à Agathi-

1. En Messénie.

nus dans le commandement de la flotte, sort de Rhion¹, que les Lacédémoniens reprennent; mais Téléutias vient ensuite prendre le commandement des vaisseaux d'Héríppidas et conserve la suprématie dans le golfe.

Cependant les Lacédémoniens apprennent que Conon retire les siens d'Athènes avec l'argent du roi, à l'aide duquel il entretient aussi sa flotte, et qu'il gagne à Athènes les fies et les villes du continent voisines du littoral. Ils pensent alors que, s'ils informent de cela Tiribaze, général du roi, ils pourront l'attacher à leur parti, ou du moins faire retirer à Conon les moyens d'entretenir la flotte. Dans ce dessein, ils envoient Antalcidas auprès de Tiribaze, avec mission de l'informer de ce qui a lieu, et de négocier la paix entre Lacédémone et le roi. Les Athéniens, apprenant cette démarche, envoient, de leur côté, les députés Conon, Hermogène, Dion, Callisthène et Callimédon; ils engagent leurs alliés à en envoyer aussi; et c'est ce que font les Béotiens, Corinthe et Argos. Quand ils sont là, Antalcidas dit à Tiribaze qu'il vient de la part de sa patrie demander la paix au roi, et à des conditions telles que le roi peut le souhaiter. En effet, pour ce qui est des villes grecques d'Asie, les Lacédémoniens n'opposent au roi aucunes prétentions, et il leur suffit qu'on reconnaisse l'indépendance de toutes les fies et du reste des villes. « Et comme, ajoutait-il, ce sont là nos désirs, pourquoi les Grecs ou le roi nous feraient-ils la guerre et dépenseraient-ils de l'argent? Toute expédition contre le roi devient impossible aux Athéniens, du moment que nous ne les commandons pas, et à nous, du moment que les villes sont indépendantes. » Tiribaze entend avec le plus vif plaisir ces discours d'Antalcidas. Mais l'opinion opposée se formulait ainsi : Les Athéniens redoutaient de voir proclamer l'indépendance des villes et des fies, ce qui leur aurait enlevé Lemnos, Imbros et Scyros; les Thébains craignaient également d'être obligés de reconnaître l'indépendance des villes béotiennes, et les Argiens comprenaient que, si ce traité et cette paix avaient lieu, il leur faudrait, contre leur désir, renoncer à traiter Corinthe comme Argos. Cela fit que la paix ne fut point conclue et que chacun s'en alla chez soi.

Cependant Tiribaze croit qu'il peut être dangereux pour lui de s'allier aux Lacédémoniens sans l'assentiment du roi;

1. Déroit et promontoire d'Étolie.

il donne, toutefois, de l'argent en secret à Antalcidas, afin que les Lacédémoniens puissent équiper une flotte, et amener ainsi les Athéniens et leurs alliés à désirer plus vivement la paix ; puis, croyant aux rapports des Lacédémoniens, qui lui disent que Conon trahit le roi, il le fait mettre en prison. Cela fait, il se rend auprès du roi pour lui rapporter les propositions des Lacédémoniens, lui dit qu'il a fait arrêter Conon comme traître, et lui demande ce qu'il doit faire au milieu de toutes ces conjonctures. Le roi, pendant que Tiribaze est auprès de lui dans le haut pays, envoie Strouthas pour diriger les affaires maritimes. Or, Strouthas penchait fortement pour les Athéniens et pour leurs alliés, parce qu'il se rappelait tout le mal qu'Agésilas avait fait au pays du roi.

Les Lacédémoniens, voyant alors que Strouthas leur est hostile et bien disposé pour les Athéniens, envoient Thimbron pour lui faire la guerre. Thimbron passe en Asie, se porte à Ephèse, à Priène, à Leucophrys, à Achilléium, trois villes de la plaine du Méandre, et met à feu et à sang le pays du roi. A la longue, Strouthas, s'apercevant que Thimbron sort chaque fois en désordre et avec une grande insouciance, envoie des cavaliers dans la plaine, et leur ordonne de se jeter sur l'ennemi, de l'entourer et de le charger à fond de train. Thimbron venait de déjeuner et sortait de sa tente avec le joueur de flûte Thersandre. Ce Thersandre n'était pas seulement un excellent flûtiste ; mais, en sa qualité de musicien, il se donnait des airs d'athlète. Strouthas, voyant en ce moment les forces ennemies marcher en désordre avec une faible avant-garde, se montre tout à coup à la tête d'une nombreuse cavalerie bien rangée. Thimbron et Thersandre sont les premiers tués. Tout le reste de l'armée, les voyant tomber, prend la fuite ; l'ennemi, se jetant à la poursuite des fuyards, en fait un grand carnage, mais quelques-uns parviennent à se sauver dans les villes alliées. Plusieurs aussi échappent, parce qu'ils ont appris trop tard cette sortie : souvent en effet, comme cette fois, Thimbron faisait des sorties sans l'annoncer d'avance. C'est ainsi que tout cela se passa.

Cependant il arrive à Lacédémone des Rhodiens exilés par le peuple. Ils déclarent que c'est une indignité de laisser les Athéniens subjuguier Rhodes et se renforcer d'une telle puissance. Les Lacédémoniens, comprenant que, si le peuple a le dessus, Rhodes entière tombera au pouvoir des Athéniens, tandis

qu'elle serait en leur propre puissance, si les riches dominaient, leur équiper huit navires avec Ecdicus pour navarque. Ils envoient en même temps sur ces vaisseaux Diphridas, chargé de passer en Asie, de protéger les villes qui ont ouvert leurs portes à Thimbron, de rassembler les restes de l'armée, de la renforcer de toutes les troupes qu'il pourrait encore lever, et, avec ces forces réunies, de faire la guerre à Strouthas. Diphridas exécute ces ordres et remporte quelques succès. Il s'empare du gendre de Strouthas, Tigrane, qui se rendait à Sardes avec sa femme, et dont il exige une rançon considérable, ce qui lui fournit sur-le-champ de quoi payer ses troupes. Diphridas était, du reste, un homme non moins aimable que Thimbron, mais un général plus rangé et plus entreprenant. Il ne se laissait point dominer par les plaisirs du corps, et il était toujours à ce qu'il faisait.

Quand Ecdicus est arrivé à Cnide et qu'il apprend que le peuple de Rhodes était maître de toutes les affaires, régnait sur terre et sur mer, et possédait le double des trirèmes qu'il avait lui-même, il demeure en repos à Cnide. Alors, les Lacédémoniens, apprenant qu'il n'a pas assez de forces pour aider leurs alliés, ordonnent à Téléutias de se rendre vers Ecdicus avec les douze vaisseaux qu'il a sur le golfe d'Achaïe et du Léchéum. Téléutias devait renvoyer Ecdicus à Sparte, épouser lui-même les intérêts de ceux qui se déclareraient amis, et faire tout le mal possible aux ennemis. Téléutias, arrivé à Samos, y prend des vaisseaux avec lesquels il se rend à Cnide, et Ecdicus alors retourne à Sparte. Ensuite Téléutias fait voile vers Rhodes avec sa flotte, forte déjà de vingt-sept vaisseaux. Dans le trajet, il rencontre Philocrate, fils d'Éphialte, qui venait d'Athènes avec dix trirèmes et allait à Cypre, au secours d'Évagoras : il les lui prend toutes. Ainsi, les rôles se trouvent intervertis : les Athéniens, alliés du roi, envoient des secours à Évagoras, qui fait la guerre au roi ; Téléutias, tandis que les Lacédémoniens sont en guerre avec le roi, détruit les vaisseaux qui allaient lui faire la guerre. Il retourne à Cnide pour vendre ce qu'il a pris, puis il se rend de nouveau à Rhodes pour secourir ceux du parti des Lacédémoniens.

Les Athéniens, croyant les Lacédémoniens tout près de rétablir leur puissance sur mer, envoient de leur côté Thrasybule de Stiriée avec quarante vaisseaux. Celui-ci, toutefois, ne se rend point à Rhodes, dans la pensée qu'il pourra diffici-

lement faire peser sa vengeance sur les amis des Lacédémoniens, maîtres d'une place forte et soutenus par la présence de Téléutias et de sa flotte. D'un autre côté, il ne croit pas que les alliés des Athéniens courent le risque de succomber sous leurs ennemis, parce qu'ils possèdent les villes, qu'ils sont de beaucoup supérieurs en nombre, et qu'ils viennent de gagner une bataille. Il fait donc voile vers l'Hellespont, et, comme il n'y trouve point d'adversaires, il pense qu'il pourra rendre de grands services à sa patrie. Aussi, ayant appris d'abord que Médoce, roi des Odryses, et Seuthès, souverain du littoral, étaient brouillés, il les réconcilie et en fait des amis et des alliés d'Athènes. Il espérait que, grâce à cette alliance, les villes grecques situées dans la Thrace seraient mieux disposées en faveur des Athéniens. Or, comme ces pays, ainsi que les villes grecques d'Asie, à cause de l'alliance du roi avec les Athéniens, ne lui donnaient aucune inquiétude, il se rend à Byzance et afferme la dîme prélevée sur les vaisseaux qui sortent du Pont. Il remplace aussi par la démocratie le gouvernement oligarchique des Byzantins. De cette manière, le peuple de Byzance voit avec plaisir un grand nombre d'Athéniens entrer et séjourner dans leur ville. Cela fait, il s'assure l'amitié des Chalcédoniens, puis il quitte l'Hellespont. Il trouve toutes les villes de l'île de Lesbos, sauf Mitylène, attachées au parti lacédémonien. Il ne marche pourtant contre aucune d'elles, avant d'avoir rassemblé à Mitylène les quatre cents hoplites qui se trouvaient sur ses vaisseaux et tous les exilés des villes qui s'étaient réfugiés à Mitylène, auxquels il adjoint les Mitylénien les plus intrépides. Il promet aux Mitylénien que, s'il s'empare des villes, il leur donnera la prééminence sur toute l'île de Lesbos; aux exilés, que, s'ils réunissent leurs forces contre chaque ville, ils seront par là même en état de rentrer chacun dans leur patrie; aux épibates, que, s'ils parviennent à faire de Lesbos une amie, ils procureront ainsi à leur patrie une source d'abondantes richesses. Après les avoir animés de la sorte, il forme ses troupes et les conduit contre Mitylène.

Cependant, lorsque Thérimachus, qui s'y trouvait harmoste des Lacédémonien, apprend l'arrivée de Thrasybule, il réunit les épibates de ses vaisseaux, les Méthymnéen eux-mêmes, ainsi que tous les Mitylénien de la ville, et marche avec ses troupes sur la frontière. On livre bataille. Thérimachus est tué, ses troupes prennent la fuite et perdent beaucoup de monde. Alors plusieurs villes ouvrent leurs portes à Thrasy-

bule, qui ravage celles qui refusent de se rendre, et fournit ainsi de l'argent à ses soldats. Il se hâte ensuite de retourner à Rhodes ; mais, afin de donner plus de cœur à son armée, il lève des contributions dans les différentes villes, et vient spécialement dans cette vue à Haspendos, sur le fleuve Eurymédon. Il avait déjà reçu de l'argent des Haspendiens, lorsque ses soldats commettent quelques dégâts dans la campagne. Les Haspendiens irrités font une irruption de nuit et l'égorgent dans sa tente. Ainsi mourut Thrasybule, qui passait pour un excellent homme. Les Athéniens élisent à sa place Agyrrhius, qui vient prendre le commandement de la flotte.

Cependant les Lacédémoniens, apprenant que les Athéniens ont affirmé à Byzance la dîme prélevée sur les vaisseaux sortant du Pont, qu'ils occupent Chalcédoine, et que, grâce à l'amitié de Pharnabaze, ils sont au mieux avec les autres villes de l'Hellespont, croient qu'il y faut donner leurs soins. Ils n'avaient rien à reprocher à Dercyllidas ; mais Anaxibius, qui avait su gagner les bonnes grâces des éphores, obtient qu'on l'envoie comme harmoste à Abydos. Si on lui donne des subsides et des vaisseaux, il promet de faire une si bonne guerre aux Athéniens, que leur position sur l'Hellespont ne sera plus tenable. On lui donne donc trois trirèmes et de quoi entretenir mille mercenaires, puis on l'envoie à Abydos. Arrivé là, il lève dans les environs une armée de mercenaires, détache du parti de Pharnabaze quelques villes éoliennes, marche sur les villes qui s'étaient liguées contre Abydos, envahit et dévaste leur territoire. Il équipe à Abydos trois autres navires qu'il adjoint à ceux qu'il a, et avec lesquels il essaye d'aller prendre en mer quelque bâtiment des Athéniens ou de leurs alliés. Informés de ces faits, les Athéniens, qui craignent de voir détruire la puissance que Thrasybule leur a acquise sur l'Hellespont, envoient de leur côté Iphicrate avec huit vaisseaux et près de douze cents peltastes, dont la plupart avaient déjà servi sous ses ordres à Corinthe. Les Argiens, Corinthe soumise, avaient déclaré n'avoir plus besoin des Athéniens. Et de fait, Iphicrate avait fait mettre à mort quelques hommes du parti argien. Il était donc revenu à Athènes, où il se trouvait alors. Après son arrivée en Chersonèse, Anaxibius et lui se font d'abord la guerre en s'envoyant de part et d'autre des corsaires. Mais à la longue, Iphicrate, informé qu'Anaxibius s'est rendu à Antandros avec ses mercenaires, les Lacédémoniens qui sont avec lui et deux cents hoplites d'Abydos, sa-

chant en outre qu'il s'est allié avec Antandros, il suppose qu'après y avoir établi une garnison, il reviendra sur ses pas pour ramener les Abydédiens chez eux, passe la nuit sur la partie la plus déserte du territoire d'Abydos, et, gravissant la montagne, il s'y établit en embuscade. Il ordonne en même temps aux trirèmes qui l'ont amené de remonter vers la Chersonèse, pour faire mine d'avoir été comme à l'ordinaire lever de l'argent. En agissant de la sorte, il ne se trompa point. En effet, Anaxibius repart, sans que, dit-on, ce jour-là les victimes aient été favorables; mais il n'en tient aucun compte, parce que la route le conduisait par un pays ami à une ville alliée; et, sur le rapport de gens qu'il rencontre, qu'Iphicrate a cinglé vers Préconnèse, il s'avance en désordre. Cependant Iphicrate ne bouge point, tant que l'armée d'Anaxibius est à la même hauteur que lui; mais dès que les Abydédiens, qui ouvraient la marche, sont arrivés dans la plaine de Crémastès, où ils possèdent leurs mines d'or, et que le reste de l'armée, qui les suivait, se trouve sur la pente de la montagne qu'Anaxibius descendait en même temps que les Lacédémoniens, Iphicrate s'élançe de son embuscade et fond sur eux au pas de course. Anaxibius sent bien qu'il n'a aucun espoir de salut, et, considérant la longue ligne de son armée qui s'étend dans le défilé, il comprend que la montagne empêchera ceux qui le précèdent de venir à son secours. Voyant donc la terreur de toutes ses troupes quand elles s'aperçoivent de l'embuscade, il dit à ceux qui l'entourent : « Camarades, je trouve beau de mourir ici : quant à vous, avant d'en venir aux mains avec les ennemis, hâtez-vous de vous sauver ! » A ces mots, il prend son bouclier des mains de son écuyer et tombe sur la place en combattant. Son mignon reste à ses côtés, et une douzaine d'harmostes lacédémoniens, rassemblés des différentes villes, sont tués avec lui. Le reste tombe en fuyant ou est poursuivi jusqu'à la ville. Le reste des troupes perd environ deux cents hoplites, et les Abydédiens une cinquantaine. Cela fait, Iphicrate se retire de nouveau dans la Chersonèse.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

La guerre est transportée à Égine. — Téléutias en chasse les Athéniens. — Gorgopas est battu et tué par Chabrias. — Succès de Téléutias. — Paix d'Antalcidas. — Agésilas force les Béotiens, les Corinthiens et les Argiens à s'y soumettre.

(Avant J. C. 388, 387, 386.)

Voilà le point où en étaient les affaires des Athéniens et des Lacédémoniens dans l'Hellespont.

Étéonicus, cependant, se trouvait de nouveau à Égine, dont les habitants avaient entretenu jusque-là des relations amicales avec les Athéniens. De concert avec les éphores, ils engagent ceux qui en ont envie à profiter de ce que la guerre se fait ouvertement sur mer pour aller butiner en Attique. Les Athéniens, ainsi enfermés dans leurs murs, envoient à Égine des hoplites commandés par Pamphilus, leur stratège : ceux-ci se retranchent dans l'île, et, comme ils avaient dix trirèmes, tiennent ainsi les Éginètes assiégés par terre et par mer. Mais lorsque Téléutias, qui se trouvait quelque part dans les fles occupé à recueillir de l'argent, apprend que les Éginètes sont ainsi bloqués, il vient à leur secours et chasse les vaisseaux athéniens : toutefois, Pamphilus se maintient dans ses retranchements.

Sur ces entrefaites arrive Hiérax, envoyé par les Lacédémoniens : il prend donc le commandement de la flotte, et Téléutias, sous les plus heureux auspices, retourne dans sa patrie. En effet, au moment où il descend sur le rivage pour s'embarquer, il n'y a pas un des soldats qui ne veuille lui serrer la main ; l'un le couvre de fleurs, l'autre de banderoles ; ceux même

qui arrivent trop tard, au moment où le vaisseau s'éloigne, jettent des couronnes dans la mer et lui souhaitent toutes sortes de prospérité. Je sais bien qu'il n'y a dans ce que je raconte ni dépenses, ni périls, ni ruses de guerre remarquables; mais cependant, par Jupiter! il me paraît digne d'un homme de rechercher par quels moyens Téléutias parvint à s'attacher ainsi ses subordonnés. Car beaucoup de richesses, beaucoup de dangers, sont moins dignes de remarque que la conduite d'un pareil homme.

Cependant Hiérax, cinglant vers Rhodes avec le reste de ses vaisseaux, en laisse douze à Égine avec son second, Gorgopas, en qualité d'harmoste. Dès lors les Athéniens du fort sont, dans le fait, plus assiégés que les habitants de la ville, en sorte qu'en vertu d'un décret du peuple, les Athéniens équipent un grand nombre de vaisseaux, et, cinq mois après l'occupation, ramènent d'Égine les troupes du fort. Cependant les Athéniens, ayant encore beaucoup à souffrir des corsaires et de Gorgopas, équipent de leur côté treize vaisseaux, et choisissent Eunome pour les commander. Pendant que Hiérax est à Rhodes, les Lacédémoniens envoient Antalcidas en qualité de navarque, croyant en cela être très-agréables à Tiribaze. Antalcidas, arrivé à Égine, prend avec lui les vaisseaux de Gorgopas et se rend à Éphèse, d'où il renvoie Gorgopas à Égine avec ses douze vaisseaux; après quoi il met son second Nicolochus à la tête du reste de la flotte. Nicolochus fait voile dans les eaux d'Abydos, pour secourir cette ville; mais il se détourne vers Ténédos, dont il ravage le territoire, lève des contributions, et se rend ensuite à Abydos. Les stratèges des Athéniens se rassemblent de Samothrace, de Thase et des pays environnants, pour venir au secours de Ténédos; mais, quand ils apprennent que Nicolochus avait abordé à Abydos, ils partent de la Chersonèse et bloquent avec trente-deux vaisseaux sa flotte de vingt-cinq voiles.

Cependant Gorgopas, en revenant d'Éphèse, rencontre Eunome, et s'enfuit aussitôt à Égine. Comme c'était peu de temps avant le coucher du soleil, il fait souper ses troupes aussitôt après qu'elles sont débarquées, et Eunome s'en retourne après avoir attendu quelque temps. La nuit venue, il avait, suivant l'usage, du feu sur son vaisseau, et marchait le premier, afin que ceux qui suivaient ne vissent point à s'égarer. Gorgopas alors rembarque aussitôt ses soldats et suit le fanal à quelque distance en arrière, sans se laisser apercevoir, et, pour ne pas

éveiller l'attention, les céleustes, au lieu de se servir de la voix, frappent des cailloux l'un sur l'autre, et l'on rame sans bruit. Lorsque les vaisseaux d'Eunome sont arrivés près du rivage de l'Attique, non loin du Zoster, Gorgopas donne avec la trompette le signal de l'attaque. Le désordre régnait dans les vaisseaux d'Eunome; les uns débarquaient déjà, tandis que d'autres étaient occupés à jeter l'ancre, et que quelques-uns naviguaient encore : le combat a lieu au clair de la lune; Gorgopas s'empare de quatre trirèmes, qu'il attache derrière les siennes, et les emmène à Égine : les autres vaisseaux athéniens s'enfuient au Pirée.

Après ces événements, Chabrias part pour Cypre, afin de secourir Évagoras, avec huit cents peltastes et dix trirèmes. Il prend encore à Athènes quelques vaisseaux et des hoplites, vient de nuit aborder dans l'île d'Égine, et se met en embuscade avec les peltastes dans un endroit creux, à une certaine distance du temple d'Hercule. Au point du jour, comme il était convenu, les hoplites athéniens arrivent sous la conduite de Déménétrus et s'avancent jusqu'à l'endroit nommé Tripyrgia, environ seize stades au delà du temple d'Hercule. Gorgopas, en ayant reçu la nouvelle, se porte à la rencontre de l'ennemi avec les Éginètes, les soldats de sa flotte, et huit Spartiates qui se trouvent auprès de lui. Il fait aussi savoir aux équipages de ses vaisseaux, que tous ceux qui sont de condition libre aient à le suivre; il y a aussi un grand nombre de ces gens qui marchent à l'ennemi avec les premières armes qu'ils peuvent trouver. Quand les premiers rangs ont dépisté, l'embuscade, Chabrias et les siens s'élancent sur eux et les accablent aussitôt de traits et de flèches : les hoplites descendus des vaisseaux surviennent en ce moment. L'avant-garde, dont Gorgopas et les Lacédémoniens font partie, et qui ne présente aucune masse serrée, est bientôt massacrée : ceux-là tués, tout le reste prend la fuite; cent cinquante Éginètes environ restent sur la place, et il ne périt pas moins de deux cents hommes, tant des mercenaires que des métèques et des matelots qui avaient pris part à cette sortie. Après ce succès, les Athéniens peuvent tenir la mer comme en pleine paix : en effet, les matelots, ne recevant point de paye d'Étéonicus, refusent de le servir, quoiqu'il veuille les y contraindre.

Sur ce point, les Lacédémoniens envoient de nouveau Téléutias prendre le commandement de ces vaisseaux; les matelots, en le voyant arriver, sont au comble de la joie : il les convo-

que et leur dit : « Soldats, j'arrive sans apporter de l'argent avec moi ; mais cependant, si la divinité le permet, et si vous m'aidez de votre zèle, je tâcherai de vous fournir le plus de vivres possible. Sachez bien que, quand je vous commande, je désire pourvoir à votre subsistance autant qu'à la mienne; et vous vous étonnerez peut-être si je vous dis que j'aime mieux vous voir des vivres que d'en avoir moi-même; mais, j'en atteste les dieux, j'accepterais plus volontiers de me voir deux jours sans manger, que vous un seul. Ma porte, jusqu'à présent, a toujours été ouverte à quiconque avait à me demander quelque chose; elle sera encore ouverte aujourd'hui. Ainsi, ce n'est que quand vous aurez, vous, des vivres en abondance, que vous me verrez vivre largement. Mais si vous me voyez endurer le froid, le chaud et les veilles, apprenez aussi à supporter tout cela. Quand je vous impose cette conduite, ce n'est point pour vous tourmenter, mais c'est pour que vous en recueilliez quelque bien. Soldats, ajoute-t-il, notre patrie, qui passe pour la plus florissante, n'est point parvenue, sachez-le bien, à ce degré de prospérité, en s'abandonnant à la mollesse, mais en s'exposant aux travaux et aux périls quand il en était besoin. Et vous aussi, vous vous êtes montrés naguère, je le sais, des hommes de cœur; mais aujourd'hui il faut vous efforcer de vous surpasser encore, afin que nous partagions avec joie vos labeurs et vos succès. Qu'y a-t-il en effet de plus agréable que de n'avoir à flatter personne, ni Grec ni barbare, pour en obtenir une paye, et d'être en état de pourvoir soi-même à sa subsistance, et cela de la manière la plus glorieuse? Car, il n'en faut pas l'oublier, l'abondance qu'on se procure à la guerre, aux dépens des ennemis, vous donne tout à la fois de la nourriture et de la gloire aux yeux de tous les hommes. »

Quand il a parlé, tous s'écrient qu'il n'a qu'à donner les ordres nécessaires, qu'ils sont prêts à lui obéir. Il offrait en ce moment un sacrifice; il leur dit : « Maintenant, soldats, allez souper, comme vous étiez près de le faire; mais prenez-moi des vivres pour un jour, et revenez promptement aux vaisseaux, afin que nous voguions où la divinité nous conduira, et que nous arrivions au bon moment. » Quand ils sont revenus, il les fait monter sur les vaisseaux et se dirige, à la faveur de la nuit, vers le port d'Athènes : tantôt il leur fait prendre du repos et les engage à s'aller coucher, tantôt il les appelle aux rames. Si l'on se figure qu'il était fou d'aller attaquer, avec douze trirèmes, un ennemi maître de tant de vaisseaux, on n'a

qu'à réfléchir à son calcul. Il pensait que, depuis la mort de Gorgopas, les Athéniens devaient se préoccuper moins de la flotte qui était dans le port. Et lors même qu'il y aurait là des vaisseaux au mouillage, il croyait qu'il était moins dangereux d'en attaquer vingt en station à Athènes que dix ailleurs : car il savait qu'une fois en mer, les matelots ne doivent pas quitter leur vaisseau, tandis qu'il n'ignorait pas que les triérarques des bâtiments mouillés à Athènes dorment dans leurs maisons, et que les matelots habitent dans différents endroits. Telles étaient les réflexions qui dirigeaient son expédition navale.

Quand il n'est plus qu'à cinq ou six stades du port, il s'arrête et fait reposer ses soldats. Dès que le jour paraît, il se place en tête. Ses vaisseaux suivent. Il leur défend de couler bas ou d'entamer aucun vaisseau rond ; mais quand ils verront une trirème à l'œuvre, ils tâcheront de la mettre hors de service : les bâtiments de transport ou bien de charge, ils les attacheront à leur poupe et les emmèneront hors du port ; quant aux plus grands, ils les aborderont et feront prisonnier tout l'équipage. Il y en eut même qui, s'élançant sur le *Deigma*⁴, s'emparèrent de plusieurs marchands et propriétaires de navires qu'ils emmenèrent avec leurs vaisseaux. Tous les ordres de Téléutias sont exécutés.

Pendant les Athéniens qui étaient encore chez eux, entendant qu'il se passe quelque chose, se jettent dehors pour savoir quelle est cette rumeur : les uns rentrent dans leur maison chercher leurs armes, d'autres répandent la nouvelle par la ville. Tous les Athéniens, hoplites et cavaliers, arrivent alors en armes au Pirée, qu'ils croient déjà pris ; mais Téléutias expédie à Égine les bâtiments dont il s'est emparé, en les faisant escorter par trois ou quatre trirèmes ; puis, s'éloignant du port avec les autres, il se retire en longeant les côtes de l'Attique, prend un grand nombre de bateaux pêcheurs et de bâtiments remplis de passagers venant des îles, et se rend à Sunium, où il fait main-basse sur les vaisseaux marchands, chargés les uns de grains et les autres de marchandises. Cela fait, il s'en retourne à Égine, où il vend ses prises, et donne, avec le produit, un mois de paye à ses soldats. Il continue ensuite à courir la mer et à prendre tout ce qu'il trouve. C'est ainsi qu'il entretint ses équipages au complet et qu'il eut des soldats qui le servaient avec joie et promptitude.

4 Bazar du Pirée.

Antalcidas redescendait de l'Asie avec Tiribaze, après avoir négocié l'alliance avec le roi, dans le cas où les Athéniens et leurs alliés ne voudraient pas accepter la paix que ce dernier leur proposait. Mais quand il apprend que Nicolochus et sa flotte sont bloqués dans Abydos par Iphicrate et Diotime, il s'y rend par terre. Là, prenant le commandement de la flotte, il met à la voile pendant la nuit, après avoir fait répandre le bruit que les Chalcédoniens l'ont fait demander; puis il aborde à Percope, où il demeure en repos. Déménétus, Dionysius, Léontichus et Phantias, s'étant aperçus de son départ, le poursuivirent du côté de Proconnèse; mais, dès qu'il l'eut dépassé, Antalcidas revint à Abydos; car il avait appris que Polyrène devait arriver avec les vaisseaux de Syracuse et d'Italie, et il voulait les joindre à sa troupe.

Sur ces entrefaites, Thrasybule de Colytte¹ part de Thrace avec huit vaisseaux pour se réunir au reste de la flotte athénienne. Les vigies ayant annoncé l'approche de huit trirèmes, Antalcidas fait aussitôt embarquer des matelots sur ses douze meilleurs marcheurs, et donne l'ordre de compléter ce qui pourrait manquer dans les équipages, en prenant sur ceux qu'il laisse, puis il va se mettre en embuscade de manière à être caché le mieux possible. Il laisse ensuite passer les trirèmes et se met à leur poursuite: dès qu'elles le voient, elles s'enfuient, mais ses bons marcheurs atteignent bien vite les trirèmes les plus lentes: il défend cependant à ses vaisseaux de les attaquer, et continue à poursuivre ceux qui sont en avant. Quand il en est maître, les vaisseaux athéniens qu'il a laissés en arrière, voyant la tête de leur escadre en son pouvoir, perdent courage et se laissent prendre par les derniers vaisseaux lacedémoniens: donc ils sont tous pris.

Outre les vingt vaisseaux de Syracuse qui viennent se joindre à Antalcidas, il en arrive d'autres de toute la partie de l'Ionie soumise à Tiribaze, ainsi que plusieurs équipés par la province d'Ariobarzane, auquel il se trouvait, depuis longues années, uni par les liens de l'hospitalité. D'un autre côté, Pharnabaze, rappelé par le roi, était déjà parti pour le haut pays; car c'est alors qu'il épousa la fille du roi. Antalcidas, qui se trouvait à la tête de plus de quatre-vingts vaisseaux, tenait l'empire de la mer, de sorte qu'il empêche les vaisseaux du

1. Il ne faut pas le confondre avec Thrasybule de Stirée, le libérateur d'Athènes. Colytte était un dème de l'Attique.

Pont de retourner à Athènes, et les force à se réfugier chez leurs alliés.

Les Athéniens, en voyant la force de la flotte ennemie, craignent que cette guerre ne se termine pour eux aussi mal que la précédente, maintenant que le roi est devenu l'allié des Lacédémoniens; ils étaient d'ailleurs obsédés par les corsaires d'Égine : aussi désiraient-ils vivement la paix. Les Lacédémoniens, qui avaient une armée au Léchéum et une à Orchomène, et qui étaient obligés de garder certaines villes, les unes dont ils n'étaient pas sûrs, afin de ne pas les perdre; les autres dont ils se défiaient, pour les empêcher de passer aux ennemis, ayant d'ailleurs à supporter à Corinthe toutes les chances de la guerre, se sentaient aussi fatigués de cette lutte. Quant aux Argiens, voyant qu'une expédition était décrétée contre eux, et sachant par expérience que le prétexte des mois sacrés ne leur servait plus de rien, ils étaient également portés pour la paix. Lors donc que Tiribaze fit engager ceux qui désiraient savoir les conditions de la paix proposée par le roi, à se rendre auprès de lui, tous s'y rendirent avec empressement. Dès qu'ils sont réunis, Tiribaze, leur ayant montré le cachet du roi, leur lit ce qui était écrit; en voici la teneur :

« Le roi Artaxercès regarde comme juste que les villes situées en Asie, ainsi que les îles de Clazomène et de Chypre, soient sa propriété, mais que toutes les autres villes grecques, petites et grandes, soient toutes rendues indépendantes, à l'exception de Lemnos, Imbros et Scyros : ces dernières, comme par le passé, seront aux Athéniens. Tous ceux qui n'accepteront point cette paix, je leur ferai la guerre avec ceux qui l'acceptent, et cela sur terre et sur mer, n'épargnant ni vaisseaux ni argent. »

Les députés des villes, après avoir entendu ces conditions, les font connaître à leurs États respectifs. Tous¹ jurent de les observer; mais les Thébains ayant prétendu jurer pour toute la Béotie, Agésilas refuse de recevoir leurs serments, s'ils ne jurent, comme le portaient les lettres du roi, que toutes les villes, grandes et petites, seraient indépendantes. Les députés thébains déclarent alors que ce n'est point dans leurs instructions. « Eh bien, leur dit Agésilas, allez le demander à votre ville, et annoncez-lui en même temps que, si elle refuse ces conditions, elle sera déclarée hors de la trêve. » Ils partent. Agésilas, en raison de sa haine pour les Thébains, ne veut pas

1. Les Grecs d'Europe.

attendre ; il persuade les éphores, et offre le sacrifice de départ. Aussitôt qu'il l'a fait, il se rend à Tégée, d'où il envoie des cavaliers pour hâter les levées dans les environs, et il expédie des officiers dans les villes. Mais avant qu'il soit parti de Tégée, il voit arriver les Thébains, qui lui déclarent reconnaître l'indépendance des villes. Les Lacédémoniens s'en retournent donc chez eux, après avoir ainsi forcé les Thébains à entrer dans le traité et à reconnaître l'indépendance des villes béotiennes. Les Corinthiens tardaient aussi à renvoyer leur garnison d'Argos ; mais Agésilas annonce aux Corinthiens que, s'ils ne renvoient pas les Argiens, et à ceux-ci que, s'ils ne sortent pas de Corinthe, il leur déclare la guerre. Il y a terreur des deux parts. Les Argiens sortent, et Corinthe reprend son ancien gouvernement national : les auteurs des massacres et leurs complices se décident d'eux-mêmes à quitter la ville, et les autres citoyens rappellent avec joie les exilés.

Quand tout cela est fait, et lorsque les villes se sont engagées par serment à observer la paix dictée par le roi, on licencie les troupes de terre, on licencie les flottes. Les Lacédémoniens, les Athéniens et les alliés, depuis la guerre qui suivit la destruction des murs d'Athènes, concluent ainsi la première paix. Or, après avoir déjà fait pencher la balance plutôt de leur côté durant la guerre, les Lacédémoniens obtiennent par cette paix, connue sous le nom de paix d'Antalcidas, une supériorité incontestable. Non-seulement ils en furent promoteurs auprès du roi et obtinrent l'indépendance des villes, mais ils se firent une alliée de Corinthe et affranchirent les villes béotiennes de la domination des Thébains, ce qu'ils souhaitaient depuis longtemps. Enfin ils firent cesser l'occupation de Corinthe par les Argiens, en les menaçant de la guerre, s'ils ne se retiraient de Corinthe.

CHAPITRE II.

Rigueur des Lacédémoniens contre leurs alliés infidèles. — Ils rasant Mantinée et rétablissent les aristocrates à Phlionte. — Guerre d'Olynthe. — Succès d'Eudamidas, de Phébidas et de Téléutias. — Bataille d'Olynthe.

(Avant J. C. 385, 384, 383.)

Tout ayant ainsi marché selon leurs vœux, les Lacédémoniens sont d'avis de punir ceux de leurs alliés qui se sont armés contre eux dans la guerre, et montrés mieux disposés envers les ennemis qu'envers Lacédémone : c'est leur ôter les moyens d'une nouvelle défection. Et d'abord ils envoient aux Mantinéens l'ordre d'abattre leurs murs, en leur déclarant qu'ils n'ont pas d'autre manière de s'assurer de leur fidélité. Ils prétendent, en effet, s'être bien aperçus qu'ils ont envoyé du blé aux Argiens, lorsque ceux-ci étaient en guerre avec les Lacédémoniens ; que souvent ils refusaient de prendre part aux expéditions sous prétexte de la paix sacrée, ou que, quand ils marchaient avec eux, ils faisaient mal leur service : ils ajoutent qu'ils n'ignoraient pas leur jalousie quand il arrivait du bien à Sparte, leur joie quand il lui arrivait malheur. On rappelle aussi que la trêve de trente ans, conclue avec les Mantinéens après la bataille de Mantinée, vient d'expirer cette année même. Les Mantinéens refusent d'abattre leurs murs. On décrète une expédition contre eux. Agésilas prie la ville de le dispenser du commandement, attendu que la ville de Mantinée a rendu de grands services à son père dans les guerres de Messénie. C'est Agésipolis qui commande l'expédition, bien que Pausanias son père fût lié d'amitié avec les prostates du peuple de Mantinée.

A peine entré dans le pays, il se met à le ravager. Cependant comme, malgré cela, les Mantinéens n'abattaient point leurs murs, il creuse un fossé autour de la ville, et emploie à ce travail la moitié de ses troupes, tandis que l'autre moitié se tient sous les armes devant les travailleurs. Ce fossé achevé, il peut alors, en toute sûreté, élever un mur autour de la ville. Mais il apprend qu'il y a beaucoup de blé dans la place, parce que l'année précédente avait été très-fertile. Croyant donc qu'il y

a péril à ruiner Lacédémone et les alliés par de longues campagnes, il barre le fleuve qui passe dans la ville, et qui était très-considérable. Le cours se trouvant ainsi entravé, l'eau couvre les fondements des maisons et ceux du mur : quand les briques du bas sont mouillées, elles ne peuvent plus retenir celles du haut, et le mur commence à se fendre, puis il cède. Les assiégés essayent pendant quelque temps de l'étayer avec des poutres, et imaginent divers moyens pour empêcher la tour de tomber. Mais ils sont vaincus par les eaux, et craignant alors que, le mur venant à tomber, ils ne soient pris d'assaut, ils consentent à raser leurs murs. Les Lacédémoniens refusent de traiter, à moins qu'ils ne répartissent leur population dans les villages. Les Mantinéens, sentant qu'ils ne peuvent l'éviter, se déclarent prêts à le faire.

Le parti argien et les prostates du peuple se croyaient perdus ; mais Agésipolis consent, sur les instances de son père, à les laisser se retirer en sûreté de la ville au nombre de soixante. Les Lacédémoniens, la lance en main, se tiennent des deux côtés de la route, depuis les portes de la ville, pour les voir sortir ; et, malgré leur haine, ils ont moins de peine à s'abstenir d'offenses envers eux que les oligarques mantinéens. Ceci soit dit comme une grande preuve de discipline. Ensuite, quand le mur est rasé et les habitants de Mantinée répartis dans quatre bourgs, comme ils l'étaient autrefois, ce changement les chagrine d'abord, parce qu'il fallait abattre les maisons qu'ils possédaient et en élever de nouvelles ; mais voyant que ceux qui avaient du bien demeurent plus près de leurs terres autour des bourgs, qu'ils sont en aristocratie, et se trouvent débarrassés des démagogues qui leur pesaient, ils se réjouissent de ce qui s'est passé. Les Lacédémoniens ne leur envoient plus un officier séparément, mais un pour chaque village, et les Mantinéens, dans leurs nouvelles demeures, prennent part aux expéditions avec beaucoup plus de zèle que quand ils étaient en démocratie. Voilà ce qui se passa à Mantinée : c'est une leçon de prudence donnée aux hommes pour ne pas laisser désormais passer un fleuve dans leurs murs.

Lorsque les exilés de Phlionte apprirent que les Lacédémoniens examinaient la conduite de leurs alliés pendant la guerre, ils crurent l'occasion favorable pour aller à Lacédémone. Ils rappellent aux Lacédémoniens que, tant qu'ils habitaient leur patrie, la ville les recevait dans ses murs, et que les habitants étaient toujours prêts à marcher avec eux partout où ils vou-

laient, tandis que, depuis qu'ils étaient exilés, on ne voulait plus suivre les Lacédémoniens, et qu'ils étaient les seuls hommes qui ne fussent point reçus à l'intérieur des portes. Les éphores, après les avoir entendus, trouvent la chose digne d'attention. Ils envoient dire à la ville des Phliasiens que les bannis, étant aussi des Lacédémoniens, n'ont point mérité leur exil; que, par conséquent, il leur semble juste que la ville les rappelle de bon gré, et non point par contrainte. Ce message entendu, les Phliasiens craignent que, si les Lacédémoniens marchent contre eux, il n'y ait des gens dans la ville qui les y introduisent: et de fait, les exilés avaient dans l'intérieur bon nombre de parents et des gens qui leur étaient favorables; et, comme cela arrive dans la plupart des villes, il s'y trouvait des gens qui désiraient un nouvel état de choses et voulaient rappeler les bannis. Dans cette crainte, on décrète qu'on recevra les exilés, en leur rendant les biens dont la propriété sera prouvée, et que ceux qui les auront achetés en recevront la valeur du trésor public: s'il survenait quelque contestation entre les parties intéressées, la justice déciderait. Voilà ce qui se passa dans ce temps-là au sujet des exilés Phliasiens.

Acanthe et Apollonie, les deux plus grandes villes des environs d'Olynthe, envoient des députés à Lacédémone. On les introduit dans l'assemblée et devant les alliés. Alors l'Acanthien Cligène prend la parole et dit: « Lacédémoniens et alliés, nous croyons que vous ignorez un fait qui se passe dans la Grèce. Vous savez presque tous qu'Olynthe est la plus grande ville de la Thrace. Les Olynthiens ont commencé par gagner quelques villes et par leur imposer leurs lois et leur constitution; puis ils se sont emparés de places plus considérables; après quoi ils ont essayé d'affranchir les villes de Macédoine de la domination d'Amyntas, roi des Macédoniens. Après avoir persuadé les plus voisines, ils se sont tournés vers les plus éloignées et les plus puissantes, et nous les avons laissés déjà en possession d'un grand nombre de places, et en particulier de Pella, qui est la plus grande des villes de Macédoine. Nous avons su qu'Amyntas était forcé d'abandonner la ville, et que peu s'en fallait qu'il ne fût chassé de toute la Macédoine. Les Olynthiens aussi nous ont souvent envoyé, à nous et aux Apolloniates, des députés qui nous ont déclaré que, si nous ne venions joindre nos troupes aux leurs, ils marcheraient contre nous. Mais nous, Lacédémoniens, nous voulons conserver nos lois antiques et notre gouvernement national. Et cependant, si

personne ne nous vient en aide, nous serons aussi forcés de nous joindre à eux. Or, il ont déjà plus de huit mille peltastes, et, si nous réunissons nos forces aux leurs, ils auront plus de mille hommes de cavalerie. Nous avons aussi laissé là-bas des députés athéniens et béotiens, et nous avons entendu dire que les Olynthiens avaient également décrété d'envoyer des députés dans ces États, pour négocier une alliance. Si une pareille force vient s'ajouter à celle des Athéniens et des Thébains, voyez, continue-t-il, quelle puissance invincible acquerront vos ennemis. Ils ont déjà Potidée, sur l'isthme de Pallène; songez qu'ils auront bientôt soumis toutes les villes en deçà. Une preuve de la terreur que ces faits inspirent à toutes ces villes, la voici : malgré la haine qu'elles ont contre les Olynthiens, elles n'ont cependant pas dû envoyer des députés avec nous pour nous informer de tout cela.

« Réfléchissez encore à une chose : est-il conséquent, après avoir veillé à ce que les villes de Béotie ne soient pas réunies sous un seul chef, de laisser maintenant se former une puissance beaucoup plus grande et qui menace de s'augmenter non-seulement sur terre, mais aussi sur mer ? Quel obstacle en effet trouverait-elle dans un pays qui possède des bois de construction, des revenus considérables dans plusieurs marchés, et une population nombreuse, favorisée par la fertilité du sol ? Ce pays a, en outre, pour voisins ceux des Thraces qui ne sont soumis à aucun roi, et qui déjà maintenant se montrent pleins de courtoisie envers les Olynthiens. Si ce peuple aussi tombait sous leur domination, ils se renforceraient encore d'une grande puissance. Les Thraces une fois à leur suite, les mines d'or du Pangée leur tendent la main. Il n'est rien de ce que nous avançons ici qui n'ait été répété mille et mille fois dans l'assemblée du peuple des Olynthiens. Mais qui pourrait dire leurs prétentions ? La divinité, en effet, a sans doute voulu que les prétentions des hommes s'accrussent en même temps que leur puissance.

« Nous venons donc, Lacédémoniens et alliés, vous annoncer que les choses en sont à ce point là-bas : à vous maintenant de délibérer si vous les croyez dignes d'attention. Il faut pourtant que vous sachiez ceci, c'est que la puissance que nous vous avons dite si grande n'est point encore inattaquable : les villes, en effet, auxquelles on a imposé un gouvernement qu'elles détestent, s'en détacheront, dès qu'elles verront se former un parti opposé. Mais si on leur laisse le temps de

s'unir étroitement par les mariages et les acquisitions qu'elles ont décrétées, et de voir qu'il y a du profit à être du parti le plus puissant, de même que les Arcadiens, quand ils marchent avec vous, sauvent leurs biens et enlèvent ceux des autres, peut-être alors cette puissance sera-t-elle moins facile à abattre. »

Ce discours terminé, les Lacédémoniens invitent leurs alliés à réfléchir à ce qu'ils viennent d'entendre, et à proposer chacun le parti qu'ils croiraient le meilleur pour le Péloponèse et pour les alliés. Alors un grand nombre se déclarent pour une expédition, surtout ceux qui veulent plaire aux Lacédémoniens, et l'on décide que chaque ville enverra son contingent pour une armée de dix mille hommes. On propose aussi de permettre aux villes qui le voudront, de donner de l'argent au lieu d'hommes, à raison d'un triobole d'Égine¹ par homme : celles qui ont à fournir de la cavalerie payeront à chaque cavalier la solde de quatre hoplites. Il est aussi décidé que, si quelque ville fait défaut à l'expédition, les Lacédémoniens auront le droit de la condamner à une amende d'un statère² par homme et par jour. Ces points arrêtés, les Acanthiens se lèvent, et, reprenant la parole, ils conviennent que ces conditions sont bonnes, il est vrai, mais de nature à ne pouvoir s'exécuter avec promptitude. Ils disent donc qu'il vaut mieux que, pendant les préparatifs, il parte aussitôt un chef avec toutes les forces qu'on pourra réunir à l'instant à Lacédémone et dans les autres villes ; qu'en agissant ainsi, les villes qui n'ont point encore opéré leur jonction ne pourront le faire, et que celles qui sont soumises ne seront que d'un faible secours. Cet avis prévaut également, et les Lacédémoniens envoient Eudamidas avec les néodamodes et environ deux mille périèques et scirites³. Cependant Eudamidas, avant de partir, prie les éphores de donner à son frère Thébidas l'ordre de rassembler la partie de ses troupes qu'il laissait en arrière et de la lui amener. Dès qu'il est arrivé dans les parties frontières de la Thrace, il envoie des garnisons aux villes qui le lui demandent, et occupe Potidée qui se livre elle-même, étant dès longtemps alliée des Lacédémoniens. Il part de là pour des excursions, et se met à guerroyer autant que le lui permet l'infériorité de ses forces. Lorsque les troupes qu'Eudamidas avait

1. Environ 60 centimes. — 2. Près de 20 francs.

3. Troupe d'élite de Sparte, choisie parmi les Arcadiens.

laissées en arrière se sont jointes aux siennes, Phébidas part à leur tête. Arrivé à Thèbes, il place son camp en dehors de la ville, non loin du gymnase. Les Thébains se trouvaient en discussion : Isménias et Léontiade, tous deux polémarques, étaient en rivalité, et chacun à la tête d'un parti. Isménias, par haine pour les Lacédémoniens, n'eut aucun rapport avec Phébidas ; mais Léontiade lui fit sa cour, et, quand il fut entré dans son intimité : « Tu peux aujourd'hui, Phébidas, lui dit-il, rendre le plus grand service à ta patrie ; car, si tu veux me suivre avec tes hoplites, je t'introduirai dans l'Acropole. Cela fait, sois sûr que Thèbes sera complètement au pouvoir des Lacédémoniens, et de notre parti, qui vous est dévoué. Il est vrai qu'à présent, comme tu vois, on a publié la défense à tout Thébain de marcher avec toi contre les Olynthiens : mais si tu nous aides dans nos plans, nous enverrons aussitôt avec toi un grand nombre d'hoplites et de cavaliers, de sorte que tu amèneras à ton frère de nombreux renforts, et qu'au moment où il est près de se rendre maître d'Olynthe, tu te seras rendu maître de Thèbes, ville beaucoup plus grande qu'Olynthe. »

Phébidas se laisse éblouir à ce discours ; car il préférerait quelque brillant exploit à la vie même : il est vrai qu'il ne passait pas pour un homme très-raisonnable, ni très-sensé. Quand il a consenti à la chose, Léontiade lui dit de se porter en avant, comme s'il était prêt à partir : « Puis, quand il en sera temps, lui dit Léontiade, je viendrai à toi et je te servirai de guide. » Le conseil siégeait dans ce moment sous le portique de l'agora, vu que les femmes célébraient les Thesmophories de la Cadmée : c'était en été, et à l'heure de midi ; aussi les rues étaient-elles désertes. Léontiade alors, sautant à cheval, ramène Phébidas en arrière et le conduit droit à l'Acropole. Après y avoir établi Phébidas et ses troupes, il lui remet la clef des portes et lui recommande de ne laisser entrer personne sans ordre, puis il se rend aussitôt au Conseil. Arrivé là, il dit : « Citoyens, les Lacédémoniens occupent l'Acropole ; n'en soyez point effrayés : ils déclarent qu'ils n'agiront point en ennemis avec quiconque ne veut point la guerre. Mais moi, en vertu de la loi qui permet au polémarque d'arrêter tout homme dont la conduite est digne de mort, j'arrête Isménias que voici, comme travaillant à la guerre. Vous donc, lochages, et vous tous dont c'est l'affaire, levez-vous, saisissez cet homme, et emmenez-le où c'est convenu. »

Ces gens, qui avaient reçu leurs instructions, obéissent et l'emmenent. Quant à ceux qui ne savent rien de l'affaire et qui sont du parti opposé à Léontiade, les uns s'enfuient aussitôt de la ville, dans la crainte qu'on ne les fasse mettre à mort, les autres se retirent d'abord chez eux ; mais apprenant qu'Isménias est enfermé dans la Cadmée, ils se réfugient à Athènes au nombre d'environ trois cents, tous du parti d'Androclidas et d'Isménias. Après cela, on choisit un nouveau polémarque à la place d'Isménias. Pour Léontiade, il se rend droit à Sparte. Il y trouve les éphores et le peuple de la ville fortement irrités contre Phébidas, de ce qu'il avait agi dans tout cela sans ordre de l'État. Cependant Agésilas dit que, si sa conduite était funeste aux intérêts de Lacédémone, il mérite d'en être puni ; mais que, si cela était avantageux à la cité, c'était un ancien usage que l'on pût prendre sur soi de pareils coups de main. « Il s'agit donc, dit-il, d'examiner seulement si ce qui s'est fait est bien ou mal. » Léontiade alors, se présentant devant les membres de l'assemblée, prend la parole en ces termes : « Citoyens Lacédémoniens, dit-il, les sentiments hostiles des Thébains envers vous, même avant les événements actuels, vous étiez les premiers à en parler ; car vous les voyiez toujours amis de vos adversaires et ennemis de vos alliés. N'ont-ils pas, en effet, refusé de marcher avec vous contre le peuple du Pirée, votre ennemi le plus implacable ? N'ont-ils pas fait la guerre aux Phocéens, parce qu'ils les voyaient bien disposés pour vous ? Et maintenant ne viennent-ils pas de contracter une alliance avec les Olynthiens, parce qu'ils savaient que vous marchiez contre eux ? Vous aviez toujours l'esprit à la nouvelle possible de leur violence contre la Béotie, pour se l'assujettir. Maintenant, après ce qui s'est passé, vous n'avez plus rien à craindre des Thébains ; et il vous suffira d'une petite scytale pour voir chez nous vos demandes remplies, si vous voulez vous intéresser à nous, comme nous nous intéressons à vous-mêmes. »

Ce discours entendu, les Lacédémoniens décident de garder l'Acropole, du moment qu'elle est prise, et de faire juger Isménias. Dans cette vue, ils envoient trois juges de Lacédémone et un de chacune des villes alliées, des petites comme des grandes. Quand ce tribunal est rassemblé, Isménias est accusé d'avoir eu des relations avec les Barbares, de s'être lié d'hospitalité avec le roi de Perse pour le malheur de la Grèce, d'avoir accepté l'argent du roi, et d'avoir été avec Androclidas l'auteur

de tous les troubles de la Grèce. Isménias se défend contre toutes ces accusations, mais cependant il ne peut prouver qu'il ne nourrit point de grands et de mauvais desseins : il est condamné à mort et subit sa peine. Léontiade et son parti étaient maîtres de la ville et accordaient aux Lacédémoniens encore plus qu'ils ne demandaient.

Ces affaires ainsi terminées, les Lacédémoniens n'en mettent que plus d'empressement à pousser l'expédition contre Olynthe. Ils envoient Téléutias comme harmoste, avec le contingent qu'ils devaient eux-mêmes fournir pour la levée de dix mille hommes, et ils expédient, en outre, aux villes alliées des scythes qui enjoignent de marcher avec Téléutias, conformément au décret des alliés. En général, on obéit volontiers à Téléutias, à cause du bruit qu'il avait de n'être point ingrat envers ceux qui lui rendaient service ; et, comme il était frère d'Agésilas, la ville de Thèbes montra spécialement un grand zèle à lui envoyer des hoplites et des cavaliers. Téléutias toutefois s'avancait lentement, parce qu'il veillait à ne causer dans sa marche aucun mal aux pays alliés, et à rassembler le plus de forces possible. Il envoie d'avance des députés à Amyntas pour lui dire que, s'il désire reconquérir son royaume, il doit lever des mercenaires, et répandre de l'argent parmi les rois ses voisins, afin de s'en faire des alliés. Il envoie aussi dire à Derdas, gouverneur d'Élimie, que les Olynthiens ont déjà soumis la partie la plus considérable de la Macédoine, et qu'ils ne s'arrêteront pas devant la plus petite, si personne n'abat leur arrogance. Tout en prenant ces mesures, il parvient, à la tête d'une nombreuse armée, dans le pays allié.

Arrivé à Potidée, il réunit toutes ses forces et s'avance contre le pays ennemi. En marchant vers la ville, il ne brûle ni ne ravage rien, convaincu que, s'il le faisait, il se créerait autant d'obstacles pour sa marche et pour sa retraite, tandis que, quand il s'éloignerait de la ville, ce serait alors le moment d'abattre les arbres et d'arrêter ainsi ceux qui pourraient le suivre. Quand il n'est plus qu'à dix stades de la ville, il fait reposer ses troupes sous les armes ; et, comme il commandait l'aile gauche, c'est lui qui marcha contre les portes par lesquelles l'ennemi sortit de la ville : le reste de la phalange des alliés était rangé en bataille à l'aile droite. Il avait aussi disposé à la droite la cavalerie des Lacédémoniens, des Thébains et de ceux des Macédoniens qui s'étaient unis à lui. Cependant il

avait gardé près de lui Derdas et ses cavaliers au nombre d'environ quatre cents, et parce qu'il estimait beaucoup cette cavalerie, et parce qu'il voulait plaire à Derdas, en lui rendant un service agréable.

Quand les ennemis sont sortis et rangés en bataille au pied de leurs murs, tous leurs cavaliers réunis fondent sur les Lacédémoniens et les Béotiens. Polycharme, hipparque lacédémonien, est renversé de cheval et reçoit à terre de nombreuses blessures; d'autres sont tués, et à la fin la cavalerie de l'aile droite prend la fuite. L'infanterie, voyant la déroute des cavaliers, plie à son tour, et toute l'armée courait le risque d'être vaincue, si Derdas, à la tête de sa cavalerie, ne se fût porté au galop contre les portes d'Olynthe. Téléutias le suit avec sa division en bon ordre. Les cavaliers olynthiens, s'apercevant de cette manœuvre et craignant de se voir fermer les portes, font volte-face et se retirent en toute hâte. Là, Derdas en tue un grand nombre au moment où ils passaient au galop devant lui. L'infanterie des Olynthiens se retire aussi dans la ville, sans cependant avoir perdu beaucoup de monde, vu la proximité des murs. Téléutias, après avoir élevé un trophée et constaté cette victoire, se retire en coupant les arbres. Telle fut l'expédition qu'il fit cet été; puis il licencia les troupes macédoniennes et celles de Derdas. Cependant les Olynthiens font de fréquentes incursions contre les villes alliées des Lacédémoniens, en ravagent les territoires et en tuent les habitants.

CHAPITRE III.

Défaite et mort de Téléutias. — Agésilas lui succède. — Son expédition contre Phlonte. — Mort d'Agésipolis. — Reddition de Phlonte. — Paix avec les Olynthiens.

(Avant J. C. 382, 381, 380.)

Aussitôt que le printemps paraît, les cavaliers olynthiens, au nombre d'environ six cents, font une excursion contre Apollonie vers le milieu du jour, et se dispersent pour piller le pays. Or, il se trouvait que Derdas était arrivé ce jour-là avec ses cavaliers et qu'il prenait son repas du matin à Apollonie. Au moment où il s'aperçoit de l'invasion, il se tient tranquille,

garde les chevaux tout harnachés, et les cavaliers en armes. Puis, lorsqu'il voit les Olynthiens s'avancer avec sécurité jusqu'au faubourg et aux portes mêmes de la ville, il sort à la tête de ses cavaliers en bon ordre. Aussitôt qu'on l'aperçoit, on prend la fuite. Mais il ne se contente pas d'avoir fait fuir les ennemis ; il ne cesse, l'espace de quatre-vingt-dix stades¹, de poursuivre et de tuer, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au mur même d'Olynthe. On dit que dans cette affaire Derdas leur tue près de quatre-vingts cavaliers. Dès lors, les ennemis restent beaucoup plus enfermés dans leurs murs, et ne cultivent qu'une très-petite partie de leur territoire. Quelque temps après, Téléutias marchait contre la ville d'Olynthe, afin de détruire les arbres qui étaient encore debout, et les travaux des ennemis dans les campagnes, lorsque les cavaliers olynthiens s'avancent en silence vers l'armée des Lacédémoniens. A cette vue, Téléutias, indigné de leur audace, ordonne aussitôt à Télémonidas, chef des peltastes, de fondre sur eux au pas de course. Les Olynthiens, voyant accourir les peltastes, font volte-face, se retirent tranquillement et repassent le fleuve. Les autres les suivent avec une grande audace, et, croyant poursuivre des fuyards, ils passent aussi le fleuve. Mais alors les cavaliers olynthiens, profitant du moment où les peltastes qui venaient de passer le fleuve, semblent leur donner une proie facile, se retournent, fondent sur eux et tuent Télémonidas lui-même avec plus de cent des siens. Téléutias, voyant ce qui se passe, est transporté de colère, saisit ses armes, marche en avant avec les hoplites, et ordonne aux cavaliers et aux peltastes de poursuivre l'ennemi sans relâche. Un grand nombre d'entre eux, suivant ses ordres, s'avancent plus près qu'il ne faut des murailles, et se retirent avec perte ; d'autres, atteints par les flèches lancées du haut des tours, sont forcés de se replier en désordre pour se mettre à l'abri des traits. Alors les Olynthiens chargent avec leur cavalerie, qu'ils appuient de leurs peltastes, et enfin les hoplites eux-mêmes font une sortie et fondent sur la phalange en désarroi. Téléutias périt en combattant, et aussitôt après, les troupes cèdent, personne ne résiste plus, tous prennent la fuite ; les uns cherchent un refuge à Spartole, les autres à Acanthe, ceux-ci à Apollonie, la plupart à Potidée. Les vainqueurs poursuivent les vaincus dans tous les sens, et leur tuent une grande quantité d'hommes des plus utiles à l'armée.

1. Près de 2 kilomètres.

Je prétends que de pareils malheurs doivent servir de leçon aux hommes, et leur apprendre en général à ne pas punir leurs esclaves, même par colère. Car il est arrivé souvent que des maîtres, entraînés par cette passion, se sont attiré à eux-mêmes plus de maux qu'ils n'en ont fait aux autres. Mais à la guerre, c'est toujours une faute de se laisser guider par la colère. La colère, en effet, est imprévoyante, tandis que la réflexion recherche avec autant de soin les moyens d'éviter les revers que ceux de nuire à l'ennemi.

Les Lacédémoniens, après avoir reçu cette nouvelle, entrent en délibération, et décident d'envoyer des forces assez considérables pour rabattre l'orgueil des vainqueurs et ne pas rendre inutile ce qui avait été fait jusque-là. Dans cette vue, ils envoyèrent le roi Agésipolis comme chef de l'expédition, en lui adjoignant trente Spartiates, comme ils l'avaient fait pour Agésilas, lors de son expédition en Asie. Plusieurs périèques, gens de cœur, le suivent en qualité de volontaires, ainsi que des étrangers du nombre de ceux qu'on appelle trophimes, et quelques bâtards spartiates, hommes de bonne mine, qui avaient exercé de hautes fonctions dans la cité. Les villes alliées fournissent aussi des volontaires ; il arrive également des cavaliers thessaliens, qui désiraient se faire connaître d'Agésipolis, et Amyntas, ainsi que Derdas, montrent encore plus d'empressement que la première fois.

Cependant la ville des Phliasiens, qui avait mérité les éloges d'Agésipolis, à cause de la promptitude avec laquelle elle avait fourni de fortes sommes pour cette expédition, croyant qu'en l'absence d'Agésipolis, Agésilas ne sortira pas contre elle, vu qu'il n'était jamais arrivé que les deux rois fussent en même temps absents de Sparte, à l'insolence de n'accorder aucune justice aux bannis qui sont rentrés. En effet, ceux-ci demandaient que les points en litige fussent décidés par un tribunal impartial ; mais les citoyens veulent absolument que la chose soit jugée dans la ville même. Les exilés demandent quelle justice il peut y avoir où la partie lésée vient siéger comme juge : on ne les écoute pas. Alors les exilés se rendent à Lacédémone pour porter plainte contre leur ville. Ils sont accompagnés par quelques habitants de Phlionte, qui affirment qu'un grand nombre de citoyens les considèrent comme victimes de l'injustice. La ville des Phliasiens, outrée contre eux, condamne tous ceux qui se sont rendus à Lacédémone sans une mission de l'État. Les condamnés ne se pressent point de

retourner dans leur patrie : ils restent, au contraire, et informent les Lacédémoniens que ceux qui commettaient ces violences sont les mêmes hommes qui les ont exilés et ont fermé les portes aux troupes de Lacédémone ; que ce sont eux qui ont acheté leurs biens et emploient la violence pour les garder, et qui enfin viennent maintenant de trouver moyen de les faire punir, pour s'être rendus à Lacédémone, afin qu'à l'avenir personne n'ose plus venir dévoiler ce qui se passe dans la ville.

Les Phliasiens paraissant réellement commettre des injustices, les Éphores leur déclarent la guerre. Agésilas n'en est point fâché. En effet la famille de Podanémus, maintenant exilé, était liée d'hospitalité avec son père Archidamus, et lui-même l'était avec la famille de Proclès, fils d'Hipponicus. Les sacrifices du départ une fois achevés, il marche aussitôt, bien que plusieurs députations viennent à sa rencontre et que des sommes lui soient offertes pour prévenir l'invasion. Il répond qu'il ne vient pas pour commettre des injustices, mais pour secourir ceux qui en sont victimes. A la fin, les Phliasiens disent qu'ils sont prêts à tout faire, et le prient de ne point les envahir. Il leur répond alors qu'il ne peut pas se fier à des paroles, puisqu'ils ont trompé jadis, mais qu'il faut une garantie effective. Ils lui demandent quelle peut être cette garantie. » La même que vous avez donnée autrefois, dit-il, sans que vous en ayez reçu de nous aucun préjudice : c'est de nous livrer l'Acropole. » Ils refusent. Il envahit aussitôt le pays, environne leur ville d'un mur et les assiège. Cependant un grand nombre de Lacédémoniens répètent que pour plusieurs personnes on s'aliène une ville de plus de cinq mille âmes ; et, de fait, comme pour rendre la chose plus frappante, les Phliasiens tenaient leurs assemblées en vue de ceux du dehors. Agésilas imagine donc ce moyen de parer ce reproche. Toutes les fois qu'il sort des gens de la ville, attirés soit par leur amitié, soit par leur parenté avec les exilés, il les engage à former des repas en commun, et fait fournir des moyens de subsistance suffisants à tous ceux qui veulent prendre part aux exercices. Il veut aussi qu'on leur donne à tous des armes, et qu'on ne recule pour cela devant aucune dépense. Ses ordres sont exécutés, et il se forme ainsi un corps de plus de mille hommes qui se distinguent par leur vigueur, leur bonne discipline et la supériorité de leur armement. En sorte qu'à la fin, les Lacédémoniens déclarent qu'ils ne peuvent que désirer de pareils compagnons d'armes.

Telles étaient les occupations d'Agésilas. Cependant Agésipolis, quittant la Macédoine, vient se placer avec ses troupes sous la ville des Olynthiens ; mais voyant que personne ne sort contre lui, il se met à dévaster ce qui reste sur leur territoire, puis il se rend dans les terres alliées et détruit leurs moissons. Il attaque et prend d'assaut la ville de Torone. Sur ces entre-faites il est pris, au fort de l'été, d'une fièvre ardente. Comme il avait vu le matin le temple de Bacchus à Aphytis¹, il soupire après l'ombre de ces bocages, après ces eaux fraîches et limpides : il y est transporté encore vivant ; mais il meurt hors du temple, une semaine après le commencement de sa maladie. Son corps, placé dans du miel, est transporté dans sa patrie, où il reçoit la sépulture royale.

Quand Agésilas reçut la nouvelle, on ne put croire qu'il fût délivré d'un rival ; il versa des larmes et regretta leur société. Les rois, en effet, demeurent ensemble, lorsqu'ils sont à Sparte. Agésipolis était d'un caractère à s'entretenir avec Agésilas des histoires de leur jeunesse, de leurs chasses, de leurs chevaux, de leurs amours ; et en outre, dans leur demeure commune, il lui témoignait du respect comme au plus âgé des deux. Les Lacédémoniens envoient à sa place contre Olynthe, Polybiade en qualité d'harmoste.

Cependant Agésilas avait déjà dépassé le temps jusqu'où devaient durer, disait-on, les approvisionnements de Phlionte : car telle est la force de la domination sur l'appétit, que les Phliasiens, ayant décrété de délivrer la moitié moins de blé qu'auparavant, purent, en exécutant cette résolution, soutenir le siège le double du temps présumé. Et telle est aussi la supériorité de l'audace sur la timidité, qu'un nommé Delphion, qui passait pour un homme distingué, s'étant mis à la tête de trois cents Phliasiens, fut en état de maîtriser l'influence de ceux qui voulaient la paix, en état de tenir en prison les hommes dont il se défait. Il parvint aussi à forcer le peuple à faire le service des gardes et à s'assurer de leur fidélité en les surveillant de près. Il faisait souvent des sorties avec les gens qui lui étaient dévoués, et repoussait les gardes des différents points du mur d'enceinte. Cependant, lorsque, malgré toutes leurs recherches, ces hommes déterminés ne purent plus trouver de vivres dans la ville, ils firent demander une trêve à Agésilas, pour députer à Lacédémone. Ils disaient, en effet,

1. Dans le voisinage de Pallène, ville de la Chersonèse de Thrace.

s'être décidés à livrer à discrétion la ville aux magistrats des Lacédémoniens. Mais Agésilas, irrité de ce qu'ils ne lui accordent aucun pouvoir, trouve moyen par ses amis de Sparte d'obtenir qu'on le laisserait décider du sort de Phlionte, d'accorder ensuite passage à la députation. Toutefois les gardes sont encore redoublées, afin que personne ne puisse sortir de la ville. Malgré ces précautions, Delphion et avec lui un esclave stigmatisé, qui avait soustrait une quantité d'armes considérable aux assiégeants, parviennent à s'échapper de nuit. Lorsque les députés sont revenus de Sparte, avec la nouvelle que la ville s'en remet à Agésilas pour statuer à son gré sur le sort des Phliasiens, Agésilas décrète d'abord que cinquante des exilés et cinquante hommes de la ville décideront quels sont dans la ville les gens qui méritent la vie sauve ou la mort; ensuite il établira les lois d'après lesquelles ils seront gouvernés. En attendant l'exécution de ses volontés, il laisse une garnison dans la ville avec une solde de six mois; après quoi, il licencie les alliés et ramène chez eux ses concitoyens. Ainsi se termine l'expédition de Phlionte, après une durée d'un an et huit mois.

Polybiade, de son côté, pressait vivement les Olynthiens, qui avaient beaucoup à souffrir de la famine, attendu qu'ils ne pouvaient recevoir par terre ni introduire par mer aucun approvisionnement: il les force à envoyer à Lacédémone pour traiter de la paix. Les députés qui s'y rendent, munis de pleins pouvoirs, concluent un traité par lequel ils s'engagent à avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que les Lacédémoniens, à les suivre partout où ceux-ci les conduiront et à être leurs alliés. Ils jurent de rester fidèles à ces conditions, et retournent dans leur patrie.

Les Lacédémoniens avaient alors une situation brillante: les Thébains et le reste des Béotiens leur étaient entièrement soumis, les Corinthiens dévoués, les Argiens humiliés, depuis que le prétexte des mois sacrés leur était devenu inutile, les Athéniens abandonnés; ils avaient, en outre, châtié leurs alliés infidèles: aussi paraissaient-ils avoir établi un empire glorieux et assuré.

CHAPITRE IV.

Les Lacédémoniens sont chassés de Thèbes. — Campagne inutile de Cléombrote. — Sphodrias envahit l'Attique. — Les Athéniens prennent fait et cause pour les Thébains. — Expédition d'Agésilas; déroute de Phébidas. — Troisième expédition d'Agésilas. — Il tombe malade. — Cléombrote ne peut passer le Cithéron. — Les Lacédémoniens assiègent Athènes; ils sont battus par Chabrias. — Timothée bat le navarque Nicolochus.

(Avant J. C. 379, 378, 377, 376.)

On pourrait citer dans l'histoire des Grecs et dans celle des barbares nombre de faits, qui prouvent que les dieux tiennent compte des hommes religieux et des impies¹. Mais je ne dirai que ce qui rentre dans mon sujet. En effet, les Lacédémoniens, qui avaient juré de garantir l'indépendance des villes, et qui, malgré cela, s'étaient emparés de l'Acropole de Thèbes, furent châtiés uniquement par les victimes de leurs injustices, eux qui jusqu'alors n'avaient été soumis par aucun homme, et il suffit de sept exilés pour faire tomber la puissance des citoyens qui les avaient introduits dans l'Acropole et avaient voulu asservir leur patrie aux Lacédémoniens, afin de pouvoir eux-mêmes exercer la tyrannie. Je vais dire comment la chose se passa.

Il y avait un nommé Phyllidas, qui exerçait les fonctions de secrétaire auprès d'Archias et des autres polémarques, et qui, en apparence, leur avait rendu d'excellents services. Cet homme, étant venu à Athènes pour quelques affaires, rencontra Mélon, homme déjà connu et faisant partie des réfugiés thébains. Celui-ci, informé par Phyllidas de la tyrannie exercée par le polémarque Archias et par Philippe, comprend que l'état de la patrie est encore plus odieux à Phyllidas qu'à lui-même. Ils se donnent donc des gages réciproques de leur fidélité et se

1. On aime à voir le dogme de la Providence divine veillant sur les affaires humaines, servir de guide moral et philosophique aux récits de Xénophon. Aucun des éminents esprits de l'antiquité, après avoir étudié l'histoire, ne s'est mépris sur l'enchaînement des événements qui en composent le texte et qui font la leçon aux hommes. Ainsi les grandes idées de Bossuet, de Vico et de Herder, ont déjà leurs racines dans l'antiquité païenne, et le christianisme, qui en a développé si admirablement le germe, a pu trouver les âmes préparées à recevoir ces utiles enseignements.

concertent sur le plan à suivre. Là-dessus Mélon s'adjoint six des exilés, les mieux appropriés à son dessein, et ne leur fait prendre d'autres armes que des poignards. Ils commencent par entrer de nuit sur le territoire de Thèbes ; puis, après avoir passé la journée dans un endroit désert, ils s'approchent des portes, faisant semblant de revenir des champs à l'heure où les retardataires quittent l'ouvrage. Entrés dans la ville, ils passent cette nuit-là chez un nommé Charon, et y restent tout le jour suivant. Cependant Phyllidas s'occupe de tout disposer pour les polémarques qui célébraient les Aphrodisies¹ avant de sortir de charge. Or, comme il leur avait promis depuis longtemps de leur amener les femmes les plus distinguées et les plus belles de Thèbes, il leur dit qu'il les amènerait ce jour-là. Ils voulaient en effet, conformément à leurs goûts, passer une nuit agréable. Quand ils ont soupé, ils sont bientôt ivres, grâce à ses provocations, et sur leur ordre d'amener au plus tôt les hétaires², il sort et amène Mélon ainsi que ses amis, dont trois habillés en maîtresses et les autres en suivantes. Après les avoir introduites dans l'antichambre du polémarque, il reste lui-même et dit à Archias que les femmes refusent d'entrer, s'il y a quelque serviteur dans la salle. Ils ordonnent aussitôt à tout le monde de se retirer, et Phyllidas, donnant du vin aux esclaves, les envoie dans la chambre de l'un d'eux. Alors il introduit les hétaires et en fait asseoir une auprès de chaque homme. Il était, en effet, convenu qu'aussitôt assis, ils quitteraient leur voile et frapperaient. Voilà, dit-on, comment les polémarques périrent ; d'autres prétendent que Mélon et ses gens entrèrent comme des convives et les tuèrent.

Phyllidas, prenant ensuite trois des conjurés, se rend à la maison de Léontiade, frappe à la porte et dit qu'il est porteur d'un message des polémarques. Léontiade était encore seul couché depuis son souper, et sa femme filait de la laine, assise à ses côtés. Il fait entrer Phyllidas, dont il se croyait sûr. A peine entrés, ils l'égorgent et contraignent par la peur sa femme à garder le silence ; puis ils disent, en sortant, que la porte est fermée, et que, s'ils la trouvent ouverte, ils tueront tous ceux qui sont dans la maison. Ces mesures prises, Phyllidas se rend à la prison avec deux des siens, et dit au geôlier qu'il amène, sur l'ordre des polémarques, un homme à enfermer : le geôlier ouvre, on le tue et on délivre les prisonniers. On

1. Fêtes de Vénus. — 2. Courtisanes.

leur donne en toute hâte des armes prises au portique, et on les conduit à l'Amphéion, avec l'ordre d'y demeurer l'arme au pied. Aussitôt, on fait crier par les hérauts à tous les Thébains, cavaliers et hoplites, qu'ils peuvent sortir, que les tyrans sont morts. Les citoyens, tant qu'il fait nuit, demeurent tranquilles sans vouloir y croire; mais le jour venu, et le fait devenant évident, les hoplites et les cavaliers se joignent aussitôt en armes aux conjurés. Les exilés envoient des cavaliers à ceux qui sont sur les frontières athéniennes et aux deux généraux, qui arrivent dès qu'ils savent pourquoi on les appelle.

Cependant l'harmoste de l'Acropole, connaissant la publication de la nuit, envoie immédiatement chercher des secours à Platées et à Thespies. Mais les cavaliers thébains, informés de l'arrivée des Platéens, vont à leur rencontre et en tuent plus d'une vingtaine. Après ce succès, ils rentrent dans la ville, et, réunis aux Athéniens qui étaient déjà venus des frontières, ils attaquent l'Acropole. Ceux qui s'y trouvaient, sentant leur propre faiblesse, commencent à avoir peur en voyant l'ardeur des assaillants, excités encore par les récompenses brillantes promises à ceux qui monteraient les premiers à l'assaut :

4. Il existe un curieux exemple de ces récompenses, promises à qui montera le mieux à l'assaut, dans Quinte-Curce, VII, XI : « Præmium erit ei, qui occupaverit verticem, talenta decem. Uno minus accipiet, qui proximus ei venerit, eademque ad decem homines servabitur portio. Certum autem habeo vos non tam liberalitatem intueri meam, quam voluntatem. » Voy. ce passage dans l'édition de Pitiscus, p. 534. On y trouve une note curieuse sur la proportion décroissante indiquée par les mots : « Eademque ad decem homines servabitur portio. » Les auteurs du *Roman d'Alexandrie* n'ont pas laissé échapper une si belle occasion d'introduire dans leur poème cette promesse du roi de Macédoine, et de composer les vers suivants, qui ont, selon nous, un certain intérêt archéologique :

Vus, jouene bacheler de pris et de desroi,
 Qui ames bele dame et le rice donoi,
 Et desires sovent et guerres et tornoï;
 Qui primes montera sur la roce, ce croi,
 Et de ma rice enseigue mostera le desploi,
 x mires li donrai-je, je li plevis ma foi;
 L'autres en ara ix, et li tiers viii, de moi,
 Li quars vii, li quins vi, li aismes v, de moi,
 Li seimes en ait iv, li vismes iii, ce croi;
 Li neumes en ait ii, le dizime i, je l'otroi,
 Et ceacun avera ceval et palefroi,
 De caus qui monteront le mur et le berfroi.

Voici la traduction de ce passage : « Vous, jeunes bacheliers, dont la fortune est faite ou à faire, qui aimez belles dames et riches présents, et désirez souvent guerres et tournois; le premier qui montera sur la roche,

aussi déclarent-ils qu'ils se retireront, si on leur accorde un sauf-conduit pour sortir avec leurs armes. On le leur accorde avec plaisir, et on les laisse sortir après avoir conclu une trêve et s'être engagé par serment à en observer les conditions. Cependant, à la sortie, les Thébains se saisissent de tous ceux qu'ils reconnaissent comme ennemis et les mettent à mort. Quelques-uns sont emmenés secrètement et sauvés par les Athéniens venus des frontières. Par contre, les Thébains prennent les enfants des morts qui avaient une famille, et les égorgent.

A ces nouvelles, les Lacédémoniens commencent par mettre à mort l'escorte qui avait abandonné l'Acropole sans attendre des secours ; puis ils décrètent une expédition contre les Thébains. Alors Agésilas déclare qu'il y avait plus de quarante ans qu'il avait passé l'adolescence, et il démontre que la loi, en vertu de laquelle les autres citoyens de cet âge ne sont pas forcés de marcher hors de leur patrie, s'applique également aux rois. Ce motif allégué le dispense de partir. Ce n'était point toutefois pour cela qu'il votait ; mais il savait bien que, s'il commandait cette expédition, ses concitoyens diraient qu'Agésilas créait des embarras à l'État uniquement pour secourir des tyrans. Il laissa donc prendre le parti qu'exigeaient les circonstances. Les éphores, stylés par les Thébains qui avaient échappé aux massacres, envoient au cœur de l'hiver Cléombrote¹, qui commandait alors une armée pour la première fois. Comme la route qui passe par Éleuthères était occupée par Chabrias et des peltastes athéniens, Cléombrote prend, pour passer la montagne, la route qui conduit à Platées. Mais les peltastes, en avançant, trouvent sur le sommet les prisonniers libérés qui, au nombre d'environ cent cinquante, gardent ce passage. Les peltastes les tuent tous, à l'exception peut-être d'un ou deux qui s'échappent. Pour Cléombrote, il descend à Platées, encore dévouée aux Lacédémoniens, et se rend ensuite à Thespies, d'où il repart pour aller placer son camp à Cynoscéphales, ville des Thébains. Il y reste environ seize jours, et se rend de nouveau à Thespies. Il y laisse Sphodrias en qua-

c'est mon avis, et qui déploiera ma riche enseigne, je lui donnerai dix marcs d'or, je lui en jure ma foi ! le second en aura neuf ; le troisième huit, je le promets ; le quatrième, sept ; le cinquième six ; le sixième cinq ; que le septième en ait quatre ; le huitième trois ; le neuvième deux ; et le dixième un, je l'accorde. Et chacun aura un cheval ou palefroi, parmi ceux qui monteront sur le mur et sur le beffroi. »

1. Frère et successeur d'Agésipolis.

lité d'harmoste avec le tiers du contingent de chaque État allié. Il lui remet aussi tout l'argent apporté de la patrie et lui ordonne de recruter des mercenaires. Sphodrias exécute ses ordres; après quoi Cléombrote prend la route de Creusis et ramène dans leurs foyers ses troupes, embarrassées de savoir si l'on était en guerre ou en paix avec les Thébains. Il est de fait qu'il avait conduit son armée sur le territoire de Thèbes, et qu'il en revenait après l'avoir ravagé le moins possible. A son retour, il fut assailli par un vent terrible, que quelques-uns interprétèrent comme un présage pour l'avenir. Ce vent, qui produisit beaucoup d'autres effets extraordinaires, surprit l'armée partie de Creusis, au moment où elle passait l'endroit près duquel la montagne longe la mer; il y précipita beaucoup d'ânes avec leurs bagages, et fit voler dans la mer beaucoup d'armes arrachées aux soldats. A la fin, plusieurs d'entre eux, ne pouvant plus marcher avec leurs armes, laissèrent çà et là, sur le sommet de la montagne, leurs boucliers renversés, qu'ils eurent soin de remplir de pierres. Ils prirent alors, comme ils purent, leur repas à Égosthènes en Mégaride. Le lendemain ils revinrent chercher leurs armes. Cela fait, chacun s'en retourna, les troupes ayant été licenciées par Cléombrote.

Les Athéniens, considérant la puissance de Lacédémone, et voyant que le théâtre de la guerre n'est plus à Corinthe, mais que déjà les Lacédémoniens passent à côté de l'Attique pour envahir Thèbes, en conçoivent une crainte si grande, qu'ils citent en jugement les deux stratéges coupables de la révolte de Mélon contre Léontiade et son parti. L'un d'eux est mis à mort, et l'autre, qui n'avait point attendu sa sentence, condamné à l'exil.

De leur côté, les Thébains, redoutant leur faiblesse, s'ils étaient seuls à faire la guerre aux Lacédémoniens, recourent au moyen suivant. Ils persuadent à force d'argent l'harmoste de Thespies, Sphodrias, de faire mine d'envahir l'Attique, pour amener par là une rupture entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Sphodrias, docile à ces instructions, feint de vouloir s'emparer du Pirée, qui n'avait plus de portes. Il part le matin de Thespies avec ses soldats, après leur avoir fait prendre leur repas, et disant qu'il veut atteindre le Pirée avant le jour. Mais le jour le surprend à Thria; et là il ne cherche point à cacher sa route; mais, prenant une autre direction, il enlève les troupeaux et pille les maisons. Quelques-uns de ceux qui l'avaient rencontré de nuit s'étaient enfuis à Athènes, et avaient an-

noncé aux Athéniens l'approche d'une armée formidable. Les Athéniens s'étaient donc armés en toute hâte, et cavaliers et hoplites veillaient à la garde de la ville. Il y avait alors à Athènes des députés lacédémoniens, Étymoclès, Aristolochus et Ocellus, qui demeuraient chez le proxène Callias. Aussitôt que les Athéniens reçoivent cette nouvelle, ils s'emparent des députés et les gardent à vue, croyant qu'ils ont eu part au complot; mais ces députés eux-mêmes sont effrayés de l'événement, et se justifient en disant que, s'ils avaient su qu'on dût prendre le Pirée, ils n'auraient jamais été assez fous pour se livrer ainsi aux mains des Athéniens, et cela chez le proxène, où l'on pouvait les trouver au premier instant. Ils disent encore que les Athéniens verraient bien clairement que la ville de Lacédémone ne savait rien non plus de tout cela : pour Sphodrias, ils se prétendent tout à fait sûrs de recevoir la nouvelle de sa condamnation. On juge donc qu'ils n'ont aucune connaissance de l'affaire, et on les met en liberté. De leur côté, les éphores rappellent Sphodrias et lui intentent une accusation capitale. La crainte l'empêche de se rendre à la citation; mais, malgré cette désobéissance, il est absous. Beaucoup de gens à Lacédémone trouvèrent ce jugement d'une injustice criante. Voilà quelle en fut la cause.

Sphodrias avait un jeune fils, à peine sorti de l'enfance, nommé Cléonyme. C'était le plus beau et le plus distingué des jeunes gens de son âge : il se trouvait qu'il était aimé d'Archidamas, fils d'Agésilas. Les amis de Cléombrotè qui, en leur qualité d'intimes de Sphodrias, désiraient vivement le sauver, redoutaient le parti d'Agésilas et les hommes impartiaux; car Sphodrias paraissait avoir commis une faute grave. Sphodrias dit alors à Cléonyme : « Il dépend de toi, mon fils, de sauver ton père, en priant Archidamas de me rendre Agésilas favorable pour mon jugement. » Cléonyme, ces paroles entendues, se hasarde à venir auprès d'Archidamas, pour lui demander d'être le sauveur de son père. Archidamas, cependant, voyant Cléonyme en pleurs, restait auprès de lui, pleurant avec lui; mais quand il eut entendu sa prière, il répondit : « Il faut que tu saches, Cléonyme, que je ne puis pas même regarder mon père en face; aussi, quand je desire obtenir de lui quelque chose dans l'État, j'ai recours à toute autre personne plutôt qu'à mon père. Toutefois, puisque tu m'en pries, sois assuré que j'emploierai tout mon zèle à faire cela pour toi » Cela dit, il retourne chez lui après le repas public, et se

livre au repos. Le lendemain matin, à peine levé, il fait le guet, pour que son père ne sorte point sans qu'il s'en aperçoive. Dès qu'il le voit sortir, il laisse d'abord les citoyens qui étaient là s'entretenir avec lui, ensuite les étrangers; puis il cède le pas même aux esclaves qui ont quelque chose à demander, et enfin, lorsque Agésilas, de retour des bords de l'Eurotas, rentre chez lui, il se retire aussi après l'avoir abordé. Le lendemain il fait absolument la même chose. Agésilas, cependant, soupçonne le motif de sa présence continuelle; mais il ne l'interroge point et le laisse faire. Archidamas, de son côté, qui désirait, comme c'était naturel, voir Cléonyme, n'osait pourtant se rendre auprès de lui, tant qu'il n'avait point parlé à son père au sujet de sa prière; et les amis de Sphodrias, ne voyant plus venir Archidamas dans la maison qu'il fréquentait auparavant, étaient dans la plus grande inquiétude qu'il n'eût été repoussé avec colère par Agésilas. A la fin, Archidamas se décide à l'aborder et à lui dire : « Mon père, Cléonyme me prie de te supplier de sauver son père, et moi je t'en conjure, si cela est possible. » Agésilas lui répond : « A toi, je te le pardonne; mais pour moi, comment obtiendrais-je le pardon de ma patrie, si je ne déclarais pas coupable un homme qui s'est enrichi aux dépens de la cité, lorsque je ne le crois pas? » Archidamas n'a rien à répliquer, et il se retire vaincu par l'évidence de la justice. Il revint pourtant une seconde fois, soit de lui-même, soit stylé par quelqu'un, et dit : « Mon père, tu acquitterais Sphodrias s'il n'était pas coupable, je le sais : eh bien ! maintenant, s'il a commis une faute, qu'il obtienne de toi son pardon pour l'amour de moi. » Agésilas répond : « Si cela doit nous être honorable, cela sera. » Archidamas se retire sur cette réponse qui lui ôte tout espoir. Mais un des amis de Sphodrias, s'entretenant avec Étymoclès, lui dit : « Vous tous, amis d'Agésilas, je présume, vous voulez la mort de Sphodrias? » A quoi Étymoclès répond : « Par Jupiter ! nous ferions alors tout le contraire d'Agésilas, puisque celui-ci répète à tous ceux avec lesquels il parle de cette affaire, qu'on ne saurait nier que Sphodrias ne soit coupable; mais que cependant il serait bien dur de faire mourir un homme qui, enfant, adolescent et homme fait, a toujours mené la conduite la plus honorable : Sparte, en effet, a besoin de tels soldats. » Ces paroles sont rapportées à Cléonyme, qui, plein de joie, se rend aussitôt vers Archidamas et lui dit : « Nous savons maintenant ce que tu as fait pour nous : aussi

sache bien, Archidamas, que nous essayerons de faire en sorte que tu n'aies point à rougir de notre amitié. » Il ne mentit point : car, pendant sa vie, il tint à Sparte la conduite la plus honorable, et à Leuctres, où il combattit sous les yeux du roi, à côté du polémarque Dinon, après être tombé trois fois, il fut le premier de ses concitoyens qui trouva la mort au milieu des ennemis. Cette perte affligea cruellement Archidamas : car, suivant sa promesse, Cléonyme ne fut point pour lui un sujet de honte, mais d'honneur. C'est ainsi que Sphodrias échappa à la condamnation.

Ceux des Athéniens qui étaient du parti des Béotiens annoncent au peuple que les Lacédémoniens, non-seulement n'ont pas puni Sphodrias, mais qu'ils l'ont même approuvé pour avoir tendu des embûches à Athènes. Aussi se mettent-ils en ce moment à établir des portes au Pirée, à construire des vaisseaux et à secourir les Béotiens avec tout le zèle possible. De leur côté, les Lacédémoniens décrètent une expédition contre Thèbes, et, croyant qu'Agésilas la conduirait avec plus de talent que Cléombrote, ils le prient de prendre le commandement de l'armée. Il répond qu'il ne résistera jamais aux volontés de la cité, et se prépare au départ. Mais sachant que, si l'on n'occupe avant tout le Cithéron, il ne sera pas facile de pénétrer jusqu'à Thèbes, et apprenant que les Clitoriens, en guerre avec les Orchoméniens, entretenaient des mercenaires, il entre en relation avec eux, afin d'avoir à sa disposition leurs troupes soldées, s'il en a besoin. Après avoir offert les sacrifices du départ, et avant d'être arrivé au Tégée, il fait parvenir au chef des mercenaires des Clitoriens un mois de leur solde, avec ordre de s'emparer d'avance du Cithéron ; et, en même temps, il dit aux Orchoméniens de suspendre les hostilités pendant toute la durée de la campagne. Il déclare que, selon le décret rendu par les alliés, il commencera par marcher contre toute ville qui en attaquerait une autre pendant que l'armée serait occupée au dehors.

Après avoir passé le Cithéron, il se rend à Thespies, d'où il part pour entrer dans le territoire de Thèbes ; mais il trouve la plaine, ainsi que les points les plus importants du pays, garnie de fossés et de palissades. Il campait tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, et, après le repas du matin, il sortait avec ses troupes et ravageait les campagnes situées à l'orient des palissades et des fossés. Les ennemis, en effet, dès qu'Agésilas paraissait quelque part, arrivaient de leur

côté pour se défendre derrière leur retranchement. Un jour qu'il avait repris la route du camp, les cavaliers thébains, jusqu'alors invisibles, s'élancent tout à coup par les sorties pratiquées dans le retranchement, et fondent sur l'ennemi, dont les peltastes étaient déjà partis pour aller préparer leur repas, et dont les cavaliers étaient les uns encore à terre, et les autres en train de monter à cheval : ils renversent un grand nombre de peltastes, ainsi que Cléon et Épilytidas, cavaliers spartiates, un périèque nommé Eudicus, et quelques exilés athéniens qui n'étaient pas encore remontés à cheval. Agésilas, aussitôt, fait volte-face, et vient au secours des siens avec ses hoplites ; sa cavalerie charge la cavalerie ennemie et est appuyée par les hoplites qui servaient depuis dix ans. Cependant, les cavaliers thébains ressemblaient à des gens qui auraient un peu trop bu à midi. En effet, ils attendent les assaillants jusqu'à ce qu'ils puissent lancer leurs javalots ; mais ils ne les atteignent point ; puis ils opèrent leur retraite, dans laquelle ils perdent douze hommes. Quand Agésilas sait que les ennemis paraissent toujours après le déjeuner, il sacrifie dès le point du jour, et, agissant en toute hâte, il introduit son armée dans l'intérieur des retranchements, se met aussitôt à brûler et à saccager l'espace compris dans l'enceinte, et s'avance ainsi jusqu'à la ville. Après cela, il se retire de nouveau à Thespies, qu'il fortifie en y laissant Phébidas comme harmoste ; puis, repassant lui-même la montagne, il se rend à Mégare, y licencie ses troupes, et ramène la milice nationale à Sparte.

Aussitôt après, Phébidas envoie des bandes de maraudeurs mettre à feu et à sang le territoire des Thébains, et fait, en personne, des excursions où il dévaste le pays. De leur côté les Thébains, voulant user de représailles, marchent en masse contre le pays de Thespies ; mais, une fois arrivés, ils trouvent Phébidas qui, les resserrant continuellement avec ses peltastes, les empêche de se séparer un seul instant du gros de l'armée, de sorte que les Thébains, tout chagrins de leur invasion, font une promptre retraite. Les muletiers mêmes, jetant les grains dont ils se sont emparés, s'en retournent chez eux, tant est grande la peur qui a saisi l'armée. Phébidas, entouré de ses peltastes et suivi, d'après ses ordres, des corps des hoplites, presse vivement l'ennemi. Déjà il a l'espoir de le mettre en déroute ; il marche lui-même fièrement en tête, et exhorte sa troupe à entamer l'ennemi. tout

en donnant l'ordre aux hoplites thespiens de le suivre ; mais, dans leur retraite, les cavaliers thébains, arrivés à un bois impénétrable, commencent à se réunir, puis ils font volte-face, attendu qu'ils ne voient aucun moyen de passer ; le petit nombre de peltastes qui sont en tête ont peur et s'enfuient, et les cavaliers, à cette vue, prennent des fuyards même l'idée de les poursuivre. Phébidas et deux ou trois hommes avec lui meurent en combattant, et les mercenaires prennent tous la fuite.

Dans leur déroute, quand ils sont arrivés près des hoplites thespiens, ceux-ci qui, auparavant, se faisaient fort de n'avoir jamais cédé aux Thébains, s'enfuient aussi, sans même qu'on songe à les poursuivre, vu qu'il était déjà tard. Aussi ne perdent-ils que peu de monde ; mais cependant les Thespiens ne s'arrêtent que quand ils sont derrière leurs murailles. Ce succès enflamme d'un nouveau courage les Thébains, qui font alors des expéditions contre Thespie et les villes voisines. Le parti démocratique de ces villes se retire à Thèbes : car il s'était établi dans toutes de puissantes aristocraties, comme à Thèbes ; en sorte que, dans ces villes aussi, les amis des Lacédémoniens avaient besoin de secours. Après la mort de Phébidas, les Lacédémoniens envoient par mer un polémarque et une division pour garder Thespie.

Quand le printemps approche, les éphores décrètent une nouvelle expédition contre Thèbes, et, comme par le passé, ils prient Agésilas de la commander. Agésilas, jugeant nécessaire de suivre le même plan d'invasion, envoie, avant les sacrifices du départ, l'ordre au polémarque de Thespie d'occuper et de garder jusqu'à son arrivée les hauteurs qui dominent le Cithéron. Il passe ensuite cette montagne, et, arrivé à Platées, il feint de vouloir encore se rendre tout d'abord à Thespie, envoie l'ordre de préparer des approvisionnements, et invite les députations à l'attendre dans cette ville, de sorte que les Thébains se préparent fortement à une invasion du côté de Thespie. Mais Agésilas, après avoir sacrifié, se dirige, à la pointe du jour, du côté d'Érythies, franchit en un jour avec son armée l'espace de deux jours de marche, et passe en toute hâte le retranchement du côté de Scolos, avant l'arrivée des Thébains, qui gardaient l'endroit par lequel il était entré la première fois. En agissant ainsi, il ravage le pays situé à l'orient de Thèbes jusqu'au territoire des Tanagréens : car Tanagre était encore au pouvoir d'Hypatadore et de son parti, dévoués aux Lacé-

démoniens. Il se retire ensuite, ayant la mer à sa gauche. Les Thébains arrivent et se rangent en bataille à Graosthéton¹, ayant derrière eux le fossé et la palissade, et pensant que c'était un endroit favorable pour combattre, vu l'étroitesse du lieu et la difficulté d'accès. Agésilas, sentant l'avantage de leur position, ne marche point contre eux, mais décrit une courbe et s'avance contre la ville. Alors les Thébains, craignant pour leur cité, qui était abandonnée, quittent la place qu'ils occupent et courent vers Thèbes par la route de Potnie; c'était en effet le chemin le plus sûr. On admira cet ingénieux artifice d'Agésilas, qui força les ennemis à se retirer au pas de course, tout en conduisant lui-même son armée loin d'eux. Toutefois, quelques polémarques attaquent avec leurs mores les ennemis au passage; mais les Thébains lancent leurs javelots du haut des collines, et tuent ainsi un des polémarques, Alypétus, atteint d'une lance. Cependant les Thébains sont aussi repoussés de l'éminence où ils se trouvaient, et les Scirites, avec quelques cavaliers, montant après eux, atteignent ainsi les derniers de ceux qui accouraient vers la ville. Mais les Thébains, une fois arrivés près des murs, se retournent, et les Scirites, les voyant sur la défensive, se retirent plus vite qu'au pas; aucun d'eux n'est tué; mais cependant les Thébains érigent un trophée, parce que les assaillants s'étaient retirés.

Agésilas, vu l'heure avancée, s'en retourne placer son camp à l'endroit où il avait vu les ennemis rangés en bataille, et le lendemain il reprend le chemin de Thespies. Les peltastes à la solde de Thèbes le suivent de près et appellent à voix haute Chabrias, qui n'avait pas voulu les accompagner, lorsque les cavaliers des Olynthiens, qui, fidèles à leur serment, étaient déjà dans les rangs des Lacédémoniens, font volte-face et les poursuivent sur les pentes de la montagne, en tuent un grand nombre; en effet, l'infanterie est aisément atteinte par la cavalerie, quand il lui faut gravir une montée accessible aux chevaux. Arrivé à Thespies, Agésilas trouve les citoyens en désunion; ceux qui se prétendaient du parti lacédémonien voulaient tuer leurs adversaires, parmi lesquels était Mélon. Il

1. On lit différemment le nom de cette localité, soit Rhésédos, temple de Rhea, soit Grésédos, siège de Grea. Polémandre, dit-on, fondateur de Tanagre, avait une femme très-âgée à laquelle, en raison de sa vieillesse, on avait donné le surnom de Grea, la vieille. On prétend qu'elle avait une statue entre Thèbes et Tanagre, et que c'est de là que vient le nom de Grésédos. Nous avons suivi la leçon ordinaire.

s'oppose à eux, réconcilie les partis et les force à se lier entre eux par des serments; puis il franchit de nouveau le Cithéron et retourne à Mégare, où il licencie les alliés, et ramène chez lui la milice nationale.

Vivement tourmentés par le manque de vivres, les Thébains qui, depuis deux ans, n'avaient retiré aucun fruit de leurs terres, envoient à Pagares¹, sur deux trirèmes, des hommes chargés d'acheter pour dix talents de blé. Pendant qu'ils sont à acheter ce blé, le Lacédémonien Alcétas, qui gardait Oréum², équipe trois trirèmes, et veille à ce que rien n'en transpire. Puis, quand le blé est en mer, Alcétas, qui gardait Oréum, s'empare des trirèmes et du blé, et prend vivant l'équipage, pas moins de trois cents hommes. Il renferme tous ces gens dans l'Acropole, où il logeait lui-même. Il avait à sa suite un jeune garçon oréite, beau, dit-on, et honnête: il descend un jour de l'Acropole pour s'occuper de lui; aussitôt les prisonniers profitent de cette négligence et s'emparent de l'Acropole; la ville s'insurge et les Thébains ont, dès lors, toute facilité pour se procurer du grain.

Au retour du printemps, Agésilas se trouve alité; en effet, à l'époque où il ramena l'armée de Thèbes, il était à Mégare et montait de l'Aphrodisium³ à la maison du gouverneur, quand une de ses veines se rompit et le sang du corps se porta dans la jambe saine⁴: la cuisse étant demeurée très-enflée et les douleurs insupportables, un médecin syracusain lui ouvrit la veine près de la cheville. Une fois en train de couler, le sang continua la nuit et le jour suivants, et tous les efforts pour l'arrêter sont inutiles, jusqu'à ce qu'Agésilas s'évanouit: c'est alors seulement qu'il s'arrête. Ramené dans cet état à Lacédémone, Agésilas y demeure malade le reste de l'été et durant l'hiver.

Les Lacédémoniens, dès que le printemps paraît, décrètent une nouvelle expédition et en donnent le commandement à Cléombrote. Quand il est arrivé avec son armée au pied du Cithéron, il envoie en avant les peltastes pour s'emparer des hauteurs qui dominent la route. Mais un corps de Thébains et d'Athéniens, qui étaient déjà maîtres du sommet, laisse avancer les peltastes: quand ceux-ci se trouvent à leurs pieds, ils s'élançant à leur poursuite et en tuent près de quarante. Dans

1. Ville importante du littoral de la Thessalie. — 2. Ville d'Eubée, nommée aussi Hialia.

3. Temple de Vénus. — 4. Cf. Pline, *Agésilas*, XXVII.

cette conjoncture, Cléombrote croit qu'il est impossible de passer dans le pays de Thèbes; il ramène donc son armée et la licencie.

Les alliés, réunis à Lacédémone, prennent la parole et disent qu'ils sont épuisés par la guerre à cause de la mollesse qu'on apporte; on pourrait, en effet, équiper un bien plus grand nombre de vaisseaux que les Athéniens et prendre leur ville par la famine: on pourrait aussi avec ces mêmes vaisseaux faire passer une armée à Thèbes par la Phocide, si l'on voulait, ou, si l'on préférerait, par Creusis. Sur cet avis, on équipe soixante trirèmes, dont Pollis est nommé navarque. Ceux qui avaient eu cette idée ne s'étaient point trompés. Les Athéniens sont bloqués. Les vaisseaux chargés de vivres arrivent bien jusqu'à Géréste¹, mais ils ne veulent pas s'avancer au delà, parce que la flotte des Lacédémoniens est autour d'Égine, de Céos et d'Andros. Les Athéniens, sentant leur détresse, montent eux-mêmes sur leurs vaisseaux, et remportent, sous le commandement de Chabrias, une victoire navale sur Pollis: dès lors le blé est amené à Athènes.

Comme les Lacédémoniens se préparaient à faire passer une armée en Béotie, les Thébains prient les Athéniens d'en envoyer une autour du Péloponèse, croyant par là qu'il ne serait pas possible aux Lacédémoniens de couvrir tout ensemble leur propre pays et les villes alliées qu'ils avaient dans ces contrées, puis d'envoyer en même temps des forces suffisantes contre eux. Les Athéniens, irrités d'ailleurs contre les Lacédémoniens, à cause de l'affaire de Sphodrias, sont pleins d'ardeur à envoyer autour du Péloponèse soixante vaisseaux, avec Timothée² pour stratège. Thèbes se trouvant délivrée de l'invasion des ennemis pour toute la saison où Cléombrote commande les troupes et où Timothée est en croisière, les Thébains marchent hardiment contre les villes voisines et les font rentrer sous leur domination. Cependant Timothée, dans ses courses maritimes, soumet en peu de temps Corcyre, mais il n'en réduit point les habitants en esclavage, il n'exile personne et ne change point les lois; conduite qui lui vaut les dispositions les meilleures de la part de toutes les villes.

Cependant les Lacédémoniens équipent une flotte de leur côté et prennent pour navarque Nicolochus, homme tout à fait dé-

1. Voy. plus haut livre III, iv.

2. Celui dont Cornélius Népos a écrit la biographie.

terminé. Dès qu'il est en vue des vaisseaux de Timothée, il n'hésite point, bien qu'il lui manque six vaisseaux des Andraciotes, mais il attaque avec ses cinquante-cinq vaisseaux les soixante de Timothée. Il est vaincu, et Timothée élève un trophée à Alyzia⁴. Timothée tire ensuite ses vaisseaux à terre pour les radouber, et Nicolochus, renforcé des six trirèmes des Andraciotes, cingle vers Alyzia, où se trouve Timothée. Celui-ci ne se mettant point en ligne, Nicolochus, à son tour, élève un trophée dans les fles les plus voisines. Mais Timothée, après avoir radoubé les vaisseaux qu'il avait déjà, et en avoir reçu d'autres de Corcyre, ce qui lui fait en tout une flotte de plus de soixante-dix voiles, a décidément la supériorité navale : il fait demander de l'argent à Athènes ; il lui en fallait beaucoup, ayant beaucoup de vaisseaux.

4. Ville d'Acarnanie.



LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Expédition de Cléombrote en Béotie. — Polydamas de Pharsale demande à Lacédémone des secours contre Jason, qui domine sur toute la Thessalie.

(Avant J. C. 374.)

Pendant que les Athéniens et les Lacédémoniens sont ainsi occupés, les Thébains, qui ont soumis toutes les villes de la Béotie, marchent aussi contre la Phocide. Alors les Phocéens députent à Lacédémone pour dire que, si on ne les secourt, ils seront obligés de faire leur soumission aux Thébains : là-dessus les Lacédémoniens font passer par mer en Phocide le roi Cléombrote, avec quatre mores et le contingent des alliés.

Environ vers le même temps, le Pharsalien Polydamas arrive de Thessalie auprès du gouvernement des Lacédémoniens. C'était un homme qui jouissait d'une brillante réputation dans toute la Thessalie, mais qui, en particulier dans sa ville, passait pour si vertueux que les Pharsaliens, malgré leurs dissensions, lui avaient confié l'Acropole et remis la perception des revenus fixés par la loi, afin qu'il en disposât pour les affaires religieuses et le reste de l'administration, dont il rendait un compte annuel. Quand il lui manquait de l'argent, il en prenait sur son bien propre, et se remboursait lorsqu'il y avait surabondance dans les revenus. Il était d'ailleurs hospitalier et menait grand train, selon l'habitude des Thessaliens. Lors donc qu'il est arrivé à Lacédémone, il parle en ces termes :

« Moi, dit-il, citoyens lacédémoniens, je suis, de temps immémorial, et de père en fils, votre proxène et votre bienfaiteur ; je crois donc pouvoir, dans mon embarras, recourir à vous, et, quand il s'élève quelque difficulté pour vous en Thessalie,

vous en donner avis. Vous avez entendu, j'en suis sûr, vous aussi, prononcer le nom de Jason. C'est, en effet, un homme qui a une grande puissance, et qui est renommé. Après avoir conclu une trêve avec moi, il vient me trouver et me parle ainsi : « Dis-moi, Polydamas, votre ville, Pharsale, aurait beau me résister, je pourrais cependant la soumettre, et tu peux t'en convaincre d'après ce raisonnement. J'ai pour alliées les villes les plus nombreuses et les plus grandes de Thessalie, et je les ai soumises alors que vous aviez réuni contre moi vos forces et les leurs. Certainement, tu sais aussi que j'ai à ma solde près de six mille étrangers, auxquels, je crois, pas une ville ne pourrait aisément tenir tête. Le nombre des troupes qu'on pourrait leur opposer d'autre part ne serait pas, il est vrai, moins considérable; mais les armées des villes se composent d'hommes dont les uns sont déjà avancés en âge, les autres encore au-dessous de l'âge viril, et il n'y en a évidemment qu'un petit nombre dans chaque ville qui se livrent à des exercices du corps, tandis qu'il n'y a pas un de mes mercenaires qui ne soit capable de supporter les mêmes travaux que moi. » Or, Jason est lui-même, pour vous dire la vérité, très-robuste de corps et d'ailleurs fort actif : il soumet journellement ses troupes à des épreuves; il est en armes à leur tête, soit dans les gymnases, soit dans les expéditions. Il renvoie ceux des étrangers chez lesquels il aperçoit de la mollesse; mais ceux qu'il voit pleins d'ardeur pour les fatigues et les dangers contre les ennemis, il les distingue en leur donnant une solde double, triple ou quadruple, et autres présents, en les soignant dans leurs maladies et en honorant leurs funérailles. Aussi tous ces étrangers savent-ils que la valeur guerrière leur assure une vie honorée et opulente. Il m'a raconté, je le savais d'ailleurs, que les Maraques, les Dolopes et Alcétas, gouverneur de l'Épire, lui étaient déjà soumis. « Alors, dit-il, qui pourrait me faire craindre de n'avoir pas toute facilité à vous soumettre? Peut-être quelqu'un qui ne me connaîtrait pas. me répliquera-t-il: Que tardes-tu? Pourquoi ne marches-tu pas sur-le-champ contre les Pharsaliens? C'est, par Jupiter! qu'il me paraît de beaucoup préférable de vous attacher à moi de gré plutôt que de force. En effet, contraints par l'évidence, vous chercheriez à me faire tout le mal possible, et moi je souhaiterais de vous voir réduits à la plus grande faiblesse; mais si vous veniez avec moi par la persuasion, il est clair que nous chercherions de notre mieux à nous accroître les uns les autres. Je sais,

Polydamas, que ta patrie ne voit que par toi ; si donc tu l'amènes à me devenir amie, je te promets de te rendre, après moi, le plus grand homme de la Grèce. Apprends dans quelles affaires je te donne la première place, et ne me crois que quand le raisonnement te montrera que je dis vrai. N'est-il pas clair pour nous deux que, Pharsale étant à moi ainsi que les autres villes de votre dépendance, je me constituerais facilement chef absolu¹ de tous les Thessaliens, et que, quand la Thessalie est réunie sous un pareil chef, la force de la cavalerie s'élève à six mille hommes et celle des hoplites à plus de dix mille ? Quand je considère le corps et le courage de ces troupes, je me figure qu'en en prenant bon soin, il n'y a pas de nation à laquelle les Thébains consentissent à être assujettis. La Thessalie étant un pays très-vaste, toutes les nations environnantes lui sont soumises, dès quelle est sous le commandement d'un chef absolu. Presque toutes les troupes du pays sont des gens de trait, en sorte que les peltastes auront nécessairement le dessous avec notre armée. Je ne puis non plus manquer d'avoir pour alliés les Béotiens et tous les peuples qui font la guerre aux Lacédémoniens ; et certes tous consentiront à me suivre, si je les délivre des Lacédémoniens. Les Athéniens aussi, j'en suis sûr, feraient tout au monde pour devenir nos alliés ; pour ma part, toutefois, je ne suis pas d'avis de nous lier avec eux, car je crois qu'il nous serait encore plus facile de nous emparer de l'empire de la mer que de celui de la terre. Pour voir si mon calcul est juste, examine encore ceci.

« Possédant la Macédoine, d'où les Athéniens mêmes tirent leurs bois de construction, nous serons en état de construire beaucoup plus de vaisseaux qu'eux. Et des hommes pour les équiper, qui en aura le plus facilement des Athéniens ou de nous, chez qui se trouvent tant de pénestes² ? Quant à ce qui est d'entretenir des matelots, n'est-il pas naturel que nous en ayons plus les moyens, nous à qui notre abondance permet même d'exporter du blé, tandis que les Athéniens n'en ont pas suffisamment pour eux, s'ils n'en achètent ? Enfin il va de soi que nous ayons de l'argent en plus grande abondance, puisque, sans avoir recours à de pauvres flots, nous en tirerons des nations continentales, tous les peuples qui nous entourent devenant tributaires, du moment où la Thessalie est gouvernée par

1. Littéralement τᾶς, *tage*, mot thessalien, qu'on trouve cependant quelquefois chez les Attiques.

2. Domestiques, valets, mot thessalien.

un chef absolu. Tu sais probablement que le roi de Perse, qui rançonne, non pas les îles, mais le continent, est le plus riche des hommes; eh bien! je regarde comme encore plus facile de le soumettre que la Grèce; car je sais que tous les hommes de ce pays, un seul excepté, sont plus exercés à la servitude qu'à la vaillance, et je connais le genre de forces qui a pu, dans l'expédition des Grecs et dans celle d'Agésilas, amener le roi à la dernière extrémité. »

« Quand il m'eut dit cela, je lui réponds que toutes ses paroles méritent réflexion, mais qu'il me semble tout à fait impossible d'abandonner, sans aucun sujet de reproche, les Lacédémoniens, avec lesquels nous sommes liés d'amitié, pour nous unir à leurs adversaires. Il m'approuve, me dit qu'il désire encore plus m'attacher à lui, puisque tels sont mes sentiments, et m'engage à venir auprès de vous pour vous dire la vérité, à savoir qu'il compte marcher contre les Pharsaliens si nous rejetons ses offres: il me prie, en conséquence, de vous demander des secours. « Et si, ajoute-t-il, on te donne assez de force pour que tu te croies en état de me tenir tête, alors nous accepterons l'issue de la guerre; mais si l'on te paraît amener des secours insuffisants, tu ne saurais alors éviter de justes reproches de ta patrie, qui t'honore, et où tu tiens le premier rang. »

« Voilà pourquoi je viens vous voir, et pourquoi je vous rapporte tout ce que j'ai vu, ainsi que tout ce qu'il m'a dit lui-même. Or je crois, citoyens lacédémoniens, que si vous nous envoyez des forces qui, non-seulement à mes yeux, mais à ceux de tout le reste des Thessaliens, paraissent suffisantes pour combattre Jason, les villes abandonneront son parti, vu que toutes redoutent l'accroissement de la puissance d'un pareil homme. Mais si vous croyez que des néodamodes et un homme ordinaire suffiront, je vous conseille de vous tenir en repos; car sachez bien que vous seriez en guerre contre une vigueur peu commune, contre un homme qui est général assez avisé pour ne point éprouver d'échec, soit qu'il veuille surprendre, prévenir ou enlever de force. Il est prêt à faire son profit de la nuit comme du jour; et, quand il veut aller vite, il sait déjeuner et dîner sans abandonner son labeur; il ne se permet le repos qu'après être arrivé à son but et avoir mené à bonne fin ses affaires: il y a accoutumé ceux qui sont avec lui. Lorsque, après un long travail, les soldats ont fait quelque chose de bien, il sait combler leurs désirs, en sorte que tous ses gens ont appris que du

travail naissent les douceurs : quant à lui, c'est le plus téméraire que je connaisse à l'égard des plaisirs des sens ; aussi ne leur donne-t-il jamais le temps nécessaire aux affaires. Réfléchissez donc, et dites-moi, comme il convient de votre part, ce que vous pouvez et ce que vous comptez faire. »

Tel est son discours. Les Lacédémoniens ajournent pour le moment leur réponse ; mais, après avoir consacré le lendemain et le jour suivant à réfléchir à la quantité de mores déjà hors du pays, au nombre de troupes qu'ils entretiennent sur les côtes de la Laconie contre les croisières des trirèmes athéniennes, et à la guerre qu'ils ont sur les frontières, ils répondent que, dans les circonstances présentes, ils ne peuvent lui envoyer de secours suffisants, et l'engagent à aller arranger ses affaires de la manière la plus favorable à ses intérêts et à ceux de sa patrie. Polydamas part en louant la franchise de la ville ; il prie Jason de ne pas le contraindre à leur livrer l'Acropole de Pharsale, afin qu'il la conserve à ceux qui la lui ont confiée ; mais il lui donne en otage ses propres enfants, et lui promet d'amener la ville à entrer d'elle-même dans son alliance, et de l'aider à se faire proclamer chef absolu. Lorsqu'ils se sont donné des gages réciproques de fidélité, les Pharsaliens font aussitôt la paix, et Jason est en peu de temps reconnu unanimement chef absolu des Mégariens. Devenu chef, il fixe le nombre de cavaliers et d'hoplites que chaque ville est en état de fournir, et il a, par ce moyen, plus de huit mille hommes de cavalerie, en comptant celle des alliés : on élève jusqu'à vingt mille le nombre de ses hoplites, et son corps de peltastes était en état de faire face au monde entier ; car ce serait toute une affaire d'énumérer seulement les villes qui les fournissaient. Il ordonne aussi à tous les périèques de payer le tribut fixé sous la domination de Scopas. Telle fut l'issue de ces événements. Je reviens maintenant au récit que j'avais quitté pour parler de Jason.

CHAPITRE II.

Paix momentanée entre Athènes et Sparte. — Guerre de Corcyre.
Expédition navale d'Iphicrate.

(Avant J. C. 373.)

Les Lacédémoniens et leurs alliés se rassemblaient en Phocide, et les Thébains s'étaient retirés sur leurs terres, dont ils gardaient les passages. Les Athéniens cependant, voyant que, grâce à eux, la puissance des Thébains s'augmentait, sans que ceux-ci fournissent aucuns fonds pour l'entretien de la flotte, tandis qu'ils étaient eux-mêmes épuisés par les contributions d'argent, les brigandages des Éginètes et l'entretien des gardes de la contrée, désirèrent faire cesser la guerre, et envoient à Lacédémone des députés qui concluent la paix.

Deux des députés, s'embarquant alors à Lacédémone, vont directement, d'après l'ordre de leur ville, dire à Timothée de ramener la flotte à Athènes, parce que la paix est faite. Timothée, dans le trajet, ramène à Zacynthe les exilés de cette île; mais comme les Zacynthiens de la ville envoient dire aux Lacédémoniens la manière dont Timothée s'est conduit envers eux, les Lacédémoniens regardent les Athéniens comme coupables, et équipent de nouveau une flotte. Ils rassemblent soixante vaisseaux, tant de Lacédémone même que de Corinthe, de Leucade, d'Ambracie, de l'Élide, de Zacynthe, de l'Achaïe, d'Épidaure, de Trézène, d'Hermione et d'Haliées¹. Ils leur donnent pour navarque Mnasippe, avec ordre d'avoir l'œil sur tout ce qui se passe dans ces parages, et d'attaquer particulièrement Corcyre. Ils envoient dire à Denys² qu'il est avantageux pour lui que Corcyre ne soit pas sous la domination des Athéniens.

Mnasippe, dès que sa flotte est réunie, cingle vers Corcyre : il n'avait pas moins de mille cinq cents mercenaires, sans compter les troupes de Lacédémone qui faisaient l'expédition avec lui. Aussitôt débarqué, il réduit le pays et ravage la contrée, qui était parfaitement plantée et cultivée, et dont les

1. Petite ville du littoral de la Laconie.

2. Denys l'Ancien, tyran de Syracuse.

campagnes étaient couvertes d'habitations magnifiques et de celliers bien garnis ; de telle sorte qu'on dit que les soldats en étaient venus à un tel luxe, qu'ils ne voulaient plus boire que du vin parfumé : on prend aussi dans les champs une foule considérable d'esclaves et de troupeaux. Mnasippe va ensuite se camper avec son armée de terre sur une colline éloignée de cinq stades de la ville et dominant le pays, afin de pouvoir de là fermer le passage à quiconque viendrait sur les terres des Corcyréens. Quant à la flotte, il l'embosse de l'autre côté de la ville, à l'endroit d'où il croyait qu'on pouvait apercevoir de loin et empêcher l'arrivée de tout bâtiment. En outre, chaque fois que le vent n'y mettait point obstacle, il faisait jeter l'ancre dans le port, et tenait ainsi la ville bloquée.

Cependant les Corcyréens sont dans une grande détresse, depuis qu'ils ne peuvent plus rien recevoir de leurs terres occupées par l'ennemi, et que rien ne peut s'introduire chez eux par la mer à cause de la faiblesse de leur flotte. Ils envoient demander du secours aux Athéniens, en leur montrant qu'ils perdront un avantage considérable et donneront une grande force aux ennemis s'ils se laissent enlever Corcyre, puisque aucune ville, sauf Athènes, ne peut fournir autant de vaisseaux et autant d'argent. Corcyre, en outre, est, par sa situation, à portée du golfe de Corinthe et des villes qu'il baigne, à portée de nuire à la Laconie, à la distance la plus favorable de l'Épire, qui est en face, et dans la position la plus avantageuse pour le trajet de la Sicile au Péloponèse.

Les Athéniens, en entendant cela, croient devoir prendre fortement à cœur cette affaire, et envoient le commandant Stésiclès avec environ six cents peltastes, et prient Alcétas de faire passer ces troupes dans l'île. Les soldats, débarqués de nuit sur un point du pays, entrent dans la ville. Les Athéniens décrètent de plus d'équiper soixante vaisseaux, et choisissent Timothée pour les commander. Celui-ci, ne pouvant trouver tous les équipages à Athènes même, cingle vers les îles pour essayer de les compléter, pensant que ce n'est point une petite affaire de marcher à l'aventure contre une flotte au complet. Mais les Athéniens, trouvant qu'il laisse passer la saison favorable au trajet, sont sans indulgence envers lui, et lui ôtent le commandement, qu'ils donnent à Iphicrate. Aussitôt qu'il est nommé stratège, Iphicrate équipe les vaisseaux avec une grande rapidité, et use de contrainte envers les triérarques. Il prend aussi toutes les trirèmes athéniennes

qui croisent dans les eaux de l'Attique, ainsi que la *Paralos* et la *Salaminienne* ¹, assurant aux Athéniens que, si les choses vont bien là-bas, il leur renverra un grand nombre de vaisseaux. Il se forme ainsi une flotte d'environ soixante-dix voiles.

Dans le même temps, les Corcyréens souffrent tellement de la faim, que Mnasippe, vu le nombre des transfuges, publie qu'il fera vendre tous les déserteurs. Mais, comme il n'en arrive pas moins, il finit par les renvoyer à coups de fouet. Cependant les assiégés ne veulent pas les recevoir dans leurs murs, même comme esclaves, de sorte qu'il en périt une quantité hors de la ville. Mnasippe, de son côté, voyant leur détresse, croit avoir déjà la ville en son pouvoir, et change de conduite avec les mercenaires : il renvoie les uns sans paye, et retient la solde de deux mois à ceux qu'il garde, bien que, dit-on, il ne manquât point d'argent. Et, de fait, la plupart des villes lui avaient envoyé des fonds au lieu d'hommes, ce qui était permis pour une expédition d'outre-mer. Les gens de la ville, apercevant alors, du haut des tours, les postes plus mal gardés qu'auparavant et les troupes dispersées dans la campagne, font une sortie, prennent plusieurs hommes et en massacrent d'autres. Mnasippe, qui les voit, s'arme aussitôt lui-même, et, suivi de tous les hoplites qu'il a, s'élançe au secours des siens, après avoir donné l'ordre aux lochages et aux taxiarkes de sortir avec les mercenaires. Mais quelques lochages lui ayant répondu qu'il trouverait difficilement disposés à l'obéissance des gens auxquels il refuse de quoi manger, il se met à frapper l'un de son bâton, l'autre du bout de sa lance; ils sortent ainsi du camp tout découragés, et pleins de haine contre lui, sans en excepter un seul; disposition fâcheuse pour un jour de combat.

Mnasippe les range en bataille, met en déroute et poursuit les ennemis postés près des portes; mais, arrivés près des murs, ceux-ci se retournent et se mettent à lancer des flèches et des traits du haut des buttes tumulaires; d'autres, faisant une sortie par une autre porte, fondent, à rangs serrés, sur les derrières de l'ennemi. Les Lacédémoniens, rangés sur huit de profondeur, croient la tête de leur phalange trop faible, et essayent de faire une conversion; mais, au moment où ils

1. Nous avons déjà parlé de la *Paralos* ou *Paralienne*. La *Salaminienne* était une trième publique, sur laquelle on envoyait querir ceux qui étaient cités à comparaitre devant les tribunaux, pour quelque délit national.

opèrent leur mouvement de retraite, les ennemis fondent sur eux, persuadés qu'ils fuyaient. Les Lacédémoniens ne peuvent plus se retourner, et les troupes qui leur sont adjointes prennent aussi la fuite. Cependant Mnasippe ne peut plus venir en aide aux troupes ainsi pressées, à cause des ennemis qu'il a lui-même en face, auxquels il laisse constamment l'avantage, à cause du petit nombre des siennes. Enfin, les ennemis, se formant en rangs épais, viennent fondre tous ensemble sur la division de Mnasippe, déjà fort affaiblie : les citoyens, voyant la tournure des choses, sortent aussi contre lui ; ils le tuent, et se mettent tous à poursuivre les autres. Ils auraient pris le camp et les retranchements, si, dans leur poursuite, ils n'avaient vu la foule des marchands, des valets et des esclaves, et ne s'étaient retirés, les prenant pour quelque troupe de réserve. Les Corcyréens dressent des trophées et accordent une trêve pour enlever les morts.

Dès lors les assiégés redoublent de courage, tandis que les assiégeants éprouvent un abattement complet. On disait, en effet, qu'Iphicrate devait arriver d'un moment à l'autre, et les Corcyréens équipaient réellement des vaisseaux. Hyperménès, qui se trouvait être le second de Mnasippe, équipe tout ce qu'il y avait là de bâtiments et fait voile vers le retranchement. Là, il charge les navires avec les esclaves et l'argent, et les renvoie. Lui-même demeure pour garder le retranchement avec les soldats et marins et ce qui lui reste de troupes ; mais, à la fin, se voyant tout désorganisés, ils montent aussi sur les trirèmes, et partent en laissant beaucoup de blé, de vin, d'esclaves et de soldats malades ; car ils redoutaient extrêmement d'être surpris dans l'île par les Athéniens. Ces troupes se réfugient à Leucade.

Iphicrate, une fois en route pour doubler le Péloponèse, faisait, tout en avançant, les préparatifs nécessaires pour un combat naval. Il commence par laisser les grandes voiles sur terre, comme s'il marchait au combat, et ne se sert que peu des voiles hautes, même avec un bon vent ; mais, en faisant faire le trajet à la rame, il augmente la vigueur de ses gens et accélère la marche de ses vaisseaux. Souvent aussi, quand son armée devait prendre quelque part le repas du matin ou celui du soir, il mettait ses vaisseaux à la file les uns des autres et les conduisait au large, puis il opérait une conversion, de manière à ce qu'ils eussent la proue vers la terre, et les fai-

sait partir, à un signal donné, à qui arriverait le premier. C'était un grand prix de la victoire que de pouvoir les premiers faire la provision d'eau et de tout ce dont on pouvait avoir besoin, et de prendre les premiers leur repas. Les derniers arrivés, au contraire, subissaient un grand châtimeut, puisqu'ils avaient à faire tout cela après les autres, et qu'ils devaient cependant repartir en même temps quand on donnait le signal. Les premiers arrivés pouvaient faire toute leur besogne à loisir, les autres devaient la faire en toute hâte. Quand on se trouvait en pays ennemi, pour prendre un repas, Iphicrate établissait des sentinelles sur terre, comme il est d'usage ; mais, en outre, il faisait dresser les mâts des navires, et plaçait au haut des vigies, qui, postées ainsi sur un endroit plus élevé, avaient une vue beaucoup plus étendue que les sentinelles de la plaine. Quand il soupait ou dormait quelque part, il n'allumait point de feux durant la nuit, mais il en faisait en avant de l'armée, afin que personne ne pût arriver inaperçu. Souvent, lorsque le temps était beau, il se remettait en mer aussitôt après avoir soupé, et, quand la brise était favorable, ils avançaient tout en se reposant ; mais, dès qu'il fallait user de la rame, il faisait reposer ses soldats à tour de rôle. Durant le jour, il conduisait sa flotte par des signaux, et la disposait tantôt par file, tantôt en phalange. De cette manière, tout en avançant, ses troupes s'étaient exercées dans toutes les manœuvres d'un combat naval, et arrivaient, parfaitement instruites, dans les mers que l'on croyait occupées par les ennemis. La plupart du temps on dînait et soupait en pays ennemi ; mais, comme on ne s'arrêtait que le temps nécessaire, on regagnait le large avant l'arrivée des ennemis, et l'on avançait ainsi avec vitesse.

Lors de la mort de Mnasippe, Iphicrate se trouvait aux environs de Sphagie en Laconie : arrivé en Élide, il passe l'embouchure de l'Alphée, et va jeter l'ancre sous le promontoire nommé Ichthys. Le lendemain, il part de là pour Céphallénie. Il avait sa flotte en ordre de bataille, et il ne négligea, pendant le trajet, aucune précaution pour être tout prêt à combattre au besoin. Car il n'avait eu aucun rapport oculaire au sujet de Mnasippe, et, soupçonnant que ces traits étaient pour le tromper, il se tient sur ses gardes. Mais cependant, arrivé à Céphallénie, il a des nouvelles positives et fait reposer son armée.

Je sais bien qu'on prend d'ordinaire toutes ces mesures et

ces précautions, quand on s'attend à un combat naval ; mais ce que je loue dans Iphicrate, c'est que, quand il s'agissait d'arriver promptement où il croyait devoir livrer bataille aux ennemis, il ait trouvé moyen d'empêcher les soldats d'oublier, durant le trajet, les manœuvres d'un combat naval, sans que pourtant ce soin ait retardé sa marche.

Après avoir soumis les villes de Céphallénie, il se rend à Corcyre, où il apprend d'abord l'approche de dix trirèmes, envoyées par Denys au secours des Lacédémoniens : il va lui-même examiner l'endroit du pays d'où l'on peut apercevoir l'arrivée des vaisseaux, et l'annoncer par des signaux visibles de la ville ; il y établit des vigies et convient avec elles de la manière de signaler l'arrivée et le débarquement des ennemis. Ensuite, il donne ses ordres à vingt triérarques qui devaient l'accompagner quand il les ferait appeler par le héraut, puis il déclare d'avance que celui qui n'obéira pas n'aura rien à redire à la punition. Quand on a signalé l'approche des trirèmes, et que le héraut a donné le signal, on déploie un zèle curieux à voir : il n'y a pas un de ceux qui doivent s'embarquer qui ne coure aux vaisseaux. Iphicrate, cinglant à l'endroit où sont les trirèmes ennemies, fait prisonniers les équipages, qui avaient déjà tous quitté les vaisseaux. Le Rhodien Mélanippe avait cependant conseillé aux autres de ne pas rester là, et il était parti avec ses vaisseaux, après avoir embarqué ses gens. Lui-même parvient à s'échapper, bien qu'il eût rencontré les vaisseaux d'Iphicrate ; mais les bâtiments de Syracuse sont pris avec tout leur monde. Cependant Iphicrate, après avoir dépouillé les trirèmes de leurs ornements, les amène à la remorque dans le port des Corcyréens. Il est accordé à chaque homme de payer une rançon déterminée, excepté au commandant Crinippe, qui est gardé soit pour en tirer une grosse somme, soit pour être vendu ; mais Crinippe, de chagrin, se donne lui-même la mort. Iphicrate relâche les autres prisonniers, après que des Corcyréens ont répondu de leur rançon.

Il pourvut, la plus grande partie du temps, à l'entretien de ses matelots, en leur faisant travailler la terre pour les Corcyréens. Passant ensuite en Acarnanie, à la tête de ses peltastes et des hoplites de sa flotte, il secourt les villes amies de ce pays qui peuvent en avoir besoin, et fait la guerre aux Thyriens, peuple vaillant et maître d'une place forte. Puis, après s'être renforcé des vaisseaux de Corcyre, au nombre

d'environ quatre-vingt-dix, il cingle d'abord vers Céphallénie, où il lève de l'argent, tant de gré que de force. Ensuite, il se prépare à ravager le pays des Lacédémoniens, à réunir à lui les villes ennemies de ces parages qui voudraient le recevoir, et à faire la guerre à celles qui résisteraient.

Je ne puis refuser de grands éloges à cette expédition d'Iphicrate, ainsi qu'à la demande qu'il avait faite qu'on lui donnât pour collègues l'orateur Callistrate, qu'il n'aimait point, et Chabrias, qui passait pour un général des plus habiles. En effet, s'il voulait s'adjoindre comme conseillers des hommes dont il connaissait l'habileté, il me paraît avoir agi en homme sage; et, s'il voyait en eux des rivaux, je regarde comme le fait d'un homme qui a une haute conscience de lui-même, de ne pas craindre qu'on ait jamais à le convaincre de mollesse ou d'insouciance. Voilà ce que fit Iphicrate.

CHAPITRE III.

Négociations. — La paix est faite entre tous les Etats de la Grèce, Thèbes exceptée.

(Avant J. C. 372.)

Les Athéniens, voyant les Platéens, peuple allié, chassés de la Béotie, et obligés de se réfugier chez eux, puis les Thespiens venant les supplier de ne pas permettre qu'on les privât de leur patrie¹, n'approuvent plus les Thébains et ressentent quelque honte de les soutenir dans leur guerre, et réfléchissent, d'ailleurs, que ce n'est point dans leur avantage. Enfin, ils ne veulent pas s'associer à eux, quand ils les voient marcher contre les Phocéens, anciens alliés d'Athènes, et raser des villes qui s'étaient montrées fidèles dans la guerre contre le Barbare, et qui étaient leurs propres alliées. Là-dessus le peuple, ayant décrété de faire la paix, envoie d'abord des députés aux Thébains pour les inviter à se rendre, s'ils le voulaient, avec eux à Lacédémone pour y traiter de cet objet. Ensuite les Athéniens envoient eux-mêmes des députés. Parmi

1. Xénophon n'a point parlé ailleurs de ces défaites des Platéens et des Messéniens. On peut consulter sur cette partie de l'histoire Diodore de Sicile, XV, XLVI.

ceux qui sont choisis se trouvent Callias, fils d'Hipponicus, Autoclès, fils de Strombichide, Démonstrate, fils d'Aristophon, Aristoclès, Céphissodote, Mélanope et Lycanthe. Quand ils paraissent devant l'assemblée des Lacédémoniens et des alliés, l'orateur Callistrate s'y trouvait aussi. Il avait promis à Iphicrate, s'il le laissait aller, il lui enverrait de l'argent pour la flotte ou ferait faire la paix : il était ainsi à Athènes à négocier pour la paix. Lors donc que les députés sont admis devant l'assemblée des Lacédémoniens et des alliés, le porteur flambeau¹ Callias prend le premier la parole. C'était un homme qui ne se plaisait pas moins à s'entendre louer par lui-même que par les autres. Il commence donc à peu près ainsi :

« Citoyens Lacédémoniens, ma proxénie avec vous ne date pas de moi seulement, mais le père de mon père l'a léguée à notre famille. Je veux aussi vous montrer de quels sentiments notre patrie est animée envers nous. En temps de guerre, elle nous choisit pour stratèges, et, quand elle désire la paix, elle nous envoie pour la conclure. Moi-même je suis venu deux fois jadis pour terminer la guerre, et, dans ces deux députations, je suis parvenu à opérer la paix entre vous et nous. Maintenant je viens pour la troisième fois, et je pense avoir aujourd'hui des raisons bien plus justes pour obtenir une réconciliation.

« Je trouve, en effet, que vos sentiments sont les mêmes que les nôtres, mais que vous êtes fâchés comme nous de la destruction de Platée et de Thespies. Comment n'est-il donc pas naturel que ceux qui partagent les mêmes sentiments soient plutôt amis qu'ennemis les uns des autres ? Et certes, c'est le propre des gens sensés d'éviter de commencer une guerre, lors même qu'il y a quelques légers sujets de différend. Si donc nous étions d'accord, ne serait-il pas tout à fait étrange que nous ne fissions pas la paix ? La justice nous défendait de porter jamais les armes les uns contre les autres, puisqu'on dit que les premiers étrangers auxquels Triptolème², notre ancêtre, découvrit les mystères sacrés de Cérès et de Proserpine, furent Hercule, le père de votre race, ainsi que les Dioscures, vos concitoyens, et que le Péloponèse, le premier, reçut de lui les semences du fruit de Cérès. Comment donc serait-il juste que vous, vous vinssiez

1. Il portait le flambeau dans les pompes sacrées d'Éleusis : c'était une des fonctions les plus honorées de la république.

2. Voy. ce mot dans le *Dict. myt.* de Jacobi.

ravager les moissons de ceux dont vous avez reçu les premières semences, et que nous, nous ne puissions souhaiter de voir dans la plus grande abondance de grains ceux à qui nous les avons donnés ? Mais si les dieux ont décidé qu'il y ait des guerres parmi les hommes, il faut que nous mettions la plus grande lenteur à les commencer, et, quand elles existent, la plus grande promptitude à les terminer. »

Après lui, Autoclès, orateur réputé pour sa précision, parle en ces termes :

« Citoyens Lacédémoniens, ce que je vais dire ne sera pas fait pour vous flatter, je ne l'ignore pas. Mais il me semble que ceux qui veulent voir durer le plus longtemps possible l'amitié qu'ils vont contracter, doivent s'apprendre les uns aux autres les causes de leurs guerres. Pour vous, vous dites bien que les villes doivent être indépendantes, mais vous mettez vous-mêmes le plus grand obstacle à leur indépendance ; car vous imposez aux villes alliées comme première condition de vous suivre partout où vous les conduirez. Et cependant, comment cela s'accorde-t-il avec l'indépendance ? Vous vous faites des ennemis sans le consentement de vos alliés, que vous faites ensuite marcher contre eux ; de sorte que ceux qui sont soi disant indépendants, sont souvent forcés de marcher contre leurs meilleurs amis. Mais ce qui est encore bien plus l'opposé de l'indépendance, c'est le fait que vous établissez partout des gouvernements de dix ou de trente hommes, et que vous veillez, non pas à ce que ces chefs gouvernent suivant les lois, mais à ce qu'ils aient la force de contenir les villes, en sorte que vous avez l'air de voir des tyrannies avec plus de plaisir que des gouvernements libres. Puis, lorsque le roi a prescrit que les villes fussent indépendantes, vous avez bien su reconnaître et proclamer que les Thébains, s'ils ne laissaient pas chaque ville se gouverner elle-même et d'après les lois qu'elle entendrait, n'agiraient point selon les prescriptions du roi ; mais, lorsque vous avez pris la Cadmée, vous n'avez pas même permis aux Thébains de conserver leur indépendance. Il ne faut pas que ceux qui vont contracter une amitié prétendent obtenir des autres pleine justice, tandis qu'ils s'abandonnent ouvertement à leur ambition. »

Ce discours, suivi d'un silence général, est accueilli avec joie par ceux qui avaient des griefs contre les Lacédémoniens. Après Autoclès, Callistrate prend la parole : « Qu'il n'y ait pas eu, Lacédémoniens, de fautes commises de notre côté

comme du vôtre, c'est ce que je ne crois pas pouvoir prétendre. Cependant je ne pense pas qu'on ne doive plus jamais avoir aucun rapport avec ceux qui ont commis une faute; car je crois qu'il n'y a pas un seul homme qui passe sa vie sans en commettre. Or, les hommes qui ont commis des fautes me semblent devenir quelquefois plus sages, surtout lorsqu'ils ont été punis par ces fautes mêmes, comme nous l'avons été. Je vois que vous aussi vous vous êtes attiré quelquefois bien des revers par vos actions inconsidérées, parmi lesquelles il faut compter l'occupation et de la Cadmée¹ et de Thèbes. Maintenant donc, après tous les soins que vous avez pris pour assurer l'indépendance aux villes, elles sont toutes retombées au pouvoir des Thébains, lorsque ceux-ci eurent souffert cette injustice. Aussi j'espère que vous aurez appris que l'ambition n'est d'aucun profit, et que vous serez de nouveau modérés dans votre amitié réciproque.

« Quant aux bruits calomnieux de certaines gens qui, voulant empêcher la paix, disent que, si nous venons, ce n'est point que nous souhaitons votre alliance, mais parce que nous craignons qu'Antalcidas ne revienne avec de l'argent du roi; songez combien ce sont là des bavardages. En effet, le roi a positivement décrété l'indépendance de toutes les villes de la Grèce. Nous donc qui parlons et agissons tous dans le même sens, qu'aurions-nous à craindre du roi? Quelqu'un croira-t-il qu'il préfère dépenser de l'argent pour en rendre d'autres puissants, lorsqu'il voit s'accomplir sans frais ce qu'il a reconnu pour le plus avantageux? Mais soit. Pourquoi venons-nous? Vous comprendrez que ce n'est pas à cause de nos embarras, si vous voulez jeter les yeux sur la situation des affaires, tant sur mer que sur terre, dans le moment présent. Qu'est-ce donc? C'est évidemment que quelques-uns de nos alliés se conduisent d'une manière qui nous est aussi peu agréable qu'à vous. Nous voudrions également, pour reconnaître que nous vous devons notre salut, vous communiquer les idées justes que nous avons. Pour aborder aussi la question d'intérêt, je vous rappellerai que toutes les villes sont les unes de votre parti, les autres du nôtre, et que, dans chaque État, les uns sont pour les Lacédémoniens, les autres pour les Athéniens. Si donc nous étions amis, de quel côté pourrions-nous raisonnablement redouter quelque danger? Sur terre, vous étant nos amis, qui serait en

1. Citadelle dont on attribuait la fondation à Calinus.

état de nous inquiéter? Et sur mer, qui pourrait vous nuire, nous étant vos alliés intimes?

« Les guerres ont toujours un commencement et une fin, nous le savons tous, et plus tard nous désirerons la paix, si ce n'est aujourd'hui. Pourquoi donc attendre le temps où nous serons accablés par une multitude de maux, plutôt que de faire la paix le plus vite possible, avant d'être atteints par quelque mal irréparable? Non; je n'approuve point ces athlètes qui, après avoir remporté plusieurs victoires et s'être fait une réputation, sont tellement ambitieux qu'ils ne s'arrêtent pas avant d'avoir été vaincus et d'être obligés de renoncer à leur métier. Il en est de même de ces joueurs qui, lorsqu'ils ont de la chance, hasardent aussitôt le double sur un dé. Je vois, en effet, que la plupart de ces gens tombent dans le plus complet dénûment. L'œil sur ces faits, nous devons ne point nous engager dans une lutte à tout gagner ou à tout perdre, mais profiter de ce que nous sommes encore en force et en prospérité pour devenir les amis les uns des autres. Car c'est ainsi que, nous par vous et vous par nous, nous nous élèverons en Grèce à une puissance plus grande encore que par le passé. »

Cet orateur ayant paru parler avec sagesse, les Lacédémoniens décrètent d'accepter la paix, aux conditions de relever les harmostes des cités, de licencier leurs armées de terre et de mer, et de reconnaître l'indépendance des villes. Il est établi que, dans le cas où un État contreviendrait à ces clauses, ceux qui le voudraient secourraient les villes opprimées, et que ceux qui ne le voudraient pas ne seraient point tenus par leur serment de venir en aide à l'État lésé. Sous ces conditions, les Lacédémoniens jurent pour eux et pour leurs alliés, les Athéniens et leurs alliés jurent également, chaque État en particulier. Les Thébains avaient été inscrits parmi les villes qui avaient juré; mais le lendemain leurs députés reviennent pour prier qu'on mette Béotiens pour Thébains parmi ceux qui ont juré. Agésilas répond qu'il ne changera rien à ce qu'ils ont juré et écrit tout d'abord; que, si cependant ils ne veulent pas être compris dans le traité, il les effacera, s'ils l'exigent. Comme, de cette manière, la paix était conclue entre tous les autres États, et que les Thébains étaient les seuls avec lesquels il y eût contestation, les Athéniens se persuadent qu'il y a chance pour qu'aujourd'hui les Thébains soient décimés, ainsi qu'on le disait. Quant aux Thébains, ils se retirent tout à fait découragés.

CHAPITRE IV.

Cléombrote en Béotie. — Bataille de Leuctres. — Effet de cette bataille à Sparte et à Athènes. Jason fait conclure une trêve. — Ses plans, sa mort. — Événements de Thessalie.

(Avant J. C. 371, 370, 369.)

Là-dessus les Athéniens retirent les garnisons des villes, rappellent Iphicrate et la flotte, et le contraignent à rendre tout ce qu'il a pris depuis que les serments ont été prêtés aux Lacédémoniens. Cependant les Lacédémoniens retirent les harmostes et les garnisons de toutes les villes, à l'exception de Cléombrote, qui commandait l'armée en Phocide. Lorsqu'il fait demander aux magistrats de sa patrie ce qu'il doit faire, Prothous dit qu'à son avis on doit licencier l'armée conformément aux serments, et faire dire aux villes de déposer dans le temple d'Apollon chacune la somme qu'elle voudrait pour sa part; qu'ensuite, si quelqu'un se refusait à reconnaître l'indépendance des villes, il faudrait réunir de nouveau tous ceux des alliés qui voudraient protéger cette indépendance, et marcher contre les opposants : c'était en effet, pensait-il, la manière de se rendre les dieux le plus favorables, et d'indisposer le moins les villes. Mais l'assemblée, après avoir entendu son avis, considéra tout ce qu'il dit comme du bavardage : c'était déjà, à ce qu'il parut, un mauvais génie qui la menait. On fit dire à Cléombrote de ne pas licencier son armée, mais de marcher droit sur les Thébains, s'ils ne reconnaissaient pas l'indépendance des villes. Lorsque Cléombrote apprend que la paix est faite, il envoie demander aux éphores ce qu'il doit faire; ceux-ci lui ordonnent de marcher sur les Thébains, s'ils ne reconnaissent pas l'indépendance des villes en Béotie.

Lors donc qu'il voit que, loin de rendre les villes à la liberté, ils ne licencient pas leur armée afin de l'opposer aux Lacédémoniens, il conduit les troupes en Béotie. Il y avait un chemin par lequel les Thébains s'attendaient à le voir entrer : c'était du côté de la Phocide, par un certain défilé qu'ils gardaient; mais il s'avance à l'improviste à travers le pays montagneux de Thisbé, arrive à Creusis, prend cette ville forte, et s'empare de douze trirèmes thébaines. Après quoi, il s'éloigne

de la mer et vient se camper à Leuctres, sur le territoire de Thespiens. Les Thébains, qui n'avaient d'autres alliés que les Béotiens, placent leur camp sur une colline située vis-à-vis, à peu de distance. Alors les amis de Cléombrote l'abordent en lui disant : « Cléombrote, si tu laisses les Thébains se retirer sans combat, tu risques d'être traité avec la dernière rigueur par notre cité : car on se rappellera que, lorsque tu vins à Cynoséphales, tu ne ravageas aucune partie du pays des Thébains, et que, dans une expédition suivante, tu fus arrêté au passage, tandis qu'Agésilas a toujours pénétré dans leur pays par le Cithéron. Si donc tu consultes ton propre intérêt, ou que tu veuilles le bien de ta patrie, il faut te montrer contre ces gens. » Voilà ce que disaient ses amis. Ses ennemis disaient : « C'est donc maintenant que cet homme fera voir s'il favorise réellement les Thébains, comme on le dit. » Cléombrote, en entendant tout cela, se sentait excité à engager la bataille.

De leur côté, les chefs des Thébains réfléchissent que, s'ils ne livrent pas bataille, les villes voisines de Thèbes quitteront la partie, qu'ils seront eux-mêmes assiégés, puisque, dans le cas où le peuple de Thèbes viendrait à manquer de vivres, ils risquaient de voir aussi la ville leur devenir contraire ; et, comme plusieurs d'entre eux avaient été exilés auparavant, ils trouvent qu'il vaut mieux mourir en combattant que de subir un nouvel exil. A cela vient se joindre une certaine confiance que leur inspire un oracle connu, d'après lequel les Lacédémoniens devaient essuyer une défaite à l'endroit où se trouvait la tombe des jeunes filles qui, dit-on, s'étaient donné la mort par suite de la violence que leur avaient faite quelques Lacédémoniens¹. Aussi les Thébains avaient-ils décoré ce monument avant le combat. On leur annonce également de la ville que tous les temples se sont ouverts d'eux-mêmes et que les prêtresses déclarent que les dieux promettent une victoire. On dit aussi que les vases du temple d'Hercule sont dispersés, ce qui signifie que Hercule est parti pour le combat. Quelques-uns prétendent, il est vrai, que tout cela n'était que des artifices de l'autorité supérieure².

Ainsi tout, pour cette bataille, était contraire aux Lacédémoniens, tandis que la fortune avait tout disposé en faveur de leurs adversaires. En effet, c'était après déjeuner que Cléom-

1. Ces deux jeunes filles se nommaient Molpia et Ilippo. Voy. Pausanias, IX, xiii.

2. Notamment d'Épaminondas. Voy. Diodore de Sicile, XV, lxxi.

brote avait tenu le dernier conseil au sujet du combat, à midi ; on avait passablement bu, et le vin, dit-on, avait un peu monté les têtes. Lorsque les deux partis se sont armés et que la bataille est imminente, les marchands et quelques skeuophores, ainsi que ceux qui ne voulaient pas se battre, se préparent à s'éloigner de l'armée béotienne ; mais les mercenaires, sous le commandement de Hiéron, et les peltastes phocéens avec les cavaliers héracléotes et phliasiens, font un circuit, et fondent sur eux au moment où ils s'éloignent, les mettant en fuite et les poursuivant du côté du camp des Béotiens ; de sorte qu'ils rendent l'armée béotienne beaucoup plus forte et beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'était auparavant. Ensuite, comme c'était une plaine qui s'étendait entre les deux partis, les Lacédémoniens établissent leur cavalerie en avant de leur phalange, et les Thébains déploient la leur en face. Mais la cavalerie des Thébains était une troupe exercée par la guerre avec les Orchoméniens et par celle avec les Thespiens, tandis qu'à cette époque les Lacédémoniens avaient une cavalerie détestable. C'étaient, en effet, les plus riches citoyens qui élevaient les chevaux ; et, quand on annonçait une campagne, chaque homme désigné arrivait, prenant le cheval et les armes qu'on lui donnait, et partait immédiatement. Eu outre, c'étaient les soldats les plus faibles de corps et les moins désireux de s'illustrer qui se trouvaient à cheval. Telle était la cavalerie des deux côtés. Quant aux corps d'armée, on dit que les Lacédémoniens mirent les énomoties¹ sur trois files, de sorte que cela ne leur faisait pas plus de douze hommes de hauteur. Les Thébains, au contraire, étaient agglomérés sur une profondeur de cinquante boucliers, calculant que, s'ils battaient le corps du roi, ils seraient facilement maîtres de tout le reste.

Lorsque Cléombrote commença le premier mouvement contre les ennemis, avant même que son armée se fût aperçue qu'on marchait en avant, la cavalerie des deux partis en était déjà aux mains, et celle des Lacédémoniens avait été promptement mise en déroute ; en fuyant, les cavaliers tombent sur leurs propres hoplites, chargés en outre par les loches des Thébains. Cependant la supériorité que le corps de Cléombrote commença par avoir au début de la bataille, est prouvée par un témoignage positif : c'est qu'on n'aurait pas pu le rele-

1. Compagnies de 25 hommes.

ver et l'emporter vivant, si ceux qui combattaient autour de lui n'avaient pas eu l'avantage dans le moment. Mais lorsque le polémarque Dinon eut été tué, ainsi que Sphodrias, un des commensaux du roi, et son fils Cléonyme, la cavalerie, et ceux qu'on nomme symphores du polémarque, aussi bien que tous les autres, ne purent plus tenir contre le nombre et commencèrent à céder : les troupes lacédémoniennes de l'aile gauche, voyant la droite enfermée, plièrent aussi. Malgré le nombre des morts et leur défaite, les Lacédémoniens, après avoir passé le fossé qui se trouvait en avant de leur camp, viennent se placer sous les armes à l'endroit d'où ils sont partis ; le camp n'était pas complètement en plaine, mais s'élevait quelque peu en montant. Il y eut alors quelques Lacédémoniens qui, croyant qu'on ne pouvait supporter un tel revers, dirent qu'il fallait empêcher l'ennemi d'ériger un trophée, et essayer d'enlever les morts par la force des armes, sans recourir à une trêve. Mais les polémarques, voyant que près de mille Lacédémoniens ont déjà succombé, et que les Spartiates eux-mêmes, qui se trouvaient à l'armée au nombre de sept cents, avaient perdu environ quatre cents hommes, sentant d'ailleurs que tous les alliés étaient sans courage pour combattre, et que quelques-uns même n'étaient point fâchés de la tournure des événements, rassemblent les principaux chefs pour délibérer sur ce qu'il faut faire. Tous ayant été d'avis de réclamer une trêve pour relever les morts, ils envoient un héraut la demander. Les Thébains dressent ensuite un trophée et accordent une trêve pour relever les morts.

Après ces événements, le messager qui apporte à Lacédémone la nouvelle de ce désastre, y arrive le dernier jour des Gymnopédies ¹, au moment où le chœur des hommes était dans le théâtre. Les éphores, en apprenant ce désastre, en furent nécessairement affligés, du moins je le présume. Cependant ils ne renvoyèrent point le chœur et laissèrent achever les jeux. Ils donnèrent ensuite les noms des morts à chacun de leurs parents, en recommandant aux femmes de ne pas faire de cris, mais de supporter leur malheur en silence. Le lendemain, on put voir les parents de ceux qui étaient morts paraître en public, gais et joyeux, tandis que les parents de ceux qu'on avait annoncés survivre ne se montrèrent qu'en petit nombre, l'air morne et humilié.

1. Voy. Lucien, *De la danse*, 12.

Là-dessus les éphores décrètent une levée du reste des mores, en prenant jusqu'aux hommes qui, depuis quarante ans, ont passé l'adolescence. Ils font aussi partir les hommes de cet âge qui appartiennent aux mores déjà sorties. Car jusqu'alors on n'avait envoyé contre la Phocide que les hommes qui n'avaient pas plus de trente-cinq ans de service. Enfin l'on ordonne que ceux qui sont restés alors à cause de leur charge, partiront aussi.

Agésilas n'étant pas encore remis de sa maladie, la ville donne le commandement à son fils Archidamus. Les Tégéates montrent beaucoup de zèle à marcher avec eux. En effet, Stasippe et ses partisans, qui tenaient pour Lacédémone, et qui avaient une grande puissance dans la ville, étaient encore vivants. Les Mantinéens, habitants des villages, prennent aussi une part vigoureuse à l'expédition; car ils étaient en aristocratie. Les Corinthiens, les Sicyoniens, les Phliasiens et les Achéens déploient également beaucoup de zèle, et beaucoup de villes encore envoient des soldats. Les Lacédémoniens eux-mêmes et les Corinthiens équipent des trirèmes, sur lesquelles ils comptent transporter leur armée; ils demandent aux Sicyoniens d'en équiper aussi; puis Archidamus sacrifie pour obtenir un heureux trajet.

Quant aux Thébains, aussitôt après la bataille, ils envoient à Athènes un messenger couronné de fleurs; et, tout en dépeignant la grandeur de leur victoire, ils demandent des secours, disant que c'est maintenant le moment de tirer vengeance de tout le mal qu'ont fait les Lacédémoniens. Le conseil des Athéniens se trouvait siéger dans l'Acropole. Quand les conseillers apprennent ce qui est arrivé, ils en laissent percer aux yeux de tous un vif chagrin; car ils n'offrent point au héraut des présents hospitaliers, et ils ne donnent aucune réponse au sujet des secours. Le héraut repart ainsi d'Athènes.

Pendant les Thébains envoient en hâte vers Jason, leur allié, pour lui demander des secours, en réfléchissant aux chances de l'avenir. Jason équipe aussitôt des trirèmes pour leur venir en aide par mer; puis, rassemblant ses troupes soldées et la cavalerie de sa garde, bien qu'il ait avec les Phocéens une guerre d'extermination, il se rend par terre en Béotie, se montrant, avant qu'on l'ait annoncé, dans la plupart des villes sur son passage. Avant qu'on ait eu le temps de rassembler les forces de tous côtés, il a prévenu de vitesse, et

il est déjà bien loin, faisant voir par là que souvent la promptitude conduit plus facilement au but que la violence.

Quand il est arrivé en Béotie, les Thébains lui disent que ce serait un moment favorable pour fondre sur les Lacédémoniens par les hauteurs avec ses mercenaires, tandis qu'eux-mêmes les attaqueraient de front; mais Jason les détourne de ce projet, en leur montrant qu'après une brillante affaire, il ne serait pas bon de livrer au hasard le gain d'un plus grand succès ou la perte de la victoire gagnée : « Ne voyez-vous pas, dit-il, que vous-mêmes vous avez été vainqueurs, quand vous étiez dans la détresse ? Il faut donc aussi croire que, si les Lacédémoniens étaient réduits à la dernière extrémité, ils combattraient en désespérés. La divinité d'ailleurs, à ce qu'il paraît, se plaît souvent à grandir les petits et à rapetisser les grands. » Jason dissuade donc les Thébains par des discours de ce genre de risquer une affaire décisive. De l'autre côté, il démontrait aussi aux Lacédémoniens qu'autre chose est de se mettre en campagne avec une armée vaincue, autre chose avec des troupes victorieuses : « Si vous voulez, dit-il, oublier le revers que vous avez essuyé, je vous conseille de reprendre haleine, et d'accroître vos forces pour vous mesurer ensuite avec des gens que vous n'avez pu vaincre. Quant à présent, ajouta-t-il, sachez le bien, il y a de vos alliés qui sont en pourparlers avec vos ennemis pour une alliance. Cherchez donc à tout prix à obtenir une trêve. Si je le désire, dit-il enfin, c'est que je veux vous sauver, tant à cause de l'amitié de mon père pour vous, que parce que je suis votre proxène. »

Voilà ce qu'il disait; mais peut-être agissait-il de manière à ce que les partis, bien que séparés par leurs différends mutuels, eussent tous les deux besoin de lui. Les Lacédémoniens cependant, après l'avoir entendu, décident de négocier une trêve. Lorsqu'on annonce qu'elle est faite, les polémiques publient que tous aient à prendre leur repas et à se tenir prêts à se mettre en route la même nuit, afin de passer le Cithéron au point du jour. Le repas fini, avant le sommeil l'ordre est donné de partir, et l'on prend, aussitôt que le soir est venu, la route de Creusis, se fiant plus à cette manœuvre cachée qu'à une trêve. Après une marche fort pénible, la nuit, sous l'influence de la peur et par une route difficile, on arrive à Égosthène en Mégaride, où l'on rencontre l'armée d'Archidamus. Celui-ci, après avoir attendu dans cet endroit que tous les alliés soient arrivés, ramène toute l'armée réunie jusqu'à

Corinthe, d'où il reconduit ses concitoyens à Lacédémone, après avoir licencié les alliés.

Cependant Jason, en s'en retournant par la Phocide, prend le faubourg d'Hyampolis, ravage le pays et tue un grand nombre d'habitants. Il traverse pacifiquement le reste de la Phocide ; mais arrivé à Héraclée, il en détruit les murailles. Il est clair qu'il ne craignait point qu'on pût venir attaquer sa puissance par ce passage ouvert ; mais plutôt il voulait qu'on ne pût, en occupant Héraclée, située dans un défilé, lui fermer le passage, s'il désirait marcher contre quelque contrée de la Grèce.

De retour en Thessalie, il était fort puissant, et parce qu'il avait été légalement nommé chef absolu des Thessaliens, et parce qu'il entretenait à sa solde autour de lui un grand nombre de troupes d'infanterie et de cavalerie, exercées de manière à être supérieures. Sa puissance était encore augmentée par le nombre des peuples qu'il avait pour alliés, et de ceux qui aspiraient à le devenir. Mais ce qui le plaçait au-dessus de tous ceux de son temps, c'est qu'il n'était personne qui fût en état de le mépriser. A l'approche des jeux pythiques, il fit publier dans les villes qu'on eût à préparer pour les sacrifices des bœufs, des brebis, des chèvres et des porcs ; et l'on dit que, bien que chaque ville eût été imposée très-modérément, on ne réunit pas moins de mille bœufs, et que le reste du bétail s'éleva à plus de dix mille têtes. Il publia aussi qu'il donnerait une couronne d'or pour prix à celle des villes qui engraisserait en l'honneur du dieu le plus beau bœuf pour prémice des victimes. Il commanda aussi aux Thessaliens de se préparer à se mettre en campagne pour l'époque des jeux pythiques, ayant, disait-on, l'intention d'ordonner lui-même la fête et les jeux en l'honneur d'Apollon. Cependant on ne sait pas encore aujourd'hui quelles étaient réellement ses dispositions à l'égard des richesses sacrées ; mais on dit que les Delphiens ayant demandé à l'oracle ce qu'ils devaient faire dans le cas où il toucherait à l'argent consacré à Apollon, le dieu répondit que cela serait son affaire. Cet homme si puissant, et qui roulait dans son esprit tant et de si vastes desseins, venait donc un jour de faire l'inspection de la cavalerie de Phères et de la passer en revue. Au moment où il s'asseyait pour répondre à ce qu'on pouvait avoir à lui demander, il est assassiné et massacré par sept jeunes gens qui s'approchent en ayant l'air d'avoir entre eux un différend. Les doryphores qui étaient près de lui se précipitent aussitôt pour le défendre,

et l'un des meurtriers en est tué d'un coup de lance au moment où il frappait encore Jason ; un second est pris comme il montait à cheval, et meurt frappé de plusieurs blessures. Les autres s'élancent sur des chevaux préparés d'avance et s'échappent. Ils sont reçus avec honneur dans la plupart des villes grecques où ils se rendent ; ce qui fait bien voir que les Grecs redoutaient fort qu'il ne devint tyran.

Cependant Jason mort, ses frères Polydore et Polyphron sont nommés chefs absolus. Mais Polydore, dans un voyage qu'ils font tous deux à Larisse, est tué, à ce qu'il semble, par son frère Polyphron. Sa mort, en effet, arrive subitement et sans cause apparente. Polyphron, à son tour, règne pendant un an et exerce un pouvoir semblable à une tyrannie. A Pharsale, il fait périr Polydamas et huit des premiers citoyens, et à Larisse il exile un grand nombre de gens. Il se livrait à ces excès, lorsque Alexandre le tue pour venger, à ce qu'il paraît, Polydore et faire cesser la tyrannie. Mais quand il est lui-même revêtu du pouvoir, il devient, comme chef, odieux aux Thessaliens, odieux comme ennemi aux Thébains et aux Athéniens, et se montre criminel brigand sur terre et sur mer. Dans ces dispositions, il tombe lui-même à son tour sous les coups des frères de sa femme, d'après les conseils de sa femme elle-même¹. Elle annonce à ses frères qu'Alexandre leur tend un piège et les cache dans l'intérieur de sa maison pendant toute la journée, jusqu'à ce qu'Alexandre soit arrivé dans un état d'ivresse. Quand elle l'a mis au lit, elle emporte son épée à la lueur de la lampe. Voyant ses frères hésiter à entrer pour tuer Alexandre, elle les menace, s'ils n'en finissent pas tout de suite, de l'éveiller. Dès qu'ils sont entrés, elle tire la porte à elle et la tient par l'anneau jusqu'à ce que son mari soit mort. La haine qu'elle portait à son mari provenait, d'après ce que certains disent, de ce qu'Alexandre avait fait emprisonner un homme qu'elle aimait, joli garçon, et, lorsqu'elle lui demandait de le mettre en liberté, il l'avait fait sortir de prison et égorger. D'autres disent qu'Alexandre n'ayant pas eu d'enfants d'elle, avait envoyé à Thèbes demander en mariage la femme de Jason. Telles sont donc les causes que l'on assigne à l'attentat de cette femme. Le pouvoir échoit à Tisiphone, l'aîné des frères, auteurs de ce meurtre, et il régnait encore quand cette histoire a été écrite.

1. Elle se nommait Thèbe.

CHAPITRE V.

Nouvelles négociations. — Paix générale entre les peuples, à l'exception des Éléens. — Discussion entre Sparte et Mantinée. — Dissensions à Tégée. — Agésilas en Arcadie. — Épaminondas ravage la Laconie. — Les Athéniens secourent Sparte, sous la conduite d'Iphicrate.

(Avant J. C. 374, 370, 369.)

Les événements de Thessalie qui eurent lieu sous Jason, et, après sa mort, jusqu'à l'avènement de Tisiphone, viennent d'être racontés. Maintenant je reprends mon récit où je l'avais quitté pour cette digression.

Quand Archidamus eut ramené les secours qu'il conduisait à Leuctres, les Athéniens, considérant que les Péloponésiens croyaient toujours suivre les Lacédémoniens, et que les Lacédémoniens n'étaient pas encore dans l'état d'abaissement où ils avaient réduit Athènes, mandent auprès d'eux tous les États qui veulent avoir part à la paix que le roi avait dictée. Dès qu'ils sont réunis, ils décrètent avec ceux qui veulent participer à cette paix, de se lier par le serment suivant : « Je resterai fidèle au traité que le roi a dicté et aux décrets des Athéniens et de leurs alliés ; et si l'on attaque une des villes qui auront prêté ce serment, je la secourrai de toutes mes forces. » Tous les États applaudissent à ce serment. Les Éléens seuls font opposition, prétendant qu'ils ne doivent point rendre l'indépendance aux Marganiens, ni aux Scillontins et aux Triphyliens, dont les villes, à ce qu'ils disaient, leur appartenaient en propre. Les Athéniens et ceux qui avaient décrété que, d'après les lettres du roi, toutes les villes, petites et grandes, seraient également indépendantes, envoient recevoir les serments, avec ordre de faire jurer les premiers magistrats de chaque ville. Tous les États prêtent serment, à l'exception des Éléens.

Là-dessus les Mantinéens, se considérant comme entièrement indépendants, se réunissent tous et décrètent de ne former qu'une seule ville et de fortifier Mantinée. Mais, de leur côté, les Lacédémoniens trouvent difficile que cela se fasse sans leur consentement. Ils choisissent donc Agésilas pour le députer auprès des Mantinéens, parce qu'il était, pensait-on, leur ami de père en fils. Quand il est arrivé chez eux, les magistrats re-

fusent de rassembler pour lui le peuple de Mantinée et l'engagent à leur dire à eux-mêmes ce qu'il vient demander. Agésilas leur promet que, s'ils suspendent pour l'instant la construction des murs, il fera en sorte qu'ils puissent élever leurs fortifications avec l'assentiment des Lacédémoniens et sans frais. Mais comme ils lui répondent qu'il leur est impossible de suspendre ces travaux, attendu que l'État entier a décrété de les commencer sans retard, il s'en va tout fâché. Cependant il ne paraissait pas possible de marcher contre eux, l'autonomie étant la condition de la paix conclue. Du reste, quelques villes d'Arcadie envoient aux Mantinéens des ouvriers pour les aider à leurs murs, et les Eléens fournissent trois talents d'argent pour la dépense. Voilà où en étaient les Mantinéens.

Chez les Tégéates, la faction de Callibius et de Proxène tenait des assemblées pour arriver à former une confédération de toute l'Arcadie, et à soumettre toutes les villes aux décisions que prendrait la diète. Mais le parti de Stasippe travaillait à faire rester la ville telle qu'elle était et à conserver les lois du pays. Les partisans de Proxène et de Callibius ayant eu le dessous dans les théâtres, et croyant que, si le peuple se rassemblait, ils auraient de beaucoup l'avantage du nombre, courent aux armes. A cette vue, Stasippe et les siens s'arment aussi, et ils ne cèdent nullement en nombre à leurs adversaires. Quand on en vient aux mains, ils tuent Proxène et quelques autres de son parti, mais ils ne poursuivent pas le reste mis en déroute. En effet, le caractère de Stasippe le portait à ne pas vouloir la mort d'un grand nombre de citoyens. Callibius et les siens, qui s'étaient retirés sous les murs et près des portes du côté de Mantinée, se réunissent et se tiennent en repos, dès qu'ils voient que leurs adversaires ne cherchent plus à les inquiéter. Ils avaient déjà précédemment envoyé demander des secours aux Mantinéens, et ils étaient présentement en pourparler avec la faction de Stasippe, pour opérer une réconciliation. Mais quand ils voient arriver les Mantinéens, quelques-uns d'entre eux, escaladant la muraille, les prient de venir en toute hâte les soutenir, leur criant de faire diligence : d'autres leur ouvrent les portes. Dès que Stasippe et son parti s'aperçoivent de ce qui se passe, ils sortent précipitamment par la porte qui conduit à Pallante, et parviennent à se réfugier dans le temple de Diane, avant d'être atteints par ceux qui les poursuivent ; ils s'y enferment et se tiennent en repos. Les ennemis

qui les poursuivaient montent sur le toit du temple, le découvrent et leur en jettent les tuiles. Les autres, sentant leur détresse, prient les assaillants de cesser et déclarent vouloir sortir. Leurs adversaires s'emparent d'eux, les entraînent, et les ramènent sur un chariot à Tégée; et là, d'accord avec les Mantinéens, ils les condamnent et les mettent à mort.

Pendant ces événements, environ huit cents Tégéates du parti de Stasippe s'enfuient à Lacédémone, et aussitôt après les Lacédémoniens décrètent qu'il faut, conformément aux serments, venger sans plus tarder les morts et les bannis de Tégée. Ils marchent donc contre les Mantinéens, qu'ils disent avoir manqué à leurs serments en portant les armes contre les Tégéates. Les éphores ordonnent une levée de troupes, et la ville donne le commandement à Agésilas. En conséquence, les autres Arcadiens se rassemblent à Aséa, à l'exception des Orchoméniens, qui ne veulent prendre aucune part à la ligue arcadienne, à cause de leur haine contre Mantinée. Et comme ils avaient reçu dans leurs murs le corps des mercenaires, levé à Corinthe et commandé par Polytrope, les Mantinéens restent chez eux pour les observer. Les Héréens et les Lépréates se joignent, aux Lacédémoniens contre les Mantinéens.

Agésilas, après avoir fait les sacrifices de départ, marche aussitôt sur l'Arcadie. Il occupe Eutéa, ville frontière, où il ne trouve dans les maisons que les vieillards, les femmes et les enfants, les hommes en âge de porter les armes étant tous partis pour l'armée arcadienne. Il ne fait pourtant aucun mal à la ville, mais il laisse les habitants dans leurs demeures, et ses gens achètent tout ce dont ils ont besoin. Il fait rechercher et restituer tout ce qui a été pris à son entrée dans la ville, et fait aux murailles toutes les réparations nécessaires pendant le temps qu'il reste là à attendre les mercenaires de Polytrope.

Cependant les Mantinéens marchent contre les Orchoméniens; mais ils sont repoussés avec perte des murailles et perdent quelques-uns des leurs. Ils battent en retraite et arrivent à Elymia : les hoplites orchoméniens ne les poursuivaient plus, mais les troupes de Polytrope les pressaient avec une grande audace. Les Mantinéens, sentant alors que, s'ils ne repoussent pas cet ennemi, les traits leur tueront beaucoup de monde, font volte-face et en viennent aux mains avec ceux qui les poursuivent. Polytrope est tué sur la place en combattant. Le reste prend la fuite et aurait péri pour la plupart, si les cavaliers phliasiens n'étaient survenus et n'avaient arrêté les Man-

tinéens dans leur poursuite, en les tournant par derrière. Cela fait, les Mantinéens s'en retournent chez eux.

Agésilas, à la nouvelle de cet événement, pense que les mercenaires d'Orchomène ne pourront plus le joindre, et s'avance avec les troupes qu'il avait. Le premier jour, il prend le repas du soir sur le territoire de Tégée; puis, le lendemain, il passe sur celui de Mantinée, place son camp au pied des montagnes situées à l'occident de cette ville, et se met à ravager le pays et à dévaster les campagnes. Les Arcadiens, réunis à Aséa¹, passent de nuit à Tégée. Le lendemain, Agésilas va camper à une vingtaine de stades de Mantinée; mais les Arcadiens de Tégée, qui occupaient les montagnes entre cette ville et Mantinée, arrivent avec un grand nombre d'hoplites, désirant vivement s'unir aux Mantinéens, auxquels, en effet, les Argiens n'avaient pas envoyé toutes leurs forces. Quelques gens voulaient persuader à Agésilas de les attaquer séparément; mais il craint que, pendant qu'il marchera sur les ennemis, les Mantinéens ne fassent une sortie et ne fondent sur ses flancs et sur ses derrières. Aussi pense-t-il que le mieux est de ne pas empêcher leur jonction; et, dans le cas où ils voudraient en venir aux mains, de livrer bataille ouvertement et franchement. Les Arcadiens ont donc ainsi toutes leurs forces réunies.

Cependant les peltastes d'Orchomène, suivis de la cavalerie phliasiennne, prenant de nuit le chemin de Mantinée, se présentent au point du jour devant le camp où Agésilas sacrifiait: ils sont cause que chacun court à son rang et qu'Agésilas se retire vers ses troupes. Mais lorsqu'on a reconnu des amis, et qu'Agésilas a obtenu des signes favorables, il fait avancer son armée aussitôt après déjeuner; et, le soir venu, il vient, sans être vu, asseoir son camp dans une gorge située derrière le pays de Mantinée, et entourée de montagnes extrêmement rapprochées. Le lendemain, au point du jour, il sacrifiait devant le camp, lorsqu'il voit des troupes de Mantinée se rassembler sur les montagnes au-dessus de la queue de son armée. Il comprend alors qu'il faut sortir au plus vite de cette gorge. Toutefois, il craint que, s'il marche lui-même en tête, l'ennemi ne fonde sur ses derrières. Il ne bouge donc pas de place; et, montrant son front aux ennemis, il ordonne à ceux de la queue de faire conversion à droite et de se rendre au-

1. Ville de leur territoire.

près de lui, derrière le corps d'armée. Par cette manœuvre, il fait sortir ses troupes des défilés, en même temps qu'il augmente toujours la force de sa phalange. Quand la phalange est ainsi doublée, il se met à la tête du corps d'hoplites ainsi disposé, et déploie de nouveau son armée dans la plaine sur neuf ou dix boucliers de profondeur.

Cependant les Mantinéens ne faisaient plus de sorties, parce que les Éléens, qui s'étaient joints à eux, leur avaient persuadé de ne pas livrer bataille avant l'arrivée des Thébains; ils prétendaient savoir positivement qu'ils reviendraient, parce qu'ils leur avaient prêté dix talents pour cette expédition.

Les Arcadiens, cédant à leurs raisons, ne bougent pas de Mantinée. Cependant Agésilas, malgré son vif désir d'emmener son armée, parce qu'on était déjà au milieu de l'hiver, reste toutefois trois jours dans ces contrées, à peu de distance de la ville de Mantinée, afin de ne pas avoir l'air de hâter son départ par crainte. Mais le quatrième jour, au matin, après le déjeuner, il emmène son armée comme pour aller camper à l'endroit d'où il était parti le premier jour après avoir quitté Eutéa¹. Puis, comme pas un Arcadien ne se montre, il marche en toute hâte jusqu'à Eutéa, bien qu'il soit déjà tard, voulant emmener les hoplites avant d'apercevoir les feux des ennemis, afin qu'on ne dise pas que sa retraite est une fuite. Il paraissait, en effet, avoir un peu relevé sa patrie de son découragement, parce qu'il avait envahi l'Arcadie, et que personne n'avait voulu accepter une bataille quand il ravageait le pays. Arrivé en Laconie, il laisse les Spartiates retourner chez eux, et renvoie les périèques dans leurs villes.

Aussitôt après le départ d'Agésilas, et dès qu'ils savent son armée licenciée, les Arcadiens, profitant de ce qu'ils ont toutes leurs forces réunies, marchent contre les Héréens, parce que ceux-ci n'avaient pas voulu faire partie de la confédération. Ils font une irruption dans leur pays, brûlent les maisons et coupent les arbres.

Mais lorsqu'on annonce que les Thébains, qui venaient à leur secours, sont arrivés à Mantinée, ils laissent Héréa et se joignent à eux. Quand ils sont réunis, les Thébains croyaient avoir assez fait en étant venus à leur secours, puisqu'ils ne voyaient aucun ennemi dans le pays; ils se préparaient à repartir; mais les Arcadiens, les Argiens et les Éléens veulent

1. Ville d'Arcadie.

leur persuader de marcher immédiatement sur la Laconie, leur montrant leurs propres forces, et exaltant outre mesure l'armée des Thébains. En effet, les Béotiens s'exerçaient tous au métier des armes, tout fiers de leur victoire de Leuctres : ils étaient d'ailleurs suivis des Phocéens, devenus leurs sujets, des troupes de toutes les villes d'Eubée, des Ioniens des deux Locrides, d'Acarvaniens, d'Héracléotes et de Maliens, et ils avaient, en outre, avec eux des cavaliers et des peltastes de Thessalie. Joyeux de cette supériorité, à laquelle ils opposent l'isolement de Lacédémone, ils supplient les Thébains de ne pas partir avant d'avoir fait une invasion dans le pays des Lacédémoniens.

Les Thébains écoutent leurs raisons, mais ils réfléchissent pourtant que l'entrée de la Laconie est réputée fort difficile, et ils pensent qu'on a dû établir des postes dans les passages les plus praticables. En effet, Ischolaüs était à OEum, ville de la Scirinide¹, avec un poste de Néodamodes et d'environ quatre cents des plus jeunes exilés de Tégée, et il y en avait un autre à Leuctres, au-dessus de la Maléatide². Les Thébains réfléchissent aussi que les forces des Lacédémoniens peuvent se réunir promptement, et qu'ils ne se battront nulle part mieux que dans leur propre pays. Toutes ces réflexions ne les rendent point trop pressés de marcher sur Lacédémone. Cependant il arrive des gens de Caryes³, qui annoncent l'isolement de Lacédémone : ils promettent de servir eux-mêmes de guides, et demandent qu'on les égorge, si l'on aperçoit en eux la moindre tromperie. Il vient aussi quelques périèques appeler les ennemis et déclarer qu'ils n'attendent pour se révolter que leur entrée dans le pays : ils affirment que les périèques, mandés en ce moment même par les Spartiates, refusent de leur venir en aide. Les Thébains, entendant ces rapports, qui leur viennent de tous côtés, se laissent convaincre et envahissent eux-mêmes la Laconie par Caryes, tandis que les Arcadiens entrent par OEum, bourg de Sciritide. Si Ischolaüs s'était avancé jusqu'aux passages difficiles et les avait défendus, pas un ennemi, dit-on, n'aurait pu pénétrer par là ; mais, comme il voulait profiter du secours des OEates, il resta dans ce village. Cependant les Arcadiens arrivent en masse : les

1. Ainsi nommée de Sciros, ville de l'Arcadie.

2. Environs de Malie, bourg de l'Arcadie.

3. Ville des frontières de la Laconie.

troupes d'Ischolaüs conservent l'avantage tant qu'elles n'ont des ennemis qu'en face; mais lorsque ceux-ci arrivent par derrière et sur les flancs, et que, montant sur les maisons, ils les accablent de coups et de traits, Ischolaüs et tous les siens sont massacrés, à l'exception de quelques-uns qui parviennent à s'échapper sans être reconnus. Après s'être ainsi frayé le passage, les Arcadiens marchent sur Caryes pour s'unir aux Thébains. Les Thébains, apprenant le succès des Arcadiens, sont beaucoup plus audacieux à descendre dans la plaine, et ils commencent par brûler et saccager Sellasie. Arrivés dans la plaine, sur le territoire consacré à Apollon, ils y placent leur camp, et le lendemain ils poursuivent leur marche. Ils ne se hasardent point à traverser le pont pour marcher sur la ville, parce qu'on voyait vis-à-vis des hoplites, dans le temple d'Aléa¹; mais, tenant l'Eurotas sur leur droite, ils s'avancent, brûlant et saccageant des habitations remplies de richesses considérables.

Quant à ceux de la ville, les femmes ne peuvent supporter la vue de la fumée, n'ayant jamais aperçu d'ennemis²; et les Spartiates, dont la ville est sans murailles, sont postés çà et là pour la défendre, sans pouvoir dissimuler le petit nombre d'hommes qu'ils ont en réalité. Les magistrats décident d'annoncer aux hilotes que tous ceux qui voudront prendre les armes et se mettre en rang, recevront l'assurance d'être mis en liberté, s'ils s'unissent aux citoyens pour combattre. On dit qu'il s'en inscrit d'abord plus de six mille, de sorte que ces gens réunis inspirèrent une nouvelle crainte et qu'on les trouva trop nombreux. Mais cependant, comme les mercenaires d'Orchomène restaient à Sparte, et que les Lacédémoniens reçurent des secours des Phliasiens, des Corinthiens, des Epidauriens, des Pelléniens et de quelques autres cités encore, on commença à n'avoir plus une si grande peur des hilotes inscrits.

Quand l'armée ennemie s'est avancée jusqu'à Amyclée, elle y passe l'Eurotas. Les Thébains, partout où ils campent, commencent par couper les arbres, les jettent en avant de leurs lignes en aussi grand nombre que possible, et se tiennent ainsi sur leurs gardes. Les Arcadiens ne font rien de tout

1. Surnom de Minerve. Voy. ce mot dans le *Dict. de Jacobi*.

2. Depuis plus de six cents ans il n'y avait pas eu d'invasion en Laconie. Cf. Plutarque, *Agesilas*, xxx.

cela : ils laissent leurs armes et courent piller les habitations. Trois ou quatre jours après, la cavalerie s'avance en bon ordre jusqu'à l'hippodrome, vers le temple de Géochus ¹. C'étaient tous les Thébains, les Éléens, et ce qu'il y avait de cavaliers phocéens, thessaliens et locriens. Vis-à-vis était rangée la cavalerie des Lacédémoniens, qui paraissait peu nombreuse. Mais ils avaient placé dans la maison des Tyndarides ² une embuscade des plus jeunes hoplites, environ trois cents, qui s'élance sur l'ennemi au moment où la cavalerie charge. Celle-ci ne soutient pas le choc, et plie. A cette vue un grand nombre de fantassins prennent aussi la fuite. Cependant, quand la poursuite a cessé et que l'armée thébaine s'est arrêtée, on se rétablit dans le camp. On commence à espérer avec plus de confiance qu'ils n'attaqueront point la ville. Et en effet, l'armée, levant le camp, prend la route d'Helos et de Gythium, et brûle les villes non fortifiées : pendant trois jours entiers elle fait le siège de Gythium, où se trouvaient les chantiers des Lacédémoniens. Il y eut un certain nombre de périèques qui se joignirent à l'attaque et continuèrent la campagne avec les Thébains.

Au récit de ces faits, les Athéniens sont en peine de ce qu'ils doivent faire à l'égard des Lacédémoniens et tiennent une assemblée par décision du conseil. Il s'y trouvait présents des députés des Lacédémoniens et des alliés, qui leur étaient encore fidèles. Les Lacédémoniens Aratus, Ocyllus, Pharax, Éty-moclès et Olonthée, tiennent tous à peu près le même langage. Ils rappellent aux Athéniens que toujours, dans les grandes occasions, ils se sont soutenus mutuellement pour leur bien. Ce sont eux en effet, disent-ils, qui ont chassé les tyrans d'Athènes, tandis que les Athéniens les ont secourus avec vigueur, quand ils étaient assiégés par les Messéniens. Ils énumèrent aussi les avantages qu'ils ont recueillis toutes les fois qu'ils ont agi en commun ; ils rappellent la manière dont ils ont ensemble combattu le barbare, et leur remettent en mémoire comment, du consentement des Lacédémoniens, les Athéniens ont été choisis pour chefs de la flotte et gardiens du trésor commun ³ ; comment encore, du consentement des Athéniens, les Lacédémoniens eux-mêmes ont été unanimement proclamés

1. C'est-à-dire qui entoure la terre, surnom de Neptune.

2. Castor et Pollux.

3. Voy. Cornélius Népos, *Aristide*, III.

chefs des armées de terre. Un d'entre eux, en particulier, parle à peu près en ces termes : « Si vous et nous, citoyens, nous sommes d'accord, il y a bon espoir aujourd'hui que les Thébains, suivant le vieux proverbe, seront décimés. » Cependant les Athéniens n'accueillent pas très-bien ces paroles, mais il court comme un murmure : « Voilà ce qu'ils disent aujourd'hui, et pourtant, quand ils étaient dans la prospérité, ils nous opprimaient. » Ce qui parut être le plus fondé dans le discours des Lacédémoniens, ce fut qu'après avoir réduit Athènes, ils s'étaient opposés au projet des Thébains qui voulaient la raser. L'argument le plus répété, c'était qu'on devait des secours en vertu des serments, vu que ce n'étaient point des injustices qui avaient attiré les Arcadiens et leurs alliés contre Lacédémone, mais les secours qu'ils avaient portés aux Tégéates, attaqués par les Mantinéens contre la foi jurée. Il se fit donc à ces discours du bruit dans l'assemblée, les uns disant que les Mantinéens avaient agi justement en secourant les partisans de Proxène, tués par ceux de Stasippe ; les autres, qu'ils avaient commis une injustice, en portant les armes contre les Tégéates.

Tandis que cette discussion se fait dans l'assemblée, le Corinthien Clitélès se lève et parle ainsi : « Oui, citoyens d'Athènes, vous cherchez avec impartialité à établir qui a eu les premiers torts. Mais nous, qui pourrait nous accuser, depuis que la paix est conclue, d'avoir marché contre quelque ville, de nous être emparés des richesses de quelqu'un, ou d'avoir ravagé les terres d'autrui ? Et cependant les Thébains sont entrés sur nos terres, ils ont coupé nos arbres, brûlé nos maisons, enlevé nos biens et nos troupeaux. Comment donc pourriez-vous, sans manquer à vos serments, ne pas nous secourir, nous victimes manifestes de l'injustice, et cela quand c'est vous-mêmes qui avez pris soin de nous lier par tous ces serments ? » A ces mots, par leurs rumeurs, les Athéniens indiquent que Clitélès a bien et justement parlé. Aussitôt après lui, le Phliasien Proclès se lève et dit :

« Athéniens, une fois qu'ils seront débarrassés des Lacédémoniens, vous êtes les premiers contre qui les Thébains marcheront ; c'est un fait évident pour tout le monde. En effet, vous êtes le seul des autres États qu'ils puissent regarder comme un obstacle à leur domination sur les Grecs. S'il en

1. C'est évidemment un des discours les plus admirables de Xénophon.

est ainsi, je crois qu'en allant défendre les Lacédémoniens, c'est vous-mêmes que vous défendez : car, en ayant pour chefs de la Grèce les Thébains mal disposés envers vous et demeurant sur vos frontières, votre situation sera, je crois, beaucoup plus difficile que quand vous aurez des rivaux éloignés.

« Il serait donc plus sage de votre part de vous défendre vous-mêmes, pendant que vous avez encore des alliés, que d'attendre le moment où la ruine de ces derniers vous forcera de lutter seuls contre les Thébains. Si quelques-uns d'entre vous craignent que les Lacédémoniens, en échappant aujourd'hui, ne vous causent plus tard des embarras, songez que ce n'est pas de ceux auxquels on fait du bien, mais de ceux auxquels on fait du mal, qu'on doit craindre l'élévation. Vous devez aussi réfléchir qu'il convient aux États, aussi bien qu'aux particuliers, de s'assurer, pendant qu'ils sont dans toute leur vigueur, de la possession de quelque bien, afin que, si jamais ils perdent leur force, ils aient le fruit des travaux passés. Maintenant un dieu vous offre l'occasion d'acquérir dans les Lacédémoniens, si vous les secourez selon leur prière, des amis dévoués pour toujours. En effet, il me semble que ce n'est point devant un petit nombre de témoins qu'ils recevraient aujourd'hui ce bienfait de votre part; mais les dieux, qui voient tout, le sauront maintenant et à jamais, et les alliés et les ennemis, ainsi que tous les Grecs et les barbares, l'apprendront aussi : car tout le monde se préoccupe des faits actuels. S'ils se montraient ingrats envers vous, qui donc pourrait encore déployer du zèle en leur faveur? Mais il faut espérer qu'ils se montreront plutôt loyaux que lâches, eux qui, plus que personne, passent pour avoir constamment aimé la gloire et détesté toute action honteuse.

« Outre cela, réfléchissez encore à ceci. Si jamais quelque nouveau danger menaçait la Grèce du côté des barbares, en qui pourriez-vous avoir plus de confiance que dans les Lacédémoniens? Quels défenseurs pourriez-vous préférer à ceux qui, placés aux Thermopyles, ont tous mieux aimé mourir en combattant que de vivre en ouvrant aux barbares le chemin de la Grèce? N'est-il donc pas juste que le souvenir de la bravoure qu'ils ont déployée avec vous et l'espérance de nouveaux exploits communs animent votre zèle pour eux, pour vous et pour nous? Il faut aussi que leurs alliés actuels¹

1. Les Philiens, les Orchoméniciens, etc.

soient un stimulant au zèle que vous leur devez. Sachez bien, en effet, que ceux qui leur¹ restent fidèles dans les revers rougiraient de ne pas vous témoigner leur reconnaissance.

« Si nous, qui ne paraissions que de faibles villes, nous voulons cependant partager leurs dangers, songez que, votre cité se joignant à nous, ce ne seront plus de petits États qui leur viendront en aide. Pour moi, Athéniens, j'ai toujours précédemment envié votre ville, quand j'entendais dire que tous les gens opprimés ou menacés d'oppression s'y étaient réfugiés et y avaient obtenu des secours ; mais maintenant je n'entends pas seulement, je vois par moi-même les prières que les Lacédémoniens, cette nation renommée, et leurs plus petits alliés, sont venus ensemble vous adresser, en vous suppliant de les secourir. Je vois aussi les Thébains, qui naguère n'ont pu persuader les Lacédémoniens de vous réduire en esclavage, vous demander maintenant et regarder avec indifférence la perte de ceux qui vous ont sauvés.

« On dit, à la gloire de vos ancêtres, qu'ils n'ont pas permis que les Argiens morts devant la Cadmée restassent sans sépulture. Il serait beaucoup plus glorieux de votre part de ne pas laisser outrager ni détruire les Lacédémoniens encore vivants. Certes, c'est aussi une belle action que d'avoir réprimé l'insolence d'Eurysthée et sauvé les enfants d'Hercule ; mais comment ne serait-il pas encore plus beau de sauver non-seulement les fondateurs de la ville², mais la ville entière ? Cependant la plus belle action serait de secourir maintenant, les armes à la main et à travers les dangers, les Lacédémoniens, qui, jadis, vous sauvèrent par un vote sans danger. Si nous-mêmes nous sommes fiers de vous exhorter à secourir un peuple de braves, ne serait-ce pas chez vous, qui pouvez les secourir efficacement, un acte éclatant de générosité, qu'après avoir été souvent amis et ennemis des Lacédémoniens, vous oubliez plutôt leurs injures que leurs bienfaits ? Et vous leur témoigneriez votre reconnaissance, non-seulement en votre nom, mais au nom de toute la Grèce, dont ils ont bien mérité. »

Après ce discours, les Athéniens vont aux voix. Ils refusent d'écouter ceux qui parlent dans un sens opposé, votent un secours en masse aux Lacédémoniens, et choisissent Iphicrate

1. C'est-à-dire aux Lacédémoniens.

2. Littéralement les *archégètes* ou chefs de la famille des Héraclides.

pour stratège. Les sacrifices achevés, Iphicrate ordonne que l'on prenne le repas dans l'Académie, et plusieurs, dit-on, sortent avant lui. Ensuite il se met à la tête de ses troupes, qui marchent avec l'espoir d'être conduites à quelque action glorieuse ; mais arrivé à Corinthe, il y reste quelques jours, et les soldats commencent à lui reprocher cette perte de temps ; cependant, lorsqu'il les fait enfin sortir de la ville, ils sont pleins d'ardeur à le suivre partout où il voudra les mener, pleins d'ardeur à attaquer cette muraille contre laquelle il les conduit.

Quant à Lacédémone, les ennemis qui en dévastaient le territoire, Arcadiens, Argiens et Éléens, ses voisins de frontière, étaient partis en grand nombre, emmenant ou emportant le butin qu'ils avaient fait. Les Thébains et le reste des ennemis veulent quitter le pays, et parce qu'ils voient l'armée diminuer tous les jours, et parce que les vivres deviennent de plus en plus rares : en effet, tout avait été consommé, enlevé, dilapidé ou brûlé. A cela se joignait la présence de l'hiver, ce qui faisait que tout le monde voulait partir. Lorsque ces troupes s'éloignèrent de Lacédémone, Iphicrate ramena également ses Athéniens de l'Arcadie à Corinthe. Je ne prétends point blâmer ce qu'il peut avoir fait de bien pendant son commandement ; mais, pour ce qui est de sa conduite à cette époque, je trouve que toutes ses actions furent imprudentes ou inutiles. En effet, il entreprend de garder le mont Onée¹, pour empêcher les Béotiens de s'en retourner chez eux, et il laisse libre le plus beau passage près de Cenchrées. Puis, voulant savoir si les Thébains ont passé le mont Onée, il envoie en reconnaissance la cavalerie athénienne et tous les Corinthiens. Et cependant un petit nombre d'hommes peuvent aussi bien voir qu'un grand nombre ; et, dans le cas d'une retraite, il est beaucoup plus facile à des troupes peu nombreuses de trouver un chemin facile et de se retirer tranquillement. Mais n'est-ce pas le comble de la folie que de faire avancer beaucoup de troupes, quand elles sont trop faibles, contre l'ennemi ? Or, ces cavaliers, dont la ligne occupait un large espace, à cause de leur nombre, rencontrèrent, quand il fallut battre en retraite, beaucoup de passages difficiles, de sorte qu'ils perdirent au moins une vingtaine d'hommes. Pour les Thébains, ils se retirèrent comme ils voulurent.

1. Chaîne de montagnes qui s'étend des roches scironiennes au mont Cithéron.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Négociations entre Sparte et Athènes. — L'alliance est conclue. — Le Thébains ravagent le Péloponèse. — Secours de Denys aux Lacédémoniens. — Succès de Lycomède dans l'Arcadie. — Intervention du roi de Perse. — Second secours de Denys. — Archidamas en Arcadie. — Députation auprès du roi. — Projet de paix, non suivi d'effet. — Épaminondas en Achaïe. — Révolutions en Achaïe et à Sicyone.

(Avant J. C. 368, 367, 366.)

L'année suivante, il vient à Athènes des députés munis des pleins pouvoirs des Lacédémoniens et de leurs alliés, pour discuter les conditions d'une alliance entre Lacédémone et Athènes. Beaucoup d'étrangers et d'Athéniens disant que l'alliance devait avoir lieu sur un pied d'égalité parfaite, le Phliasien Proclès prononce le discours suivant :

« Puisqu'il vous a paru bon, Athéniens, de vous faire des amis des Lacédémoniens, il me semble qu'il faut viser à ce que cette amitié dure le plus longtemps possible. Or, c'est en posant pour bases du traité les conditions les plus avantageuses aux deux partis, que nous pourrions, du moins selon toute vraisemblance, rester le plus unis.

« Nous nous trouvons à peu près d'accord sur tous les points, excepté sur l'hégémonie¹, qui fait le sujet actuel de la discussion. Votre conseil a proposé que le commandement appartint sur mer à votre cité, sur terre aux Lacédémoniens, et il me semble aussi, à moi, que cette répartition est commandée moins par la prudence humaine, que par la nature même et par la providence des dieux. Et d'abord vous avez une position des

1. Suprématie, prépondérance sur terre.

plus favorables à l'empire de la mer ; car la plupart des villes auxquelles la mer est nécessaire sont bâties dans les environs de votre cité, et elles sont toutes plus faibles que vous. Ensuite, vous possédez des ports, sans lesquels il n'y a pas de puissance maritime. Vous avez en outre beaucoup de trirèmes, et c'est chez vous une habitude héréditaire d'augmenter sans cesse la marine. D'ailleurs, tous les arts que requiert cette puissance ont pris chez vous droit de cité ; et, pour ce qui est de l'habileté dans la marine, vous laissez tous les peuples bien loin derrière vous. La plupart d'entre vous, en effet, ne vivent que de la mer, de sorte que, tout en soignant vos intérêts particuliers, vous devenez habiles dans les manœuvres navales. Mais il y a plus : aucun port ne pourrait fournir plus de vaisseaux à la fois que le vôtre, ce qui n'est pas peu de chose pour l'hégémonie, attendu que tout le monde préfère venir se réunir autour de celui qui est en force dès l'origine. D'ailleurs les dieux mêmes vous ont donné de réussir en cela. Vous avez livré les batailles navales les plus nombreuses et les plus grandes, vous n'avez essuyé que peu de revers, et vous avez, au contraire, remporté le plus de succès ; il est donc naturel que les alliés préfèrent courir avec vous les chances de ces combats.

« Du reste, la nécessité et le devoir qui vous sont imposés de veiller à votre marine, vous les comprendrez par ce que je vais dire. Les Lacédémoniens vous faisaient la guerre depuis longues années, et, bien que vainqueurs sur terre, ils n'avançaient en rien votre ruine. Mais, aussitôt que la divinité leur eut accordé d'être vos maîtres sur mer, vous leur fûtes aussitôt complètement assujettis. N'est-ce donc pas là une preuve évidente que tout votre salut dépend de votre puissance maritime ? Cela étant, comment serait-il de votre intérêt de laisser aux Lacédémoniens l'empire de la mer, puisqu'ils conviennent eux-mêmes de leur infériorité dans la marine, et que les chances ne sont pas égales dans les batailles navales, vu qu'ils n'exposent que les hommes qui sont sur leurs trirèmes, tandis que vous risquez le sort de vos enfants, de vos femmes et de votre ville tout entière.

« Voilà pour vous l'état de la question. Voyons maintenant ce qui regarde les Lacédémoniens. Et d'abord ils habitent au milieu des terres, de sorte que, s'ils sont maîtres sur terre, leur existence n'est nullement compromise par les revers maritimes. C'est parce qu'ils l'ont senti eux-mêmes, que, dès leur

enfance, ils se livrent aux exercices nécessaires aux armées de terre. La chose essentielle entre toutes, l'obéissance aux chefs, ils la possèdent au plus haut degré sur terre, comme vous sur mer. Ensuite ils peuvent mettre en campagne une nombreuse armée de terre, avec la même promptitude que vous pouvez équiper une flotte puissante. D'où il résulte que les alliés viennent aussi se joindre à eux avec la plus entière confiance. La divinité leur a d'ailleurs accordé sur terre le même bonheur qu'à vous sur mer : ils ont aussi soutenu sur terre le plus grand nombre de luttes, éprouvé le moins de revers et remporté, au contraire, le plus de succès.

« Ainsi la nécessité où ils se trouvent de porter toute leur activité du côté de la terre, comme vous du côté de la mer, ressort des faits mêmes : car, bien que vous leur ayez gagné souvent des batailles navales, vous n'en étiez cependant nullement plus près de les avoir définitivement vaincus ; mais, après une seule défaite sur terre, ils ont vu à l'instant compromise l'existence de leurs enfants, de leurs femmes et de toute leur cité. Comment donc ne leur serait-il pas pénible de laisser à d'autres la suprématie sur terre, quand ils sont les premiers sur cet élément ?

« Voilà pourquoi j'ai parlé dans le sens du projet du conseil, lequel offre, à mon avis, les plus grands avantages aux deux peuples. Puissiez-vous être heureux, pour avoir pris la décision la plus conforme à nos intérêts communs ! »

Tel est son discours. Les Athéniens et les Lacédémoniens présents approuvent vivement ces paroles ; mais Céphiosdote se présentant : « Athéniens, dit-il, vous ne vous apercevez pas qu'on vous trompe ; mais, si vous m'écoutez, je vais vous en donner tout de suite la preuve. Oui, vous commanderez sur mer. Mais, les Lacédémoniens devenant vos alliés, il est clair qu'ils vous enverront des triérarques, et probablement aussi des épibates lacédémoniens ; les matelots seront également des hilotes ou des mercenaires : voilà les hommes que vous aurez à commander. Tandis que, quand les Lacédémoniens vous annonceront une expédition sur terre, il est clair que vous leur enverrez vos hoplites et votre cavalerie. Par là, ils vous auront vous-mêmes sous leurs ordres, et vous, vous n'aurez sous les vôtres que des esclaves et des gens de rien. Réponds-moi, Timocrate de Lacédémone, dit-il ; n'as-tu pas dit tout à l'heure que tu venais pour conclure l'alliance sur un pied d'égalité parfaite ? — Je l'ai dit. — Peut-il donc y avoir, continue Cé-

phisodote, une égalité plus parfaite que si chacun commande à son tour la flotte et l'armée de terre, et si vous participez, vous, aux avantages que peut offrir le commandement sur mer, et nous à ceux que peut offrir le commandement sur terre ? »

En entendant ces paroles, les Athéniens changent de visée et décrètent que chacun des deux États aura le commandement pendant cinq jours.

Les troupes des deux États et leurs alliés s'étant rendus à Corinthe, on convient de garder en commun le mont Onée; puis, quand arrivent les Thébains et leurs alliés, on se range pour garder, les uns ce passage du mont Onée, les autres cet autre : les Lacédémoniens et les Pelléniens se placent à l'endroit le plus exposé. Lorsque les Thébains et leurs alliés ne sont plus qu'à trente stades de ces portes, ils se campent dans la plaine. Calculant alors le temps qu'ils croient nécessaire pour franchir cette distance, ils marchent dès l'aube contre le poste des Lacédémoniens : leur calcul ne les trompe point; ils tombent sur les Lacédémoniens et les Pelléniens, au moment où l'on venait de relever les gardes de nuit, et où les soldats se levaient de leur lit pour aller où chacun avait affaire. Les Thébains, s'élançant préparés en bon ordre, taillent en pièces ces gens pris au dépourvu et en désordre. Comme ceux qui s'échappèrent de cette affaire s'étaient réfugiés sur la colline la plus proche, le polémarque des Lacédémoniens avait encore pu conserver sa position en prenant avec lui autant d'hoplites et de peltastes des alliés qu'il aurait voulu; il lui était facile de faire venir en toute sûreté les approvisionnements de Cenchrées. Il ne le fit point; mais, tandis que les Thébains sont tout à fait embarrassés sur la manière dont ils descendront du côté de Sicyone, ou retourneront sur leurs pas, il fait une trêve que la plupart regardent comme plus avantageuse pour les Thébains que pour les siens; après quoi il se retire et emmène ses troupes.

Les Thébains descendent en toute sûreté, se réunissent à leurs alliés arcadiens, argiens et éléens, et commencent par attaquer Sicyone et Pellène; puis ils marchent sur Épidaure et en ravagent tout le territoire. Ils se retirent ensuite sans se préoccuper des ennemis, et, quand ils sont près de la ville de Corinthe, ils s'élancent au pas de course vers la pente qui mène à Phlionte, afin de s'y précipiter s'ils la trouvent ouverte. Mais quelques troupes légères de la ville se portent en armes à la rencontre des soldats d'élite des Thébains, qui n'étaient

plus même à quatre pléthres des murailles, et, montant sur les buttes tumulaires et sur les éminences du terrain, elles lancent des flèches et des traits sur les ennemis, dont elles tuent, en grand nombre, les plus avancés; puis, après les avoir mis en fuite, elles les poursuivent l'espace de trois ou quatre stades. Cela fait, les Corinthiens tirent les morts près des murailles, accordent une trêve à l'ennemi pour les relever, et dressent un trophée. Ce succès rend un peu de cœur aux alliés des Lacédémoniens.

Pendant que ces événements ont lieu, les Lacédémoniens reçoivent de Denys un secours de plus de vingt trirèmes. Elles amenaient des Celtes, des Ibères et une cinquantaine de cavaliers. Le lendemain, les Thébains et tous leurs alliés rangés en bataille, de manière à remplir la plaine jusqu'à la mer et aux collines attenantes à la ville, détruisent dans la plaine tout ce qui pouvait être utile. Les cavaleries des Athéniens et des Corinthiens n'approchent guère, à la vue d'une armée ennemie forte et nombreuse. Mais les cavaliers de Denys, malgré leur petit nombre, s'éparpillent çà et là, et, galopant le long de la ligne des ennemis, lancent leurs javelots en s'approchant, puis se retirent dès qu'on s'avance contre eux, et, se retournant ensuite, recommencent à lancer leurs traits. Au milieu de cette manœuvre, ils descendent de cheval et se reposent, et, lorsque l'ennemi veut en profiter pour charger, ils sautent lestement sur leurs chevaux et battent en retraite. Si quelques ennemis se laissent aller à la poursuite loin de l'armée, ils les pressent lorsqu'ils se retirent, leur lancent des javelots et leur font beaucoup de mal. Ils forcent ainsi toute l'armée à s'avancer et à se retirer à cause d'eux.

Cependant les Thébains ne restent plus que quelques jours et regagnent leurs foyers; leurs alliés en font autant. Alors les troupes de Denys marchent contre Sicyone, défont les Sicyoniens dans la plaine en bataille rangée, et leur tuent environ soixante-dix hommes. Ils prennent d'assaut le fort de Déra. Après ces exploits, les premiers secours de Denys voguent de nouveau vers Syracuse.

Jusque-là, les Thébains et tous les peuples séparés des Lacédémoniens avaient agi de concert, et, dans toutes les expéditions, on avait laissé le commandement aux Thébains. Mais il survint un certain Lycomède de Mantinée, homme qui ne le cédait à personne pour la naissance, et qui, haut placé par la richesse, était en outre ambitieux. Il excite chez les Arcadiens

des pensées orgueilleuses : il leur dit qu'eux seuls peuvent regarder le Péloponèse comme leur patrie, puisque eux seuls y sont autochtones ; il leur répète que la nation arcadienne est la plus nombreuse de la Grèce, et l'emporte surtout par la complexion robuste de ses habitants ; il leur montre qu'ils sont les plus vaillants, et leur en donne pour preuve que, quand on a besoin d'auxiliaires, on préfère les Arcadiens à tous les autres peuples, ajoutant que, sans eux, les Lacédémoniens n'auraient jamais pu attaquer le territoire d'Athènes, ni les Thébains arriver maintenant jusqu'à Lacédémone. « Si donc, dit-il, vous avez du bon sens, vous vous épargnerez la peine de venir où l'on vous appelle. De même qu'auparavant vous avez accru le pouvoir des Lacédémoniens en marchant à leur suite, ainsi maintenant, si vous suivez aveuglément les Thébains sans réclamer votre part du commandement, peut-être trouverez-vous bientôt en eux d'autres Lacédémoniens. »

Les Arcadiens étaient enflés d'orgueil par ces discours, et ils chérissaient Lycomède, qu'ils regardaient comme le seul digne du nom d'homme. Ils choisissent donc tous les chefs qu'il leur indique. Les événements contribuent encore à augmenter la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Les Argiens, en effet, ayant fait une invasion sur le territoire d'Épidaure, ont leur retraite coupée par les mercenaires de Chabrias, les Athéniens et les Corinthiens. Alors les Arcadiens les secourent et délivrent ces Argiens assiégés de toutes parts, bien qu'ils aient à lutter contre les hommes et les localités. Dans une autre expédition faite contre Asiné⁴, en Laconie, ils défont la garnison lacédémonienne, tuent le polémarque spartiate Géranor et pillent le faubourg d'Asiné. Quand ils veulent aller quelque part, ni la nuit, ni le mauvais temps, ni la longueur de la route, ni les montagnes impraticables ne les arrêtent ; de sorte qu'au moins à cette époque, ils se croient de beaucoup les plus puissants. Aussi les Thébains se défiaient-ils des Arcadiens et n'étaient plus bien disposés en leur faveur. Quant aux Éléens, ils redemandent aux Arcadiens les villes dont ils ont été dépouillés par les Lacédémoniens ; mais voyant le peu de cas qu'on fait de leurs prières, et les égards qu'on a pour les Triphyliens et les autres États séparés d'eux, et soi-disant Arcadiens, les Éléens commencent aussi à être mal disposés envers les Arcadiens.

4. Cette ville était située dans un territoire très-sauvage.

Tandis que chacun des alliés s'exagère ainsi son importance, Philiscus d'Abydos arrive, porteur de grandes sommes fournies par Ariobarzane. Il rassemble d'abord à Delphes les Thébains, leurs alliés et les Lacédémoniens, pour traiter de la paix. Une fois réunis, ils ne consultent point le dieu sur la manière dont la paix peut être faite, et délibèrent pour leur compte ; mais, comme les Thébains refusent de consentir à ce que Messène soit assujettie aux Lacédémoniens, Philiscus lève de nombreux mercenaires, afin de faire la guerre de concert avec les Lacédémoniens.

Pendant ce temps arrivent les seconds secours envoyés par Denys. Les Athéniens prétendent qu'il faut les envoyer en Thessalie contre les Thébains ; les Lacédémoniens, au contraire, en Laconie, et ce dernier avis prévaut chez les alliés. Quand l'escadre de Denys est arrivée en Laconie, Archidamas en joint les soldats aux troupes de Sparte et entre en campagne. Il enlève Caryes d'assaut, et y égorge tous ceux qu'il prend vivants. De là il marche à la tête de ses troupes directement contre les Parrhasiens d'Arcadie, et ravage leur pays ; mais, à l'approche des Arcadiens et des Argiens, il bat en retraite et vient se camper sur les collines près de Midéa¹.

Il se trouvait en cet endroit lorsque Cissidas, commandant des secours envoyés par Denys, déclare que le temps qu'il lui avait été prescrit de rester est écoulé ; ce que disant il repart pour Sparte. Mais à peine s'est-il séparé de l'armée, qu'il est arrêté par les Messéniens dans un défilé. Il envoie alors demander à Archidamas de venir à son secours : et Archidamas, malgré tout, lui vient en aide. Quand il est arrivé au tournant qui mène chez les Eutrésiens, les Arcadiens et les Argiens s'avancent vers la Laconie afin de lui couper le chemin de Sparte ; mais Archidamas descend dans un endroit plat, au carrefour des routes d'Eutrésie et de Midéa, et il y range son armée en bataille. Il passe, dit-on, devant les loches, et les exhorte en ces termes : « Citoyens, qu'aujourd'hui notre bravoure nous donne le droit de marcher la tête haute. Remettons à nos descendants notre patrie telle que nous l'avons reçue de nos pères. Cessons d'avoir à rougir devant nos enfants, nos femmes, les vieillards et les étrangers, qui jadis avaient les yeux sur nous plus que sur tous les Grecs. » Il achevait, lorsque, au milieu d'un ciel pur, on voit, dit-on, des éclairs ac-

1. Ville de l'Argolide.

compagnés de tonnerre, ce qu'on regarde comme un heureux présage : il se trouve aussi que près de son aile droite étaient un bois sacré et une statue d'Hercule, dont il est, dit-on, un descendant. Toutes ces circonstances inspirent une telle ardeur et une telle confiance, que c'est toute une affaire pour les chefs d'empêcher les soldats de s'élaner en avant. Aussi, quand Archidamas s'est mis à leur tête, le peu d'ennemis qui tient ferme jusqu'à la portée de la lance est tué; le reste prend la fuite et tombe en partie sous les coups des cavaliers et des Celtes. Le combat fini, Archidamas, après avoir élevé un trophée, envoie aussitôt à Sparte le héraut Démotèle annoncer la grandeur de la victoire, les Lacédémoniens n'ayant pas perdu un seul homme, tandis qu'il était mort une foule d'ennemis. On dit qu'à cette nouvelle les sénateurs de Sparte, à commencer par Agésilas, versent tous des larmes : telle est, en effet, la propriété des larmes, d'être communes à la joie ou à la douleur. Ce revers des Arcadiens, cependant, ne réjouit guère moins les Thébains et les Éléens que les Lacédémoniens, vu la haine qu'inspirait déjà leur orgueil.

Les Thébains, qui songeaient constamment à la manière dont ils s'empareraient de l'hégémonie de la Grèce, pensent que, s'ils envoient des ambassadeurs au roi des Perses, ils trouveront auprès de lui quelque avantage. Pour cela, après avoir préalablement engagé les alliés à se joindre à eux, sous prétexte que le Lacédémonien Euthyclès est auprès du roi, ils députent Pélopidas de la part des Thébains, Antiochus le pancratiaste de la part des Arcadiens, et Archidamas de la part des Éléens : ce dernier est accompagné d'Argius. De leur côté, les Athéniens, à cette nouvelle, envoient Timagoras et Léon. Lorsque les députés sont arrivés en Perse, Pélopidas a le plus d'influence auprès du roi. En effet, il avait à dire que, seuls d'entre les Grecs, les Thébains s'étaient battus pour le roi à Platées, et que jamais, plus tard, ils n'avaient porté les armes contre lui, que les Lacédémoniens leur faisaient la guerre uniquement parce qu'ils n'avaient pas voulu marcher contre lui avec Agésilas, ni le laisser sacrifier à Diane, à Aulis, où Agamemnon avait sacrifié avant de s'embarquer pour l'Asie et de s'emparer de Troie. Ce qui contribue encore à mettre Pélopidas en grand crédit, c'est la victoire remportée par les Thébains au combat de Leuctres, et les ravages qu'ils ont exercés, au vu de tous, dans le pays des Lacédémoniens. Pélopidas raconte aussi que les Argiens et les Arcadiens ont été défaits dans une

bataille par les Lacédémoniens, quand les Thébains n'étaient pas avec eux. Tout ce qu'il dit est confirmé par le témoignage de l'Athénien Timagoras, qui, après Pélopidas, jouit de la plus grande considération.

Là-dessus le roi, ayant demandé à Pélopidas quel genre d'édit il désirait, Pélopidas demande que les Lacédémoniens reconnaissent l'indépendance de Mantinée, que les Athéniens tirent leurs vaisseaux sur terre, que, s'ils ne se conforment pas à ces clauses, on leur fasse la guerre, et que, si une ville refuse de prendre part à l'expédition, on marche d'abord contre elle.

Ces conditions rédigées et lues aux députés, Léon dit de manière que le roi puisse l'entendre : « Par Jupiter ! Athéniens, il est temps pour vous, ce me semble, de chercher un autre ami que le roi. » Le secrétaire ayant répété au roi les paroles de l'Athénien, il rapporte cette addition au décret, que, si les Athéniens savent quelque chose de plus juste, ils doivent venir en informer le roi.

Lorsque les députés sont revenus chacun dans leur patrie, les Athéniens mettent à mort Timagoras, accusé par Léon de n'avoir pas voulu habiter avec lui et d'avoir constamment agi de concert avec Pélopidas. Quant aux autres députés, Archidamus d'Élis loue la cour du roi, parce que celui-ci a témoigné plus de considération à Élis qu'aux Arcadiens; mais Antiochus, choqué de ce que la confédération arcadienne a été traitée d'une manière inférieure, refuse les présents, et annonce aux Dix mille¹ que le roi a une foule de panetiers, de cuisiniers, d'échansons et de portiers, mais que, malgré toutes ses recherches, il n'a pu voir des hommes capables de combattre contre les Grecs. Il ajoute que, du reste, la grandeur de ses richesses ne leur paraît qu'une fanfaronnade, vu que le platane d'or si vanté ne pourrait donner de l'ombre à une cigale².

Quand les Thébains ont convoqué tous les États, pour entendre la lecture de la lettre du roi, et que le Perse, porteur du décret, après avoir montré le sceau du roi, en a lu la teneur, les Thébains invitent alors ceux qui veulent être les amis du roi et les leurs à jurer d'observer ces conditions, mais

1. Plus de la moitié de l'armée des Dix mille se composait d'Arcadiens et d'Achéens.

2. Sur ce platane voy. Lucien, *Sur un appartement*, l. II, p. 310, de notre traduction.

les députés des villes répondent qu'ils ont été envoyés, non pas pour prêter serment, mais pour prendre connaissance de la lettre, et engagent les Thébains à envoyer dans les villes, s'ils désirent qu'on prête serment. L'Arcadien Lycomède, cependant, dit également que la réunion ne doit pas avoir lieu à Thèbes, mais où se fait la guerre. Là-dessus le Thébain, s'irritant contre lui, et disant qu'il cherche à détruire l'alliance, ne veut plus siéger dans le conseil, et part avec tous les députés de l'Arcadie. Comme les députés réunis à Thèbes ne veulent pas prêter serment, les Thébains envoient des personnes chargées de faire jurer fidélité à l'édit du roi; ils se figurent que chaque ville hésitera à s'attirer leur inimitié et celle du roi. Mais les Corinthiens, chez lesquels ils viennent d'abord, leur ayant tenu tête et répondu qu'ils n'avaient que faire de l'alliance du roi, plusieurs autres villes suivent leur exemple et font la même réponse. Tel est le résultat des brigues de Pélopidas et des Thébains pour parvenir au commandement.

D'autre part, Épaminondas, qui voulait s'attacher les Achéens, afin que les Arcadiens et les autres alliés eussent plus de considération pour Thèbes, décide une campagne contre l'Achaïe. Il persuade donc à l'Argien Pisia, général à Argos, d'occuper d'avance le mont Onée. Pisia, apprenant que les troupes qui le gardaient, sous le commandement de Naoclès, chef des mercenaires de Lacédémone, et de l'athénien Timomaque, font négligemment leur service, s'empare de nuit, avec deux mille hoplites, de la colline au-dessus de Cenchrées, ayant avec lui des vivres pour sept jours. Les Thébains arrivent dans cet espace de temps, franchissant le mont Onée, et marchent avec tous les alliés contre l'Achaïe, sous la conduite d'Épaminondas. Les principaux de l'Achaïe s'étant mis à ses pieds, Épaminondas obtient, par son influence, que les oligarques ne seront point exilés, ni la forme du gouvernement changée; puis, après avoir reçu des Achéens l'engagement d'être les alliés des Thébains et de les suivre partout où ils les mèneraient, il s'en retourne dans sa patrie. Cependant, comme les Arcadiens et ses ennemis l'accusent d'avoir quitté l'Achaïe, après l'avoir organisée en faveur des Lacédémoniens, les Thébains décident d'envoyer des harmostes dans les villes acheennes. Ceux-ci, à leur arrivée, chassent les oligarques avec l'aide de la populace, et établissent en Achaïe des gouvernements démocratiques; mais les bannis se coalisent

promptement, marchent contre chacune des villes isolément, y rentrent, grâce à leur nombre, et les retiennent sous leur dépendance. Une fois rétablis, ils n'observent plus la neutralité, mais ils soutiennent vigoureusement les Lacédémoniens; de sorte que les Arcadiens sont pressés d'un côté par les Lacédémoniens, de l'autre par les Achéens.

A Sicyone, cependant, le gouvernement s'était conservé suivant les anciennes lois; mais Euphron, qui, sous les Lacédémoniens, était le citoyen le plus puissant, veut conserver son rang sous leurs adversaires. Il dit donc aux Argiens et aux Arcadiens que, si le parti des riches conserve le gouvernement de Sicyone, il est clair qu'à la première occasion la ville se déclarera de nouveau pour les Lacédémoniens. « Sachez, au contraire, dit-il, que, si la démocratie s'établit, la ville vous restera pour toujours. Si donc vous me secondez, je me charge, moi, de convoquer le peuple, et je vous donnerai à la fois cette garantie de ma fidélité et une alliée solide de votre ville. Ce qui me fait agir ainsi, ajoute-t-il, sachez-le bien, c'est que, comme vous, j'étais las depuis longtemps de l'orgueil des Lacédémoniens, et que j'échapperais volontiers à la servitude. » Les Arcadiens et les Argiens l'entendent avec plaisir et se rendent auprès de lui. Euphron aussitôt, profitant de la présence des Arcadiens et des Argiens, convoque le peuple à l'agora pour lui déclarer que désormais le gouvernement sera fondé sur l'égalité la plus parfaite. Dès que les citoyens sont réunis, il les engage à se choisir les stratèges qu'ils veulent. On élit donc Euphron lui-même, Hippodamus, Cléandre, Acrise et Lysandre. Cela fait, Euphron met son fils Adéas à la tête des mercenaires, après en avoir ôté le commandement à Lysimène, qui l'avait auparavant. Ensuite il s'assure, par des bienfaits, quelques-uns des mercenaires, puis il en enrôle d'autres, sans ménager pour cela le trésor public ni les fonds sacrés. Il emploie également à ses desseins la fortune de ceux qu'il exile pour attachement aux Lacédémoniens, fait périr par ruse ou exile tous ses collègues, réduit ainsi tout sous son pouvoir, et devient un vrai tyran. Afin d'obtenir l'assentiment des alliés, il leur prodigue son argent, ses biens, il les accompagne avec ses mercenaires dans toutes leurs expéditions.

CHAPITRE II.

Phlionte¹; sa bravoure, sa fidélité envers ses alliés.

(Avant J. C. 371, 370, 369, 368, 367, 366)

Les choses en étaient là, et les Argiens avaient déjà fortifié contre Phlionte le fort de Tricaranum, au-dessus du temple de Junon, lorsque les Sicyoniens entourèrent aussi de murs Thyamia, sur la frontière des Phliasiens. Ceux-ci sont donc vivement pressés et privés de vivres. Cependant ils n'en persévèrent pas moins dans la fidélité de leur alliance. Quand les grandes villes font quelque action glorieuse, tous les historiens la mentionnent. Mais pour moi, il me semble que lorsqu'une ville, si petite qu'elle soit, se signale par un grand nombre de belles actions, elle mérite encore plus qu'on les fasse connaître. Les Phliasiens étaient donc amis des Lacédémoniens, quand ceux-ci étaient au comble de la prospérité. Mais après leur revers à la bataille de Leuctres, malgré la révolte de beaucoup de périèques et celle de tous les hilotes, malgré même la désertion de presque tous les alliés, quand tous les Grecs les abandonnaient, ils leur restèrent fidèles, et, quoiqu'ils eussent pour ennemis les peuples les plus puissants du Péloponèse, les Arcadiens et les Argiens, ils vinrent les secourir. Designés par le sort pour passer à Prasies², comme dernier corps des auxiliaires, qui étaient les Corinthiens, les Epidauriens, les Trézéniens, les Hermioniens, les Haliens, les Sicyoniens et les Pelléniens, non-seulement ils ne trahirent pas; mais, abandonnés par le commandant, qui partit à la tête de ceux qui avaient traversé les premiers, ils ne se laissèrent point rebuter, mais ils prirent à leurs frais un guide de Prasies, à cause de la présence des ennemis à Amyclées, et parvinrent, autant que possible, à se frayer un chemin jusqu'à Sparte. Aussi les Lacédémoniens leur donnèrent-ils différentes marques d'honneur, et leur envoyèrent un bœuf en présent d'hospitalité.

Quand les ennemis se furent retirés de Lacedémone et que les Argiens, irrités du zèle des Phliasiens pour les Lacédé-

1. Capitale de la Phlasie, près des sources de l'Asopus.

2. Ville forte du littoral de la Laconie.

moniens, envahirent en masse le territoire de Phlionte, qu'ils ravagèrent, ils ne cédèrent point; mais, au moment où les ennemis se retiraient, après avoir saccagé tout ce qu'ils avaient pu, la cavalerie phliasiennne fait une sortie et les suit de près; et, bien que toute la cavalerie argienne et les loches déployées derrière elle composent l'arrière-garde, les Phliasiens, au nombre de soixante, les chargent et les mettent en pièces; ils ne leur tuent, il est vrai, que peu de monde, mais ils élèvent un trophée à la vue des Argiens aussi bien que s'ils les eussent tous tués.

Une autre fois, les Lacédémoniens et leurs alliés gardaient le mont Onée, pendant que les Thébains s'approchaient pour le franchir. Les Arcadiens et les Éléens traversaient Némée pour aller se réunir aux Thébains, lorsque des exilés de Phlionte viennent leur dire que, s'ils veulent seulement se montrer, ils prendront cette ville. Dès qu'on est d'accord sur l'entreprise, les exilés, accompagnés de six cents hommes environ, viennent se placer de nuit avec des échelles au pied même de la citadelle. Puis, lorsque les éclaireurs de Tricaranum annoncent l'approche des ennemis, les traîtres profitent du moment où toute l'attention de la ville est tournée de ce côté, et donnent aux gens postés au pied du mur le signal pour monter. Ceux-ci, une fois en haut, s'emparent des armes abandonnées des gardes et poursuivent les sentinelles de jour, qui étaient au nombre de dix, vu que chaque dizain avait laissé un homme: ils tuent un garde endormi, et un autre qui s'était réfugié dans le temple de Junon. Aussitôt que les sentinelles en fuite se mettent à sauter du haut du mur qui regarde la ville, il n'y a plus de doute que la citadelle ne soit au pouvoir des assaillants. Mais, lorsque les cris d'alarme sont parvenus dans la ville, les citoyens accourent en armes; les ennemis commencent par sortir de l'acropole et combattent en avant de la porte qui conduit à la ville: là, se voyant entourés par le nombre de ceux qui arrivent sans cesse contre eux, ils se retirent de nouveau dans l'acropole, où les citoyens se précipitent avec eux. Le milieu de l'acropole est bientôt balayé. Mais les ennemis montent sur la muraille et sur les tours, d'où ils frappent et lancent leurs traits sur ceux qui se trouvent dans l'enceinte. Ceux-ci se défendent d'en bas, et combattent le long des rampes qui mènent sur la muraille. Quand les citoyens se sont emparés çà et là de quelques tours, ils s'avancent en désespérés sur les assaillants, les culbutent par leur audace dans

la lutte et les resserrèrent sur un petit espace. Dans le même moment, les Arcadiens et les Argiens entourent la ville, vers le haut de laquelle ils se mettent à saper le mur de l'acropole. Alors les gens de l'intérieur¹ frappent d'un côté ceux qui sont sur le mur, et de l'autre ceux qui sur les échelles essayent d'escalader, tandis que d'autres sont aux prises avec ceux qui étaient montés sur les tours : ayant trouvé du feu dans les tentes, ils les incendient, et rapportent pour ce dessein des gerbes qui se trouvaient avoir été moissonnées dans l'acropole même. Alors ceux qui étaient sur les tours sautent en bas dans la crainte des flammes, et ceux qui se trouvaient sur la muraille tombent sous les coups des citoyens. Toutefois, dès qu'ils ont commencé à céder, toute l'acropole est bientôt vide d'ennemis. La cavalerie fait aussitôt une sortie. Les ennemis, en la voyant, se retirent, abandonnant leurs échelles et leurs morts, ainsi que quelques vivants estropiés. Ils ne perdirent pas moins de quatre-vingts hommes, en comptant ceux qui périrent en combattant dans l'intérieur de l'acropole, ainsi que ceux qui s'élançèrent au dehors. Alors on put voir les hommes s'embrasser en se félicitant de leur délivrance, et les femmes leur apporter à boire en versant des larmes de joie : il fallait voir tous les assistants pleurer vraiment et rire tout ensemble.

L'année suivante, les Argiens et tous les Arcadiens envahissent encore Phlionte. La cause de ces attaques continuelles contre les Phliasiens était à la fois leur colère contre la position de cette ville située entre leurs deux frontières, et l'espérance où ils étaient toujours que le manque de vivres la leur livrerait. Mais dans cette invasion les cavaliers et les troupes d'élite des Phliasiens, réunis aux cavaliers athéniens qui se trouvaient présents, fondent sur l'ennemi au moment où il passait le fleuve², le défont et le forcent à se retirer pour le reste du jour sur les montagnes, comme s'il craignait dans la plaine de fouler aux pieds des récoltes amies.

Une autre fois, une expédition est dirigée contre Phlionte par le commandant thébain de Sicyone, à la tête de sa garnison et des troupes sicyoniennes et pelléniennes. En effet, ils obéissaient déjà aux Thébains. Euphron se mit aussi de l'expédition avec son corps de mercenaires, de 4 mille hommes environ. Ils descendent tous par Tricaranum, sur le temple de

1. Les Phliasiens. — 2. On ne sait quel pouvait être ce cours d'eau.

Junon, pour ravager la campagne, à l'exception des Sicyoniens et des Pelléniens, que le commandant laisse sur les hauteurs, près des portes qui conduisent à Corinthe, afin que les Phliasiens ne puissent pas, en les tournant de ce côté, venir s'établir sur leur tête, au-dessus du temple de Junon. Dès que les gens de la ville savent que les ennemis fondent sur la plaine, la cavalerie et les troupes d'élite des Phliasiens font une sortie, engagent le combat et empêchent les ennemis d'entrer dans la plaine. Ils passent en cet endroit la plus grande partie du jour à escarmoucher de loin. Euphron et sa troupe poursuivent l'ennemi jusqu'aux endroits accessibles à la cavalerie, et ceux de la ville jusqu'au temple de Junon. Quand les ennemis croient qu'il est temps de partir, ils font le tour de Tricarantum; en effet, le ravin situé devant ce fort les empêche de se rendre en ligne droite vers les Pelléniens. Les Phliasiens, après les avoir suivis pendant quelques instants vers la hauteur, se détournent et marchent par le chemin le long du mur contre le corps des Pelléniens. Le commandant thébain, remarquant alors la marche rapide des Phliasiens, lutte de vitesse afin d'arriver avant eux au secours des Pelléniens. Mais les cavaliers arrivés les premiers chargent les Pelléniens, qui soutiennent le premier choc, puis se retirant, ils reviennent à la charge avec les fantassins qui les avaient rejoints, et l'on en vient aux mains. Dès lors les ennemis plient et laissent sur le terrain quelques Sicyoniens et un grand nombre de Pelléniens, braves soldats. Cela fait, les Phliasiens élèvent un magnifique trophée, et chantent un péan, comme de juste. Les Thébains et Euphron regardent tout cela, comme s'ils étaient accourus à un spectacle. Les deux partis se retirent ensuite l'un sur Sicyone, l'autre dans la ville.

Voici encore une belle action des Phliasiens : ils prennent vivant le Pellénien Proxène, et, quoiqu'ils manquent de tout, ils le renvoient sans rançon. Comment ne point appeler généreux et braves des gens qui se conduisent ainsi ?

On connaît, du reste, leur constance à garder la foi à leurs amis. Comme ils ne retiraient rien de leurs terres, ils vivaient, soit de ce qu'ils prenaient sur l'ennemi, soit de ce qu'ils achetaient à Corinthe, au marché de laquelle ils se rendaient à travers mille dangers, ne pouvant se procurer des fonds qu'avec difficulté, éprouvant la même difficulté à trouver des gens qui leur fournissent des vivres ou des répondants pour les bêtes de somme qui les apportaient. Ils étaient

déjà dans un dénûment complet, quand ils amenèrent Charès à escorter le convoi. Lorsqu'il est arrivé à Phlionte, ils le prient d'emmener les bouches inutiles à Pellène. Ils les y laissent, achètent des provisions, préparent autant de bêtes de somme que possible, et repartent de nuit. Ils savaient bien que les ennemis les épiaient, mais ils pensaient qu'il était moins terrible de combattre que de n'avoir pas de quoi manger. Les Phliasiens marchaient en avant avec Charès, lorsqu'ils rencontrent les ennemis. Ils se mettent aussitôt à l'œuvre et fondent dessus en s'excitant réciproquement, et tout en criant à Charès de venir les secourir. La victoire leur reste, et, la route balayée, ils arrivent eux-mêmes sains et saufs à Phlionte, avec tout ce qu'ils amènent. Comme ils avaient veillé la nuit, ils dorment bien avant dans le jour. Dès que Charès est levé, les cavaliers et les hoplites se rendent vers lui et lui disent : « Charès, tu peux aujourd'hui te signaler par l'action la plus glorieuse. Les Sicyoniens fortifient contre nous une place sur les frontières; ils ont un grand nombre d'ouvriers, mais ils n'ont pas beaucoup d'hoplites. Nous marcherons donc en tête, nous tous les cavaliers et l'élite des hoplites, et, si tu veux nous suivre avec tes mercenaires, peut-être trouveras-tu la besogne déjà faite, peut-être, en paraissant, décideras-tu la déroute, comme à Pellène. Si tu vois dans ce que nous te proposons quelque chose de trop difficile, offre un sacrifice aux dieux pour les consulter, car nous pensons que les dieux t'engageront, encore plus que nous, à faire ce que nous te demandons. Tu ne dois pas ignorer, Charès, que, si tu agis de la sorte, tu posséderas un fort contre l'ennemi, tu sauveras une ville amie, et tu acquerras la plus grande gloire dans ta patrie, le plus grand renom chez les alliés et les ennemis. »

Charès, persuadé, offrit un sacrifice. Alors les cavaliers phliasiens, sans perdre un instant, mettent leurs cuirasses et brident leurs chevaux, tandis que les hoplites font tous les préparatifs ordinaires à l'infanterie. Comme ils se rendent, après avoir pris leurs armes, vers l'endroit où le sacrifice a lieu, ils rencontrent Charès et le devin, qui leur annoncent que les victimes sont favorables. « Mais attendez, ajoute-t-il, nous allons partir aussi. » L'ordre est donné en toute hâte par le héraut, et les mercenaires accourent à l'instant, comme entraînés par une ardeur divine. Lorsque Charès se met en marche, la cavalerie et l'infanterie des Phliasiens le précèdent. Ils marchent d'abord rapidement, puis ils se mettent à la course,

enfin la cavalerie pousse en avant au galop, et l'infanterie au pas de course cherche à garder, autant que possible, ses rangs serrés; Charès suit avec vitesse. C'était peu de temps avant le coucher du soleil : ils trouvent les ennemis du fort occupés, les uns à se baigner, d'autres à cuire leur repas; ceux-ci à pétrir leur pain, ceux-là à préparer leurs lits. Ces gens, voyant l'impétuosité de l'attaque, sont aussitôt saisis de frayeur; ils fuient, abandonnant toutes leurs provisions à cette troupe vaillante. Après avoir soupé avec ces vivres et d'autres venus de Phlionte, ils font des libations pour leurs succès, chantent le péan, établissent des gardes et vont se coucher. Les Corinthiens, à l'arrivée du messager qui, dans la nuit, leur apporte les nouvelles de Thyamia, montrent un empressement amical à réunir, par la voix du héraut, les attelages et les bêtes de somme, qu'ils chargent de blé et font parvenir à Phlionte : ces convois se renouvellent chaque jour, tant que dure la construction du fort.

CHAPITRE III.

Événements de Sicyone. — Euphron est assassiné à Thèbes.
 Ses meurtriers sont mis en liberté.

(Avant J. C. 366.)

Voilà ce que j'avais à dire sur les Phliasiens, leur fidélité à leurs amis, leur vaillance à la guerre, leur constance envers leurs alliés, même dans le dénûment le plus complet.

Environ le même temps, Énée de Stymphale, devenu stratège des Arcadiens, croit qu'on ne peut plus supporter ce qui se passe à Sicyone. Il monte avec son armée à l'acropole, convoque les notables de la ville, et envoie chercher ceux qui ont été bannis sans décret. Euphron, effrayé de ces mesures, s'enfuit au port de Sicyone, fait venir Pasimélus de Corinthe, et, par son entremise, livre le port aux Lacédémoniens. Il rentre de nouveau dans cette alliance, déclarant qu'il restera fidèle aux Lacédémoniens. Il prétend que, quand on a mis aux voix dans la ville si l'on déciderait la défection, il avait voté contre avec un petit nombre de gens, et qu'ensuite il avait établi la démocratie pour se venger de ceux qui l'avaient trahi. « Et c'est moi, dit-il, qui suis la cause du bannissement actuel de

tous ceux qui vous ont abandonnés. Si donc je l'avais pu, j'aurais pris votre parti, quand j'étais maître de toute la ville ; mais maintenant je vous livre le port dont je me suis emparé. » Bien des gens l'entendirent prononcer ces paroles ; mais combien le crurent, c'est ce qui n'est pas évident.

Or, puisque j'ai commencé, je veux achever l'histoire d'Euphron. Profitant des dissensions qui avaient lieu à Sicyone entre l'aristocratie et le peuple, Euphron rentre dans cette ville avec une troupe de mercenaires levés à Athènes. Il se rend maître de la ville avec l'aide du peuple ; mais l'harmoste thébain conserve l'acropole. Lorsqu'il voit que, tant que les Thébains auront la citadelle, il ne pourra être maître de Sicyone, il ramasse des sommes d'argent, et part afin d'aller, par ce moyen, persuader aux Thébains de chasser les premiers citoyens et de lui livrer de nouveau la ville. Mais les anciens exilés, ayant éventé son voyage et son plan, se rendent de leur côté à Thèbes. Le voyant dans l'intimité des magistrats, ils craignent qu'il ne réussisse comme il le veut, et quelques-uns, sans se soucier du danger, égorgent Euphron dans l'acropole, au moment même où les archontes et les conseillers étaient en séance. Cependant les archontes amènent les auteurs du meurtre devant le conseil, et s'expriment ainsi :

« Citoyens, nous réclamons la peine de mort contre les meurtriers d'Euphron, considérant que jamais les gens de bien ne commettent aucune action criminelle ou impie, et que, si les méchants le font, ils essayent de se cacher. Or, les gens que voici laissent tellement loin derrière eux tous les autres en fait d'audace et de crime, que, décidant eux-mêmes, en présence des magistrats et de votre pouvoir souverain, les gens qu'il faut mettre à mort ou laisser vivre, ils ont égorgé cet homme. Si donc ces coupables ne reçoivent point le dernier châtement, qui osera jamais venir dans cette ville ? Quel sera le sort de notre cité, s'il est permis à qui le veut de se faire justice, avant que chacun ait fait connaître le motif de sa venue ? Nous poursuivons donc ces hommes comme coupables de la plus grande impiété, du plus grand crime, comme des gens qui ont indignement bravé notre ville. A vous maintenant, après nous avoir entendus, à leur infliger le genre de peine qu'ils vous paraîtront avoir mérité. »

Ainsi parlent les archontes. Quant aux meurtriers, ils nient tous avoir commis le crime, un seul excepté qui en convient, et se défend à peu près en ces termes :

« Il est impossible. Thébains, que l'on vous brave, quand on sait que vous avez tout pouvoir pour traiter l'insulteur comme bon vous semblera. Quel est donc le sentiment de confiance qui a pu me porter à tuer ici cet homme? C'est, sachez-le bien, la conviction que d'abord j'agissais justement, et qu'ensuite vous jugeriez mon action comme elle le mérite. Je savais, en effet, que vous n'aviez pas attendu un jugement à l'égard d'Archias et d'Hippatès, trouvés par vous coupables du même crime qu'Euphron. Vous les avez punis aussitôt que vous l'avez pu, convaincus que le monde entier prononcerait la sentence contre ceux qui ne cherchent point à cacher leur impiété, leur trahison et leur désir de s'emparer de la tyrannie. Eh bien ! Euphron ne s'est-il donc pas rendu coupable de tous ces crimes ? Après avoir trouvé le trésor sacré rempli d'offrandes d'or et d'argent, il l'a laissé entièrement vide. Qui pourrait s'être montré plus évidemment traître qu'Euphron, lui qui, lié d'une étroite amitié avec les Lacédémoniens, les a abandonnés pour vous, et qui, après avoir échangé avec vous des gages de fidélité, vous a de nouveau trahis, et a livré le port à vos ennemis ? Et sous quel prétexte nier qu'il fût tyran ? lui qui réduisait en servitude non-seulement des gens libres, mais des citoyens mêmes ; lui qui ne cessait de tuer, de bannir, de dépouiller de leurs biens, non des coupables, mais ceux qu'il lui plaisait. Or, c'étaient les meilleurs citoyens. Ensuite il se réunit aux Athéniens, vos plus cruels ennemis ; il rentre dans Sicyone, il porte les armes contre l'harmoste établi par vous ; n'ayant pu le chasser de l'acropole, il ramasse de l'argent et vient ici. Je sais bien que, s'il avait ouvertement levé des troupes contre vous, vous m'auriez de la reconnaissance de l'avoir tué ; mais comment alors y aurait-il équité de votre part de me punir de mort, pour avoir fait justice d'un homme arrivant avec de l'argent amassé dans l'intention de vous corrompre et de vous persuader de le rétablir comme souverain de la patrie ? En effet, ceux contre lesquels on emploie la force des armes, éprouvent un malheur sans cependant paraître criminels, tandis que ceux qui se laissent entraîner par l'argent à violer la justice tombent dans le malheur et se couvrent de honte.

« Si pourtant Euphron avait été mon ennemi personnel et votre ami, je conviens moi-même qu'il n'aurait pas été bien de ma part de le tuer chez vous ; mais une fois qu'il vous avait trahis, comment serait-il moins votre ennemi que le

mien ? Mais, par Jupiter ! dira-t-on, il est venu librement. Eh quoi ! celui qui l'aurait tué loin de votre ville aurait mérité des éloges, et maintenant qu'il est revenu pour augmenter le nombre des maux qu'il vous a déjà faits, on pourrait dire qu'il n'a pas mérité son sort ? Où me montrer chez les Grecs des traités qui favorisent les traîtres, les déserteurs ou les tyrans ? Rappelez-vous, d'ailleurs, que vous avez décrété l'extradition des bannis entre tous les États alliés. Peut-on dire qu'il n'a pas mérité la mort, le banni qui rentre dans sa patrie sans une décision générale des alliés ? Pour moi, je prétends, citoyens, que, si vous me mettez à mort, vous aurez vengé votre plus grand ennemi ; mais que, si vous proclamez la justice de ma conduite, vous aurez vengé, aux yeux de tout le monde, vos propres injures et celles de tous vos alliés. »

Les Thébains, après avoir entendu ce discours, décrètent qu'Euphron a subi le sort qu'il mérite. Ses concitoyens¹ cependant emportent son corps comme celui d'un homme de bien, et l'enterrent sur l'agora, où ils le révèrent comme fondateur de leur ville². Ainsi, ce semble, le gros des hommes donnent à leurs bienfaiteurs le nom de gens de bien.

CHAPITRE IV.

Expédition des Athéniens à Oroe. — Alliance des Athéniens et des Arcadiens. — Paix particulière de Corinthe. — Guerres des Arcadiens et des Éléens. — Défaite des Lacédémoniens, alliés des Éléens. — Troubles pendant les jeux olympiques. — Dissensions intérieures en Arcadie.

(Avant J. C. 366, 365, 364, 363.)

Voilà ce que j'avais à dire sur Euphron. Je reprends maintenant mon récit où je l'avais laissé. Les Phliasiens étaient encore à fortifier Thyamia, et Charès se trouvait encore au près d'eux, lorsque les exilés s'emparent d'Oroe³. Tous les Athéniens marchent alors contre cette place, et font venir Cha-

1. Les Sicyoniens.

2. Littéralement *archegète*, chef suprême.

3. Thémison et Théodore d'Eubée s'étaient emparés d'Oroe, ville alliée des Athéniens, sur les frontières de la Béotie et de l'Attique. Les citoyens, exilés à cette époque, rentraient alors dans leur patrie. — Cf. Thucydide, VIII, xcvi.

rès de Thyamia. Aussi ce port des Sicyoniens est-il repris par les citoyens eux-mêmes et par les Arcadiens. Quant aux Athéniens, comme ils ne sont secourus par aucun de leurs alliés, ils se retirent et laissent Oroe au pouvoir des Thébains, jusqu'à ce qu'ils puissent faire valoir leurs droits¹.

Lycomède², apprenant que les Athéniens ont à se plaindre de leurs alliés, qui leur attirent de nombreux embarras, et ne leur prêtent à leur tour aucun appui, persuade aux Dix mille³ de négocier une alliance avec eux. Au premier moment, il y a des Athéniens qui sont fâchés de voir Athènes, amie des Lacédémoniens, s'allier avec leurs adversaires. Mais, en réfléchissant qu'il y a un aussi grand avantage pour les Lacédémoniens que pour eux à ce que les Arcadiens n'aient plus besoin des Thébains, ils acceptent l'alliance des Arcadiens. Lycomède, chargé de ces négociations, meurt à son retour d'Athènes, par un hasard tout providentiel. Il y avait là beaucoup de bâtiments de transport; il prend celui qui lui plaît, et après être convenu qu'il fixerait lui-même l'endroit où l'on aborderait, il choisit justement la place où se trouvaient les exilés. C'est ainsi qu'il meurt : cependant l'alliance n'en est pas moins ratifiée.

Démotion dit dans l'assemblée du peuple athénien que l'alliance avec les Arcadiens lui paraît, il est vrai, une heureuse négociation, mais qu'il faut cependant enjoindre aux généraux de conserver aussi Corinthe au peuple d'Athènes. A cette nouvelle, les Corinthiens envoient en hâte des garnisons suffisantes de leurs propres troupes partout où les Athéniens en ont, et ils disent à ces derniers de se retirer, parce qu'ils n'ont plus aucun besoin de garnison. Les Athéniens obéissent. Lorsque leurs troupes, qui gardaient les forts, se sont réunies dans la ville, les Corinthiens publient que tout Athénien qui aurait à réclamer contre quelque injustice n'a qu'à s'annoncer et que justice lui sera rendue. Pendant ce temps, Charès arrive avec la flotte devant Cenchrées. Quand il apprend ce qui s'est passé, il dit qu'il a su la ville menacée et qu'il vient la secourir. Les Corinthiens le remercient de son empressement, mais n'en ouvrent pas plus leur port à ses vaisseaux; ils le prient de s'en retourner et renvoient aussi les hoplites après leur avoir rendu

1. Cette cause fut plaidée plus tard par Callistrate avec un talent si remarquable, qu'il éveilla le génie naissant de Demosthène encore enfant.

2. Voy. plus haut, liv. VII, chap. 1.

3. Diète ou tribunal des Arcadiens, sur lequel on peut consulter le *Voyage d'Anacharsis*, chap. LII.

justice. C'est ainsi que les Athéniens évacuent Corinthe. Cependant, en vertu de l'alliance, ils devaient envoyer leur cavalerie aux Arcadiens, menacés d'une invasion ; mais ils ne portent point la guerre en Laconie.

Les Corinthiens, considérant qu'ils ont bien peu de chances de salut, eux qui ont été déjà précédemment vaincus sur terre, et qui venaient de s'attirer, en outre, la malveillance des Athéniens, décident de former un corps de fantassins et de cavaliers mercenaires, qu'ils emploient à défendre la ville et à porter la dévastation chez les ennemis environnants. Ils envoyèrent cependant à Thèbes demander si une députation de leur part pourrait obtenir la paix, et, sur l'invitation des Thébains, qui la leur garantissent, les Corinthiens les prièrent de leur permettre de se rendre aussi auprès de leurs alliés, afin de faire la paix avec ceux qui le voudront, et de laisser la guerre à ceux qui l'aimeront mieux. Cette demande leur étant également accordée par les Thébains, les Corinthiens vont à Lacedemone et s'expriment ainsi :

« Nous venons vers vous, Lacédémoniens, en qualité d'amis, et nous réclamons de votre part que vous nous découvriez, si vous la voyez, la chance de salut que nous avons en persévérant à faire la guerre ; mais que, si vous reconnaissez le peu d'espoir de notre situation, vous fassiez avec nous la paix, si elle est également de votre intérêt. Car il n'est personne avec qui nous aimions mieux partager notre salut qu'avec vous. Si cependant la réflexion vous convainc qu'il est plus de votre intérêt de faire la guerre, nous vous prions de nous laisser faire la guerre. Peut-être, si nous conservons notre ville, pourrons-nous de nouveau un jour vous être de quelque secours ; mais, si nous périssons maintenant, il est évident que nous ne vous serons plus jamais d'aucune utilité. »

Les Lacédémoniens, ces raisons entendues, conseillent aux Corinthiens de faire la paix, et permettent aussi à tous les alliés qui ne veulent pas faire la guerre de concert avec Lacédémone, de rester en repos. Ils déclarent que, pour eux, ils continueront la guerre et se soumettront à la volonté divine, mais que jamais ils ne consentiront à se laisser reprendre Messène¹, qu'ils ont héritée de leurs aïeux. Les Corinthiens donc, sur cette déclaration, se rendent à Thèbes pour traiter de la paix. Les Thébains prétendent qu'ils leur jurent aussi

1. Voy. VII, 1.

alliance ; à quoi les députés répondent que l'alliance n'est pas une paix, mais un simple changement de guerre ; ajoutant que, s'ils veulent, il ne dépend que d'eux de faire une paix selon les lois de la justice. Les Thébains, remplis d'admiration pour ces hommes qui, bien qu'en danger, refusent de se mettre en guerre avec leurs bienfaiteurs, leur accordent, ainsi qu'aux Phliasiens et aux autres États venus avec eux à Thèbes, une paix qui assure à chacun la possession de son territoire : on prête serment à ces conditions.

Les Phliasiens, selon la convention faite, évacuent aussitôt Thyamia ; mais les Argiens, qui avaient juré la paix à ces mêmes conditions, voyant qu'ils ne peuvent obtenir que les exilés phliasiens demeurent à Tricaranum sur le territoire de leur patrie, s'emparent de cette place, y mettent une garnison, en appelant leur propriété cette même terre que, peu de temps auparavant, ils avaient ravagée comme ennemie, et ne veulent pas rendre justice aux Phliasiens.

A peu près vers la même époque, quelque temps après la mort de Denys l'Ancien, son fils envoya aux Lacédémoniens un secours de douze trirèmes, sous le commandement de Timocrate. A son arrivée, il les aide à prendre Sellasie¹, et, après ce fait d'armes, il remet à la voile pour Syracuse.

Peu de temps après, les Éléens s'emparent de Lasion, qui leur appartenait anciennement, mais qui était, dans le moment présent, tributaire de la confédération arcadienne. Toutefois les Arcadiens ne demeurent point indifférents ; ils rassemblent à l'instant des troupes et se mettent en marche. Les Éléens mettent contre eux en campagne leurs Quatre cents, plus trois cents hommes. Les Arcadiens, qui avaient eu pendant le jour les Éléens campés vis-à-vis d'eux sur un terrain un peu plat, gravissent pendant la nuit le sommet de la montagne qui dominait les Éléens, et descendent contre eux au point du jour. Les Éléens, voyant les ennemis venir des hauteurs et en très-grand nombre, éprouvent quelque honte à battre en retraite à une si grande distance : ils en viennent aux mains, mais à peine sont-ils aux prises qu'ils s'enfuient. Ils perdent beaucoup d'hommes et beaucoup d'armes dans leur retraite par des chemins difficiles.

Les Arcadiens, après ce succès, marchent contre les villes

1. Sellasie étant située dans l'intérieur des terres, il est à présumer que les troupes de Denys ne se bornèrent pas à une entreprise purement maritime.

des Acroréens. Ils les prennent toutes à l'exception de Thraustos, et arrivent à Olympie. Après avoir environné d'une palissade le Cronium¹, ils y mettent une garnison, s'emparent du mont Olympe et prennent Margane, qui leur est livrée. Cette suite de revers jette les Éléens dans un découragement complet. Cependant les Arcadiens marchent contre leur ville et s'avancent jusqu'à l'agora. Là, toutefois, les cavaliers et le reste des Éléens tiennent tête à l'ennemi, le chassent de la ville, lui tuent quelques hommes et élèvent un trophée. Il y avait antérieurement des différends à Élis. Le parti de Charopus, de Thrasonidas et d'Argius, poussait la ville à la démocratie, et la faction de Stalcas, d'Hippias et de Stratotás, vers l'oligarchie; mais comme les Arcadiens, à la tête de forces considérables, passaient pour les alliés de ceux qui voulaient la démocratie, le parti de Charopus devient plus audacieux, se concerta pour des secours avec les Arcadiens et s'empare de l'acropole; mais les cavaliers et les Trois cents ne perdent pas un instant, ils s'élancent aussitôt à la citadelle et les chassent; après quoi Argius, Charopus et près de quatre cents citoyens sont envoyés en exil. Ces exilés, peu de temps après, s'emparent de Pylos² avec l'aide de quelques Arcadiens; et plusieurs hommes du parti populaire quittent la ville pour se joindre aux bannis, qu'ils voient maîtres d'une belle place et soutenus par les forces considérables des Arcadiens.

Plus tard, les Arcadiens font également une invasion sur le territoire des Éléens, d'après l'assurance que leur avaient donnée les exilés que la ville se rendrait. Mais cette fois les Achéens, redevenus amis des Éléens, défendent la ville, en sorte que les Arcadiens se retirent sans avoir fait autre chose que ravager le pays. Toutefois, ils ne sont pas plus tôt sortis de l'Élide, qu'informés que les Pelléniens sont à Élis, ils font de nuit une marche très-longue et s'emparent d'Oloure³, ville appartenant à Pellène. Or, depuis longtemps déjà les Pelléniens étaient restés dans l'alliance des Lacédémoniens. Quand les Pelléniens apprennent la prise d'Oloure, ils font eux-mêmes un circuit et reviennent comme ils peuvent à Pellène, leur capitale. Dès lors, malgré leur petit nombre, ils sont constamment en guerre avec les Arcadiens établis à Oloure, et avec tout le parti populaire de leur propre État; mais ils n'ont point de repos qu'ils n'aient repris Oloure.

1. Montagne consacrée à Saturne. — 2. Ville des Éléens. — 3. En Achaïe.

Les Arcadiens, au contraire, font une nouvelle expédition contre Élis. Pendant qu'ils établissent leur camp entre cette ville et Cyllène, les Éléens les attaquent ; mais les Arcadiens font bonne contenance et les battent. Andromachus, hipparque éléen, qu'on accusait d'avoir fait engager le combat, se donne la mort ; le reste des vaincus se retire dans la ville. Dans le même combat périt le Spartiate Soclide : il y avait pris part, vu l'alliance déjà faite entre les Lacédémoniens et les Éléens. Ceux-ci, se voyant pressés par leurs ennemis sur leur propre territoire, avaient député aux Lacédémoniens pour réclamer leur aide et leur demander de faire une expédition contre les Arcadiens ; ils pensaient que le meilleur moyen de se débarrasser d'eux, c'était de leur faire la guerre des deux côtés. Archidamus part donc avec une armée de citoyens, et s'empare de Cromnus¹. Il y laisse en garnison trois de ses douze mores, et reprend ensuite le chemin de son pays. Cependant les Arcadiens, se trouvant tous réunis à leur retour de leur campagne d'Élide, arrivent vers Cromnus, qu'ils entourent d'un double rang de palissades. Ainsi en sûreté, ils assiègent la garnison de Cromnus. Mais la ville de Lacédémone, indignée de voir ses citoyens assiégés, envoie une armée, dont Archidamus avait encore le commandement. A son arrivée, il fait autant de ravages qu'il peut en Arcadie et en Sciritide, et met tout en œuvre pour faire lever le siège, s'il est possible. Mais les Arcadiens ne bougent pas davantage, et ne se soucient en rien de tout cela.

Archidamus avait remarqué une colline, par laquelle passait le retranchement extérieur dont les Arcadiens s'étaient entourés. Il croit qu'il pourra s'en emparer et que, quand une fois il en sera maître, les assiégeants ne pourront plus garder leur position. Comme il faisait faire un circuit à ses troupes pour arriver à cet endroit, les peltastes et son avant-garde voyant les Éparites² en dehors du retranchement, fondent sur eux en même temps que les cavaliers cherchent à charger. Les Éparites ne plient point, mais ils se tiennent immobiles, les rangs serrés. Les ennemis reviennent à la charge ; les autres, loin de plier devant cette seconde attaque, se portent même en avant. Le tumulte était déjà grand, lorsque Archidamus lui-même arrive : il avait fait le tour par la route de chars qui

1. Ville de l'Arcadie.

2. Sur cette milice arcadienne, voy. une dissertation de F. Bejot, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. LVII.

conduit à Cromnus, et amenait ses troupes, marchant deux à deux, comme cela s'était trouvé. Les deux armées se rapprochent ; celle d'Archidamus rangée par file, à cause de la route qu'elle avait suivie, les Arcadiens formant un corps serré de boucliers. Les Lacédémoniens ne peuvent résister au nombre des Arcadiens. Bientôt Archidamus a la cuisse percée de part en part, bientôt succombent ceux qui combattent devant lui, Polyénidas, Chilon, qui avait épousé la sœur d'Archidamus ; et le nombre de ceux qui périssent à cet endroit ne s'élève pas à moins de trente. Les Lacédémoniens se retirent donc par le chemin, et, aussitôt qu'ils arrivent à un endroit plus large, ils se déploient et font face à l'ennemi. Les Arcadiens toutefois restent serrés comme ils étaient, et, bien qu'inférieurs en nombre, ils sont animés de la plus vive ardeur, vu qu'ils poursuivent une troupe qui se retire et à laquelle ils ont tué du monde. Pour les Lacédémoniens, ils avaient perdu tout courage, en voyant Archidamus blessé et en apprenant les noms des morts, qui étaient tous parmi les braves et généralement les plus illustres citoyens. Les deux armées se trouvant rapprochées, un des plus âgés s'écrie : « Qui nous force à combattre, soldats ? Pourquoi ne pas faire une trêve et cesser la guerre ? » Les deux partis accueillent ces paroles avec plaisir et l'on fait une trêve. Les Lacédémoniens s'en vont après avoir relevé leurs morts, et les Arcadiens, en se retirant, élèvent un trophée à l'endroit où ils avaient commencé la première charge.

Pendant que les Arcadiens sont occupés à Cromnus, les citoyens d'Élis marchent d'abord contre Pylos et rencontrent les Pyliens qui avaient été repoussés de Thalames¹. Aussitôt que les cavaliers éléens qui s'avançaient les aperçoivent, ils fondent sur eux sans balancer et en tuent une partie ; d'autres se réfugient sur une éminence. Mais l'infanterie arrive, culbute ceux qui s'étaient établis sur la hauteur, tue les uns et fait les autres prisonniers, au nombre de près de deux cents. Tout ce qu'il y avait de mercenaires parmi ceux-ci est vendu, tout ce qu'il y a d'exilés est égorgé. Après cela ils réduisent les Pyliens, qui ne recevaient plus aucun secours, s'emparent de leur place même et reprennent Marganes.

Les Lacédémoniens cependant, quelque temps après, étant venus de nuit à Cromnus, s'emparent du retranchement et appellent aussitôt à eux les Argiens et les Lacédémoniens

1. Bourg voisin de Pylos.

assiégés. Tous ceux qui se trouvaient le plus près et qui surent profiter du moment, sortirent. Mais ceux qui se laissent prévenir par les Arcadiens, accourus en grand nombre, sont renfermés dans l'intérieur de la ville, puis pris et distribués entre les vainqueurs. Une partie revient aux Argiens, une autre aux Thébains, une aux Arcadiens et une autre aux Méséniens. Le nombre des Spartiates et des périèques faits prisonniers s'éleva au-dessus de cent.

Cependant les Arcadiens, n'ayant plus à s'occuper de Cromnus, se tournent de nouveau vers les Éléens; ils renforcent la garnison d'Olympie, et, à l'approche de l'armée olympique, ils se préparent à célébrer les jeux avec les Pisates, qui prétendent avoir eu les premiers l'intendance du temple. Quand fut venu le mois ¹ où se célèbrent les jeux olympiques, et les jours où se rassemble la panégyrie, les Éléens font ouvertement leurs préparatifs, appellent à eux les Achéens et prennent la route d'Olympie. Les Arcadiens ne se seraient jamais figuré qu'ils vinssent les attaquer; ils organisaient même la fête avec les Pisates, et ils avaient terminé la course des chevaux et les courses du pentathlon. Seulement quand vint le tour et la lutte, on quitta le stade, et on lutta entre le stade et l'autel, les Éléens étant déjà en armes près du bois sacré. Les Arcadiens, sans aller plus loin à leur rencontre, se déploient au bord du Cladaüs, rivière qui coule le long de l'Altis ², et se jette dans l'Alphée. Ils avaient à leurs côtés, comme alliés, environ deux mille hoplites argiens et près de quatre cents cavaliers athéniens. Les Éléens, qui s'étaient rangés en bataille de l'autre côté de la rivière, immolent des victimes et marchent aussitôt en avant. Jusqu'à cette époque, ils étaient, comme guerriers, méprisés des Arcadiens et des Argiens, aussi bien que des Achéens et des Athéniens. Mais en ce jour ils furent regardés comme les plus braves des alliés. Les Arcadiens auxquels ils ont d'abord affaire sont bientôt mis en fuite, et les Argiens dont ils soutiennent le choc éprouvent aussi le même sort. Les Éléens poursuivent les fuyards jusqu'à l'espace situé entre la salle du conseil, le temple de Vesta et le théâtre attenants à ces édifices; là ils combattent avec la même valeur et repoussent l'ennemi jusqu'à l'autel. Mais atteints par les traits qu'on

1. Celui que les Athéniens appellent *hecatombeon*. Il correspond au mois de juin.

2. Bois ou où se célébraient les jeux. Son nom vient peut être du mot *ἄγος*, *neus*, bois sacré.

leur lance du haut des portiques, de la salle du conseil et du grand temple, tandis qu'ils combattent sur un terrain plat, ils perdent plusieurs hommes, et entre autres Stratolas lui-même, chef des Trois cents.

Après cette action, ils se retirent dans leur camp. Cependant les Arcadiens et leurs alliés sont tellement effrayés pour le jour suivant, qu'ils ne se donnent plus aucun repos de toute la nuit, mais qu'ils renversent les baraques élevées à grand-peine et se retranchent. Quant aux Éléens, lorsque, le lendemain, ils s'approchent et voient une forte palissade et une grande foule montée sur les temples, ils se retirent dans leur ville. La bravoure qu'ils déployèrent fut telle, qu'un dieu seul pouvait l'avoir inspirée et l'avoir fait éclater en un seul jour; il ne serait pas au pouvoir des hommes, même dans un long espace de temps, de rendre aussi valeureux des gens privés de valeur.

Les archontes de l'Arcadie ayant usé des deniers sacrés pour l'entretien des Éparites, les Mantinéens les premiers défendirent par un décret qu'on touchât aux deniers sacrés. Ils se sauvent dans leur ville et envoient aux archontes la part qu'ils avaient à payer pour les Éparites. Mais les chefs arcadiens, prétendant que les archontes de Mantinée attendent à la confédération arcadienne, les citent devant les Dix mille. Ils refusent de comparaître; alors on prononce leur sentence et l'on envoie les Éparites chargés de ramener les condamnés. Mais les Mantinéens ferment leurs portes et ne les admettent point dans leurs murs. Là-dessus, il s'élève bientôt d'autres voix dans les Dix mille pour dire qu'il ne faut pas toucher aux deniers sacrés, ni léguer pour l'éternité à leurs descendants ce crime envers les dieux. Ainsi, dès qu'il a été décrété dans l'assemblée commune qu'on ne toucherait plus aux deniers sacrés, ceux des Éparites qui ne peuvent pas servir sans solde se retirent, tandis que ceux qui en ont les moyens s'exhortent mutuellement et s'enrôlent dans les Éparites, afin de n'être plus sous la dépendance de ces gens-là, mais les tenir sous la leur. Les chefs arcadiens, qui avaient manié l'argent sacré, sentant bien qu'obligés d'en rendre compte, ils ont grande peur chacun d'être pendus, envoient à Thèbes annoncer aux Thébains que, s'ils ne se mettent en campagne, ils courent le risque de voir les Arcadiens retourner aux Lacédémoniens. Les Thébains se préparent donc à marcher. Mais ceux qui se préoccupent siuc'rement des vrais intérêts

du Péloponèse , persuadent à l'assemblée arcadienne d'envoyer des députés aux Thébains pour leur dire de ne pas venir en armes en Arcadie, à moins qu'on ne les appelle. Tout en faisant dire cela aux Thébains, ils réfléchissent qu'ils n'ont que faire de la guerre. Ils pensent qu'ils n'ont, en effet, nul besoin d'avoir l'intendance du temple de Jupiter, mais qu'en y renonçant, ils feront une action plus juste et plus pieuse, et se rendront ainsi plus agréables au Dieu. Comme les Éléens n'avaient pas d'autres prétentions, les deux partis se décident à la paix, et le traité est conclu.

Les serments une fois prêtés par toutes les villes, ainsi que par les Tégées et le commandant thébain lui-même, qui se trouvait à Tégéates avec trois cents hoplites béotiens, tous les Arcadiens restent à Tégée festinant, menant joyeuse vie, avec libations et péans en l'honneur de la paix. Mais le Thébain et ceux des chefs qui craignent la reddition des comptes s'unissant aux Béotiens et à ceux des Éparites qui faisaient cause commune avec eux, ferment les portes des murs de Tégée, et envoient saisir les premiers citoyens au milieu des banquets. Comme il y avait là des Arcadiens de toutes les villes et que tous désiraient avoir la paix, on devait nécessairement saisir une grande quantité de personnes. Il en résulte que la prison publique est bientôt pleine, et bientôt aussi la maison commune. Le nombre des prisonniers était grand; plusieurs avaient sauté du haut du mur, et l'on en avait même laissé échapper quelques-uns par les portes : car on n'en voulait point à ceux par lesquels on ne croyait point ses jours menacés. Mais ce qui met le plus dans l'embarras le Thébain et ses affidés, c'est qu'il n'ont en leur pouvoir qu'un petit nombre de Mantinéens, quand c'étaient justement eux qu'ils auraient le plus désiré prendre. Mais, grâce à la proximité de leur ville, ils s'étaient presque tous sauvés chez eux. Quand le jour est venu et que les Mantinéens ont appris ce qui s'était passé, ils envoient aussitôt recommander aux autres villes de l'Arcadie d'être sous les armes et de garder leurs murailles. Eux-mêmes ils en font autant, et envoient en même temps à Tégée redemander tous les Mantinéens détenus. Ils exigent aussi qu'aucun des autres Arcadiens ne soit mis en prison ou condamné à mort avant un jugement; et, dans le cas où l'on aurait des sujets d'accusation, ils déclarent que l'État de Mantinée s'engage comme garant à amener devant l'assemblée arcadienne tous ceux qu'on citera devant elle. Le Thébain, à

ce message, ne sait trop comment arranger l'affaire, et il renvoie tout le monde. Le lendemain il réunit tous ceux des Arcadiens qui voulaient se rendre auprès de lui, et cherche à se justifier en disant qu'il a été trompé. Il prétend, en effet, avoir appris que les Lacédémoniens étaient en armes sur les frontières, et que quelques Arcadiens devaient leur livrer Tégée. Après l'avoir entendu, ils le laissent libre, quoique sachant bien qu'il avait menti sur leur compte, mais ils envoient à Thèbes des députés chargés de l'accuser et de demander qu'on le mit à mort. Mais on prétend qu'Épaminondas, alors un des stratèges, répondit qu'il avait eu bien plus raison d'arrêter que de relâcher ces hommes. « Car, dit-il, comment ne pas vous accuser avec justice de trahison, vous qui, après nous avoir engagés dans une guerre, faites la paix sans notre aveu? Sachez-le bien, ajoute-t-il; pour nous, nous marcherons en Arcadie et nous ferons la guerre de concert avec ceux qui sont encore de notre parti. »



CHAPITRE V.

Alliance de Mantinée avec Sparte et Athènes. — Épaminondas dans le Péloponèse. — Attaque de Sparte. — Retour à Tégée. — Bataille de Mantinée. — Conclusion.

(Avant J. C. 362.)

Cette réponse ayant été rapportée à l'assemblée des Arcadiens et dans les différentes villes, les Mantiviens et ceux du reste de l'Arcadie qui s'intéressaient au Péloponèse, aussi bien que les Éléens et les Achéens, se convainquent dès lors que les Thébains ne cachent plus leur désir de voir le Péloponèse s'affaiblir le plus possible, afin de pouvoir plus facilement l'asservir. « Pourquoi donc, en effet, veulent-ils que nous soyons en guerre, si ce n'est pour que nous nous fassions du mal les uns aux autres, et que les deux partis aient besoin de leurs secours? Ou pourquoi, lorsque nous leur disons que nous n'avons pas besoin d'eux pour le moment, se disposent-ils à marcher? N'est-il pas évident que c'est pour nous faire quelque mal, qu'ils préparent cette expédition? » Ils envoient également à Athènes demander des secours; et il se

rend à Lacédémone des députés des Éparites, chargés d'engager les Lacédémoniens à vouloir bien repousser en commun quiconque viendrait pour asservir le Péloponèse. Quant à l'hégémonie, il est convenu dès lors que chaque peuple exercera le commandement dans son pays.

Pendant ces négociations, Épaminondas était sorti, suivi de tous les Béotiens, d'Eubéens et de nombreux Thessaliens envoyés par Alexandre¹ et par les adversaires de ce tyran. Les Phocéens toutefois ne marchent point avec lui, alléguant les traités, qui, disent-ils, leur enjoignent de secourir Thèbes, si elle est attaquée, mais non de faire une expédition contre d'autres États. Épaminondas cependant ne doute pas que, dans le Péloponèse même, les Argiens et les Messéniens ne viennent se joindre à lui, de même que ceux des Arcadiens qui sont pour Thèbes. C'étaient les Tégéates, les Mégalopolitains, les Aséates, les Palantins, et toutes les villes auxquelles leur petitesse et leur position au milieu de ces États ne laissaient pas de choix.

Épaminondas part en toute hâte. Arrivé à Némée, il y demeure dans l'espérance de surprendre les Athéniens à leur passage; il comptait que ce serait d'un grand poids pour redoubler l'ardeur de ses alliés et pour jeter ses adversaires dans le découragement; il pensait, pour le dire en un mot, que tout revers des Athéniens était un bien pour Thèbes. Pendant le séjour qu'il fait là, tous les États coalisés se rassemblent à Mantinée. Cependant, lorsque Épaminondas apprend que les Athéniens ont renoncé à passer par terre et se préparent à envoyer sur mer et par la Laconie leurs secours aux Arcadiens, il part de Némée et arrive à Tégée. Je ne pourrais pas dire qu'il ait été heureux pendant son commandement; mais dans ce qui est l'œuvre de la prudence et de l'audace, cet homme ne me paraît avoir rien laissé à désirer. Je commencerai par le louer d'avoir installé son camp dans les murs de Tégée, ce qui lui donnait une position plus sûre que s'il campait au dehors, et lui permettait de mieux cacher ses dispositions aux ennemis et de se procurer plus facilement dans la ville ce dont il avait besoin. Il pouvait, en outre, voir les autres campés dehors et juger de ce qu'ils faisaient de bien ou de mal. Quoiqu'il se crût plus fort que l'ennemi, il n'allait point l'attaquer, s'il lui croyait l'avantage du terrain. Cependant, voyant qu'au-

1. Tyran de Phères; voy. plus haut livre VI, iv.

cune ville ne se déclare pour lui, et que le temps se passe, il juge qu'il faut agir; autrement, au lieu de la gloire passée, il n'aura plus qu'une grande honte.

Ayant donc appris que les ennemis se sont fortifiés aux environs de Mantinée et ont envoyé chercher Agésilas et tous les Lacédémoniens, informé, en outre, qu'Agésilas est en campagne et se trouve déjà à Pellène, il fait souper ses troupes, donne l'ordre du départ et marche droit sur Sparte. Si un Crétois, par une inspiration d'en haut, n'était venu annoncer à Agésilas l'approche de l'armée, Épaminondas aurait pris, comme un nid, la ville entièrement dégarnie de défenseurs. Mais Agésilas, informé à temps de ce coup de main, arrive avant lui à la ville, et les Spartiates s'en partagent les différents postes, bien qu'ils soient en petit nombre, leur cavalerie se trouvant en Arcadie ainsi que leurs troupes étrangères et trois des douze loches. Quand Épaminondas est arrivé à la ville de Sparte, il évite d'entrer dans les endroits où les troupes auraient dû combattre à plat, sous les traits partant des maisons, et où le nombre ne donnait aucune supériorité sur des gens moins nombreux. Mais il s'empare d'une position qu'il croit avantageuse, et, au lieu d'attaquer en montant, il marche contre la ville en partant d'une hauteur. Dans ce qui arriva ensuite on peut bien voir l'intervention d'un dieu, mais on peut dire aussi que rien ne peut résister à des désespérés. En effet, quand Archidamus arrive avec moins de cent hommes, et que, après un trajet réputé fort difficile, il marche droit sur les ennemis, voici que ces troupes, qui vomissaient le feu, ces vainqueurs des Lacédémoniens, ces hommes supérieurs en nombre et favorisés par le terrain, plient sans soutenir le choc d'Archidamus. Les premiers rangs d'Épaminondas tombent. Mais comme ceux de Sparte, fiers de leur victoire, continuent la poursuite plus loin qu'ils n'auraient dû, ils tombent à leur tour. Il était écrit, sans doute, par une main divine, jusqu'à quelle limite la victoire leur était accordée.

Archidamus élève donc un trophée à l'endroit où il avait été vainqueur, et rend, sous la foi d'une trêve, les ennemis tombés à cette place. De son côté, Épaminondas, prévoyant que les Arcadiens viendront au secours des Lacédémoniens, ne veut point avoir affaire avec eux et avec tous les Lacédémoniens réunis, surtout au moment où les ennemis viennent de remporter un succès, et ses troupes d'essayer un revers. Il retourne donc au plus vite à Tégée, où il laisse reposer ses

hoplites , mais il envoie ses cavaliers à Mantinée , en leur demandant de ne point se laisser abattre et en leur annonçant qu'ils trouveront probablement hors des murs de Mantinée tous les troupeaux et tous les habitants , vu que c'était le temps de la moisson. Les cavaliers partent.

Cependant la cavalerie athénienne partie d'Éleusis avait pris le repas du soir à l'isthme , et , après avoir traversé Cléones , elle était arrivée sur le territoire de Mantinée et s'était cantonnée dans les maisons en dedans des murailles. Quand on a connaissance de l'approche des ennemis , les Mantinéens prient les cavaliers athéniens de les secourir autant que possible. Ils leur montrent dans les champs tous leurs troupeaux , leurs ouvriers , un grand nombre d'enfants et de vieillards de condition libre. Les Athéniens , en les entendant , se mettent en campagne , quoique à jeun , eux et leurs chevaux. Qui n'admirerait la valeur qu'ils déployèrent en cette circonstance ? Bien qu'ils voient des ennemis beaucoup plus nombreux , et que leur cavalerie ait éprouvé un échec à Corinthe , ils ne se laissent point arrêter par ces considérations , ni par la pensée qu'ils vont combattre des Thébains et des Thessaliens , réputés la meilleure cavalerie ; mais rougissant à l'idée que leur présence ne serait d'aucune utilité à leurs alliés , ils s'élancent aussitôt qu'ils aperçoivent l'ennemi , désireux de sauver l'honneur de leur patrie ; et ce fut à leur bravoure que les Mantinéens durent de conserver tout ce qu'ils avaient dans la campagne. Les Athéniens perdent quelques braves et en tuent évidemment à l'ennemi. Car il n'y avait pas d'arme si courte avec laquelle les deux partis ne pussent s'atteindre réciproquement. Ils enlèvent leurs morts , et rendent les corps de quelques ennemis sous la foi d'une convention.

Cependant Épaminondas , considérant qu'il va être obligé de partir sous peu de jours , parce que le temps fixé pour l'expédition tirait à sa fin , sent que , s'il laisse sans défense les États au secours desquels il est venu , ils seront assiégés par leurs adversaires ; il comprend que lui-même verra sa réputation complètement perdue , pour avoir été vaincu à Lacédémone avec sa nombreuse infanterie par une poignée d'hommes , vaincu à Mantinée dans un combat de cavalerie , et qu'il a été , par son expédition dans le Péloponèse , la cause de la ligue formée par les Lacédémoniens , les Arcadiens , les Achéens , les Éléens et les Athéniens. Aussi lui semble-t-il impossible de partir sans combat , quand il réfléchit que , s'il est vainqueur ,

la situation sera sauvée, et que, s'il meurt, ce sera, selon lui, une fin glorieuse que de tomber en essayant de léguer à sa patrie la souveraineté de Péloponèse.

Toutefois ce ne sont point ces sentiments qui me le rendent admirable : car ce sont là les pensées de tous les hommes généreux. Mais avoir formé une armée à ne redouter nul travail, ni de jour, ni de nuit, à ne reculer devant aucun danger, à ne refuser jamais obéissance, lors même qu'elle manquait du nécessaire, voilà ce qui me paraît le plus digne d'admiration. Quand, pour la dernière fois, il commande à ses troupes de se préparer à une bataille, les cavaliers, à son ordre, se mettent avec ardeur à polir leurs casques, les hoplites arcaïens gravent sur leurs boucliers des marques, comme s'ils étaient Thébains¹, tous aiguisent leurs lames et leurs sabres et nettoient leurs boucliers. La manœuvre qu'il emploie, après s'être mis à la tête de ses troupes, mérite aussi considération. D'abord il se range en bataille, ainsi qu'il était naturel ; et en agissant ainsi, il paraissait indiquer qu'il se disposait au combat. Mais lorsque son armée est rangée comme il l'entend, il ne la conduit point à l'ennemi par le plus court chemin ; il marche vers les montagnes situées à l'occident et vis-à-vis de Tégée, en sorte qu'il fait croire à l'ennemi qu'il n'engagera pas la bataille ce jour-là. En effet, arrivé au pied de la montagne, il déploie son armée, et fait reposer les armes sous les hauteurs, de sorte qu'il a l'air de vouloir asseoir son camp. Par cette manœuvre, il amortit l'ardeur de l'ennemi, qui s'était dispersé au combat, et rompt son ordre de bataille. Mais après avoir fait converser sur le front les compagnies marchant par files, et former autour de lui un fort coin d'attaque, il fait de nouveau porter les armes et marcher en avant : ses troupes suivent.

Quand les ennemis les voient arriver contre leur attente, personne ne peut demeurer en place : les uns courent à leurs rangs, d'autres s'alignent, d'autres brident leurs chevaux, d'autres mettent leurs cuirasses : ils semblaient tous avoir plutôt à subir qu'à agir. Épaminondas conduisait son armée comme une trirème, la proue en avant, comptant enfoncer les ennemis à l'endroit où il donnerait, et anéantir ainsi toute leur armée. Il se préparait, en effet, à combattre avec les plus fortes troupes, et avait placé les plus faibles loin en arrière,

1. Pour ce passage controversé j'ai suivi le texte de L. Dindorf.

sachant bien que la défaite de celles-ci amènerait le découragement chez les siens et redoublerait la force de l'ennemi. Celui-ci avait disposé sa cavalerie comme un corps d'hoplites, sur un ordre profond, et sans y mêler d'infanterie. Mais Épaminondas forme aussi sa cavalerie en un solide coin d'attaque, et l'entremêle de fantassins, pensant qu'une fois la cavalerie enfoncée, la déroute sera complète dans l'armée ennemie : en effet, on trouve difficilement des gens qui tiennent pied, quand une partie des leurs est en fuite.

Afin d'empêcher aussi les Athéniens de l'aile gauche d'aller au secours de leurs voisins, il établit contre eux, sur quelques hauteurs, des cavaliers et des hoplites, pour leur inspirer la crainte de se voir pris par derrière, dès qu'ils se porteraient en avant. Tel fut donc son ordre de bataille, et son espérance ne fut pas trompée. En effet, vainqueur à l'endroit où il donna, il mit en fuite toute l'armée ennemie. Mais dès qu'il est lui-même tombé¹, les siens ne savent plus profiter comme il faut de la victoire ; et, quoiqu'ils voient les ennemis en déroute, les hoplites ne leur tuent personne, et restent immobiles à la place où le premier choc avait eu lieu. Bien que la cavalerie soit aussi en fuite, les cavaliers qui la poursuivent ne tuent ni cavaliers ni hoplites ; mais, saisis de terreur, ils s'élancent, comme auraient fait des vaincus, à travers les rangs des ennemis en déroute. Cependant, les fantassins mêlés à la cavalerie et les peltastes avaient partagé la victoire des cavaliers et arrivaient en vainqueurs à l'aile gauche ; mais là ils sont presque tous taillés en pièces par les Athéniens.

La bataille achevée, il arriva le contraire de ce que tout le monde croyait. En voyant ce concours de presque toute la Grèce, placée en ligne², il n'était personne qui ne crût que la suite du combat ne fût l'empire assuré aux vainqueurs, l'assujettissement des vaincus. Mais la Divinité fit que chaque parti éleva un trophée comme vainqueur, et qu'aucun des deux n'y mit obstacle. Chaque parti, comme vainqueur, accorde à l'autre une trêve pour relever les morts, et chaque parti,

1. Frappé mortellement de la main même de Gryllus, fils de Xénophon. Voy. Pausanias, VIII, xi.

2. Suivant Diodore, l'armée des Lacédémoniens et de leurs alliés, s'élevait à plus de 20 000 fantassins et de 2000 cavaliers, celle des Thébains et de leurs alliés à 30 000 hommes de pied et plus de 3000 chevaux. Ainsi près de 60 000 hommes se trouvèrent en présence dans cette bataille, demeurée justement célèbre.

comme vaincu, en demande une ; puis, quoiqu'ils se prétendent tous deux maîtres de la victoire, on ne les voit ni l'un ni l'autre posséder un pays, une ville, un commandement de plus qu'avant le combat. La confusion et le trouble règnent, plus encore après cette bataille qu'auparavant, dans toute la Grèce.

Pour moi, c'est jusque-là que mon histoire doit être écrite: ce qui suit occupera peut-être les soins d'un autre.



FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.....	Page	1
-------------------	------	---

MÉMOIRES SUR SOCRATE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. C'est fausement qu'on a accusé Socrate de mépriser les dieux de l'État et d'en introduire de nouveaux.....	1
CHAPITRE II. Fausseté du second chef d'accusation : Socrate n'a point corrompu la jeunesse. Loin de mériter la mort, il a droit à des récompenses publiques.....	5
CHAPITRE III. La vie de Socrate a été consacrée tout entière à la pratique et à l'exemple du bien. Plein de respect envers les dieux, il a toujours aussi fait preuve de tempérance.....	17
CHAPITRE IV. Il y a des dieux et ils veillent sur les hommes.....	21
CHAPITRE V. Comment Socrate enseignait la tempérance à ses disciples.....	25
CHAPITRE VI. Socrate réfute le sophiste Antiphon, qui lui reprochait sa frugalité, sa simplicité et sa coutume d'enseigner gratuitement.....	26
CHAPITRE VII. Comment Socrate détournait ses disciples du charlatanisme et de l'ostentation.....	29

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER. Entretien de Socrate avec Aristippe de Cyrène au sujet des plaisirs et de la tempérance. Apologue de Prodicus.	31
CHAPITRE II. Lamproclès, fils aîné de Socrate, était irrité contre sa mère; Socrate le rappelle aux devoirs de la reconnaissance et de la piété filiale.....	40
CHAPITRE III. Pour réconcilier deux frères, Chéréphon et Chérécrate, Socrate expose à celui-ci les avantages de l'amitié fraternelle.....	43
CHAPITRE IV. Un bon ami est le plus précieux de tous les biens..	46

CHAPITRE V. Pour avoir de vrais amis, il faut s'en montrer digne.	48
CHAPITRE VI. Ce qu'il faut faire pour choisir et gagner des amis..	49
CHAPITRE VII. Il vaut mieux exercer un métier que d'être à charge aux siens, ou que de vivre dans la misère et dans l'oisiveté....	56
CHAPITRE VIII. Socrate engage le journalier Euthère à choisir un genre de vie plus convenable.....	59
CHAPITRE IX. Socrate indique à Criton le moyen de se mettre à l'abri des sycophantes.....	60
CHAPITRE X. Il engage Diodore à secourir Hermogène dans la pau- vreté.....	62

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER. Devoirs d'un général.....	64
CHAPITRE II. Un bon général doit veiller à la conservation et au bien-être de ceux qu'il a sous ses ordres.....	67
CHAPITRE III. Le commandant de la cavalerie doit l'améliorer, en se montrant sévère sur le choix des chevaux, en exerçant les hommes à la manœuvre et en s'en faisant aimer et obéir.....	68
CHAPITRE IV. Les qualités d'un bon économiste sont très-utiles à un général.....	70
CHAPITRE V. Il expose au fils de Périclès les causes de la déca- dence d'Athènes et les moyens de rendre aux Athéniens leur prospérité passée et leur ancienne vertu.....	73
CHAPITRE VI. Il engage Glaucon, jeune homme sans expérience, à ne pas se mêler des affaires de l'Etat.....	79
CHAPITRE VII. Il engage Charmide, homme d'une grande modestie, à s'occuper des affaires publiques.....	84
CHAPITRE VIII. Discussion avec Aristippe sur le bien et sur le beau.....	85
CHAPITRE IX. Pensées diverses de Socrate sur le courage, la tem- pérance, la sagesse, l'envie, le loisir, le pouvoir politique et le bonheur.....	88
CHAPITRE X. Conseils artistiques donnés à Parrhasius, à Cliton et à Pistias sur la peinture, la statuaire et la fabrication des armes.	91
CHAPITRE XI. Conversation avec la courtisane Théodote.....	94
CHAPITRE XII. Les exercices gymnastiques donnent au corps la force et la santé.....	98
CHAPITRE XIII. Mots de Socrate sur la colère, la délicatesse dans le genre de vie, les fatigues et les voyages.....	99
CHAPITRE XIV. Réflexions de Socrate sur la bonne chère et la frugalité.....	101

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER. Comment Socrate était utile aux jeunes gens en éprouvant leur naturel, et en leur donnant des conseils appropriés à leur caractère et à leurs vues.....	103
CHAPITRE II. Socrate force Euthydème, jeune homme qui se croyait très-sage, à faire l'aveu de son ignorance.....	105
CHAPITRE III. De la piété envers les dieux : pourquoi ils méritent la reconnaissance des hommes et comment il faut les honorer..	114
CHAPITRE IV. Respect de Socrate pour les lois de son pays. La justice consiste dans l'obéissance à la loi civile et à la loi naturelle.....	118
CHAPITRE V. Funestes effets de l'intempérance; avantages de la vertu contraire.....	125
CHAPITRE VI. Avantages de la dialectique; définition de la justice, de la sagesse, du bien, du beau, du courage, de la royauté et de la tyrannie.....	127
CHAPITRE VII. Mépris de Socrate pour toute science inutile dans la pratique : ce qu'il faut savoir en géométrie, en astronomie, en arithmétique et en médecine; utilité de la divination.....	131
CHAPITRE VIII. La condamnation de Socrate ne prouve rien contre la voix intérieure dont il disait recevoir les conseils. — Résumé et conclusion des <i>Mémoires</i>	133

DE L'ÉCONOMIE.

CHAPITRE PREMIER. Principes de l'économie : c'est l'art de gouverner sa maison ou celle d'un autre; mais cette science ne suffit pas pour faire un bon père de famille, il faut encore être libre des mauvaises passions.....	137
CHAPITRE II. Socrate démontre, en raillant, à Critobule qu'il est pauvre dans sa richesse, et que lui, Socrate, est riche dans sa pauvreté. Critobule le prie de lui enseigner l'art d'augmenter sa fortune. Socrate répond qu'il ne le connaît pas, mais qu'il lui désignera ceux auprès desquels il peut l'apprendre.....	141
CHAPITRE III. Socrate conseille à Critobule d'examiner la conduite de ceux qui gèrent bien ou mal leurs affaires. Principes qu'il doit tirer de cet examen.....	144
CHAPITRE IV. Suite du précédent. — Épisode de Cyrus et de Ly-sandre.....	147
CHAPITRE V. Éloge de l'agriculture : elle procure de douces jouis-sances, augmente la fortune, prépare le corps aux travaux guer-	

riers, enseigne la justice et la libéralité, enfante et nourrit les arts. — Réfutation d'une objection de Critobule	150
CHAPITRE VI. Résumé des précédents. — Exemple d'Ischomachus.	153
CHAPITRE VII. Comment Ischomachus est le type de l'homme de bien et du père de famille	155
CHAPITRE VIII. Suite de l'entretien d'Ischomachus avec sa femme.	161
CHAPITRE IX. Suite de l'organisation de la maison d'Ischomachus.....	165
CHAPITRE X. Ischomachus raconte comment il a détourné sa femme de la coquetterie et d'un ridicule amour de la toilette ..	168
CHAPITRE XI. Par quels moyens Ischomachus est robuste de corps, bien vu de ses concitoyens, cher à ses amis, à l'abri durant la guerre, et maître d'une fortune honorablement acquise	170
CHAPITRE XII. Qualités d'un bon contre-maître. L'œil du maître : le roi de Perse et l'écuver.....	174
CHAPITRE XIII. Suite des qualités d'un bon contre-maître.....	177
CHAPITRE XIV. Suite du précédent: comment on inspire aux contre-maîtres le sentiment de la justice.....	179
CHAPITRE XV. Résumé des qualités propres à un bon contre-maître. De l'agriculture et des agriculteurs.....	180
CHAPITRE XVI. De la nature du terrain. Moyens de la reconnaître. — Des travaux relatifs à la jachère.....	182
CHAPITRE XVII. De l'époque des semailles et de l'usage du sarcloir.....	183
CHAPITRE XVIII. De la moisson, du battage et du van.....	186
CHAPITRE XIX. De la plantation des arbres, notamment de la vigne, des figuiers et des oliviers. — Nouvel éloge de l'agriculture.....	188
CHAPITRE XX. Retour aux qualités propres à l'agriculture : conseils pratiques	191
CHAPITRE XXI. Suite du précédent et conclusion de tout l'ouvrage.	195

APOLOGIE DE SOCRATE.

I. Pourquoi Socrate ne voulait pas faire son apologie.....	197
II. Réfutation des accusations de Mélétus. — Socrate démontre son innocence et l'impiété de ses accusateurs.....	199
III. Socrate console ses amis : son mot plaisant à Apollodore ; sa prédiction relative au fils d'Anytus.....	203
IV. Socrate, en parlant fièrement à ses juges, s'est montré plein de sagesse et de courage	205

LE BANQUET.

CHAPITRE PREMIER. Occasion du <i>Banquet</i> . — Repas donné par Callias au jeune Autolycus, vainqueur au pancrace. — Socrate assiste à ce repas. — Arrivée du bouffon Philippe.....	207
CHAPITRE II. Divertissement donné par un Syracusain. — Digression sur les parfums, l'éducation des femmes, la danse et l'ivresse	209
CHAPITRE III. Chacun des convives loue ce qu'il préfère.....	214
CHAPITRE IV. Développement des raisons qui rendent chaque convive fier de tel ou tel talent : Critobule loue la justice; Nicératius, l'utilité d'Homère; Critobule, sa beauté; Charmide, sa pauvreté; Antisthène, ses richesses; Hermogène, ses amis; Philippe, sa profession de bouffon; le Syracusain, la sottise humaine qui le fait vivre de ses spectacles; Socrate, l'excellence et les avantages du métier d'entremetteur.....	216
CHAPITRE V. Discussion plaisante entre Critobule et Socrate	227
CHAPITRE VI. Discussion entre Hermogène, Socrate, Callias, le Syracusain, Antisthène et Philippe.....	229
CHAPITRE VII. Socrate s'amuse à chanter et demande au Syracusain quelque divertissement.....	230
CHAPITRE VIII. Discussion sur l'amour	231
CHAPITRE IX. Représentation du mariage d'Ariadne et de Bacchus.	238

HIÉRON.

CHAPITRE PREMIER. Comment les tyrans sont moins heureux que les particuliers.....	241
CHAPITRE II. La tyrannie est une brillante misère.....	246
CHAPITRE III. Avantages de l'amitié; perpétuelle défiance de la tyrannie.....	248
CHAPITRE IV. Suite du précédent. — Gêne des tyrans au milieu de leurs richesses.....	249
CHAPITRE V. Le tyran est obligé de s'appuyer sur des étrangers.	251
CHAPITRE VI. Comparaison de la vie passée d'Hiéron avec la vie présente. — Chagrins dont il est obsédé.....	251
CHAPITRE VII. Autres chagrins attachés à la tyrannie. — Bien qu'elle soit un mal insupportable, il y a danger à s'en dessaisir.	253
CHAPITRE VIII. Objections de Simonide. — Réponse d'Hiéron. — Conseils de Simonide.. ..	255

CHAPITRE IX. Suite du précédent.....	256
CHAPITRE X. A quoi peuvent être employés les mercenaires, et comment les citoyens sont amenés à contribuer à leur entretien.....	258
CHAPITRE XI. Tous les efforts du tyran doivent avoir pour but de rendre heureux ses concitoyens.....	259

DE L'ÉQUITATION.

CHAPITRE PREMIER. Des moyens de connaître la bonté d'un jeune cheval.....	263
CHAPITRE II. De l'élève et du dressage.....	266
CHAPITRE III. De l'achat d'un cheval dressé.....	267
CHAPITRE IV. De l'écurie, de la nourriture et des moyens de fortifier le pied.....	270
CHAPITRE V. Des devoirs du palefrenier.....	271
CHAPITRE VI. Suite du précédent.....	273
CHAPITRE VII. De la position à cheval, et des exercices du manège.....	275
CHAPITRE VIII. Du saut des fossés, du galop dans les descentes et dans les montées. — Manœuvre préparatoire à la guerre.....	277
CHAPITRE IX. Des chevaux vicieux.....	280
CHAPITRE X. Du cheval de guerre; de la beauté des allures et de la mise en main.....	282
CHAPITRE XI. Du cheval de parade et des moyens de le dresser..	284
CHAPITRE XII. De l'armure du cavalier et du jet des javelots.....	286

LE COMMANDANT DE CAVALERIE.

CHAPITRE PREMIER. Idée générale des devoirs d'un commandant de cavalerie.....	289
CHAPITRE II. De l'ordonnance des escadrons.....	293
CHAPITRE III. Des évolutions appropriées aux jours de fête et aux exercices de l'hippodrome.....	294
CHAPITRE IV. Des marches à la guerre.....	297
CHAPITRE V. Des divers moyens de tromper l'ennemi.....	300
CHAPITRE VI. Des moyens de se concilier l'affection sans compromettre son autorité.....	302

CHAPITRE VII. De ce que doit être le commandant des Athéniens dans les circonstances actuelles.....	303
CHAPITRE VIII. Suite du précédent. — Digression sur les avantages de l'équitation. — Retour aux recommandations de détail..	305
CHAPITRE IX. Conclusion.....	308

DE LA CHASSE.

CHAPITRE PREMIER. Origines de la chasse; éloge des héros qui s'y sont adonnés ..	311
CHAPITRE II. Du chasseur et des différentes espèces de filets.....	313
CHAPITRE III. Des deux espèces de chiens; leurs qualités et leurs défauts.....	315
CHAPITRE IV. Du bon chien de chasse, et comment on le mène aux champs.....	317
CHAPITRE V. Des traces du lièvre, de son gîte, de ses habitudes, de sa complexion, et de quelques préceptes relatifs aux lois de chasse.....	320
CHAPITRE VI. De l'armure des chiens, du temps propre à la quête, du garde-filet, et de la chasse au lièvre.....	324
CHAPITRE VII. De l'élève des chiens de chasse ..	328
CHAPITRE VIII. De la chasse au lièvre en hiver.....	330
CHAPITRE IX. De la chasse aux faons et aux cerfs.....	331
CHAPITRE X. De la chasse au sanglier.....	334
CHAPITRE XI. De la chasse aux lions, léopards et autres bêtes ...	338
CHAPITRE XII. De l'usage et de l'excellence de la chasse; c'est l'école de la guerre.....	338
CHAPITRE XIII. Suite du précédent. — Vanité des sophistes. — Conclusion.....	341

HISTOIRE GRECQUE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. Succès des Athéniens dans l'Hellespont. — Alcibiade est arrêté par Tissapherne; son évasion. — Victoire des Athéniens à Cyzique. — Mort de Mindare. — Pharnabaze secourt les Lacédémoniens. — Agis marche contre Athènes; il est repoussé.....	345
CHAPITRE II. Thrasyllus se rend à Samos; il est battu à l'attaque	

d'Éphèse. — La flotte athénienne gagne Lampsaque. — Expédition d'Alcibiade contre Abydos. — Défaite de Pharnabaze; ravage du pays du roi	350
CHAPITRE III. Siège de Chalcédoine par les Athéniens; ils font la paix avec Pharnabaze et s'emparent de Byzance	353
CHAPITRE IV. Ambassade inutile des Athéniens en Perse. — Alcibiade est nommé généralissime.	355
CHAPITRE V. Lysandre défait les Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. — Rappel d'Alcibiade. — Conon lui succède.	258
CHAPITRE VI. Callicratidas succède à Lysandre. — Leurs différends. — Conon assiégé dans Mitylène. — Bataille des Arginusés gagnée par les Athéniens.	361
CHAPITRE VII. Procès et condamnation des généraux qui n'ont pu ensevelir les morts.	366

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER. L'armée lacédémonienne est près de se révolter au sujet de la solde. — Retour de Lysandre à la flotte. — Il reçoit de l'argent de Cyrus, et prend Lampsaque, qu'il met au pillage. — Bataille d'Égos-Potamos.	372
CHAPITRE II. Siège d'Athènes. — Lysandre s'en empare et fait démolir les Longs Murs.	376
CHAPITRE III. Gouvernement des Trente. — Leurs cruautés. — Critias fait condamner à mort Thérémène.	380
CHAPITRE IV. Retour de Thrasybule. — Fin du gouvernement des Trente. — Décret d'amnistie.	389

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER. Tissapherne menace la liberté des villes grecques de l'Asie mineure. — Envoi d'une armée de Lacédémoniens, commandés par Thimbron. — Thimbron est remplacé par Dercyllidas. — Épisode de Mania. — Dercyllidas combat Pharnabaze et s'empare de plusieurs villes.	398
CHAPITRE II. Dercyllidas dans la Thrace Bithynienne. — Son retour à Lampsaque. — Il fortifie la Chersonèse. — Prise d'Atarne. — Trêve avec Tissapherne. — Guerre des Lacédémoniens contre les Éléens. — Soumission de l'Élide.	404
CHAPITRE III. Mort d'Agis. — Agésilas lui succède. — Conjuraton de Cinadon.	411
CHAPITRE IV. Armement de Tissapherne. — Agésilas en Asie. — Trêve avec Tissapherne. — Jalousie d'Agésilas contre Lysandre. — Rupture de la trêve. — Agésilas en Phrygie, à Éphèse, en	

Sardie. — Défaite des Perses. — Mort de Tissapherne, remplacé par Tithraustès	414
CHAPITRE V. Tithraustès soulève les États grecs contre les Lacédémoniens. — Les Thébains leur déclarent la guerre. — On envoie contre eux Pausanias et Lysandre. — Mort de Lysandre. — Pausanias est condamné à mort.....	420

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER. Agésilas ravage la province de Pharnabaze. — Son alliance avec Otys. — Hippérides s'empare du camp de Pharnabaze. — Défection d'Otys. — Alliance d'Agésilas avec Pharnabaze.....	427
CHAPITRE II. Rappel d'Agésilas. — Bataille de Corinthe	432
CHAPITRE III. Agésilas défait la cavalerie thessalienne. — Combat naval de Cnide. — Bataille de Coronée, gagnée par Agésilas. — Expédition malheureuse de Gylis en Locride.....	436
CHAPITRE IV. Retour d'Agésilas. — Massacre des aristocrates à Corinthe. — Les Lacédémoniens renversent les longs murs de Corinthe. — Guerre des mercenaires. — Iphicrate attaque Phlionte. — Les Athéniens relèvent les longs murs de Corinthe, qu'Agésilas abat de nouveau	440
CHAPITRE V. Nouvelle expédition d'Agésilas contre Corinthe. — Prise du Piréum. — Iphicrate détruit une more lacédémonienne.	446
CHAPITRE VI. Agésilas aide les Achéens en guerre avec les Acarnaniens.	451
CHAPITRE VII. Les Acarnaniens font une alliance avec Sparte et la paix avec les Achéens. — Expédition d'Agésipolis en Argolide..	454
CHAPITRE VIII. Succès de Pharnabaze et de Conon dans les îles et les villes maritimes. — Antalcidas chez le roi de Perse. — Conon arrêté par Tiribaze. — Thimbron en Asie. — Mort de Thrasibule. — Iphicrate le remplace et bat Anaxibius à Antandros..	456

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER. La guerre est transportée à Egine. — Téléutias en chasse les Athéniens. — Gorgopas est battu et tué par Chabrias. — Succès de Téléutias. — Paix d'Antalcidas. — Agésilas force les Béotiens, les Corinthiens et les Argiens à s'y soumettre.....	465
CHAPITRE II. Rigueur des Lacédémoniens contre leurs alliés infidèles. — Ils rasant Mantinée et rétablissent les aristocrates à Phlionte. — Guerre d'Olynthe. — Succès d'Eudamidas, de Phébidas et de Téléutias. — Bataille d'Olynthe	473

- CHAPITRE III. Défaite et mort de Téléutias. — Agésilas lui succède. — Son expédition contre Phlionte. — Mort d'Agésipolis. — Reddition de Phlionte. — Paix avec les Olynthiens 481
- CHAPITRE IV. Les Lacédémoniens sont chassés de Thèbes. — Campagne inutile de Cléombrote. — Sphodrias envahit l'Attique. — Les Athéniens prennent fait et cause pour les Thébains. — Expédition d'Agésilas; dérouté de Phébidas. — Troisième expédition d'Agésilas. — Il tombe malade. — Cléombrote ne peut passer le Cithéron. — Les Lacédémoniens assiègent Athènes; ils sont battus par Chabrias. — Timothée bat le navarque Nicolochus..... 487

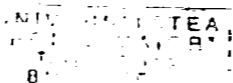
LIVRE VI.

- CHAPITRE PREMIER. Expédition de Cléombrote en Béotie. — Polydamas de Pharsale demande à Lacédémone des secours contre Jason, qui domine sur toute la Thessalie..... 501
- CHAPITRE II. Paix momentanée entre Athènes et Sparte. — Guerre de Corcyre. — Expédition navale d'Iphicrate.. 506
- CHAPITRE III. Négociations. — La paix est faite entre tous les États de la Grèce, Thèbes exceptée..... 512
- CHAPITRE IV. Cléombrote en Béotie. — Bataille de Leuctres. — Effet de cette bataille à Sparte et à Athènes. Jason fait conclure une trêve. — Ses plans, sa mort. — Événements de Thessalie.. 517
- CHAPITRE V. Nouvelles négociations. — Paix générale entre les peuples, à l'exception des Éléens. — Discussion entre Sparte et Mantinée. — Dissensions à Tégée. — Agésilas en Arcadie. — Épaminondas ravage la Laconie — Les Athéniens secourent Sparte, sous la conduite d'Iphicrate 525

LIVRE VII.

- CHAPITRE PREMIER. Négociations entre Sparte et Athènes. — L'alliance est conclue. — Les Thébains ravagent le Péloponèse. — Secours de Denys aux Lacédémoniens. — Succès de Lycomède dans l'Arcadie. — Intervention du roi de Perse. — Second secours de Denys. — Archidamas en Arcadie. — Députation auprès du roi. — Projet de paix, non suivi d'effet. — Épaminondas en Achaïe. — Révolutions en Achaïe et à Sicyone..... 537
- CHAPITRE II. Phlionte; sa bravoure, sa fidélité envers ses alliés.. 548
- CHAPITRE III. Événements de Sicyone. — Euphron est assassiné à Thèbes. — Ses meurtriers sont mis en liberté..... 553
- CHAPITRE IV. Expédition des Athéniens à Oroe. — Alliance des Athéniens et des Arcadiens. — Paix particulière de Corinthe. —

Guerres des Arcadiens et des Eléens. — Défaite des Lacédémoniens, alliés des Eléens. — Troubles pendant les jeux olympiques. — Dissensions intérieures en Arcadie.....	556
CHAPITRE V. Alliance de Mantinée avec Sparte et Athènes. — Epaminondas dans le Péloponèse. — Attaque de Sparte. — Retour à Tégée. — Bataille de Mantinée. — Conclusion	566



173737



TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET C^m
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

